

LÉO CLARETIE

1887

HISTOIRE

DE LA

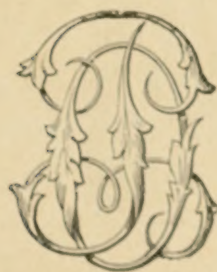
Littérature Française

(900-1900)

TOME TROISIÈME

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1907



PRÉFACE

Il semble que les fins de siècles soient véritablement des transitions, comme si elles finissaient quelque chose et marquaient l'aboutissement d'efforts épuisés; comme si la démarcation n'était pas seulement une limite imaginaire et conventionnelle entre deux années pareilles et successives; comme si cent révolutions du soleil achevaient réellement une étape dans l'évolution de la pensée humaine, comme si enfin le cercle astronomique était concentrique au cycle de l'épopée humaine.

L'année 1700 sonna la décadence de tout : puissance politique, morale publique, arts, lettres, éloquence, idées. Il fallut trouver autre chose. L'attention se porta vers la forme et la renouvela, dans le sens précieux avec Montesquieu et Marivaux, dans le sens réaliste avec les auteurs de drames et de romans, dans le sens de la correction avec d'illustres grammairiens comme du Marsais, ou Voltaire, dans le sens de la franchise et de l'audace avec les esprits frondeurs que la Régence débrida; dans le sens des recherches scientifiques avec des savants que la raison inspira et guida en dehors de la foi; dans le sens de l'action combative avec les écrivains persuadés que la littérature n'est pas un divertissement de salon, mais une arme et un levier pour soulever, pour remuer et orienter les volontés; dans le sens de la nature, opposée à l'état social d'alors, avec des philosophes qui firent son procès à la civilisation corruptive et dévoyée.

Agir devint le devoir de quiconque tint une plume.

Ces deux siècles, qui se touchent, le XVIIe et le XVIIIe, sont très loin l'un de l'autre.

Ce sont deux frères ennemis.

Je vous ai cité déjà le mot de Michelet:

— Le grand siècle, — c'est le XVIIIe siècle que je veux dire.

D'ordinaire, le grand siècle, c'est le siècle du Grand Roi.

Mais Michelet mettait l'*action* et l'*idée* au-dessus de la forme

littéraire, du Beau en soi, et des règles imprescriptibles du goût esthétique. C'est ce qu'il affirma dans cette définition.

Le siècle de Louis XIV eut la pureté paisible des eaux qui vont en nappes limpides baigner les margelles de marbre, entre les pelouses peignées et les ifs de Versailles.

Le siècle de Voltaire, de Diderot, de J.-J. Rousseau eut la fougue, les passions, la fièvre, qui n'est pas la santé. Ce fut un agité, un inquiet, un démolisseur, un mécontent.

La Bruyère constatait que les grands sujets sont défendus à un chrétien et à un Français. Cette opinion est bien du XVIIe siècle. Prenez le contre-pied, et vous passez, d'un saut, dans le siècle suivant, le siècle de la liberté, où des chrétiens discuteront de la religion, où des Français s'occuperont de la France, dont le nom ne figure pas une seule fois dans les grandes œuvres de Corneille et de Racine. Aussi les glorieux écrivains du XVIIe siècle n'ont-ils aujourd'hui qu'un intérêt esthétique ; les ouvrages du XVIIIe ont un intérêt social, vital, encore vivant. Nous sommes les fils de J.-J. Rousseau et de l'Encyclopédie ; nous portons les idées, les chimères, les erreurs de nos parents.

La fécondité des auteurs fut prodigieuse. On travaillait vite, avec la hâte des idées jeunes et neuves qui se hâtent vers la lumière.

Une différence à noter : sous le Grand Roi, chaque écrivain excella dans un genre qu'il choisit et auquel il resta fidèle ; le classement s'impose : il y a les auteurs de tragédies, les sermonnaires, les moralistes, les poètes, etc. Ce sont des provinces bornées, des domaines cernés d'un trait, des divisions étanches, des limites nettes ; chaque esprit a opté pour sa région, et ne déborde pas sur les genres voisins.

Il n'en va plus de même au siècle suivant. Tous sont polygraphes; les mêmes font du roman, et aussi du théâtre, et aussi de la philosophie ; Voltaire touche à tout, Diderot n'est pas moins curieux de variété. Ils s'aventurent sur toutes les avenues, ils s'asservissent tous les moyens d'exprimer et de propager leur pensée, pour présenter celle-ci sous toutes les formes et ne négliger aucun moyen d'action sur la masse.

Contraste aussi dans le style. Celui de jadis a la majesté lente

et pompeuse des cortèges d'apparat ; c'est le style qui convient au décor et aux mœurs.

Après 1715, la vie a plus d'activité, plus de laisser-aller, plus de vivacité ; on soupe, on rit, on fronde, on court, on lutte. Le style s'allège, devient, lui aussi, alerte et vif. Aux longues périodes succède la petite phrase courte et allègre ; les conjonctions, ces tenons qui cimentaient et resserraient les grosses pierres des édifices royaux, sont rejetées et hors d'usage pour ces constructions de légèreté et de fantaisie qu'aima le temps des Œils-de-Bœuf et de Trianon. La phrase ancienne était massive et lourde ; La Bruyère, Vauvenargues, Fénelon, Voltaire, ne supportaient pas le style lié de Molière ou de Corneille, qui reste ancien par son poids même. Ils pensaient déjà comme Alexandre Dumas fils, qui recopiera avec un sourire, dans sa préface du *Père Prodigue*, ces lignes de Molière :

— Pour moi, je *vous l'avoue*, je me *repais* un *peu* de gloire. Les applaudissements me touchent, et je tiens *que* dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux *que* de se produire à des sots, *que* d'essayer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes *qui* soient capables de sentir les délicatesses d'un art, *qui* sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable *qu'on* puisse recevoir des choses *que* l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caresser d'un applaudissement *qui* vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, *qui* nous paie mieux *que* cela de toutes nos fatigues ; et ce sont des douceurs exquises *que* des louanges éclairées. »

Voltaire n'a pas lu, car il eût poussé des cris stridents, cette phrase typique de Chapelain :

« Quant au style, vous lui direz *que* j'en connais la faiblesse, et *que* je confesse *que* l'ordre *qu'il* lui a plu de me donner pour le rendre plus digne de l'Académie, comme il est très judicieux, ne peut être *que* profitable ; mais *qu'*encore *que* j'eusse eu plus de loisir et plus de capacité pour le rendre meilleur, j'eusse toujours conservé l'imagination *qui* me vint d'abord, *que* de tous les styles *qu'il* n'y avait guère *que* le grave *dont* on se pût

servir en cette occasion, *laquelle*, nous ayant rendus juges, me semble nous obliger à fuir, dans ce *que* l'on verrait de nous sur ce sujet, les mouvements et les ornements *qui* font toute l'éloquence de ceux *qui* attaquent ou *qui* défendent, et à conserver seulement la force de raisonnement et la netteté de l'expression, pour instruire plutôt *que* pour plaire ; ce *que* je ne dis point pour maintenir bon ce *que* j'ai fait, si Son Eminence juge *qu'il* soit mauvais, mais simplement pour lui rendre raison des motifs *que* j'ai eus de le faire et pour en attendre son souverain jugement avec tout le respect *que* je lui dois comme à mon supérieur et maître en toutes choses. »

Ce ton est aussi peu *dix-huitième siècle* que possible. Parmi les auteurs de cette dernière époque, prenez, — je ne parle pas de Voltaire, ou de Beaumarchais, — prenez l'écrivain le plus empesé, le plus ample, le plus étoffé, le plus lent, le plus périodique, celui qui fit profession de renier et de détester le style court, le style haché, les petites phrases, ce qu'il appelait avec dédain le style asthmatique, Buffon, et voyez comme sa plume, dans la trépidation ambiante, court et sautille, même en pleine Académie :

— Le style ne peut donc ni s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer. S'il est élevé, noble, sublime, l'auteur sera également admiré dans tous les temps ; il n'y a que la vérité qui soit durable et même éternelle. Or, un beau style n'est tel en effet que par le nombre infini des vérités qu'il présente. Le sublime ne peut se trouver que dans les grands sujets. La poésie, l'histoire et la philosophie ont toutes le même objet, et un très grand objet, l'homme et la nature. La philosophie décrit et peint la nature. La poésie la peint et l'embellit. Elle peint aussi les hommes, elle les agrandit, les exagère, elle crée les héros et les dieux. L'histoire ne peint que l'homme et le peint tel qu'il est. Ainsi le ton de l'historien ne deviendra sublime que quand il fera le portrait des plus grands hommes. »

Au total, le XVII[e] siècle disait à l'homme ses devoirs. Le XVIII[e] lui a dit ses droits. Il a moins de grandeur et de noblesse que l'autre ; il s'est préoccupé d'intérêts plus vils, de sujets plus matériels, des conditions d'existence, du confortable pour toutes les classes, des questions économiques, des

jouissances immédiates : et à cet égard, il n'a fait qu'ébaucher un geste que nous avons continué et dont nous avons fait une attitude. Nous avons été beaucoup plus loin que lui. C'est fort bien. Mais il ne faut pas se contenter d'un idéal aussi plat, aussi terre à terre ; en bas, on touche vite le fond. Au-dessus des nécessités matérielles de l'existence, du bonheur sensible ou sensuel, il faut l'espoir, l'envolée lyrique, la foi en quelque chose. Jusque vers 1760, les philosophes manquèrent de grands principes et de beaux ressorts. Ils plongèrent dans un matérialisme borné et stérile. Ils avaient supprimé Dieu, en même temps que le cléricalisme, confondant ainsi deux choses distinctes. Ils s'attachèrent à la terre, l'œil baissé, dans leur dédain de l'azur.

Il manque un ciel à leur paysage. Il lui en referont un, — un ciel chargé de nuages, de poudre à feu, de fumée et de lueurs sanglantes, dont se dégagera enfin l'aurore lumineuse de la Liberté.

Château-Thierry La Fontaine, si le petit village de Crosne se vante d'avoir donné le jour au satirique Boileau, Châtenay peut s'enorgueillir d'une illustration aussi glorieuse Voltaire y est né. »

Ni Boileau ni Voltaire ne sont nés là.

Pourquoi Voltaire serait-il né à Châtenay? Parce que Condorcet le croyait? Parce que le père de Voltaire avait une sœur, Mme Marchand, qui habitait Châtenay?

Il y a un acte de baptême très authentique que Voltaire a bien connu, et qu'il appelle « maudit extrait baptismaire » : il l'empêche de se vieillir autant qu'il le voudrait, persuadé qu'on persécute moins un octogénaire qu'un septuagénaire.

Il est dit dans cet acte : « Le lundi, 22 novembre 1694, fut baptisé, dans l'église de Saint-André-des-Arts, François, Marie, né le jour précédent.

Le roman raconté par Duvernet est l'échafaudage le plus trépidant : Voltaire serait né à Châtenay le 20 février, aurait été ondoyé, puis, en novembre, baptisé à Saint-André-des-Arts, par le curé, auquel on fit croire que c'était un enfant de la veille.

D'abord, c'est le frère de Voltaire qui a été ondoyé. Et quel est ce curé qui n'aurait pas su discerner un bébé d'un jour et un bébé de dix mois? Ce faux argument tombe devant la date de naissance donnée par l'article des frères Parfait sur Voltaire.

Comme il arrive souvent pour les biographies, c'est Voltaire lui-même qui a écrit cet article, et l'on a la lettre des éditeurs remerciant et promettant d'imprimer mot pour mot. Et

diacre Pâris. Les Convulsionnaires. — 1728. Pope. — 1731. Thermomètre de Réaumur. — 1732. Naissance de Lalande. — 1733. Guerre de Succession de Pologne. Rameau. — 1734. Plélo à Dantzick. Hume. — 1735. Chauvelin. — 1736. Clairaut en Laponie. — 1738. La Lorraine cédée à la France. — 1740. Guerre de Succession d'Autriche (1748). Frédéric II. *Paméla* de Richardson. Cassini. Clairaut. — 1741. Marie-Thérèse. Elisabeth de Russie. — 1742. Prague. — 1743. Mort de Fleury. Dettingen. Naissance de Haüy. — 1744. Maladie du Roi. D'Argenson. — 1745. Mme de Pompadour. Machault. Victoire de Fontenoy. — 1746. Maurice de Saxe. La Bourdonnais. Victoire de Raucoux. — 1747. Lawfeld. — 1748. Paix d'Aix-la-Chapelle. Dupleix. Klopstock. Fouilles de Pompéi. — 1749. Naissance de Laplace. — 1753. British Museum. — 1756. Guerre de Sept ans. Gessner. Prise de Port-Mahon. — 1757. Rosbach. Pitt. Naissance de Mozart. Attentat de Damiens. — 1758. Chap

ils ont imprimé : 21 novembre. Dans une de ses lettres, en 1768, Voltaire a dit textuellement en parlant de Paris :

— Je plains la ville *où je suis né*... Je vous remercie en qualité de Parisien.

Qui croira-t-on, si on ne croit pas l'intéressé? il est parisien né : il le dit.

Ajoutez que les Arouet, en 1700, habitaient encore cette même paroisse de Saint-André-des-Arts (cour Vieille du Palais, vis-à-vis de la Basse Sainte Chapelle) et c'est là que la mère de Voltaire est morte en 1701. Il y a toute apparence qu'ils logeaient là à la naissance de François ; car, comment imaginerait-on qu'on ait apporté dans ce quartier un nouveau-né de la veille pour le faire baptiser?

Le père de Voltaire était notaire au Châtelet de Paris.

La mère, née Marguerite Daumard, était fille d'un greffier criminel du Parlement de Paris, qui habitait « rue Gentizon », paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois. (Acte de mariage de François Arouet).

Ses parents se sont mariés à Paris. Son grand-père est qualifié de « bourgeois de Paris ». Sa grand'mère était de la paroisse de Saint-Germain-le-Vieux, à Paris.

Voltaire lui-même s'intitule « bourgeois de Paris ». A la mort de son frère, Armand Arouet, receveur des épices de la Chambre des Comptes, il est désigné dans l'acte (1745) : François-Marie Arouet de Voltaire, bourgeois de Paris, demeurant faubourg Saint-Honoré, paroisse de Sainte-Madeleine, frère du défunt.

C'est toute justice que Voltaire soit né à Paris.

seul (1770). Montcalm. Défaite de Crevelt. — 1759. Bergen. — 1760. Lally Tollendal. Perte du Canada. *Ossian*, de Mac Pherson. Haydn. Chevalier d'Assas. — 1761. Pacte de Famille. — 1762. Catherine II. Affaire Calas. Mort de Bouchardon. — 1763. Traités de Paris et d'Hubertsbourg. — 1764. Expulsion des Jésuites. Mort de M[me] de Pompadour. Beccaria. — 1765. Joseph II. *Laocoon*, de Lessing. — 1766. Goldsmith. Réunion de la Lorraine à la France. Mort de Servandoni. — 1767. *Dramaturgie de Hambourg*. — 1768. Pacte de Famine. Cook. Mozart. Bougainville. Acquisition de la Corse. — 1769. Naissance de Napoléon I[er]. Perte de la Louisiane. — 1770. Mariage du Dauphin et de Marie-Antoinette. Disgrâce de Choiseul. — 1771. Parlement Maupeou. — 1773. Soulèvement des colonies anglaises d'Amérique.

1774. Louis XVI. Turgot. *Werther*, de Gœthe. Gluck. — 1775. Malesherbes. Lavoisier. — 1776. Necker. Les Etats-Unis. La reine parcourt les boulevards en traineau. — 1777. La Fayette. La Place. Lalande. Duhamel du Monceau. Monge. Volta. Galvani. Linné. Pêcheries de corail en Afrique. — 1778. Mort

Il y a une forme d'esprit pétillant, alerte, léger comme la mousse, et bruyant comme un crépitement de fiole capiteuse, toujours dispos, éveillé, fin et narquois; on dit que c'est l'esprit à la Voltaire. C'est l'essence de cet esprit parisien qui se répand et se prodigue à flots chaque jour en chroniques, en caricatures, en satires.

C'est bien le moins que Voltaire soit de la patrie de son esprit.

Le père, un notaire, s'appelait M. Arouet. Il avait cinq enfants: deux moururent. Il lui resta un garçon, Armand, une fille, qui devint Mme Mignot, et un cadet, François-Marie Arouet, plus connu sous le pseudonyme de Voltaire.

Celui-ci avait pour parrain le spirituel abbé de Chateauneuf, qui le mena dans le monde, lui apprit des vers, et les lui fit réciter chez son amie Ninon de Lenclos. A dix ans, François fut mis au collège Louis-le-Grand, où la vivacité de son esprit intéressa les jésuites, ses maîtres. Il aimait la poésie, l'histoire et « pesait dans ses petites balances les grands intérêts de l'Europe. » Il fit des vers latins, des vers français, une tragédie, des requêtes, « pour qu'on lui rende une tabatière confisquée », ou bien pour obtenir un secours en faveur d'un pauvre. Et il mit toutes ses œuvres futures sous le patronage de Sainte-Geneviève, qui accepta sans doute sous bénéfice d'inventaire.

Ses maîtres, le préfet des études, P. Le Tellier, ses professeurs, P. Le Jay, P. Porée l'aimèrent, le malmenèrent, et au total étaient fiers de lui, pour la façon dont il tournait les vers et jouait la comédie de collège.

de Voltaire et de Rousseau. Parmentier et la pomme de terre. L'abbé de l'Epée. — 1779. D'Estaing. Mesmer et Cagliostro. — 1780. Mort de Marie-Thérèse. Ecole vétérinaire d'Alfort. — 1781. Kant. *Raison pure*. Mort de Soufflot. — 1782. Suffren. Tippou-Saeb. Mort d'Ange Gabriel. — 1783. Traité de Versailles. Indépendance des Etats-Unis. Calonne. Invention des ballons Montgolfier. Pilâtre de Rozier, d'Arlande. — 1784. Calonne. Herder. Grétry. — 1785. Affaire du Collier. Naissance de Chevreul. Mort de Pigalle. — 1786. Mort de Frédéric II. Mozart. *Noces de Figaro*. — 1787. Edit du Timbre. Lapérouse. *Mémoires* de Lavoisier, Berthollet et Fourcroy sur la Chimie. — 1788. Assemblée des Notables. — L'Ecole des Mines. — 1789. Etats Généraux. Serment du Jeu de Paume. La Constituante. Prise de la Bastille. Mort de Joseph Vernet. — 1790. Mirabeau. Constitution civile du Clergé. La Fédération. — 1791. Mort de Mirabeau. Fuite de Varenne. Schiller. Naissance de

Enfant d'esprit, mais franc vaurien, écrivit le P. Le Jay sur son bulletin trimestriel.

A. Pierron a fait revivre ces années de collège dans son livre sur Voltaire et ses maîtres. A vrai dire, elles ont peu influé sur le reste de sa vie, et les études ne semblent pas avoir été très fortes, si on en juge au nombre des barbarismes grecs que M. Pierron a relevés dans l'œuvre du grand homme.

De même que pour Corneille et Racine, on a conservé un des livres qui furent donnés en prix à Voltaire, un premier grand prix de discours latin en 1710, *L'Histoire des guerres civiles de France* de Davila : sur une des pages, le lauréat écrivit plus tard :

De mes premiers succès, illustre témoignage,
Pour trois livres dix sous je te mis en otage.

C'est le taux qu'il atteignit à grand'peine à une vente où, en 1834, mis à prix pour deux mille francs, il fut adjugé six francs.

A seize ans, sortie du collège. Le père voulait qu'il fît son droit. Il le crut perdu en le voyant se mêler de vers, et l'envoya en Hollande, où une intrigue avec une demoiselle Dunoyer le fit renvoyer dans sa famille.

Le parrain, l'abbé de Châteauneuf, introduisit son filleul dans la société du Temple, petit cénacle de bons drilles, de sceptiques et de libertins, qui vivaient autour des princes de Vendôme, et qui, dans de fins soupers, frondaient le roi, Dieu, les femmes et la vertu. Il n'y fallait d'autre passeport que de l'esprit. Voltaire fut admis. Ce fut sa véritable école.

Scribe. *Flûte Enchantée*, de Mozart. La Législative. — 1792. Expériences de Galvani. — 1792. Manifeste de Brunswick. Le 10 Août. Valmy. Massacres de Septembre. Jemmapes. — 1793. Convention. Exécution du Roi (Janvier), et de la Reine (Octobre). La Terreur. Télégraphe Chappe. — 1794. Robespierre. Thermidor. Fleurus. Kosciuszko. Volta. — 1795. Quiberon. Charette. Stofflet. Les Chouans. Le Directoire. — 1796. Bonaparte en Italie. Naissance de Corot. — 1797. Rivoli. Campo-Formio. Naissance de Thiers. Préliminaires de Léoben. — 1798. Campagne d'Egypte. *Faust* de Gœthe. Aboukir. — 1799. Dix-huit Brumaire. *Sonate Pathétique* de Beethoven. Naissance de Balzac. — 1800. Consulat. Schiller. Siège de Gênes. Passage des Alpes. Marengo. La Tour d'Auvergne. — La Machine infernale. — Mort de Kléber.

Louis XIV en était au point où l'a décrit le poète:

C'était Louis
Peint à l'âge où, prenant l'ennui pour compagnon,
Le grand roi, devenu Monsieur de Maintenon,
Gagnant de la perruque et perdant du panache,
Etant encor soleil, était déjà ganache.

Sa mort fut une délivrance : le peuple dansa et chanta :

Aussitôt son trépassement
On l'ouvrit d'un grand ferrement;
On ne lui trouva point d'entraille :
Son cœur était pierre de taille,
Son esprit était très gâté
Et tout le reste gangrené.

Les ponts-neufs pullulaient.

Enfin Louis le Grand est mort,
Oh! reguingué! oh lon lon la!

Ou encore :

Morgué! disons-lui une antienne,
Afin que Dieu dans sa bonté
Le boute en lieu de sûreté;
Car j'ons trop peur qu'il ne revienne!

La Régence parut ouvrir une ère nouvelle de prospérité et d'espoir. On respirait, on souriait, on sortait de cette atmosphère de piété renfermée et d'austérité embaumée, que Mme de Maintenon répandait avec :

L'ombre douce et la paix de ses voiles de lin.

C'était la détente, la joie, la réaction; les rues retentissaient de refrains de belle humeur :

Sous la Régence
Que l'on goûte d'appas !
Que l'opulence
Règnait en ces climats!

La permission dégénéra en licence. Libelles et satires se multiplièrent à l'envi; les couplets les plus âpres et les plus

mordants circulaient après boire. Les auteurs étaient recherchés, pas toujours retrouvés, mais tout de même punis. En 1716, Voltaire fut ainsi exilé en province pour des vers trop spirituels. A son retour à Paris, il eut l'imprudence de vouloir se venger du Régent, et il le chansonna dans la pièce connue, sous le nom de: *Les J'ai vu.*

Tristes et lugubres objets,
J'ai vu la Bastille et Vincennes,
Le Châtelet, Bicêtre, et mille prisons pleines
De braves citoyens, de fidèles sujets;
J'ai vu la liberté ravie,
De la droite raison la règle poursuivie;
J'ai vu le peuple gémissant
Sous un rigoureux esclavage;
J'ai vu le soldat rugissant
Crever de faim, de soif, de dépit et de rage...

J'ai vu l'hypocrite honoré,
J'ai vu, c'est dire tout, le Jésuite adoré;
J'ai vu ces maux sous le règne funeste
D'un prince que jadis la colère céleste
Accorda, par vengeance, à nos désirs ardents;
J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

En réalité, cette satire était de Louis Lebrun, qui ne réclama pas la paternité, et laissa Voltaire en porter l'honneur et le châtiment.

Cette fois, ce fut la Bastille.

La Vrillière écrivit à d'Argenson, le 16 mai 1717, cette simple ligne:

— L'intention du roy est que le sieur Arouet fils soit arrêté et conduit à la Bastille. (*Arch. de la Bast.*)

Cette intention ne fut pas contrariée.

Voltaire, toujours alerte d'esprit, prit sa prison pour sujet de ses vers :

— Allons, mon fils, marchons... » Fallut me rendre,
Fallut partir. Je fus bientôt conduit
En coche clos vers le royal réduit
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles cinq. O gens de bien, mes frères,
Que Dieu vous gard d'un pareil logement!
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant avec douce manière,

Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aises, commodités.
« Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière
N'y fait briller sa trop vive lumière.
Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur,
Vous y serez avec plus de fraîcheur. »
Puis me faisant admirer la clôture,
Triple la porte, et triple la serrure,
Grilles, verroux, barreaux de tous côtés :
« C'est, me dit-il, pour votre sûreté. »
Midi sonnant, un chaudeau l'on m'apporte.
La chère n'est délicate ni forte.
De ce beau mets je n'étais point tenté,
Mais on me dit : « C'est pour votre santé;
Mangez en paix, ici rien ne vous presse. »
Me voici donc en ce lieu de détresse
Embastillé.

Il travailla pour distraire ses loisirs, et quand il fut élargi, la tragédie d'*Œdipe* était prête. Elle abondait en maximes hardies. Elle plut fort ; le Régent le félicita, le pensionna, et Voltaire le remercia :

— Je remercie Votre Altesse de bien vouloir se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus s'occuper de mon logement.

Son père mourut en janvier 1722. (Reg. de la paroisse Saint-Barthélemy.)

C'est de ce moment que date le nom de Voltaire; il remplaça Arouet. Où Voltaire a-t-il pris ce pseudonyme? Est-ce dans un vieux roman où un personnage incrédule se nomme ainsi? Est-ce l'anagramme de AROUET L. J. (Arouet le Jeune)? Il n'y a pas plus de précision ici que pour Molière.

Actif, hardi, turbulent, se droguant et se prodiguant, harcelant, bâtonné, arrogant, vexé, insulté, répliqueur, il fit parler de lui. C'est ce qu'il lui fallait. Un Rohan-Chabot l'interpelle :

— Mons Arouet... Mons de Voltaire... Comment diable est votre nom?

— Je commence le mien, vous finissez le vôtre, répliqua le jeune poète, à qui ce mot valut une volée de coups de bâtons ; et les cannes s'appelèrent : *Cannes Voltaire*.

On ne s'étonna point.

Le Président Bouhier écrivait :

— Vous êtes poète et vous avez été étrillé ; cela est dans l'ordre.

Le pétulant petit roturier souffleta le chevalier : celui-ci, au lieu de relever le cartel, fit embastiller son adversaire, qui fut aussitôt exilé.

La série des billets de Maurepas au lieutenant de police est édifiante dans sa progression de bienveillance décroissante :

5 février 1726.

Son Altesse sérénissime m'a ordonné de vous écrire de vous faire informer des gens dont M. le chevalier de Rohan s'était servi pour faire battre Voltaire, et de les faire arrêter, avec cette précaution que ce soit avec le moins d'éclat qu'il se pourra et hors de sa maison.

23 mars 1726.

Son Altesse sérénissime est informée que le chevalier de Rohan part aujourd'hui pour Paris, et, comme il pourrait avoir quelque nouveau procédé avec le sieur de Voltaire, ou celui-ci faire quelque coup d'étourdi, son intention est que vous les fassiez observer de manière que cela n'ait point de suite.

Versailles, 28 mars 1726.

Je vous adresse un ordre du roi pour faire conduire et recevoir à la Bastille, le sieur Arouet de Voltaire ; vous aurez soin, s'il vous plaît, de tenir la main à son exécution et de m'en donner avis.

Il fut ainsi fait, et le Gazetier de la Police porta, le 22 avril :

La nuit du 17 au 18, Haymier et Lepin exempts, arrêtèrent Arouet de Voltaire, fameux poète, dans la rue Maubuée, à l'enseigne de la Grosse-Tête et le conduisirent, par ordre du roi, à la Bastille. (*Arch. de la Bast.*)

Piteuse conclusion, que l'exorde ne faisait pas prévoir !

Voltaire se vengea par des allusions, aujourd'hui bien ignorées, qu'il inséra dans son poème, alors en cours de composition, *La Ligue ou La Henriade*.

Il prit (1726) la route de l'Angleterre. Dans ce pays, il fut frappé par le respect qu'on y professait envers la gent littéraire, si méprisée alors chez nous, et par les égards qu'on

y avait pour les auteurs anglais auxquels la bastonnade était chose inconnue. Il y fut séduit aussi par l'incrédulité qui y régnait, née du conflit de tous les schismes et de toutes les variations de l'église protestante. Il y fut attiré vers les sciences et vers Newton, auquel il vit rendre des honneurs funèbres inusités chez nous. Son esprit se forma, s'assagit, s'approfondit. Il fréquenta Pope, étudia Locke. Il revint au bout de trois ans, mûri et transformé ; les salons prirent plaisir à l'accueillir et à l'entendre ; il personnifia le goût du jour, frondeur, libertin, sarcastique, oseur. Il fit *Zaïre*, et il eut l'audace de rendre des infidèles intéressants. Ses *Lettres sur l'Angleterre* furent un défi au spiritualisme. Son *Charles XII* est irrespectueux envers la royauté. Chacune de ses œuvres est un mauvais pas dont il ne se tire qu'à force d'habileté et de dénégations, de flatteries même, qu'il justifie en disant :

— Quand on n'a pas cent cinquante mille hommes, il faut bien plier devant les plus forts.

Il connut alors une femme très savante, Mme du Châtelet, qui se prit pour lui d'une tendresse touchante. Il avait quarante ans. Elle habitait un château à Cirey, à la frontière de Lorraine, refuge commode pour les jours de péril. M. du Châtelet n'était pas gênant ; il était toujours à l'armée. Voltaire prit sa place. Il présida aux fêtes littéraires, étudia les sciences avec son amie, tenta des expériences de physique, de chimie, écrivit des mémoires comme celui de la nature du feu, se reposa par des tragédies, des comédies, des romans, alla de temps en temps à Paris faire des rêves politiques, flatta Trajan, c'est-à-dire Louis XV, devint familier avec la Pompadour, qui ne lui pardonna pas, et obtint enfin la mission de ses rêves auprès de Frédéric II de Prusse.

En 1747, il vint avec Mme du Châtelet chez la duchesse du Maine, à Anet, où Mme de Staal de Launay fit de ce couple un croquis amusant :

Mme du Châtelet et Voltaire, qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui, et qu'on avait perdus de vue, parurent hier sur le minuit, comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés qu'ils semblaient avoir apportée de leurs tombeaux ; on sortait de table ;

c'étaient pourtant des spectres affamés ; il leur fallut un souper, et, qui plus est, des lits, qui n'étaient point préparés. La concierge, déjà couchée, se leva à grande hâte. Gaya, qui avait offert son logement pour les cas pressants, fut forcé de le céder dans celui-ci, déménagea avec autant de précipitation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au pouvoir de l'ennemi. Voltaire s'est bien trouvé du gîte : cela n'a point du tout consolé Gaya. Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait; il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit, elle l'avait fait elle-même, faute de gens et avait trouvé un défaut de niveau dans les matelas, ce qui je crois, a plus blessé son esprit exact que son corps peu délicat.

Et le lendemain:

Nos revenants ne se montrent point de jour ; ils apparurent hier à dix heures du soir : je ne pense pas qu'on les voie guère plus tôt aujourd'hui ; l'un est à décrire de hauts faits, l'autre à commenter Newton : ils ne veulent ni jouer ni se promener : ce sont bien des non-valeurs dans une société, où leurs doctes écrits ne sont d'aucun rapport.

Puis plus loin :

Mme du Châtelet est d'hier à son troisième logement : elle ne pouvait plus supporter celui qu'elle a choisi ; il y avait du bruit, de la fumée sans feu (il me semble que c'est son emblème).

Ils jouèrent la comédie du *Comte de Boursoufle*, de Voltaire, qui rompait des lances pour la vérité du costume.



Son frère, le janséniste Armand, était mort en février 1745 (1).

Voltaire fut nommé historiographe du roi. Il devint Académicien (1746) au prix de toutes les protestations les plus orthodoxes, et elles ne lui coûtaient rien, — il avait sollicité des satisfecit de ses anciens maîtres les PP. Jésuites ; — il obtint le titre de gentilhomme du roi. Sa vanité le perdit. Il crut trop vite à la dignité des gens de lettres dans un pays où on les méprisait. Il traita d'égal à égal le roi et les grands: on le lui fit bien voir. Le parti de la reine jura sa perte, et

(1) Registre de la paroisse Saint-Barthélemy.

comme il manquait de tact et de mesure, il fit plus de sottises qu'il n'en fallait pour être banni. Il partit auprès de Stanislas Leczinski, roi détrôné de Pologne, qui tenait cour brillante à Lunéville. Et pendant ce temps, le poète Saint-Lambert prit sa place auprès de Mme du Châtelet, qui mourut peu après, en 1749. Voltaire la regretta et la chanta autant que dura sa douleur, c'est-à-dire peu de temps.

Les Français étaient fort prisés et recherchés à l'étranger, notamment en Prusse, où le roi Frédéric II affectait de mépriser la langue allemande. Élevé à la dure, il avait distrait sa jeunesse en étudiant la flûte et en lisant Voltaire, à qui il fit les premières avances, lui écrivant des lettres où il l'appelait « cher ami », et lui envoyant des vers français avec prière de les corriger. Il lui confia l'impression de son livre *L'Anti-Machiavel*, dont il eut hâte, quand il fut sur le trône, de désavouer les doctrines humanitaires. Voltaire le ménage, le cultive, le flatte, l'appelle de tous les noms les plus pompeux, en homme à qui « les épithètes ne coûtent rien ». Ils s'étaient rencontrés deux fois : d'abord à Clèves, puis à Berlin (1743) où Voltaire arriva, chargé de renouer alliance avec la Prusse ; pour affermir nos armes fort maltraitées à la fin de la guerre de Succession d'Autriche. Plaisant ambassadeur, à qui le roi de Prusse répondait en vers et refrains « à la façon de Biribi ». Et comme il désirait garder près de lui ce génial amuseur, il envoya, par un procédé assez indélicat, à la cour de France, des railleries de son ami, pour lui en fermer les portes.

Le séjour de Paris devint gênant pour Voltaire. Il lui fallut songer à partir ailleurs. Où aller ? Il n'avait plus Cirey. Il accepta Berlin, malgré ses hésitations. Le climat n'était-il pas trop froid ? Frédéric lui fit certifier que non. Et l'argent ? Qui payera le voyage ? Il veut bien voyager pour le roi de Prusse, mais sans y être du sien. L'habile Frédéric feint alors d'avoir mis la main sur un autre poète, qui pourra prendre la place de Voltaire. Aussitôt celui-ci n'hésite plus, et il part, après avoir en vain cru, secrètement, que Louis XV le retiendrait. Mais Louis XV lui souhaita bon voyage, en déclarant :

« Un fou de plus à la Cour du roi de Prusse, ou un fou de moins à la mienne, qu'importe? »

Les premiers temps du séjour à Potsdam furent un enchantement mutuel des deux amis. Voltaire exultait :

« Cent cinquante mille soldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philosophie, poésie, un héros philosophe et poète, grandeurs et grâces, grenadiers et muses, trompettes et violons, repas de Platon, société en liberté ! qui le croirait ? »

Frédéric le comblait, se l'attachait par des rubans de décorations, lui suspendait dans le dos la clef de Chambellan, lui donnait 20.000 francs de rentes, et le fixa parmi les habitués de sa cour, d'Argens, Lamettrie le matérialiste, Maupertuis le savant, qui mesura le méridien terrestre, (et le roi en fit le président perpétuel de son académie) ; Polnitz le renégat hebdomadaire, Algarotti l'artiste, Darget l'excommunié, tous gens bizarres plus ou moins bannis, qui constituent au roi de Prusse un état-major de bouffons littéraires et de victimes salariées. Frédéric les berne, s'amuse d'eux, les insulte, et les nourrit en leur disant :

— Prenez garde ! les princes sont des canailles !

Voltaire ne connut d'abord que les enchantements du « Palais d'Alcine ». Il corrigeait les œuvres poétiques du roi, remettait en leur état les mots tronqués, *crèp* pour crèpe, ou *fraguements*. Le reste du temps était consacré à ses travaux. Le soir, soupers aux lumières des bougies et aux éclairs d'esprit.

Mais Voltaire était un esprit pratique. Lisez à ce sujet Nicolaïdès, *Les Finances de Voltaire*. Il ne détestait pas les petits profits. Il s'aboucha avec un Juif, Abraham Hirsch, qu'il chargea de lui acheter des valeurs en baisse. Il reçut en gage des diamants. Puis, se ravisant, il réclama ses fonds.

— Non, lui dit le Juif. Vous m'avez acheté mes diamants, gardez-les.

Il en résulta un procès qui fit scandale à Berlin, et Frédéric en fut fort fâché. Il ne le cacha pas à son hôte. Et ce fut un premier froid. Voltaire sentit sa situation ébranlée. Il lui semblait tomber d'un clocher, et il disait :

— Pourvu que cela dure !

Lamettrie lui raconta un jour que le roi avait dit en parlant de Voltaire :

— J'aurai besoin de lui encore un an tout au plus. On presse l'orange, et on en jette le zeste.

Cette orange parut au poète difficile à digérer. Il se vengea par des quolibets, appela le château une « caserne », et le Monarque un « Maréchal des logis ». Corriger les poésies du roi devint l'occupation de « laver le linge sale de Sa Majesté ». Le roi ripostait de sa part, s'égayait de la chambre de Voltaire peinte en jaune, « couleur de l'envie », avec des figures de singes qui ressemblaient à son ami. Le poète avait le droit d'inviter six personnes à sa table. En avait-il huit ? on ne le servait que pour six. Et l'on entendit alors les étranges plaintes du grand homme : il n'avait pas assez de chocolat, pas assez de sucre, pas assez de bougies. Le soir, il montait plusieurs fois à son appartement, y cachait à chaque voyage la bougie neuve qu'un valet de chambre lui apportait, et revendait sa provision quand elle était assez grosse.

Voltaire avait un rival que ces disgrâces mettaient en joie.

C'était Maupertuis, dont la faveur éclatante avait été éclipsée par la venue de ce glorieux intrus.

Il espéra pouvoir reprendre rang, et dès que Voltaire trébucha, ce fut la guerre.

Maupertuis avait publié un mémoire sur la loi du moindre effort dans le travail de la nature. A ce moment, un autre savant, nommé Koenig, publia la même théorie en l'attribuant à Leibniz. Maupertuis le traita de faussaire. Ce fut un grand scandale, dont s'émut et s'amusa toute la société berlinoise. On en fit des gorges chaudes, des quolibets. Dans ce vacarme, tomba un jour un libelle impertinent, pétri d'esprit, terrible pour Maupertuis. Cela s'appelait : *A un académicien de Berlin*, et c'était signé par un *académicien de Paris*. Qui avait fait ce pamphlet ? Qui pouvait avoir autant d'esprit ? Il n'était que Voltaire, et on le nomma aussitôt.

Cette fois le roi se fâcha, car il avait une grande estime

pour son Académie de Berlin, et par suite pour son président perpétuel Maupertuis. Il écrivit à son tour, — peu royal divertissement, — une brochure anonyme où Voltaire fut abîmé; et celui-ci sut bientôt par qui.

Le démon de la malice lui donna le mauvais conseil de continuer la guerre d'épigrammes, et il le suivit, parce qu'il lui était indifférent de quitter Potsdam ; la lune de miel était devenue rousse.

Or Maupertuis venait de faire un ouvrage plein d'idées neuves et étranges, et de projets étonnants.

Creuser un grand trou pour aller voir ce qui se passe au centre de la terre;

Fonder une ville latine où l'on ne parlerait autre chose que le latin et où on enverrait les enfants, au lieu de les mettre au collège ;

Disséquer vifs les condamnés à mort pour aider la science ;

Et autres gentillesses.

Voltaire vit là une aubaine, et il s'en saisit. Il écrivit une diatribe, dans laquelle il feint d'attaquer un jeune fou qui aurait publié ces niaiseries sous le nom supposé de Maupertuis, afin de défendre celui-ci contre le reproche de produire de si piètres inventions:

Il se peut faire que le candidat ait cru inventer quelque chose après Leibniz; mais nous dirons à ce jeune homme, que ce n'est pas lui qui a inventé la poudre. Nous prenons cette occasion de divertir M. l'Inquisiteur.

M. l'Inquisiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir prophète, car l'auteur ne trouve pas plus de difficultés à voir l'avenir que le passé. Il avoue que les raisons en faveur de l'astrologie judiciaire sont aussi fortes que les raisons contre elle. Il espère qu'un peu plus de chaleur et d'*exaltation* dans l'imagination pourra servir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le passé.

Nous jugeons unanimement que sa cervelle est fort exaltée et qu'il va bientôt prophétiser. Nous ne savons pas encore s'il sera des grands ou des petits prophètes...; mais si son âme *exaltée* a vu l'avenir, n'y a-t-elle pas vu un peu de ridicule ?

Il doit encore être assuré qu'il lui sera difficile de faire, comme il le prétend, un trou qui aille jusqu'au centre de la terre (où il veut apparemment se cacher de honte d'avoir avancé de telles choses). Ce trou exigerait qu'on excavât au moins trois ou quatre cents lieues de pays, ce qui pourrait déranger le système de la balance de l'Europe. On ne le suivra pas dans son trou, non plus que sous le pôle.

Et il signa : Docteur Akakia.

Frédéric s'irrita, et fit brûler les paquets de brochures saisis. Voltaire lança le trait du Parthe devant l'autodafé qui faisait une fumée noire : « C'est l'esprit de Moupertuis qui s'en va en fumée. »

Espionné, traqué, tracassé, Voltaire songea à partir ; mais il ne voulait pas fuir ; il tenait à s'en aller « honnêtement ». Il écrivait mélancoliquement à sa nièce, Mme Denis :

Je ne songe qu'à déserter honnêtement, à prendre soin de ma santé, à vous revoir, à oublier ce rêve de trois années.

Je vois bien qu'on a pressé l'orange. Il faut penser à sauver l'écorce. Je vais me faire, pour mon instruction, un petit dictionnaire à l'usage des rois.

« Mon ami, signifie mon esclave.

« Mon cher ami veut dire : Vous m'êtes plus qu'indifférent.

« Entendez par : je vous rendrai heureux : je vous souffrirai tant que j'aurai besoin de vous. »

Le tout était de partir, c'est-à-dire d'obtenir un congé ; car le roi défendait qu'on s'en allât sans permission, et il n'eût pas fait bon le braver.

Voltaire prépara son départ. Il renvoya à Frédéric les décorations, la clef de Chambellan et autres « brimborions », et il enguirlanda la rupture avec des politesses outrées qui ne lui coûtaient rien et qui sonnaient faux. Il y eut un replâtrage, mais la confiance et l'amitié n'y étaient plus. Voltaire finit par trouver un prétexte. Sa santé exigeait une cure à Plombières. Frédéric ne le retint plus.

Ce fut une odyssée que le retour du philosophe. Paul Meurice, dans son drame de *Struensée* l'a mis en scène au premier acte. Dans la réalité, ce fut beaucoup plus compliqué.

Une fois la frontière franchie, Voltaire exhale un dernier reste de rancune qu'il avait emporté au fond de son cœur. Arrivé à Leipzick, où c'était la foire, il publia un *Traité de Paix* entre les deux ennemis Koenig et Maupertuis ; ce dernier y était bafoué à souhait :

« Si nous allons aux terres Australes, nous promettons à l'Académie de lui amener quatre géants hauts de douze pieds et quatre

hommes velus avec de longues queues : nous les ferons disséquer tout vivants, sans prétendre pour cela connaître mieux la nature de l'âme que nous ne la connaissons aujourd'hui ; mais il est toujours bon, pour le progrès des sciences, d'avoir de grands hommes à disséquer.

A l'égard du trou que nous voulions percer jusqu'au noyau de la terre, nous nous désistons formellement de cette entreprise ; car quoique la vérité soit au fond d'un puits, ce puits serait trop difficile à faire. Les ouvriers de la tour de Babel sont morts ; aucun ne veut se charger de notre trou parce que l'ouverture serait un peu trop grande et qu'il faudrait excaver au moins toute l'Allemagne... Ainsi nous laisserons la face du monde telle qu'elle est; nous nous défierons de nous-mêmes toutes les fois que nous voudrons creuser, et nous nous arrêterons constamment à la superficie des choses. »

Le Président perpétuel fut maladroit en cette circonstance. De quoi se plaignait-il ? Voltaire était chassé, tandis qu'il restait, lui, sur le champ de victoire. Il crut que c'était trop peu, et il provoqua Voltaire en duel. Fatale imprudence qui lui valut une nouvelle dégelée de brocards. La réponse de Voltaire ne se fit pas attendre. Ce fut un placard qui fut affiché dans les rues de Leipzick :

« Un quidam ayant écrit une lettre à un habitant de Leipzick par laquelle il menace ledit habitant de l'assassiner et, les assassinats étant visiblement contraires aux privilèges de la Foire, on prie tous et chacun de donner connaissance dudit quidam, quand il se présentera aux portes de Leipzick. C'est un philosophe qui marche en raison composée de l'air distrait et de l'air précipité, l'œil rond et petit, et la perruque de même, le nez écrasé, la physionomie mauvaise ; ayant le visage plein et l'esprit plein de lui-même, portant toujours scalpel en poche pour disséquer les géants de haute taille. Ceux qui en donneront connaissance auront mille ducats de récompense assignés sur les fonds de la ville latine que ledit quidam fait bâtir, ou sur la première comète d'or et de diamant qui doit tomber incessamment sur la terre, selon les prédictions dudit quidam philosophe et assassin. »

En outre, Maupertuis reçut cette lettre ouverte du docteur Akakia :

« Monsieur le Président,

« J'ai reçu la lettre dont vous m'honorez. Vous m'apprenez que vous vous portez bien, que vos forces sont entièrement revenues et que vous me menacez de venir m'assassiner... Quelle ingratitude envers votre pauvre médecin Akakia ! Ce procédé n'est ni d'un pré-

sident d'Académie, ni d'un bon chrétien tel que vous êtes. Je vous fais mon compliment sur votre bonne santé ; mais je n'ai pas tant de force que vous. Je suis au lit depuis quinze jours et je vous prie de différer la petite expérience de physique que vous voulez faire ! Mais songez que je ne suis pas un géant des terres Australes et que mon cerveau est si petit que la découverte de ses fibres ne vous donnera aucune notion de l'âme. De plus, si vous me tuez, ayez la bonté de vous souvenir que M. de La Beaumelle m'a promis de me poursuivre jusqu'aux enfers ; il ne manquera pas de m'y aller chercher ; quoique le trou qu'on doit creuser par votre ordre jusqu'au centre de la terre et qui doit mener tout droit en enfer, ne soit pas encore commencé, il y a d'autres moyens d'y aller et il se trouvera que je serai malmené dans l'autre monde, comme vous m'avez persécuté dans celui-ci. Voudriez-vous, Monsieur, pousser l'animosité si loin ?

« Ayez encore la bonté de faire une petite attention : pour peu que vous vouliez exalter votre âme pour voir clairement l'avenir, vous verrez que si vous venez m'assassiner à Leipzick, où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs, et où votre lettre est déposée, vous courez quelque risque d'être pendu, ce qui avancerait trop le moment de votre maturité et serait peu convenable à un président d'Académie.

« Au reste, je suis encore bien faible ; vous me trouverez au lit et je ne pourrai que vous jeter à la tête ma seringue et mon pot de chambre ; mais dès que j'aurai un peu de force, je ferai charger mes pistolets « cum pulvere pyreo » et, en multipliant la masse par le carré de la vitesse jusqu'à ce que l'action et vous soyez réduits à zéro, je vous mettrai du plomb dans la cervelle ; elle paraît en avoir besoin.

« Il sera triste pour vous que les Allemands aient inventé la poudre, comme vous devez vous plaindre qu'ils aient inventé l'imprimerie.

« Adieu, mon cher Président.

« Akakia ».

« P.-S. — Comme il y a ici cinquante à soixante personnes qui ont pris la liberté de se moquer prodigieusement de vous, elles demandent quel jour vous prétendez les assassiner. »

Frédéric II songeait. Il se disait que Voltaire était un homme terrible, qui pourrait bien se moquer du roi comme il avait bafoué l'académicien, qui ne respectait rien et qui avait la vengeance prompte. Il fouilla aussitôt tous ses papiers pour s'assurer que le vieillard malin n'avait pas emporté les fameuses poésies royales, dont il avait conscience qu'il était si facile de se moquer à peu de frais. Ses pressentiments étaient vrais. Voltaire avait emporté un volume de vers de Sa Majesté, « linge sale laissé pour compte au blanchisseur »! Ce fut une alerte, et le roi prit peur du ridicule. A

franc étrier il expédia un agent pour rejoindre le fugitif et lui redemander le précieux manuscrit.

Quand Voltaire arriva à Francfort, fin mai 1753, le résident prussien, Freytag, vint aussitôt le trouver à son hôtel et lui donna ordre de ne pas sortir avant d'avoir rendu les poésies. Voltaire reconnaît, en effet, avoir gardé ce cahier, comme souvenir. Il le rendra puisqu'on l'exige. Mais ce volume se trouve dans ses bagages, qui sont encore à Leipzick. Voilà donc le philosophe claquemuré et gardé à vue dans Francfort, où sa nièce, Mme Denis, accourt le rejoindre. L'agent Freytag est brutal, insolent ; il met des soldats de faction dans la chambre de Voltaire ; il en met dans la chambre de Mme Denis. Le prisonnier ne peut aller que sous escorte aux endroits les plus privés. Au bout de quinze jours, il s'énerve, il s'emporte, il s'exaspère, brandit un pistolet et s'évade. On le rattrape aussitôt, on lui fait réintégrer l'hôtel. Enfin les bagages arrivent de Leipzick, et le livre de *poéshie*, comme disait Freytag, est retrouvé.

Mais Voltaire n'est pas au bout de ses peines. Il s'est évadé : il faut une sanction à cette tentative frauduleuse. En outre, il y a la note d'hôtel et les frais de justice à payer. Le pauvre prisonnier se débat, se démène. Le chemin est long de Francfort à Potsdam, et les courriers n'en finissent pas. Il écrit à Frédéric, il écrit à la margrave de Bayreuth, il écrit à l'empereur d'Allemagne, Francfort étant ville impériale. Enfin, ruiné, dépouillé, meurtri, il repart, pestant contre tous en général et en particulier contre son ancien ami Frédéric, qui désapprouva du reste plus tard la brutalité de Freytag.

Ainsi finissait par des coups, l'amicale idylle commencée avec tant de charmants sourires.

Voltaire n'a pas subi l'influence allemande. C'était alors l'Allemagne qui subissait l'influence française. Il dut seulement à ce séjour, chez un prince incrédule, et au milieu de matérialistes avérés, de pouvoir s'affirmer comme l'apôtre de la libre-pensée et de tout dire librement. Mais il écrivit peu pendant les années de Potsdam : elles n'ont profité ni à lui ni à nous.

Où allait-il se fixer ?

A Paris, le séjour était trop dangereux.

Il songea à l'Alsace. Mais les Jésuites y étaient tout-puissants. Il leur fit des concessions et des avances, se confessa, communia pour gagner leurs bonnes grâces, en s'excusant d'ailleurs assez hypocritement sur la nécessité pour le diable d'aller à la messe quand il est en terre papale. Malgré tout, on lui fit grise mine. Il passa en Suisse. Il obtint, quoiqu'il fût défendu aux catholiques d'acquérir du terrain, l'autorisation de louer une propriété à Monrion. Il fut ravi de ce climat, il acheta une maison à Lausanne, et il chanta la Suisse.

« Cent jardins sont au-dessous de mon jardin. Le grand miroir du lac les baigne. Je vois toute la Savoie au delà de cette petite mer, et, par delà la Savoie, les Alpes qui s'élèvent en amphithéâtre et sur lesquelles les rayons du soleil forment mille accidents de lumière. M. des Alleurs n'avait pas une plus belle vue à Constantinople. Dans cette douce retraite, on ne regrette point Potsdam. »

Il habita Lausanne en hiver. L'été, il allait près de Genève, à sa campagne des Délices, qu'il célébra en vers enthousiastes. Il acquit deux autres propriétés encore : Ferney (France) et Tournay, une comté avec droit de haute et basse justice. Il était ainsi à l'abri des hasards. Était-il inquiété en France ? il passait en Suisse. Le clergé de Suisse le menaçait-il ? Il revenait en France. C'était ce qu'il appelait jouer, suivant les circonstances, des pattes de devant ou des pattes de derrière.

C'est une charmante excursion qu'une visite des environs de Genève, sur les collines des deux rives du lac, couvertes de villas et de jardins verdoyants. Le souvenir de Voltaire y est présent encore. Sur la rive droite, ce sont les Délices, la Campagne Tronchin ; en face, sur l'autre rive, les Eaux-Vives et la villa Deodati, qui rappelle le nom d'un ami du grand homme. Par Sacconex, on arrive à Ferney.

On visite beaucoup la villa de Voltaire, et chaque jour, en été, un tramway Ferney-Genève dépose devant la grille des touristes des deux mondes.

Le pays et la vue sont à souhait. Voltaire a eu le sens de la poésie de la nature, et par le choix de ses résidences et par les éloges qu'il a écrits.

De son jardin, on voyait les Alpes, le lac, la ville de Genève et ses environs, qui sont forts riants. Il disait : *It is a beautiful prospect* (c'est un beau coup d'œil). Il prononçait ces mots « assez bien », assure l'Anglais Sherlock à qui ils furent dits.

Il eut un théâtre, fit jouer et joua ses œuvres, invita les pasteurs à ses représentations, et remua toute cette austère population. Il y eut des protestations. Quand il se fixa définitivement à Ferney, sa mauvaise réputation l'avait précédé à Genève.

La haute société vint à ses spectacles.

Cramer l'éditeur était l'Orosmane de Mme Denis, qui faisait Zaïre.

C'étaient les grands jours quand Lekain, quand Clairon jouaient. Alors Voltaire ne prenait pas de rôle, mais il allait s'asseoir au fond de la scène, afin d'être visible de tous les points de la salle.

Mais le peuple et le clergé grondaient. Voltaire, qui s'affubla dès ce moment de sobriquets variés: le Vieux de la Montagne, le Vieillard du Mont-Jura, le Patriarche de Ferney, railla la pudibonderie des Genevois, cagots prédicants, grenouilles du lac. Son ami d'Alembert le vint voir, à son retour à Paris il écrivit dans l'*Encyclopédie* l'article Genève, et il osa blâmer les Genevois de n'aimer pas assez le théâtre. Porter un pareil coup à des calvinistes ! c'était offensant. Jean-Jacques Rousseau releva l'inconvenance et composa sa *Lettre contre les Spectacles*, inspirée par une fièvre d'austère sévérité. Il poursuivit dès lors en Voltaire, le corrupteur de sa ville honnête. Il lui déclara :

— Je ne vous aime pas, Monsieur... Vous avez perdu Genève... Je vous hais...

Voltaire haussa les épaules :

— Il est devenu tout à fait fou, c'est dommage!

Et il dauba sur la *Nouvelle Héloïse* par représailles. Quant

aux Genevois, ils furent étrillés dans le poème comique : *La Guerre de Genève*.

Cependant sa collaboration à l'*Encyclopédie* comme « simple garçon », sa lutte au nom de la libre-pensée contre le clergé, contre Lefranc de Pompignan, poète Montalbanais, sur qui Voltaire fit pleuvoir une grêle de pamphlets fort drôles, les *quand*, les *oui*, les *non*, les *quoi* ; contre le P. Berthier et le *Journal de Trévoux*, contre l'Église, contre la communion qu'il fit par comédie en l'appelant « un déjeuner » de « frère Voltaire, capucin indigne » ; ses généreuses tentatives en faveur de victimes malheureuses de l'intolérance, Calas, Sirven, Labarre, Montbailly dont les procès racontent les drames horribles ; sa défense de la mémoire de Lally-Tollendal, qu'il fit réhabiliter ; la suppression de l'esclavage des serfs de Saint-Claude ; ses charges ardentes contre tous les abus et pour toutes les libertés, occupaient cette existence la plus active et la plus remplie qui soit.

Il répandait les bienfaits autour de lui, dotait les jeunes filles pauvres, recueillit une petite-nièce de Corneille, trouvée à Paris par le poète Lebrun, la fit élever, instruire, et écrivit un assez mauvais *Commentaire de Corneille*, dont le produit fut sa dot, quand il maria « Mademoiselle Rodogune ».

Il vivait dans les alarmes, et celles-ci n'étaient point tout à fait chimériques à l'époque. Quand il corrigea les épreuves de ses œuvres complètes en 1775, il adoucit bien des choses, notamment de ce qui concernait le Parlement, dont l'avocat général Séguier était terrible. Mme Suard raconte :

« — Il m'a dit que M. Séguier était venu le voir en passant à Ferney, il y a peu de temps : « et là, madame, à la place que vous occupez (j'étais assise auprès de son lit), ce Séguier m'a menacé de me dénoncer à son corps, qui me ferait brûler, s'il me tenait. — Monsieur, ils n'oseraient. — Et qui les empêcherait ? — Votre génie, votre âge, le bien que vous avez fait à l'humanité, le cri de l'Europe entière ; croyez que tout ce qui existe d'honnête, tout ce que vous avez rendu humain et tolérant se soulèverait en votre faveur. — Eh ! madame, on viendrait me voir brûler, et on dirait peut-être le soir : C'est pourtant bien dommage. »

Un visiteur se rappelait en 1769, ces détails sur la santé du septuagénaire :

— Il devient furieux quand on lui dit qu'il se porte bien. Vous savez qu'il a la manie d'être malade depuis quarante ans ; elle ne fait qu'augmenter avec l'âge ; il se prétend investi de tous les fléaux de la vieillesse ; il se dit sourd, aveugle, podagre. Vous allez en juger. Le premier jour que j'arrivai, il me fit ses doléances ordinaires, me détailla ses infirmités. Je le laissai se plaindre, et pour vérifier par moi-même ce qui en était, dans une promenade que nous fîmes ensemble dans le jardin tête-à-tête, je baissai sensiblement la voix, au point d'en venir à ce ton bas et humble dont on parle aux ministres ou aux gens qu'on respecte le plus. Je me rassurai sur ses oreilles. Ensuite sur les compliments que je lui faisais de la beauté de son jardin, de ses fleurs, etc., il se mit à jurer après son jardinier qui n'avait aucun soin, et en jurant il arrachait de temps en temps de petites herbes parasites, très fines, très déliées, cachées sous les feuilles de ses tulipes, et que j'avais toutes les peines du monde à distinguer de ma hauteur. J'en conclus que M. de Voltaire avait encore des yeux très bons ; et par la facilité avec laquelle il se courbait et se relevait, j'estimais qu'il avait de même les mouvements très souples, les ressorts très liants, et qu'il n'était ni sourd, ni aveugle, ni podagre. Il est inconcevable qu'un homme aussi ferme et aussi philosophe ait sur sa santé les frayeurs et les ridicules d'un hypocondre ou d'une femmelette.

Voltaire était alors à l'apogée de sa gloire. Au physique, il fut tel que Houdon l'a immortalisé, sec, mince, avec un sourire malin et des yeux où brillait une flamme.

« Tous les portraits et tous les bustes de M. de Voltaire, dit Mme de Genlis, sont très ressemblants, mais aucun artiste n'a bien rendu ses yeux ; je m'attendais à les trouver brillants et remplis de feu ; ils sont en effet les plus spirituels que j'aie vus, mais ils ont, en même temps, quelque chose de velouté et une douceur inexprimable ; l'âme de Zaïre est tout entière dans ces yeux-là ; son sourire et son rire, extrêmement malicieux, changent tout à fait cette charmante expression. Il est fort cassé, et sa manière gothique de se mettre le vieillit encore. Il a une voix sépulcrale qui lui donne un ton singulier, d'autant plus qu'il a l'habitude de parler excessivement haut quoiqu'il ne soit pas sourd ».

Quand Marmontel arriva aux Délices en 1760 avec son ami Gaulard, Voltaire était au lit et leur dit :

— Vous me trouvez mourant ; venez-vous me rendre la vie ou recevoir mes derniers soupirs ?

Gaulard fut effrayé. Mais Marmontel, qui avait cent fois entendu dire à Voltaire qu'il se mourait, le rassura. Voltaire leur parle aussitôt d'un de ses hôtes du moment, le chanteur de l'Ecluse :

— Si vous le connaissez, vous avez entendu cette chanson du Rémouleur qu'il joue et qu'il chante si bien.

Et à l'instant voilà Voltaire imitant l'Ecluse, et avec ses bras nus et sa voix sépulcrale, jouant le Rémouleur et chantant la chanson :

Je ne sais où la mettre,
Ma jeune fillette,
Je ne sais où la mettre,
Car on me la che...

« Nous rions aux éclats ; et lui toujours sérieusement : « Je l'imite mal, disait-il, c'est M. de l'Ecluse qu'il faut entendre ; et sa chanson de la *Fileuse !* et celle du *Postillon !* et la querelle des *Ecosseuses avec Vadé !* c'est la vérité même. Ah ! vous aurez bien du plaisir. Allez voir Mme Denis. Moi, tout malade que je suis, je m'en vais me lever pour dîner avec vous. Nous mangerons un ombre-chevalier et nous entendrons M. de l'Ecluse. Le plaisir de vous voir a suspendu mes maux, et je me sens tout ranimé. »

Voilà les maladies de cet éternel moribond.

Il avait une manière de prononcer « lente et coupée », dit Bettinelli. La voix était forte. Mme de Genlis en tremblait :

« On se met à table, et pendant tout le dîner, M. de Voltaire ne fut rien moins qu'aimable : il eut toujours l'air d'être en colère contre ses gens, criant à tue tête, avec une telle force qu'involontairement j'en ai plusieurs fois tressailli : la salle à manger est très sonore, et sa voix de tonnerre y retentissait de la manière la plus effrayante. »

Très nerveux et irritable, il bousculait, quand il perdait aux échecs, son partenaire, un ex jésuite, le père Adam dont il disait que ce n'était pas le premier homme du monde. Attaqué ou parodié, il se défendait avec rage, visant chacun et faisant le tintamarre. Le nombre de ses querelles

est grand : avec J.-B. Rousseau, à qui il décochait des épigrammes et un poème *La Crépinade* (le père de J.-B. était cordonnier) ; avec Crébillon, dont il refaisait les pièces et « raccommodait les moules » ; contre Piron, qui eut autant d'esprit que lui ; avec Montesquieu qui trouvait Voltaire seulement « joli », et se vengeait de l'opinion de ce rival qui avait appelé l'*Esprit des Lois* « de l'esprit sur les lois » ; contre l'abbé Desfontaines, le sycophante qui s'excusait en disant :

— Il faut bien que je vive!

— Je n'en vois pas la nécessité, lui répondit-on.

Il était terrible pour ses ennemis, Fréron, Sabatier, Le Franc de Pompignan qu'il criblait de malices quotidiennes, en disant :

— Mon médecin m'ordonne de courre une heure ou deux, tous les matins, le Pompignan, par exercice.

Et chaque jour c'était une nouvelle facétie.

Avec Piron (1), surtout, la lutte fut chaude ; Voltaire redoutait ce diable d'homme aux réparties explosives, qui n'avait qu'un ridicule, celui d'avoir osé dire :

« Voltaire travaille en marqueterie, et moi, je coule en bronze. »

Un autre adversaire plus acharné, était Jean Fréron (2), un ancien régent des Jésuites, qui devint directeur de l' « Année littéraire ». Il osa seul tenir tête à l'armée des encyclopédistes. Ce fut une polémique mémorable, une lutte épique qui dura vingt-deux ans. Fréron n'avait pas le génie de Voltaire, mais c'était un fin critique, courageux et mordant; il était fait pour la guerre de libelles, et savait, en frappant dur, garder l'apparence de l'urbanité. Ses rivaux Voltaire, Diderot, le froid d'Alembert lui-même, excédés d'être harcelés par lui, le couvraient d'injures, au lieu de discuter. Fréron eut presque toujours le beau rôle. « Tout ce que la haine a de fiel, disait Jules Janin, tout ce que la rage a de venin, tout ce que la langue des halles a d'insolentes injures, tout ce que des crocheteurs pris de vin, tout ce que des femmes

(1) Cf. p. 356 sq.

(2) 1719-1776.

de la halle brûlées de soif peuvent trouver dans leurs gosiers desséchés d'horribles, de sales et infâmes mensonges, tout cela a été prodigué et versé à plein vase sur la tête de Fréron, le journaliste ». Voltaire le caricatura dans sa comédie de l'*Ecossaise*, et dans sa satire du *Pauvre Diable*; Diderot rot, faisant sur le titre du journal de Fréron un pâle jeu de mots l'appelait l' « Ane littéraire ». Voltaire trouvant l'idée heureuse, fit préparer pour la première page d'un libelle dirigé contre lui, une silhouette d'aliboron. Fréron, plus spirituel, se contenta d'annoncer dans son journal « Un livre nouveau par M. de Voltaire, orné du portrait de l'auteur », et Voltaire eut tort. Il dut supprimer son frontispice.

Le patriarche de Ferney finit-il par rendre justice à son irréconciliable ennemi ? Un jour qu'un Allemand qui se rendait à Paris lui demandait de lui désigner quelqu'un qui pût lui donner une idée de la littérature de l'époque, Voltaire aurait répondu : « Ma foi, tout bien pesé, je ne connais que ce coquin de Fréron ». Une autre fois, au milieu du souper, un coup de sonnette interrompt les convives. Quelqu'un demande à Voltaire : « Que feriez-vous si c'était Fréron ? » — « Ce que je ferais, répliqua Voltaire, rouge de colère, je... » mais soudain se radoucissant : « Je l'inviterais à dîner avec moi, et je lui donnerais le meilleur lit de la maison ».

Malgré la supériorité numérique de ses adversaires, et malgré M. de Malesherbes qui les protégeait, Fréron tint la campagne jusqu'en 1776. A cette date, on l'avertit que le privilège de son journal était supprimé; il eut un tel saisissement qu'il en mourut.

Jean Fréron dans son « Année Littéraire » attaquait Voltaire; il eut lieu de s'en repentir. Il fut criblé d'épigrammes, et celle-ci est bien connue:

Certain jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron,
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva.

Voltaire en fit le héros odieux de sa comédie *Le Café ou*

l'*Écossaise*, sous le nom de Wasp, ou Frêlon. Un libraire ayant par malice encadré dans un frontispice le portrait de Voltaire avec celui de ses deux ennemis : La Beaumelle et Fréron, le malin philosophe rima ce quatrain :

Le Jay vient de mettre Voltaire
Entre Labeaumelle et Fréron.
Ce serait vraiment un Calvaire
S'il s'y trouvait un bon larron.

Il avait des préjugés et de la passion non seulement contre les gens, mais contre des peuples, contre des pays. Il détestait l'Espagne, dont il écrivait :

« C'est un pays dont nous ne savons pas plus que des parties les plus sauvages de l'Afrique, et qui ne mérite pas la peine d'être connu. Si un homme veut y voyager, il faut qu'il porte son lit, etc. Quand il entre dans une ville, il faut aller dans une rue pour acheter une bouteille de vin, un morceau de mulet dans une autre, il trouve une table dans une troisième et il y soupe. Un seigneur français passait par Pampelune; il envoya chercher une broche, il n'y en avait qu'une dans la ville, et celle-là était empruntée pour une noce. »

Ses haines étaient persévérantes et vives.

Dans ses lettres à d'Alembert, il répétait comme une devise le mot connu : Ecrasons l'Infâme, c'est-à-dire l'Eglise. Il écrivait cela en abrégé : *Ecr. linf.*

Il n'attaquait pas Dieu, mais ses représentants. A l'article *Religion*, dans le Dictionnaire Philosophique, il a écrit une page de grande allure : il se promène dans le cimetière des victimes de la religion, et parmi les bienfaiteurs de l'humanité, il reconnaît Christ. Toute cette vision est d'inspiration grandiose, et fait songer au Dante. Hugo l'avait oubliée quand il appela Voltaire :

Ce singe de génie,
Chez l'homme en mission par le diable envoyé.

Il crut à Dieu. Il disait :

Je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait point d'horloger.

Et dans *Jenni*, il résumait sa pensée:

« Croit-on avoir anéanti le maître pour avoir dit qu'il a été souvent mal servi ? »

Il faut ajouter que ces affirmations étaient parfois contredites par des réticences ou des habiletés dont un mot de lui, rapporté par les *Mémoires secrets*, donne et le ton et le genre ; c'était pendant la visite de la chapelle à Ferney :

« Il nous fit observer son tombeau à moitié dans l'église, à moitié dans le cimetière : « Les malins, continua-t-il, diront que je ne suis ni dehors ni dedans. »

Il s'expliquait ailleurs :

On m'a traité — dans vingt libelles — d'homme sans religion : une des belles preuves qu'on a apportées, c'est que dans *Œdipe*, Jocaste dit ces vers :

> Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,
> Notre crédulité fait toute leur science.

« Ceux qui m'ont fait ce reproche sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que *la Henriade*, dans plusieurs endroits, sentait bien son semi-pélagien. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre ? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes qui, depuis Socrate jusqu'à Descartes, ont essuyé ces calomnies atroces ? Je ne ferai ici qu'une seule question : je demande qui a le plus de religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne. »

Il harcelait même les gens du passé qui lui déplaisaient.

« On aurait dit, remarque le prince de Ligne, qu'il avait quelquefois des tracasseries avec les morts comme avec les vivants. »

Il avait mauvais caractère et il était diseur de bons mots. Il y avait toujours de la gaieté dans ses malices.

« — Il était mécontent alors du parlement, et quand il rencontrait son âne à la porte du jardin : « Passez, je vous prie, Monsieur le Président », disait-il. Ses méprises par vivacité étaient fréquentes et plaisantes. Il prit un accordeur de clavecin de sa nièce pour son cordonnier, et, après quantité de méprises, lorsque cela s'éclaircit : Ah ! mon Dieu, monsieur, un homme à talents ! Je vous mettais à mes pieds, c'est moi qui suis aux vôtres. » *(P. de Ligne.)*

Il riait, comme il pleurait, selon le vent et le caprice. Chaque jour apportait sa part. « Hier j'étais philosophe, aujourd'hui, je suis polichinelle. »

Il avait de bons amis: D'Argental « son ange gardien », Thierot, Vauvenargues, Marmontel, Lekain, La Harpe son disciple, Florian qu'il éleva.

Il était nerveux, sensible, et versait facilement des larmes. « Il en avait l'usage familier et presque immodéré », assure Chabanon. Cette sensibilité lui fit embrasser de nobles causes, où il se dévoua au respect du droit, de la justice, et à la consolation de plus d'une misère.

Il n'était pas artiste. Le Prince de Ligne, un rival en esprit se fit un plaisir de noter « ses fausses connaissances, son manque de goût pour les beaux-arts ». On pourrait se défier de la partialité de ce concurrent qui écrivait avec modestie sa crainte d'apporter des chouettes à Athènes. « Ce que je pouvais faire chez M. de Voltaire, c'était de ne pas lui montrer d'esprit ». Mais d'autres témoignages confirment l'impéritie de Voltaire en art, comme cette lettre de Mme de Genlis, arrivant à Ferney avec M. Ott, un peintre de Munich :

« — Nous voilà dans une antichambre assez obscure. M. Ott aperçoit sur-le-champ un tableau et s'écrie : *C'est un Corrège !* Nous approchons; on le voyait mal, mais c'était en effet un beau tableau original du Corrège, et M. Ott fut un peu scandalisé qu'on l'eût relégué là...

M. Ott vit à l'autre extrémité du salon un grand tableau à l'huile, dont les figures sont en demi-nature ; un cadre superbe, et l'honneur d'être placé dans le salon, annonçaient quelque chose de beau. Nous y courons, et, à notre grande surprise, nous découvrons une véritable enseigne à bière, une peinture ridicule représentant M. de Voltaire dans une gloire, tout entouré de rayons comme un saint, ayant à ses genoux les Calas, et foulant aux pieds ses ennemis, Fréron, Pompignan, etc., qui expriment leur humiliation en ouvrant des bouches énormes et en faisant des grimaces effroyables. M. Ott fut indigné du dessin et du coloris, et moi de la composition. « Comment peut-on placer cela dans un salon ? disais-je. — Oui, reprenait M. Ott, et quand on laisse un tableau de Corrège dans une vilaine antichambre... » Ce tableau est entièrement de l'invention d'un mauvais peintre genevois qui en a fait présent à M. de Voltaire ; mais il me paraît inconcevable que ce dernier ait le mauvais goût d'exposer pompeusement à tous les yeux une telle platitude. »

Le flot des curieux ne tarissait pas chez Voltaire.

Les visites lui prenaient beaucoup de temps. Il lui en venait de tous les points de l'Europe. Voltaire disait, non sans esprit, de tant de visiteurs :

« — Ils sont le contraire de Don Quichotte, qui prenait des hôtelleries pour des châteaux. »

Il fallait se défendre. Annonçait-on un visiteur incommode :

— Vite ! vite ! du Tronchin !

Tronchin était son médecin.

On disait le grand homme malade, le visiteur s'éloignait, et on reprenait la partie interrompue.

Un jour, un Anglais se présente et demande à voir le philosophe.

— Dites que je suis malade, répond Voltaire.

L'Anglais n'en démord pas.

— Dites que je suis à l'agonie.

Le visiteur insiste.

— Dites que je suis mort.

— Jé volé voir son cadavre !

— Dites que je suis enterré et que le diable m'a emporté.

Et l'Anglais dut s'en aller, — moins heureux que ce compatriote qui vint dans des conditions analogues voir Rossini à Paris. Le maëstro était à ce moment sans sa perruque, — il en avait trente, une pour chaque jour du mois, afin de simuler la croissance naturelle des cheveux — avec une serviette pliée et attachée sur le crâne. Il était assis devant une petite table basse devant son armoire à glace, il écrivait. Il refusa de recevoir son hôte importun. Mais les Anglais sont tenaces. Celui-ci insista avec tant d'obstination que Rossini dut céder :

— Qu'il entre, dit-il à la fin, mais défendez-lui de dire un seul mot.

L'Anglais fut introduit dans la chambre. Comme il ne bougeait pas, Rossini lui dit sans lever la tête :

— Vous pouvez faire le tour, mais faites vite !

Et le visiteur tourna autour du maëstro sans prononcer une parole, et il se retira à reculons, en envoyant des baisers.

Un admirateur dit un jour à Voltaire, en prenant religieusement congé:

« — Je ne suis venu voir aujourd'hui que Sophocle; je reviendrai une autre fois présenter mes hommages à Homère ; puis ce sera le tour de Lucien. — Ah ! monsieur », répliqua Voltaire », je suis bien vieux ; si vous pouviez faire toutes ces visites en une fois ! »

La gloire de Voltaire ressemblait alors à un culte, à une religion. On l'approchait comme un demi-dieu. Les hommages hyperboliques étaient son ordinaire.

« Cet homme-là, déclarait le chevalier de Boufflers, est trop grand pour être contenu dans les limites de son pays ; c'est un présent que la nature a fait à toute la terre. »

On peut en croire ici Mme de Genlis :

« — Les rois même n'ont jamais été les objets d'une adulation si outrée ; du moins l'étiquette défend de leur prodiguer toutes ces flatteries; on n'entre point en conversation avec eux, leur présence impose silence, et, grâce au respect, la flatterie, à la Cour, est obligée d'avoir de la pudeur, et de ne se montrer que sous des formes délicates. Je ne l'ai jamais vue sans ménagement qu'à Ferney; elle y est véritablement grotesque. »

Pour comprendre quelle adulation curiale l'entourait, il faut lire la relation du séjour de Mme Suard à Ferney en juin 1775 ; ce ne sont qu'exclamations, admirations, génuflexions ; Mme Suard ne peut pas apercevoir le Maître, sans se précipiter pour lui baiser les mains vingt fois par jour, si bien qu'à la fin Voltaire lui demande son pied.

« — Il revint plusieurs fois dans le salon ce même après-dîner : ma joie de ces apparitions inattendues me portait toujours au-devant de lui ; toujours je lui prenais les mains et je les lui baisais à plusieurs reprises : « Donnez-moi votre pied, s'écriait-il, donnez-moi votre pied que je le baise ». Je lui présentai mon visage. »

Il y avait comme un cérémonial de cette adulation laudative.

Il était d'usage (surtout pour les jeunes femmes) de s'émouvoir, de pâlir, de s'attendrir, et même en général de se trouver mal en apercevant Voltaire; on se précipite dans ses

bras, on balbutie, on pleure, on est dans un trouble qui ressemble à l'amour le plus passionné. Voilà l'étiquette de la présentation à Ferney. M. de Voltaire y est tellement accoutumé que le calme et la seule politesse la plus obligeante ne peuvent lui paraître que de l'impertinence ou de la stupidité.

Il faut insister sur cette vanité énorme : car elle a eu les meilleurs effets. Habitué aux hommages et friand d'égards, sensible aux attaques, irritable devant la contradiction, pénétré de son importance et de sa respectabilité, Voltaire a fondé, établi et prouvé la dignité des gens de lettres, et après lui, une race nouvelle va paraître dans la société, celle d'écrivains estimés, placés par le talent, par la gloire ou simplement par leur profession, hors de la portée des coups de bâton, et au-dessus des mépris de jadis.

Par là, s'explique encore son goût pour les relations royales, qui le flattaient et chatouillaient son orgueil. C'était la revanche de la roture, l'avènement d'une nouvelle noblesse de l'esprit. Il courtisait toutes les couronnes et ne tardait pas à les traiter de pair.

Christian VII, roi de Danemark, lui adressait les paroles les plus flatteuses, et recevait ces vers de Ferney, après avoir décrété dans ses États la liberté de la Presse :

> Monarque vertueux, quoique né despotique,
> Crois-tu régner sur moi de ton golfe Baltique?
> Suis-je un de tes sujets pour me traiter comme eux,
> Pour consoler ma vie et pour me rendre heureux?

De Catherine II de Russie, il écrivait :

> Je suis fort satisfait de l'auguste amazone
> Qui du gros Moustapha vient d'ébranler le trône.

Et il l'appelait : « Ma Cateau », l'excusant de ses crimes, de ses débauches, de ses attentats sur la Pologne, parce qu'elle jouait ses pièces. Il nommait aussi Sémiramis, Minerve du Nord, la protectrice de d'Alembert, de Diderot, qui flatta Voltaire par des lettres, des envois, des cadeaux de fourrures. Elle « éclairait », comme on dit, et le poète remerciait :

> C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.

Il déplorait l'amitié perdue du grand Frédéric II.

A la nouvelle d'une victoire du roi de Prusse, 1758, Voltaire avait dit :

« — Cet homme m'étonne toujours, je suis fâché d'être brouillé avec lui. » Et il tâcha de s'en rapprocher.

Quand Marmontel le vint visiter en 1760, il écrivit :

« — M. de Voltaire voulut nous faire voir son château de Tournay, où était son théâtre, à un quart de lieue de Genève. Ce fut, l'après-dîner, le but de notre promenade en carrosse. Tournay était une petite gentilhommière assez négligée, mais dont la vue est admirable. Dans le vallon, le lac de Genève, bordé de maisons de plaisance, et terminé par deux grandes villes ; au delà et dans le lointain, une chaîne de montagnes de trente lieues d'étendue, et ce Mont-Blanc chargé de neiges et de glaces qui ne fondent jamais : telle est la vue de Tournay. Là, je vis ce petit théâtre qui tourmentait Rousseau et où Voltaire se consolait de ne plus voir celui qui était encore plein de sa gloire. L'idée de cette privation injuste et tyrannique me saisit de douleur et d'indignation. Peut-être qu'il s'en aperçut : car, plus d'une fois, par ses réflexions il répondit à ma pensée ; et, sur la route, en revenant, il me parla de Versailles, du long séjour que j'y avais fait, et des bontés que Mme de Pompadour lui avait autrefois témoignées. « Elle vous aime encore, lui dis-je, elle me l'a répété souvent. Mais elle est faible, et n'ose pas ou ne peut pas tout ce qu'elle veut ; car la malheureuse n'est plus aimée, et peut-être elle porte envie au sort de Mme Denis, et voudrait bien être aux Délices. — Qu'elle y vienne, dit-il avec transport, jouer avec nous la tragédie. Je lui ferai des rôles, et des rôles de reine. »

Il regrettait Paris, la Cour, les honneurs. Louis XV ne tenait pas à lui. La Cour de Versailles poursuivait le patron des libres-penseurs. Une note secrète du ministre secrétaire d'État Bertin, en 1774, montre quel intérêt le gouvernement attachait à la saisie et à la suppression des écrits de ce terrible philosophe, contre lequel on prenait ces précautions.

—« Le roi désire que si Voltaire vient à mourir, on fasse sur-le-champ mettre le scellé sur ses papiers, ou qu'au moins on en distraie tout ce qui pourra concerner toutes correspondances ou écrits concernant les princes et leur cour, ministres ou gouvernements, et en particulier la Cour ou gouvernement de France ; comme aussi tout écrit ou manuscrit concernant la religion et les mœurs, même ceux d'histoire.

de littérature ou de philosophie dans lesquels il larde toujours du sien. »

A la mort de Louis XV (1), Voltaire qui incarnait l'esprit nouveau était redevenu populaire. Il désirait toujours Paris. Il loua le nouveau roi, et saisit le premier prétexte pour revoir la grande ville, où il se sentait cette fois aimé et attendu. Il prit comme motif la nécessité de venir surveiller les répétitions de sa nouvelle tragédie *Irène*, et il n'hésita pas, malgré les avis de son médecin Tronchin, à exposer la santé de ses 80 ans « pour un peu de fumée ». Il quitta Ferney le 4 février 1778, en plein hiver. Le voyage fut un long triomphe. A Paris, il descendit chez Mme de Villette, une jeune amie. Les hommages aussitôt l'entourèrent. Des délégations de l'Académie Française, de la Comédie-Française, accoururent le féliciter ; Mme du Barry le vint voir ; des princes, des seigneurs le visitèrent. ,

Il y avait alors à Paris un homme qui partageait avec lui la popularité la plus enthousiaste ; c'était Franklin, le vaillant champion de l'indépendance Américaine, à qui l'on faisait fête. Mme d'Epinay écrivait :

« Dès qu'ils paraissent, soit aux spectacles, soit aux promenades, aux Académies, les cris, les battements de mains ne finissent plus. Les princes paraissent : pas de nouvelles. Voltaire éternue; Franklin dit : Dieu vous bénisse ! et le train recommence. »

Ils se rencontrèrent dans leurs communs triomphes. Franklin fit bénir son petit-fils par le patriarche, qui dit en anglais, en posant les mains sur la tête de l'enfant : God and Liberty !

Voltaire était rayonnant. Tant de gloire lui donnait un renouveau de jeunesse. Il accueillait tout et tous, répondait, écrivait, recevait.

Le lundi 30 mars fut sa grande journée. Il y eut séance en son honneur à l'Académie Française. De là il se rendit au théâtre pour la première représentation d'*Irène*. La foule pressait son carrosse au milieu d'acclamations ardentes. Il arrive au théâtre, et on l'affuble d'une couronne dorée ;

(1) 1774.

les couloirs sont remplis de monde ; tout Paris est là. On n'écoute point la pièce, et l'on n'y perd pas grand'chose; mais la salle n'a d'attention que pour le héros du jour, qui se penche avec complaisance hors de sa loge. Le rideau se relève sur un décor antique au centre duquel se dresse un buste du grand homme ; les comédiens sont tous présents, groupés autour, et agitant des palmes ; une actrice s'avance, et peut à grand'peine obtenir le silence pour réciter un éloge en vers. Tous les spectateurs trépignent, debout, dans la fièvre de l'ovation. Le grand homme ravi s'écrie :

— Vous m'étouffez sous les roses, vous voulez me faire mourir de gloire !

Il est escorté jusque chez lui par un peuple en délire qui dételle et tire sa voiture. Il ne résista pas à des émotions aussi violentes, et il eut peur de la mort, de la vengeance des catholiques, qui feraient jeter son corps à la voirie. Il se résigna, sans conviction, à recevoir l'Extrême-Onction, en disant :

— Quand on meurt à Surate, il faut tenir la queue d'une vache dans sa main.

La vie agitée qu'il mena, sortant beaucoup, allant à l'Académie prendre part aux travaux du Dictionnaire avec ses collègues qu'il remerciait « au nom de l'alphabet » et qui lui rendaient son remerciement au « nom des lettres » ; sa correspondance qu'il n'interrompit point jusqu'au dernier jour, l'abus du café, le mirent au plus bas.

Le 26 mai 1778, à la nouvelle que le nom de Lally Tollendal, iniquement condamné en 1766, était réhabilité, il écrivit au fils :

« Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle ; il embrasse tendrement M. de Lally; il voit que le roi est le défenseur de la justice: il mourra content. »

Deux jours après, il traçait d'une écriture tremblée ce billet à son médecin Tronchin :

« Votre vieux malade a la fièvre. Son corps glorieux a les jambes fort enflées et parsemées de taches rouges. Il voulait ce matin se transporter au temple d'Esculape ; il ne le peut. »

Le lendemain, ce dernier billet :

« Le patient de la rue de Beaune a eu toute la nuit et a encore des convulsions d'une toux violente. Il a vomi trois fois du sang. Il demande pardon de donner tant de peine pour un cadavre. »

Ce fut tout. Il expira le 30 mai 1778, en disant à l'abbé Gautier et au curé de Saint-Sulpice qui l'assistaient :

— Laissez-moi mourir en paix.

Le refus de sépulture sur la paroisse de Saint-Sulpice, comme aussi dans l'évêché d'Annecy, détermina la famille à faire transporter le corps à l'abbaye de Scellières en Champagne. Il fut ramené pendant la Révolution au Panthéon, en 1791. Sa sépulture fut ouverte en 1814, mais non profanée.

Sous l'Empire, le Panthéon ayant été rendu au culte, l'administration mit en sûreté les cercueils de Voltaire et de J.-J. Rousseau dans les caveaux, sous le porche. Le cœur fut déposé au château de Villette. Le cervelet, gardé par l'embaumeur Mithouart, demeura longtemps chez un pharmacien du faubourg Saint-Denis. Un calcanéum est à Troyes. Une dent fut soustraite en 1791 par un journaliste, qui la portait en médaillon avec ce distique :

> Les prêtres ont causé tant de mal à la terre
> Que je garde contre eux une dent de Voltaire.

Lors de la célébration du centenaire de Voltaire, le 31 mai 1878, Victor Hugo prononça dans la salle de la Gaîté un discours où il disait ceci :

« Il y a cent ans aujourd'hui un homme mourait. Il mourait immortel. Il s'en allait chargé d'années, chargé d'œuvres, chargé de la plus illustre et de la plus redoutable des responsabilités, la responsabilité de la conscience humaine avertie et rectifiée. Il s'en allait maudit et béni, maudit par le passé, béni par l'avenir et ce sont là, Messieurs, les deux formes superbes de la gloire. Il avait à son lit de mort d'un côté l'acclamation des contemporains et de la postérité, de l'autre ce triomphe de huée et de haine que l'implacable passé fait à ceux qui l'ont combattu. Il était plus qu'un homme, il était un siècle. Il avait exercé une fonction et rempli une mission. Il avait été évidemment élu pour l'œuvre qu'il avait faite par la suprême volonté qui se manifeste aussi visiblement dans les lois de la destinée que dans les lois de la nature. Les quatre-vingt-

quatre ans que cet homme a vécu occupent l'intervalle qui sépare la monarchie à son apogée de la révolution à son aurore. Quand il naquit, Louis XIV régnait encore; quand il mourut, Louis XVI régnait déjà : de sorte que son berceau put voir les derniers rayons du grand trône, et son cercueil les premières lueurs du grand abîme. »

En 1899, quelques érudits soulevèrent la question de savoir si les restes de Voltaire et de J.-J. Rousseau n'avaient pas été jetés au vent, et si les cercueils du Panthéon n'étaient pas des cénotaphes. On les ouvrit: et nous avons salué Voltaire face à face. Son crâne passa de main en main, et on le reconnaissait, si l'on peut dire, tant ses portraits et ses images lui donnaient déjà, de son vivant, l'apparence du squelette. Le Voltaire nu de Pigalle, n'est pas différent de celui qui dort actuellement dans la crypte du Panthéon. Et nous avons vu le « hideux sourire » ; nous avons touché ce crâne où bouillonnèrent tant d'idées, et ces orbites creuses où pétillaient ces yeux de flamme, de malice et d'ironie, cette tête qui a porté la pensée répandue dans l'œuvre formidable qu'il a laissée.

On a tout recueilli, tout réimprimé. Ce n'eût pas été son avis. Il disait :

« On ne va point à la postérité avec un si gros bagage ».

Il ne voulait pas qu'on mît « ses fatras » dans ses œuvres. Un respect trop pieux a tout réuni, et a bourré les cinquante volumes de la plus récente édition.

Six volumes sont remplis par son théâtre, plus copieux que remarquable, mais qui ne mérite pas l'oubli où on le tient. Certes, la hâte s'y fait trop sentir ; le style manque de vigueur et de cette beauté qui fait les œuvres définitives : l'imitation des grands classiques affadit l'originalité ; la peinture des mœurs y domine celle des caractères ; mais ce théâtre parut alors très vivant, très actuel, par le parti pris de philosophie et de polémique, par la sensibilité et le romanesque, par l'éloquence ardente, par le mouvement qu'il avait soupçonné en lisant quelques drames de Shakespeare, par la variété des sujets qui nous font voyager à travers les âges et les espaces, par le souci neuf de l'exactitude dans le cos-

tume et la mise en scène, par le soin apporté à la structure du plan et à l'animation de l'intrigue habilement disposée. Il imita Racine, il refit Crébillon, il s'inspira des anciens et des modernes, eut l'intuition du génie de Shakespeare et du vieux drame anglais : il a agi sur les destinées de notre art national et il faut s'en souvenir.

Son volumineux théâtre se divise assez naturellement en tragédies antiques, drames modernes, opéras et comédies.

De l'antique, il tira *Œdipe*, tragédie en cinq actes avec chœurs, commencée à 18 ans, jouée 45 fois en 1718 ; elle plut fort à cause des hardiesses qu'on fut heureux d'applaudir :

> Qu'eussé-je été sans lui? Rien, que le fils d'un roi.
> Rien qu'un prince vulgaire...
> Un roi pour ses sujets est un dieu qu'on révère:
> Pour Hercule et pour moi, c'est un homme ordinaire...
> Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
> Notre crédulité fait toute leur science.

Tout Voltaire est déjà là avec ses rébellions contre le pouvoir, l'Eglise, la fatalité, que Jocaste abhorre et maudit sans résignation :

> J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Avec lui, la scène devient une machine de guerre. Il y déploie toute sa vigueur, toute son ardeur, toute cette passion qui lui faisait dire à Mlle Dumesnil protestant contre ses exigences :

« — Il faudrait avoir le diable au corps pour arriver au ton que vous voulez me faire prendre !

— Eh oui, mademoiselle ! c'est le diable au corps qu'il faut avoir pour exceller dans tous les arts ».

Il avait le feu sacré. Le théâtre le passionnait. Relisez le récit que fait Lekain, à Ferney, après les représentations de l'*Orphelin de la Chine*. Le succès que le tragédien, alors au commencement de sa carrière, avait eu à Paris, dans le rôle de Gengis-Khan, fit souhaiter à l'auteur de lui voir interpréter ce personnage. Lekain s'empressa de céder à ce désir : il se mit à déclamer son rôle avec toute l'énergie tartarienne.

comme lui-même le dit. A peine Voltaire eut-il entendu ces éclats de voix, ces élans furieux, que l'indignation et la colère se peignirent dans ses traits : « Arrêtez ! s'écria-t-il, arrêtez !... le malheureux ! il me tue ! il m'assassine ! » On fit de vains efforts pour le calmer ; c'était dans ce moment un vrai tigre; il sortit plein de rage et courut s'enfermer dans son appartement. Lekain était consterné. Il ne lui restait qu'à partir. Le lendemain, il demanda à voir Voltaire. « Qu'il vienne s'il veut ! » répondit le poète toujours irrité. L'acteur se présente, exprime le désir de recevoir des conseils. L'auteur s'adoucit, récite le rôle, et Lekain, profitant de cette leçon, change du tout au tout la manière dont il jouait le personnage. Ses camarades, remarquant ce changement, à son retour à Paris, disaient malignement : « On voit bien qu'il revient de Ferney. »

Le roi de Prusse, désirant voir jouer la *Mort de César*, détermina l'auteur à y prendre place. Celui-ci choisit le rôle de Brutus. Mais, comme les bons acteurs étaient rares en Prusse, il se trouva fort mal secondé. Dans une situation pathétique, l'acteur qui jouait le rôle de César, à l'aspect de son célèbre interlocuteur et du grand roi dont il fixait l'attention, fut interdit et ne put articuler une seule syllabe. Brutus-Voltaire, voyant par ce contre-temps la scène refroidie, entra tout à coup en fureur, et s'écria : « Parleras-tu, maudit César? parle donc, ou je t'assomme ! »

A quatre-vingts ans, lorsqu'il faisait répéter sa dernière tragédie, *Irène*, il s'abandonnait encore aux mêmes vivacités ; un jour, il récitait des morceaux d'*Irène* à Mlle Clairon.

Celle-ci, après avoir écouté ces vers : « Où trouver, dit-elle, une actrice assez forte pour les rendre ? Un pareil effort est capable de la tuer.

— C'est ce que je prétends, s'écria le poète ; je veux rendre ce service au public ! »

Il était endiablé !

Je reprends la série de ses œuvres dramatiques.

Artémise fut sifflée en 1720 ; mais Voltaire objurga le public blic sur son mauvais goût. Sa *Mariamne* (1724) ne fit pas oublier celle de Tristan ; *Brutus* (1730), tragédie républicaine,

devait attendre la Révolution pour trouver un public enthousiaste, enivré par l'hémistiche : *Vivre libre et sans roi !* Elle est précédée d'un intéressant discours sur la tragédie ; puis vinrent *Eriphyle* (1732), avec l'apparition shakespearienne alors très osée, de l'ombre d'Amphiaraüs, et un déploiement inusité de figurants ; *La Mort de César*, tragédie en trois actes (1743), drame patriotique et républicain, dans le goût encore intimidé de Shakespeare; *Mérope* (1743), est une des meilleures œuvres dramatiques de Voltaire, et le sujet, — une mère sur le point de tuer son fils sans le reconnaître, — est assez émouvant pour avoir tenté bien des auteurs tragiques, d'Euripide à Maffei.

Il inspira heureusement Voltaire qui triompha, et dut venir saluer le public dans ces flatteuses circonstances qu'il a consignées :

— « On m'est venu prendre dans une cache où je m'étais tapi ; on m'a mené de force dans la loge de Mme la Maréchale de Villars, où était sa belle-fille. Le parterre était fou : il a crié à la duchesse de Villars de me baiser, et il a tant fait de bruit qu'elle a été obligée d'en passer par là, par l'ordre de sa belle-mère. J'ai été baisé publiquement, comme Alain Chartier, par la princesse Marguerite d'Ecosse; mais il dormait, et j'étais fort éveillé.

Mlle Dumesnil joua Mérope avec une grande autorité; Fontenelle allait jusqu'à écrire:

« Les représentations de *Mérope* ont fait beaucoup d'honneur à M. de Voltaire; la lecture en fait encore plus à Mlle Dumesnil. » C'était trop dire. *Mérope* demeure un des plus beaux chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique; il est au répertoire.

Le sujet fut souvent traité. Riccoboni, du Bourg, Freret, Maffei, Torelli, La Grange, Gilbert, le cardinal de Richelieu avaient précédé Voltaire et déjà refait le *Cresphonte* d'Euripide. La tragédie de Voltaire est peut-être la plus intéressante de son œuvre théâtrale, par le mélange qu'elle offre de la tradition classique et des innovations romantiques, — mélange qui marque le caractère de tous ses drames. Ici en

particulier, il semble étendre les deux mains pour atteindre d'une part Euripide et de l'autre Shakespeare.

Certes, c'est toujours la tragédie classique, avec ses unités, ses princes, son style imité de Racine.

Mais ne vous arrêtez pas à l'apparence, soulevez cette draperie antique ; ce n'est plus la statue en marbre de Paros qu'elle recouvre, mais une femme jeune, moderne, pleine de vie et de réalité. Geoffroy s'en indignait au point de dénoncer dans *Mérope* « du naturel et du trivial ». Le nombre des passions portées à la scène s'élargit. Voltaire y ajoute l'amour maternel, non plus regardé comme un sentiment profond et doux, mais comme une passion qui peut devenir furieuse et déchaînée :

> Triste effet de l'amour dont votre âme est atteinte.

Il s'agit dans ce vers de *Mérope*, des atteintes de l'amour maternel, tel que Voltaire l'a mis dans *Brutus*, dans *Sémiramis*, dans l'*Orphelin de la Chine*.

Des sentiments modernes apparaissent déjà, comme la solidarité humaine :

> Il suffit qu'il soit homme et qu'il soit malheureux !

Notez aussi la sensibilité qui entoure d'une sympathie larmoyante les personnages persécutés et innocents, amenés en des situations touchantes par des artifices de métier théâtral, de mélodrame, ce que Geoffroy appelle des tours de gibecière.

Autre nouveauté ; la scène se fait tribune et sert à la propagande philosophique. Le théâtre cesse d'être de l'art pour l'art. Le poète entrevoit un but utile ; il rêve un rôle agissant ; il conseille, éclaire, détrompe le peuple. Je citais tout à l'heure :

> Qu'eussé-je été sans lui ? Rien que le fils d'un roi.
> Un roi pour ses sujets est un Dieu qu'on révère,
> Pour Hercule et pour moi, c'est un homme ordinaire.

Ceci encore nous éloigne de la vieille tragédie, et c'est le coloris, le décor dont Voltaire se préoccupe d'encadrer l'ac-

tion ; et c'est aussi la richesse abondante et forte des péripéties, des coups de théâtre, par quoi Voltaire supplée au manque du développement psychologique, qui était la force de Racine. Il *corse* l'action, accumule et heurte les faits, il comprend et il crée ce genre spécial de plaisir que nous demandons aujourd'hui au théâtre, et qui nous fait trouver languissante la tragédie de jadis. *Mérope* contient tous les éléments du genre mélodrame : la voix du sang, la croix de ma mère, les reconnaissances, une mère qui va tuer son fils sans le savoir, l'enfant du mystère, l'erreur d'une reine, l'innocent accusé, le traître dévoilé ; *Angelo* et *Lucrèce Borgia* procèdent des mêmes effets et des mêmes émotions, qui sont à présent des vieilleries, mais qui alors brillaient de tout l'éclat de la jeunesse. Ce qui n'a point passé, c'est la qualité forte et juste du style, l'ardeur et la vigueur du sentiment, l'habileté de la mise en scène, l'intérêt du drame, la grande pitié pour une mère aimante, et le respect qu'emporte une peinture sincère de l'amour maternel.

Sémiramis, tragédie en cinq actes, 1748, fut un *corrigé* de Crébillon, où l'ombre de Ninus fut un peu gênée par les spectateurs assis sur la scène, mais qui valut un grand succès à Lekain ; la tragédie d'*Oreste* (1750), fut faite en opposition à l'*Electre* de Crébillon, comme la *Rome sauvée* fit pièce au *Catilina* du même rival, et Voltaire écrivait à Voisenon :

« Je ne sais si Mme du Châtelet m'imitera, si elle sera grosse encore ; mais pour moi, dès que j'ai été délivré de Catilina, j'ai eu une nouvelle grossesse, et j'ai fait sur le champ *Electre* (Oreste). Me voilà avec la charge de raccommodeur de moules dans la maison de Crébillon. »

Et quand on applaudissait *Oreste*, Voltaire criait

— Applaudissez, mes amis, c'est du Sophocle !

Quand on n'applaudissait pas, il pestait :

— Ah ! les barbares ! ils ne comprennent pas !

Il insulta même un spectateur, qui, au lieu de battre des mains, gardait ses bras dans son manchon. Et comme la dispute interrompait le spectacle, la femme du graveur Le Bas cria à Voltaire :

— Si vous ne vous taisez pas, je vous lance un soufflet !

Toutes ces tragédies sont suivies de nombreuses variantes. Voltaire retouchait ses pièces, selon les indications du public, ce qui faisait dire :

— Il écrit ses tragédies pendant qu'on les joue.

Quant à *Rome sauvée*, on raconta que les amis de Crébillon « maigrissaient de scène en scène ». La tragédie est belle, éloquente, généreuse ; elle est une des meilleures de Voltaire, qui, à Sceaux, joua lui-même le rôle de Cicéron.

Olympie, tragédie en 5 actes (1764), fut improvisée en huit jours et il y paraît. On en fit un calembour : *O l'impie !* D'Alembert observa :

« La pièce est pourtant très pie : j'ai grand'peur qu'elle ne soit bonne qu'à être jouée dans un couvent de nonnes le jour de la fête de l'Abbesse. »

Alors ce furent :

Le Triumvirat, cinq actes (1764), où il raccommodait encore « un vieux cothurne de Crébillon » en protestation contre les proscriptions et les mesures arbitraires;

Les Scythes (1767) qu'il condamna lui-même : « Ce sont plutôt les petits cantons suisses et un marquis français que les Scythes et un prince persan. »

Les Guèbres ou la Tolérance (1769), tragédie en cinq actes « fondée, dit l'auteur, sur l'horreur que la prêtraille inspire », pièce explosive non représentée, interdite, anonyme, et pour dérouter les soupçons, Voltaire se la dédia à lui-même.

Une *Sophonisbe* (1770) moins bonne que celle de Mairet.

Les Pélopides ou Atrée et Thyeste (1771), tragédie non représentée, encore un corrigé de Crébillon, assez inutile ;

Les Lois de Minos, cinq actes (1773), tragédie à thèse, non jouée et peu jouable ;

Irène (1778), le dernier triomphe, et *Agathocle* (1779), échec posthume en cinq actes, « cinq pâtés froids et insipides », comme les appelle l'auteur lui-même, complètent la série des thèmes antiques que Voltaire porta à la scène.

Avant de quitter l'antiquité, signalons encore un curieux drame biblique, *Saül*, dirigé contre David, ce « roitelet juif », et aussitôt mis à l'Index.

Le drame moderne était à la mode. Voltaire s'y est essayé avec assez de bonheur. Il approuva cette façon de renouveler le vieux répertoire soit en entreprenant un voyage autour de la terre, soit en puisant à la source de nos vieilles chroniques nationales ; innovation dont il n'eut ni l'idée ni la primeur.

Sa première œuvre dans ce genre est demeurée la première par le mérite : ce fut *Zaïre* en 1732, écrite, dit Voltaire, pour complaire à des dames qui se plaignaient qu'il n'eût pas encore mis d'amour véritable dans son théâtre, et pour répondre aussi, apparemment aux doutes qu'on faisait de lui.

« Je tiens de la bouche même de Voltaire, dit La Harpe, que les plus beaux esprits de ce temps, que Madame de Tencin rassemblait chez elle, et à leur tête Fontenelle et Lamotte, engagèrent cette dame à lui conseiller de ne plus s'obstiner à suivre une carrière pour laquelle il ne semblait pas fait, et d'appliquer à d'autres genres le grand talent qu'il avait pour la poésie, car alors on ne lui disputait pas : c'est depuis que son talent pour la tragédie eût éclaté de manière à ne pouvoir pas être mis en doute, qu'on s'avisa de lui contester celui de la poésie. Ainsi les sottises de la haine et de l'envie varient selon les temps et les circonstances : mais l'envie et la haine ne changent point. Je demandai à Voltaire ce qu'il avait répondu à ce beau conseil : « Rien, me dit-il, mais je donnai *Zaïre*. »

Zaïre, le combat de l'amour et de la foi dans un cœur de femme, les réminiscences d'Othello, la sensibilité attendrie diffuse entre les vers de beauté inégale mais toujours touchante, le cri si aimable : *Zaïre, vous pleurez !* la noblesse de Lusignan, les emportements d'Orosmane, le bonheur de certains vers :

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas,
Mon Orosmane m'aime et j'ai tout oublié...
Je me croirais haï d'être aimé faiblement...
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux...

Tous ces éléments concoururent à un succès qui n'est pas encore épuisé.

« Cette pièce si heureuse avait prouvé à l'auteur combien l'amour avait d'empire au théâtre, et combien son génie était propre à le traiter ; il voulut tenter un nouvel ouvrage où

l'amour dominât entièrement. Il avait vu le plaisir qu'avaient fait les noms français et l'espèce particulière d'intérêt qu'ils avaient ajoutée à sa tragédie, lorsque les Montmorency, les Châtillon, les de Nesle, les d'Estaing, bordaient les premières loges aux représentations de *Zaïre ;* il résolut de choisir des héros français. »

Et il fit sa tragédie française : *Adélaïde Duguesclin* (1734), qui tomba. Quand le duc de Vendôme demanda :

— Es-tu content, Coucy ?

Le parterre répondit :

— Couci couci!

Vingt ans plus tard, la même pièce réussit mieux sous un autre titre: *Amélie ou le Duc de Foix*, et avec d'autres noms de personnages. On ne la reconnut pas. Voltaire en fit une troisième version en trois actes pour Frédéric II, *Le Duc d'Alençon ou les Frères Ennemis* (1751) sans rôles de femmes. Il existe un autre avatar encore de cette même pièce, une *Alamire*.

Nous quittons la France pour l'Amérique avec *Alzire ou les Américains*, tragédie en cinq actes (1736), qui plut assez, dont la scène est à Lima, et dont on chanta le sujet sur l'air du menuet d'Exaudet :

Pour Montez
Alvarez
Est en peine;
Car son fils fier et brutal
Traite horriblement mal
La race américaine.
Vers pompeux
Deux à deux,
Il débite ;
D'ailleurs tout manque au sujet :
Clarté, vraisemblance et
Conduite.

Tendre Azire, tu déplore
Ton triste hymen, quand Zamore
Sort d'un trou:
Mais par où?
On l'ignore,
Mis au cachot, il arma
Dans les bois mille Ma-
Tamores.

En amour,
C'est un tour
Trop précoce
Qu'aller, loin de son époux
Courir le guilledoux
La nuit même des noces.
Mal en prend
A Gusman
Qui, pour preuve
De foi chrétienne en sa fin
Lègue à son assassin
Sa veuve.

L'œuvre a beaucoup de couleur et d'originalité, et elle est très touchante.

Zulime (1740), tragédie mauresque, avec un sujet dans le genre de ceux de *Bajazet* et d'*Ariane*, fut l'occasion d'une belle lettre à Mlle Clairon, et d'un distique fameux :

Du temps qui détruit tout, Voltaire fut victime.
Souvenez-vous de lui, mais oubliez Zulime.

Il n'y avait pas loin du château de Trémizène sur les bords de la mer d'Afrique à La Mecque. Voltaire nous y mène avec son *Mahomet le Prophète ou le Fanatisme* (1741), qu'il fit jouer en dépit de l'interdiction du censeur, son ennemi intime Crébillon : il le lut au cardinal de Fleury, qui s'endormit, et au réveil, approuva.

Les répétitions furent menées par Voltaire avec son feu coutumier. L'acteur Legrand, qui jouait Omar, était trop froid à son gré, et il lui faisait comprendre de quel ton épouvanté il devait annoncer la venue de Mahomet :

— Oui, oui, Mahomet arrive ! Dites cela comme vous diriez au village : Gare à vous ! voilà la vache !

La pièce est d'un orientalisme fort pâle ; il s'agit pour Voltaire moins des musulmans que du clergé catholique, dont il veut dénoncer le fanatisme et le charlatanisme ; mais il se cacha derrière Mahomet, et le pape même ne le vit pas, puisqu'il accepta la dédicace. La Harpe assure que Voltaire estimait surtout dans sa tragédie « le dessein qu'il y cachait et qu'on aperçut de rendre le christianisme odieux ». Son Mahomet est un personnage cynique et effronté. Son influence

presque magnétique sur Séide est bien marquée. On fut sévère, et Collé chanta :

> Ce Mahomet que l'on fête
> Avec force écrit,
> C'est l'ouvrage d'une bête
> De beaucoup d'esprit.

Voltaire estimait que c'était une pièce pour le Mercredi des Cendres, et il s'amusa à arabiser dans ses lettres: « Allah! allah! Mohammed resoul Allah ! je baise les barbes de ta plume ! »

Puis il n'y pensa plus et acheva *Mérope* (1743).

D'Arabie, il passa dans le Céleste Empire en 1755, avec sa tragédie en cinq actes *L'Orphelin de la Chine*, où il agita ses « magots » comme il disait, imitant le drame chinois *L'Orphelin de Tchao*, d'après une traduction d'un jésuite missionnaire. Il définissait son personnage de Gengis-Khan « un tigre qui en caressant sa femelle lui enfonce les griffes dans les reins ». Œuvre curieuse, par la nouveauté du cadre, la peinture de l'amour maternel d'Idamé, les féroces tendresses du tyran, elle parut longue et lente ; quand elle fut jouée aux Délices, Montesquieu s'y endormit, et Voltaire lui jeta son bonnet à la tête en disant :

— Il se croit à l'audience !

Tancrède (1760), tragédie inspirée de l'Arioste dans l'aventure d'Ariodant et de Genèvre, et du roman de Mme de Fontaines, *La Comtesse de Savoie*, montra aux spectatrices attendries un amant qui combat pour l'honneur de sa maîtresse tout en la croyant coupable. Mlle Clairon y obtint un succès de larmes, que devait plus tard retrouver Rachel. La mise en scène en fut fort romantique. Voltaire fut satisfait, et il le dit à sa façon: « Satan était dans la salle sous la figure de Fréron ; une larme d'une dame étant tombée sur le nez du malheureux, il fit psh ! psh ! comme si c'était de l'eau bénite. »

Après *Charlot ou la Comtesse de Givry*, pièce dramatique, jouée en 1767 sur le théâtre de Ferney, puis aux Italiens, et qui rappelle la *Partie de chasse* de Collé, avec Henri IV pour héros, *Don Pèdre* (1774), mit en scène Du Guesclin, allié de Henri de Transtamare, le frère de don Pèdre le Cruel, et

le Prince Noir : ce drame historique fut le dernier sujet que Voltaire puisa dans le fonds de l'histoire moderne, pour rajeunir et animer la vieille tragédie en mêlant la manière de Racine à quelques réminiscences de Shakespeare, qu'il avait lu, commenté, et traduit même, dans une adaptation en vers blancs du début de *Jules César*, avec d'intéressantes notes sur ce « théâtre grossier », ses défauts et ses mérites, notamment celui de substituer les faits au récit. Ajoutez la traduction de l'*Héraclius Espagnol ou la Comédie Fameuse : Dans cette vie tout est vérité et tout mensonge*, de Calderon, pour montrer que c'est un « extravagant ouvrage ».

Voltaire a composé un certain nombre de livrets d'opéras : *Samson* (1732), *Tanis et Zélide ou les Rois Pasteurs* (1733), *Pandore* (1740), *La Princesse de Navarre* (1745), comédie ballet pour Versailles, au temps de sa faveur, comme aussi *Le Temple de la Gloire*, musique de Rameau, somptueuse flatterie à l'adresse de Louis XV à qui l'auteur demanda après la représentation : « Trajan est-il content ? » sans obtenir de réponse ; *Le Baron d'Otrante*, opéra bouffe, tiré du conte *L'Education d'un Prince* pour Grétry à ses débuts, *Les Deux Tonneaux*, opéra-comique, *L'Hôte et l'Hôtesse*, divertissement (1776), écrit pour Marie-Antoinette et joué à Brunoy chez Monsieur.

Dans le comique, il ne fut pas supérieur. On a dit : « Voltaire n'a été bon plaisant que dans son propre rôle ». Il ne sut pas rendre spirituels les rôles des autres. Cependant ses comédies sont trop délaissées, et on lit sans ennui, *L'Indiscret* (1725), dédié à Mme de Prie, étude de caractère dans le genre de Regnard ; *Les Originaux ou Monsieur du Cap Vert* (1732), satire plaisante, qu'on pourrait reprendre ; *L'Echange*, pour le théâtre de Cirey (1734) avec un prologue où Voltaire paraît sous son nom, et des scènes d'excellent comique ; il en fit un remaniement, *Le Comte de Boursoufle ou Mademoiselle de la Cochonnière*, comédie bouffe. Alors se succédèrent : *L'Enfant Prodigue*, comédie en cinq actes (1736), du genre à la mode, où le gai et le sensible alternent ; *L'Envieux*, en trois actes, où le gai et le sensible alter-taines, appelé Zoïlin;

La Prude (1740), imitée de la comédie anglaise *Plain dealer*, jouée à Sceaux, et faite pour donner l'idée des hardiesses anglaises même « voilées de gaze »;

Thérèse (1743), écrite pour Mme du Châtelet : il n'en reste que des fragments ;

La Femme qui a raison (1749), en trois actes, écrite pour le théâtre du roi Stanislas, duc de Lorraine ;

Nanine ou le Préjugé vaincu (1749), qui est le chef-d'œuvre des comédies de Voltaire, et dont le sujet, pris de la *Paméla* de Richardson, fit verser des larmes sur le sort de la malheureuse héroïne maltraitée d'abord, puis récompensée de ses tribulations;

Socrate (1759), fantaisie satirique;

L Ecossaise, vengeance en cinq actes tirée contre Fréron, appelé Frèlon, et fort malmené; elle était signée du faux nom de Hume, prêtre écossais. Fréron y assista, et on le vit tour à tour pâlir et devenir cramoisi; sa femme se trouva mal.

Achevons cette revue en nommant :

Le Droit du Seigneur ou l'Ecueil du Sage (1762), agréable badinage et protestation touchante;

Le Dépositaire, cinq actes (1769), mise en scène de l'aventure de Ninon de Lenclos, dépositaire fidèle d'une cassette appartenant à M. de Gourville, qui confia avec moins de chance un autre dépôt à un faux dévot indélicat, ainsi que l'abbé de Châteauneuf le conta à son filleul Voltaire : le *Tartufe* de Molière était déjà quelque chose d'approchant.

Et voilà qui donnera la double idée de la fécondité dramatique de Voltaire, qui n'a pas écrit moins de soixante pièces de théâtre, et de son goût persistant pour ce genre, puisque chaque année de sa carrière fut, jusqu'à la dernière, marquée par quelque nouvel ouvrage.

L'art dramatique n'occupa pourtant qu'une petite part de son temps, réparti entre beaucoup d'autres travaux : et voici, à la suite du théâtre, trois volumes de poésie : la *Henriade*, long poème en dix chants, assez légitimement délaissé, mais qui dut sa grande faveur auprès du public à la popularité du type de Henri IV, et aux maximes de liberté répandues par

tout l'ouvrage. Dans un *Essai sur la Poésie Epique* composé à ce sujet, Voltaire réunit d'intéressants fragments sur les grands poetes épiques, Homère, Virgile, Lucain, Le Camoens, Le Tasse, Milton. Le *Poème de Fontenoy* (1745) exalta la célèbre victoire de ce nom. Une soixantaine d'*odes* et *stances* ont des qualités rares de facilité, d'esprit et d'enjouement. *Le Temple du goût* (1731), prose et vers mêlés, fit à Voltaire autant d'ennemis, que d'écrivains qu'il ne voulut pas y admettre.

La Pucelle d'Orléans fut une fâcheuse erreur, un essai malheureux de poésie burlesque, aux dépens d'une héroïne trop respectée pour qu'il n'y ait pas indécence et mauvais goût à la tourner en dérision. La Harpe l'a justement défini « un monstre en épopée comme en morale ».

Par contre, il y a un esprit charmant, alerte et prime-sautier dans les petits poèmes le *Pour et le Contre*, comme aussi une philosophie élevée dans les sept *Discours sur l'Homme*, dans le *Poème sur la Loi naturelle* (1752), dans le *Poème sur le Désastre de Lisbonne* contre l'optimisme, à propos du tremblement de terre qui détruisit en partie cette ville en 1755 :

Le vautour acharné sur sa timide proie
De ses membres sanglants se repaît avec joie.
Tout semble bien pour lui; mais bientôt à son tour
Un aigle au bec tranchant dévore le vautour;
Puis l'homme au plomb mortel atteint cette aigle altière,
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourants,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorants.
Ainsi du monde entier tous les membres gémissent,
Nés pour tous les tourments, l'un par l'autre ils périssent;
Et vous composerez, dans ce chaos fatal
Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
Quel bonheur! ô mortel et faible et misérable,
Vous criez « Tout est bien », d'une voix lamentable.

Le problème de l'existence du mal et de son inutilité funeste est exposé là avec de beaux et pathétiques accents.

Une traduction assez faible du *Cantique des Cantiques* sortait trop Voltaire de sa manière habituelle pour ne rester pas très inférieure à ses contes en vers, jolis petits chefs-d'œuvre.

comme *La Mule du Pape* ou *Jean qui pleure et Jean qui rit*, *Ce qui Plaît aux Dames*, *L'Education d'un Prince*, *La Bégueule*, *Les Finances* (1775), pittoresque pendant au *Turcaret* de Lesage. Dans ce genre de la satire, Voltaire excellait, et il jetait à pleins poings le sel de sa malice dans tant d'excellents menus poèmes, *Le Mondain* (1736), *Le Pauvre Diable*, *Les Chevaux et les Anes*, *Le Marseillais et le Lion*, *Dialogue de Pégase et du Vieillard*, et plus de cent délicieuses épîtres dont l'*Epître à Horace* est le dernier mot de la grâce aimable et enjouée, et d'innombrables poésies diverses, impromptus, épigrammes, étrennes, chansons, à-propos, où sa facilité et sa belle humeur l'ont rendu inimitable. Il versifiait « comme on écrit une lettre », et non seulement en français, mais aussi en latin, en anglais même, sur les Anglais:

Capricious, proud, the same axe avails
To chop of Monarch's head horses tails.

qu'il traduisait :

Fier et bizarre anglais qui des mêmes couteaux
Coupez la tête aux rois et la queue aux chevaux.

Mais laissons ces broutilles du génie. Voici six volumes plus imposants : c'est d'abord l'*Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, beau monument de la science historique de Voltaire, qui renouvela l'histoire. Celle-ci était bornée au récit des combats, des exploits royaux ; elle ne disait que les guerres, les traités, les troubles civils ; et l'histoire des mœurs, des arts, des sciences, des lois, de l'administration publique était oubliée. « On croirait, a dit Condorcet, en lisant ces histoires, que le genre humain n'a été créé que pour faire briller les talents politiques ou militaires de quelques individus, et que la société a pour objet, non le bonheur de l'espèce entière, mais le plaisir d'avoir des révolutions à lire ou à raconter. »

Bossuet avait fait l'histoire de l'humanité, au point de vue de la tradition religieuse et des destinées du peuple juif. Voltaire reprenant cette histoire au point où la laissa son de-

vancier, renouvela cette science et se plaça au point de vue du développement général des idées et de la société, du progrès social par la diffusion du savoir et l'affranchissement de la raison ; il montra l'humanité en marche vers la lumière, et son récit fut clair, facile, aimable, en même temps que sûr, documenté, autorisé ; il mêla la philosophie à l'histoire, et à tout son récit la haine de l'injustice, du despotisme, quel qu'il soit, de l'arbitraire et des préjugés. S'il méconnut le moyen âge, il faut dire que celui-ci ne commença d'apparaître dans sa vérité qu'au début du XIXe siècle ; mais l'esprit qui anima ce grand ouvrage était généreux dans son ingénieuse nouveauté, et Grimm l'a justement écrit :

« Le bien inestimable que cette histoire ne manquera pas de produire sera donc principalement de faire germer dans nos cœurs, de génération en génération, les principes de justice, d'équité, de compassion et de bienfaisance ; de nous éloigner de toute violence, de cette fureur de persécuter et d'opprimer nos semblables pour avoir d'autres opinions que les nôtres, d'affaiblir enfin, et, s'il est possible, d'anéantir cet esprit intolérant qui a si longtemps ravagé la terre, et dont les horribles excès auraient dû, ce me semble, exterminer la race humaine. Le livre de M. de Voltaire n'empêchera point sans doute qu'il n'y ait des guerres, que les grands corps politiques ne s'entre-choquent, que les nations n'éprouvent des révolutions fréquentes. Tel est le sort de cette immense machine, de cette vaste matière toujours en fermentation, qu'elle a besoin pour subsister d'être agitée par des vicissitudes perpétuelles. Mais s'il est permis au genre humain d'espérer quelques jours sereins après des siècles entiers d'orages, ne pourrons-nous pas nous flatter de voir enfin succéder à tant d'horreurs et de cruautés, une sorte d'indulgence et de douceur, dont des êtres aussi faibles et aussi imparfaits que nous ont autant de besoin. »

Cette histoire universelle est le plus formidable monument qui ait été élevé à l'honneur de l'humanité, et qu'un esprit ait porté sans en être écrasé.

La même méthode historique inspira ses autres traités : *Les Annales de l'Empire depuis Charlemagne*, histoire d'Al-

lemagne, jusqu'à Charles VI, à larges traits, écrite pour la duchesse de Saxe-Gotha, avec les listes complètes des empereurs, des papes, des électeurs, et de bizarres vers mnémotechniques sur leur chronologie ; et surtout le très beau livre du *Siècle de Louis XIV*, raconté successivement aux divers points de vue des guerres, de l'administration, des travaux publics, justice, commerce, finances, lettres, sciences, beaux-arts, anecdotes très fournies, le tout encadré par des tableaux de l'état général de l'Europe, précédé de nomenclatures, de listes : liste des enfants de Louis XIV et des princes de la maison de France, liste des papes et souverains contemporains, des écrivains, des artistes, des musiciens. Elles marquent toute la précision de ce vaste esprit. Cet ouvrage l'occupa de longues années et lui coûta de grandes recherches, comme aussi de grands embarras. Il vivait dans un temps où il était difficile de faire imprimer dans son pays l'histoire de son pays ». Il écrivait au maréchal de Richelieu : « Comment imprimer à Paris ce qui regarde Mme de Montespan, et Mme de Maintenon et son mariage ? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire ou ne rien supprimer des faits. » Telle était la gêne qui entravait l'historien. Voltaire en eut raison et fit, longuement, avec des retouches et des remaniements nombreux, une œuvre magistrale, vraie dans l'ensemble, exacte de ton et de faits, encore utile de nos jours et toujours consultée, qui réalise pleinement la conception de l'auteur telle qu'il l'exposait dans sa lettre au président Hesnault en 1752 :

« J'ai prétendu faire un grand tableau des événements qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud et un dénoûment dans une histoire, comme dans une tragédie : sans quoi on n'est qu'un Reboulet ou un Limiers, ou un La Hode. Il y a d'ailleurs dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits ; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations. Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses dans un seul petit volume, qu'il n'y a dans les vingt tomes de Lamberti. Je me suis surtout attaché à mettre de l'intérêt

dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé jusqu'à présent, le secret de rendre ennuyeux. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter. Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même : Philippe V sera-t-il roi ? sera-t-il chassé d'Espagne ? La Hollande sera-t-elle détruite ? Louis XIV succombera-t-il ? En un mot, j'ai voulu émouvoir même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à Duclos tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en soupçonner. Peut-être, j'ai mérité davantage le reproche d'être un philosophe libre ; mais je ne crois pas qu'il me soit échappé un seul trait contre la religion. Les fureurs du calvinisme, les querelles du jansénisme, les illusions mystiques du quiétisme, ne sont pas de la religion. J'ai cru que c'était rendre service à l'esprit humain de rendre le fanatisme exécrable et les disputes théologiques ridicules ; j'ai cru même que c'était servir le roi et la patrie. Quelques jansénistes pourront se plaindre ; les gens sages doivent m'approuver. La liste raisonnée des écrivains, etc., que vous daignez approuver, serait plus ample et plus détaillée si j'avais pu travailler à Paris ; je me serais étendu sur tous les arts ; c'était mon principal objet. Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du second volume ? Mais je ne crois pas que j'en eusse dit davantage sur le gouvernement intérieur. C'est là, ce me semble, que Louis XIV paraît bien grand, et que je donne à la nation une supériorité dont les étrangers sont forcés de convenir. »

Au *Siècle de Louis XIV* fait suite le *Précis du Siècle de Louis XV*, qui eut pour point de départ les rapports rédigés par Voltaire quand il fut nommé en 1746, historiographe de France. Il reçut à cette occasion une lettre de Pondichéry où il était dit :

« Les Brames, les Malabares, les Maures dont plusieurs sont instruits et savent la langue française, lisent vos ouvrages avec un plaisir qui les charme. Ils aperçoivent et sentent ainsi que nous, que vos divins écrits sont des sources inépuisables de vertu civile et morale, non moins que de sa-

gesse. J'ai consulté ces Indiens sur le *Shasta*, le *Veidam*, l'*Ezour Veidam*. Ils m'ont dit que ce que vous avez écrit et sur ces monuments antiques et sur l'Inde était conforme à la plus exacte vérité, mais que vous aviez été trompé par les personnes qui vous ont donné des notes où mémoires sur certains faits du *Précis du siècle de Louis XV*. »

C'était justement caractériser le travail, qui est de bonne documentation, qui est vivant, animé, intéressant, varié, qui apprend beaucoup de faits, qui remue beaucoup d'idées, qui fait réfléchir, qui est d'une érudition aimable, qui vulgarise sans ennui, et qui, somme toute, est un hommage à la France pour la glorifier, la faire admirer et la faire aimer.

Il tint compte des rectifications qu'on lui indiqua. Cependant, ce précis est moins estimé que l'ouvrage précédent. Les pages consacrées à Lally Tollendal sont belles et généreuses. Les chapitres sur l'injustice des lois, sur les affaires d'Allemagne et d'Angleterre, sur les progrès de l'esprit humain sous Louis XV, sont à lire.

Mais un livre plus important l'occupait, et c'était sa grande *Histoire du Parlement de Paris*, écrite avec une liberté dangereuse qui lui fit désavouer son œuvre durant de longues années, et qui détermina d'ailleurs le coup d'Etat de Maupeou. Cet ouvrage est exact, piquant, sévère pour le Parlement qui faillit sévir contre son détracteur. Il reprend les choses *ab ovo*, avant Philippe le Bel. Le procès des Templiers, le Parlement sous Louis XII et François Ier, le procès d'Anne Dubourg, le chapitre du chancelier de l'Hospital, l'Edit de Nantes, la mort d'Henri IV, la Fronde, l'attentat de Damien, les arrêts contre La Barre et Lally sont des pages dignes d'être relues.

Un autre livre d'histoire charmant et amusant comme un roman aimable, fut l'*Histoire de Charles XII, roi de Suède*, qui suivit l'*Histoire de Russie sous Pierre-le-Grand*. Il écrivit *Charles XII* en même temps que *La Henriade* et *Eriphyle*, en se documentant auprès du chevalier des Alleurs qui avait connu et servi ce roi. Son récit est de tous points vrai, et fait dans un style agréable. Dans la préface, il déclarait :

« Si quelque prince et quelque ministre trouvaient dans

cet ouvrage des vérités désagréables, qu'ils se souviennent qu'étant hommes publics ils doivent compte au public de leurs actions : que c'est à ce prix qu'ils achètent leur grandeur, que l'histoire est un témoin et non un flatteur ; et que le seul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'est d'en faire. »

Des avant-propos intéressants résument les théories de l'auteur sur la manière d'écrire l'histoire, qu'il veut vivante, émouvante. Et il prêcha d'exemple. Son *Charles XII* est un portrait poussé, une étude nette et agréable ; les figures avoisinantes de Stanislas Leczinski, de Mazeppa, du Khan des Tartares, de Catherine, de Pierre le Grand, sont des croquis qui animent les scènes de diplomatie ou de guerres. Toute l'éducation de Charles XII est un récit qui est demeuré célèbre, et qu'on apprend de mémoire dans les classes.

Telles sont les œuvres historiques de Voltaire. Elles sont considérables ; elles ont gardé leur intérêt et leur valeur, comme si l'histoire avait été la préoccupation principale, la spécialité particulière de ce génie multiple, dont il nous reste à voir les autres avatars, pour chacun desquels il semblait de même qu'il fut précisément né.

Un soir, à Potsdam, Frédéric II s'amusa de l'idée de faire un dictionnaire philosophique. Voltaire se passionna pour ce projet et l'exécuta. On y ajouta ses articles de l'*Encyclopédie* et du *Dictionnaire de l'Académie*, et ainsi se grossit le *Dictionnaire Philosophique* de Voltaire, tel qu'il est aujourd'hui. Sous un titre sévère, c'est un ouvrage agréable, où Voltaire reste le causeur varié, épris de tout, touchant à tout avec légèreté, facilité, esprit, sans lourdeur ni dogmatique assurance. Littérature, théologie, histoire, grammaire, physique, archéologie, politique, il aborde tout avec aisance, et nous intéresse et nous amuse. Écoutez-le s'expliquer sur la question du langage primitif :

« Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux et comment il est arrivé que dans une multitude de siècles les moutons se soient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à siffler ? Ils s'entendent tous parfaite-

ment dans leurs idiomes et beaucoup moins que nous. Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulements très articulés et très variés de la chatte : c'est une merveilleuse chose de voir dans le Mirebalais une cavale dresser ses oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiements intelligibles d'un âne. Chaque espèce a sa langue. Celle des Esquimaux et des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive, et d'alphabet primitif, que de chênes primitifs, et que d'herbe primitive. Plusieurs rabbins prétendent que la langue mère était le samaritain ; quelques autres ont assuré que c'était le bas-breton : dans cette incertitude, on peut fort bien, sans offenser les habitants de Quimper et de Samarie, n'admettre aucune langue mère. Ne peut-on pas sans offenser personne, supposer que l'alphabet a commencé par des cris et des exclamations ? Les petits enfants disent d'eux-mêmes *ha, he*, quand ils voient un objet qui les frappe ; *hi hi*, quand ils pleurent ; *hu, hu, hou, hou*, quand ils se moquent ; *aïe*, quand on les frappe ; et il ne faut pas les frapper. A l'égard de deux petits garçons que le roi d'Egypte Psammeticus (qui n'est pas un mot égyptien) fit élever pour savoir quelle était la langue primitive, il n'est guère possible qu'ils se soient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeuner. »

Déiste et positif, éloigné du vague et du rêve, il a abordé là des questions de tous ordres, avec une passion échauffée dès qu'il s'agit de l'Eglise. Il a des pages excellentes d'humour, de délicatesse, de poésie, sur les abeilles, sur l'âme dont il disserte avec son éternel scepticisme, qui est spirituel, mais ne conclut à rien.

« Nous n'avons pas le moindre degré où nous puissions poser le pied pour arriver à la plus légère connaissance de ce qui nous fait vivre et de ce qui nous fait penser. Comment en aurions-nous? Il faudrait avoir vu la pensée et la vie entrer dans un corps. Un père sait-il comment il a produit son fils ? une mère sait-elle comment elle l'a conçu ? Quelqu'un a-t-il jamais pu deviner comment il agit, comment il veille, et comment il dort ? Quelqu'un sait-il comment ses membres obéissent à sa volonté. A-t-il découvert par quel

art des idées se tracent dans son cerveau et en sortent à son commandement ? Faibles automates mus par la main invisible qui nous dirige sur cette scène du monde, qui de nous a pu apercevoir le fil qui nous conduit ? Nous osons mettre en question si l'âme intelligente est esprit ou matière ; si elle est créée avant nous ; si elle sort du néant dans notre naissance ; si après nous avoir animés un jour sur la terre, elle vit après nous dans l'éternité. Ces questions paraissent sublimes : que sont-elles ? des questions d'aveugles qui disent à d'autres aveugles : Qu'est-ce que la lumière ? Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset. Mais avons-nous un creuset pour y mettre l'âme? Elle est *esprit*, dit l'un. Mais qu'est-ce qu'esprit ? Personne assurément n'en sait rien ; c'est un mot si vide de sens qu'on est obligé de dire ce que l'esprit n'est pas, ne pouvant pas dire ce qu'il est. L'âme est *matière*, dit l'autre. Mais qu'est-ce que matière ? Nous n'en connaissons que quelques apparences et quelques propriétés ; et nulle de ces propriétés, nulle de ces apparences ne paraît avoir aucun rapport avec la pensée. »

Les articles : *Arabes*, *Histoire*, *Gueux*, *Femmes*, *Art dramatique*, *Foi*, *Fanatisme*, *Barbe*, *Luxe*, *Cérémonies*, *Littérature*, *Miracles*, *Epopées*, *Etats Généraux*, *Catéchisme*, *Chinois*, etc., sont des pages exquises, et s'il en est de plus réjouissantes dans cet ouvrage de moquerie et de persiflage, il en est peu qui donneraient une plus juste idée de la variété pittoresque des sujets et de la fantaisie charmante que Voltaire y dépense.

Aussi n'y a-t-il pas si loin qu'on croirait de ces volumes du *Dictionnaire Philosophique* au suivant, qui contient les *Romans*, les *Contes philosophiques*, genre que Voltaire a créé et où il n'a point d'égal. Sans doute il s'est inspiré de ses souvenirs : dans *Zadig*, il a emprunté d'Aristote l'épisode de l'homme aux armes vertes, et des *Mille et une Nuits* celui de l'ermite ; dans *Micromégas*, il se rappelle *Gulliver* ; dans l'*Ingénu*, il prend la situation à la *Baronne de Luz* de Duclos ; mais la façon dont il met en œuvre ces matériaux les fait tout à fait siens, et place au rang des plus fins chefs-

d'œuvre *Zadig*, *Candide*, *Memmon*, *Scarmentado*, *l'Ingénu*, où sur un fonds de philosophie il sème les traits d'un style rapide et piquant, fait de contrastes saillants, de rapprochements inattendus, qui sont le secret et le jeu de son génie.

Il possède l'art de tourner la raison en plaisanterie, de converser avec le lecteur, de lui faire croire qu'il a tout l'esprit qu'il lui donne, et de lui faire accepter la leçon philosophique dans un sourire. Il enduit de miel la coupe d'absinthe, il dore la pilule : il force l'attention et s'impose ; avec *Zadig* il nous montre que les voies de la Providence sont cachées, dans *Candide* il bafoue l'optimisme, et dans *L'Ingénu* il égale la diversité des leçons à la variété des épisodes. Il élargit le vieux cadre du roman, et il y pousse, comme un flot de barbares, des gens de tous les pays et de toutes les latitudes, des Hurons, des Chinois, des Algonquins. Jusqu'à lui, il semblait que le monde latin existât et comptât seul. C'est Voltaire qui a déchiré et reculé l'horizon, et donné une idée plus vaste de l'humanité : il a introduit le cosmopolitisme dans la littérature, il a repoussé les frontières et convié au banquet des lettres et de l'esprit ses frères du globe entier, et même des autres planètes. L'artifice était habile, car la fraîcheur et la naïveté d'impressions sont bien plus vives chez un étranger qui arrive et découvre une société. Montesquieu et Dufresny s'en étaient déjà avisés.

Le Voltaire des *Contes* est unique et incomparable. Longtemps encore on relira : *La Vision de Babouc*, *L'Homme aux quarante écus*, *L'Histoire de Jenni*, *Jeannot et Colin*, pour ne pas répéter les titres, déjà cités plus haut, de ses contes les meilleurs. Il accroche les grelots de la gaieté à la robe de la raison ; les vérités fusent dans les éclats de rire ; il est tout à la fois, il est le Protée de la plume, et il reproduit d'un instant à l'autre, avec une mobilité déconcertante, Montaigne ou Rabelais, Swift ou Sterne, l'Arioste ou Cervantès; le trait est sobre, précis, exact, la couleur éclatante, les scènes justes, la malice ne désarme jamais ; c'est alerte, vaillant, entraînant, c'est du meilleur Voltaire.

Du meilleur? Pourquoi? Voici, à la suite, dix volumes de *Mélanges*, et c'est bien souvent à ces pages variées de poly-

graphe inépuisable que j'ai pris le plus vif plaisir, et qu'il m'a semblé reconnaître le pétulant petit homme d'où partaient les étincelles, le causeur à bâtons rompus qui éternuait les bons mots, et semait la gaie et bonne parole, dans des fantaisies, des dialogues, comme : *Les Embellissements de la ville de Cachemire*, ou le dialogue entre un philosophe et un bostangi, ou le dialogue entre Marc-Aurèle et un Récollet, ou le Dialogue entre un Bachelier et un Sauvage, ou le Dialogue entre Tullia, la fille de Cicéron et Mme de Pompadour :

MADAME DE POMPADOUR

Quelle est donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille si haute et si noble, à la mine si fière et en même temps si coquette, qui entre à ma toilette sans se faire annoncer, et qui fait la révérence en religieuse ?

TULLIA

Je suis Tullia, née à Rome, il y a environ dix-huit cents ans ; je fais la révérence à la romaine et non à la française ; je suis venue je ne sais d'où pour voir votre pays, votre personne et votre toilette.

MADAME DE POMPADOUR

Ah! Madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à Madame Tullia.

TULLIA

Qui ? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre et deviennent toutes rouges.

MADAME DE POMPADOUR

Comment vous asseyez-vous donc, madame ?

TULLIA

Sur un bon lit, Madame.

MADAME DE POMPADOUR

Ah! j'entends; vous voulez dire un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

MADAME DE POMPADOUR

Ah ! ah ! madame, vous n'avez point de bas! vos jambes sont nues ! vraiment, elles sont ornées d'un ruban fort joli, en forme de brodequin.

TULLIA

Nous ne connaissons point les bas; c'est une invention agréable et commode que je préfère à nos brodequins.

MADAME DE POMPADOUR

Dieu me pardonne ! madame, je crois que vous n'avez point de chemise !

TULLIA

Non, madame, nous n'en portions pas de notre temps.

On devine aisément les étonnements de Tullia devant un miroir, un livre imprimé, des fruits glacés, l'Opéra: et c'est la supériorité des modernes sur les anciens, du moins au point de vue de la vie confortable.

Ces immenses *varia* comprennent encore des travaux d'histoire, comme les mémoires sur Lally, sur Louis XV, et les Annexes à l'Essai sur les Mœurs ; de physique, comme les Eléments et les Eclaircissements de la Physique de Newton, ou le Mémoire sur le feu ; de littérature, comme le commentaire trop grammatical du théâtre de Corneille, la vie de Molière, les jugements sur J.-B. Rousseau, sur Crébillon, sur *l'Esprit des lois* ; de philosophie, comme les lettres philosophiques et l'admirable traité *Prix de la justice et de l'humanité*, qui

apportait tant d'idées nouvelles dans le fatras barbare des anciennes coutumes.

Il ne me reste plus qu'à vous dire un mot de la volumineuse correspondance de Voltaire, et d'elle aussi, on serait tenté de prétendre que c'est sa plus belle œuvre, celle dans laquelle il a mis le plus de lui-même, de sa raison sûre, de son bon sens, de sa précision, de son aisance, de son esprit, de ses dons de causeur, de sa belle et vaillante humeur, de sa malice et de sa bonté. Si bien que pour retrouver le vrai Voltaire dans la sincérité de sa vie et la plénitude de ses impressions, il faut hésiter entre presque toutes ses œuvres, lettres, contes, mélanges, théâtre et traités savants. Mais il est bien lui-même dans ses lettres, qui le racontent, le traduisent, le trahissent parfois durant tout le cours de sa vie. Il en écrivait plusieurs par jour, et toujours avec cette facilité spirituelle, ce tour alerte, cet indémontable bon sens, cette justesse vive et cette raison maligne, cette nervosité tendue, cette vanité égoïste, cette passion fiévreuse, ce style qui fait de lui le premier des prosateurs français.

Il a écrit environ sept mille lettres. Encore en paraît-il de temps à autre d'inédites. Elles disent l'histoire de sa vie, de sa pensée, de son siècle, ses relations, ses études, les événements du jour, et il compose tous ces petits tableaux avec agilité, jugement, impertinence, hardiesse, souplesse.

Elles disent ses séjours variés, en Hollande, au fond d'un yacht, à Sully, à Londres, à Paris, à Cirey où il fait de la physique et du théâtre, à Berlin, à Ferney, dans tous ces lieux de passage, d'exil, de prison, de retraite où il promène son existence vagabonde, remuante, inquiète ou lasse.

Elles disent les noms de ses amis et la succession de ses occupations ou de ses préoccupations : Thiérot, Genonville, Cideville, P. Porée, amis et maîtres de sa jeunesse ; Moussinot, l'agent financier de sa fortune naissante ; Vauvenargues, le roi de Prusse, le Maréchal de Richelieu, l'impératrice Catherine, le cardinal de Fleury, Malesherbes, Turgot, Franklin, et les amis, d'Argental, Mme du Châtelet, Mme du Deffand, et les confrères, J.-B. Rousseau, J.-J. Rousseau, Diderot, d'Alembert, La Harpe, Goldoni, etc. Toute l'histoire

littéraire, politique est là, le système de Law, la guerre de Sept ans, tous les événements mémorables, — résumé journalier et enjoué, mémoires courts et prestes, chroniques familières d'un siècle, annales d'une existence dont le développement ample et régulier va en une courbe majestueuse, des petits vers légers du début aux graves travaux de la maturité et aux nobles problèmes sociaux qui ont fait songer sa longue vieillesse. Et quelle variété de sujets, quelle diversité de tons, depuis les lettres de simple amitié, les requêtes en faveur de malheureux, lettres de reproches ou de félicitations, d'affaires ou de frivolités, anecdotiques ou philosophiques, constatant les ressources inouïes et les ressorts infatigables de ce génie heureux !

Il se montre à nous dans les personnages multiples qu'il a joués, obligeant, affable ou irrité, défenseur des opprimés, ennemi implacable, voisin chicanier, polémiste, poète, historien, philosophe, auteur, acteur, courtisan, physicien, architecte, maçon, marguillier, berger, critique et savant, philologue, grammairien, prodiguant les bons conseils aux jeunes, les objurgations terribles à ses adversaires, et donnant l'exemple de prodigieuses facultés de travail et d'assimilation.

N'y a-t-il pas une ombre au portrait? Certes oui, et assez forte même. Quelque multiples qualités qu'on lui reconnaisse, il en est une qu'on regrette qu'il n'ait pas eue.

Il lui a manqué le don d'édifier. Il a été un révolté, un démolisseur; il s'est insurgé contre toutes les entraves, le pouvoir, la loi, les instructions cléricales ; il a été épris de liberté, et il a frappé contre toutes les barrières. Il a plus détruit qu'il n'a construit. Il lui faudrait un système logique, une philosophie décidée. L'hypertrophie de l'esprit a étouffé le cœur. Il ricane à satiété. Il éclaire sans échauffer. Il badine devant les plus graves sujets, et sa gaieté frise souvent l'impertinence. Il gambade devant les sanctuaires. Il donne des nasardes aux idoles. Il n'a ni respect ni religion. L'élégance de parti pris, fatigue, dessèche. Il a placé son idéal trop bas. Le confortable, le détail physique, la vie pratique

ont eu trop d'importance à ses yeux. « Digérez, tout est là. » Ce but imposé à la vie manque de noblesse. L'ironie desséchante et le scepticisme stérile ont flétri la fleur de sa pensée. Il s'est cantonné dans le monde matériel, et il a ignoré l'au-delà, il n'a pas voulu y songer, il ne lui a rien demandé. Il a ri de tout, il a parsemé tous les sujets qu'il a touchés des étincelles de sa raison lumineuse. Il incarne l'esprit parisien. Il fut le roi des chroniqueurs.

Et pourtant sa gloire a survécu et son nom a été un cri de ralliement. Ses œuvres ont agi. C'est que le scepticisme ne les a pas pénétrées et desséchées toutes. Il n'a cru ni au prêtre ni au diable ; mais il serait faux de dire qu'il n'a cru à rien. Il a cru à un Dieu ; mais la doctrine religieuse et la métaphysique ont tenu peu de place dans sa vie ; il s'est guidé sans elles. Sa doctrine fut toute de bien-être matériel et de tranquillité présente. L'au-delà le laisse et le trouve indifférent. Son rôle fut social plutôt que moral. Il faut pourtant reconnaître qu'il fut décidément déiste, et il crut en un Dieu, parce qu'il a vu de l'harmonie dans le monde, parce que l'ordre social lui a paru exiger des rémunérations et des vengeances, parce qu'il fut newtonien, parce qu'il n'accepta pas la matière infiniment étendue des cartésiens, parce que le matérialisme et l'athéisme ont quelque chose de brutal et de peu distingué qui choquait son goût délicat, parce que le panthéisme était trop vague, trop diffus pour son esprit net, ami des contours arrêtés et éclairés. Il ne fut ni rêveur ni brumeux, mais précis et franc ; l'Allemagne ni la Russie ne le gâtèrent, et il garda la ferme netteté des races latines. Il ne comprend pas les demi-teintes, les nuances, les vaporeuses atmosphères, les lueurs confuses ; il lui faut, comme à un Attique, comme à un Français, des lignes définies, des formes sûres, des teintes franches et de la belle lumière.

Ce qui est vague, vaste, le dépasse et l'interdit. Il ne comprend pas la notion d'infini, c'est l'ombre, c'est le mystère. Il ne s'intéresse qu'à ce qui est concret, réel. L'Infini ? il en est épouvanté et rebuté.

« Qui me donnera une idée nette de l'infini ? Je n'en ai

jamais eu qu'une idée très confuse. Qu'est-ce que marcher toujours sans avancer jamais, compter toujours sans faire son compte, diviser toujours pour ne jamais trouver la dernière partie? Il semble que la notion de l'infini soit dans le fond du tonneau des Danaïdes. Cependant, il est impossible qu'il n'y ait pas un infini. Commencement de l'être est absurde, car le rien ne peut commencer une chose. Dès qu'un atome existe, il faut reconnaître qu'il y a quelque être de toute éternité. Voilà déjà un infini de trouvé, sans pouvoir pourtant nous en former une notion claire. On nous présente un infini en espace. Qu'entendez-vous par espace? Est-ce un être? Est-ce rien? Si c'est un être, de quelle espèce est-il? Vous ne pouvez me le dire. Si c'est rien, ce rien n'a aucune propriété, et vous dites qu'il est pénétrable, immense! Je suis si embarrassé que je ne puis ni l'appeler néant, ni l'appeler quelque chose... Il vaut mieux sans doute penser à sa santé qu'à l'espace infini. Mais nous sommes curieux, et il y a un espace. Notre esprit ne peut trouver ni la nature de cet espace, ni sa fin. Nous l'appelons immense, parce que nous ne pouvons le mesurer. Que résulte-t-il de tout cela? Que nous avons *prononcé des mots*... Nous avons beau désigner l'infini de l'arithmétique par des lacs d'amour en cette façon, nous n'aurons pas une idée plus claire de cet infini numérique... De même que nous ne pouvons nous former aucune idée positive de l'infini en durée, en nombre, en étendue, nous ne pouvons nous en former une en puissance physique, ni en perfection morale... Rien ne peut borner la puissance de l'être qui existe nécessairement par lui-même : d'accord, il ne peut avoir d'antagoniste qui l'arrête; mais comment me prouverez-vous qu'il ne peut être circonscrit par sa propre nature? Tout ce qu'on a dit sur ce grand objet est-il bien prouvé? Nous parlons de ses attributs moraux, mais nous ne les avons jamais imaginés que sur le modèle des nôtres, et il nous est impossible de faire autrement. Nous ne lui avons attribué la justice, la bonté, etc., que d'après les idées du peu de justice et de bonté que nous apercevons autour de nous. »

Mais ce qui demeure, c'est qu'il eut au moins une foi pro-

fonde et forte, la foi dans la justice dont il voulut servir et avancer le règne. Sa nature de révolté et d'indépendant le lança tête baissée contre tous les abus, contre toutes les iniquités, contre toutes les oppressions, pour secourir, délivrer, réhabiliter. Il fut l'apôtre de l'Équité. C'était assez. Dans le domaine moral, il suffit d'atteindre à l'Idéal par quelqu'une de ses avenues pour le voir et le subir tout entier. Le vrai, le beau, le bien sont les expressions d'une même notion et d'un même infini; on arrive à l'un par l'autre. En se faisant le champion de la justice, Voltaire est devenu l'homme de bonté, de charité, de fraternité; c'est lui qui a appris au monde le prix et le respect de la dignité et de la vie humaine, dont avant lui on ne faisait aucun cas; et il a orienté puissamment l'humanité vers l'aurore des temps nouveaux, vers l'aube rénovatrice de l'égalité et de la liberté.

Un dernier trait achèvera le portrait, et ce sera une comparaison avec celui qui fut, qu'il le voulut ou non, son collaborateur dans sa grande œuvre sociale.

Voltaire et J.-J. Rousseau ne pouvaient pas s'entendre. Ils étaient deux apôtres frayant la même voie. Tous deux furent des indépendants, des indignés, qui battirent en brèche les murailles branlantes d'un vieil état social, incompatible avec la dignité individuelle et la liberté. Ils ont eu soif de grand air et d'espace, et ils ont lutté contre tous les asservissements, monarchique ou clérical, tyrannie des préjugés, du fanatisme, de la superstition ou de l'ignorance.

Mais il y avait entre ces deux défenseurs d'une même cause un antagonisme de manières qui devait les séparer. Voltaire était grand seigneur; Rousseau était prolétaire. L'un était ami du luxe, des grands et des grandeurs, et il se fût tenu satisfait d'une société où la charité et la bonté eussent réconcilié les riches et les pauvres, en tenant ceux-ci dans leur rang et leur humilité. L'autre détestait le monde et s'isolait dans son orgueilleuse pauvreté ; il a fait courir dans le bas peuple le souffle brûlant de ses aspirations, de ses rancunes, de sa fierté ambitieuse. Des différences analogues sépareront Marat et Robespierre. Voltaire est le libérateur en manchettes; Rousseau est l'apôtre errant, le chemineau de la liberté.



Jean-Jacques Rousseau est né à Genève (1). Son père était horloger et maître à danser. Sa mère, assez légère, mourut en couches. L'enfant fut élevé par sa tante, puis mis en pension. A sa sortie des classes, on fit de lui un clerc de greffier, et comme l'écriture le rebutait, il entra comme ouvrier chez un horloger, lut beaucoup et au hasard, et fit force friponneries avec les camarades. Par esprit de vagabondage, il quitte un jour Genève, et va devant lui, en chemineau. Recueilli par un curé de village, il est confié à une dame charitable d'Annecy, Mme de Warens, qui l'envoie se convertir à l'hospice des catéchumènes de Turin. Il y resta cloîtré d'avril à août 1728. Il avait seize ans. Il n'y fit pas un stage fort édifiant. Il en sortit avec un louis, se plaça comme domestique dans plusieurs maisons, retrouva un camarade d'atelier, et repartit sur les grands chemins comme un charlatan. Il montrait pour quelques sols une fontaine de Héron sur les grand'places des villages.

La fontaine se cassa. Sans ressources, Jean-Jacques revint à Annecy, chez sa protectrice.

Mme de Warens est une trop gracieuse figure dans l'histoire de Rousseau pour ne pas nous arrêter au passage.

Ce fut une aimable aventurière, divorcée, piquante et aussi sympathique que légère.

Il existe d'elle plusieurs portraits.

La miniature du Musée de Cluny est la moins intéressante : c'est la baronne vieillie, qui a passé la cinquantaine, attristée et enlaidie par les tracas de l'industrie et les difficultés de vivre, à qui Rousseau, avec un cynisme révoltant, fait porter des secours par Thérèse Levasseur. Elle n'a plus rien de commun avec la jolie dévote que Jean-Jacques rencontra, son livre d'heures à la main, dans la ruelle d'Annecy, comme Faust rencontra Marguerite.

Largillière a fait d'elle un délicieux portrait dont l'original est à Boston, et c'est le plus ravissant buste de jeune femme.

(1) 28 juin 1712, mort en 1778.

La figure est ovale et régulière, les yeux bleus, quels yeux! pétillants d'esprit, à la fois vifs et tendres, éclairant, illuminant cette exquise et charmante figure « pétrie de grâces »; le nez est gracieusement courbé, les narines fort fines semblent palpiter comme les ailes d'un papillon; la bouche ni trop grande, ni trop petite est encadrée de deux jolies fossettes que creuse un discret sourire; le menton est arrondi par un léger et aimable embonpoint, le visage est encadré par une fine chevelure d'un blond cendré à laquelle elle se plaisait à donner un tour négligé qui « la rendait très piquante ». Les cheveux sont simplement relevés au-dessus du front qu'ils laissent fort dégagé, et retombent en boucles sur la nuque. Le cou, souple et gracieux, s'attache finement aux épaules qui modèlent « les contours d'une gorge enchanteresse ».

Peut-être Mme de Warens gagne-t-elle plus qu'elle ne perd à être vue ainsi en portrait et en buste. Rousseau nous dit qu'elle était petite, courte même, ramassée. Mais quand il nous déclare: « Il était impossible de voir une plus belle tête, un plus beau sein, de plus belles mains et de plus beaux bras », on en convient fort aisément devant le portrait de Largillière.

M. de Conzié a encore laissé d'elle, dans une lettre, au comte de Mellarède, un léger pastel qui nous la montre à l'âge de trente trois ans. « Sa taille était moyenne, mais point avantageuse, eu égard qu'elle avait beaucoup d'embonpoint, ce qui lui avait arrondi un peu les épaules et rendu sa gorge d'albâtre aussi trop volumineuse, mais elle faisait aisément oublier ses défauts par une physionomie de franchise et de gaieté intéressante. Son ris était charmant, son teint de lis et de rose joint à la vivacité de ses yeux annonçaient celle de son esprit et donnaient une énergie peu commune à tout ce qu'elle disait sans le plus petit air de prétention, tant s'en faut, car tout en elle respirait la sincérité, l'humanité, la bienfaisance. »

* * *

Les relations suivies de Mme de Warens et de Jean-Jacques Rousseau durèrent treize ans, de 1728 à 1741. Elles

furent fréquemment interrompues par des absences, volontaires ou imposées : le séjour à Turin (1728) ; le voyage en compagnie de Nicoloz Lemaître pendant la mission de Mme de Warens à Paris (1730) ; le retour en Suisse pour régler des affaires de famille, après la vie inimitable des Charmettes ; après son accident de laboratoire et son testament remis à Me Rivoire (1737) ; la cure qu'il alla faire à Montpellier (1738) ; le préceptorat chez M. Mably (1740) ; enfin le départ définitif pour Paris (1741).

On visite encore aujourd'hui la plus célèbre des habitations de Mme de Warens, les Charmettes, qu'une pieuse et intelligente initiative a fait aménager en musée.

En haut de la côte du bocage, à peu de distance de Chambéry, dans un isolement silencieux, s'élève le petit domaine encore intact et tel que Rousseau l'a décrit. On se promène dans le jardinet tout égayé par les pervenches. Comme au temps de ses aimables hôtes, on parcourt la sombre allée de marronniers où Jean-Jacques Rousseau venait rêver le soir devant l'immense vallée que domine au loin le Nivolet chanté par Lamartine,

Le pic du Nivolet tout couronné d'étoiles.

Une plaque de marbre blanc décore la façade de l'habitation, et porte gravés de fort méchants vers, injurieusement attribués à Mme d'Epinay.

C'est une sensation bien douce, celle qu'on éprouve en visitant cette demeure, qui fut un des plus célèbres nids d'amour. Tout est resté à peu près dans l'état premier : les meubles sont ceux du temps de Jean-Jacques : voici, dans la salle à manger, la table autour de laquelle se firent les joyeux repas où Mme de Warens prenait plus de plaisir à causer qu'à dîner ; voici, dans le salon, la petite pendule qui leur sonna des heures si brèves, et l'épinette sur laquelle Jean-Jacques étudiait son nouveau système de notation musicale. Au premier étage, nous pénétrons dans l'oratoire de la maîtresse du logis, attenant à sa chambre, où il semble qu'il reste encore dans l'air quelque chose de sa grâce et de sa

gaieté. Le nid demeure encore tiède longtemps après que les tourtereaux se sont envolés.

Quelques livres sont rangés sur les tablettes du bureau où elle écrivait ses lettres de recommandation ; le lit à grands rideaux rouges, les fauteuils, les miroirs, le guéridon, tout est là, un peu vieilli, un peu délabré, mais bien entretenu, très propret, tout prêt à la recevoir ; il semble qu'elle soit attendue, qu'elle va entrer, que la porte va tourner, et que l'on va voir paraître cette délicieuse femme, dans sa robe à fleurs et son fin corsage échancré, souriante sous sa chevelure blonde.

Les choses ont survécu dans leur insensible permanence, mais il manque celle qui animait ce décor silencieux et morne ; l'âme de la maison est morte : il n'en reste plus qu'un vague souvenir au cœur de quelques lettrés.

A l'étage supérieur est la modeste chambrette de Jean-Jacques, avec son lit au fond d'une alcôve tendue de papier clair, sa chaise longue, ses deux fenêtres éclairées par le soleil levant, s'ouvrant sur le panorama grandiose des montagnes lointaines qui dominent la vallée et au-dessus desquelles scintillent à l'horizon les glaciers des Hautes-Alpes.

A Annecy, comme aux Charmettes, c'est une sorte de gaie camaraderie, avec une légère nuance de respect d'un côté, de protection de l'autre. C'est, de la part de Jean-Jacques, un besoin incessant d'être avec son idole, de causer en tête-à-tête ; ce sont des fureurs sourdes quand arrivent des visites importunes, des bouderies charmantes, des gamineries joyeusement partagées par son amie, qui est son aînée et presque sa tutrice. Voyez-les se livrer aux plus folles plaisanteries : Mme de Warens, à table, porte un morceau à sa bouche, Jean-Jacques l'arrête, s'écrie qu'il voit une mouche, et s'empare de la bouchée qui reste pour l'avaler. Devant le fourneau du laboratoire d'alchimie, ce sont des casseroles renversées en riant, des baumes qu'une distraction fait oublier et qui se carbonisent sur le cuivre des marmites ; c'est la jeune manipulatrice, poursuivant de ses jolis doigts, tout barbouillés par l'opiat, les élixirs et les magistères, Jean-Jacques qui s'enfuit pour sauver ses oreilles de la teinture. Puis

viennent, après des poursuites essoufflées, de tendres réconciliations devant le clavecin où, entre deux baisers, la maîtresse apprend à son élève la dernière ariette de Gluck ou de Rameau.

Il est dommage qu'elle ait dispersé ses bontés sur des gens indignes, un jardinier, un chevalier d'industrie, qu'elle ait pris part à de louches espionnages politiques, qu'elle se soit ruinée dans l'industrie, les filatures, les mines de charbon, des fabriques de savon et de chocolat, qu'elle ait fait la brocante, et qu'elle ait fini dans la misère : mais elle fut bonne et douce pour Jean-Jacques, qui sans elle eût peut-être sombré dans la pire abjection. Si nous lui devons Rousseau, c'est assez pour qu'elle ait droit à notre sympathie.

Chez elle, Jean-Jacques flâne, regarde le lac, lit à tort et à travers, chante les cantates de Clérambaut, et songe à se faire curé. A cet effet, il entre au séminaire. Il en sort au bout de deux mois, mal édifié, et épris de musique, devient l'élève et le compagnon du maître de chapelle de la cathédrale, avec qui il fait une tournée. Puis il le quitte et revient vers Mme de Warens, qu'il ne trouva pas. Elle était à Paris. Il vagabonde alors, se fait professeur de musique sous le nom pompeux de Vaussore de Villeneuve, va chercher des leçons à Lausanne, à Fribourg, fait l'interprète auprès d'un archimandrite de Jérusalem, quêtant pour le Saint-Sépulcre, s'improvise chef d'orchestre, rédige un rapport pour un secrétaire d'ambassade à Berne, — et c'est sa première œuvre littéraire, — obtient une lettre de recommandation pour Paris, y arrive, y devient soldat, déserte, repart pour la Savoie, séjourne quelque temps à Lyon en vrai vagabond, couchant sous les ponts, reprend sa route, admire la nature, les nuits au bord du Rhône, les montagnes, les torrents et les cascades, et échoue à Chambéry en 1732.

Il trouve un emploi de commis au cadastre, s'en lasse, donne des leçons de musique, et un de ses élèves lui fait connaître les *Lettres Philosophiques* de Voltaire, qui venaient de paraître et faisaient le sujet des conversations. Ce lui fut la première révélation de sa vocation littéraire. Elle ne s'imposa pas encore assez pour le distraire d'autres occupations, la

physique, la pharmacie, la botanique, la chimie, qui faillit l'emporter dans une explosion (1737). Il faisait son éducation à lui seul, lisant, écoutant, conversant, de concert avec Mme de Warens, qui l'hébergea aux Charmettes en 1738. Il y demeura deux ans sans absence : écrivit le poème *Verger des Charmettes*, et un opéra, *La Découverte du Nouveau-Monde* dont il composa la musique. De 1740 à 1741, il prit un préceptorat à Lyon, lut Locke, Malebranche, Leibniz, Descartes, « tâta la pente de son esprit » et le fortifia. Il partit pour Paris, avec 15 louis, un opéra achevé, et une méthode nouvelle de notation musicale par des chiffres, méthode reprise depuis et vulgarisée par l'Ecole Galin-Paris-Chevé. L'Académie des Sciences et Rameau s'y intéressèrent à l'époque, mais la déclarèrent utile seulement pour le chant. La musique lui fut toutefois un sésame utile à la porte de la société parisienne. Il fut reçu chez Mme Dupin, chez Mme d'Epinay, tandis que d'autre part il prenait pour compagne, une servante d'auberge, Thérèse Levasseur.

Il y a une sépia de Naudet qui représente Thérèse Levasseur. C'est une femme mince, de taille un peu au-dessous de la moyenne ; la figure est longue, encore allongée par le triple menton qui l'attache au buste ; les pommettes font saillie ; le nez dessine avec le front une courbe régulière qui passe sans soubresaut par-dessus l'arcade sourcilière ; l'œil est éteint sans expression ; la bouche entr'ouverte accuse davantage l'air morne et hébété de la physionomie ; l'extérieur dans son ensemble, marque une assez faible personne, douce sans énergie, ni initiative, ni vivacité. Son amant lui arrachera ses enfants et l'on sent qu'elle n'aura ni force de caractère ni volonté pour protester. C'est une bonne femme, insignifiante et simple d'esprit, telle que nous la présente Rousseau. « Son esprit est ce que l'a fait la nature, la culture et les soins n'y prennent pas ». Il lui apprendra, à grand labeur, à lire et à écrire, mais elle ne sera jamais capable de compter, de comprendre un chiffre ou de reconnaître les heures sur le cadran solaire en face de sa fenêtre. Ses quiproquos et ses pataquès réjouissent la société. Voilà la femme que Rousseau a le plus longtemps aimée, ou du moins celle

dont il a toute sa vie toléré et même entretenu l'affection. C'est cette maritorne de l'hôtel Saint-Quentin, cette gothon de la rue des Cordiers, cette plate et banale commère, qui a eu le bénéfice des plus constantes tendresses du grand homme.

Il ménageait cette infirmière à laquelle il tenait moins par reconnaissance que par besoin : où eût-il trouvé ailleurs pareille assistance et tant de patience? La rusée garde-malade sut se rendre nécessaire, se plier à ses exigences et à ses goûts, l'amuser de ses commérages, des « historiettes du voisinage » dont il était fort friand, épouser ses querelles, flatter sa manie de persécution en lui dénonçant des ennemis parmi ceux qu'elle poursuivait de son inimitié personnelle, et lui faire prendre pour autant d'actes de dévouement toutes ses mesquines manœuvres.

Est-il rien de plus solennel et de plus comique à la fois, de plus touchant et de plus vain que la fameuse célébration du mariage contracté à la face des cieux par Jean-Jacques et Thérèse, devant leurs amis de Rosière et Champagneux, dans l'auberge de la Fontaine d'Or, à Bourgoin ? Champagneux a raconté cette étrange cérémonie dans ses *Mémoires*, et son récit vaut qu'on le relise. Rousseau, persécuté à l'occasion de l'*Emile*, avait pris le nom de Renou.

« Le 29 août (1768), conte Champagneux, il me convie à dîner pour le lendemain : il fait la même invitation à M. de Rosière mon cousin. Nous devançâmes le moment indiqué ; Rousseau était paré plus qu'à l'ordinaire : l'ajustement de Mlle Renou (*Thérèse)* était aussi plus soigné. Il nous conduit l'un et l'autre dans une chambre reculée, et là Rousseau nous pria d'être témoins de l'acte le plus important de sa vie : prenant ensuite la main de Mlle Renou, il parla de l'amitié qui les unissait ensemble depuis vingt-cinq ans et de la résolution où il était de rendre ces liens indissolubles par le nœud conjugal. Il demanda à Mlle Renou si elle partageait ses sentiments et, sur un oui prononcé avec le transport de la tendresse, Rousseau, tenant toujours la main de Mlle Renou dans la sienne, prononça un discours où il fit un tableau touchant des nœuds du mariage, s'arrêta sur quelques circonstances de sa vie, et mit un intérêt si ravissant à tout ce qu'il

disait, que Mlle Renou, mon cousin et moi versions des torrents de larmes commandées par mille sentiments divers où sa chaude éloquence nous entraînait ; puis, s'élevant jusqu'au ciel, il prit un langage si sublime qu'il nous fut impossible de le suivre ; s'apercevant ensuite de la hauteur où il s'était laissé élever, il descendit peu à peu sur la terre, nous prit à témoin des serments qu'il faisait d'être l'époux de Mlle Renou, en nous priant de ne jamais les oublier. Il reçut ceux de sa maîtresse ; ils se serrèrent mutuellement dans leurs bras. Un silence profond succéda à cette scène attendrissante. Nous passâmes de cette cérémonie au banquet de noces. Pas un nuage ne couvrit le front du nouvel époux ; il fut gai pendant tout le repas et chanta au dessert deux couplets qu'il avait composés pour son mariage. »

Quelle curieuse scène, à la fois naïve et théâtrale, où Rousseau prend l'aspect d'un halluciné qui extravague, avec des intervalles lucides où il fredonne des refrains à la façon du *Bonhomme Jadis* de Murger. Quelle ironie aussi, dans cette consécration solennelle de l'illégalité, consommée en présence du maire de Bourgoin ! Thérèse fut-elle sensible à ce témoignage d'amour ? Il est à présumer que sa nature bonasse fut émue par tout cet appareil, qu'elle pleura beaucoup comme les autres, et qu'au fond la privation eût été médiocre pour elle si la cérémonie n'eût pas eu lieu. Elle continua comme par le passé à utiliser sa liaison, à cajoler son protecteur, en cherchant ailleurs des dédommagements à la contrainte et à l'ennui que ce rôle intéressé lui imposait. La durée et l'habitude émoussent les affections hypocrites. Le temps n'était plus où Jean-Jacques et Thérèse se plaisaient à dîner modestement et en tête-à-tête devant la lucarne de leur mansarde, satisfaits de cette vie de bohème. Thérèse trompa son mari de toutes les façons, entre autres avec un palefrenier voisin, ce qui constate plus de dévergondage que d'ambition ou de distinction. L'ancienne servante revenait à ses pairs. Elle eût pu donner à Jean-Jacques un plus digne coadjuteur, comme on disait alors.

A la mort de Jean-Jacques, elle songea d'abord aux droits

d'auteur. Cette femme ne voyait que son bas de laine et ses gros sous. Elle écrivait ce billet qui la peint à vif :

« — Je suis la veuve de Jean-Jacques Rousseau pour la vie, je ne m'en départirés jamais. Jes asses perdue de mon cher mary, sans que l'on me frusque mon bien tant que par les manusquerie que par la musique, et que les confession que je vous ai mis entre les mains et que vous me les renier aujourd'huy et qui était écrie avec de l'encre de Chine, avec une plume de corbeaux, vous ne pourez pas me les disputer quand nous serons vis-à-vis de bien des citoïens. »

Elle vécut, avec un jardinier à Plessis-Belleville, fut rentée par la Convention, et mourut à quatre-vingt-un ans.

Cependant Jean-Jacques, ayant fait cette jolie connaissance, écrivaille, compose une biographie d'évêque, des comédies, de petits vers, se travaille, se démène, cherche des protections, et devient secrétaire d'un ambassadeur qui l'emmène à Venise. Il n'eut pas à se louer de ce séjour dans un milieu perverti, et il revint à Paris, ayant touché à la politique et médité sur le contrat social.

C'était en 1744. Il chercha la fortune dans les belles-lettres, fit un ballet qui fut représenté chez M. de la Popelinière, remania un opéra de Voltaire, et se lia avec lui. Secrétaire de Mme Dupin et de M. de Francueil, il les aidait dans leurs travaux de chimie et de littérature, écrivit pour eux sa comédie *L'Engagement téméraire*, fonda un journal qui eut un numéro, et entra à l'*Encyclopédie*, où il connut Marmontel, Grimm et Diderot.

Comme celui-ci, après sa *Lettre sur les Aveugles* (1749), était en prison à Vincennes, Rousseau, un jour qu'il l'allait voir, lut dans un journal que l'Académie de Dijon proposait au concours ce sujet :

— Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs.

Sur le conseil de Diderot, il le traita de la façon la moins banale, en faisant le procès à la civilisation. Son opuscule fut couronné et obtint un immense succès de curiosité (1750). Ce triomphe le troubla, et lui dévoila sa destinée, qu'il crut voir nettement et qui était de se dévouer au service de la

vérité. Il prit la devise : *vitam impendere vero*, donna sa démission de secrétaire, et se fit copiste de musique pour garder toute indépendance. Il renonça aux habits à la mode, se vêtit avec une pauvre simplicité, perruque ronde et habit brun, et entra dans la peau de son nouveau rôle de philosophe original. Le succès de son opéra : *Le Devin du Village* (1752), lui donna de quoi vivre quelque temps, il prit alors position et se campa en censeur des mœurs présentes. L'Academie de Dijon ayant demandé quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes (concours de 1754), Jean-Jacques Rousseau répondit par une théorie audacieuse et républicaine contre la propriété.

Abjurant le catholicisme, il revint à la religion protestante, et Genève fêta l'enfant prodigue. Dans un court séjour (1754), il médite sur son projet de livre *Le Contrat social* et note des motifs de paysages pour son *Héloïse*. De retour à Paris, il accepta l'hospitalité de Mme d'Epinay.



Le 9 avril 1756, Rousseau s'installa à l'Ermitage, dans la maisonnette que lui offrit Mme d'Epinay, et qui existe encore, en ce coin pittoresque et ombragé, près de Montmorency et des fermes au nom si vieillot et si charmant, le *Vert galant* et le *Temps perdu*. En partant de Deuil, on passe devant le fameux château de la Chevrette, la residence des d'Epinay, dont il ne reste plus qu'un fossé de pierre à balustrade de bois, une grille et un corps de bâtiment, envahi par le lierre, le senevé, le bassinet et la chélidoine. Un peu plus loin, on rencontre l'Ermitage, ainsi nommé parce qu'en cet endroit se succédèrent plusieurs ermites au XVIIe siècle. L'un d'eux fit bâtir une chapelle, un suivant eut une cabane et un jardin. D'autres cabanes y poussèrent. Au début du XVIIIe siècle, le terrain et les constructions appartenaient au prince de Condé. M. de la Live Bellegarde acheta le tout, et voilà comme Mme d'Epinay put disposer de la maisonnette qui fût bâtie sur cet emplacement, résidence célèbre par ses propriétaires successifs, de Rousseau à Robespierre et à Grétry.

Ce dernier montrait avec orgueil le bois du lit de Jean-Jacques, la table sur laquelle a dû être écrite la *Nouvelle Héloïse*, un petit corps de bibliothèque, un baromètre, deux gravures, *The Soldier's Return* et *les Vierges sages et les folles*, et le rosier de la chanson :

« Je l'ai planté, je l'ai vu naître. »

On voit au musée Carnavalet un encrier de J.-J. Rousseau qui appartint successivement à Grétry, puis à Bouilly, à Despaty, qui le légua à Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, lequel le laissa à son gendre Henri-Allain Targé, dont la fille, Mme Amédée de la Porte, le donna au musée. Dupaty en a écrit cette description :

— Un plateau en cuivre enchâssé d'ébène contenant une éponge ronde et, au milieu du plateau, un petit tonneau en ébène avec un couvercle en cuivre avec un anneau tout uni. Sur un des côtés du plateau une inscription ainsi conçue :

ECRITOIRE DE J.-J. ROUSSEAU
LÉGUÉ PAR GRÉTRY A SON AMI BOUILLY
EN SEPTEMBRE 1813

C'est un curieux pèlerinage que de visiter aujourd'hui le pays qu'habita Rousseau, à Montmorency. Les guinguettes, les casinos, les loueurs d'ânes, les restaurants à bas prix ont envahi les allées où l'ermite cheminait en rêvant à Sophie. Son nom sert d'enseigne à tous ces cabarets, et sa gloire fait encore vivre les aubergistes, après avoir enrichi ses éditeurs. Des jardiniers annoncent des bouquets à la main là où le philosophe se plaisait à herboriser. Un de ces hôtels s'intitule : à l'Ermitage de Jean-Jacques Rousseau. Sur l'esplanade qui précède la modeste habitation sont espacés de gros chênes et des châtaigniers à l'ombre desquels s'élève un kiosque en bois découpé, pour les musiciens. Les arbres alternent avec des réverbères de forme ancienne dont la lanterne surmonte de gros poteaux de bois. On danse là le dimanche.

Des liserons et des vignes vierges enlacent les troncs ver-

dis par la mousse, et l'ombre de ce bocage silencieux et désert dans les jours de semaine, semble avoir conservé encore l'écho des pas du philosophe et des criailleries de Thérèse.

Vous demandez aux passants :

— La maison de Jean-Jacques?

Tous la connaissent et vous l'indiquent. C'est la curiosité du pays. Ces gens en vivent comme les hôteliers en Suisse vivent de Guillaume Tell ou du lever du soleil sur le Righi. Rousseau est l'attraction, la richesse de la contrée. Une aubergiste déplorait devant moi qu'on eût vendu la maison à des particuliers, parce qu'on ne la visite plus.

— Il n'y a plus, continuait-elle, que la Châtaigneraie, qui est le jardin de notre restaurant. Il est question de le vendre pour y faire des villas, et alors il n'y aura plus *rien de joli* dans le pays.

Montrer aux Anglais quelque chose de Rousseau, des pierres de son habitation, des traces de ses pas sur le sol, voilà le rêve et l'ambition de l'indigène. Il se fait le barnum rétrospectif du philosophe, et accole sur ses pancartes ce nom illustre aux omelettes à bas prix. Il ne manque que des marchands de souvenirs qui feraient voir la photographie de l'ermite dans le manche d'un porte-plume. Bientôt on ne pourra plus guère montrer que les champs où il erra, les arbres sous lesquels il abrita ses promenades, et l'air qu'il a respiré.

Ce sont des particuliers qui occupent aujourd'hui sa maisonnette, toute blanche avec des volets blancs, au détour d'une rue que bordent les murs et les grillages des petits cottages parisiens. Plus rien ne subsiste de l'état primitif, et l'historien n'y retrouve que les pierres. A présent, c'est une villa commode, qu'entoure un parc très fleuri, que clôt une muraille, et qu'on aperçoit sur la route par-dessus une grille peinte en noir. Il n'y a pas ici la poésie si touchante des Charmettes respectées dans leur intégrité primitive. Une potence de fer dépasse encore le pignon ; elle supportait une cloche, mais tout a disparu, battant, poulie, chaîne — la chaîne peut-être que tira Mme d'Houdetot de sa main gantée.

quand elle vint faire visite à l'Ermitage, bottée et riant aux éclats sous la pluie battante.

Par les volets mi-clos, l'imagination pénètre dans ce réduit qu'elle repeuple et reconstitue, aidée par les plus précis documents, tels que la reconnaissance de propriété faite par Jean-Jacques au profit de Thérèse « sa servante », à qui il reconnaît tous les droits sur son mobilier de Montmorency, depuis les deux petits chenets, les chandeliers et mouchettes, les fers à repasser et la housse de lit en serge verte ornée de rubans de soie à chenille jaune à dessins, et la tapisserie de Bergame, le miroir de toilette dans sa bordure de bois rouge, le fauteuil de commodités couvert de tapisserie à l'aiguille, la pendule de bois, les deux estampes, le vaisselier fermant à clef, tout ce matériel bien modeste qui donne l'idée d'un intérieur pauvre et humble, et dont l'emménagement à l'Ermitage a été conté par Mme d'Epinay avec la verve d'un roman comique.

A ceux que cette visite incomplète laisse mal satisfaits, on montre une petite masure, sur l'autre route ; il s'y était établi jadis un débit de boissons dont le patron achalanda son commerce en la couvrant d'inscriptions, en l'ornant de bustes, comme si là eussent véritablement habité Rousseau d'abord, puis Grétry. Un hôtelier voisin m'a assuré que c'était supercherie de cabaretier. Cette assertion est-elle l'expression de la vérité ou la diffamation intéressée d'un concurrent ? On se dispute pour le séjour de Rousseau comme pour celui d'Homère.

S'il n'habita pas cette modeste maisonnette, c'est presque tant pis pour lui, tant elle est joliment sise. Aujourd'hui le débit de vins a disparu, et les ruines elles-mêmes sont en voie de tomber en ruines. De Rousseau, de Grétry, du cabaretier, il ne demeurera plus bientôt qu'un souvenir. Sur les côtés, le terrain est mordu et défoncé par l'amorce profonde d'une route qui troue sa tranchée dans le sable réglé par les rails des wagonnets. L'enclos est entouré d'un treillage et fermé d'une porte de bois vermoulu. L'herbe haute a envahi les sentiers et pousse drue sous les beaux arbres. Sur le flanc du coteau, la masure est trouée, effritée, avec un air

d'abandon, de solitude, de détresse qui convient à la mélancolie de sa position et de ses souvenirs. Le toit en tuiles brunes est défoncé, il pleut dans le grenier ; les fenêtres sont murées en partie; quelques-unes, toutes démantelées, sont fermées par des ais grossièrement joints ; une inscription aux deux tiers effacée couvrait une large surface du pignon et disait le séjour de Rousseau et de Grétry. Un trou dans les pierres marque la place du point d'attache d'un ancien buste qui est tombé, le buste de Jean-Jacques. Les visiteurs ont signé leurs noms inscrits ou gravés dans le plâtre. Tout cela est désolé, désert, navrant. C'est le deuil de la gloire, plus triste peut-être que celui des humbles. D'une villa voisine s'envolent des notes légères à travers le feuillage: c'est quelque jeune fille qui pianote, insouciante et ignorante des amours de Sophie. Au loin, vers Sannois, dans l'air que la pluie a fait plus limpide, des toits sortent des bosquets d'arbres, et piquent des points éclatants sur la verdure assombrie, avec l'aspect de maisonnettes anciennes qui auraient vu passer les équipages des châteaux d'Epinay ou d'Eaubonne, au temps de leurs illustres hôtes.

C'est là que vint Rousseau. C'était au mois d'avril. Mme d'Epinay a joliment conté l'emménagement.

« Le matin, Mme d'Epinay envoya une charrette à la porte de Rousseau prendre les effets qu'il voulait emporter; un de ses gens l'accompagnait. M. Linant monta à cheval dès le matin pour faire tout ranger, et pour que Mme d'Epinay ne revînt pas seule. A dix heures, elle alla prendre Rousseau dans son carrosse, lui et ses deux gouvernantes. La mère Levasseur était une femme de soixante-dix ans, lourde, épaisse et presque impotente. Le chemin, dès l'entrée de la forêt, est impraticable pour une berline ; Mme d'Epinay n'avait pas prévu que la bonne vieille serait embarrassante à transporter, et qu'il lui serait impossible de faire le reste de la route à pied ; il fallut donc faire clouer de forts bâtons à un fauteuil et porter à bras la mère Levasseur jusqu'à l'Ermitage ».

Les premières journées enchantèrent Rousseau. Il en exprimait sa satisfaction :

« J'étais si ennuyé de salons, de jets d'eau, de bosquets,

de parterres et des plus ennuyeux montreurs de tout cela ; j'étais si excédé de brochures, de clavecin, de tri, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petits concerts et de grands soupers, que quand je lorgnais du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré ; quand je humais, en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil ; quand j'entendais de loin le rustique refrain et la chanson des faneuses, je donnais au diable et le rouge et les falbalas et l'ambre, et, regrettant le dîner de la ménagère et le vin du cru, j'aurais de bon cœur paumé la gueule à M. le chef et à M. le maître qui me faisaient dîner à l'heure où je soupe, souper à l'heure où je dors, mais surtout à messieurs les laquais qui dévoraient des yeux mes morceaux, et, sous peine de mourir de soif, me vendaient le vin drogué de leurs maîtres dix fois plus cher que je n'en aurais payé de meilleur au cabaret. »

La brouille avec Mme d'Epinay mit fin à cette pastorale. Elle lui en voulut de son goût pour Mme d'Houdetot ; il ne lui pardonna pas ses bontés pour Grimm. Plus tard, Mme d'Epinay composa et fit graver sur le mur ces vers :

Rousseau dont les brûlants écrits
Furent créés dans cet humble ermitage,
Rousseau, plus éloquent que sage,
Pourquoi quittas-tu mon pays?
Toi-même avais choisi ma retraite paisible ;
Je t'offrais le bonheur et tu l'as dédaigné.
Mais qu'ai-je à retracer à mon âme sensible?
Je te vois, je te lis, et tout est pardonné.

Pendant son séjour à l'Ermitage, Jean-Jacques se recueillit. Il avait 44 ans. Il cessa ses copies de musique, ses articles, et fit ses chefs-d'œuvre : le *Contrat social*, la *Nouvelle Héloïse* (1758) et l'*Emile* (1762). Ce dernier livre, qui glorifiait une religion naturelle, fut condamné et brûlé par la main du bourreau.

La nouvelle vint le surprendre au lit, dans sa chambre de l'Ermitage, au moment où il venait de s'endormir sur le livre du *Lévite d'Ephraïm*, la nuit du 8 juin. Il rassemble précipitamment ses papiers, confie ses clefs au maréchal de

Luxembourg, son hôte, fait ses adieux, dans l'entresol, à Mme de Luxembourg, à Mme de Boufflers, à Mme de Mirepoix, à Thérèse, et, dès le lendemain à quatre heures de l'après-midi, un cabriolet à deux chevaux l'emportait vers Paris. Il rencontra sur la route les huissiers qui venaient l'appréhender au corps ; ils le saluèrent, et ce salut ôte un peu de terreur au récit de Rousseau. On venait l'arrêter pour la forme, en l'avertissant à temps pour lui permettre de se sauver. Il traversa tout Paris, fut reconnu par nombre de gens, dont aucun ne songea à saisir par la bride les chevaux du petit cabriolet.

Le fugitif s'en fut à traites forcées du côté de Villeroy, passa par Salins, trouva le temps fort long et les coussins de sa voiture fort durs, occupa les loisirs de la route à composer un *Lévite d'Ephraïm* dans le ton doucement ému de Gessner, et arriva enfin à la frontière du territoire de Berne, où il fit arrêter l'équipage pour se prosterner, et bénir cette terre de liberté, à la grande stupéfaction du postillon. Il se hâta de gagner Yverdun, petite ville au sud du lac de Neuchâtel, où il vint surprendre son « bon vieux ami », M. Roguin, qui s'y était retiré depuis quelques années.

C'est là qu'il connut la nièce de son hôte, sa future bienfaitrice, Mme Boy de la Tour.

Jean-Jacques se trouva si bien du séjour d'Yverdun qu'il prit la résolution de s'y fixer sur les instances de M. Roguin, de toute sa famille et du bailli. Le colonel, un parent, lui offrait un petit pavillon entre cour et jardin ; on y transporta des meubles ; et Jean-Jacques écrivait à Thérèse de le venir rejoindre, quand tout à coup le bailli reçut du Sénat de Berne, l'ordre d'expulser du territoire, l'auteur de l'*Émile*. Toutes les démarches furent inutiles ; il fallut replier bagages. Mais où aller ? L'infortuné Rousseau était chassé de France, haï à Berne, détesté à Genève, où le ministère de France était encore plus puissant qu'à Paris, et où le *Discours sur l'inégalité* avait surexcité la haine du Conseil.

C'est alors que Mme Boy de la Tour lui offrit de l'établir dans une maison toute meublée qui appartenait à son fils, au village de Motiers, dans le Val-de-Travers, comté de Neu-

châtel, à peu de distance d'Yverdun, sur l'autre versant de la montagne. Il accepta. Mme Boy lui donna au départ, comme souvenir, une pelote d'épingles dont il la remercia dans sa première lettre, et qu'il baisera quelquefois « les jours de barbe », en « mémoire d'un meilleur temps ».

Il quitta la maison de son ami, accompagné par le colonel Roguin, et traversa la montagne qui sépare Yverdun de Motiers. La belle-sœur de Mme Boy de la Tour, Mme Girardier, l'aida de bonne grâce à s'installer ; il mangea chez elle en attendant l'arrivée de Thérèse.

De là il écrivait à Mme Boy des lettres plaisantes par leur minutieux réalisme, lui faisant ses commandes de ménage, et qu'est-ce qu'il ne lui faut pas ? Des langues de Neuchâtel « qui sont un peu moins mauvaises que celles de Motiers, du moins les salées » ; de l'huile d'Aix, des chandelles de six à la livre « car on n'en trouve que d'infâmes dans tout le pays » (25 août 1764), de la ficelle pour faire des paquets, du vin, des confitures, des mitaines de soie pour la fête de Thérèse, « une paire de bas drapés », et, quand il est à Bourgoin, une alliance d'or pour se marier ; du papier à lettres, un peu plus fort que celui sur lequel il écrit, mais blanc et fin (27 mars 1763) ; « deux agrafes pour un corps de femme, une paire de lunettes appelées conserves » (17 janvier 1769). Il s'informe des adresses de ses fournisseurs, il s'enquiert d'un épicier, d'un papetier, d'un mercier, d'un quincaillier, d'un marchand de bonnes chandelles.

Pour le 1er janvier 1764, il veut faire à Thérèse la surprise d'un joli cadeau, « un manchon de femme assez joli ». Il commande, mais dans l'intervalle, il en trouve un à Motiers « par occasion ». Vite, il dépêche un mot : « Point de manchon, s'il vous plaît ! » Et il ajoute ce post-scriptum qui peint l'homme : « Je vous prie d'ajouter à la place un bonnet de nuit de laine fine pour moi, et des plus grands, parce que j'ai la tête grosse. » Cette rectification qui enlève à sa maîtresse un manchon neuf et qui lui vaut à lui un bonnet de nuit est un trait de caractère.

Quand il s'installe à Bourgoin, il a soin de réduire les frais : « On me prête des couteaux et un moulin à café. Ainsi,

si l'emplette de ces articles n'est pas faite encore, on la peut retrancher ». (Bourgoin, 9 septembre 1768.)

La figure de Jean-Jacques, à travers cette correspondance, s'éclaire d'un jour nouveau, qui semble emprunter ses reflets au feu du fourneau de cuisine ; l'auteur du *Contrat social* nous apparaît au milieu des occupations les plus triviales de son petit ménage, un paquet de chandelles et une livre de café sous le bras; le cabinet de travail où il écrit la *Lettre à Christophe de Beaumont*, archevêque de Paris, et les *Lettres de la Montagne*, prend une vague apparence de boutique d'épicerie où les pots de confiture voisinent avec le dernier ouvrage de Morellet, et où les *Lettres écrites de la campagne* par Tronchin reposent sur deux fers à repasser. Le grand homme, entre deux rêveries sublimes, tient son livre de dépenses, épingle des estampes au mur, et vérifie s'il y a encore de l'amadou et des cure-dents sur le manteau de la cheminée ; l'écrivain se double d'un homme d'intérieur pratique, rangé et minutieux, qui veille et qui vaque lui-même aux soins du ménage.

Qu'était-ce s'il s'agissait de son costume d'Arménien ! Car il adopta cette tenue. Ce fut un événement. On en parle encore.

Pourquoi Rousseau s'habilla-t-il en Arménien ? On a dit que ce fut par raison de santé, et il est fort possible, mais cela n'explique pas pourquoi la robe arménienne fut par lui précisément choisie de préférence à une simple robe de chambre. Qu'est-ce qui valut à l'Arménie l'hommage de cette prédilection ? Les différentes informations que nous confie Jean-Jacques à ce sujet concordent mal. Dans les *Confessions*, il dit que l'idée de cette mascarade lui était venue diverses fois dans le cours de sa vie. Il se décida à Montmorency. Un tailleur arménien y venait souvent voir un parent, il craignait de ne pas trouver partout un tailleur arménien, car ce genre d'ouvrier ne court pas les rues ; il consulta Mme de Luxembourg ; elle l'approuva et il commanda son costume au risque du qu'en-dira-t-on. Le qu'en-dira-t-on l'inquiéta plus qu'il ne l'avoue, puisqu'il ne prit son nouvel équipage

que plus tard à Motiers, non sans avoir sollicité l'approbation du pasteur.

Dans les lettres à Mme Boy de la Tour, il prend modèle sur un Arménien, qu'il a vu chez mylord Maréchal.

Enfin, où qu'il ait aperçu ou copié le patron de sa garde-robe, il y consacra tous ses soins, et ses recommandations à sa commissionnaire de Lyon nous mettent au fait des moindres détails de son accoutrement.

Voici, pour les peintres de l'avenir, son portrait en pied. La robe d'hiver est longue, en bourracan, doublée de bonne fourrure durable formant parements au bout des manches. Pour l'été, le caffetan de camelot, où l'étoffe de soie bordée de martre ou de lapin remplace la robe. Le vêtement de dessous est le dolman. L'étoffe est de couleur grise ou neutre; il ne veut pas de couleur vive « que le soleil mange ». Il importe que l'étoffe soit bon marché, mais « ne se coupe pas ». On trouve quelquefois d'excellentes occasions dans « les rebuts de magasins ». Il faudrait chercher là. Cependant pour la bordure extérieure et apparente, la fourrure sera plus belle : on mettrait soit de la martre à 75 livres ou du petit gris à 96 livres. C'est un tailleur arménien qui coupe l'étoffe, mais il serait bon de trouver un tailleur occidental qui copierait le patron pour s'en servir plus tard à meilleur compte. Ce vêtement n'est que pour satisfaire un goût de coquetterie, mais il le faut pourtant convenable et décent ; comme il ne veut plus le quitter, il importe qu'il puisse se présenter partout, fût-ce chez mylord Maréchal ou à l'église. Il ne voudrait pas qu'on l'accusât d'aller au temple en robe de chambre ; il n'y entra même en robe d'Arménien qu'après avoir reçu l'approbation de M. Montmollin, le pasteur.

Ce vêtement était noué aux reins par une ceinture dans le choix de laquelle Jean-Jacques mit toute sa coquetterie. On ne peut lui trouver d'étoffe assez élégante, ni assez « parante ». Il en eut plusieurs, tantôt en réseau de soie à mailles « comme les filets de pêcheurs », ou en serge de soie, tantôt en étoffe rayée. Il la faut longue de deux aunes et demie, dans toute la longueur de l'étoffe, car elle se plisse sur le corps. Un jour qu'on lui envoya une ceinture trop courte,

cet homme économe s'emporta : il devait la tenir étendue avec des épingles, « ce qui la déchire ». Les deux extrémités de l'écharpe sont garnies d'une jolie frange large de quatre doigts « assortissante à la houppe de bonnet ».

Car il y a encore le bonnet, doublé de fourrure ou d'agneau de Tartarie en hiver, bordé seulement en été, l'intérieur garni en silésie ou en carcassonne. La toque est ornée d'un galon d'or et surmontée d'une houppe d'or. « Il faut qu'il n'ait pas l'air d'un bonnet de nuit » : aussi doit-il, malgré sa répugnance, « se résoudre à porter du doré ». Il arrivait quelquefois que la fourrure trop épaisse rendait le bonnet trop étroit pour entrer sur sa tête : il prit la précaution d'enfermer dans la lettre de commande un fil donnant la mesure de son tour de tête (27 mars 1763) :

— « Je l'ai prise entre les deux nœuds. »

Y a-t-il rien de si plaisant que de se figurer le profond philosophe assis à sa table et s'entourant le crâne avec un fil, pour que son chapelier lui envoie des bonnets à sa taille?

Puisque nous décrivons l'intérieur de Jean-Jacques de la tête aux pieds, ajoutons qu'il porte en hiver des « bas drapés » bien chauds, qu'il a chez lui des pantoufles jaunes, et qu'il ne les lui faut pas trop grandes. « J'ai le pied extrêmement petit ». Il a la coquetterie des extrémités. Enfin quand il sort, il met des bottines de maroquin, « serrées avec des lacets de soie jaune ».

Peu d'événements marquèrent le séjour à Motiers (1762-1765). Il gronda, pesta, trouva un excellent ami en lord Keith, gouverneur de Neuchâtel, travailla à l'édition complète de ses œuvres, répondit au mandement de Mgr de Beaumont, se démit, par dépit, de ses droits de citoyen de Genève, réfuta Tronchin par ses *Lettres écrites de la Montagne*, entretint une correspondance très nourrie, donna des lois à la Corse, fut dénoncé comme loup-garou par le pasteur de Montmollin, sous l'influence de Genève, et chassé à coups de pierres. Il se réfugia à l'île Saint-Pierre, puis à Bienne, songea à partir en Corse, s'arrêta à Strasbourg, et s'enfuit en Angleterre.

A son retour de Wootton, il fut d'abord caché par le mar-

quis de Mirabeau dans sa campagne de Fleury-sous-Meudon, puis par le prince de Conti dans son château de Trye, près Gisors. Il prit le faux nom de Renou, et se dirigea en quittant Trye vers l'intendance du Dauphiné, où le maréchal comte de Clermont-Tonnerre le protégea. Il passa à Lyon, à Grenoble, à Chambéry, alla visiter la tombe de Mme de Warens, se réfugia à Bourgoin où il épousa Thérèse à l'auberge de la Fontaine d'Or, quitta Bourgoin pour Monquin, où Mme de Césarges lui offrit une ferme, puis quitta Monquin pour Lyon, où il vécut quelque temps chez Mme Boy de la Tour ; enfin il s'établit à Paris, rue Plâtrière, à l'hôtel du Saint-Esprit, d'où il date ses lettres en les faisant précéder du quatrain prétentieux qui constate déjà sa folie.

Le délire de la persécution l'entraîne à toutes les étrangetés. Il confie ses peines au manuscrit (à l'encre de Chine) de ses *Confessions* (1765-1771), des *Dialogues*, de *Rousseau juge de Jean-Jacques*, des dix *Rêveries d'un Promeneur solitaire*.

Il vécut là tristement, en copiant de la musique ; le dimanche, il promenait Thérèse dans la banlieue; en semaine, il recevait les visites de son excellent ami Bernardin de Saint-Pierre, qui a fait le portrait de Rousseau dans cet intérieur minable, le philosophe vêtu d'une robe de chambre bleue en indienne, coiffé d'un bonnet de coton, « écumant le pot », en chantant de concert avec le serin dans la cage.

Il songea à entrer dans un asile de vieillards, et finit par accepter l'hospitalité offerte par M. et Mme de Girardin, dans leur superbe propriété d'Ermenonville. Il y arriva le 20 mai 1778. Il mourut le 2 juillet, âgé de 66 ans. Il fut enterré dans une petite île, au milieu du lac du parc, l'Ile des Peupliers.

On le déposa dans un tombeau provisoire. Le mausolée qu'on y voit encore aujourd'hui dans le parc romantique et mélancolique, peuplé de tombes, de colonnes, de statues, date de 1780. Il fut dessiné par Robert et sculpté par J.-P. Lesueur. H. Buffenoir l'a ainsi décrit : « Il a la forme d'un autel antique. La face, qui regarde le midi, est décorée d'un bas-relief représentant une femme assise au pied d'un palmier, symbole de la fécondité. Elle donne le sein à son nou-

veau-né, tient d'une main l'*Emile* ouvert, et contemple en souriant les jeux de ses aînés. Près d'elle, la Reconnaissance dépose des fleurs et des fruits sur l'autel de la Nature. Dans un coin, un enfant met le feu à des maillots et à différentes entraves du premier âge, tandis que d'autres sautent en jouant avec un bonnet, symbole de la Liberté. Les deux pilastres sculptés de chaque côté du bas-relief, représentent la Musique et l'Eloquence, avec leurs attributs. Dans le fronton se détache une couronne civique, avec la devise de Rousseau :

VITAM IMPENDERE VERO.

Sur la face exposée au nord, on lit cette inscription :

ICI REPOSE
L'HOMME DE LA NATURE
ET DE LA VÉRITÉ.

Sur les pilastres correspondants, on voit, à droite, la Vérité nue, tenant un flambeau, et, à gauche, la Nature représentée par une mère allaitant de jeunes enfants. Au fronton de cette partie, deux colombes expirent au pied d'une urne, à côté de torches fumantes et renversées. Des vases lacrymatoires ornent les deux faces latérales du tombeau. Le monument était jadis entouré de peupliers d'Italie, de là le nom donné à l'île. Leur tige droite et élancée, raconte un visiteur enthousiaste, leur feuillage tranquille, semblent fixer dans cette enceinte la méditation et le recueillement. Ces beaux peupliers sont morts. »

En face de l'île, au bord du lac, tous les rêveurs de la fin du XVIIIe siècle sont venus s'asseoir sur le Banc des Mères, qui porte cette dédicace à Rousseau :

De la mère à l'enfant il rendit les tendresses,
De l'enfant à la mère il rendit les caresses ;
De l'homme à sa naissance il fut le bienfaiteur,
Et le rendit plus libre, afin qu'il fût meilleur.

Marie-Antoinette a fait visite au tombeau le 14 juin 1780. Elle admirait cet écrivain, sans se douter que ses idées allaient déchaîner ses infortunes.

La future impératrice Joséphine l'eut aussi en haute estime, visita l'île des Peupliers, et y écrivit une romance :

Voici donc le séjour paisible
Où des mortels
Le plus tendre et le plus sensible
A des autels !
C'est ici qu'un sage repose
Tranquillement !
Ah! parons au moins d'une rose
Son monument!

La Convention, « cette fille de Rousseau », fit transférer ses restes au Panthéon, où ils sont encore.

En 1900, une commission de savants fit ouvrir son tombeau. Rousseau y repose. La face est parcheminée, desséchée, mais non méconnaissable. Le crâne est intact, et ce détail détruit la légende du suicide et de la balle dans la tête, ainsi que celle de la dispersion des restes en 1814.

A l'encontre de Voltaire, dont la doctrine n'est pas systématique, et qui démolit sans réédifier, J.-J. Rousseau eut un système, basé sur un principe unique et net : « Tout est bien sortant des mains de la nature ». La nature a fait l'homme bon et heureux ; la civilisation le déprave et le rend misérable. Voltaire disait plaisamment qu'il donnait envie de marcher à quatre pattes et qu'on n'avait jamais mis tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. C'était abuser des mots, et J.-J. Rousseau s'en défendait : « Faut-il détruire les sociétés, anéantir le tien et le mien, et retourner vivre dans les forêts avec les ours ? Conséquence à la manière de mes adversaires? Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage et ce qui est naturel à l'état civil... Il faut empêcher l'homme social d'être tout à fait artificiel. » Il ne s'agit pas pour lui de détruire les sciences, les arts, les théâtres, les académies, de replonger l'univers dans la première barbarie, car, il le sait et il le dit, la nature humaine ne rétrograde pas et jamais on ne remonte vers les temps d'innocence et d'égalité quand une fois on s'en est éloigné. Mais il faut arrêter le progrès vers la perfection de la société et

la détérioration de l'espèce ; il faut améliorer l'état social en l'orientant vers l'état de nature autant que faire se peut, et sans ruiner les institutions existantes. Le *Discours sur les Sciences et les Arts*, le *Discours sur l'Inégalité*, la *Lettre sur les Spectacles*, disent la bonté de l'homme naturel, la dépravation de l'homme social. *Le Contrat social*, *la Nouvelle Héloïse*, *l'Emile*, montrent un idéal d'homme social amélioré par conformité avec l'homme naturel comme citoyen, comme époux, comme individu.

Le *Discours sur les sciences et les Arts* est un réquisitoire contre la civilisation. La prosopopée de Fabricius, invective déclamatoire contre le luxe, est célèbre. Le *Discours sur l'Inégalité* constate qu'il n'y a pas d'inégalité dans l'état de nature, dont il trace un tableau idéal, auquel il oppose l'hydre de la propriété et les riches ; le socialisme y est en germe : « Ignorez-vous qu'une multitude de vos frères périt ou souffre du besoin de ce que vous avez de trop ? » Et il conclut au droit à l'insurrection.

« — L'émeute qui finit par étrangler ou détrôner un sultan est un acte aussi juridique que ceux par lesquels il disposait la veille des vies et des biens de ses sujets.

« Il est manifestement contre la loi de nature, de quelque manière qu'on la définisse, qu'un enfant commande à un vieillard, qu'un imbécile conduise un homme sage et qu'une poignée de gens regorge de superfluités, tandis que la multitude affamée manque du nécessaire. »

La Révolution devait faire de ces axiomes brûlants les paroles de son évangile.

Le théâtre lui semble, comme à Bossuet, une école de perdition ; la tragédie n'engendre qu'une « pitié stérile », les comédies ne valent rien, et il fait contre Molière l'apologie d'Alceste.

« — Vous ne sauriez me nier deux choses, avance-t-il : l'une, qu'Alceste, dans cette pièce, est un homme droit, sincère, estimable, un véritable homme de bien ; l'autre, que l'auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Molière inexcusable ».

Il conclut que le théâtre est un danger public.

Il blâme, il détruit, mais surtout il propose, il remplace. Il édifie le monument de son *Contrat social*, qui fut l'Evangile de la Révolution. « L'homme est né libre et partout il est dans les fers. » Avec une chaleur, une passion profonde qui atteint à l'éloquence, il repousse l'ordre social fondé sur la force, comme sur la volonté divine : « Il n'est pas clair que Dieu veuille qu'on préfère tel gouvernement à tel autre, ni qu'on obéisse à Jacques plutôt qu'à Guillaume. Or voilà de quoi il s'agit. »

La société est un pacte. Il faut « trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant ». Tel est le problème fondamental dont le contrat social donne la solution.

Un peuple est une association ; le souverain doit être son délégué ; l'obéissance à la loi doit être volontaire ; le gouvernement doit être la sauvegarde de la volonté générale. Le suffrage universel sort naturellement de ces déductions, qui tendent toutes au double triomphe de l'égalité et de la liberté.

La *Nouvelle Héloïse* est un hymne à la passion selon la nature, le conflit de l'amour et des droits de la famille, qui l'emportent, car il faut que la pureté des mœurs domestiques prépare la réforme des mœurs publiques. Avec toute la sensible tendresse de Richardson, il a tracé en lettres enflammées le tableau de ce ménage à trois, Julie, M. de Wolmar et Saint-Preux, où la vertu triomphe de la faute et du souvenir. Ce roman tout de feu et de larmes eut un succès retentissant et prolongé : il apprit la mélancolie à Chateaubriand, la passion à Lamartine, le pessimisme à Musset, le pittoresque aux romantiques. C'est un livre qui est une grande date littéraire.

Emile ou de l'Education fit de la pédagogie chimérique, l'éducation d'un enfant de la nature élevé par la nature, la méthode pour former ou retrouver l'homme naturel, dégagé des préjugés modernes, un sauvage qui serait un citadin, grandi dans la liberté et l'espace, sans maillot pour l'emprisonner à sa naissance, sans autre nourrice que sa mère, la seule nourrice indiquée par la nature, adonné aux exercices

physiques, orienté vers les métiers manuels et le seul respect de la raison, débarrassé de la canaille des valets, les derniers des hommes après leurs maîtres, instruit par des leçons de choses et des expériences, tenu loin des immorales fables de La Fontaine et des livres en général, des manuels, des théories, apprenant la géométrie sur les gaufres et la physique avec un bâton de chaise, ne croyant rien sur parole, découvrant la cosmographie en regardant le lever du soleil, prémuni contre la misère et les coups du sort par son habileté manuelle et les métiers qu'il sait, gouverné à son insu par son habile mentor à l'aide de ses passions même, voué à la seule religion naturelle du vicaire savoyard, au respect de la conscience morale, et marié à une fille dans son genre, et c'est Sophie.

Jamais la femme n'a été confinée dans la frivolité pure autant qu'elle le fut au XVIIIe siècle.

Montesquieu reconnaît aux femmes des « agréments » auxquels elles doivent un ascendant qui cesse avec eux. De dignité, de personnalité, de valeur individuelle, d'élévation morale, il n'est point question.

Rousseau n'a pas contribué à améliorer cette opinion. Il a subordonné la destinée de la femme à celle de l'homme ; il ne lui assigne d'autre rôle que de plaire à l'homme, et met ainsi en jeu sa coquetterie. « Toute l'éducation des femmes, dit-il, doit être relative aux hommes, leur plaire, etc. ». C'est refuser à la femme son individualité à part, sa destinée propre ; il en fait une vigne qui enivre, et qui s'appuie. Sophie a été créée tout exprès pour qu'Émile fût heureux.

Rousseau est de ceux qui ont le plus nettement dénoncé et aussi favorisé la frivolité féminine. S'il regarde une petite fille, il est frappé de la voir jouer à la poupée, l'habiller, la parer, jusqu'à en oublier l'heure du repas : « elle a plus faim de parure que d'aliments ». Il la voit toute à sa coquetterie, attendant l'âge d'être sa poupée elle-même, et il ne l'en blâme pas. A son goût une jeune fille doit être enjouée, folâtre, chanter, danser, c'est ce qu'elle peut faire de mieux, étant incapable de soutenir un raisonnement, d'avoir une volonté logique et d'user de sa liberté. Elle n'a que faire de savoir

lire ; qu'elle sache seulement chiffrer. Les sciences, la littérature, la dépassent trop pour qu'elle les comprenne. Bref, il la tient quitte si elle est habile ménagère et compagne agréable ; il lui refuse toute valeur intellectuelle et la confine dans l'ordre matériel de l'éducation pratique et d'une honnête coquetterie ; il ferme sur elle la porte de la cuisine, dont elle ne sort que pour aller danser.

Et encore, quelle ménagère d'opéra-comique, dont son père assure qu'elle laissait plutôt aller tout le dîner par le feu que de tacher sa manchette, et qui ne va pas au jardin parce que la terre est malpropre !

Le livre eut le succès qu'on sait, et qui est bien tombé.

On éleva à la Jean-Jacques. Point de maîtres, pas de leçons. Les enfants de la première jeunesse furent livrés à la nature, et comme la nature n'apprend pas l'orthographe et encore moins le latin, on vit paraître tout à coup dans le monde, des jeunes gens de l'ignorance la plus surprenante.

Ce système n'a pas prévalu ; on n'a guère trouvé d'idées pratiques dans cet ouvrage trop lyrique, trop romanesque et trop sentimental pour un traité de pédagogie, qui n'a même pas pour lui l'originalité, sans compter le défaut pratique que Mme de Staël relevait avec esprit : dans ce plan, chaque homme serait obligé de consacrer toute sa vie à l'éducation d'un autre, et les grands-pères seuls se trouveraient libres de commencer une carrière personnelle.

Ses *Confessions* sont ce qu'il voulut qu'elles fussent, un ouvrage unique par une véracité sans exemple. Leur lecture en est attachante, et c'est sinon le plus philosophique, du moins le plus durable de ses écrits, et celui qui se lit encore le plus, pour ses pages cyniques ou charmantes, brutales ou idylliques, orgueilleuses ou tendres.

Il eut beaucoup d'ennemis. Les Encyclopédistes lui en voulaient de sa *Lettre à d'Alembert*, de son aversion pour les athées, de sa bruyante querelle avec Voltaire à propos du théâtre de Genève, et de la Providence niée par le poème du *Désastre de Lisbonne*.

Est-il aimable ? Legouvé a écrit cette fine page de psychologie :

On a dit les femmes de Rousseau, mais on n'a jamais dit les femmes de Voltaire. Je comprends bien la raison de son influence sur elles. Qu'est-ce que Jean-Jacques Rousseau? Une machine électrique. Rien ne sort paisiblement de sa plume, tout en jaillit. Idées, systèmes, sentiments, théories philosophiques, théories politiques, théories religieuses, éclatent dans ses livres, comme autant d'étincelles aiguës qui font tressaillir de la tête aux pieds ces créatures nerveuses et impressionnables. Mais le fait curieux, c'est que leur propre action sur ce qu'il écrit est presque nulle ; elles y ont une très grande place et une très petite part. L'âme féminine est absente de son œuvre. Je m'explique : Personne ne s'est plus occupé de la famille que J.-J. Rousseau, et il n'a pas connu les affections les plus saintes et les plus saines de la famille. Personne ne s'est plus occupé des femmes que Rousseau, et il n'a pas connu les femmes dans ce qu'elles ont de meilleur ; il ne les a pas vues dans leurs plus beaux rôles.

Il n'a pas été élevé par une mère.

Il n'a pas été élevé par une sœur.

Il n'a pas eu de fille.

« La femme qu'il a appelée sa femme était une créature inférieure, ne répondant en rien au titre sacré d'épouse.

« Quel vide dans une existence, dans un cœur, dans une intelligence, dans une conscience, que ces quatre êtres de moins !

« En dépit de son génie et de ses services, Jean-Jacques Rousseau n'est pas aimé. Il n'a pas les cœurs, comme dit Bossuet. Pourquoi ? Il n'a eu que des amours de tête et de sens. Par je ne sais quelle fatalité, ce malheureux homme n'a pas plus connu la pure tendresse d'une jeune fille que la sainte affection d'une mère et d'une sœur. Ses passions même ont toujours, par la force des circonstances, quelque chose de frelaté et d'artificiel. Quoi de plus hétéroclite que son ménage à quatre avec Mme d'Houdetot ! Ce n'était de sa part qu'un incroyable amalgame de sensualité et de rhétorique. Il lui écrit des lettres brûlantes, qu'il sait brûlantes, et dont il se ressert ensuite dans sa *Nouvelle Héloïse*. Il entre tant de littérature dans son amour, qu'il n'y a pas d'amour vrai dans

sa littérature, pas plus, hélas ! que dans son cœur. Dès lors tout s'explique. Rousseau n'est pas aimé, parce qu'il n'a pas aimé. »

Le sensualisme a tué le sentiment; mais qui vibra davantage, qui reçut et donna de tels frissons, que les tressaillements n'en sont pas encore apaisés ?

L'influence de J.-J. Rousseau a été considérable, et l'écho de sa voix a franchi la tombe et les années. La Révolution lui a emprunté les formules qu'elle grava sur ses tables des Droits de l'Homme ; la pédagogie moderne lui doit des innovations pratiques, et l'*Emile* a peut-être concouru au réveil de l'esprit scientifique, positif, critique qui caractérise le XIXe siècle : il a fondé le culte de la conscience et affirmé la foi dans la Providence ; il a tout enflammé, il a divinisé les sentiments, décuplé les sensations, galvanisé l'éloquence, allumé le lyrisme, favorisé l'intrusion violente de la personnalité dans les lettres, découvert le sentiment du pittoresque, des montagnes, des paysages, présagé et préparé le romantisme, enthousiasmé et formé Gœthe et Schiller, Kant et Fichte, Herder, Pestalozzi, et catéchisé longtemps après sa mort les générations. Il est de tous les écrivains français celui qui mit dans la littérature le plus de sincérité et de foi ardente, le moins de dilettantisme ; sa plume a soulevé le monde, son encre eut la vertu du sang des apôtres, et ses paroles ont été des actes.



Le grand œuvre du siècle, où il mit ses aspirations, ses regrets, ses espoirs, ses colères, le plus intime et le plus profond de lui-même, ce fut *L'Encyclopédie*, et c'est Diderot qui la personnifie.

Mais avant de parler de lui, je vous présenterai deux penseurs qui l'ont précédé, et qui furent les précurseurs de ce grand mouvement d'idées, Fontenelle et Montesquieu.

Fontenelle ! le joli nom et le joli auteur ! et qu'il est injustement oublié sur tous les programmes de la jeunesse ! qu'au moins il ait une petite place dans la mémoire des adultes !

Il était de Rouen (1). Sa mère était la sœur du grand Cor-

(1) 11 février 1657. — 9 janvier 1757.

neille. Le neveu n'a pas démérité de l'oncle. Il fit des études brillantes, étonna ses maîtres, fut ensuite avocat, et se consacra aux lettres.

Que sait-on, en général, de lui ? Qu'il a vécu cent ans, qu'il a fait *La Pluralité des Mondes*, et qu'il avait beaucoup d'esprit. Et cela est suffisant.

Il composa d'abord de petits vers, des opéras, une mauvaise tragédie, *Aspar*, qui serait aujourd'hui ignorée sans le trait plaisant de Racine :

> Ces jours passés, chez un vieil histrion,
> Un chroniqueur émut la question
> Quand, dans Paris, commença la méthode
> De ces sifflets qui sont tant à la mode.
> « Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer. »
> Gens pour Pradon voulurent parier.
> « — Moi, dit l'acteur, je sais toute l'histoire
> Que par degrés je vais vous débrouiller.
> Boyer apprit au parterre à bâiller ;
> Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
> Pommes sur lui volèrent largement;
> Mais quand sifflets prirent commencement,
> C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle),
> C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle.

Aussi Fontenelle, vexé, fut hostile au camp des amis de Racine et de Boileau, des anciens : il fut, en bon neveu, pour Corneille et pour les Modernes, dans les querelles fameuses.

A son arrivée à Paris, il habita dans la maison de feu le grand Corneille, où vivait toujours l'autre oncle, Thomas Corneille. Là, dans des causeries familières, il se documentait pour son ouvrage, encore estimé aujourd'hui, la *Vie de Corneille*.

Il commença par imiter son compatriote Segrais dans l'églogue, où il crut mettre tout le sentiment qui lui manqua dans la vie.

Idyllique par raison et par conviction, il a nettoyé et verni la nature dans dix propres églogues, et dans un *Endymion*.

Dans ses *Dialogues des Morts* (1683) à la manière de Fenelon, tous ses morts ont trop de bel esprit uniformément ; ils sont des ombres projetées par Fontenelle.

L'*Histoire des Oracles*, d'après Van Dale, médecin anabaptiste de Harlem, est une sage réfutation des préjugés et des superstitions, et lui attira, ainsi que sa *Relation de Bornéo*, la colère des dévots.

Le titre le plus durable de sa gloire est son *Histoire de l'Académie des Sciences*, qu'il écrivit au fur et à mesure pendant le temps qu'il en fut secrétaire perpétuel (1699-1757), publiant un volume par an : il y a recueilli les *Eloges* des académiciens disparus. Ce sont des pages de premier ordre.

Les éloges de Vauban, de Leibniz, du tzar Pierre I[er], de Newton, de Cassini, devraient être des pages classiques. Dans les autres, qui révèlent des noms moins connus, le rôle, la grandeur, le désintéressement, la droiture des savants sont retracés avec une chaleur qui étonne de la part de ce faux sceptique : il vaut mieux que sa réputation.

Il fut membre de l'Académie Française en 1691, à 34 ans, et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1701.

On parle encore, bien qu'on ne le lise plus, de son ouvrage : *La Pluralité des Mondes*.

Vulgarisateur aimable, il y a mis l'astronomie à la portée des gens du monde ; il a ouvert la porte des salons à Uranie, et a jonché d'étoiles le parterre de la conversation. Et c'est une vision charmante que laisse le livre : la nuit, dans le parc, tandis que les astres scintillent dans le ciel sombre, des formes gracieuses de dames en robes claires et de cavaliers en habits brodés se promènent dans les allées et sur les degrés en pierre du perron de la terrasse, en avant du château aux fenêtres éclairées : c'est la jolie classe de Fontenelle qui prend sa leçon d'astronomie à la face des cieux.

Après le souper, la marquise, jeune et belle, s'est assise dans le parc, et Fontenelle auprès d'elle. Elle regarde les astres, et elle interroge, elle veut des éclaircissements sur ce grand mystère de l'infini. Fontenelle veut se dérober :

— Non, il ne sera pas dit que dans un bois, à dix heures du soir, j'ai parlé de philosophie à la plus aimable personne que je connaisse.

On y vient cependant, et les systèmes, les hypothèses, les explications se succèdent avec charme, élégance, aisance et

esprit. Il fait sourire la raison, et jette le manteau gracieux de la fantaisie sur les épaules osseuses de la philosophie.

Il n'a pas fait de découvertes scientifiques ; mais il a découvert le style qui les a répandues. Il est le premier qui ait mis les sciences en lumière et les savants à la mode. Il a écrit non pour les érudits, mais pour les ignorants « qui sont mes véritables marquises ». Les savants de tous les temps lui ont témoigné une reconnaissance et un culte qui consacrent son autorité et font honneur à ses connaissances, à la force de sa pensée. Flourens l'a dit :

« — Il lui est arrivé la même chose qu'à Buffon; l'écrivain a fait oublier le savant et le philosophe. »

Sous une telle plume, il n'est pas de regret plus flatteur. Cette œuvre n'est pas seulement jolie ; elle a eu une portée.

« L'esprit philosophique, aujourd'hui si généralement répandu, doit ses premiers progrès à Fontenelle, disait Grimm. Il est vrai. Il n'a pas seulement vulgarisé la science, mais l'esprit de critique et de raison. Et cela sans insistance, aimablement, en homme du monde qui met la délicatesse audessus de la passion. Il fuyait les extrêmes, et se complaisait dans une charmante douceur.

Théocrite le choque par la crudité brutale de ses peintures; le réalisme lui fait horreur et dégoût. La vigueur l'épouvante; c'est un homme de demi-teinte et de demi-son. Eschyle le déconcerte par trop d'éclat. Il ne le comprend pas, et l'appelle un fou qui a des éclairs de génie, comme un homme ivre a des éclairs de raison. Il déteste les secousses, les grands gestes, les passions fortes, les bourrasques du sentiment. C'est un calme, un discret, un égoïste amoureux de son repos. Voltaire l'a bien nommé :

Le normand Fontenelle, amoureux du repos.

Sa réputation d'homme d'esprit est encore vivace et de bon aloi. Il avait de la repartie, de la verve, de l'à-propos, de la finesse.

Après sa réception à l'Académie, il disait :



— Il n'y a plus que trente-neuf personnes dans le monde qui aient plus d'esprit que moi!

Il a fait ces deux vers sur l'Académie :

> Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux,
> Et sommes-nous quarante, on se moque de nous.

Ses mots n'ont rien perdu de leur saveur.

Un ecclésiastique l'entretenait de la religion :

— Dieu n'a-t-il pas fait l'homme à son image ?

— Je ne sais, répond Fontenelle ; mais en tous cas l'homme le lui a bien rendu.

Il rencontre un homme de sa connaissance qui venait de se marier, il lui demande si sa femme est jolie.

— Elle est très aimable ; elle a de l'esprit, des lumières.

— Ce n'est pas ce que je vous demande, répliqua Fontenelle ; est-elle jolie ? Une femme n'est obligée qu'à cela.

C'est un peu court. Il disait encore :

— Il y a trois choses que j'ai toujours beaucoup aimées et auxquelles je n'ai jamais rien compris : la musique, la peinture et les femmes.

La Bruyère a fait son portrait sous les traits de Cydias :

Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Eschine foulon et *Cydias* bel esprit, c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande, et des compagnons qui travaillent sous lui : il ne vous saurait rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Dosithée*, qui l'a engagé à faire une élégie : une idylle est sur le métier, c'est pour *Crantor*, qui le presse, et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous ? Il réussit également en l'un et en l'autre. Demandez-lui des lettres de consolation, ou sur une absence, il les entreprendra. Prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde, et de le présenter enfin dans les maisons comme homme rare et d'une exquise conversation ; et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, Cydias, après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués. Différent de ceux, qui, convenant de principes, et connaissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentiments, il n'ouvre la bouche que pour contredire : « Il me semble, dit-il gra-

cieusement, que c'est tout le contraire de ce que vous dites » ; ou : « Je ne saurais être de votre opinion : » ou bien : « Ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre, mais... Il y a trois choses, ajoute-t-il, à considérer... » et il en ajoute une quatrième... fade discoureur, qui n'a pas mis plus tôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer.

C'est le pendant de l'épigramme de J.-B. Rousseau :

Depuis trente ans un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est pas tout: chez l'espèce femelle
Il brille encor, malgré son poil grison;
Il n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité caillettes ont raison;
C'est le pédant le plus joli du monde.

L'âge n'émoussa pas cette vivacité. Il demeura un spirituel vieillard, et Diderot l'appelait : « Un vieux château où il revient des esprits. »

A l'une de leurs séances, les membres de l'Académie délibéraient pour savoir si on devait admettre ou rejeter Piron.

Fontenelle était alors âgé de quatre-vingt-dix-huit ans. Il s'était fait transporter à l'Académie. Comme il était complètement sourd, il jugea, par les gestes de quelques académiciens, que les esprits s'échauffaient.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il.

— Monsieur, lui répondit La Chaussée, on parle de M. Piron. Nous avouons tous qu'il a droit au fauteuil ; mais il a fait son *Ode*, l'*Ode* que vous connaissez.

— Ah ! oui, reprit l'auteur des *Mondes* ; s'il l'a faite, il faut bien le gronder ; mais s'il ne l'a point faite, il ne faut pas le recevoir.

Ce mot encore est plaisant. Un écrivain lui déclarait

— Je voudrais vous louer, mais pour cela il me faudrait la finesse de votre esprit.

— N'importe, répondit Fontenelle, louez toujours.

Il mettait une certaine philosophie dans ses boutades, qui témoignent toujours une observation avisée.

Ceci est fort juste :

— Le bon a besoin de preuves ; le beau n'en demande point.

Il se nuisit par une affectation de dureté et de sécheresse.

— Je n'ai jamais fait : Ah ! ah ! déclarait-il.

Il ne connut pas l'enthousiasme, l'entraînement. Il était de sens rassis. Il manqua d'un sentiment profond.

Il ne fut ni mari ni père.

Il osait professer:

— Il faut avoir le cœur froid et l'estomac chaud.

On cite de lui des traits regrettables d'insensibilité.

Il vivait avec M. d'Aube, son neveu, à la mode de Bretagne, qui n'était pas d'humeur agréable, si l'on en juge par ces vers de Rulhière :

> Avez-vous, par hasard, connu feu Monsieur d'Aube,
> Qu'une ardeur de dispute éveillait jusqu'à l'aube?

Or, M. d'Aube n'aimait les asperges qu'à la sauce, et Fontenelle ne les aimait qu'à l'huile.

Pour contenter l'un et l'autre goût, on accommodait la moitié des asperges à la sauce, et l'autre moitié à l'huile.

Un matin, il y avait des asperges pour déjeuner ; l'infortuné d'Aube tomba tout à coup sur le parquet, frappé d'apoplexie.

Fontenelle court à la porte et crie à la cuisinière :

— Toutes les asperges à l'huile !

Et cela n'est pas si joli.

Mme de Tencin lui disait un jour en lui frappant sur la poitrine :

— Ah! que je vous plains, car ce n'est pas un cœur que vous avez là, c'est de la cervelle.

De fait, quand on lui annonça la mort de Mme de Tencin, chez qui il passait sa vie, il dit pour tout regret et avec sa douceur ordinaire.

— Eh bien, j'irai dîner chez Mme Geoffrin.

Celle-ci, qui était la bienfaisance même, cherchait souvent à émouvoir sa sensibilité en faveur d'une infortune quel-

conque ; elle y déployait cette éloquence qui vient du cœur et qui émeut les plus indifférents.

Fontenelle s'enfonçait dans son grand fauteuil, puis, après un moment de silence, il disait :

— C'est bien fâcheux.

Mais Mme Geoffrin était tenace, et quand il s'agissait de secourir les malheureux, elle n'abandonnait pas facilement la partie :

— Fontenelle, donnez-moi donc cinquante louis pour ces malheureux.

Et il les donnait.

Comment concilier ces accès de misanthropie et d'égoïsme avec les actes généreux dont il a varié sa conduite?

Apprenant que Marivaux était dans la gêne, il lui apporta cent louis. Marivaux les refusa en disant :

— Je sais tout le prix de votre amitié et de la preuve touchante que vous m'en donnez. J'y répondrai comme je le dois et comme vous le méritez : je regarde ces cent louis comme reçus, et je m'en suis servi : je vous les rends avec reconnaissance. »

On a dit :

— Parbleu ! Fontenelle savait bien à qui il s'adressait !

Ce jugement est peut-être sévère. Il donna plus d'une fois des marques de bienfaisance et d'amitié; mais il était prudent et réservé, et proportionnait sa bienveillance au mérite de chacun. Il était parfois un fanfaron de dureté, et il ne faut pas toujours le prendre à la lettre.

Grimm lui reproche beaucoup le mot fameux : « Si j'avais la main remplie de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir. »

Grimm se trompe : en dépit du mot, Fontenelle l'a souvent ouverte.

Voltaire l'appelle le discret Fontenelle. Fallait-il qu'il fût aussi indiscret que Voltaire?

On connaît ce mot où se marque si bien ce que sa délicate réserve eut de meilleur :

« Il ne m'est jamais arrivé de jeter le moindre ridicule sur la plus petite vertu. » Et sa réponse au Régent qui le pres-

sait d'accepter la présidence perpétuelle de l'Académie des Sciences :

« Ah! monseigneur, ne m'ôtez pas la douceur de vivre avec mes égaux. »

On sait encore qu'il disait des bonnes actions : « Cela se doit ».

Et du sage : « Qu'il tient peu de place, et en change peu ».

Nombre de gens le tenaient en grande estime.

On lui demandait par quel moyen il s'était fait tant d'amis et pas un ennemi.

— En mettant en pratique ces deux axiomes : « Tout est possible », et « Tout le monde a raison ».

Il a vécu cent ans. Quand on le félicitait de sa longévité, il interrompait son interlocuteur :

— Chut ! Taisez-vous ! la Mort m'a oublié ! Ne dites rien, vous la feriez penser à moi.

En 1757, il devint malade. A un si grand âge, c'était grave.

Son médecin s'informa s'il souffrait.

— Je ne sens, dit-il, autre chose qu'une difficulté d'être.

Puis à un de ses amis qui lui demandait :

— Comment cela va-t-il ?

— Cela ne va pas, cela s'en va.

Et il ajoutait avec un soupir :

— J'envoie devant moi mes gros équipages.

Près d'expirer, il fit encore cette pointe :

— Voilà la première mort que je vois.

A son enterrement, Piron observa :

— Voilà la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour ne pas dîner en ville.

Cette saillie était l'oraison funèbre qui convenait à cet homme d'esprit.



Montesquieu fut de la même famille, avec plus de gravité.

Il y a une médaille de Dassier qui porte l'effigie de Mon-

tesquieu (1) en 1755. Il semble qu'on n'ait pas pu faire de lui un portrait mieux approprié. Cette tête glabre aux cheveux courts, ce profil de consul romain appelle la glyptique et le camée. L'auteur des *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, du *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, de l'*Esprit des Lois*, est un Romain, un jurisconsulte des bords du Tibre, transporté dans le Bordelais, au pays d'Ausone et des Gascons.

Son enfance s'écoula dans le château de ses pères, les Secondat de la Brède de Montesquieu, dans ce manoir à tourelles entouré d'eau, que la famille occupe toujours. Elève aux oratoriens de Juilly, il fit son droit, perdit son père, et hérita d'un oncle qui lui laissa une charge de président à mortier : il avait 27 ans. Ses discours de rentrée témoignaient déjà d'une pensée élevée, neuve, hardie. Il releva l'Académie de Bordeaux, pour laquelle il écrivit des Mémoires scientifiques, gages de l'activité et de la variété de son esprit.

On ignore les causes qui ont pu le pousser vers les sciences et l'en éloigner ensuite. La biographie de Montesquieu reste obscure et incomplète : les travaux qu'il a inspirés n'apportent rien à cet égard. On ne sait guère de lui, que ce qu'il en a dit.

De taille moyenne, maigre, nerveux, le nez fort, la bouche sensuelle, le front fuyant et dégagé, l'œil vif, ce fut un gascon fin et malicieux, curieux, indépendant, esprit fort, galant jusqu'à la licence, fier de sa lignée, généreux, artiste, épris de l'antiquité, pour ses héros et pour ses artistes, modéré, pondéré, sans pathétique ni chaleur, observateur judicieux, conseiller avisé, très au fait et des travers individuels et des institutions d'Etat. Il s'analysait et se connaissait assez bien lui-même. Voici quelques traits de son étude :

— Une personne de ma connaissance disait : Je vais faire une assez sotte chose : c'est mon portrait, je me connais assez bien. — Je n'ai presque jamais eu de chagrin, encore moins d'ennui. Ma machine est si heureusement construite, que je suis frappé par tous les objets, assez vivement pour qu'ils

(1) 1689-1755.

puissent me donner du plaisir, pas assez pour qu'ils puissent me causer de la peine. L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé. Je m'éveille le matin avec une joie secrète de voir la lumière ; je vois la lumière avec une espèce de ravissement ; et tout le reste du jour je suis content. Je passe la nuit sans m'éveiller ; et le soir, quand je vais au lit, une espèce d'engourdissement m'empêche de faire des réflexions. Je suis presque aussi content avec des sots qu'avec des gens d'esprit ; car il y a peu d'hommes si ennuyeux qui ne m'aient amusé ; très souvent il n'y a rien de plus amusant qu'un homme ridicule. Je ne hais pas de me divertir en moi-même des hommes que je vois, sauf à eux à me prendre à leur tour pour ce qu'ils veulent. Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers, je m'y suis attaché comme au mien propre : j'ai pris part à leur fortune, et j'aurais souhaité qu'ils fussent dans un état florissant. Je n'ai pas été fâché de passer pour distrait ; cela m'a fait hasarder bien des négligences qui m'auraient embarrassé. J'aime les maisons où je puis me tirer d'affaire avec mon esprit de tous les jours. Dans les conversations et à table, j'ai toujours été ravi de trouver un homme qui voulût prendre la peine de briller ; un homme de cette espèce présente toujours le flanc, et tous les autres sont sous le bouclier. Rien ne m'amuse plus que de voir un conteur ennuyeux faire une histoire circonstanciée sans quartier ; je ne suis pas attentif à l'histoire, mais à la manière de la faire. Pour la plupart des gens, j'aime mieux les approuver que les écouter. Quand je me fie à quelqu'un, je le fais sans réserve ; mais je me fie à très peu de personnes. Je suis amoureux de l'amitié. Dans mes terres avec mes vassaux, je n'ai jamais voulu que l'on m'aigrît sur le compte de quelqu'un. Quand on m'a dit : « Si vous saviez les discours qui ont été tenus !... Je ne veux pas les savoir », ai-je répondu. Si ce qu'on voulait rapporter était faux, je ne voulais pas courir le risque de le croire ; si c'était vrai, je ne voulais pas prendre la peine de haïr un faquin. En entrant dans le monde, on m'annonça comme un homme d'esprit, et je reçus un accueil assez favorable des gens en place ; mais

lorsque, par le succès des *Lettres Persanes*, j'eus peut-être prouvé que j'en avais et que j'eus obtenu quelque estime de la part du public, celle des gens en place se refroidit ; j'essuyai mille dégoûts. Comptez qu'intérieurement blessés de la réputation d'un homme célèbre, c'est pour s'en venger qu'ils l'humilient, et qu'il faut soi-même mériter beaucoup d'éloges pour supporter patiemment l'éloge d'autrui. J'avoue que j'ai trop de vanité pour souhaiter que mes enfants fassent un jour une grande fortune, ce ne serait qu'à force de raison qu'ils pourraient soutenir l'idée de moi ; ils auraient besoin de toute leur vertu pour m'avouer, ils regarderaient mon tombeau comme le monument de leur honte. Je puis croire qu'ils ne le détruiraient pas de leurs propres mains ; mais ils ne le relèveraient pas, sans doute, s'il était à terre. Je serais l'achoppement éternel de la flatterie et je les mettrais dans l'embarras vingt fois par jour, ma mémoire serait incommode et mon ombre malheureuse tourmenterait sans cesse les vivants. La timidité a été le fléau de toute ma vie ; elle semblait obscurcir jusqu'à mes organes, lier ma langue, mettre un nuage sur mes pensées, déranger mes expressions. J'étais moins sujet à ces abattements devant des gens d'esprit que devant des sots ; c'est que j'espérais qu'ils m'entendraient. Cela me donnait de la confiance. Dans les occasions, mon esprit, comme s'il avait fait un effort, s'en tirait assez bien... J'ai la maladie de faire des livres, et d'en être heureux quand je les ai faits. Je n'ai jamais aimé à jouir du ridicule des autres. J'ai été peu difficile sur l'esprit des autres. J'étais ami de presque tous les esprits et ennemi de presque tous les cœurs. J'aime mieux être tourmenté par mon cœur que par mon esprit. Je fais faire une assez sotte chose : c'est ma généalogie... »

Ajoutez qu'il était bon et philanthrope, qu'il sauva la vie au mécanicien anglais Sully, et qu'il avait la bienfaisance modeste.

On sait l'histoire du jeune batelier Robert, à Marseille, qui promenant Montesquieu sur l'eau, lui conta l'aventure de son père, captif en Afrique, et les efforts qu'il faisait avec toute

sa famille afin d'amasser les 2.000 écus exigés pour la rançon. Six semaines après, le père, racheté en secret par Montesquieu, reparut libre et muni d'argent chez lui. Reconnu deux ans après dans la rue par le jeune homme, Montesquieu se déroba à sa reconnaissance. Ce n'est qu'après sa mort que l'on eut la certitude de ce bienfait, par une note trouvée dans ses papiers, et relative à une somme de 7.500 livres payée au banquier anglais Main, à Cadix.

Ce côté de sa nature reparaît dans telle de ses œuvres, comme ses *Discours* ou le conte de *Lysimaque*.

Il passa la plus grande part de son temps à La Brède, occupé à cultiver ses vignes.

Pour l'approcher de plus près, suivons-y le visiteur lord Charlemont :

« Nous nous mîmes en route de si bonne heure que nous arrivâmes à son château avant qu'il fût levé. Le domestique nous conduisit dans la bibliothèque. Le premier objet qui attira notre curiosité, ce fut un livre ouvert dans lequel il paraissait avoir lu la veille ; une lampe éteinte se trouvait auprès du livre... Notre étonnement s'accrut encore à l'entrée du président, dont l'extérieur et les manières ne répondaient aucunement à ce que nous avions attendu. Au lieu d'un philosophe sévère et sombre, dont la présence aurait dû pénétrer de respect des jeunes gens tels que nous l'étions, ce fut un Français poli, gai et spirituel, qui nous aborda. Après nous avoir rendu mille grâces de l'honneur que nous lui faisions, il nous demanda si nous voulions déjeuner; et comme nous répondions que nous venions de prendre quelque chose dans une auberge voisine, il nous dit : « Eh bien, dans ce cas promenons-nous, la journée est belle ; je serais bien aise de vous montrer ma terre que j'ai cherché d'arranger et de cultiver à la manière anglaise. »

« Nous l'accompagnâmes à la ferme, et arrivâmes ensuite à un joli bosquet entouré d'une haie et percé d'allées. L'entrée en était fermée par une barrière haute de trois pieds et serrée par un cadenas. Après avoir fouillé dans ses poches pour chercher la clef : « Pourquoi, s'écria-t-il, attendrions-

nous? Vous, messieurs, sauterez sûrement aussi bien que moi, et cette barrière ne m'arrêtera pas. »

« A ces mots, il prit un élan et sauta par-dessus la barrière; nous suivîmes son exemple, charmés de ce que le philosophe voulait bien être notre camarade. A Paris je l'ai souvent rencontré dans la société, et j'ai toujours été étonné de sa politesse, de sa prévenance et de sa gaieté. Le petit maître le plus accompli n'aurait pu être plus divertissant et plus grand causeur que le philosophe sexagénaire. »

A Paris, il fréquenta chez Mme de Tencin, chez Mme de Lambert, chez Mme du Deffand, chez le duc de Bourbon, comme aussi au Club de l'Entresol, où l'on philosophait. C'est chez le duc de Bourbon qu'il vit et aima la belle Mlle de Clermont, pour laquelle il écrivit *Le Temple de Gnide*, petit poème en prose, trop fade et trop long madrigal (1725). Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un « arome subtil de sachet desséché dans un cabinet de rococo ». Des pages font songer à André Chénier, qui les a lues à coup sûr.

Il disait :

— L'esprit que j'ai, est un moule, on n'en tire jamais que les mêmes portraits.

Il y a du vrai en un sens : les quelques ouvrages qu'il nous a laissés sont comme des reprises, des répliques, des états successifs et de plus en plus complets, jusqu'au degré final, où brille *L'Esprit des Lois*. Et cela est déjà vrai des *Lettres Persanes*.

Les *Lettres Persanes* (1721) font une date littéraire. Elles auraient suffi, même sans *L'Esprit des Lois*, à classer leur auteur au rang des meilleurs écrivains. L'idée première est la même que dans le *Siamois à Paris* de Dufresny.

Deux Persans, l'un plus enjoué, Rica, l'autre plus méditatif, Usbek, visitent Paris et notent leurs impressions.

Ils découvrent, observent, racontent la vie à Paris avec toute la malicieuse naïveté de leur exotisme. Demêlez-y trois éléments : le roman galant, la satire, le côté sérieux. L'Orient était à la mode, le libertinage aussi ; on était sous la Régence, et Montesquieu a toujours eu un faible pour la grivoiserie

Il y paraît dans les *Lettres*, comme aussi dans *Arsace et Isménie* et dans le *Voyage à Paphos*.

Chardin, les *Mille et une Nuits*, avaient mis l'Orient au goût du jour. Montesquieu en fut séduit et entiché par le penchant qu'il y trouvait vers le lascif et le libertin.

« Il y a un effort de précision, parfaitement déplacé, dans ces récits scabreux, et par suite assez désobligeants. Si Montesquieu s'était borné à reproduire les détails de mœurs recueillis par Chardin, ces détails passeraient, à la rigueur, pour de la couleur locale. Mais il n'en est rien. Montesquieu brode sur le canevas du voyageur, et y brode à sa façon de parlementaire libertin. « La pudeur, dit quelque part Chardin, ne permet pas qu'on se souvienne seulement de ce qu'on a entendu sur un tel sujet. » Montesquieu n'a point entendu ce qu'il a imaginé, et il l'a décrit avec indiscrétion. Il y a tout un attirail de harem, plus gascon que persan, toute une polygamie plus européenne qu'orientale, dont l'étalage a je ne sais quoi de travesti, de fané, de vieillot. » (A. Sorel.)

C'était être à la mode, comme aussi de décrire ces eunuques dont il a dramatisé le sort, et dans le portrait desquels M. Sorel reconnaît plaisamment « de l'Abélard posthume et du Triboulet anticipé ».

Ces lettres racontent tout un roman d'allure libre et amusante. L'intrigue y supporte des portraits, des scènes pleines de malice et de verve : et ici Montesquieu continue La Bruyère, Saint-Simon, Lesage et son *Diable Boiteux*. Cet élément de chronique scandaleuse en fit le succès. La satire s'y élève parfois à un ton plus noble : sur le pape, le roi, l'église, la société (lettre 145), le langage se fait grave : c'est de l'ironie de magistrat et de grand seigneur hautain, qui oublie parfois ses Persans, et, sur les devoirs des législateurs, la tolérance, l'honneur, les gouvernements d'Asie et d'Europe, la dépopulation, les finances, le principe du gouvernement républicain, parle avec chaleur, éloquence, et fait pressentir déjà *L'Esprit des Lois*.

L'effet fut considérable. Enhardi par cet essai, il vendit sa charge de président et se consacra aux lettres, en même temps qu'à l'exploitation de ses vignobles du Borde-

lais. Il fut reçu à l'Académie Française en 1727. On raconte, mais il n'est pas prouvé, que pour le faire recevoir, on soumit au cardinal de Fleury une édition cartonnée des *Lettres*, d'où les impuretés avaient été expurgées.

C'est un petit livre exquis, spirituel, amusant, plein d'observation et de vérité implacable, avec plus de gravelure, et aussi plus de philosophie, que le *Diable Boiteux*, auquel il fait songer : Les *Caractères* de La Bruyère, le *Diable Boiteux*, les *Lettres Persanes*, marquent l'avènement d'une science nouvelle, l'observation et la peinture vraie des gens et de la société, sans déformation ni fantaisie : c'est l'origine du roman de mœurs et du réalisme.

Dans les *Lettres Persanes*, les pages charmantes, déjà classiques abondent :

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé et qu'on se soit pourvu des choses nécessaires qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes qu'on jurerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrêmement peuplée, et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être : depuis un mois que je suis ici, je n'y ai pas encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux partie de leur machine que les Français : ils courent, ils volent : les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux, les feraient tomber en syncope. Pour moi, qui ne suis point fait à ce train et vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien ; car encore passe qu'on m'éclabousse depuis les pieds jusqu'à la tête ; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement ; un homme qui vient après moi et qui passe, me fait faire un demi-tour ; et un autre, qui me croise de l'autre côté, me remet soudain où le premier m'avait pris ; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait ; si j'étais aux spectacles, je trouvais d'abord cent lorgnettes dressées contre ma figure, enfin jamais homme n'a tant

été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre qui disait entre eux : Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan. Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout : je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu. Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge ; je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville, où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit de Persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il restait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Libre de tous les ornements étrangers je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre à mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publiques ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche : mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement ! « Ah ! Ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? »

...Il me vient une pensée, reprit l'autre ; travaillons de concert à nous donner de l'esprit ; associons-nous pour cela. Chaque jour, nous nous dirons de quoi nous devons parler, et nous nous secourrons si bien que, si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes, et s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra rire tout à fait à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons du ton à toutes nos conversations, et qu'on admirera la vivacité de notre esprit, et le bonheur de nos reparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second. J'entrerai avec toi dans une maison, et je m'écrirai en te montrant : Il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me tournerai vers toi. Il ne s'y attendait pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers, et tu diras : J'y étais, quand il les fit ; c'était dans un souper, et il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi et moi, et l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent ; ils ne s'épargnent pas ; voyons comme il sortira de là : à merveille ! Quelle présence d'esprit ! voilà une véritable bataille ! Mais, on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés la veille. Il faudra acheter certains livres, qui sont des recueils de bons mots, composés à l'usage de ceux qui n'ont point d'esprit et qui en veulent contrefaire : tout dépend d'avoir des modèles. Je veux qu'avant six mois, nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure, toute remplie de bons mots...

« Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leur parure ? Une mode nouvelle viendrait détruire tout

mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers, et avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé. Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger ; il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Sur la coquetterie des femmes en dépit de l'âge, sur les conversations, la cour, la ville, les ministres, les magistrats, l'université, les académiciens, le café Procope, le quartier Latin, les financiers, les anciens et les modernes, le système de Law, le suicide, il a écrit des pages d'un tour charmant et vif, d'une profondeur aimablement déguisée, d'un style pur et ferme ; et il n'est pas jusqu'à ses utopies et ses rêves, ses théories communistes (lisez le si joli épisode des Troglodytes), ses regrets de l'état de nature, qu'il n'ait exprimés avec un agrément qui fait songer à Fénelon, et qui gêna et agaça plus tard le Voltaire des contes.

Le succès fut dû à la curiosité, à la verve satirique, à l'actualité, aux allusions, au caractère bien parisien de ces Orientaux.

Les étoffes persanes furent un voile jeté entre la malice de l'auteur et l'amour-propre de ses modèles.

Cependant Montesquieu travaillait à son grand ouvrage. Il compléta ses lectures en voyageant, alla en Hongrie, en Italie, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, et prit des notes sur la politique extérieure et sur les constitutions, comme avait fait jadis Aristote.

En 1730, il était de retour à La Brède. En 1734, il publia ses *Considérations* qui sont un chapitre long et détaché de l'*Esprit des Lois*. A cette date, il possède déjà sa philosophie de l'histoire. Il est prêt pour son chef-d'œuvre.

L'*Esprit des Lois* parut en 1748. Si, jusque vers 1848, ce livre fut le texte respecté qu'on citait comme oracle dans les discussions politiques et philosophiques, depuis la science politique a fait de tels pas que Montesquieu est fort distancé. Il reste toutefois un beau livre, qui est une grande étape dans l'histoire de la pensée humaine. On peut en dire, comme de l'*Histoire Naturelle* de Buffon, que le livre constate un esprit

plus vigoureux que l'œuvre elle-même. C'est cet esprit qu'il est intéressant de chercher et de définir.

Le plan de l'ouvrage est confus. En 31 livres, Montesquieu examine les lois dans leurs rapports avec les circonstances extérieures : gouvernement, liberté, nature, climat ; avec les circonstances internes : mœurs, commerce, religion. Les livres 27 à 31 sont annexes. De l'ensemble se dégage ce principe : dès que les hommes sont en société, il perdent le sentiment de leur faiblesse, et la lutte commence.

Hobbes disait qu'à l'état naturel, *homo homini lupus*, l'homme est un loup pour l'homme ; la société est une convention pour réfréner ces instincts cruels. J.-J. Rousseau verra dans la société une entente de quelques forts pour opprimer les faibles. Pour Montesquieu, la société c'est l'état de guerre.

En un an l'ouvrage eut vingt-deux éditions. Il fut loué, attaqué. Le fermier général Dupin en fit une critique sévère dans une brochure tirée à petit nombre, qui circula sous le manteau. Voltaire en donna un commentaire assez aigre, et déclara : « C'est de l'Esprit sur les Lois ». De fait, dans un livre si grave par son objet, on retrouve trop souvent l'auteur des *Lettres Persanes*, et il y a trop d'esprit, trop de petits chapitres, de titres facétieux (comme ceci : « Pour comprendre ce chapitre, il faut avoir lu le suivant »), de plaisanteries sur l'esclavage, sur les autodafés, de marivaudage. Voltaire n'avait pas tout à fait tort en lui reprochant de « faire le goguenard » dans un livre de jurisprudence. Le chapitre de la polygamie a de la gaieté. La logique du plan est lâche ; les transitions sont artificielles, les développements sont plutôt juxtaposés que liés : c'est une accumulation de notes, de lectures, avec des reprises, des redites. La répartition en trois sortes de gouvernements, monarchie, république, despotisme, ne contribue pas peu à jeter le trouble, car le despotisme n'est pas une forme de gouvernement. Une monarchie peut être ou n'être pas despotique, et une république aussi. Si le despotisme a pour ressort la crainte, est-il prouvé que la monarchie ait l'honneur, et la république la vertu? Il règne sur le tout indécision et confusion. De la liberté, on ne sait ce qu'il pense, tant il en parle différemment. Les erreurs

matérielles abondent : il ne faut pas leur attacher plus d'importance « qu'à des fractions dans de grands calculs », comme dit Villemain, pour défendre Montesquieu contre l'acharnement de Destutt de Tracy. Ce qu'il faut, c'est reconnaître que Montesquieu a créé l'importance de l'économie politique, dans un style de mérite éminent, laborieux sans doute, mais sobre, exact, juste et fort. Il fait entrer dans la littérature des idées qui lui restaient étrangères : il rend sociables la jurisprudence et la procédure, comme Pascal avait fait pour la théologie, comme Fontenelle ou Buffon pour les sciences. Il a la fermeté, la lucidité du regard. Ses conclusions ont été souvent confirmées depuis. Il a le premier posé les principes de la criminalité, et Beccaria le fira. Il n'a pas inventé ou proposé des constitutions et des lois : il a analysé et étudié celles qui existaient, montrant quelles sont les conditions historiques qui les déterminent. Il a été doué de la faculté d'apercevoir les rapports entre les faits et entre les lois. Tous les grands historiens qui ont paru depuis, lui doivent ce qu'ils ont été. Il est le père de la science historique moderne.

La *Défense de l'Esprit des lois* (1750), *Lysimaque*, *Arsace*, *L'Essai sur le goût*, les *Pensées diverses*, les *Notes sur l'Angleterre*, les poésies badines complètent le résumé de la carrière littéraire de ce magistrat viticulteur et mondain. On a depuis peu retrouvé et publié de lui des pages inédites qui ont de la saveur, des pensées qu'il valait la peine de retrouver, comme cette maxime ingénieuse :

« Les livres anciens sont pour les auteurs ; les nouveaux, pour les lecteurs. »

Il partageait son temps entre La Brède et Paris. Avec l'âge, les voyages le fatiguèrent. Il prit un mal de poitrine, qui emporta, en 1755, le plus sérieux et le plus frivole des philosophes.



Venons présentement à l'*Encyclopédie* et à son directeur, Diderot.

Denis Diderot (1) était le fils d'un digne coutelier de Langres,

(1) 5 octobre 1713-30 juillet 1784.

inventeur d'une lame, industriel très estimé dans sa ville. Denis avait une sœur d'humeur très vive comme lui, et un frère curé qu'il ne voyait pas. Il fit ses études au collège des Jésuites, où il fut mal noté. Mais son intelligence lui valut des succès, dont il conservait un souvenir attendri.

« — Un des moments les plus doux de ma vie, et je m'en souviens comme d'hier, ce fut lorsque mon père me vit arriver du collège, les bras chargés de prix que j'avais remportés, et les épaules chargées de couronnes qu'on m'avait décernées, et qui, trop larges pour mon front, avaient laissé passer ma tête. Du plus loin qu'il m'aperçut, il laissa son ouvrage, il s'avança sur sa porte et se mit à pleurer. C'est une belle chose qu'un homme de bien et sévère qui pleure. »

Ses escapades le firent congédier. Il prit le tablier et fit de la coutellerie paternelle, fort mal, si mal, que son père le mit à Paris au collège d'Harcourt pour reprendre ses études. Au sortir des classes, il fut clerc de procureur chez M. Clément de Ris, où il remplit sans succès son emploi, et passa son temps à étudier pour lui. Chassé, il habita une mansarde et connut la misère. Une pauvre servante vint à pied de Langres lui apporter un peu d'argent que lui envoyait sa mère. Il achetait des livres chez Mlle Babuti, la future Mme Greuze, qu'il aima. Il donna des leçons, fut précepteur, se promena au Luxembourg, en redingote de peluche grise éreintée par un des côtés, avec la manchette déchirée. Un certain mardi gras, n'ayant plus un sou vaillant, il battit le pavé toute la journée, et en rentrant à son auberge, il s'évanouit. L'hôtesse lui donna un morceau de pain. « Ce jour-là, disait-il plus tard, je jurai, si jamais je possédais quelque chose, de ne refuser de ma vie à un indigent, et de tout donner plutôt que d'exposer mon semblable à une journée de pareilles tortures. »

En 1743, il avait 30 ans ; il épousa une petite couturière, sa voisine. Elle était jolie, mais ignare, tracassière, trop inférieure à son mari, que d'ailleurs elle aimait.

« Souvent, dit Mme de Vandeul, lorsque mon père mangeait en ville, elle dînait ou soupait avec du pain, et se faisait un grand plaisir de penser qu'elle doublerait le lende-

main son petit ordinaire pour lui. Le café était un luxe trop considérable pour leur petit ménage ; mais elle ne voulait pas qu'il en fût privé, et chaque jour elle lui donnait six sous pour aller prendre sa tasse au café de la Régence et voir jouer aux échecs. »

Il eut d'elle quatre enfants, dont une fille, Mme de Vandeul (qui écrivit la biographie de son père). Il la trompa, avec l'infidèle Mme de Puisieux, une femme de lettres, puis avec Mlle Voland, une excellente amie digne de lui.

Cependant il travaillait pour vivre, faisait des traductions, écrivait les *Pensées philosophiques* (1746), les *Bijoux Indiscrets*, la *Lettre sur les Aveugles*, à propos d'une opération de la cataracte par Réaumur. Il y raillait la maîtresse de d'Argenson, qui le fit mettre en prison à Vincennes (juillet à novembre 1749), où Rousseau vint le voir et chercher l'idée de ses discours sur les *Arts* et sur l'*Inégalité*.

Remis en liberté, il se consacra à la grande œuvre de sa vie : l'*Encyclopédie*.



L'Encyclopédie du XVIIIe siècle ou *Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, suivit de près la traduction italienne de la grande Encyclopédie anglaise de Chambers, que Diderot mit en français ; et ce travail lui donna l'idée de dresser en France un inventaire des connaissances humaines, de refaire une *Somme*, comme le moyen âge, moins riche en savoir et plus à l'aise, en fit souvent. Il s'en ouvrit à d'Alembert qui s'associa à ce projet. Ils rédigèrent le prospectus en 1750, et d'Alembert écrivit la belle préface, *Tableau des connaissances humaines*. Dans ce programme, Diderot faisait l'éloge du travail manuel, jusque-là dédaigné et appelé travail servile ; il l'affranchit, l'exalta, l'encouragea, et il eut l'intuition de ce que devait devenir l'industrie moderne.

Les deux auteurs groupèrent autour d'eux tout ce que la France comptait alors de savants, d'écrivains. Diderot prit la rubrique des arts et métiers ; d'Alembert se chargea des

sciences mathématiques ; Voltaire ; J.-J. Rousseau pour la musique, Daubenton pour l'histoire naturelle, l'abbé Mallet pour la théologie, l'abbé Yvon, l'avocat Toussaint (jurisprudence), Eidous (blason), Le Blond (stratégie), Gaussier (coupe des pierres), d'Argenville (jardinage et hydraulique), Bellin (marine), docteur Tarin (anatomie), Louis (chirurgie), Malouin (chimie), Blondel (architecture), Lerey (horlogerie), Landois (beaux-arts), Cahusac, Falconnet, Devienne, Marmontel, Dumarsais (grammaire), composèrent un imposant état-major.

Diderot était l'homme désigné pour diriger une pareille armée. Remarquablement doué, initié à toutes les sciences, favorisé d'une incroyable facilité de parole, de style, de mémoire et d'assimilation, il était, comme dit Grimm, « la tête la plus naturellement encyclopédique ». Sciences, beaux-arts, métaphysique, calcul, érudition, archéologie, il possédait et connaissait tout. « Tout, déclarait Voltaire, est dans la sphère d'activité de son génie. » Il passait avec une égale aisance des questions de métaphysique à celles des métiers manuels ou d'art dramatique. Et Rousseau comparait cette « tête universelle » à celles de Platon et d'Aristote.

Il réunissait les qualités qui sont le plus rarement ensemble, il était savant et il était artiste, il était homme de sentiment et homme de raison, délicat et emporté.

Il était amateur, collectionneur, bibeloteur ; il dépensait beaucoup en estampes, en pierres gravées, en miniatures.

Le premier volume fut prêt en 1751. C'était un manifeste de libre-pensée. Les jésuites et les jansénistes le dénoncèrent. Chaumeix, le récollet Hayer, le P. Chapelain, le théatin Boyer attaquèrent violemment l'œuvre impie. Leurs réquisitoires émurent les pouvoirs. En 1752, les deux premiers volumes étaient prêts. Un arrêt du conseil du roi les interdit « comme renfermant des maximes tendantes à détruire l'autorité royale, à établir l'esprit d'indépendance et de révolte, et, sous des termes obscurs et équivoques, à relever les fondements de l'erreur, de la corruption des mœurs, de l'irréligion et de l'incrédulité. »

Cette suspension fut suivie de dix-huit mois de pause. Puis Diderot repartit, et en 1759, sept volumes étaient achevés. Un second arrêt les condamna. On incrimina entre autres l'article Ame comme établissant le matérialisme, ce qui est inexact. On fit surtout craindre le venin qui ne manquerait pas de courir dans les autres volumes. Les *Philosophes*, comme s'appelèrent les Encyclopédistes, furent taxés d'impiété, attaqués, harcelés par Le Franc de Pompignan, Fréron et son *Année Littéraire*, Moreau dans ses *Cacouacs*, Palissot dans une comédie à clefs, où Diderot s'appelle Dortidius. Voltaire craignit pour son ami, et l'engagea à aller finir son œuvre en Russie pour éviter le fagot. Et Diderot répondait : « Je me lève tous les matins avec l'espérance que les méchants se sont amendés et qu'il n'y a plus de fanatiques ! »

D'Alembert, excédé par tant de difficultés, lâcha pied, en 1758. Diderot demeurait seul. Son imprimeur Le Breton le trompait : effrayé par le bruit et les menaces, il remaniait et édulcorait les articles après le bon à tirer. Diderot le traita avec toute l'exécration de sa colère, il lui écrivit une lettre éloquente d'indignation. Beaucoup plus tard, il aidait un jour le célèbre imprimeur Panckoucke à passer son pardessus. Et comme celui-ci s'excusait :

« Laissez, laissez, dit-il, vous n'êtes pas le premier imprimeur que j'habille. »

Si les dix premiers volumes parurent, ce fut grâce à la triple protection de Mme de Pompadour, de M. de Choiseul, de M. de Malesherbes, directeur de la librairie, qui prévenait Diderot des saisies projetées pour le lendemain, et recueillait chez lui en dépôt les papiers qu'il ordonnait officiellement de détruire.

Le vingt-huitième et dernier volume fut prêt en 1770. Six volumes de supplément furent publiés de 1776 à 1777.

Diderot écrivit tout ce qui concernait les arts mécaniques, et il les étudia pratiquement, fréquentant les ouvriers et les ateliers, faisant fonctionner les machines, les métiers à bas, les métiers à velours.

Il ne s'abusait pas sur l'imperfection d'un ouvrage colossal qui, né parmi des empêchements perpétuels, fut incomplet

et inégal, — œuvre de parti plutôt que de savoir ; la composition manqua d'harmonie. Diderot en convenait :

« Ici nous sommes boursouflés et d'un volume exorbitant ; là, maigres, petits, mesquins, secs et décharnés. Dans un endroit, nous ressemblons à des squelettes ; dans un autre, nous avons un air hydropique. Nous sommes alternativement nains et géants, colosses et pygmées ; droits, bien faits et proportionnés, bossus, boiteux et contrefaits. Ajoutez à ces bizarreries celle d'un discours tantôt abstrait, obscur ou recherché, plus souvent négligé, traînant et lâche ; et vous comparerez l'ouvrage entier au monstre de l'Art poétique et à quelque chose de plus hideux. »

Sous l'exagération du blâme, on sent un peu de vérité se dégager des réquisitoires ennemis, et s'il faut les réduire, il convient d'entendre les reproches d'un La Harpe par exemple :

« Les convenances et les bienséances de toute espèce n'y sont pas mieux gardées que les mesures naturelles des objets. L'article *Fanatisme* n'est qu'un cri fanatique contre la religion et ses ministres ; l'article *Unitaires* n'est qu'un tissu de sophismes contre toute religion ; cent autres ne sont qu'un extrait et un résumé de toutes les idées irréligieuses semées dans une foule de livres... Le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme, s'y montrent partout sans pudeur et sans retenue, et c'était bien l'intention des fondateurs ; mais s'ils voulaient que le dictionnaire fût impie, ils ne voulaient pas qu'il fût ridicule; et pour citer en ce genre ce qui en est peut-être le chef-d'œuvre, lisez seulement l'article *Femme* (de Desmahis), qui sûrement ne devait être là que de la main d'un moraliste; vous n'y trouverez qu'une conversation de boudoir, et tout le jargon précieux des comédies de Marivaux et des romans de Crébillon ; et comme si ce n'était pas assez qu'une pareille caricature eût place dans l'*Encyclopédie*, elle y est insérée avec éloge... Tout doit être faux dans des hommes qui font un métier de mensonge, tel que celui de ces sophistes. Ils croyaient avoir de la dignité, et n'avaient que de la morgue. Tout ce que des hommes ivres d'amour-propre peuvent concevoir de rage quand ils sont offensés, parut alors à découvert, et cette hypocrite *philosophie*, jetant bas ses livrées de vertu et de modération fut mise à nu, bien plus par la fureur de ses ressentiments que par la main de ses adversaires. Elle vomit à flots tous les poisons de la calomnie la plus effrontée et le peu d'art qu'elle mit dans ses libelles atteste encore ainsi que cent autres exemples semblables, qu'elle n'avait pas plus de principes de goût, que de principes de morale. »

Diderot reçut 2.000 livres, environ 4.000 francs par volume.

Les Jésuites craignirent la concurrence pour leur *Dictionnaire de Trévoux*. Ils tentèrent de mettre la main sur l'Encyclopédie. Celle-ci était d'un esprit libéral, opposé au leur. D'ailleurs elle fut une Babel. De puissants amis imposèrent leur collaboration et écrivirent des pages très faibles. En matière théologique, on réunissait les objections des hérétiques, pour les injurier par prudence, et pour avouer ensuite qu'ils étaient impossibles à réfuter. Au reste, les questions religieuses étaient surtout traitées en dehors des articles de théologie. En politique, aux articles *Autorité*, *Droit*, *Gouvernement*, l'Encyclopédie relève de Montesquieu : elle proclame la liberté et la souveraineté du peuple, et définit les courtisans « espèce de gens que le malheur des rois et des peuples a placés entre les rois et la vérité pour l'empêcher de venir jusqu'à eux ». La partie des sciences et mécanique y est traitée dans le plus grand soin, avec des planches qui sont aujourd'hui d'utiles documents. En littérature, ni envolée, ni idéal élevé, ni révolte contre l'autorité : Marmontel, Voltaire, Jaucourt, Mallet, écrivent des « articles ». C'est déjà le journal ou la revue.

L'ouvrage fut achevé en 1771. Le roi le chargea de tous les crimes d'Israël, et Voltaire, en 1774, fit cet agréable conte :

Un domestique de Louis XV me contait qu'un jour, le roi son maître soupant à Trianon en petite compagnie, la conversation roula d'abord sur la chasse et ensuite sur la poudre à tirer. Quelqu'un dit que la meilleure poudre se faisait avec des parties égales de salpêtre, de soufre et de charbon. Le duc de La Vallière, mieux instruit, soutint que pour faire de la bonne poudre à canon il fallait une seule partie de soufre et une de charbon sur cinq de salpêtre bien filtré, bien évaporé, bien cristallisé.

— Il est plaisant, dit M. le duc de Nivernois, que nous nous amusions tous les jours à tuer des perdrix dans le parc de Versailles, et quelquefois à tuer des hommes ou à nous faire tuer sur la frontière, sans savoir précisément avec quoi l'on tue.

— Hélas ! nous en sommes réduits là sur toutes les choses de ce monde, répondit Mme de Pompadour ; je ne sais de quoi est composé le rouge que je mets sur mes joues, et on m'embarrasserait fort si on me demandait comment on fait les bas de soie, dont je suis chaussée.

— C'est dommage, dit alors le duc de La Vallière, que Sa Majesté nous ait confisqué nos dictionnaires encyclopédiques, qui nous ont

coûté, chacun cent pistoles, nous y trouverions bientôt la décision de toutes nos questions.

Le roi justifia sa confiscation. Il avait été averti que les vingt et un volumes *in-folio*, qu'on trouvait sur la toilette de toutes les dames, étaient la chose du monde la plus dangereuse pour le royaume de France ; et il avait voulu savoir par lui-même si la chose était vraie, avant de permettre qu'on lût ce livre. Il envoya sur la fin du souper chercher un exemplaire par trois garçons de sa chambre, qui apportèrent chacun sept volumes avec bien de la peine.

On vit à l'article *Poudre* que le duc de La Vallière avait raison ; et bientôt Mme de Pompadour apprit la différence entre l'ancien rouge d'Espagne, dont les dames de Madrid coloraient leurs joues, et le rouge des dames de Paris. Elle sut que les dames grecques et romaines étaient peintes avec de la pourpre qui sortait du *murex*, et par conséquent notre écarlate était la pourpre des anciens, qu'il entrait plus de safran dans le rouge d'Espagne, et plus de cochenille dans celui de France.

Elle vit comme on lui faisait ses bas au métier ; et la machine de cette manœuvre la ravit d'étonnement. « Ah ! le beau livre ! s'écria-t-elle. Sire, vous avez donc confisqué ce magasin de toutes les choses utiles pour le posséder seul, et pour être le seul savant de votre royaume ? »

Chacun se jetait sur les volumes comme les filles de Lycomède sur les bijoux d'Ulysse ; chacun y trouvait à l'instant tout ce qu'il cherchait. Ceux qui avaient des procès étaient surpris d'y voir la décision de leurs affaires.

Le roi y lut tous les droits de sa couronne : « Mais vraiment, dit-il, je ne sais pourquoi on m'avait dit tant de mal de ce livre. »

— Eh ! ne voyez-vous pas, Sire, lui dit le duc de Nivernois, que c'est parce qu'il est fort bon ? On ne se déchaîne contre le médiocre et le plat en aucun genre. Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est sûr qu'elle est plus jolie qu'elles. »

Pendant ce temps-là on feuilletait, et le comte de C... dit tout haut : « Sire, vous êtes trop heureux qu'il se soit trouvé sous votre règne des hommes capables de connaître tous les arts, et de les transmettre à la postérité. Tout est ici, depuis la manière de faire une épingle jusqu'à celle de fondre et de pointer vos canons ; depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand. Remerciez Dieu d'avoir fait naître dans votre royaume ceux qui ont servi ainsi l'univers entier. Il faut que les autres peuples achètent l'*Encyclopédie*, ou qu'ils la contrefassent. Prenez tout mon bien si vous voulez ; mais rendez-moi mon *Encyclopédie*.

— On dit pourtant, repartit le roi, qu'il y a bien des fautes dans cet ouvrage si nécessaire et si admirable.

— Sire, reprit le comte de C..., il y avait à votre souper deux ragoûts manqués ; nous n'en avons pas mangé, et nous avons fait très bonne chère. Auriez-vous voulu qu'on jetât tout le souper par la fenêtre, à cause de ces deux ragoûts ?

Le roi sentit la force de la raison ; chacun reprit son bien ; ce fut un beau jour.

L'envie et l'ignorance ne se tinrent pas pour battues : ces deux sœurs immortelles continuèrent leurs cris, leurs cabales, leurs persécutions ; l'ignorance en cela est très savante.

Qu'arriva-t-il ? les étrangers firent quatre éditions de cet ouvrage français, proscrit en France, et gagnèrent environ dix-huit cent mille écus.

Français, tâchez dorénavant d'entendre mieux vos intérêts.

Au nombre des ennemis de l'*Encyclopédie*, comptez le conseil du Roi, le Parlement, la Sorbonne, les Jésuites. Abraham Chaumeix écrivit huit volumes de *Préjugés Légitimes* contre elle, et c'était trop. Fréron, Le Franc de Pompignan, Palissot faisaient chorus. Le camp conservateur n'eut pas de grands noms.

Diderot fut l'âme de cette tentative colossale.

Il s'y trouva engagé presque malgré lui : « L'entreprise de l'*Encyclopédie* n'a pas été de mon choix ; une parole d'honneur très indiscrètement accordée, m'a livré pieds et poings liés à cette énorme tâche et à toutes les peines qui l'ont accompagnée. »

Il y eut maints déboires.

« — J'ai travaillé près de trente ans à cet ouvrage. De toutes les persécutions qu'on peut imaginer, il n'est aucune que je n'aie essuyée. L'ouvrage a été proscrit et ma personne menacée par différents édits du roi et par plusieurs arrêts du Parlement. Nous avons eu pour ennemis déclarés la Cour, les grands, les militaires, qui n'ont jamais d'autre avis que celui de la Cour, les prêtres, la police, les magistrats, ceux d'entre les gens de lettres qui ne coopéraient pas à l'entreprise, les gens du monde, ceux d'entre les citoyens qui s'étaient laissé entraîner par la multitude. Cependant, au milieu de ce déchaînement général, tout le monde souscrivait. Ils voulaient avoir l'ouvrage et perdre les auteurs. On fit du nom d'encyclopédiste une espèce d'étiquette odieuse qu'on attacha à tous ceux qu'on voulait montrer au roi comme des sujets dangereux, désigner au clergé comme ses ennemis, déférer aux magistrats comme des gens à brûler, et traduire à la nation comme de mauvais citoyens. Un encyclopédiste est, encore aujourd'hui, un homme de sac et de corde, sans qu'on sache quand cela finira ; c'est ainsi qu'on nous peignait dans les

cercles de la Société et dans les chaires des églises, et l'on continue. »

Quand ce fut fini, il poussa un soupir de soulagement.

« — Enfin je n'y viendrai plus guère, dans ce maudit atelier où j'ai usé mes yeux pour des hommes qui ne me donneront pas un bâton pour me conduire. Dans huit ou dix jours, je verrai donc la fin de cette entreprise qui m'occupe depuis vingt ans, qui n'a pas fait ma fortune, à beaucoup près, qui m'a exposé plusieurs fois à quitter ma patrie ou à perdre ma liberté, et qui m'a conservé une vie que j'aurais pu rendre plus utile et plus glorieuse. »

Malgré un travail qui constate et de la volonté et de la suite, il était d'esprit prime-sautier et cursif.

« Je n'ai fait que baguenauder », déclarait-il avec raison. Il improvisait avec feu, avec génie. Tout ce qu'il a fait fut achevé en quelques heures ou en quelques jours. Il avait promis à Suard un article sur Térence pour son journal.

« — Les mois s'écoulèrent sans qu'il remplît cet engagement sans cesse rappelé. Enfin un jour, de grand matin, arrive chez Diderot le domestique de M. Suard, qui vient chercher l'article sur Térence, attendu, dit-il, pour finir le journal sous presse. Diderot pour la vingtième fois renvoyait au lendemain. Mais le messager déclare qu'il a l'ordre d'attendre et ne peut revenir sans *copie*, sous peine d'être chassé par son maître. Diderot pressé s'illumine de Térence, et, en quelques heures, il le réfléchit dans le délicieux fragment: « Térence était esclave... »

Diderot fut le créateur de l'*interview*, mais à ses dépens. Il fut toute sa vie l'*interviewé malgré lui*. C'est de lui que doit dater la fructueuse habitude qu'ont les journalistes de faire parler les gens plus avisés qu'eux, et de détériorer leurs paroles à l'impression.

Il était d'une bonté ineffable. On n'allait jamais le solliciter en vain : il prodiguait les secours en espèces et en idées. Il pensait tout haut, et ses auditeurs recueillaient cette manne dont ils se faisaient du pain. Au café Procope, il semait les paradoxes, les vérités, les projets, les scénarios, les raisonnements ; c'étaient des fusées qui partaient en gerbes

de cette cervelle incandescente, et les auditeurs montaient sur les tables pour prendre au vol ces étincelles. Tout cela paraissait le lendemain dans des articles où il ne manquait de Diderot que sa signature. Il souriait à ces larcins, et rien ne tempérait ces distributions gratuites de sa pensée, ces aumônes intellectuelles. Dès le collège, il faisait les devoirs de ses camarades. Il a continué dans la vie à faire les devoirs de ses amis, Raynal, Grimm et les autres, quelquefois des inconnus. Il envoya à Grimm, pour sa correspondance d'Allemagne, des *Salons* pleins de verve. On lui demandait tout : qui une méthode de clavecin, qui un projet d'architecture, qui un sermon, qui un prospectus pour une pommade à faire pousser les cheveux. Il ne disait jamais non.

Il était peu mondain et préférait le café au salon. Il n'était à l'aise que dans l'intimité, chez d'Holbach, au Grandval, près Champigny, dont il a fait une peinture pittoresque et charmante, recréant le sentiment et la poésie de la nature plusieurs années avant J.-J. Rousseau.

Mme d'Houdetot, Mme Geoffrin le recherchaient.

Il eut d'excellents et dévoués amis : Grimm, J.-J. Rousseau, avec qui il fut intimement lié de 1742 à 1757, durant quinze ans, ce qui est beaucoup pour Jean-Jacques l'insociable.

Mme Necker lui fit sa cour.

Il était un causeur exquis. Sa conversation, dit l'abbé Morellet, était séduisante : « on s'y laissait aller des heures entières, comme sur une rivière douce et limpide dont les bords seraient de riches campagnes ornées de belles habitations. »

Garat a fait ce plaisant conte d'une visite à Diderot:

— J'entre avec le jour dans son appartement et il ne paraît pas plus surpris de me voir, que de revoir le jour. Il m'épargne la peine de lui balbutier gauchement le motif de ma visite, il le devine apparemment à un grand air d'admiration dont je devais être saisi. Il commence à parler, mais d'abord si bas et si vite, que, quoique je sois auprès de lui, quoique je le touche, j'ai peine à l'entendre et à le suivre. Je vois dans l'instant que tout mon rôle dans cette scène doit se borner à l'admirer en silence et ce parti ne me coûte pas à prendre. Peu à peu sa voix s'élève et devient sonore ;

il était d'abord presque immobile ; ses gestes deviennent fréquents et animés. Il ne m'a jamais vu que dans ce moment ; et lorsque nous sommes debout, il m'environne de ses bras ; lorsque nous sommes assis, il frappe sur ma cuisse comme si elle était à lui. Si les liaisons rapides et légères de son discours amènent le mot de *lois* il me fait un plan de législation : s'il amène le mot *théâtre*, il me donne à choisir entre cinq ou six plans de drames et de tragédies. A propos des tableaux qu'il est nécessaire de mettre sur le théâtre, il se rappelle que Tacite est le plus grand peintre de l'antiquité et il me récite ou me traduit les *Annales* et les *Histoires*. Mais combien il est affreux que les barbares aient enseveli sous les ruines un si grand nombre de chefs-d'œuvre de Tacite ! Si encore les monuments qu'on a déterrés à Herculanum pouvaient en rendre quelque chose ! Cette espérance le transporte de joie et, là-dessus, il disserte comme un ingénieur italien sur les moyens de faire des fouilles d'une manière prudente et heureuse. Promenant alors son imagination sur les ruines de l'antique Italie, il se transporte aux jours heureux des Lélius et des Scipion, où même des nations vaincues assistaient avec plaisir à des triomphes remportés sur elles. Il me joue une scène entière de Térence ; il chante presque plusieurs chansons d'Horace. Il finit enfin par me chanter réellement une chanson qu'il a faite lui-même en impromptu dans un souper, et par me réciter un comédie très agréable dont il a fait imprimer un seul exemplaire pour s'éviter la peine de le recopier.

Beaucoup de monde entre alors dans son appartement. Le bruit des chaises qu'on avance et qu'on recule, le fait sortir de son enthousiasme et de son monologue. Il me distingue au milieu de la compagnie, et il vient à moi comme à quelqu'un que l'on retrouve après l'avoir vu autrefois avec plaisir. Il se souvient encore que nous avons dit ensemble des choses très intéressantes, sur les lois, sur les drames et sur l'histoire ; il a connu qu'il y avait beaucoup à gagner dans ma conversation. Il m'engage à cultiver une liaison dont il a senti le prix. En nous séparant, il me donne deux baisers sur le front, et arrache sa main de la mienne avec une douleur véritable.

On comprend l'avis de Marmontel : « Qui n'a connu Diderot que dans ses écrits, ne l'a pas connu. »

Il portait la tête haute, le front vaste, dégarni, l'œil vif, les sourcils forts, le cou nu, l'air débraillé.

Devant son portrait par Vanloo, il écrivait :

— Mes enfants, je vous préviens que ce n'est pas moi. J'avais en une journée cent physionomies diverses, selon la chose dont j'étais affecté : j'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste ; mais je ne fus jamais tel que vous me voyez là. J'avais un grand front, des yeux vifs, d'assez grands traits, la tête tout à

fait d'un ancien orateur, une bonhomie qui touchait de bien près la bêtise et la rusticité des anciens temps.

Il était de son pays, dont il écrivait :

— Les habitants de mon pays ont beaucoup d'esprit, trop de vivacité, une inconstance de girouette. La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher : elle n'est jamais fixe dans un point, et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est pas pour s'y arrêter. Avec une rapidité surprenante dans les mouvements, dans les désirs, dans les projets, ils ont le parler lent. Pour moi, je suis de mon pays : seulement le séjour de la capitale et l'application assidue m'ont un peu corrigé. Bien qu'extrêmement mobile dans mes impressions, *je suis constant dans mes goûts*.

Innovateur et homme de progrès, il marche, comme dit le poète, un pied dans l'avenir. Il prévoit le télégraphe, il esquisse la doctrine de l'évolution et du transformisme, il invente le drame moderne.

Il continue à enrichir la langue avec les termes des vocabulaires techniques, qui furent si précieux à Théophile Gautier, à Balzac, à Flaubert, — Flaubert qui disait à Renan :

— Je vous défie de faire, avec les mots du XVIIe siècle, le feuilleton que je vais écrire sur Baudry.

Il crayonna la première histoire des systèmes philosophiques. Dans ses articles de philosophie, il relève surtout de Hobbes et de Locke. Sa morale est utilitaire, et trop peu élevée. Il confond l'immortalité avec la gloire, il nie le droit divin, et ne reconnaît au prince que l'autorité que lui donnent ses sujets. En esthétique, il ne croit pas au Beau en soi.

Il poussa la licence jusqu'au cynisme. Il n'a pas eu de sens moral, sa vie et sa philosophie sont terre à terre, sans lyrisme, sans envolée, sans idéal.

Les *Salons*, les *Romans*, les *Entretiens*, le *Paradoxe du Comédien*, le *Rêve de d'Alembert*, le *Neveu de Rameau* sont ses meilleurs ouvrages.

Aucun plan, c'est un flot qui court au hasard ; mais quelle ardeur, quelle imagination, quel enthousiasme, et quel style nombreux, plein des frissons du sentiment et des reflets de la nature !

Il a mis le meilleur de lui dans *Le Neveu de Rameau*, por-

trait étrange, saisissant, qui semble buriné à la fois par Saint-Simon et par Hoffmann, d'un abbé parasite, musicien louche, aventurier jouisseur qui descend et remonte les degrés de l'échelle sociale comme une grenouille de bocal:

« — Quelquefois Rameau est maigre et hâve comme un malade au dernier degré de la consomption ; on compterait ses dents à travers ses joues, on dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de La Trappe. Le mois suivant, il est gros et replet comme s'il n'avait pas quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Bernardins. Aujourd'hui, en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tête basse, il se dérobe, on serait tenté de l'appeler pour lui donner l'aumône; demain, poudré, frisé, chaussé, bien vêtu, il marche la tête haute, il se montre et vous le prendriez à peu près pour un honnête homme ; il vit au jour le jour, triste ou gai, selon les circonstances. »

Dans l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, — son propre père, — il débat le problème de la loi naturelle sous la forme d'un conte pathétique.

Les *Bijoux Indiscrets* marquèrent le premier temps de ses réformes théâtrales vers la vérité :

« A-t-on jamais parlé comme nous déclamons ? Les princes et les rois marchent-ils autrement qu'un homme qui marche bien ? Les princesses poussent-elles en parlant des sifflements aigus ? »

Diderot a voulu ramener le théâtre à la nature, en finir avec la tragédie, faire du drame réel, et utile pour la morale.

« Que nous importent, disait-il, à nous Français du XVIIIe siècle, les aventures d'Agamemnon ou celles d'Oreste ? Qu'y a-t-il de commun entre eux et nous ? Ce sont mes semblables, mes contemporains, que je cherche au théâtre, et non les êtres d'exception en proie à des passions que je ne puis comprendre ni partager. »

Il a prévu et prédit les pièces à thèses, le théâtre-tribune. Et surtout il a prêché la vraisemblance, le respect et le souci de la condition de chacun. Il voulut mettre en pratique les théories de son *Discours sur la Poésie Dramatique*, et il écri-

vit deux faibles comédies morales : *le Fils Naturel* qui fut joué une fois, et *Le Père de Famille* qui eut un succès de mouchoirs. Il y fut réaliste, touchant, éloquent, y apporta de belles qualités de dialogue, et contribua ainsi pour sa part à la grande révolution dramatique, qui a marqué dans l'histoire du théâtre la part du XVIIIe siècle.

Sa correspondance volumineuse est précieuse, vive, pittoresque prime-sautière, et ses lettres à Mlle Voland, son amie, — de vrais et piquants mémoires, — et celles à Mlle Jodin, et tant d'autres à Voltaire, Rousseau, Buffon, Mme d'Epinay, -- mettez tous les noms des gens d'esprit et de goût de ce temps-là.

Jacques le Fataliste, est un tissu d'épisodes intéressants, pleins de vie et de réalisme, parmi lesquels il faut distinguer l'histoire de Mme de la Pommeraye, une vengeance de maîtresse délaissée qui fait épouser une fille à son amant.

Les Deux Amis de Bourbonne, est un tableau charmant d'une amitié vraie, récit dramatique de contrebandiers dévoués l'un à l'autre.

En 1764, Grimm pria Diderot de faire les *Salons* dans la *Correspondance littéraire*.

C'était créer la critique d'art qui existait à peine.

Le chapitre de la critique artistique d'alors est assez court. Watelet avait fait quelques traités ; Sébastien Bourdon a étudié la lumière aux différentes heures du jour ; Oudry a écrit sur les Valeurs en art ; Félibien a réuni les conférences de l'Académie de Peinture. Les musées n'existaient pas. On connaissait, on admirait même, mais sans en écrire, les toiles pendues dans les églises ; les collections privées étaient difficilement accessibles. Diderot était très ignorant de l'histoire de l'art ; il cite au hasard et dans un étrange mélange les noms des peintres d'autrefois.

Il n'ignore pas moins la technique ; il n'a pas mis le pouce dans la palette. Il dramatise ce qu'il voit ; il parle de peinture en littérateur, il en exprime l'émotion, le sentiment, le roman ; il lui faut un sujet avec des personnages, dont il imagine et retrace la biographie et les ennuis ou les plaisirs. Il eut des idées justes, se fit une éducation en allant chez les peintres

causer avec eux de leurs œuvres en cours, et émit des préceptes sages :

« — Voici ma règle : je m'arrête devant un morceau de peinture ; si la première sensation que j'en reçois va toujours en s'affaiblissant, je le laisse ; si, au contraire, plus je le regarde, plus il me captive, si je ne le quitte qu'à regret, s'il me rappelle, quand je l'ai quitté, je le prends. »

Il inclina fortement l'art vers la vérité, et ses conseils furent bons et utiles.

« — Allez-vous-en à la guinguette et vous y verrez l'action vraie de l'homme en colère! Cherchez des scènes publiques; soyez observateur dans les rues, dans les jardins, dans les marchés, dans les maisons, et vous y prendrez des idées justes du vrai mouvement dans les actions de la vie. Autre chose est une attitude, autre chose une action. Toute attitude est fausse et petite ; toute action est belle et vraie. »

Que l'artiste songe à l'avenir et à la postérité :

« — Si j'avais dit au Guide : « Tu as beau cabaler, tu n'empêcheras pas que le Dominiquin ne soit connu pour ce qu'il est », pourquoi n'aurait-il pas répondu : « Mais alors je n'y serai plus et je m'en f... ! » Pas un méchant qui ne doive parler ainsi ; pas un homme de bien qui puisse l'écouter sans horreur. C'est toujours le proverbe : *Après moi le déluge*, qui n'a été fait que pour les âmes petites, mesquines et personnelles. »

Il ne doit pas être intéressé.

« — Il faut à l'artiste la verve, le feu sacré, le tison de Prométhée, le démon de l'inspiration : alors on verserait des sacs d'or à ses pieds qu'on ne le toucherait pas, parce que l'or n'est pas sa véritable récompense. »

Il fait un juste procès au modèle d'atelier :

« — Toutes ces actions froidement et gauchement exprimées par un pauvre diable, et toujours par le même pauvre diable, payé pour venir trois fois la semaine se déshabiller et se faire mannequiner par un professeur : qu'ont de commun ces actions, ces positions avec les positions et les actions de la nature? Qu'ont de commun l'homme qui tire de l'eau dans le puits de votre cour et celui qui, n'ayant pas le même fardeau

à tirer, simule gauchement cette action, avec les deux bras en haut, sur l'estrade de l'école. Qu'a de commun ce lutteur d'école avec celui de mon carrefour ? »

Sur le nu, le retroussé, la sculpture, le dessin, la couleur, la composition, il a des pages qui sont encore vraies, délicates, bien pensées. Il savait reprocher à Boucher d'avoir ignoré la nature. Chardin et Greuze l'ont enchanté par leur air de vérité. S'il a manqué de science historique et de technique, il a jugé avec sa sensibilité, et celle-ci était si délicate et si impressionnable qu'elle a fait de lui un de nos meilleurs critiques d'art.

La gêne le força de vendre ses livres. Catherine de Russie les lui acheta, et lui en laissa l'usufruit et l'usage. Il a conté ce trait dans une de ses lettres :

« — La difficulté de pourvoir aux besoins de la vie et l'impossibilité de pourvoir à l'éducation d'un enfant avec une fortune aussi bornée que la mienne, avaient enfin déterminé le père et l'époux à dépouiller l'homme de lettres de ses livres. Il y avait longtemps que je cherchais parmi mes concitoyens quelqu'un qui voulût les acquérir, lorsqu'on en a fait la proposition à l'impératrice de Russie qui a accepté ma bibliothèque et qui m'en a fait délivrer le prix à condition que j'en resterais le dépositaire... »

Catherine, non contente de lui laisser ses livres, lui fit une pension annuelle de 1.000 francs, et lui paya cinquante années d'avance.

Il partit pour aller l'en remercier (1773). Louis XV en parla un soir chez la Dubarry :

« — Que va-t-il faire là-bas ? dit-il. Je ne le croyais pas assez riche pour entreprendre un pareil voyage. — Il n'y va pas de ses deniers, répondit le prince de Soubise ; c'est Sa Majesté l'impératrice qui paye les frais. — Que veut donc de lui l'impératrice ? Vous ne m'avez point parlé de cela, M. d'Aiguillon. — Sire, je n'ai rien vu de diplomatique dans ce voyage. »

« Louis XV mécontent poursuivit : Diderot est l'ambassadeur de la clique des philosophes qui va réjouir l'étranger à mes dépens ; il n'a jamais mis le pied au château, et il racon-

tera cent horreurs de ma vie privée ; il dira du mal de moi lorsqu'il verra qu'on a du plaisir à en entendre dire... » Le duc de Duras dit qu'il fallait empêcher Diderot d'aller en Russie. La Vrillière était prêt à expédier une lettre de cachet. Louis XV lui dit : « Gardez-vous-en bien, vous me brouilleriez à mort avec l'impératrice : elle désire Diderot ; eh bien qu'il parte. Ces souverains étrangers ont aujourd'hui la rage de prendre en France nos objets de mode et nos gens de lettres ; passe pour les premiers, mais les seconds!... Qu'il aille donc en Russie, mais tant que je vivrai, ce Diderot n'entrera pas à l'Académie ; je n'y veux plus de philosophes, d'athées : il y en a déjà assez comme cela. »

Un de ses amis a conté ce départ :

« — La veille de son départ, j'allai recevoir ses adieux. Il accourut, me mena dans son cabinet, les larmes aux yeux. Là, d'une voix étouffée par les sanglots, il me dit : « Vous voyez un homme au désespoir ! Je viens de subir la scène la plus cruelle pour un père et pour un époux. Ma femme... Ma fille... Ah ! comment me séparer d'elles après avoir vu leur douleur déchirante ! Nous étions à table, moi entre elles deux : point d'étrangers, comme vous pensez bien. Je voulais leur donner, et ne donner qu'à elles, ces derniers moments. Quel dîner, quel spectacle de désolation ! jamais on ne verra rien de pareil dans l'intérieur du foyer domestique. Nous ne pouvions ni parler, ni manger : notre désespoir nous suffoquait. Ah ! mon ami, qu'il est doux d'être aimé par des êtres si tendres, mais qu'il est affreux de les quitter ! Non, je n'aurai point cet abominable courage. Qu'est-ce que les cajoleries de la grandeur auprès des épanchements de la nature? je reste, j'y suis décidé ; je n'abandonnerai pas ma femme et ma fille ; je ne serai pas leur bourreau : car, mon ami, voyez-vous bien, mon départ leur donnerait la mort. »

« Et le philosophe me couvrait de ses larmes qui commençaient à m'attendrir, lorsque nous vîmes entrer Mme Diderot, et la scène changea. Il me semble qu'elle est encore là sous mes yeux, cette femme impayable, avec son petit bonnet, sa robe à plis, sa figure bourgeoise, ses poings sur les côtés et sa voix criarde :

— « Eh bien, eh bien! monsieur Diderot, que faites-vous là? Vous perdez votre temps à conter des balivernes, et vos paquets, vous les oubliez. Vous devez pourtant partir de grand matin: mais bon! Vous êtes toujours occupé à faire des phrases éternelles, et les affaires deviennent ce qu'elles peuvent. Voilà ce que c'est aussi que d'être allé dîner dehors au lieu de rester en famille. Vous aviez tant promis de n'en rien faire! mais tout le monde vous possède, excepté nous. Ah ! quel homme ! quel homme ! »

« Cette petite tempête de ménage survenue à propos pour éteindre le feu d'artifice tiré par mon cher ami, excita en moi une hilarité difficile à décrire, j'ignore comment se termina la fête, car je m'enfuis sans attendre le bouquet.

« Le lendemain, j'appris sans étonnement que l'infortuné avait quitté Paris, avec une héroïque résignation, et que la famille ne s'était jamais mieux portée. »

C'était en mai 1773. Il arriva à Pétersbourg en octobre. Il comptait avoir une audience, remercier et repartir. Il resta six mois. Chaque jour il avait un long entretien avec l'impératrice. Le soir, il rédigeait ses notes et ses souvenirs. Catherine était enchantée de lui et de Grimm : « Je leur parlerais toute ma vie sans me lasser », disait-elle. Elle savait mettre la conversation sur le ton d'une familiarité élevée. Ils avaient des discussions échauffées, et quelquefois la czarine brisait là avec douceur :

« Vous voilà trop échauffé pour avoir raison ; vous avez la tête vive ; moi je l'ai chaude, arrêtons-nous, nous ne saurions plus ce que nous dirions. — Avec cette différence, répliqua Diderot, que vous pourriez dire tout ce qu'il vous plairait sans inconvénient, et que moi je pourrais vous manquer. — Oh ! fi donc ! reprit la czarine, *est-ce qu'il y a quelque différence entre les hommes ?* »

Diderot gesticulait, tapait sur la table, et même sur les cuisses impériales.

« — Votre Diderot, écrivait Catherine à Mme Geoffrin, est un homme bien extraordinaire : je ne me tire pas de mes entretiens avec lui sans avoir *les cuisses meurtries et toutes noires :* j'ai été obligée de mettre une table entre lui et moi.

pour me mettre, moi et mes membres, à l'abri de ses gesticulations. »

Quelle aimable figure d'impératrice qui sait descendre de son trône, qui reçoit et met à l'aise un pauvre auteur comme Diderot, et qui entretient une correspondance avec Mme Geoffrin comme une simple bourgeoise du faubourg Saint-Honoré! Elle écouta le réformateur, l'approuva, mais ne changea rien pour lui à son gouvernement.

« — Si je l'avais cru, tout aurait été bouleversé dans mon empire, administration, politique, finances, j'aurais tout renversé pour y substituer ses théories ».

Elle lui expliquait sagement et de façon piquante :

« — Vous oubliez, dans vos plans de réforme, la différence de nos deux positions : vous, vous ne travaillez que sur le papier qui souffre tout : tandis que moi, pauvre impératrice, je travaille sur la peau humaine qui est autrement irritable et chatouilleuse. »

Diderot s'employa durant son séjour à sceller une alliance franco-russe qui détacha la Russie de la Prusse. Ses plaidoyers contribuèrent à ce résultat, qui était un heureux précédent.

Il fallut partir. L'impératrice lui donna son portrait, et un guide chargé de tout payer. Il s'arrêta en Allemagne, en Hollande, et arriva à Paris en octobre 1774. Il rapportait à sa femme une belle pelisse et un manchon. On le trouva maigri. Le froid de là-bas avait atteint les poumons. Il se remit au travail; tous les jours à cinq heures, il allait flâner au Palais-Royal ou au café. Puis la toux devenant plus âcre, il fallut changer d'air; il alla à Sèvres. A Paris, il habitait au coin de la rue Taranne et de la rue Saint-Benoît, au quatrième étage; ses livres étaient au cinquième. Catherine le sachant si mal logé lui offrit un bel appartement rue Richelieu.

En juillet 1784, il alla plus mal. Un prêtre vint; il le reçut de façon affable. Le 30 juillet, il se leva encore, déjeuna à table, fort peu, avec sa femme, sa fille et son gendre; il fit un soupir, et sa tête se pencha; il était mort. Il fut enterré dans la chapelle de la Vierge à Saint-Roch : il y est encore.

Il laissait un nom brillant, sinon solide; il a incarné son

époque, et il tient un des premiers rangs parmi les ancêtres qui ont transformé la société, et ont fait la nôtre. Il fut de ceux qui ont émancipé l'esprit, proclamé la liberté et ruiné l'intolérance ; de ceux qui ont exercé la haine du fanatisme, l'horreur de l'esclavage et des privilèges, l'estime pour le travail, le respect de la vie, la foi dans la perfectibilité humaine et dans le progrès, la reconnaissance du droit de se gouverner pour les citoyens et pour les peuples, l'enthousiasme pour les idées, le goût du beau, le souci de la dignité personnelle, l'esprit, la grâce, la bonté, et la fraternité.



Quelques encyclopédistes méritent d'être mis à part, surtout d'Alembert (1).

Le 17 novembre 1717, sur les marches du baptistère de Notre-Dame de Paris, un enfant abandonné vagissait dans ses langes. Le fonctionnaire de la police l'envoya en nourrice à Crémery. La mère, Mme de Tencin, chanoinesse, ne souhaita qu'une chose, c'est que l'enfant de sa faute ne fît jamais parler de lui. Elle était mal tombée : son fils, c'était d'Alembert. Le père, un général d'artillerie, ne cessa de le surveiller de loin. La nourrice, Mme Rousseau, fut très dévouée. Le petit Jean, — ce fut son prénom, son nom fut Le Rond — se fit remarquer pendant ses études, par la vivacité de son intelligence. Mme Suard a fait un récit exact et bien connu, qu'il faut ici relire :

« M. d'Alembert m'a dit que sa nourrice l'avait reçu avec une tête pas plus grosse qu'une pomme ordinaire, des mains comme des fuseaux, terminées par des doigts aussi menus que des aiguilles.

« Son père l'emporta bien enveloppé dans son carrosse, et parcourut tout Paris pour lui donner une nourrice ; mais aucune ne voulait se charger d'un enfant qui paraissait au moment de rendre son dernier souffle. Enfin il arriva chez cette bonne Mme Rousseau, qui touchée de pitié pour ce pauvre petit être, consentit à s'en charger et promit au père qu'elle

(1) 1717-1783.

ferait tout ce qui dépendrait d'elle pour le lui conserver : elle y parvint à force de soins, et ceux qui ont connu d'Alembert ont été témoins de la tendresse qu'il a conservée pour cette excellente femme, qui s'est montrée sa véritable mère. Il est resté auprès d'elle jusqu'à l'âge de cinquante ans, et, lorsqu'il alla vivre auprès de Mlle de l'Espinasse, il allait sans cesse chercher sa chère nourrice, la consoler de ses peines, faire des caresses à ses petits-enfants et la laissait heureuse d'avoir un tel fils.

« Son père le voyait souvent, et s'amusait beaucoup, m'a dit d'Alembert, de ses gentillesses et bientôt de ses réponses, qui annonçaient dès l'âge de cinq ans, une intelligence peu commune ; il allait en pension, et son maître était enchanté de son esprit.

« Un jour, M. Destouches, qui en parlait sans cesse à Mme de Tencin, obtint d'elle qu'elle l'accompagnerait où il l'avait placé, et par les caresses et les questions qu'il adressa à son fils, en tira beaucoup de réponses qui le divertirent et l'intéressèrent : « Avouez, madame, dit M. Destouches à Mme de « Tencin, qui eût été bien dommage que cet aimable enfant « eût été abandonné. »

« D'Alembert, qui avait alors sept ans, se souvenait parfaitement de cette visite et de la réponse de Mme de Tencin, qui se leva à l'instant en disant : « Partons, car je vois qu'il ne fait pas bon ici pour moi. »

« M. Destouches, en mourant, recommanda d'Alembert à sa famille, qui jamais ne l'a perdu de vue.

« Quand j'ai connu d'Alembert, ajoute Mme Suard, il allait encore dîner avec le neveu et la nièce de son père une fois par semaine, il était toujours reçu avec autant d'égards que d'estime et d'amitié.

« En me mettant si avant dans sa confidence, d'Alembert m'autorisa à lui demander s'il était vrai que Mme de Tencin lui eût fait dire par un ami, quand il eut acquis une grande célébrité qu'elle serait charmée de le voir : « Jamais, m'a-t-il « dit, elle ne m'a rien fait dire de semblable. — Cependant, « monsieur, on vous prête dans cette occasion une réponse « très fière à une mère qui, jusqu'à votre célébrité ne vous

« avait pas donné signe de vie ; et j'ai entendu bien des per-
« sonnes applaudir à votre refus comme à un juste ressen-
« timent. — Ah ! me dit-il, jamais je ne me serais refusé aux
« embrassements d'une mère qui m'aurait réclamé ; il m'eût
« été trop doux de la recouvrer. »

« Quand Mme de Tencin mourut, elle laissa tout son bien à Astuc son médecin. On prétendit que c'était un fidéicommis et que le bien devait passer à d'Alembert, mais il n'en a jamais rien reçu ; il disait qu'elle aimait beaucoup Astuc, et que quant à lui, il était bien sûr qu'elle n'avait pas plus pensé à lui à sa mort que pendant sa vie. »

La famille voulait qu'il s'appelât Daremberg. Il tenait à Le Rond. A 21 ans, il choisit le nom de d'Alembert ; une sorte de compromis. Il fut avocat, lut des livres jansénistes, et se tourna d'instinct vers les mathématiques, dont il devait dire plus tard :

— Elles ont été pour moi une maîtresse.

Il fit des communications à l'Académie des Sciences, qui le remercia en le nommant membre adjoint. Il avait vingt-quatre ans. Il en devint membre en 1765. Son traité de dynamique l'avait mis dès 1743 au rang des premiers géomètres de l'Europe. L'Académie de Berlin le couronna en 1746. Les vents, la mécanique céleste, les cordes vibrantes et vingt autres sujets lui furent des occasions de triomphes scientifiques. Sa correspondance avec Lagrange est remarquable. Cependant il écrivait mal en parlant des sciences. Il les savait bien et les expliquait médiocrement, au contraire de Diderot qui les expliquait galamment et ne les savait pas.

Gilbert a défini d'Alembert « un écrivain qui se croit un grand homme et fit une préface ». C'est la fameuse *Préface* à l'Encyclopédie, le *Discours sur les Progrès de l'Esprit Humain*.

Il y exposa avec une netteté vigoureuse l'ordre dans lequel sont nées les différentes parties du savoir, puis il fait le tableau historique du progrès depuis la Renaissance. Dans la première partie, ce ne sont qu'hypothèses auxquelles il croit peu lui-même ; et le moyen qu'il en fût autrement ? Il disait plus tard :

« Quand je me perds dans mes réflexions à ce sujet, ce qui m'arrive toutes les fois que j'y pense, je suis tenté de croire que tout ce que nous voyons n'est qu'un phénomène qui n'a rien, hors de nous, de semblable à ce que nous imaginons, et j'en reviens toujours à la question du roi indien : « Pourquoi y a-t-il quelque chose ? » C'était devancer Kant que poser ainsi le problème du moi et du non-moi.

La partie la meilleure du discours est le tableau de la marche de l'esprit depuis la Renaissance. C'est de forte pensée et de très beau style :

« Les chefs-d'œuvre que les anciens nous avaient laissés dans presque tous les genres, avaient été oubliés pendant douze siècles. Les principes des arts et des sciences étaient perdus, parce que le beau et le vrai, qui semblent se montrer de toutes parts aux hommes, ne les frappent guère à moins qu'ils ne soient avertis. Ce n'est pas que ces temps malheureux aient été plus stériles que d'autres en génies rares. La nature est toujours la même ; mais que pouvaient faire ces grands hommes semés de loin en loin, comme ils le sont toujours, occupés d'objets différents et abandonnés sans culture à leurs lumières ?

« Les idées qu'on acquiert par la lecture et par la société sont le germe de presque toutes les découvertes.

« C'est un air que l'on respire sans y penser et auquel on doit la vie ; les hommes dont nous parlons étaient privés d'un tel secours. »

Ses jugements littéraires sont contestables. Il n'a pas compris Ronsard, et il a oublié Marot. Il a écrit sur Malherbe une page éloquente. Il rend justice aux savants anglais. Jamais il n'a mieux montré la profondeur et la vigueur de sa pensée.

Il collabora abondamment au recueil lui-même. Son article sur Genève, où il regrette que cette ville proscrive le théâtre, fit grand bruit. Il disait :

« — On ne souffre pas, à Genève, de comédie ; ce n'est pas que l'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes, mais on craint, dit-on, le goût de parure, de dissipation et de libertinage que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant ne serait-il pas possible de remédier à cet

inconvénient par des lois sévères et bien exécutées sur la conduite des comédiens? Par ce moyen, Genève aurait des spectacles et des mœurs, et jouirait de l'avantage des uns et des autres ; les représentations théâtrales formeraient le goût des citoyens, et leur donneraient une finesse de tact, une délicatesse de sentiment qu'il est difficile d'acquérir sans ces leçons.

« La littérature en profiterait sans que le libertinage fît des progrès. Genève réunirait à la sagesse de Lacédémone la politesse d'Athènes. »

J.-J. Rousseau répondit sur le mode pathétique dans une *Lettre à d'Alembert*, qui est un livre : ce fut une grosse querelle.

Les difficultés créées par le gouvernement aux éditeurs de l'Encyclopédie le dégoûtèrent de l'entreprise : il se retira en 1759, et laissa Diderot terminer seul le monument.

Après la *Préface*, il fut célèbre. Les salons s'ouvrirent. Il alla chez le président Hénault, chez Mme du Deffand, plut à Voltaire, à Montesquieu, au comte des Alleurs. Il affecta de ne pas songer à l'Académie Française, de ne vouloir rien faire pour y arriver.

« — J'en serai, si on m'en met. »

Ses amis, et surtout Mme du Deffand, « l'en mirent », non sans peine.

Il fallait remplacer Surian, évêque de Vence. D'Alembert avait deux concurrents : M. de Boismont, l'auteur ignoré d'un panégyrique de saint Louis, porté candidat par la duchesse de Chaulnes ; et aussi l'illustre Trublet, qui eut trois voix. Boismont neuf, d'Alembert quatorze. Que faut-il croire de l'aventure de Duclos escamotant quelques boules noires qui eussent nui à d'Alembert ? Les mémoires du temps s'accordent à constater que *sans Duclos*, Boismont passait. Le Discours de d'Alembert fut fort applaudi. Ce fut Gresset qui lui répondit, il fit presque scandale, ayant à propos de Surian hasardé une sortie, à la façon de Boileau, contre « les pontifes agréables et profanes » qui regardent « leur résidence naturelle comme un exil », et viennent « promener leur inutilité parmi les écueils, le luxe et la mollesse de la capitale, ramper à la cour, et y traîner de l'ambition sans talent, de l'intrigue

sans affaires, et de l'importance sans crédit ». Ceci dit en pleine séance publique jeta un froid.

Par la suite, d'Alembert composa nombre d'éloges qui valaient moins par le style ou la sobriété que par la mimique et le ton de la lecture. Il avait un don curieux de mimer, d'imiter, de parodier les types: et c'était la joie des salons. Rôle bien imprévu pour un géomètre.

Un livre sur la destruction des Jésuites souleva contre lui des tempêtes et lui valut les noms d' « hyène, de Philistin, d'Amorrhéen, de bête puante, de Rabsacès ».

C'était assez pour lui valoir les sympathies de Frédéric II, roi de Prusse, qui l'invita à venir présider son académie. Ce fut longtemps en vain. D'Alembert avait sa fierté. Il ne se décida que plus tard à aller à Berlin où il se lia avec le grand savant Euler. Puis il revint à Paris, où Mlle de Lespinasse le retint et le garda ; il refusa l'invitation de Catherine de Russie, avec qui il eut une correspondance qui les honore tous deux.

J'ai nommé Mlle de Lespinasse, célèbre par les lettres tendres qu'elle a laissées. C'était une enfant de l'amour, élevée pauvrement à Lyon par son père, détestée par sa mère et ses sœurs, qui lui volèrent sa part d'héritage. Elle fut dame de compagnie, remarquée par Mme du Deffand qui se l'attacha et l'aima, jusqu'au jour où elle s'aperçut que sa demoiselle de compagnie causait trop bien, et que son salon devenait celui de Mlle de Lespinasse, à qui venaient tous les hommages, les nouvelles, les bons mots. Elle la chassa. Ses amis firent une souscription pour la malheureuse; Mme de Luxembourg paya le mobilier et Mme Geoffrin lui fit une rente viagère. Ce fut la guerre. Il fallut choisir entre les deux salons. D'Alembert suivit Lespinasse, sa maîtresse. Sans être belle, elle était très recherchée, et elle n'était pas cruelle, dans le même temps, pour M. de Mora ni pour M. de Guibert. Elle fut mêlée dès lors à tous les travaux de d'Alembert, à ses relations, à sa correspondance ; elle fut son secrétaire, sa collaboratrice, son guide parfois en matière de style, car elle était très éprise du beau langage, témoin l'anecdote que conte Morellet :

« Mlle de Lespinasse aimait avec passion les hommes d'esprit, et ne négligeait rien pour les connaître et les attirer dans sa société. Elle avait désiré vivement voir M. de Buffon; Mme Geoffrin, s'étant chargée de lui procurer ce bonheur, avait engagé Buffon à venir passer la soirée chez elle : voilà Mlle de Lespinasse aux anges, se promettant bien d'observer cet homme célèbre et de ne rien perdre de ce qui sortirait de sa bouche.

« La conversation ayant commencé de la part de Mlle de Lespinasse par des compliments flatteurs et fins comme elle savait les faire, on vient à parler de l'art d'écrire, et quelqu'un remarque avec éloge combien M. de Buffon avait su réunir la clarté à l'élévation du style, réunion difficile et rare. « Oh! diable! » dit M. de Buffon, la tête haute, les yeux à demi fermés et avec un air moitié niais, moitié inspiré « Oh! diable, quand il est question de clarifier son style, c'est une autre paire de manches. »

« A ce propos, à cette comparaison des rues, voilà Mlle de Lespinasse qui se trouble, sa physionomie s'altère, elle se renverse sur son fauteuil, répétant entre ses dents: une autre paire de manches, clarifier son style! Elle n'en revint pas de toute la soirée. »

Ses lettres sont brûlantes, passionnées ; elle y fait revivre ses heures de tendresse, avec tant de charme et de sincérité, que ce ne sont plus ses fautes, ce sont celles de l'amour. D'Alembert souffrit de ses trahisons, mais ne l'aimait pas moins. Il lui offrit son portrait avec ces vers :

> Et dites quelquefois en voyant cette image :
> De tous ceux que j'aimai qui m'aima comme lui ?

Sa mort l'abîma dans une douleur profonde. Il mourut à 66 ans, laissant la mémoire d'un esprit distingué, d'un cœur généreux, noble et bon, d'un savant très averti, et d'un écrivain dont la *Préface* fera longtemps encore l'honneur et la célébrité.

*
* *

Un autre grand savant a honoré à la fois les lettres et les sciences : c'est Buffon (1).

Au mois de mai 1785, Hérault de Séchelles alla faire visite à Buffon, dans sa propriété de Montbard, tout proche Semur. Il aperçut de loin la tour du château sur la colline, arriva chez le grand homme et fut introduit par le fils — qui mourut sur l'échafaud en 1793, comme son visiteur, — dans le salon orné d'oiseaux peints à l'aquarelle. La porte s'ouvrit bientôt, et Buffon parut ; il prit son temps pour se retourner, refermer l'huis, méthodiquement et par ordre, avant de venir saluer son hôte. Hérault pensa :

— Serait-ce un esprit d'ordre qui met dans tout la même exactitude?

Il avança majestueusement, les bras ouverts. Sa figure était noble et calme. Il avait soixante-dix-huit ans, il en paraissait soixante. Il venait de passer seize nuits de douleurs atroces, atteint d'une crise de la pierre, et il était cependant frais comme un enfant, tant le tempérament était robuste. Le buste de Houdon le rend bien au vif et au naturel. Il était frisé, quoique malade. Chaque jour il se faisait mettre des papillotes. Il avait une robe de chambre jaune à raies blanches, parsemées de fleurs bleues. La voix était forte, pleine de familiarité. Quand il parlait, ses yeux étaient fort mobiles et ne fixaient rien. Il avait la vue basse. Il était vaniteux, de bonne foi. Target disait :

— Voilà un homme qui a beaucoup de vanité au service de son orgueil.

Le domaine était vaste et la vue splendide. Il avait des volières, des fosses à lions, à ours. Son cabinet de travail était dans la tour, fermé par une porte verte à deux battants, voûté, avec les murs peints en vert et ornés de figures d'animaux. Le sol était carrelé, avec un tapis. Un canapé, des chaises de cuir noir, un casier, une table composaient l'ameublement. Il se coiffait d'une toque grise. Il passait à Montbard huit mois par an.

Il était régulier, ferme dans sa volonté. Il estimait que le

(1) 1707-1788.

génie est une plus grande aptitude à la patience. Se couchait-il tard? Il se faisait réveiller par un savoyard qu'il payait d'une gratification, lorsqu'il l'avait brutalement secoué de son sommeil par les épaules, malgré ses récriminations et ses menaces. Le réveil était toujours à cinq heures du matin ; à six heures, il était au travail dans sa tour, à un demi-quart de lieue de la maison. Il commençait par relire et corriger ce qu'il avait fait la veille. La séance de travail durait jusqu'à une heure, qui était le moment du déjeuner et du délassement. Il devenait alors gai, polisson même, grossier parfois. Ses théories sur l'amour étaient triviales et basses, et indignaient jusqu'à Mme de Pompadour.

Il était galant, galantin même, et il aimait la société des femmes. Il associait la galanterie et la physique. Pour calculer le refroidissement de la terre, il employait cinq ou six jolies femmes, leur mettait dans les mains des globes de différentes matières portés à la même température, et se faisait rendre compte du refroidissement progressif accusé et ressenti par ces peaux délicates.

Il avait pour devise : Tout ce qui ne sert pas nuit. Il trouvait toujours quelque chose de bon dans le plus médiocre ouvrage. Il ne gardait ni papiers ni notes, et son cabinet de travail était nu comme une cellule.

L'après-midi, il recevait, il causait librement.

Il parlait de ses travaux avec une franche fierté, vantant leur perfection, leur mérite. Il se faisait conter la menue chronique scandaleuse du pays, et ne s'occupait qu'alors de ses affaires, de ses gens, des quatre cents ouvriers de ses forges, avec la gouvernante dame Blesseau, ou le P. Ignace, son curé. Il était marié ; il avait épousé à 43 ans, Mlle de Saint-Belin, âgée de 20 ans.

Il s'entretenait de ses livres, de ses correspondants, de questions diverses ; il disait de la religion, qu'il en faut une pour le peuple ; il critiquait le style des grands auteurs, et n'admettait pas que Racine pût dire : « Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur », parce que le jour et un fond ne se peuvent comparer. Il n'aimait pas les vers : « J'en eusse

fait tout comme un autre, disait-il, si la raison n'y portait pas des fers. » Et une autre fois :

« — Je ne suis pas poète, ni n'ai voulu l'être, mais j'aime la belle poésie. J'habite la campagne, j'ai des *jardins*, je connais les *saisons* et j'ai vécu bien des *mois* ; j'ai donc voulu lire quelques-uns de ces poèmes si vantés des *Saisons*, des *Mois* et des *Jardins*. Aucun d'eux n'a su, je ne dis pas peindre la nature, mais même présenter un seul trait caractérisé de ses beautés les plus frappantes. »

Il avait le sentiment du pittoresque, de la nature, de la poésie.

On a de lui ce quatrain galant :

Sur vos genoux, ô ma belle Eugénie,
A des couplets je songerais en vain.
Le sentiment étouffe le génie,
Et le pupitre égare l'écrivain.

Il attachait une grande importance au costume : « L'habit fait partie de nous-mêmes, » déclarait-il. Et il voulait que ses paysans le vissent toujours en habit très brodé.

— Je ne puis travailler, disait-il, que quand je me sens bien propre et bien arrangé.

Il savait par cœur presque toute son œuvre. Il s'en faisait souvent lire ses pages préférées, le discours du premier homme quand il décrit l'histoire de ses sens, le désert de l'Arabie, dans le chapitre du Chameau, l'article du Kamichi. Si on lui demandait comment il était devenu célèbre, il répondait :

— En passant cinquante ans à mon bureau.

Esprit net, il généralisait, il simplifiait, et il disait à Hérault de Séchelles.

—Pourquoi avez-vous deux noms ? Il n'en faut qu'un.

Hérault a consigné tous ces détails dans sa petite relation ou interview de Buffon, qui y apparaît avec une physionomie assez particulière de grand et solide lutteur, soulevant lentement et patiemment le poids formidable de son œuvre. Complétons son article par quelques détails encore.

Louis de Buffon, l'historien fameux de la nature, appartenait à une grande et riche famille. Son père vivait avec

faste, donnait des fêtes, recevait toute la haute société de Dijon. Louis se brouilla avec lui lors de son mariage, et exigea le règlement des comptes. Le jugement du procès lui attribua la terre de Montbard. Le père et le fils se réconcilièrent par la suite, et Buffon, à la mort du vieillard, en prononça l'éloge à l'Académie en quelques paroles touchantes mêlées de pleurs.

Après ses études, Buffon entra dans la vie par une querelle avec un Anglais qu'il tua en duel. Il se sauva, et visita l'Italie, où il rencontra un M. Hinckmann, qui lui communiqua le goût des sciences naturelles. Il vit aussi la Suisse, et l'Angleterre, où il étudia Hales et Newton. A son retour, ses premiers travaux furent assez remarqués pour qu'à vingt-six ans il fût appelé à l'Académie des Sciences. Le roi s'intéressait à ses expériences en grand sur les déboisements, et mit à sa disposition les forêts de Marly et de Saint-Germain. En 1747, il refit à La Muette les grands miroirs ardents d'Archimède. Il incendiait à distance des maisons qu'il payait le double de leur valeur. Il faisait construire de colossales sphères de bronze pour les chauffer, et étudier d'après leur refroidissement, les lois du refroidissement de la terre.

Il fut nommé, en 1739, intendant du Jardin du Roi, aujourd'hui Jardin des Plantes.

C'est là qu'il conçut et exécuta le plan de sa vaste *Histoire Naturelle*. Il en publia les tomes I à III en 1749, et tous les ans, un volume nouveau parut régulièrement.

Élu membre de l'Académie Française en 1752, il renonça au discours d'usage dans lequel on devait dévider une suite d'éloges ; il choisit et traita un autre sujet : ce fut le *Discours sur le style* dont on a retenu cet adage : « Le style est l'homme même. »

Cependant il réorganisait le Jardin du Roi, enrichissait, classait avec Daubenton les collections que leur envoyaient de tous les points du monde les souverains, les particuliers, les savants, les voyageurs, en échange du titre de correspondants du Jardin du Roi et du Cabinet d'Histoire naturelle. Des pirates ayant trouvé, dans une de leurs prises, des caisses à son adresse, les lui envoyèrent sans les ouvrir, tant sa réputation était étendue.

Il donnait au Cabinet d'Histoire naturelle les cadeaux personnels qu'on lui faisait. On lui disait :

— Et votre fils ?

— Le cabinet du roi est mon fils aîné, répondait-il.

Les salles devenant trop petites, Buffon, pour gagner de la place aux collections, abandonna son appartement, et loua une maison rue des Fossés-Saint-Victor. Il étendit le jardin jusqu'à la Seine, combla le lit de la Bièvre, s'agrandit du côté de l'abbaye de Saint-Victor dont il acheta des bâtiments, et comme les moines tardaient à en sortir, il envoya des couvreurs ôter les tuiles des toits, un jour qu'il pleuvait à flots.

Il fonda des chaires d'enseignement, avec Fourcroy, les frères de Jussieu, les Daubenton, Thouin, Lacépède, pour professeurs. Il recevait un courrier volumineux. Les souverains tenaient à honneur d'être en correspondance avec lui.

Il était en bons termes avec le roi qui lui écrivait :

— Envoyez-moi un chevreuil de Montbard...

Or il ne s'en trouva qu'une moitié.

Le roi rit, et lui renvoya une moitié de pâté.

Buffon lut le *Cygne* à son visiteur, le prince Henri de Prusse, qui, charmé, lui envoya un service de porcelaine de Saxe *au Cygne*. Buffon le légua à Mme de Necker.

De son vivant, il vit couronner son buste et se dresser sa statue, par Pajou.

Il ne fut d'aucune coterie et n'intrigua point. Il s'imposa par son pesant génie. Il vivait dans un majestueux isolement, et ne répondit jamais à aucune attaque. Il eut beaucoup d'ennemis et d'envieux, et plus encore de fervents admirateurs.

Il dédaignait ses adversaires. Il déclarait : « Mon amour-propre va jusqu'à croire que certaines gens ne peuvent pas même m'offenser. » Et il estimait qu' « il faut laisser la calomnie retomber sur elle-même. »

Voltaire le jalousait ; il raillait sa théorie des fossiles et de la terre autrefois submergée, en prétendant que les coquillages venaient de déjeuners faits jadis dans la montagne par des pèlerins.

Buffon mourut au Jardin du Roi, en 1788.

L'agonie fut lente : le corps était robuste. Les restes furent conduits à Montbard, parmi une grande affluence de peuple qui bordait la route.

Sa tombe y est encore.

Son œuvre étonna, et nous étonne encore, par la simplicité grandiose de sa vaste ordonnance. Elle comprend deux *Discours* sur l'histoire de la Nature, le traité des *Preuves* de la théorie de la terre, et de la formation des planètes, l'*Histoire des Minéraux* avec de nombreux rapports d'expériences, et une partie capitale, les *Époques de la Nature*, en sept chapitres. Elles furent attaquées au point de vue théologal, quoique Buffon ait toujours pris le parti de se tenir en bons termes avec la Sorbonne, ce qui le rendait suspect aux Encyclopédistes. C'est un des traités qu'il a le plus soignés ; il le recopia dix-huit fois, élucidant et complétant à mesure sa pensée. Il distingue sept moments :

Lorsque la terre et les planètes ont pris leur forme ;

Lorsque la matière s'étant consolidée a formé la roche intérieure du globe, ainsi que les grandes masses vitrescibles qui sont à sa surface ;

Lorsque les eaux ont couvert nos continents ;

Lorsque les eaux se sont retirées et que les volcans ont commencé d'agir ;

Lorsque les éléphants et les autres animaux du midi ont habité les terres du nord ;

Lorsque s'est faite la séparation des continents ;

Lorsque la puissance de l'homme a secondé celle de la nature.

Cette dernière *Époque* évoque la formation des premières sociétés humaines. Buffon a pressenti la science de l'archéologie préhistorique ; il réfute, comme aussi dans les discours sur les carnassiers, les opinions de Jean-Jacques Rousseau sur l'humanité primitive. Il a eu les intuitions les plus fécondes, il a deviné les théories qui allaient naître ; il a reconnu dans les sauvages, non des retardataires, mais des êtres déchus, dans les Chinois, les témoins et les vestiges de la sagesse antique ; il a dit que l'homme peut agir sur la nature, sur le climat, qu'il peut modifier par des déboisements et des des-

séchements, sur les animaux, sur les végétaux, par des croisements et des sélections.

Il a predit bien des résultats, et le diamant inflammable, les glaces australes, l'avenir du charbon minéral, de l'électricité; il a amorcé et annoncé bien des conquêtes du savoir ; il a devancé les conclusions du siècle suivant.

Son histoire des minéraux est complète, considérable, et nous fait étudier toute la terre solide, toute la gamme des métaux, sels, alcalis, laves, les étains, le nickel, le cobalt, le manganèse, les pierres précieuses. Un tableau détaillé des six ordres de minéraux répartis en classes et en divisions donne à la fin l'état de cet ouvrage, qui emplit six gros volumes.

Viennent ensuite les *Expériences sur les Végétaux* et l'*Histoire des Animaux*, son grand œuvre. Après des considérations sur la reproduction, la nutrition, la formation des êtres, il envisage l'homme. Il suppose un être tout neuf, ouvrant les yeux et découvrant le monde, un peu comme Condillac, en expliquant l'origine des sens par la fiction d'une statue qui s'anime insensiblement. Tout ce volume a de réelles beautés.

Le portrait idéal de l'homme de bien, où il s'est dépeint, ne manque ni de mérite ni de grandeur.

Parlant de la naissance et de la nourriture du premier âge, il condamne le maillottage des enfants et le corset pour les jeunes filles, passe en revue les phénomènes et les monstres, analyse les sens, étudie les races, et en vient aux animaux. Voici le cheval (le portrait en est célèbre), le chien, le chat, tous les animaux domestiques, les animaux sauvages, les carnassiers, les animaux des tropiques, de l'Afrique, de l'Amérique, de la mer.

A propos du cerf, il écrivit l'éloge de la chasse, pour faire au roi sa cour.

Puis ce sont les oiseaux, oiseaux de proie, aigles, buzards, vautours, ducs, les oiseaux qui ne peuvent voler, et autres qui ont rapport à eux (les divisions n'ont pas une apparence plus scientifique) les paons, faisans, chinquis, hoccos, manucodes, cocotzin, azurin, et par centaines, dorés, mordorés, bleus ou rouges, légers, caquetant, tous ces volatiles avec des noms

adorablement jolis, semblent froufrouter dans ces in-octavos comme dans une large volière; il sort de ces pages un bruit de forêt sonore, de plumes agitées, de cris répétés et de becs en gaieté. Jamais plus consciencieux inventaire de la gent ailée n'a été rédigé dans un style aussi solide et aussi agréable.

Il manque la botanique et l'entomologie.

Aujourd'hui, c'est surtout par la forme que Buffon nous séduit encore, par l'ordonnance majestueuse de ses développements, la belle carrure, l'ampleur, qui devient emphase s'il s'agit de l'oiseau mouche, mais qui est digne du sujet s'il s'agit des grands fauves, ou de la formation des astres. Buffon détestait le style court, haché, ce qu'il appelait le style poussif. Il apportait dans son écriture, toute la majesté qui manquait à sa conversation, qu'il avait familière et triviale dans le choix de ses expressions. Et les dames venues pour l'entendre étaient suffoquées, qu'un écrivain si pur et si châtié fut un causeur de si peu de façon.

L'ordre, la patience, la volonté furent ses qualités et sa force.

Il aima commander à une grande masse de faits.

Dans son œuvre, la plénitude du courant fait sa beauté.

L'ouvrage fut fort admiré, et son ami Guénaud de Montbéliard dit ce quatrain:

> O jour heureux qui vis naître Buffon,
> Tu seras à jamais chez la race future
> Pour les amis du vrai, du beau, de la raison,
> Une époque de la nature.

Il est vrai. Par l'art patient, par les proportions grandioses de l'œuvre, par la colossale portée de cette arche jetée comme un arc-en-ciel sur les âges et les espèces, par la haute philosophie qui se dégage de cette vaste histoire, par les conséquences scientifiques, économiques, humanitaires (lisez la page sur les nègres), Buffon a été un génie prodigieux et bienfaisant. On lui doit le Jardin des Plantes : il l'a fondé, et il l'a décrit, en le complétant pour en faire le plus vaste tableau du monde habité. Il est le promoteur des grands travaux des naturalistes modernes ; vulgarisateur fécond, artiste

délicat, il a été l'historiographe épique de la Terre et du Passé, pour sa plus grande gloire dans l'avenir.

Le centenaire de la mort de Buffon a été célébré en 1888 à Montbard, où M. E. Guillaume, membre de l'Institut, a prononcé un discours substantiel et plein d'idées justes, dont nous lirons cette page :

On est d'accord pour admirer l'histoire naturelle des animaux et des oiseaux. Les morceaux les plus célèbres qu'elle contient sont dans la mémoire jusque de nos enfants. Ce sont des portraits vifs et d'une proportion parfaite, dans lesquels le savant se montre à la fois peintre accompli et moraliste ingénieux. On a pu reprocher à Buffon d'avoir trop rapporté l'animal à l'homme et de s'être passé d'une classification vraiment scientifique. Mais il a fondé la partie historique et descriptive de l'histoire naturelle. C'est lui, qui, en dégageant l'idée d'espèce de l'étude des individus et en admettant la mutabilité de l'espèce elle-même, a préparé, on peut le dire, le champ immense où l'ontologie moderne se déploie. Et quelle découverte, en son temps, que celle de la loi qui préside à la répartition des animaux sur le globe ! Et quel titre enfin au respect de l'humanité que d'avoir démontré l'unité des races humaines ! Ce sont là des créations intellectuelles puissantes, que le beau livre sur les *Epoques de la Nature* est, plus tard, venu couronner.

Voilà ce que l'on peut appeler des idées de génie. Elles ont marqué dans la science un progrès immense. Mais ces idées de Buffon, alors même qu'elles ne s'accordent pas exactement avec les faits, sont fécondes, et c'est sur ce point qu'il convient d'appuyer. Buffon a exercé sur ses successeurs l'influence d'un maître. Il n'a pas fondé la géologie, mais le premier il a pensé et dit que notre globe avait son histoire, que des bouleversements successifs avaient préparé l'état dans lequel nous le voyons, que dans les entrailles de la terre et à sa surface se trouvaient les témoins de ces révolutions. Il n'a pas, non plus, été le fondateur de la paléontologie, mais il l'a annoncée en termes prophétiques, émouvants ; le premier encore, il a émis cette opinion que différents états de création s'étaient succédé et qu'il y avait des espèces perdues. Il n'était pas anatomiste, mais ses idées sur l'unité du plan de la nature, dans la formation des êtres, étaient des vues supérieures, qui devaient après lui être généralisées, mais qui ont d'abord ouvert la voie à une science nouvelle : l'anatomie comparée. Il a parlé de la transformation des espèces et des générations spontanées, et les partisans de ces doctrines se font forts de son autorité. D'autres savants viendront qui, dans quelques passages inaperçus trouveront le germe ou la justification des théories nouvelles. Buffon appartient déjà à deux siècles.

*
* *

L'Économie politique eut ses adeptes. Quesnay prêcha le libre-échange et montra que la monnaie n'est pas la richesse même, mais le signe de la fortune. Gournay conseilla le développement de l'industrie. Des disciples d'Adam Smith reconnurent quatre modes d'activité : agriculture, industrie, commerce, travail intellectuel.

A côté des spéculatifs comme Condillac, des polémistes comme Diderot, il y eut toute une secte de penseurs plus modestes et plus laborieux, plus soucieux des réalités immédiates, animés surtout par l'amour du peuple et préoccupés par le problème de la misère qui s'était posé dès la fin du règne de Louis XIV, et n'avait pas encore trouvé sa solution. Turgot (1) était de ceux-là. Cet ancien prieur de Sorbonne, qui avait quitté les ordres malgré les promesses d'une brillante fortune, pour rester sincère avec lui-même, était l'Économiste de l'Encyclopédie, quand il fut nommé à l'Intendance du Limousin. Il trouvait l'occasion d'appliquer ses doctrines, il le fit avec une entière rigueur et un plein succès. Quelques années plus tard, en 1766, dans ses « Réflexions sur la formation et la distribution des richesses », il exposait ces théories en détail, et signalait quelques résultats de leur application. Esprit pratique et pondéré, autant que profond, il évita les extrêmes, chercha à concilier les écoles, et fonda celle de la raison. Il comprit qu'à cet édifice vermoulu de la vieille France, il fallait toucher sans précipitation. Ses idées étaient hardies; mais ses moyens d'action furent essentiellement prudents et raisonnables ; il les résuma lui-même dans sa lettre au roi, lorsqu'il fut appelé au ministère : « point de banqueroute, point d'augmentation d'impôts, point d'emprunts, mais réduction de la dépense au-dessous de la recette. » N'est-ce pas le secret de tous les bons budgets ?

Il me reste à nommer, dans l'ordre des temps, une douzaine de penseurs, philosophes, moralistes, qui pour avoir suivi ou mené le mouvement intellectuel et moral, et pour avoir écrit des livres où la forme vaut souvent la pensée, méritent de n'être pas omis.

(1) 1727-1781.

Plusieurs moralistes furent intéressants, à commencer par Malebranche (1).

Un jeune praticien, arrêté un jour à la devanture d'un libraire, mit la main sur un livre de Descartes, intitulé : *Traité de l'homme*. Il ne connaissait ni l'auteur ni l'ouvrage. Il lut une page, puis deux, puis un chapitre, et fut si émerveillé que de violents battements de cœur l'obligèrent à plusieurs reprises d'interrompre. Ce jeune homme s'appelait Malebranche.

Il acheta le livre, l'emporta, et sa vie prit une direction nouvelle.

Il était fils d'un trésorier du roi. On l'avait destiné à l'état ecclésiastique, parce qu'il était difforme et de santé délicate. Il avait fait sa théologie en Sorbonne. Mais la théologie ne l'attirait point et son esprit cherchait sa voie. Après quatorze ans de méditation sur l'œuvre de Descartes, il publia le premier volume d'un traité intitulé : *Recherche de la vérité*, malgré l'opposition des censeurs royaux qui tenaient le cartésianisme en défiance, et défendaient Aristote et la scolastique attardée. Le succès du livre fut grand, dû à l'élévation de la doctrine, à la méthode lumineuse de l'exposé, au charme du style. « Malebranche, disait Fontenelle, a le grand art de mettre les idées abstraites dans le plus beau jour. Sa diction a toute la dignité que ces matières demandent, et toute la grâce qu'elles peuvent souffrir. » Ce doux philosophe, ce méditatif se trouva presque aussitôt engagé dans une ardente polémique avec tous les théologiens de son temps. Un traité manuscrit *De la Grâce* lui attira de la part d'Arnaud, le docteur janséniste, des critiques sévères. Il se rencontra avec son contradicteur, chez le marquis de Roncy, discuta tout un jour, et ne put tomber d'accord. Quelque temps après, Arnaud était exilé. Malebranche, cédant à ses conseils, avait remanié son opuscule ; il le lui envoya. Arnaud le combattit de nouveau, avec non moins de vigueur. Malebranche en appela à Bossuet, qui lui retourna son exemplaire avec ces simples mots sur la couverture : « Pulchra, Nova, Falsa. » Plus tard, Bossuet essaya de le convaincre, mais Malebranche,

(1) 1637-1715.

qui n'était pas éloquent, et qui, par timidité, redoutait la discussion, se déroba : « Voulez-vous donc, dit Bossuet menaçant, que j'écrive contre vous ? » Il ne le fit pas pourtant, mais il excita Arnaud à lui tenir tête.

Un autre ouvrage de Malebranche, les *Méditations chrétiennes et métaphysiques*, ralluma la querelle. Arnaud l'attaqua violemment, et eut le dessous : Malebranche se défendit jusqu'à la mort du grand janséniste, et même contre un de ses écrits posthumes. Mais Arnaud mort, d'autres et plus violents lui déclarèrent la guerre. Le professeur Regis l'accusa d'épicurisme, le père Lamy de quiétisme, les jésuites de spinozisme. Il fit face à tous. Sa santé était chancelante. Une entrevue avec le philosophe anglais Berkeley, qui vint chez lui discuter sa doctrine, l'épuisa et hâta sa fin. Il mourut en 1715.

Malebranche est le continuateur et le libre disciple de Descartes ; il voulut allier dans sa doctrine le rationalisme cartésien, le mysticisme chrétien et l'idéalisme de Platon. Cet effort de conciliation et d'éclectisme lui valut d'être critiqué par tous, et d'avoir partout des ennemis. Sa morale fondée sur l'amour, amour de l'ordre et amour de Dieu, le fit surnommer le Platon chrétien. Il reste, après Descartes, notre plus grand philosophe ; par la pureté, l'éclat, la poésie de son style, il a rang parmi nos meilleurs écrivains. Il a laissé d'importants travaux sur la physique. Il fut même poète, un jour, dans sa vie, et l'anecdote est assez piquante. On parlait dans un salon de poésie et de bouts-rimés ; Malebranche déclara que rien n'était plus facile, après tout, que de faire des vers. On le prit au mot, et il improvisa ces deux vers célèbres, dont ses amis se réjouirent fort :

Il nous fait aujourd'hui le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

* *

Malebranche était psychologue. Voici un sociologue.

L'abbé de Saint-Pierre (1), l'auteur du *Projet de Paix perpétuelle*, était bien l'homme de ses livres, un doux rêveur

(1) 1658-1743.

plein de confiance et de bonté, jamais triste, même dans les plus rudes épreuves. On sait quel fut son dernier mot en mourant : « Espérance ! »

Il était entré dans les ordres, pour la seule raison que cet état convenait aux cadets de noble famille : mais il était né pour être philosophe. « L'habitude que j'avais prise de raisonner sur des idées claires, ne me permit pas, dit-il, de raisonner longtemps sur la théologie. » Il s'en vint donc à Paris se joindre au monde des gens de lettres, parmi lesquels il y avait déjà beaucoup de philosophes. Il fut du salon de Mme Lambert, et comme Mme Lambert « faisait » les Académiciens, il entra à l'Académie, n'ayant encore rien publié. Il mit à composer son discours de réception exactement quatre heures, et quand on lui représenta que ce travail devait être fait avec beaucoup de soin : — « Ces sortes de discours, répondit-il, pour l'utilité dont ils sont à l'Etat, ne méritent pas plus de deux heures de travail : j'en ai mis quatre, et cela est fort honnête. » Il accepta la charge d'aumônier de Madame, mère du Régent, afin d'avoir ses entrées à la cour, et d'être à même d'observer. Il eut ainsi « une petite loge pour voir de plus près ces acteurs qui jouent sur le théâtre du monde ». Ce spectacle, et plus tard celui du Congrès d'Utrecht (où il accompagna l'abbé de Polignac), lui inspirèrent des réflexions qu'il rassembla dans ses deux ouvrages les plus célèbres, le *Projet de Paix perpétuelle* et le *Discours sur la Polysynodie*. Le second lui valut d'être exclu de l'Académie Française, car il avait contesté à Louis XIV le titre de Grand, et proposé qu'on l'appelât Louis le Redoutable. A l'unanimité moins une voix (celle de Fontenelle), ses amis l'écartèrent. On ne s'en tint pas là. Comme il était peu après devenu le chef d'une autre Académie de politiques et de philosophes, le *Club de l'Entresol*, qui venait de s'ouvrir dans l'hôtel du Président Hénault, on ferma le Club à cause de sa présence.

Ces persécutions ne l'attristèrent pas. Il conserva ses chimères, son grand calme et sa gaieté. La douceur de son caractère forçait la sympathie ; il eut malgré tout beaucoup

d'amis et qui l'estimèrent : il vécut encore, et mourut parfaitement heureux.

La Bruyère l'a portraituré sous les traits de Mopse. Aumônier de Madame, la seconde femme de Monsieur, une personne fort laide, une Allemande qui aimait les choux au lard et ronflait au sermon, il était gauche, timide, embarrassé, émerveillé par la facilité des personnes qu'il entendait parler :

— Quel dommage, disait-il à Mme Geoffrin, que vous n'écriviez pas ce que je pense !

Il a remué presque toutes les idées de son siècle : il les a mal exprimées, et rien de lui n'est resté. Ce qui est mal dit n'a pas été dit.

Il ne voyait pas de haut ; il s'est tenu aux détails. Mais J.-J. Rousseau l'a beaucoup lu et utilisé. Il voulait l'enseignement primaire, le travail des moines, et le mariage des prêtres. En littérature, il divisa les écrivains en vulgarisateurs utiles et en discoureurs frivoles ; il n'estimait ni le théâtre ni la poésie. Il a créé le mot : bienfaisance.

Dans sa longue et sereine existence, l'abbé de Saint-Pierre n'eut qu'une passion : celle du bien public, ou plutôt du bien de l'humanité. Le premier peut-être, il eut clairement cette idée généreuse qu'un homme, né français et catholique, pouvait songer au bonheur des autres peuples. Son projet de paix perpétuelle n'est pas tant chimérique : l'abbé de Saint-Pierre reprend un dessein de Sully et de Henri IV ; ses discussions sont d'un politique avisé autant que d'un philosophe humanitaire, et l'idée d'un arbitrage permanent international, pour prévenir les guerres civiles et étrangères, n'est pas si fantastique ; elle a reparu de nos jours.

Après le psychologue et le sociologue, le pédagogue : l'excellent Rollin (1).

Vers 1670, un religieux des Blancs-Manteaux remarquait la figure intelligente d'un petit enfant de chœur qui lui servait sa messe. Il l'interrogea ; c'était le fils d'un coutelier du voisinage. Il s'appelait Rollin. L'ayant trouvé précoce et avide

(1) 1661-1741.

d'apprendre, il lui enseigna le rudiment, et obtint bientôt pour lui une bourse au collège des Dix-Huit. Le jeune écolier fit d'excellentes études. A dix-sept ans, il était l'égal de ses maîtres. Ses succès lui ouvraient la carrière universitaire ; il y entra, il y arriva aux dignités les plus hautes.

Dans ses moments de loisir, ou de disgrâce, car il fut plus d'une fois inquiété pour son jansénisme, il composa deux vastes ouvrages : *Le Traité des Etudes* et *l'Histoire Ancienne*. Dans le premier, il dressait tout un programme d'enseignement et proposait d'heureuses réformes. Ce qui surprit le plus dans ce livre, c'est qu'il était bien écrit, et se lisait avec plaisir. On n'avait jamais vu d'aussi charmant pédagogue. Daguesseau disait à Rollin en le félicitant : « Vous parlez le français, comme si c'était votre langue naturelle ». Avant lui, en effet, un recteur de l'université ne savait parler qu'en latin. L'*Histoire Ancienne* est un immense recueil d'anecdotes édifiantes à l'usage de la jeunesse. L'ouvrage est encore d'un élégant écrivain; mais le dessein en est puéril. « C'est, dit Sainte-Beuve, l'histoire à lire pendant l'année de la première communion ». Ces deux livres eurent un grand succès et devinrent aussitôt classiques. Rollin, timide et modeste, se dérobait aux louanges, se donnant pour un simple traducteur, un colporteur d'idées communes. Il n'avait aucune ambition et fut l'homme le plus heureux, quand il eut, rue Neuve-Saint-Etienne-du-Mont, une maisonnette pour habiter avec ses livres, et un petit jardin à cultiver.

S'il fut un plus honnête homme que Rollin, ce ne peut être que Daguesseau (1).

C'est une belle et austère figure que ce chancelier Daguesseau, l'homme le plus intègre de son siècle, et qui eut le moins d'ennemis. L'honneur et la modestie étaient de tradition dans sa famille. Procureur général du Parlement de Paris, il devint bientôt chancelier. Il venait à Versailles dans un carrosse gris, « traîné par deux chevaux qui souvent avaient assez de peine à se traîner eux-mêmes ». Et l'on n'en riait pas, car il y avait dans toute sa personne, dans sa belle tête encadrée par l'ample perruque, quelque chose de noble et d'hon-

(1) 1668-1751.

nête qui forçait l'admiration. Il signa toute sa vie Daguesseau en un mot, quoiqu'il eût droit de par sa charge, à la particule. Il était l'homme le plus savant du monde : « la seule encyclopédie avant la nôtre » disait Diderot. Ce fut pendant ses disgrâces, dans son château de Fresnes, entre ses amis et ses livres, qu'il passa les meilleurs moments de sa vie. La réputation d'orateur que lui valurent ses Mercuriales, le touchait assez peu. Le jour où le duc de Noailles l'alla réveiller de grand matin, dans sa maison de la rue Saint-André-des-Arcs pour lui offrir la charge de chancelier, il en fut grandement étonné, mais ne se départit pas de son calme, monta chez son frère, nous raconte Saint-Simon, et le trouva fumant devant son feu en robe de chambre : « Mon frère, lui dit-il en entrant, je viens vous dire que je suis chancelier. » L'autre se tournant : « Chancelier ? dit-il, qu'avez-vous fait de l'autre ? — Il est mort subitement cette nuit. — Oh ! bien ! mon frère, j'en suis bien aise ; j'aime mieux que vous le soyez, que moi. »

Chancelier, Daguesseau fut inférieur à sa réputation. « Il se trouva, dit encore Saint-Simon, comme un aveugle au milieu des bruits et des cabales », et se laissa dominer par Dubois. Ce fut une déception dans la foule, et l'on écrivit un matin sur sa porte : *Et homo factus est.*

Voulons-nous admirer encore une noble et belle nature, héroïque sans fracas, et vaillante, sans dépit, sans amertume ni lassitude, un homme dont le commerce réconfortant fait qu'à son égard l'admiration se double de reconnaissance ? C'est Vauvenargues (1).

Dans la nuit du 16 décembre 1742, le maréchal de Belle-Isle, menacé par un ennemi supérieur en nombre, et à bout de munitions, quittait Prague, et commençait sous la neige, dans le brouillard, par un froid terrible, cette fameuse retraite qui coûta sept mille hommes à l'armée de Bohême, mais sauva son honneur. Il y avait alors dans les troupes du maréchal, un jeune capitaine encore inconnu qui s'appelait Vauvenargues. Le 26 décembre, il eut les deux jambes gelées

(1) 1715-1747.

Par bonheur, on atteignait Egra, où l'armée put reprendre haleine et trouver des fourgons.

Le marquis de Vauvenargues sembla d'abord se remettre assez bien de cette rude épreuve; il reparut même à quelque temps de là, à la bataille de Dettingen : mais sa santé était gravement atteinte : il dut quelques mois plus tard rentrer en France et donner sa démission. Il avait alors vingt-huit ans, il était ambitieux, avide de gloire ; exclu de la carrière militaire, il sollicita un emploi dans la diplomatie. Il n'eut pas le temps de l'obtenir : une petite vérole infectieuse l'acheva, le laissa brisé, perclus comme un vieillard et presque aveugle. Pour satisfaire à ce besoin de gloire et d'action, que n'avaient pas découragé tous ces déboires, il ne lui restait que la ressource d'écrire. Il comptait trouver dans les lettres consolation et honneur. Il eut raison. Il vint à Paris où l'appelait Voltaire, s'installa dans un petit hôtel de la rue du Paon et vécut là presque seul, entre quelques livres et quelques amis, « le plus infortuné des hommes et le plus tranquille », plein de cette sérénité suprême, que donne l'excès des douleurs. « Clazomène, dit-il (c'est de lui qu'il parle), a fait l'expérience de toutes les misères humaines. Les maladies l'ont assiégé dès son enfance et l'ont sevré dans son printemps de tous les plaisirs de la jeunesse... Quand la fortune a paru se lasser de le poursuivre, la mort s'est offerte à sa vue. Si l'on cherche la raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la peine à la trouver. Faut-il demander la raison, pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps ni automne, où les fruits sèchent dans leur fleur ? Toutefois qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles : la fortune peut se jouer de la sagesse des gens courageux, mais il ne lui appartient pas de fléchir leur courage. » Retenons ce dernier mot ; toute sa philosophie est là. Dans ces quelques lignes d'une touchante résignation, il a résumé la triste histoire de sa vie, et laissé entrevoir cette énergie obstinée qui est le fond de son caractère, qui le poussait impérieusement à agir, et dont lui vinrent dans la détresse, la revanche, la consolation et l'orgueil.

Il n'eut le temps de publier que deux livres : une *Intro-*

duction à la Connaissance de l'esprit humain et des *Réflexions et Maximes*. Il mourut, après une agonie douloureuse, en 1747.

Le second de ces ouvrages place Vauvenargues à côté de La Rochefoucauld, qu'il combat et qu'il imite. Son talent est moins sûr, son style moins égal ; mais La Rochefoucauld écrit à 52 ans, Vauvenargues à 30. La noblesse des sentiments compense la différence du talent. La Rochefoucauld, tout esprit et tout raisonnement, fait qu'on l'admire. Vauvenargues, chez qui, selon son expression, « les pensées viennent du cœur », fait qu'on l'aime.

Il n'a pas exposé dans ses œuvres une doctrine philosophique : on peut cependant, parmi ses réflexions éparses, saisir les grandes directions de sa pensée. Pour religion, Vauvenargues a celle des philosophes de son temps, le déisme : quand il nous parle d'immortalité, c'est la gloire qu'il entend, et non la survivance de l'âme. Sa conception du monde est celle des stoïciens : il est optimiste comme eux, et panthéiste. La nature est bonne, malgré les imperfections des choses et les souffrances des âmes. Tous les efforts confus de l'univers, toutes les douleurs de l'humanité tendent au bien. Dans une lettre à son ami Saint-Vincent, Vauvenargues expose sa doctrine. « Les hommes, mon cher Saint-Vincent, ne font qu'une société ; l'univers entier n'est qu'un tout ; il n'y a dans toute la nature qu'une seule âme, et qu'un seul corps : celui qui se retranche de ce corps fait périr la vie en lui. » Le sage n'est donc point celui qui s'isole et contemple, mais celui qui agit. L'action est notre fin, l'énergie notre plus grande vertu. L'ambition est une passion louable, parce qu'elle nous pousse à agir. Les philosophes ont tort de refréner toutes les passions, et de faire la raison souveraine, car ce sont les passions et le cœur qui rendent l'homme fort, non la raison. « Qui prime chez les jeunes gens, chez les femmes, chez les hommes de tous les états ? qui nous gouverne nous-mêmes ? est-ce l'esprit ou le cœur ? C'est le cœur. Le cœur, ajoute-t-il, a des raisons que la raison ne connaît pas », et « la magnanimité ne doit pas compte à la raison de ses motifs ».

C'est une découverte imprévue, dans ce siècle d'esprits ab-

traits et raisonneurs, que ce philosophe épris de sentiment et de passion. « Sachez prendre, dit-il, des résolutions extrêmes ». « Si vous avez quelque passion qui élève vos sentiments et vous rende plus généreux, qu'elle vous soit chère. » Il croit l'action nécessaire : « Mais surtout osez, ayez de grands desseins ! Vous échouerez ? Eh bien ! qu'importe ! Le malheur même n'a-t-il pas ses charmes dans les grandes extrémités ? » La résignation stoïque et résistante aux souffrances du cœur et du corps, élève l'homme plus haut que la gloire, et ravit l'âme plus que ne peut faire le bonheur. Il y a une belle crânerie dans ce défi à la détresse et au mal. On ne saurait trop lire Vauvenargues.

Il prend aux stoïciens leur conception du monde et leur idée de la vertu ; il laisse ce qu'il y a dans leur doctrine de dur et de hautain. L'énergie n'exclut pas chez lui l'humanité : « L'homme rigide, dit-il, l'homme tout d'une pièce, plein de maximes sévères, enivré de sa vertu..., je le fuis et je le déteste. » Et Vauvenargues montra suffisamment par son propre exemple qu'un sage peut être humain et doux.

Car dans tout ce livre des *Maximes*, ce n'est pas un idéal qu'il imagine, c'est l'histoire de son âme qu'il nous raconte. Son livre est une confidence. La sincérité se trahit à l'émotion du langage. C'est un des charmes de cet ouvrage unique en son temps. On peut reprocher à l'écrivain quelques faiblesses, on ne peut se défendre pour ce jeune homme si sérieux et si ardent, d'une admiration sincère.

Voltaire lui-même, dans sa sécheresse, se sentit un moment réchauffé au contact de cette affection, et écrivit ces lignes qui trahissent une émotion attendrie : « Tu n'es plus, ô douce espérance du reste de mes jours. Accablé de souffrances au dedans et au dehors, privé de la vue, perdant chaque jour une partie de toi-même, ce n'était que par un excès de vertu que tu n'étais point un malheureux et que cette vertu ne te coûtait point d'effort. Par quel prodige avais-tu, à l'âge de vingt-cinq ans, la vraie philosophie et la vraie éloquence, sans autre étude que le secours de quelques bons livres ? Comment avais-tu pris un essor si haut, dans le siècle des peti-

tesses? » Des hommes comme Vauvenargues sont l'honneur de leur temps et le triomphe de la volonté.

Dans le parti des philosophes, il y eut de beaux caractères. Nous venons de voir Vauvenargues. En voici un autre. C'est Condillac (1). Il ne se rangea pas parmi les encyclopédistes militants : il « pensa » pour les encyclopédistes. Il conservait les principes de la philosophie spiritualiste, la loi morale et l'idée de la Providence ; mais il avait une théorie nouvelle de la connaissance, dont les Encyclopédistes s'emparèrent et qu'ils accommodèrent. Il était lié avec Diderot et d'Alembert, et ceux-ci pouvaient le réclamer pour un des leurs.

Condillac exposa ses idées dans l'*Essai sur l'origine des connaissances* et le *Traité des sensations*. Ces deux livres, d'une clarté limpide, eurent le plus grand succès, même parmi les profanes. Condillac devint chef d'une école « le sensualisme ». La grande nouveauté de son système, la proposition qui le résume et dont tout le reste est déduit, c'est que toute idée provient des sens. Les facultés de l'âme ne sont que des sensations transformées. Il n'y a qu'un seul et même fait psychologique, la sensation ; celle-ci étant donnée, Condillac croit pouvoir obtenir en la modifiant à peine, toutes les autres opérations de l'esprit. Pour éclairer cette notion, il recourt à une ingénieuse et fameuse hypothèse, celle de l'Homme-Statue. Il imagine une « statue organisée intérieurement comme nous, et animée d'un esprit privé de toute espèce d'idées. » Puis il suppose qu'on enlève successivement l'enveloppe de marbre qui recouvrait chacun des sens, en commençant par l'odorat et en finissant par le toucher. Il nous fait le roman des sensations qui, dans l'ordre choisi, viennent éveiller l'âme de la statue. Elles créent peu à peu sa conscience, et donnent naissance par leurs seules combinaisons à toutes les facultés. Le seul fait de rendre l'homme sensible aux influences extérieures, suffit à déterminer en lui « des idées, des désirs, des habitudes, des talents de toute espèce. »

(1) 1715-1780.

La théorie de Condillac était séduisante par sa simplicité Les encyclopédistes l'adoptèrent: mais ils la poussèrent à des conséquences que Condillac, dans sa foi religieuse, n'avait pas prévues. La pensée fut subordonnée au monde matériel, la loi morale devint vaine et vide ; le sensualisme de Condillac fut le père inconscient des pires erreurs.

Tous ceux-là sont des calmes. Il y eut aussi les énergumènes, la Mettrie, Helvétius, d'Holbach, Morellet, les esprits forts, les champions du matérialisme militant, de l'amoralité et de l'athéisme.

Quand Voltaire arriva à la cour de Prusse, il y trouva La Mettrie (1). Ce petit médecin de Saint-Malo s'était jeté à corps perdu dans le matérialisme, et avait publié à La Haye une « Histoire naturelle de l'âme », qui comptait parmi les grands scandales du siècle. Honni de tous et menacé du bûcher, il crut de bonne foi que la cour de Prusse était l'asile de la liberté, et il s'y réfugia. Un moment, Frédéric s'amusa de lui ; La Mettrie était un excentrique de beaucoup d'esprit. Le roi, qui l'avait nommé son lecteur, se faisait lire par lui l'*Histoire des Miracles*, et tous deux pensaient mourir de rire. Mais comme tous ceux qui avaient pris pour argent comptant les promesses de Frédéric II, La Mettrie trouva bientôt la liberté et les honneurs de Potsdam plus pesants que la persécution de Paris. « Cet homme si gai, écrivait Voltaire, et qui passe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. » C'était vrai, et Voltaire sut bientôt pourquoi.

Ce pauvre La Mettrie eut une mort burlesque comme sa vie: ayant parié de manger à lui seul un énorme pâté de faisan, il eut une indigestion qui l'emporta. On l'enterra, dit Voltaire, dans une église « où il est tout étonné d'être ».

Helvétius (2) fut l'enfant terrible du parti philosophique. Il poussa à l'extrême les idées de ses amis, et imprima avec candeur ce qu'on n'osait encore ébruiter.

(1) 1709-1751.
(2) 1715-1771.

Dans son livre l'*Esprit*, il ruinait la morale, « science frivole », qui n'a d'autre principe que l'intérêt des gouvernants. Et il le croyait. Le vieux Fontenelle disait : « Je suis effrayé de la conviction que je vois régner autour de moi ».

Riche et fort bien en cour, Helvétius avait publié ce livre, avec son nom en première page. Il fut poursuivi, et très étonné de l'être.

L'Esprit ne dut son succès qu'au scandale, et à quelques historiettes.

Helvétius n'est ni grand penseur, ni grand écrivain, mais il avait un caractère charmant, et faisait de sa fortune un excellent usage.

Il était généreux même avec de fort mauvais sujets ; ses amis lui reprochaient ces largesses : « Si j'étais roi, disait-il, je les corrigerais ; mais je ne suis que riche, et ils sont pauvres : je dois les secourir. »

D'Holbach (2) n'est guère plus profond qu'Helvétius, et vaut moins encore. Il poussa le matérialisme à ses dernières conséquences. Comme Diderot, il commença par le déisme, où s'arrête Jean-Jacques, et aboutit à l'athéisme absolu. Son livre principal, *Le Système de la Nature*, qui appliquait à la morale et exagérait les idées de Condillac, est connu par le vers qu'il inspira à Voltaire :

— Que dis-tu de ce livre ? — Il m'a fort ennuyé.

D'Holbach écrivit encore *Le Système social* et la *Morale de l'Homme*, ouvrages du même genre, pleins de déclamations et de longueurs. Mais ce baron allemand, verbeux, un peu lourd d'esprit, ne laissait pas d'être un agréable causeur et le meilleur des amis. Il tenait comme Helvétius une « synagogue philosophique ». Au Grand-Val, près de Boissy-Saint-Léger, il hébergeait Diderot, Raynal, Rousseau. L'abbé Galiani donnait la note gaie. Diderot s'attendrit au souvenir des longs entretiens chez d'Holbach. Grimm aussi l'aimait fort, « ce cher cuisinier de l'Encyclopédie », et Rousseau, qui pourtant s'éleva contre ses plaisanteries d'athée, lui rendit

(2) 1723-1789.

hommage, et le prit pour modèle, en composant le caractère de Wolmar, l'homme le plus vertueux de ce vertueux roman qu'est la *Nouvelle Héloïse.*

Parmi les fidèles du Grand-Val venait Morellet (1), le fameux auteur des articles : « Foi, Fils de Dieu et Fatalité » dans l'Encyclopédie. L'abbé Morellet avait répondu à la pièce de Palissot contre les philosophes par une « Préface » beaucoup plus spirituelle que la pièce, et qui lui avait valu deux mois de Bastille. Il en sortit illustre. D'Holbach le réclama. Voltaire, qui l'avait reçu à Ferney, quelques jours, écrivait à Thiriot : « Embrassez pour moi l'abbé *Mords-les*. Je ne connais personne qui soit plus capable de rendre service à la raison. »

Morellet avait l'étoffe d'un vrai philosophe ; il se dispersa en polémiques, en libelles, et n'eut pas le temps d'écrire un ouvrage durable. Ses *Mémoires* sont à lire :

Il y eut, même en philosophie, bien de la dépense d'esprit futile, frivole, mousseux et léger. Des pamphlétaires remuèrent des idées du bout de leur badine dorée, comme des dentelles et des chiffons ; et d'aucuns furent amusants, tels Rivarol ou Chamfort ; d'autres le furent moins, comme le réactionnaire Linguet, l'ennemi des philosophes.

Linguet (2), avocat et publiciste, qui dénonça le *Fanatisme* des Encyclopédistes, fit l'apologie des Césars et du clergé, plaida brillamment pour La Barre, pour le duc d'Aiguillon, mit dans ses attaques une virulence qui le fit rayer du tableau, exiler, puis embastiller. Ses *Mémoires sur la Bastille* sont romanesques et intéressants.

Mme Suard s'est rappelé une curieuse conversation qu'elle eut à son sujet à Ferney. Un négociant ayant fait l'éloge de Linguet, elle répliqua :

— Linguet est un écrivain corrompu dans ses principes de morale comme dans ses principes de politique : il ne sème que des faussetés ou des erreurs dangereuses ; il ne doit recueillir que du mépris, et j'avoue que vous m'avez affligé en l'honorant de votre suffrage. » La bouche de M. de Voltaire resta muette, mais il ne cessa de me re-

(1) 1727-1819.
(2) 1736-1794.

garder avec des yeux dont il est impossible de peindre la finesse et l'obligeante attention. Cependant ce négociant entreprenait de défendre et même de louer encore Linguet ; ce qui, ajoutant au mépris dont je me sentais animée au souvenir de ses bassesses, j'en fis un petit résumé à M. de Voltaire : je lui montrai Linguet parmi ses confrères, le jour où l'on devait décider de son sort au Palais, s'arrachant les cheveux et s'écriant qu'il était entouré d'assassins. Je le lui montrai peint d'après lui-même dans sa *Théorie du Libelle*, se comparant tantôt à Curtius, tantôt à Hector, et parlant de sa conduite avec le duc d'Aiguillon comme un modèle de générosité et de grandeur d'âme, quoique cette impudence fût démentie par ses lettres que le duc avait entre ses mains ; enfin, je lui parlai des outrages dont il avait accablé ses confrères les plus estimables, et M. de Voltaire levait les yeux et les mains au ciel avec les signes du plus grand étonnement.

La Révolution décapita cet homme amer, dénigreur, intransigeant et contrariant, qui a laissé des liasses de pamphlets éloquents, ardents, spirituels, acerbes et arriérés, sur tous les sujets imaginables.

Le véritable esprit de pamphlet, l'esprit à l'emporte-pièce, le don de la formule et du trait, qui résume d'un mot une situation ou une doctrine, vous le trouvez chez Rivarol, chez Chamfort, ces deux enfants terribles de leur temps.

Chamfort (1) dure encore par la réputation de son esprit, qu'il eut vif, prompt, lumineux et implacable.

Peu importe aujourd'hui que cet Auvergnat, fort beau garçon, enfant trouvé, et qui ne dut son nom qu'à lui-même (il choisit celui de Nicolas de Chamfort), ait été clerc de procureur, précepteur, secrétaire, puis homme de lettres, qu'il ait écrit des ouvrages bien oubliés : épîtres, éloges de Molière et de La Fontaine, des ballets, une comédie frondeuse, le *Marchand de Smyrne*, une tragédie de *Mustapha et Zeangir* qui fit pleurer Louis XVI ; qu'il ait même été de l'Académie française : ce qui reste, ce ne sont pas ses œuvres, c'est le souvenir piquant d'un homme de plaisir et d'esprit, d'une santé ruinée, d'une fierté aigre, d'une humeur sarcastique, aiguisée sur les travers des grands, qu'il déteste et qui le font vivre. Il accepta avec joie la crise révolutionnaire, qu'il a retracée dans ses *Tableaux de la Révolution* (1790-1791), mais Chateau-

(1) 1741-1794.

briand était bien sa dupe quand il écrivait de Chamfort, qu'il connut :

— Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait une connaissance si profonde des hommes, ait pu épouser si chaudement une cause quelconque.

C'est oublier singulièrement le ton et la façon dont Chamfort fut révolutionnaire : il ne pouvait l'être que d'une manière gaiement, spirituellement, avec des pointes pour piques, et un bonnet de folie en guise de bonnet phrygien. Il fut moins convaincu qu'amusé et amuseur. A travers sa biographie, la Révolution n'est plus qu'un vaudeville à mots plaisants et à effets de choix. Il sacrifiait tout à la forme, à la formule. Il fut le faiseur d'exergues, le rédacteur de devises comiques, le fournisseur et le fourbisseur de traits plaisants La Révolution est sanglante ?

— On ne peut nettoyer les écuries d'Augias avec un plumeau.

N'est-ce pas une étrange trouvaille d'accrocher ce plumeau au sommet de la guillotine?

La Révolution a dit : Fraternité ou la mort !

Chamfort traduit:

— Sois mon frère, ou je te tue !

Il a des formules terribles:

— Guerre aux châteaux, paix aux chaumières !

Il dit un jour à de Lauraguais :

— J'ai achevé non pas un livre, mais un titre de livre, ce qui est mieux.

Pour lui, le titre est tout. Celui-ci était bon: il en fit présent à Siéyès, qui en profita :

— Qu'est-ce que le Tiers Etat ? Tout. Qu'est-il ? Rien.

Trop d'esprit le rendit suspect. Il fut arrêté, et se tua cruellement : d'une balle de pistolet, il ne réussit qu'à se crever

un œil : il se taillada la gorge et les jarrets à coups de rasoir ; on le guérit, et il ne mourut que plus tard, très affaibli et exsangue.

Sa vie, son œuvre, disparaissent devant le souvenir de ses saillies plaisantes, de ses traits, de ses anecdotes, de ses propos mordants et incisifs sur l'amour et la sottise, et certes il excellait dans cet art de condenser en une phrase courte, alerte, pimpante et insolente, bien des vérités et de la philosophie :

« Il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second ».

« Un sot qui a un moment d'esprit étonne et scandalise comme des chevaux de fiacre au galop. »

« La plupart des nobles rappellent leurs ancêtres, à peu près comme un *cicerone* d'Italie rappelle Cicéron. »

« Je n'ai fait dans ma vie qu'une méchanceté, lui disait un jour Rulhière. — Quand finira-t-elle ? » répliqua Chamfort.

Ce misanthrope avait pour exprimer le mépris une formule favorite : « C'est l'avant-dernier des hommes, disait-il. — Pourquoi l'avant-dernier, lui demandait-on. — Pour ne décourager personne. »

Le duc de Créqui disait un jour à Chamfort :

— Mais, monsieur, il me semble qu'aujourd'hui un homme d'esprit est l'égal de tout le monde, et que le nom n'y fait rien.

— Vous en parlez bien à votre aise, monsieur le duc, répondit Chamfort, mais supposez qu'au lieu de vous appeler M. le duc de Créqui, vous vous appelez M. Criquet ; entrez dans un salon, et vous verrez si l'effet sera le même.

Le vrai a été dit par Balzac, écrivant à propos de Chamfort et de Rivarol :

— Ces gens-là mettaient des livres dans un bon mot ; aujourd'hui c'est à peine si l'on trouve un bon mot dans un livre.

Rivarol (1). Antoine Rivaroli, comte de Rivarol, languedocien plus authentique que comte, fut de cette même famille d'esprit, d'où la malice et le rire fusaient avec une ar-

(1) 1753-1801.

mable aisance. Elevé chez son père, Riverot, le cabaretier des *Trois Pigeons*, professeur, précepteur, soldat, prenant tour à tour les noms de Longchamps, de Deparcieux, de Rivarol, il pénétra on ne sait comme dans les salons parisiens qu'il égaya de ses épigrammes. Sa traduction de l'*Enfer* du Dante, couronnée par l'Académie de Berlin, fit moins pour lui que ses satires dirigées contre Delille, comme la *Plainte du chou et du navet contre les jardins de l'abbé Delille*, ou contre les ballons de MM. Montgolfier et les *Têtes parlantes*, célèbres automates de l'abbé Mical.

Il fit l'important, se mêla de vouloir régénérer l'Etat, gourmanda le roi sur sa faiblesse à écraser le Tiers Etat, « ce roi dont le premier travail en montant sur le trône, fut avec son maître serrurier, et dont la première ordonnance fut une ordonnance sur les lapins. »

Au contraire de Chamfort, il tint pour l'ancien régime, et opposa à la Révolution une hostilité d'autant plus méritoire, que sa noblesse était toute fictive.

Nous avons perdu *Nos* droits, *Nos* titres, *Notre* fortune ! s'écriait-il avec désespoir après la nuit du 4 août.

« Nous, nos, notre, murmurait le marquis de Créqui. — Eh bien ! s'écria Rivarol, que trouvez-vous donc de singulier dans ce mot ? — C'est ce pluriel que je trouve singulier, » répondit le marquis.

Il proposa, et même on appliqua son système de corruption générale, qui consistait à salarier partout des journalistes, des pamphlétaires, des chanteurs, des crieurs, des claqueurs : c'est l'origine de l'usage moderne, les subventions à la presse.

Il vivait d'expédients, marié à une fort jolie femme qu'il ruina et qu'il quitta pour une certaine Minette, ne payant pas ses notes à l'auberge, où il laissait son fils en gage, à la différence des Egyptiens qui mettaient en gage leurs momies, et d'Albuquerque qui y laissa sa moustache ; rédigeant des journaux politiques, des pamphlets, une parodie du songe d'Athalie, un libelle contre Mme de Genlis, ou l'Eloge de Minette Ratoni, chat du pape, en son vivant, et premier soprano de ses petits concerts, ou une plaquette contre La Fayette dont

il disait : « Sa nullité protégea sa fortune » ; émigré à Coblentz, agent secret à Londres et à Berlin, où il mourut près de la princesse Dolgorouka.

Il a beaucoup écrit, et son œuvre, recueillie tant par sa femme que par son frère François, le vicomte, un autre émigré de lettres, est considérable. Il n'en reste que des mots de son *Petit Almanach*. Il n'y a qu'à cueillir.

Il disait de Mirabeau, qui venait de se donner à la cour (1790) :

— Il est capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action.

Un poète lui demandait son opinion sur un distique :

— J'y trouve des longueurs.

De lui, encore ceci :

— C'est un terrible avantage de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser.

En parlant de la maladresse des Anglaises :

— On croirait qu'elles ont deux bras gauches.

Rivarol rencontre un jour Florian, dont un manuscrit sortait presque entier de la poche de son habit.

Comme il ne laissait jamais échapper l'occasion de lancer une épigramme, il lui dit :

— Oh ! monsieur de Florian, si l'on ne vous connaissait pas, comme on vous volerait !

Déclaration à une dame :

— Je veux bien vieillir en vous aimant, mais non mourir sans vous le dire.

Son ami et collaborateur était Champcenetz qui se forma à si bonne école, et qui lui répondit un jour de façon plaisante. Rivarol avait été rossé à coups de bâton par Brigand Bomier, et se plaignait :

— Mon ami, on ne peut faire un pas dans Paris, sans qu'il vous tombe des bûches dans le dos.

— Je te reconnais bien là, lui dit Champcenetz qui connaissait l'incident : tu grossis toujours les objets.

Rivarol mérite de n'être pas oublié et il ne l'est pas. Il a eu plus de foi que Chamfort, et demeura attaché à la cause perdue de l'aristocratie, qui le récompensa mal et n'adopta pas ce volontaire. Son esprit fut caustique, non sceptique, et de la meilleure trempe : c'est une arme solide avec laquelle il a vaillamment bataillé, pour les droits, sinon de la vertu, du moins de son intérêt, de ses appétits, de ses ambitions et de sa provende. Aujourd'hui on ne se rappelle plus l'usage qu'il en a fait, et on se contente d'admirer le reflet et le fil de cette lame, jolie pièce de musée.

Avec ces hommes d'esprit, nous sommes arrivés à la fin du siècle : elle vit aussi des esprits graves. Le public d'alors a pu méditer sur les ouvrages de Condorcet ou s'attrister à la lecture de Volney.

Pendant l'été de l'année 1793, après la fameuse séance du 31 mai, où les Girondins furent vaincus dans la Convention, tandis que la police jacobine traquait les derniers survivants du parti dans toute la France, se cachait dans un grenier de la rue Servandoni, un de ces Girondins qui écrivait un ouvrage sur le Progrès. C'était Condorcet (1). Il avait commencé par être un mathématicien de génie ; mais d'Alembert, Turgot, Raynal l'avaient entraîné vers la philosophie sociale ; la Révolution naissante le trouva prêt à jouer un rôle politique : il fut membre de la Législative et de la Convention. Il y dut son autorité, moins à son éloquence, qu'à la précision de ses vues politiques et à la générosité de ses idées. Il étendit aux questions sociales la méthode exacte des sciences dont il avait fait ses premières études. Il votait avec les Girondins ; leur chute l'entraîna. Mis hors la loi, il fut recueilli pendant huit mois chez une amie. C'est là, qu'il composa seul et sans le secours d'aucun livre son *Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain*. Il montrait dans le passé la marche lente, mais sûre de l'humanité vers

(1) 1743-1794.

un état meilleur, les conquêtes du labeur sur la barbarie, et il assurait dans l'avenir la continuité de ce progrès. « Il arrivera donc, disait-il, ce moment où le soleil n'éclairera plus que des hommes libres, où les tyrans et les esclaves n'existeront plus que dans l'histoire ».

Délivré des superstitions et des haines, l'homme pourra travailler librement à son perfectionnement infini et atteindre tout ensemble à la vertu et au bonheur. La philosophie lui a ouvert les yeux ; il ne reste plus qu'un pas à faire. Étrange contraste ! Au moment même où il achevait cette œuvre de générosité et de confiance, se laissant aller à son rêve humanitaire, la haine et l'injustice frappaient plus cruellement que jamais autour de lui : les derniers de ses amis tombaient ; Roland se poignardait sur une route pour ne pas exposer son hôte ; Péthion, Buzot, traqués dans la campagne, étaient dévorés par les loups ; la mort s'acharnait sur les philosophes et les amis du progrès. Bientôt même, on découvrait la retraite de la rue Servandoni. Condorcet, craignant de compromettre sa bienfaitrice, quitta sa maison, fut arrêté presque aussitôt, et s'empoisonna dans sa cellule.



En 1782, des moines du Liban donnèrent l'hospitalité à un jeune Français qui s'en était venu de Paris à pied, par étapes, avec quelques écus dans sa ceinture, et dans son sac, un Hérodote.

Ce jeune homme racontait qu'il avait depuis son enfance le désir de visiter l'Orient, qu'ayant hérité d'un peu d'argent il était parti aussitôt en pèlerin, et qu'il venait passer quelques mois parmi les Druses, pour apprendre la langue des pays qu'il comptait parcourir. Notre voyageur — c'était Volney (1), — resta huit mois chez les moines du Liban, puis se mit à explorer l'Égypte et la Syrie, les pays de ses rêves. Quatre ans plus tard, il revenait en Europe, rapportant de son voyage un livre qui le rendit aussitôt célèbre.

(1) 1757-1820

Les Ruines sont un mélange de descriptions et de méditations. Volney a visité les restes de Palmyre et de Thèbes, et les dépeint en poète. Disciple des encyclopédistes, de Condillac et d'Holbach, il ne perd pas cette occasion de philosopher. Le « Génie des Tombeaux » lui est apparu parmi les débris des villes mortes, et lui a révélé les lois générales qui régissent l'humanité. C'est l'ignorance et la superstition qui ont perdu les cités antiques ; aujourd'hui que la philosophie éclaire les nations, l'humanité peut renaître à l'espoir, son progrès est assuré, elle touche à la paix et au bonheur.

Le livre eut un grand succès. Volney fut le poète en prose de la Révolution naissante.



Donnons place ici, pour finir le chapitre, à un penseur profond, qui ne fut pas Français, mais qui écrivit et pensa dans notre langue mieux que des milliers de nos concitoyens : Joseph de Maistre (1).

En général, du comte Joseph de Maistre il est convenu de dire qu'il poussa à l'outrance l'absolutisme, qu'il s'est fait l'apologiste de la guerre et du bourreau ; qu'il a rayé d'un trait de plume la Révolution et vingt années de notre histoire.

Quand parurent ses lettres, en 1851, on fut tout étonné de trouver en lui non seulement l'homme supérieur que l'on soupçonnait, mais un ami sincère, et charmant, un père affectueux et bon, que l'on ne soupçonnait pas.

Le comte de Maistre, si Français par les qualités de son esprit, était né hors de France, en Savoie, et resta toute sa vie au service de la maison de Sardaigne. Il fut magistrat et sénateur, du sénat de Savoie, comme son père. La révolution le força de s'expatrier. Après quelques années d'exil et de voyages, il alla, comme ambassadeur extraordinaire, représenter le roi de Sardaigne en Russie. Il habita quatorze ans Saint-Pétersbourg, vivant presque pauvre au milieu de la société la plus dépensière d'Europe, assez près des événe-

(1) 1754-1821.

ments pour n'en rien ignorer et pour connaître les hommes, assez isolé pour les juger de haut. Dans cette famille sénatoriale des De Maistre, l'éducation était autoritaire, sans dureté. Le comte l'avait reçue avec une soumission affectueuse. Jusqu'à vingt ans passés, même éloigné de son père et de sa mère qu'il « adorait », il ne prenait sur lui de faire aucune lecture nouvelle sans les avoir consultés. Cette déférence à un pouvoir que l'on aime, que la religion et la tradition ont consacré, et qu'il eut toute sa vie, à l'égard de son souverain, est le trait essentiel de sa philosophie et de son caractère. Ce principe d'autorité, il le poussa avec une effrayante rigueur de déduction jusqu'à ses dernières conséquences. Il n'en était pas moins un homme aimable, d'une grande douceur, d'une franche droiture. Dans la discussion politique ou religieuse, ce logicien intransigeant savait mettre l'agrément et la gaieté. Il avait avec Mme de Staël, « la tête la plus pervertie du monde, des scènes à mourir de rire, et cependant, dit-il, sans nous brouiller jamais. » Il nous parle quelque part de sa « gaieté native », et, de fait, ses lettres, sauf quelques moments de sombre tristesse, sont enjouées et vivantes. Quant à cette sécheresse du cœur qu'on lui a reprochée, elle est dans quelques passages de ses œuvres ; elle n'est pas le fond de son caractère. Ce philosophe n'est pas tout esprit : il a des heures d'effusion touchante. Il écrit de Saint Pétersbourg. « Je lis, je tâche de m'étourdir, de me fatiguer s'il était possible. En terminant mes journées monotones, je me jette sur un lit où le sommeil que j'invoque n'est pas toujours complaisant... Alors des idées poignantes de famille me transpercent. Je crois entendre pleurer à Turin. Je fais mille efforts pour me représenter la figure de cette enfant de douze ans que je ne connais pas. Je vois cette orpheline d'un père vivant. Je me demande, si je dois un jour la connaître (il avait quitté sa fille lorsqu'elle avait quelques mois, et ne la revit qu'à vingt ans). Mille noirs fantômes s'agitent dans mes rideaux d'indienne. »

Quelle est donc cette doctrine qui fit à Joseph de Maistre une réputation d'insensibilité contestable ? Nous la trouvons exposée dans trois ouvrages principaux : les *Considérations*

sur la France, publiées sans nom d'auteur en 1797 ; le *Pape* qui parut en 1819, et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, entretiens fictifs de l'auteur et de deux autres personnages, livre posthume. De Maistre, tout en combattant les philosophes du XVIIIe siècle, hérita de leur esprit raisonneur et de leur méthode. Il est, comme eux, dépourvu de sens artistique, il ignore la nature ; il vit comme eux dans l'abstrait. La méthode est la même, mais les principes sont à l'opposé des leurs. De Maistre, catholique ardent, pose à la base de son système le dogme de la Providence. « Rien ne marche au hasard, mon cher ami, écrit-il au baron de Vignet, tout a sa règle, tout est déterminé par une puissance qui nous dit rarement son secret ». Tout se passe dans le monde selon la volonté de Dieu ; or Dieu a deux représentants ici-bas : le Pape et le Roi, l'un pour le spirituel, l'autre pour le temporel. L'existence de la Providence implique et comporte le principe d'autorité. L'obéissance à l'autorité du Pape et à celle du Roi, doit être la loi des nations. En religion, toute église schismatique est condamnable et devient d'elle-même « protestante ». En politique, tout gouvernement qui n'est pas absolu est un mauvais gouvernement. Ce système fortement construit et d'une singulière unité, il le pousse à ses suites les plus lointaines. Si la Providence régit tout, le mal est une loi de la nature : les pires fléaux, les guerres, les destructions sont des desseins de la Providence, pour le châtiment des peuples. Depuis que les hommes ont failli, ils s'égorgent ; les lois n'y peuvent rien changer, la guerre et le bourreau sont dans l'ordre du monde.

Sur la question de l'absolutisme, de Maistre est catégorique : Tout gouvernement doit être absolu. Mais il n'est pas légitimiste aussi délibérément. Il approuve le Comité de Salut public, parce qu'il a rendu l'Etat plus fort qu'il n'était sous les rois, et parce qu'il a sauvé la patrie. Plus tard, quand Bonaparte s'éleva, il écrivit : « Si la maison de Bourbon est décidément proscrite, il est bon que le gouvernement se consolide en France… il est bon qu'une nouvelle race commence une succession légitime, celle-ci où celle-là, n'importe à l'univers… j'aime bien mieux Bonaparte roi, que simple

conquérant. » Les légitimistes ne lui ont jamais pardonné ces paroles. Dans tous les camps, de Maistre s'est fait des ennemis irréconciliables.

Il était foncièrement philosophe. Son esprit planait au-dessus des événements et n'entrait dans aucun parti. Il voyait clair dans ce chaos de la Révolution qui déroutait les plus politiques. En 1797, il prédit l'avenir et les conséquences de ce « miracle ». « Quand je pense, dit-il, que la postérité dira peut-être : « Cet ouragan n'a duré que trente ans », je ne puis m'empêcher de frémir ». De même, il a prévu un demi-siècle à l'avance l'importance prochaine de la question de l'infaillibilité papale.

La philosophie de Joseph de Maistre est trop systématique, disons même sur quelques points, trop paradoxale, pour n'avoir pas trouvé dans tous les temps de violents adversaires. On peut discuter sa doctrine ; mais on ne peut, de bonne foi, contester la profondeur de son esprit et la clairvoyance de son coup d'œil. Ajouterons-nous que de Maistre est un écrivain de premier ordre ? Son style est d'une simplicité si forte, d'une sincérité si entière, qu'il s'efface par sa perfection même, et se confond avec l'éclat de la pensée.

Nous avons vu quels hommes ont agité les problèmes nouveaux qui se posaient, quelles idées furent défendues et proposées, quel conflit se dressait entre l'ancien régime affaibli et les temps nouveaux, quelle trépidation secouait l'édifice social, quels efforts agitaient la vieille carapace vermoulue d'où émergeait lentement, dans le sang et les larmes, comme à toutes les naissances, la société nouvelle.

Cette époque féconde en théoriciens n'a pas eu de grands poètes : c'est J.-J. Rousseau qui, dans sa prose, donna l'impression la plus vibrante du lyrisme, et de l'enthousiasme. Il nous faut voir pourtant les autres poètes, ceux qui ont écrit en vers. Ils ont eu le tort d'être des amuseurs de salons, quand leur premier devoir eût été de s'ériger en sonores interprètes de l'âme des foules, alors émues d'espérances et de colères. Mais il n'était pas l'heure d'être leur écho, c'était trop tôt.

CHAPITRE II

Les Poètes.

Poésie Satirique. — Les Chansonniers historiques. — Le Recueil Clairambault-Maurepas.

Le Lyrisme. — J.-B. Rousseau. — Lamotte-Houdart. — Louis Racine. — L'abbé de L'Attaignant. — Gresset. — Le Franc de Pompignan. — Gentil Bernard. — Saint-Lambert. — Desmahis. — Ecouchard Lebrun. — Malfilâtre. — Colardeau. — Le Mierre. — Dorat. — Chevalier de Boufflers.

Le Caveau. — Son histoire.

L'Abbé Delille. — Un jugement à reviser.

Roucher. — Sylvain Maréchal. — François de Neufchâteau. — Gilbert. — Bertin. — Cubières. — Parny.

Florian. — Sa vie. — Son théâtre. — Ses romans. — Ses fables. — Florian déflorianisé.

Fontanes. — Andrieux.

Demoustier. — *Les lettres à Émilie.*

Rouget de l'Isle.

André Chénier. — Caractères de son génie.

Gabriel Legouvé. — Le *Mérite des Femmes.* — Son théâtre. — Berchoux et *la Gastronomie.* — Esmenard et *la Navigation.* — Chênedollé. — Baour Lormian. — Millevoye. — Conclusion.

La Poésie du XVIIIe siècle ne nous attardera pas.

A cette époque, il n'y a, il ne pouvait y avoir, de vraie et vibrante que la poésie populaire, la poésie satirique. Tout le reste n'est qu'un vain amusement mondain. Or, la poésie populaire n'est pas encore, à cette date, entrée dans la littérature : elle devra attendre cette promotion des bienfaits du romantisme. Quant à la poésie satirique, elle est prohibée, traquée, poursuivie, punie, réduite à se loger sous le manteau.

Il vaut souvent la peine de l'y aller chercher. On la trouve dans ces gros recueils manuscrits, aux tranches dorées, à la solide reliure en maroquin rouge, aux armes de quelque grand seigneur d'antan, comme ceux de Clairambault, de

Maurepas, de Montbarrey, de Caylus, ou dans les Mémoires secrets de Bachaumont, de Pidanzat de Mairobert, de Metra, etc.

Scribe disait :

— En France, sous nos rois, la chanson fut longtemps la seule opposition possible ; on définissait le gouvernement d'alors une monarchie absolue tempérée par des chansons.

Le recueil Clairambault-Maurepas est l'un des plus considérables et des plus typiques de ces chansonniers historiques du XVIII[e] siècle, qui sont aujourd'hui une mine inappréciable de renseignements et d'indications. Maurepas était le fils de Pontchartrain. Il se chansonnait lui-même afin de diriger les coups. Il était d'avis que quand on se bat soi-même, on se fait moins mal. Le premier ministre, cardinal Fleury, lui faisait des commandes. La chanson était l'un des instruments occultes du pouvoir. Maurepas était ce qu'on appellerait aujourd'hui dans les milieux montmartrois, le « chansonnier *rosse* officiel du gouvernement ». On embastille l'abbé Pucelle qui devenait gênant, et le peuple murmure? Le ministre ne trouva rien de mieux que de prier Maurepas de faire une chanson sur ce prisonnier : « pour amuser Paris, badinez sur le mot ». Maurepas chanta :

Rendez-nous, Pucelle,
O gué!
Rendons-nous Pucelle.

Le peuple rit, et n'y songea plus. La chanson était une arme défensive. Maurepas la maniait avec adresse et cruauté. Il chansonna impitoyablement la duchesse de Châteauroux, et fit sur la Pompadour un quatrain si terrible, que celle-ci entra en fureur, voulut punir l'auteur, le fit rechercher, soupçonna Desforges, et Desforges fut jeté dans une cage de fer au Mont-Saint-Michel ; Maurepas fut dénoncé, et s'exila dans ses terres. De là, il chansonna à force, et remplit son fameux recueil de ces couplets indiscrets, malicieux, souvent grossiers, auxquels il joignit ceux de La Grange-Chancel, de Voltaire, du grand prieur de Vendôme, de la duchesse

de Bourbon, fille de Louis XIV et de Mme de Montespan, dont on chantait :

> C'est la Duchesse de Bourbon
> Qui met tout le monde en chanson.

Il y en avait même du Régent. Mais toutes étaient anonymes, et ce mot du marquis de Marigny à Maurepas donnera l'idée du danger que présentait ce recueil :

— Je vous ai donné, monsieur, ma parole d'honneur et je vous la réitère ici par écrit, que qui que ce soit dans le monde entier, hors moi, ne lira les manuscrits que vous avez la bonté de me confier, ils sont enfermés dans un tiroir fermé à clef, et je suis moi-même enfermé lorsque j'en prends lecture.

C'est toute l'histoire de notre pays, contée gaiement avec esprit et malice. Louis XIV meurt ? il était détesté, et on badine férocement sur le cadavre et l'autopsie.

> On ne lui trouva pas d'entraille,
> Son cœur était pierre de taille.

C'est là qu'il faut entendre l'écho des cris de soulagement du peuple. A la messe de Saint-Paul-Saint-Louis où le cœur fut déposé, il y eut six personnes. Le long de la route de Saint-Denis, les paysans chantaient liesse devant les baraques à boire sur le parcours du royal cortège funèbre :

> Enfin Louis le Grand est mort,
> Oh reguingué !
> Oh ! lon lon là !

Le régent hérite des sympathies populaires qui s'écartent des bâtards légitimes. Le testament royal est cassé par le Parlement, tout fier de revivre. Le passé est honni, et l'avenir paraît souriant. Pontchartrain, Le Tellier, Bissy sont bannis. Philippe d'Orléans, régent, est exalté par les couplets populaires, qui bientôt déchanteront, mais qui demeurent comme l'écho du sentiment public.

La petite chronique parisienne y est aussi tout au long, comme l'aventure de Mlle Quoniam qui fit enlever et déporter son mari au Mississipi, pour se donner au Régent plus librement ; ce sont aussi les fredons gaillards des petits soupers aux chandelles, les *Mirlitons*, les *Landa*, les *Boudrillon*, et l'histoire du duc de Richelieu qui ayant donné rendez-vous dans son petit pavillon du faubourg Saint-Antoine à Mme de Sabran, y trouva aussi Mme de Guébriant ; et le compte rendu des bals de l'Opéra, où les dames venaient avec « un habillement léger qui pèse douze onces » ; et le cas de Mme Parabère, faisant acheter par son mari des bijoux qui sont le cadeau du Régent en récompense de ses bontés ; et le bac d'Asnières, que le Régent prit, étant ivre, et le batelier, ne le connaissant pas, lui dit :

— Voilà un b. de bateau, il va comme la Régence, sens dessus dessous.

Ce sont des couplets terribles contre toutes les dames de la cour, contre l'éhontée duchesse de Berry, contre l'énergique Saint-Simon, dont ses ennemis comparaient la figure à « une omelette avec deux charbons ardents dedans ».

Ce sont des ponts-neufs, où des paysans et des tourlourous expriment le franc-parler en patois, et sont déjà moins tendres pour ce Régent ivrogne, « petit, gras, rouge » disait sa mère, qui riait de ses désordres et ajoutait :

« Les fées furent conviées à mes couches et chacune douant mon fils d'un talent, il les eut tous. Malheureusement, on avait oublié une fée qui arrivant après les autres dit : « Il aura tous les talents, excepté celui d'en faire usage. »

Et c'est la mort honteuse du Régent chez la Phalaris, un chien emportant le cœur pendant l'autopsie, et toute la riche complique et s'enlaidit encore d'ambitions politiques et série des galanteries Louis XV, où l'amour du plaisir se d'intérêts matériels.

A côté des Mémoires, il fallait placer et citer les chanson-

niers qui sont, pour le siècle entier, les compléments utiles et les documents peut-être les plus sincères de la grande histoire, puisqu'ils n'étaient destinés qu'à des confidents, des affiliés et des amis, unis par la prudence, la malice, la connivence de la sévérité et la complicité de la vengeance.

Quant à la poésie permise ou tolérée, la part était restreinte de ce que les poètes pouvaient dire, sentir et penser librement. Le lyrisme avait son octroi. Il était en cage. Aussi ces rimeurs eurent-ils une inspiration factice et de commande : ils colportèrent dans les salons et les Académies les mêmes gentillesses rimées, sans audace ni nouveauté.

Le Parnasse est un devant de cheminée ; les feux d'Apollon sont les lumières des lustres, qui éclairent sur les panneaux de tapisserie des déesses anémiques et des amours trop roses ; les chœurs des muses dansent de savants menuets, et exécutent la *chasse* ou la *jalousie* sous l'archet de Cajon, de Mignard, ou de Watrin, et sur l'air d'Exaudet.

Ouvrez à deux battants la porte du temple de Polymnie ; des valets en culotte courte et en perruques blanches gardent l'entrée. Le groupe des poètes donne tout l'aspect d'un défilé de visites chez la marquise, à son jour de réception ; et le nécessaire, qui pourrait être Gil Blas, les annonce.

De les répartir par genres, c'est ce qu'il serait superflu de tenter, car ils ont tous un air d'uniformité, et l'inspiration est de même espèce sous les apparences, quelque variées qu'elles soient, et que leur poésie s'appelle didactique ou lyrique. Ce sont toujours mêmes fadeurs et confiseries littéraires, pour marquises en mal de réputation, mêmes pages sages et pondérées, où la rime à pas lents suit le sens alourdi, comme un caniche son aveugle ; mêmes grivoiseries semées de roses et de similitudes, les madrigaux enguirlandés, les satires perfides, les épigrammes vinaigrées à l'eau de Hongrie, et les épîtres de muse pédestre.

Un classement serait tellement artificiel, conventionnel, didactique, que nous ne le tenterons pas, l'ordre chronologique étant ici le seul logique pour présider à ce défilé de poètes monocordes en dentelles.



Une simple mention pour Longepierre (1). Ecolier prodige, rimeur précoce, et lauréat de concours, il fut un moment l'espoir de notre poésie. Mais les pensions lui vinrent, non le talent. Et Longepierre fit toute sa vie des vers sans être poète. Comme il avait peu d'invention, et qu'il était disciple fervent des anciens, il entreprit de traduire en vers français les poètes grecs. Ce travail lui valut le préceptorat du comte de Toulouse, et une épigramme de J.-B. Rousseau :

Longepierre, le translateur
De l'antiquité zélateur,
Imite les premiers fidèles,
Qui combattaient jusqu'au trépas
Pour les vérités immortelles
Qu'eux-mêmes ne comprenaient pas.

Longepierre n'eut à se repentir ni du préceptorat ni de l'épigramme. Par l'un il arriva à la fortune, et sans l'autre, il risquerait d'être tout à fait oublié.



J.-B. Rousseau (2), fils d'un cordonnier de Paris, — on comprend le sens assez grossier de la satire qui fut faite contre lui, la *Crépinade*, — eut des débuts heureux. Il fut un moment le grand poète de la France ; les salons lui firent fête. Il plut aux uns par ses odes religieuses, aux autres par ses épigrammes. Mais à trente ans, pour une sotte affaire de couplets satiriques oubliés au café de la veuve Laurent, il se fit des ennemis mortels. A tort ou à raison, pour se défendre, il accusa Saurin d'être l'auteur des vers qu'on lui reprochait. Saurin, personnage arrivé, académicien illustre, se disculpa

(1) 1659-1721.
(2) 1671-1741.

aisément ; et Rousseau, haï de tout le monde, condamné par le Parlement, s'enfuit à l'étranger, où il mena jusqu'à sa mort, une vie errante et misérable.

En 1738, voulant revoir la France, il se hasarda jusqu'à Paris sous un faux nom; mais il s'y trouva plus seul, plus abandonné qu'en exil, et il repartit désespéré. Rousseau est-il coupable du crime, assez léger d'ailleurs, qu'on lui impute ? Nous l'ignorons encore. Ce qui est certain, c'est qu'il nia jusqu'au bout, et mourut en protestant de son innocence. Mais il y a dans sa vie des traits assez bas, qui permettent au moins le doute. En 1696, à la première du *Flatteur*, son plus grand succès au théâtre, il aurait renié son père et feint de ne pas le reconnaître. Au café Laurent de la rue Dauphine, où se réunissaient quelques habitués du Temple, grands seigneurs dissolus et auteurs légers, il se rendait par son envie, maussade, insupportable aux plus conciliants.

A le lire, on a même méfiance, et l'on hésite à le croire sincère. Il compose et publie en même temps des odes traduites des psaumes, et des vers dévergondés. Tout cela d'ailleurs n'est pas sans talent.

J.-B. Rousseau connut admirablement son métier de poète ; il eut de l'habileté, de la netteté, de la cadence :

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite et la mort dans les yeux,
Pleurait sa funeste aventure.
Là, ses yeux errants sur les flots,
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros ;
Et, cette illusion consolant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots.

La rime est riche ; la strophe a de l'harmonie ; les métaphores sont belles; il ne manque qu'un peu d'âme. Deux fois peut-être, deux fois seulement, ses vers eurent un accent de sincérité qui touche, dans une ode au comte de Luc, son protecteur pendant l'exil, et dans celle qui commence ainsi :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant ;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant.
La mort, déployant ses ailes.
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis.
Et dans cette nuit funeste
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Il n'a laissé que le souvenir d'un lyrisme froid et compassé, trop artistement désordonné, pour que l'élan et la spontanéité animent ces pages trop sages.

Il n'avait aucune parenté avec J.-J. Rousseau.



Un de ceux auxquels il créa des ennuis par ses manèges, fut Lamotte-Houdart, dont je vous ai déjà dit un mot à propos de Mme Dacier.

D'un an plus jeune, Antoine de Lamotte-Houdart (1), s'il n'était pas fils d'un cordonnier, eut un chapelier pour père. Si, par la naissance, il y a avec le précédent la différence de la tête aux pieds, par le talent, il y a moins d'écart.

Il rima des opéras. La rime lui fut si cruelle qu'il se vengea d'elle en la calomniant. Il déclara : « La prose peut dire plus exactement tout ce que disent les vers, les vers ne peuvent pas dire tout ce que dit la prose. »

Il eut l'originalité de déclarer la guerre aux anciens et aux classiques, de réduire à douze les vingt-quatre chants de l'*Iliade* d'Homère, d'imaginer qu'Homère même l'inspirait et lui soufflait son vieux génie pour corriger son poème, et de pallier cette outrecuidance par la modération spirituelle avec laquelle il rétorqua les injures de Mme Dacier, — le rempart de l'antiquité. Il eut le tort de s'essayer au théâtre, sans songer à renouveler aucune formule, et en se traînant dans la vieille ornière, où gisaient les restes des procédés surannés. Si on parla un peu de son *Inès de Castro*, ce fut

(1) 1672-1731.

peut-être grâce à la parodie qu'on en fit à la Foire, *Agnès de Chaillot*.

Il brilla de son temps par son esprit. Aux nuits blanches de Sceaux, chez la duchesse du Maine, aux mardis de la marquise de Lambert, il était étincelant, et on l'avait en estime si haute qu'il passa alors pour le plus beau génie de son temps. Sa parfaite urbanité, sa grâce spirituelle, ses paradoxes piquants, son tact, sa politesse, soutinrent et étendirent sa réputation.

Ses *Fables* en prose sont à présent oubliées, et il n'y a pas de regret. Voltaire conte ce qui se passa, dans un souper au Temple, chez le duc de Vendôme :

« Elles venaient de paraître, et tout le monde affectait d'en dire du mal.

Là se trouvaient l'abbé de Chaulieu, l'évêque de Luçon, fils du fameux Bussy-Rabutin, un ancien ami de Chapelle, plein d'esprit et de goût, l'abbé Courtin et nombre d'autres bons juges qui s'égayaient aux dépens de Lamotte, qu'ils n'aimaient pas.

M. de Vendôme et le chevalier de Bouillon enchérissaient sur eux tous ; le pauvre fabuliste était accablé.

— Messieurs, vous avez tous raison, leur dit Voltaire ; vous jugez en connaissance de cause. Quelle différence du style de Lamotte à celui de La Fontaine ! Avez-vous lu la dernière édition des *Fables* de La Fontaine ?

— Non, dirent-ils.

— Quoi ! vous ne connaissez pas cette belle fable qu'on a trouvée dans les papiers de la duchesse de Bouillon ?

Je leur récitai la fable ; ils la trouvèrent charmante.

— Voilà du La Fontaine ! disaient-ils; c'est la nature: quelle naïveté ! quelle grâce !

— Messieurs, leur dis-je, la fable est de Lamotte !

Alors ils me la firent répéter, et la trouvèrent détestable. »

Le second mouvement était pour cette fois le meilleur.

Lamotte fut exquis de caractère. Il était bon, aimable, complaisant. Il ne crut pourtant pas devoir pousser la complaisance jusqu'à endosser la responsabilité des couplets satiriques de J.-B. Rousseau, dont celui-ci voulait se débarrasser pour esquiver les haines et les ressentiments. Il les refusa, et on n'insista pas pour les lui attribuer.

Il succéda à Thomas Corneille à l'Académie française en 1710.

Homme sociable, de bonnes manières, d'esprit distingué, il mérite pour son atticisme qu'on se souvienne de lui.

Il y a de lui un mot qui peint l'homme. Il était atteint de cécité. Dans une foule, il heurta un jeune homme qui se retourna et lui donna un soufflet. Lamotte lui dit paisiblement :

— Jeune homme, vous allez être bien fâché de ce que vous venez de faire : je suis aveugle !

Le jeune butor fut confus devant tant de douceur touchante, et fort gêné de sa personne.

Lamotte avait une mémoire prodigieuse.

Un auteur lui lisait un jour une tragédie.

Après l'avoir écoutée très attentivement, Lamotte dit à l'auteur :

— Votre pièce est belle et j'ose vous répondre d'avance du succès. Une seule chose me fait peine : c'est que vous donnez dans le plagiat, et la preuve, c'est que je puis vous citer la deuxième scène du quatrième acte.

Le jeune poète cherchait à se justifier de son mieux.

— Je n'avance rien, ajouta Lamotte que je ne sois prêt à prouver : je vais vous réciter cette même scène que je me suis fait un plaisir d'apprendre jadis par cœur.

Et, en effet, il la récita tout entière, sans hésitation, et avec la même verve que s'il en eût été l'auteur.

Toutes les personnes présentes à la lecture de la pièce se regardaient, ne sachant ce qu'elles devaient penser de ce curieux incident. L'auteur était tout à fait déconcerté.

Après avoir quelque peu joui de son embarras, Lamotte lui dit :

— Remettez-vous, monsieur, la scène en question est bien de vous, ainsi que tout le reste, mais elle m'a paru si belle et si touchante, que je n'ai pu m'empêcher de la retenir.

On n'est pas plus charmant.



Il fut surpassé en douceur par l'ineffable Louis Racine, avant qui l'ordre des temps nous apporte J.-B. Willart de Grécourt (1), fils libertin d'une directrice des postes, chanoine à treize ans, ami déplorable de D'Estrées et de D'Aiguillon, hôte familier du château de Veret qu'il appelait le Paradis : c'était plutôt le Purgatoire, car les muses décol-

(1) 1684-1743.

letées ne ressemblent pas aux anges. Contes, fables, épîtres, chansons, tout dans son œuvre est osé, graveleux, marqué au coin des mœurs du jour, et peu recommandable. C'est tout l'opposé de son contemporain, le fils Racine (1).

« Il faut que vous soyez bien hardi pour oser faire des vers avec le nom que vous portez », disait Boileau à Louis Racine. Il ajoutait: « On n'a point vu encore de grand poète, fils d'un grand poète. » Mais Louis Racine n'écoutait pas. Il avait dès le collège affirmé sa vocation poétique, il persista. Ses œuvres donnèrent raison à Boileau. Il ne fut qu'un poète de second ordre, ce qui était permis à tout autre, non à lui. Son premier livre, la *Grâce*, est une dissertation rimée sur le jansénisme ; son poème de la *Religion*, une réfutation en vers des athées et des incrédules. Il eut quelque succès, et fut même un moment classique ; mais cette demi-célébrité lui fit d'autant mieux sentir quel lourd héritage lui avait légué son père.

En 1756, le Dauphin, la Dauphine, Madame, Mesdames Victoire, Sophie, Louise, eurent la fantaisie de reconstituer à Saint-Cyr la première représentation d'*Esther* telle qu'elle eut lieu en 1689; elles demandèrent à Louis Racine d'y tenir le rôle qu'avait eu son père, qui avait surveillé les répétitions, dirigé le travail, fait le régisseur et le semainier, consolé les désespoirs et exhorté les efforts. Le vieux fils âgé de 64 ans, eut la faiblesse de consentir à reprendre cet emploi ; il rima le *Prologue*, surveilla le travail et les coulisses ; ce fut navrant, et les princesses bâillèrent.

La mort d'un fils qu'il adorait acheva d'attrister sa vie. Il renonça à la littérature, puis au monde, et se retira dans une maisonnette du faubourg Saint-Denis, dont il fit un ermitage. Delille l'y alla visiter. Il n'avait gardé de sa bibliothèque que quelques livres de piété ; il cultivait des fleurs dans un petit jardin. C'est là qu'il mourut, désabusé de ses rêves, et presque ignoré. Il s'était fait peindre, tenant à la main le volume de *Phèdre*, l'œil fixé sur ce vers :

« Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père. »

(1) 1692-1763.



Louis Racine passa du monde à la religion; Gresset fit l'opposé. Mais avant de vous parler de lui, insérons ici, à sa place chronologique, le demi-médaillon d'un de ses contemporains, qui fut aussi de religion.

Qui n'a chanté ou entendu :

J'ai du bon tabac
Dans ma tabatière.

Ce couplet si populaire, qu'il en est glorieux, fut le fait d'un singulier abbé, grand et fort, au front haut et fuyant, au nez énorme, aux joues grasses, l'abbé de L'Atteignant (1), viveur, buveur, chanteur, chanoine et gaudrioleur, qui troussait le couplet et les filles raillait, cinglait, agaçait, et recevait parfois des bastonnades dirigées par de très grands seigneurs irrités. Il fut de tous les cercles gais, sociétés bachiques, soupers et parties. Il a fait un opéra-comique, *Le Rossignol*. Ses *Poésies et Chansons* n'ont pas vécu, malgré la sollicitude de Millevoye, qui en publia un choix en 1810, en un de ses rares jours de gaieté. Mais le génie avait dit à L'Atteignant :

J'ai du bon tabac
Tu n'en n'auras pas !

Revenons à Gresset (2).

En 1733, il circula dans les salons de Paris un fort joli conte qui s'appelait Vert-Vert, et qui était l'œuvre, disait-on, d'un novice aux jésuites de Tours. L'histoire est assez amusante. Les Visitandines de Nevers avaient un perroquet savant nommé Vert-Vert, qui faisait leur gloire. Ce pieux oiseau savait répondre « *ora pro nobis* » aux litanies, et quand on passait près de lui, vous saluait d'un « *Ave*, ma sœur ». Les religieuses d'un autre couvent voulant faire sa connaissance, on l'embarque dans sa cage sur un bateau qui descendait la Loire ; mais pendant le trajet, Vert-Vert apprend de la bouche

(1) 1697-1779.
(2) 1709-1777.

des bateliers, tout un nouveau répertoire, et quand il arrive à destination, au lieu des paroles édifiantes qu'on attendait de lui, il débite aux bonnes sœurs stupéfaites tous les jurons de l'enfer. Ce conte plut à la folie. C'était moins que rien, mais fort bien dit. Quelques traits sont d'un comique très délicat, les vers sont légers et faciles :

Quand il avait débité sa science
Serrant le bec et parlant en cadence,
Il s'inclinait d'un air sanctifié
Et laissait là son monde édifié.

Le succès dépassa pourtant le mérite de l'œuvre. Jean-Baptiste Rousseau écrivait : « Je ne sais si tous mes confrères et moi ne ferions pas mieux de renoncer au métier de poète, que de le continuer après l'apparition d'un phénomène aussi surprenant. »

Cette gloire inattendue grisa notre jeune novice qui s'appelait Gresset. Il fit d'autres vers, *le Lutrin vivant*, *la Chartreuse*, et les publia ; mais il était devenu professeur ; un peu de philosophie se glissait déjà dans son badinage, et le succès fut moindre. Réprimandé par ses supérieurs, il quitta brusquement les jésuites, vint à Paris et s'y maria.

Dès lors le Gresset première manière était perdu ; il n'eut plus le secret de ces historiettes de couvent, légères et spirituelles, dont il avait donné le modèle ; il fut mêlé à la foule des poètes beaux esprits. On joua de lui des tragédies médiocres, dont le succès fut nul ; il n'eut plus qu'un seul triomphe, sa comédie du *Méchant*.

Dans le *Méchant*, Gresset s'attaque à ce dilettantisme de la méchanceté, qui a changé de nom, et que les modernes appellent « rosserie ». Cléon, sorte de Tartuffe sans religion, égoïste et vain, s'amuse froidement à jeter le trouble dans l'honnête famille de Géronte, sème la haine et la division, s'abaisse jusqu'aux insinuations les plus perfides, et aux lettres anonymes, ment à toute heure du jour, et trompe tout le monde, par amour de l'intrigue et pour le vilain plaisir de torturer les gens. L'action est assez peu vivante. En 1747 elle eut un immense succès. On s'amusait à nommer les gens, et

à trouver des clefs : la « malice » mise en scène, coulait jusque dans la salle. Une de ses victimes fut Le Franc, Le Franc de Pompignan (1), l'auteur de poèmes sacrés que nous ne lisons plus — sauf une belle strophe : *Le Nil a vu*, etc. — et le héros de quelques historiettes qui nous amusent encore.

Pour les poèmes sacrés, nous n'avons retenu que le jugement de Voltaire : « Sacrés ils sont, car personne n'y touche ». Et quant aux historiettes, en voici quelques-unes :

Poète sans inspiration, plat traducteur des *Géorgiques*, il avait cependant beaucoup d'admirateurs, étant puissant et riche. Le marquis de Mirabeau, père de l'orateur, ne tarissait pas d'éloges sur son compte, et disait : « Quiconque ne pleurera pas de ses vers, ne pleurera jamais que d'un coup de poing. »

Le Franc prit au sérieux ses panégyristes, et quand l'Académie lui offrit un fauteuil, il se crut de bonne foi l'homme le plus illustre de son temps. Il prononça lors de sa réception, un discours agressif contre les philosophes, désignant par allusions non douteuses Voltaire et d'Alembert. La guerre immédiatement lui fut déclarée, Voltaire répondit par la fameuse lettre des *Quand*. « *Quand* on a l'honneur d'être reçu dans une compagnie respectable d'hommes de lettres, il ne faut pas que la harangue de réception soit une satire contre les gens de lettres. *Quand* par hasard on est riche, il ne faut pas avoir la basse cruauté de reprocher aux gens de lettres, leur pauvreté..... *Quand* on ne fait pas honneur à son siècle par ses ouvrages, c'est une étrange témérité de décrier son siècle. *Quand* on est à peine homme de lettres et nullement philosophe, il ne sied pas de dire que notre nation n'a qu'une fausse littérature et une vaine philosophie. »

Le Franc se défendit dans un *Mémoire au roi*. Voltaire revint à la charge avec les *Car*. « Ne donnez pas de mémoire au roi, *car* il ne les lira pas... Ne soyez point délateur, *car* c'est un vilain métier. Ne faites point le grand seigneur, *car* vous êtes d'une bonne bourgeoisie ; n'insultez point les gens de lettres, *car* ils vous diront des vérités. »

(1) 1709-1784.

Le public en pensait mourir de joie : le pauvre Pompignan était accablé sous le ridicule. Voltaire continua par les *Pour*, les *Oui*, les *Quoi*, les *Ah !* et les *Oh !* et Morellet y ajouta les *Si* et les *Pourquoi*. Les Encyclopédistes eurent pour eux tout Paris. Le fier Pompignan ne désarmait pas encore. Une autre mésaventure l'acheva.

En 1760, le 9 novembre, le Théâtre-Français annonça qu'il donnerait la *Didon* de M. de Pompignan, et le *Fat puni*, lever de rideau en un acte. Ce fut une joie dans tout Paris. Craignant pour l'auteur de la *Didon*, les Comédiens changèrent leur affiche au dernier moment, et remplacèrent le *Fat puni*, par *l'Oracle*, ce qui fit rire de plus belle.

La tragédie de Pompignan eut un insuccès éclatant ; le poète incompris renonça au théâtre, et bientôt à la poésie, pour s'en aller finir ses jours à Montauban, trop heureux de se voir enfin oublié.



Moins majestueux fut Gentil Bernard (1).

« Un Anacréon, frisé, poudré, fanfreluché, que Baudoin aurait pu peindre étalé sur un sofa dans un boudoir, en robe de chambre et caleçon de taffetas et en pantoufles de maroquin jaune », tel était, selon Grimm, le poète mondain Gentil Bernard, qui s'appelait Bernard tout court, Gentil étant un surnom de l'invention de Voltaire. « J'ai beaucoup vécu, dit le prince de Ligne, avec ce Gentil Bernard, qui ne l'était ni de figure, ni de manières, ni même d'esprit ; ce nom de Gentil m'a toujours fait rire. »

Mais tout le monde n'en riait pas, et sauf quelques gens sérieux (combien rares dans ce siècle-là), ou quelques mauvaises langues, personne ne contestait que Bernard avait du génie. Il n'avait rien publié, mais on attendait toujours quelque chose d'admirable. L'Académie, de confiance, lui offrait un fauteuil, et Gentil Bernard se faisait prier. Dans ce temps où tant de vrais poètes mouraient dans la médiocrité et la misère, il avait épuisé toutes les chances. Il était

(1) 1710-1775.

né pauvre et roturier? Les faveurs, la gloire, la fortune étaient venues le chercher d'elles-mêmes : il régnait. A Choisy, dans son parc, il fêtait tous les ans la fête des roses, dans un temple de l'amour enguirlandé de fleurs ; les femmes, ses invitées, étaient les divinités du printemps ; lui, le grand prêtre. Il ne disait pas grand'chose, il souriait, mais on savait qu'il avait tant d'esprit !

Il possédait cet art difficile de donner de lui, sans rien faire, la plus favorable idée. Les succès littéraires, les succès mondains, lui venaient sans que l'on sût pourquoi. Et nul n'osa contester son mérite jusqu'au jour où il publia enfin, ce fameux poème l'*Art d'aimer*, qu'on attendait avec tant d'impatience. Il y eut un silence d'estime, et ce jour-là, son étoile s'obscurcit.

Il dînait et soupait à fond tous les jours, nous dit Grimm; il cultivait sa cave, avec autant de soins que son temple de Cupidon, et mal lui en prit. Un jour qu'il rendait visite à Mme d'Egmont, la comtesse le pria d'être son secrétaire pour un billet qu'elle voulait écrire à quelqu'un de ses amis. Gentil Bernard accepta, et tandis qu'il s'exécutait, elle se pencha pour voir éclore sous sa plume, les délicieuses fadaises dont il avait le secret. Elle s'aperçut alors que la page était blanche, et qu'il restait immobile; puis tout à coup il balbutia, trembla, pâlit affreusement, et fut sur le point de s'évanouir. Mme d'Egmont appela au secours; avant qu'on fût arrivé, Gentil s'était relevé, et reprenait ses couleurs, mais riait d'un rire effrayant. Il venait de devenir fou : et ce fut sa dernière folie.



Combien plus douce et reposante fut la fin de Saint Lambert (1), qui sommeilla toute sa vieillesse dans les fauteuils de Mme d'Houdetot, son amie !

Voltaire disait des *Saisons*, poème de Saint-Lambert : « Soyez persuadé que c'est le seul ouvrage de notre siècle qui passera à la postérité. » Mais on ne sait jamais si Voltaire est sérieux.

(1) 1717-1803.

Walpole, moins ironiste, disait du même poème à Mme du Deffand : « Ah ! le plat ouvrage! Point de suite, point d'imagination ; une philosophie froide et déplacée : un berger et une bergère qui reviennent à tous moments ; des apostrophes sans cesse, tantôt au bon Dieu, tantôt à Bacchus... En un mot, c'est l'Arcadie encyclopédique. »

Et Walpole a raison, les ennuyeuses descriptions, les idylles philosophiques de ce poème ne méritent guère qu'on les lise. Saint-Lambert ne connaît même pas la nature qu'il décrit, et son style manque de vrai pittoresque.

> Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
> Ecrasent, en tombant, les épis renversés.

Oui, il « grêle ». Et tout le reste est à l'avenant.

Saint-Lambert fit aussi quelques poésies fugitives, quelques chansons « à Chloé », qui valent beaucoup mieux que son grand poème. Mais il est surtout célèbre par ses amours. Il fut, durant de longues années, l'amant aimé de cette Mme d'Houdetot pour laquelle Rousseau soupira. Pendant les absences de Saint-Lambert, qui servait à l'armée d'Allemagne, Mme d'Houdetot acceptait les hommages platoniques de Jean-Jacques. Puis l'heureux amant revenait, Rousseau soupirait plus timidement, mais Saint-Lambert n'était pas jaloux. Quelquefois Jean-Jacques apportait son dernier manuscrit et le lisait aux deux amoureux. Et quelquefois aussi Saint-Lambert s'endormait dans son fauteuil, bien que ce ne fussent pas des vers de Desmahis.

***

Etant de passage à Sully-sur-Loire, Voltaire fit la connaissance d'un tout jeune poète, fils d'un magistrat de l'endroit, qui s'appelait Desmahis (1). Voltaire encouragea sa vocation, l'amena bientôt à Paris, et applaudit à ses premiers succès, où il était certes pour quelque chose. Il disait de lui dans une épître :

> Le crépuscule de mes jours
> S'embellira de votre aurore.

(1) 1722-1761.

La gloire de Desmahis, ne fut en effet qu'une aurore. Ses poésies légères, ses œuvres dramatiques eurent une vogue éphémère ; il mourut jeune et en pleine activité. Il était d'humeur douce et « sensible » et haïssait la satire. Un jeune auteur lui demandant son avis sur une pièce satirique de sa façon : « Abandonnez ce malheureux genre, dit-il, si vous voulez conserver avec moi quelque liaison ; encore une satire et nous rompons. »

Le chef-d'œuvre de Desmahis est une comédie en vers, l'*Impertinent*. Damis, le héros de la pièce, est un méchant moins méchant que celui de Gresset, plus léger et plus spirituel. L'*Impertinent* n'a qu'un acte, c'est moins que rien, une saynète de salon, un quart de comédie, mais c'est dans son genre une chose exquise, et qui fait songer aux Proverbes de Musset.

Des vers charmants encore, ce sont ceux de Bernis (1), abbé galant « bien joufflu, bien frais, bien poupin », protégé de la princesse de Rohan et de la tireuse de cartes la Bontemps, académicien à vingt-neuf ans, mêlé aux intrigues et aux affaires, caudataire de Mme de Pompadour qui lui paya d'une rente de 1.500 écus et d'un coquet logement aux Tuileries, une polissonnerie qu'il lui dédia. A partir de 1752, — il avait 37 ans, — sa vie changea d'objet et d'aspect : il devint un politique, un diplomate, et joua son rôle dans l'histoire. Ambassadeur de France auprès de la République de Venise, membre du Grand Conseil, il négocia le traité de Versailles qui alliait la France à l'Autriche contre l'Angleterre et la Prusse ; ministre d'Etat, puis ministre des affaires étrangères, il monta si haut qu'il perdit pied et tomba. Son ancienne amie la Pompadour l'exila à l'abbaye de Vic-sur-Aisne. Le pape Clément XIII le dédommagea en le nommant cardinal, puis archevêque d'Albi. Il devint ambassadeur de France à Rome, fit apprécier et respecter son tact, sa prudence ; les hommes d'Etat, les souverains l'avaient en haute considération. Ses réceptions étaient somptueuses, très fréquentées, très recherchées. La Révolution le ruina. Il mourut à Rome, assez pauvre.

Il appartient à la littérature par ses poésies galantes, au

(1) 1715-1794.

mables, faciles, ornées comme de petites maîtresses. Mais c'est l'histoire politique à laquelle il convient davantage de l'étudier et de le juger.

Le même genre léger fut cultivé par Ecouchard Lebrun (1) qui eut le malheur d'être surnommé Lebrun-Pindare. Ses admirateurs lui ont fait à grand'peine une réputation de poète lyrique, qu'il ne mérite pas, et ont négligé le meilleur de son œuvre, ses poésies légères et ses épigrammes.

Lebrun, poète lyrique, essayait après Ronsard, Malherbe et Boileau, de ressusciter la grande ode, la pièce d'apparat qu'on offre aux princes, et qui commence par une invocation aux Muses ou aux Dieux de la Grèce antique. Sans l'ombre d'inspiration ni d'enthousiasme, il composait au coin de son feu, dans son lit, des strophes délirantes sur le mariage des ministres et le sacre des rois. « Lebrun, raconte Chateaubriand, ne s'endort jamais, qu'il n'ait composé quelques vers, et c'est toujours dans son lit, entre trois et quatre heures du matin, que l'esprit divin le visite. Quand j'allais le voir le matin, je le trouvais entre trois ou quatre pots sales, avec une vieille servante qui faisait son ménage: « Mon ami, me disait-il, ah ! j'ai fait cette nuit quelque chose ! Oh ! si vous l'entendiez ! » Et il se mettait à tonner sa strophe, tandis que son perruquier qui enrageait lui disait : « Monsieur, tournez donc la tête. »

Comme il vécut très longtemps et ne cessa jamais de faire des vers, il se trouve avoir chanté successivement la Royauté, la République et l'Empire, Louis XV, Louis XVI et Bonaparte. Détail aggravant, pour encenser un nouveau maître, il insultait le précédent, celui-là même qu'il avait appelé naguère « monarque adoré », et qui avait contre argent comptant accepté ses vers.

De toute son œuvre lyrique, il n'est guère resté qu'une ode, celle « au Vaisseau le Vengeur », vraiment éloquente.

Mais dans un genre qui ne lui rapportait rien (que des tribulations et des haines), dans l'épigramme, pour laquelle il était né, Lebrun fit d'excellents vers. La Harpe Baour-Lormian, Ginguené furent ses principales victimes. Il était

(1) 1729-1807.

quelquefois caustique jusqu'à la méchanceté, mais presque toujours spirituel et d'une frappante concision. Quelques-unes de ces épigrammes sont encore célèbres : celle, entre autres, de la Femme Poète :

Chloé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.



Le nom de Malfilâtre (1) n'évoque plus en nous que le souvenir d'un seul vers. Encore est-il de Gilbert, et non de lui :

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

Pourtant Malfilâtre fut un jour à la mode. Ses odes, dans le goût de J.-B. Rousseau, ne firent pas grand bruit, mais son poème *Narcisse dans l'île de Vénus* eut de l'écho, quoique peu durable. Paris l'attira, lui fit fête un moment, et n'y pensa plus. Epuisé par le plaisir, criblé de dettes, obligé de se cacher sous un nom d'emprunt, il mourut, non pas de faim peut-être, mais dans la misère et l'oubli.

Aussi malchanceux fut son contemporain Colardeau (2).

Ce doux et maladif poète, au sortir du collège de Meung-sur-Loire, s'en vint à Paris chercher fortune, et donna quelques tragédies, *Astarté*, *Nicéphore*, qui ne furent ni bien, ni mal accueillies. Assez désillusionné et pris de lassitude, il regretta son Gastinais, sa vie d'autrefois, le presbytère de son vieil oncle, le curé de Pithiviers ; il y revint, et l'on reçut avec joie l'enfant prodigue. Colardeau y continua d'être poète ; il écrivit et lut feuille par feuille, à son oncle, plusieurs volumes de vers. Comme il avait peu d'imagination, il fit ce que faisait tout son siècle, des imitations et des traductions. Il traduisit Pope, Virgile, Young, et mit en vers, même du Montesquieu (*le Temple de Gnide*). Comme il était timide, on lui vola plus d'une fois ses idées ; il préparait une traduction du Tasse, ce fut Watelet qui la fit ; une autre de l'*Enéide*, ce fut Delille.

(1) 1732-1767.
(2) 1732-1776.

C'était trop de modestie qu'un tel effacement. Il eût dû en céder un peu à Le Mierre.

Ce pauvre Le Mierre (1) avait un des défauts, ou l'une des qualités, qui font les grands poètes : l'orgueil. Pour une assez médiocre tragédie, la *Veuve du Malabar*, qui eut quelque succès, il crut de très bonne foi avoir du génie. Chez son ami Roucher, il montrait le poing au buste de Voltaire en s'écriant: « Coquin, tu voudrais bien avoir fait ma veuve. »

On a dit de lui : « Il a passé sa vie à dire du bien de lui, mais il n'a jamais dit du mal des autres. »

Et pourtant il avait un véritable tempérament de poète. Fils de parents très pauvres, il s'était élevé presque seul jusqu'à la célébrité. Ses vers furent très critiqués, et souvent à tort : ils se distinguent, par la couleur et le pittoresque, des innombrables fadeurs poétiques du même temps. Mais Le Mierre est dépourvu d'invention, et ne trouve même pas quelque sujet qui vaille la peine d'être chanté.

De ses deux principales œuvres, l'une, *la Peinture*, est bien plus une dissertation qu'un poème, l'autre, *les Fastes*, est imitée d'Ovide.

Il fut brave et aimable.

Sortant de souper en ville, il s'en allait tout guilleret, le chapeau sous le bras, la brette au côté, fredonnant une ariette, lorsqu'un quidam lui demande d'un ton assez arrogant quelle heure il est à sa montre :

— Tenez, mon brave, regardez, voici l'aiguille, lui répond Le Mierre en lui présentant la pointe de son épée.

Il disait de sa femme :

— Tous les jours je lui passe la main sur les épaules pour sentir s'il ne leur vient pas des ailes.

Cette gentillesse conjugale fut, pour l'époque surtout, son originalité la plus décidée.

Elle amusait bien Dorat (2), qui fut d'une autre école.

Ce jeune mousquetaire du roi, qui portait à ravir la perruque

(1) 1723-1793.
(2) 1734-1780.

blanche et le chapeau à plume, avait une vieille tante à héritage. Et la vieille tante se préoccupait fort du salut de son cher neveu qui menait joyeuse existence ; elle lui conseilla, dans l'intérêt de son âme, de quitter le métier des armes et l'habit de mousquetaire, et en neveu docile, il s'exécuta. Voilà pourquoi Dorat ne fut pas colonel d'un régiment du roi. Il s'en consola en faisant des vers, et qui pis est, des vers légers ; mais la vieille tante satisfaite, ne vit aucun mal à ce détour. Il rima donc avec fureur, se glissa dans le monde des lettres, bientôt après dans celui des coulisses, et devint le poete à la mode. On a dit beaucoup de mal sur son compte. Les philosophes qu'il avait plaisantés en enfant terrible, ne lui ont jamais pardonné sa légèreté, sa fatuité enfantine, son perpétuel gazouillis et ses élégances de jeune musqué. C'était au demeurant un charmant homme, un causeur amusant, spirituel sans méchanceté. Des vingt volumes qu'il nous laissa, quelques très jolis vers auraient dû survivre. Cela ressemble à du Voltaire, du *Voltaire-Strass*, comme disait Galiani, mais plus léger et plus chantant. Cette mauvaise langue de Grimm insinuait : « C'est un ramage plein de grâce, un sifflement de serin ; on ne peut pas être plus agréable que la poésie de M. Dorat, mais autant en emporte le vent. »

Sur quoi Dorat faisait-il des vers ?

Sur tout et sur rien ; il rimait comme les oiseaux chantent, il rimait ses lettres, ses billets doux, les faits du jour, ses plaisirs, ses ennuis. Et quand il en avait trois cents pages, il en faisait un joli volume, plein de vignettes et de guirlandes, dans le goût du temps, avec des frontispices que dessinait Marillier.

Il eut le malheur d'être sérieux quelquefois, il écrivit des fables et des contes, des tragédies même, il alla jusqu'à composer un poème didactique sur la Déclamation. On lui fit comprendre qu'il faisait fausse route et il le reconnut. Le véritable Dorat, celui qui dans son genre est inimitable et charmant, celui que La Harpe, qui le malmenait, ne pouvait pas comprendre, et qui mériterait d'être moins oublié, c'est celui des poésies légères.

Rappelez-vous le billet « à Mlle X..., qui lui proposait d'aller passer un mois dans la solitude avec elle. »

Un mois dans un désert ! es-tu de bonne foi ?
Quoi ! toi, vive, aimable et légère
Dans un désert, et surtout avec moi,
L'amant le moins champêtre et le moins solitaire !
On t'adore en ces lieux : ils sont ornés par toi.
Doit-on abandonner les lieux où l'on sait plaire ?
Quelquefois pour rêver l'Amour quitte Cythère,
Mais il faut, du moins je le croi,
Il faut toujours une cour à sa mère ;
Va, laissons ce projet, soyons de notre temps ;
Ton front brillant des roses du bel âge,
Ton doux sourire, tes talents
Sont-ils faits pour un ermitage ?
Il vaut mieux sous sa main avoir tous ses amants ;
On peut vouloir être volage :
Cela s'est vu de temps en temps !

Il appartient à ce groupe souriant et léger que la postérité a réuni, comme s'il se fût composé de contemporains et de frères, Parny, Gentil Bernard, Cubières, Bertin.

Ils cultivaient les mêmes parterres, mais s'ils sont du même genre, ils ne sont pas de la même génération, et nous les avons remis à leur place. Joignez à ces noms, celui de Boufflers.



Le chevalier de Boufflers (1), abbé de cour, puis chevalier de Malte, puis colonel d'un régiment du roi, puis gouverneur du Sénégal (à son grand étonnement), poète à madrigaux, et chevalier errant, causeur d'infiniment d'esprit, pastelliste de talent, s'amusa toute sa vie, et amusa tout le monde de ses légèretés, de ses étrangetés, et du papillonnement fugitif de sa gracieuse petite personne.

Doté par son royal parrain, Stanislas de Lorraine, d'une abbaye, il jette aux orties le petit collet, et se fait, sans trop savoir pourquoi, chevalier de Malte. « J'aurais pu, dit-il,

(1) 1737-1815.

d'après mon respect pour l'avis des sots, quitter mon état sans en prendre un autre, mais les sots m'ont dit qu'il fallait absolument un état dans la société : je leur ai proposé de prendre celui d'homme de lettres, ils m'ont répondu que j'avais trop d'esprit et que j'étais de trop bonne maison pour cela. Je me suis souvenu que j'étais gentilhomme, et que les gentilshommes devaient aller à la guerre. Là-dessus, je me suis fait faire un habit bleu, j'ai pris la croix de Malte et je suis parti sans répliquer. » Colonel et maréchal de camp, gouverneur d'une colonie, et académicien, le chevalier ne prit jamais rien au sérieux, et lui-même moins que tout le reste.

Il avait de qui tenir. Il était apparenté à cette duchesse de Boufflers qui ne reconnaissait que trois vertus : *vertuchou, vertubleu* et *vertugadin*, comme aussi à cette comtesse de Boufflers, dont Horace Walpoole affirmait qu'elle se composait de deux femmes, celle d'en haut et celle d'en bas.

Quant à sa mère, c'est elle qui avait ainsi composé elle-même son épitaphe :

Ci-gît dans une paix profonde
Cette dame de volupté
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis de ce monde.

Il a conté sa jeunesse en vers galants comme elle.

J'aimais alors toutes les femmes,
Toujours brûlé de feux nouveaux,
Je prétendais d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse auprès de ces dames
Être l'heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux ;
Je regrette les airs que j'ai faits pour les belles ;
Je regrette vingt bons chevaux
Que, courant par monts et par vaux,
J'ai comme moi, crevés pour elles ;
Et je regrette encor bien plus
Ces utiles moments qu'en courant j'ai perdus.

Il rimait à tout venant, sur une belle, un refus, un espoir,

une conquête, un singe de roi détrôné, une chatte de maréchale.

Il fut, selon le mot de Rivarol, « abbé libertin, militaire philosophe, déplorable chansonnier, émigré patriote ». Toujours oisif et toujours affairé, il était plus souvent hors de chez lui qu'au logis. Un ami le rencontrait un jour chevauchant sur une grande route ; il le saluait en lui disant : « Chevalier, je suis ravi de vous trouver chez vous. » Il fit en courant quelques vers faciles, légers, spirituels, d'amusantes fables et de charmants madrigaux, mais tout cela passa vite, comme son joli visage.

Il avait acheté, en Pologne, un vieux château délabré qu'il a chanté :

On croit qu'il m'en coûte cher,
Mais sans dépense aucune,
Ma maison a fort bon air,
Et partout il y fait clair
De lune, de lune, de lune !

A la Révolution, le chevalier de Boufflers fut stupéfié, et n'y comprit rien, n'ayant iamais songé à de pareilles choses.

En 1804, lors du renouvellement de l'Académie, son fauteuil lui fut restitué, non sans peine : et comme Mme Staël s'étonnait du retard, il lui dit, non sans à-propos ni esprit :

Je vois l'Académie où vous êtes présente.
Si vous m'y recevez mon sort est assez beau.
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante,
Vous comme quatre, et moi comme zéro.

Son épitaphe fut ce mot de lui :

Mes amis, croyez que je dors.

Et ses amis le réveillent quelque fois pour parler de lui, car il a personnifié toute une génération, et sa frivolité nous intéresse encore.



Mais nous voici en 1737, et l'ordre des temps m'amène à vous parler d'un groupe de poètes auquel appartenaient un

grand nombre de ceux que je vous fais passer en revue. C'est *le Caveau*, — un nom illustre et antique. Il nous arrêtera un instant.

Le Caveau fut fondé en 1737 par Piron, Panard le coupletteur, Collé, Gallet l'épicier-droguiste de la rue de la Truanderie, dont l'arrière-boutique était le lieu de réunion, quand ce n'était pas dans le sous-sol (d'où le nom de Caveau) de Landelle, le cabaretier du carrefour de Buci. Interrompu dans ses séances par la Révoluton, il se reconstitua en 1793, et ce furent les Dîners du Vaudeville, auxquels succéda le *Caveau moderne* de Laujon et de Désaugiers, puis le *Réveil du Caveau*, et enfin le *Caveau* d'aujourd'hui, qui a repris le nom et la tradition des débuts.

Presque tous les poètes bachiques, érotiques, légers du siècle ont appartenu à ce corps sonore. On rencontrait là Crébillon père et fils qui se disputaient, Gentil Bernard, Saurin, Gresset, Moncrif, l'historien des Chats, qu'on avait surnommé l'Historiogriphe du Roi, Fuzelier, Rochon de Chabannes, Bernis, L'Atteignant, Favart, Le Mierre, Colardeau, Delille, Dorat, Parny, Boufflers.

On y faisait des lectures, on y chantait surtout : l'épigramme y était cultivée et florissante: la jugeait-on bonne? Celui qu'elle visait devait avaler un verre d'eau, pendant que les autres convives dégustaient leur verre de vin. Dans le cas contraire, c'était l'auteur de l'épigramme injuste ou niaise qui devait absorber le verre d'eau. De même, si le couplet chanté était jugé insuffisant, on appelait un des laquais pour lui faire boire une lampée de vin à la santé du mauvais poète.

Cette société était très fermée, et jalouse de son indépendance. Son historien Rigoley de Juvigny conte :

— Quelques seigneurs de la Cour voulant s'amuser, formèrent un jour la partie d'y venir. Ils arrivèrent comme on était à table. La société les invita à prendre place, mais par hauteur, ils refusèrent de s'asseoir et leur attitude et leur contenance semblaient dire : « *Allons, commencez, divertissez-nous !* » Leur dédain fut puni par le silence le plus absolu, et ils se virent forcés de s'en aller sans avoir joui de la satisfaction qu'ils s'étaient promise. Ils devaient pourtant bien

penser que chaque membre du Caveau était plutôt fait pour rire des sots, que pour les faire rire.

Après 1801, dans la nouvelle constitution du Caveau, on vit là Armand Gouffé, l'auteur de *Plus on est de fous* et du *Corbillard :*

> Que j'aime à voir un corbillard !
> Ce début vous étonne ?
> Mais il faut partir tôt ou tard,
> Le sort ainsi l'ordonne.
> Et loin de craindre l'avenir
> Moi, dans cette aventure,
> Je n'aperçois que le plaisir
> De partir en voiture.

Il y avait aussi Dupaty, Désaugiers, Martainville, de Piis, Grimod de la Reynière, Jouy, le comte de Ségur, l'auteur de la chanson connue :

> Rions, chantons, aimons, buvons,
> En quatre points c'est ma morale...
> Tous les méchants sont buveurs d'eau,
> C'est bien prouvé par le déluge.

Millevoye oubliait la pneumonie de son « Jeune Malade à pas lents » pour entonner ici un *Délire Bachique !*

Béranger y vint en 1813 ; il rencontrait Pierre Dupont, Carmouche, Brazier, Barré, Radet, Darcier, Desfontaines, Dieulafoy, Brillat-Savarin, Isabey, Méhul, le docteur Gall, Jules Janin. On dînait chez Balaine, rue Montorgueil, au Rocher de Cancale, et pour les entendre à travers la cloison, le public se disputait les cabinets avoisinant leur salon.

Des succursales se fondèrent, à Pondichéry, à l'Ile de France ; les Caveaux essaimèrent, et, à chaque banquet, ces lointains colons envoyaient le salut à la table mère.

Le vieux Caveau vit toujours. Darcier, Dupont, Nadaud, en furent. Tous les mois, il tient ses assises dans un restaurant du Palais-Royal. Au dessert les convives chantent les couplets qu'ils ont apportés. Toutes ces chansons sont réunies dans un recueil qui paraît périodiquement, et qui compte actuellement six ou sept mille chansons, toutes écrites sur les vieux timbres si pittoresques dont on trouve les airs dans

la *Clé du Caveau*. Les fascicules les plus curieux sont ceux des *Mots Donnés*. Le bureau choisit une série de mots se rapportant tous à un même ordre d'idées : les Peuples, la Toilette, le Palais de Justice (1865), le Théâtre (1864), l'Exposition universelle (1867), les Véhicules (1868), les Environs de Paris, les Animaux célèbres, etc. Chaque caviste prend et traite le mot que le sort lui désigne. Ces collections bachiques et pittoresques sont curieuses comme les vieux recueils de Colletet ou de Claude Le Petit. C'est de l'estampe rimée.

Les Cavistes, comme au temps de Collé, ont des réunions périodiques ; leur bureau est une table appétissante et bien servie, garnie de flacons. Près du couvert du président, un objet bizarre frappe la vue en entrant : une petite boîte triangulaire, un étui de cuir vert fort ancien, et orné d'une guirlande d'or au fer, comme une reliure d'autrefois. Dedans, c'est un grelot, gros comme un verre à vin de Chypre, et emmanché d'un manche d'ébène. C'est le grelot de Collé, et c'est la sonnette présidentielle du Caveau, pour annoncer qu'un confrère va chanter. C'est un des grelots que Collé avait détachés de la Marotte de la Folie ; on l'a pieusement conservé, ainsi que le verre de Panard ; mais j'ai plus de doutes sur l'authenticité de ce verre. Il a été chanté au siècle dernier, dans une pièce de vers dont la disposition est telle qu'elle figure la forme d'un verre, par un procédé familier aux poètes de l'antiquité grecque, qui dessinaient ainsi en vers des fleurs, des papillons, une hache. Le verre, chanté en vers, est un verre à pied. Celui qui sert aux saints offices du Caveau est en forme de gobelet. On ne peut pas croire que l'évolution des genres ait influé à ce point sur la transformation d'un verre à boire.

Le Caveau moderne est le Sénat ou l'Académie de la chanson, qui a ses coudées plus franches, ses audaces et ses effervescences, à Montmartre. Il est le Conservatoire de la tradition, le modérateur, le pondérateur, le souvenir classique devant les romantiques échevelés. Il maintient le vieil usage, cher à nos pères, de la chanson de table ; il a droit à nos vœux et à notre estime, puisqu'il défend et propage la chanson.

La chanson ! est-il rien de plus alerte, de plus pimpant, de plus preste, de plus sincère, de plus naïvement philosophique! C'est l'écho de l'âme populaire qui traduit ses sentiments intimes les plus chers, dans ces rimes qui volent, légères, sur les lèvres des hommes et des femmes, à travers les temps et l'espace, vives hirondelles de ce nid secret, l'âme.

Le couplet part, voltige, disparaît, revient ; on ne sait bientôt plus d'où il est parti ; on ignore à présent le pays, la naissance, le père de ce vagabond sautillant, qui rit insoucieux et court en gambadant, visitant les masures, les villages, les faubourgs, les ateliers ; partout, il frappe de son bâton ferré, et aussitôt les yeux sourient, les visages s'animent, les lèvres s'entr'ouvent, les pieds battent la mesure, les chœurs s'accordent, et les cœurs aussi, le Refrain berce, réjouit, caresse, inlassable, éternellement gai et stimulant, et depuis longtemps sont morts les premiers qui l'ont connu, depuis longtemps sont décolorées et rongées les lèvres qui l'ont d'abord chanté ; le clair Refrain chante toujours, comme au jour de sa naissance, le bonheur, l'amour, l'espérance, la joie, la victoire, la pitié, la bonté, la fraternité sainte, la mâle vaillance et la gaieté divine, la gaieté, trésor et santé des peuples : les peuples qui ne chantent pas ou qui ne chantent plus sont des peuples qui vont mourir, blottis dans leur silence triste, comme l'oiseau mortellement atteint se niche sous la feuille pour assurer à son agonie la paix et l'oubli. Honneur à la Chanson, cette pure forme du lyrisme sans détour ni réticence, fait d'émotion vraie et de sincérité, de reconnaissance, d'espérance, de verve et de bonheur, la chanson qui dure, rit, vit et survit :

Anacréon n'a laissé qu'une page
Qui flotte encor sur l'abîme des temps.

***

Le Caveau était trop frivole pour la poésie grave et descriptive : aussi ne compta-t-il point parmi ses habitués le docte abbé auquel nous arrivons.

L'abbé Delille (1) disait :

— Ce qui a été dit en prose n'a pas été dit.

Et il ne parla qu'en vers. Des seize gros volumes poétiques qu'il a laissés, défalquez les traductions : *Géorgiques* et *Enéide* de Virgile, *Essai sur l'Homme* de Pope, *Paradis Perdu* de Milton, il reste un lot d'ouvrages qu'on ne lit pas davantage. *Les Jardins* (1780), *L'Imagination*, poème écrit à Constantinople, où il alla malgré lui.

Delille était intimement lié avec M. de Choiseul-Gouffier quand ce comte fut nommé ambassadeur de Constantinople, il proposa à l'abbé de lui faire voir la Provence. Delille accepta avec joie.

Avant de se séparer, l'ambassadeur offrit le déjeuner d'adieu sur le vaisseau qui devait le conduire. L'abbé ne pouvait refuser.

Vers la fin du repas, Delille tire sa montre et dit à son ami :

— Je dîne en ville, et voici l'heure à laquelle on m'attend : faites-moi, je vous prie, conduire à terre.

— Impossible, mon cher ami.

— Comment, impossible ?

— Mon Dieu oui, impossible, nous sommes en route pour Constantinople.

L'ambassadeur avait fait mettre à la voile pendant le repas.

Delille se résigna de bonne grâce ; ce fut sur les rives du Bosphore qu'il fit une partie de son poème de *l'Imagination*, « une pluie de diamants », disait Boufflers.

Ajoutez à ces œuvres *L'Homme des Champs* et *Les Trois Règnes de la Nature*, poèmes composés en Suisse, en exil (1800), la *Pitié*, *La Conversation*, un volume de *Poésies fugitives* et un autre de *Poésies posthumes*.

Professeur de collège, avant de devenir professeur au Collège de France, deux fois académicien, sa première élection ayant été annulée parce que le roi le trouva trop jeune, longtemps exilé et errant, puis accueilli avec faveur et fureur par les salons, où il charmait les dames par son talent de « dupeur d'oreilles », abbé, puis laïc mal marié, il mit sa gloire

(1) 1738-1813.

en viager, et les derniers honneurs lui ont été rendus le jour de ses obsèques, quand le Collège de France fut tendu de noir pour l'exposition de son catafalque parmi les cierges : leur fumée emporta celle de sa renommée.

J'ai dit : mal marié. Ecoutez Alissan de Chazet :

— Je me rappelle qu'ayant été chez lui pour sa fête, je remarquai qu'il avait des culottes neuves, et comme je lui en faisais en riant mon compliment, il me dit à l'instant :

De ma douce compagne, ouvrière assez forte,
Ces culottes sont un bienfait :
Oui, mon ami, c'est elle qui les fait...
Aussi c'est elle qui les porte.

Et il ne disait pas tout ; Chateaubriand nous en apprend un peu plus.

— Un jour, j'étais allé chez lui; il se fit attendre, puis il parut les joues fort rouges ; on prétend que Mme Delille le souffletait. Je n'en sais rien ; je dis seulement ce que j'ai vu.

Oui, elle le menait durement. Le succès des vers de Delille était tel, que son éditeur les lui payait six francs pièce, ce qui faisait dire à M.-J. Chénier :

De ces vers-là le tiers vaut six francs pièce,
Mais les deux tiers ne valent pas un sou !

Mme Delille, en femme avisée, enfermait son mari à clef dans le cabinet de travail, en lui intimant :

— Va me fabriquer des pièces de six francs !

Quelle était donc cette merveilleuse et fructueuse poésie ? On la lit peu de nos jours, et l'on n'a guère retenu de Delille que sa facilité à désigner les choses sans les nommer, par des périphrases ingénieuses qui sont des sortes de charades.

Son genre l'y engageait. C'est un descriptif obstiné, qui a tout décrit, la nature, les paysages, les Trois Règnes. Son ennemi implacable, Marie-Joseph Chénier lui reprochait :

Un âne, sous les yeux de ce rimeur proscrit,
Ne peut passer tranquille et sans être décrit.

Mais nous nous défierons des jugements de M.-J. Chénier, auxquels on s'est trop tenu, parce qu'ils sont piquants et simples. Ce sont d'amusantes épigrammes contre sa manière factice, appropriée, et trop élégante :

Marchand de vers, jadis poète,
Abbé, valet, vieille coquette,
Vous arrivez : Paris accourt,
Et vite une triple toilette ;
Il faut unir à la cornette
La livrée et le manteau court...
Vous mites du rouge à Virgile :
Mettez des mouches à Milton.

Et une autre fois:

L'habile arrangeur de palette
N'a vu, pour son petit tableau,
Les champs qu'à travers sa lorgnette,
Et par les vitres du château.

Ce n'est pas l'impression que donne Delille, à le lire. Il y a là comme un faux air de légende. Certes, il a cultivé la charade descriptive. Pourtant, n'exagérez pas. Lisez cette page, prise au hasard dans le poème *La Conversation*. Il s'agit d'un avare :

Puis, renfrognant sa maigre et dolente effigie,
Qui par le Chambertin ne fut jamais rougie,
Il blâme avec vivacité
De nos banquets pompeux la ruineuse orgie,
Et permet tout au plus le scandale d'un thé.
Lui-même en fait d'épargne il veut être cité ;
Et, pour prêcher d'exemple, éteint une bougie
Qui brûle sans nécessité.
En sortant, il rencontre un rival d'avarice :
Deux Harpagons ensemble : quel bonheur !
Et que Molière en eût ri de bon cœur !
Le premier saisissant l'occasion propice,
Dit au second : « Monsieur, mille pardons ;
Je vous ai, l'an dernier, fait passer de mes vignes
Quelques vins qui de vous n'étaient pas trop indignes ;
Si vous pouvez renvoyer les poinçons,
Et les flacons vides, et même les bouchons,
Je vous saurai gré du message.

Vous noterez bien que les mots y sont, et qu'il n'a pas fallu ici de périphrase pour nommer le *chambertin*, le *thé* la *bougie*, les *poinçons* et les *bouchons*. Ses circonlocutions n'étaient pas pruderie de plume, mais jeu d'adresse et divertissement de salon.

Lisez l'*Epître aux deux enfants voyageurs*, et vous y trouverez un assortiment complet: les huiles d'Aix, les oranges de Malte, le lièvre sans saveur et le fade lapin, les pois nouveaux et les asperges.

Certes, Delille a manié avec aisance la périphrase, et dans ses vers, ce *long tube enflammé qui lance le tonnerre*, c'est le canon ; ces *canaux fumeux élancés dans les airs*, ce sont les cheminées; *l'animal qui s'engraisse de glands*, c'est le cochon; le *dard léger qui vient fixer le lin sur le sein des bergères*, c'est une épingle; quand *du dé fatal la chance fut perfide*, c'est qu'on a perdu au jeu; et vous reconnaissez le télégraphe optique dans cet appareil :

Là-haut, c'est une tour où l'art ingénieux
Elève et fait jouer ces tablettes parlantes
Qui, des faits confiés à leurs feuilles mouvantes,
Se transmettent dans l'air les rapides signaux.

Mais ces périphrases, qui abondent dans tous les poètes et d'alors et d'ailleurs, — voyez Racine, voyez Boileau, — sont beaucoup moins fréquentes que les passages où Delille a nommé un chat, un chat, et affirmé son souci de la simplicité, de la vérité, d'un réalisme noble, mais sans pruderie. Ecoutez-le parler des champs :

Ah ! c'est que pour les peindre il faut aimer les champs !
Mais, hélas ! insensible à leurs charmes touchants,
Des rimeurs citadins la muse peu champêtre
Les peint sans les aimer, souvent sans les connaître ;
A peine ils ont goûté la paix de leur séjour,
La fraîcheur d'un beau soir, ou l'aube d'un beau jour.
Aussi lisez leurs vers : on connaît à leur style
Dans ces peintres des champs les amis de la ville ;
Voyez-les prodiguer, toujours riches de mots,
L'émeraude des prés et le cristal des flots ;
L'Aurore, sans briller sur un trône d'opale,
Ne peut point éclairer la rive orientale ;

Le pourpre et le saphir forment ses vêtements.
Répand-elle des fleurs ? ce sont des diamants !
Ils vont puiser à Tyr, vont chercher au Potose
Le teint de la jonquille et celui de la rose :
Ainsi, d'or et d'argent, de perles, de rubis,
De la simple nature ils chargent les habits :
Et, croyant l'embellir, leur main la défigure.

Il y a des platitudes, des longueurs, des prosaïsmes, mais aussi et en revanche, des pages d'une simplicité moelleuse et charmante, dont on comprend encore à distance qu'elles aient séduit les auditoires féminins, dans leur fraîche nouveauté, et quand elles étaient à la mode. Le procès de Delille est sujet à revision.

* * *

Au contraire, l'opinion commune est juste, quand il s'agit d'un Roucher ou d'un Léonard, deux types encore du lyrisme fade de l'époque.

Germain Léonard (1), de la Guadeloupe, fut aimé des muses et des grands, dut à Chauvelin sa fortune et un poste d'ambassadeur à Liège, gouverna ensuite son île natale, y trouva la révolution des nègres, se sauva pour retrouver en France le calme « loin des orages ». Il tombait mal : c'était en 1793. Il se réembarqua pour aller ailleurs, là où l'on fût tranquille : la mort l'y mena tout de suite. Il a narré son *Voyage aux Antilles* et a composé un poème des *Saisons*.

C'était un sujet à la mode, témoin Saint-Lambert, et témoin encore Roucher (2), auteur du poème descriptif *Les Mois*. C'était le réveil du sentiment de la nature, dont J.-J. Rousseau chanta l'alléluia.

Le 7 thermidor, 25 juillet 1794, dans la charrette qui le conduisait à la guillotine, André Chénier rencontra un autre poète, son ancien ami Roucher, qui avait eu son moment de célébrité. Appelé à Paris, et jeté dans le monde des lettres par une irrésistible vocation poétique, il avait publié ce livre, *Les Mois*, sur lequel on avait fort discuté quelques jours, et qui subitement était tombé dans l'oubli. Rivarol en fit l'orai-

(1) 1744-1793.
(2) 1745-1794.

son funèbre : « C'est le plus beau naufrage poétique du siècle. » Et de fait Roucher s'en était tenu là.

A Sainte-Pélagie, le jour même de sa mort, il écrivit au-dessous de son portrait, qu'un ami venait de peindre, ces quatre vers, — son chant du cygne, — qui sont peut-être de toute son œuvre, ce qu'on a le moins oublié.

A MA FEMME, A MES AMIS, A MES ENFANTS

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage ;
Quand un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.

L'échafaud eut ses porte-lyre. En voici un, et c'est Sylvain Maréchal (1).

Dans la poésie si peu poétique du XVIII[e] siècle, il représenta d'abord la Pastorale. Il fit discourir aux champs des bergers philosophes, car tout le monde est philosophe à cette époque, et il signe « Berger Sylvain ». On trouva d'ailleurs cela charmant. Sylvain, plus audacieux, sceptique et sophiste, écrivit alors son « Livre échappé du Déluge » et son « Almanach des honnêtes gens ». Dans le premier, il parodiait les prophètes ; dans le second, devançant Fabre d'Eglantine, il substituait aux noms de saints les noms d'hommes illustres.

Mais Sylvain Maréchal s'était trompé, on n'était encore qu'en 1788, et il fut mis dans une maison de correction. La Révolution lui rendit bientôt la liberté et le lança vers la politique. Au reste c'était un homme aimable, bien moins violent que ses libelles, sceptique, sans aigreur, et dont plusieurs, en 1793, éprouvèrent la bonté.

Car la Révolution le remit en honneur et en place. Les titres de ses livres sont édifiants : *Code d'une société d'hommes sans Dieu ; Pensées libres sur les prêtres ; Dictionnaire des Athées*. On relirait encore avec agrément son badinage : *Projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*.

Il abondait en idées. Dans son *Histoire universelle en style lapidaire*, il voulait que les histoires des peuples fussent contées par une suite d'inscriptions. A la façon du *Jeune Ana-*

(1) 1750-1803.

charsis, il avait recueilli toutes ses recherches savantes et ses théories dans ses *Voyages de Pythagore*. Il rima des poèmes philosophiques, rédigea des *Anecdotes peu connues sur les journées des 10 août, 2 et 3 septembre*, et fit du théâtre, des opéras, *La Rosière Républicaine*, *Denys le Tyran maître d'école*, *La Fête de la Raison*, des hymnes et cantates en l'honneur de la Raison, et surtout, — on voit qu'il attendit la Révolution pour cueillir les palmes de gloire, — son drame *Le Jugement dernier des Rois* (an II) où les rois détrônés sont débarqués sur une île déserte, et le gardien leur jette des boules de pain en leur disant :

— Bouffez, tyrans !

La salle croulait sous les applaudissements frénétiques. Sylvain cette fois avait le vent pour lui.

Il devait effaroucher le correct et probe François de Neufchâteau (1). Celui-ci a beaucoup écrit. Epîtres, fables, poèmes, mémoires politiques, traités d'agriculture, comédies, romans et contes, il avait cultivé tous les genres, et nous pouvons ajouter, sans réussir dans aucun. A treize ans, trois académies de province couronnaient ses œuvres et l'admettaient parmi leurs membres. Toute sa vie durant, qu'il fût professeur, avocat, intendant, gouverneur colonial, lieutenant de bailliage, député ou ministre, il ne cessa d'écrire et de rimer. Rivarol disait méchamment de sa poésie : « C'est de la prose où les vers se sont mis ». Neufchâteau n'était pas poète, à moins qu'il n'ait mis tout son talent dans cette fameuse traduction de l'Arioste, dont le manuscrit sombra dans un naufrage, où lui-même faillit laisser sa vie.

Il joua du moins un certain rôle dans notre histoire littéraire, lors de cette fameuse querelle de *Gil Blas* qui passionna la France et l'Europe. Par une édition ingénieuse du roman de Lesage, il prouva qu'en dépit des revendications de quelques-uns, l'auteur n'avait point volé son œuvre à l'Espagne ; il y montrait nombre d'allusions à des faits du temps de la Régence, nombre de portraits dont les modèles étaient des Français de cette époque. Détail curieux, la préface qu'il

(1) 1750-1828.

mit en tête du livre, était, on le sut plus tard, l'œuvre d'un jeune littérateur qui s'appelait Victor Hugo.

Le bruit de cette célèbre polémique a depuis longtemps cessé. Mais une autre idée de Neufchâteau a duré. Le premier, il songea à organiser des expositions commerciales et industrielles ; il inaugura à Paris la première Exposition de 1798. Ce poète entrepreneur est typique.

La poésie menait alors à tout, même à l'hôpital. Nous l'allons voir, avec Gilbert (1).

Il y a sur lui une légende. Il eut (si l'on peut dire), la chance de mourir à l'hôpital. On en a fait un martyr. Ce ne fut pas cela.

Fils d'un métayer lorrain, il vint, à vingt ans, en 1770, à Paris, vécut dans la gêne jusqu'en 1778, et dans l'aisance jusqu'à sa mort. Il avait obtenu, en 1778, une pension annuelle de mille livres, sur la cassette du roi ; il estime lui-même son revenu, dans une lettre qui nous a été conservée, à deux mille deux cents livres, qui en vaudraient bien aujourd'hui six mille. En outre, il était gouverneur d'un jeune noble irlandais, le chevalier Webb, qui le défrayait largement. Il mourut d'une chute de cheval. L'accident se produisit, comme il chevauchait en compagnie de son jeune Irlandais, sur le boulevard Montparnasse. Il fut porté à l'hôpital « pour y subir plus confortablement l'opération du trépan ». Gilbert, après sa chute, avait été envoyé à la campagne, près de Charenton, par l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, son protecteur. Là, l'ébranlement nerveux et une tendance naturelle au délire de la persécution, déterminèrent chez Gilbert une crise d'aliénation mentale, qui obligea l'archevêque à le faire transporter à l'Hôtel-Dieu. Il y mourut, étouffé par une clef, qu'il avait avalée au cours d'un nouvel accès de folie, et non, au contraire, par inanition.

Il ne semble avoir été ni plus heureux, ni plus malheureux qu'un autre. Il eut parmi les philosophes d'irréconciliables ennemis, mais tous les satiriques en sont là. Qu'il soit mort jeune, on a tout lieu de le regretter. Gilbert avait un

(1) 1751-1780.

réel tempérament de poète ; l'ardeur avec laquelle il attaqua ses rivaux littéraires, l'audace qu'il montra en face des plus puissants, en est la preuve. Enfin, dans son œuvre, qui est peu considérable, on trouve des vers de frappe solide et de de forte pensée. Son ode, imitée de plusieurs psaumes, est restée classique.

Au banquet de la vie infortuné convive
J'apparus un jour, et je meurs !
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.
Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ce sont là de vraiment belles stances.

Sa tombe est dans les catacombes de Paris : ces vers ont été gravés sur le marbre.

Bertin nous ramène un peu de gaieté.

A Feuillancour, près de Saint-Germain, où Parny avait une maison de campagne, on menait joyeuse vie à la veille de la Révolution. Bertin était du nombre des habitués. Ce créole de l'île Bourbon, inséparable ami de Parny, son compatriote, partageait ses plaisirs, et faisait comme lui des vers érotiques. Car on se piquait de littérature à Feuillancour, et l'on évoquait en buvant le souvenir des épicuriens d'autrefois, d'Horace et de Tibulle. Bertin qui s'était couvert de gloire au collège, n'avait pas oublié ses classiques, et faisait des vers dans le goût des élégiaques latins. Voltaire embrassait Parny en l'appelant : « Mon cher Tibulle ». Bertin se rabattit sur Properce ; ce fut Properce qu'il imita, et ses amis l'appelèrent le Properce français. Le surnom est une critique autant qu'un éloge ; les vers de Bertin sont faciles, agréables, mais trop pleins de souvenirs antiques, qui en bannissent le naturel et la passion. Ce capitaine de cavalerie appelle ses maîtresses Eucharis et Catilie, ne jure que par Bacchus ou par Cythère. « Je n'aurais pas été étonné, écrivait

(1) 1752-1790.

un des rivaux, qu'Eucharis ou Catilie eussent dit à leur favori : Mon ami, nous sommes de Paris et non de Rome, faites nous l'amour en français. »

Il est toutefois plaisant de constater que Bertin et Parny préludèrent à la « révolution dans le sens romain », qui fut poussée et accomplie par la Révolution Française en général, et par Louis David en particulier. Mais les causes de leur prédilection étaient aussi différentes que Brutus l'est de Pétrone.

Dans le même genre, gardons-nous d'oublier Cubières (1), chassé du séminaire pour ses poésies galantes, madrigalier attitré de la comtesse d'Artois, poète fécond qui se déchargea du trop-plein de sa verve sur son pseudonyme M. de Palmézeaux, et ajouta à son nom vrai celui de son meilleur ami, pour signer Dorat-Cubières; qui fournit à Rivarol sa plus scatologique charade, qui entassa des riens et en fit des volumes accueillit et chanta la Révolution, comme il avait fait le joli freluquet des salons, exalta le calendrier républicain, et mérita que Lalande lui dît : « Vous avez bien mérité de l'Astronomie! »; qui réduisit en trois actes la *Phèdre* de Racine s'emporta contre Boileau, aida son frère, le marquis de Cubières, dans son grand ouvrage sur les *Coquillages de la mer et leurs amours*, fit un drame, *Molière*, et fut le Sigisbée de Mme de Beauharnais, qui assura son avenir sous l'Empire.

Comme Bertin, le compagnon de ses plaisirs et son rival en poésie, Parny (2) était créole et venait de l'île Bourbon. Il avait quitté d'assez bonne heure son île du « Printemps Eternel », et pris du service dans l'armée du roi. Les régiments de la cavalerie royale, les dragons bleus et les chevau-légers ont fourni plus d'un poète à la France, depuis Florian jusqu'à Bertin, et Dorat et Parny.

Mais la vie active ne lui plaisait guère : « Il ne lui fallait, nous dit Chateaubriand qui fut son disciple, que le ciel de l'Inde, une fontaine, un palmier et une femme ». Il trouva le ciel de Paris presque aussi bleu que celui des tropiques, et n'ayant pas le palmier, il se contenta des arbres de la forêt de

(1) 1752-1820.
(2) 1753-1814.

Saint-Germain. C'est là, dans sa villa de Feuillancour, avec quelques épicuriens de son genre, joyeux vivants et doux poètes, qu'il gaspilla délicieusement sa vie, jusqu'à la veille de la Révolution. A vingt ans, dans un court séjour à l'île Bourbon, il avait connu une jeune créole, Esther de Baïf, et soupiré pour elle : il en fit la dame de ses pensées, et la chanta sous le nom d'Eléonore. C'est ainsi que l'on faisait des vers à Feuillancour, chaque invité avait sa « maîtresse », et lui dédiait des élégies. Rivarol appelait Parny : le chevalier Tibulle, comme nous venons de voir qu'on surnommait Bertin le Properce français. Et de fait, s'il n'avait eu pour successeurs Chénier et Lamartine, Parny serait peut-être notre grand élégiaque. Il faisait bien les vers, et son âme était celle d'un poète. Par lui, la poésie cessait d'être un jeu de société, redevenait sincère. N'oublions pas d'ailleurs que ses élégies servirent de modèle à Lamartine, qu'il y a telle pièce des *Méditations* intitulée « A Elvire » qui s'inspire fidèlement des soupirs à Eléonore. Et dans ces vers de Parny, écrits un jour de tristesse, n'entend-on pas déjà l'accent profond et doux des poètes qui bientôt le feront oublier ?

Que le bonheur arrive lentement !
Que le bonheur s'éloigne avec vitesse !
Durant le cours de ma triste jeunesse,
Si j'ai vécu, ce ne fut qu'un moment.
Je suis puni de ce moment d'ivresse ;
L'espoir qui trompe a toujours sa douceur,
Et dans nos maux du moins il nous console,
Mais loin de moi l'illusion s'envole,
Et l'espérance est morte dans mon cœur.

J'ai tout perdu : l'amour seul est resté !
Transports brûlants, paisible volupté,
Douces erreurs, consolante espérance,
J'ai tout perdu : délire, jouissance.



Encore un capitaine de cavalerie : c'est Florian (1).

Jean-Pierre-Claris de Florian naquit le 6 mars 1755, au château de Florian, près de Sauve, dans les basses Cévennes,

(1) 1755-1794.

Il ne connut pas sa mère, qui mourut en le mettant au monde. « Jamais, dit-il, je n'ai su ce que c'est qu'une mère. » On peut assurer que s'il l'eût connue, il l'eût rendue heureuse. Un des sentiments que Florian a touchés et dépeints avec le plus de délicatesse et de sincère émotion, c'est l'amour maternel récompensé par l'amour filial. Notons que Gilette de Salgue était Castillane; ne dirait-on pas qu'elle transmit avec la vie le goût de l'Espagne à son fils, grand lecteur et imitateur de romans espagnols ?

Il nous a conté ses premières années dans un petit livre plein de verve et d'entrain, où il apparaît sous un jour moins factice que dans ses florianesques bergeries, et où il semble être plus lui-même, *Les Mémoires d'un jeune Espagnol*. Le récit de sa vie chez son père est joli:

« — Mon père, qui me destinait au service, aimait à me voir manier un fusil à huit ou neuf ans; il me donnait de la poudre, du plomb; je courais les champs tout seul, tuant fort bien les moineaux, et le soir je revenais au château rapporter ma chasse et lire quelque livre. Celui qui me plaisait le plus était celui de la traduction de l'*Iliade* d'Homère; les exploits des héros grecs me transportaient et lorsque j'avais tué un moineau un peu remarquable par son plumage ou par sa grosseur, je ne manquais pas de former un petit bûcher avec du bois sec au milieu de la cour; j'y déposais avec respect le corps de Patrocle ou de Sarpédon, j'y mettais gravement le feu et je me tenais sous les armes jusqu'à ce que le corps de mon héros fût consumé ; alors je recueillais ses cendres dans un pot que j'avais volé à la cuisine, et j'allais porter cette urne à mon grand-père, en lui nommant celui dont elle renfermait les restes. Mon grand-père riait, et m'aimait beaucoup. »

C'est pendant qu'il vivait ainsi, tuant des perdrix et brûlant le corps de Patrocle, qu'arriva un jour au château de Florian une lettre du château de Ferney. Le marquis de Florian appelait son neveu pour le présenter à Voltaire.

Florian et son père arrivèrent à Ferney au mois de juillet 1765. Le jeune enfant fut présenté par sa tante à Voltaire et

à son autre nièce, Mme Denis, qui faisait les honneurs de la maison.

Voltaire fut enchanté de sa gentillesse.

« — Souvent il me faisait placer auprès de lui à table ; et tandis que beaucoup de personnages qui se croyaient importants, et qui venaient souper chez Lope de Vega (Voltaire), pour soutenir cette importance, le regardaient et l'écoutaient, Lope se plaisait à causer avec un enfant. La première question qu'il me fit, fut si je savais beaucoup de choses. Oui, monsieur, lui dis-je, je sais l'*Iliade* et le *Blason*. Lope se mit à rire et me raconta la fable du *Marchand, du pâtre et du fils du roi* : cette fable et la manière charmante dont elle fut racontée me persuadèrent que le blason n'était pas la plus utile des sciences, et je résolus d'apprendre autre chose. »

Florian, que Voltaire avait baptisé *Florianet*, fit les délices de Ferney, et y commença une existence pleine de charmes. Son père était retourné dans ses terres. Florianet, demeuré à Ferney, y continua son éducation. Elle fut confiée à un aumônier le P. Adam, que Voltaire avait pour faire sa partie d'échecs.

C'est ce bon curé dont Voltaire disait : « Mon aumônier, qui s'appelle Adam, mais qui n'est pas le premier homme du monde. » Il le prouvait une fois de plus en se laissant prendre à l'innocente duperie de son jeune élève. Celui-ci faisait des thèmes, « et comme j'étais souvent embarrassé pour mettre en latin ce que je n'entendais pas trop bien en français, je m'en allais par la garde-robe de Lope le prier de me *faire ma phrase*; ce grand homme que j'interrompais quelquefois au milieu d'une tragédie, ne se fâchait jamais ; il me *faisait ma phrase* avec tant de bonté que je m'en retournais toujours croyant que c'était moi qui l'avais faite ; l'aumônier trouvait mon thème excellent ; on le lisait dans le salon ; on le montrait comme un petit chef-d'œuvre à Lope de Vega, qui disait en souriant que c'était fort bien pour mon âge. »

L'*Iliade* n'avait perdu pour lui aucun des charmes qu'il lui trouvait à Florian.

— Mes héros grecs étaient toujours dans ma tête, et je résolus de bien repasser toutes leurs actions dans le jardin de Lope de Vega. Dans ce jardin, il y avait plusieurs carrés de fleurs, et, parmi ces fleurs les plus beaux pavots du monde élevaient leurs têtes panachées ; toutes les fois que je passais près d'eux, je les regardais de côté, en disant tout bas : voilà les perfides Troyens qui tomberont sous mes coups.

Je donnai à chacun d'eux le nom d'un fils de Priam, et le plus beau des pavots s'appelait Hector. Pour rendre l'illusion complète, je m'étais fait une épée de bois, que j'imaginais avoir été forgée par Vulcain : cette épée était fatale aux pavots ; souvent j'entrais dans les carrés pour ôter la vie à quelque Troyen ; mais pour mieux suivre la vérité de cette histoire, je ne faisais pas un grand carnage ; j'étais toujours repoussé jusqu'à mes vaisseaux, qui étaient de fort jolie cabinets de charmille : là, je me reposais en attendant que la colère d'Achille fût passée et qu'il revînt au secours des Grecs. Enfin ce grand jour arriva : la mort de Patrocle fait courir le fils de Pélée à la vengeance ; je m'arme de ma terrible épée, et malgré les efforts des ennemis, j'entre dans un des carrés et je coupe la tête à mille pavots ; non content de tant de héros immolés aux mânes de mon ami, je passe dans un autre carré. En vain le Xante en fureur veut s'opposer à mon courage, je brave les eaux du Xante, et je fais mordre la poussière à tous les pavots qui s'offrent à mes coups.

Déjà Deiphobus n'est plus, Sarpédon ne voit plus la lumière, Hector restait, Astéropée est tombé sous mes coups; le champ de bataille est couvert de morts et de mourants ; ce n'était pas assez : Hector, le meurtrier de Patrocle ! le meurtrier de mon ami ! Hector levait une tête superbe et semblait brâver ma fureur ; je m'élance vers lui ; déjà mon épée était prête à lui porter le coup mortel. Tendre Andromaque, malheureux Astyanax, tremblez, Hector va périr, il va tomber sous le fer d'Achille. Un bonheur inespéré sauva la vie à Hector ; Lope de Vega (Voltaire) parut au moment où j'allais porter le coup mortel au héros de Phrygie. Lope me regardait depuis une demi-heure coupant la tête à tous les pavots ; il voulut sauver le superbe Hector, et me demanda doucement le motif de ma fureur. Je lui dis que je repassais mon *Iliade*, et que, dans ce moment, j'étais devant les portes Scées où Hector devait périr. Lope de Vega (Voltaire) rit beaucoup, et me laissant continuer mon combat, il courut raconter ma victoire dans le palais de Priam.

Un des plus curieux épisodes de ces années de jeunesse est la réception que fit Voltaire à la célèbre actrice Claire de la Tude, connue sous le nom de la Clairon, dans son château de Ferney. Une petite fête fut improvisée le soir, Florianet habillé en berger, accompagné d'une jeune bergère rose qui portait une corbeille de fleurs, récita devant la grande artiste une petite bluette dialoguée

Mais il fallut quitter Ferney pour Paris, où Florian vécut chez sa tante. Là son éducation fut assez peu soignée.

Il avait été présenté par son oncle chez le duc de Penthièvre, qui le prit en amitié, le surnomma *Pollichinello*, et en fit son page.

Après deux ans de l'état « pagique », Pollichinello fut pris du désir de servir dans l'artillerie (1770). Il avait quinze ans. Il se prépara aux examens de l'école de Bapaume, à force de calculer le solide d'un boulet ou la hauteur des courtines dans l'antichambre des pages, et de tracer sur le parquet, avec de la craie, la démonstration de la vis, il fit rapidement de grands progrès.

Au cours de cette préparation, Florian fit sa sortie des pages pour prendre l'uniforme dont il fut fier.

« — Je ne peux pas vous rendre le plaisir que me fit mon habit bleu; je me regardais dans tous les miroirs, j'étais occupé de savoir si j'avais bien l'air d'un officier. Ma cocarde et ma dragonne faisaient le bonheur de ma vie. »

A sa sortie de l'école de Bapaume, il revint à Ferney, où il retrouva son père et son oncle. Il chassait et se promenait, en attendant l'effet d'une demande qu'il avait faite pour entrer dans l'artillerie. Le soir, il dirigeait dans la confection de ses devoirs la petite nièce de Corneille, que Voltaire venait d'adopter.

Enfin comme les nouvelles n'arrivaient pas, Florian et son père partirent pour Paris et allèrent trouver leur protecteur, le duc de Penthièvre.

Au bout d'un mois, Florian obtenait une sous-lieutenance au régiment du duc de Penthièvre, en garnison à Maubeuge.

En attendant le jour du départ, il s'occupait à faire ou à copier des chansons, et même, — voilà un aveu bien inattendu de la part de Florian, — à composer un traité de métaphysique.

Mais à Maubeuge il ne resta pas longtemps. Il mena une vie assez désordonnée pour qu'il fallût le rappeler. Il rentra auprès du duc de Penthièvre, son protecteur, y resta, et partagea son temps entre les lettres et la charité, selon le vœu de son intègre patron.

Bien que ce soit le fabuliste qui ait toute la gloire, il ne faut pas oublier les comédies et les romans de Florian. Je vous en dirai un mot dès à présent avant d'arriver aux fables, car il ne vaudrait pas la peine de rejeter les arlequinades dans le chapitre du théâtre, et *Estelle* au chapitre des romans.

Je vous parlerai d'abord de l'auteur dramatique.

Florian a renouvelé un genre. Comme Marivaux, comme Sedaine, il écrit pour le théâtre italien ou pour les théâtres de société; mais ses arlequinades ne ressemblent point aux autres, elles conservent une originalité. Arlequin n'est plus ici ce balourd facétieux connu jusqu'alors pour ses naïvetés, ses pantalonnades, les contorsions de son torse emprisonné dans un maillot à damiers, et les grands gestes de son bras armé d'une latte. L'Arlequin de Florian est tout autre; on sent qu'il vient après Diderot, après La Chaussée, après Saurin, après Sedaine ; il devient larmoyant, probe et *sensible*, naïf avec esprit, sentimental avec finesse, honnête et bienfaisant comme le duc de Penthièvre ou les héros de Berquin. Mais Florian va nous le présenter :

« — Arlequin, toujours bon, toujours facile à tromper, croit tout ce qu'on lui dit, donne dans tous les pièges qu'on lui tend, rien ne l'étonne, tout l'embarrasse ; il n'a point de raison, il n'a que de la sensibilité ; il se fâche, s'apaise, s'afflige, se console dans le même instant : sa joie et sa douleur sont également plaisantes. Ce n'est pourtant point un bouffon ; ce n'est point non plus un personnage sérieux : c'est un grand enfant ; il en a les grâces, la douceur, l'ingénuité : et les enfants sont si aimables, que j'ai cru mon succès certain si je pouvais donner à cet enfant toute la raison, tout l'esprit, toute la délicatesse d'un homme. »

Un grand enfant, un gros naïf, un brave homme, voilà l'Arlequin de Florian, dévoué, sensible surtout.

La tendresse mouillée inonde son cœur, le besoin des larmes ne tarde pas à gagner son entourage et toute sa famille. Nisida « sort en pleurant », Arlequin « l'embrasse en sanglotant » et « sort en pleurant », finalement tous « s'embras-

sent » en confondant dans un même ruisseau leurs torrents de larmes.

Mais, au-dessus de cette sensibilité ruisselante, on découvre chez lui un trésor de bonté douce, vertueuse, paterne, qui le rend malgré tout intéressant. Grimm lui-même, le sec et sévère Grimm, se laisse toucher, et mouille d'une larme sa joue fardée. « M. le chevalier de Florian a donné au rôle d'Arlequin une couleur, une âme et des formes nouvelles : on est tenté de lui dire quelquefois : « *Vous êtes Arlequin, seigneur, et vous pleurez !* » Mais il pleure de si bonne grâce qu'il y aurait de l'humeur à le trouver mauvais. »

La comédie florianesque présente un aspect neuf et à elle propre. Ce n'est pas la comédie d'intrigue, ce n'est pas la comédie de caractère : c'est la comédie morale.

« — Je voulus donner à toutes mes pièces un but de morale et d'utilité... Je voulus surtout présenter le tableau de ces vertus familières, de ces vertus de tous les jours, les plus utiles peut-être, les plus nécessaires au bonheur. »

De là ce caractère simple, naturel, bourgeois, parfois vulgaire et — qui le croirait de la part de Florian? — réaliste, de ses peintures. « On est rarement, dit-il, dans le cas de sacrifier à son devoir, à la patrie, à l'honneur, son repos, sa fortune, sa vie ; mais on est tous les jours obligé d'être un bon fils, un bon époux, un bon père. » Ce sont des tableaux d'intérieur, des peintures de ménages; la scène tient entre une commode et une horloge à caisse ; la chambre, proprette, est « meublée très simplement » ; au mur sont accrochés tous les portraits d'Arlequin et d'Argentine. Quand la toile se lève, Argentine, assise, festonne ; ses deux enfants, sur des tabourets, sont à ses pieds ; l'un feuillette un livre pour en voir les estampes ; l'autre joue avec un jeu de cartes ; et quand Arlequin rentre chez lui, il arrive en droite ligne du bazar voisin, où il a fait des emplettes pour les petits, « un tambour d'enfant et une petite trompette de bois ».

Tout cela manque de grandeur, et n'est pas imposant ; mais la tentative est à noter, et doit prendre place à côté des romans de Lesage, à côté des toiles de Chardin, dans une histoire du réalisme, le réalisme des braves gens.

C'est la théorie qu'il a délicatement appliquée dans ses comédies : *Les deux Billets*, *Le Bon Ménage ou la suite des Deux Billets*, *Le Bon Père ou la suite du Bon Ménage*, *Le Bon fils ou la suite de la Bonne Mère :* toute la famille entre dans ce vaste concert de bonté attendrie.

On nage dans un océan de larmes et de douceur, on respire l'innocence à pleins poumons, on n'est entouré que de bonnes gens. Il ne faudrait pourtant pas s'arrêter à cette première impression, ni juger l'œuvre par le titre. On la jugerait mal. Ils ne sont pas tous si pétris de bonté qu'on pourrait croire : Scapin des *Deux Billets* est le plus fieffé, le plus hardi des filous ; et dans *La Bonne Mère*, il y a un certain M. Duval qui ne vaut pas cher.

Veut-on une idée de son style dramatique ? Prenez le *Bon Père*.

« Arlequin, nous dit Florian, est devenu riche; il vit à Paris dans la bonne compagnie ; un homme de condition veut épouser sa fille : il est impossible qu'il n'ait pas pris un peu du ton de ceux qui l'entourent. » Il est devenu bourgeois : c'est le père de famille de Diderot ou de Greuze. Ce bon père, ce « père bonhomme », ainsi que l'appelle Grimm, ne vit que pour sa fille Nisida : il ne peut être heureux que par elle ; il fait tout pour son bonheur. Il conçoit l'idée de lui adresser une chanson le jour de sa fête : la scène, nous apprend Grimm, a beaucoup réussi, et elle est des plus heureuses. Arlequin dicte à son secrétaire, Cléante, un faux secrétaire qui s'est déguisé pour approcher de Nisida qu'il aime.

ARLEQUIN

Arrive donc, mon ami, j'ai tout plein de choses à te dicter; mets-toi là, et écris ce que je vais te dire.

CLÉANTE, *s'asseyant.*

Quand vous voudrez, Monsieur.

ARLEQUIN

Mon ami, ce sont des couplets que j'ai faits pour la fête de ce soir ; ils ne sont pas encore finis, mais il faut toujours les

écrire, parce que je n'ai point de mémoire, et mes vers m'échappent avant d'être faits. Allons, prends du grand papier, le plus grand, et écris : Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

CLÉANTE *écrivant.*

Le jour de sa fête.

ARLEQUIN

Ma fille.

CLÉANTE

Ma fille.

ARLEQUIN

As-tu mis ?

CLÉANTE

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN

Un moment... Tu as mis ma fille ?

CLÉANTE

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN, *rêvant.*

C'est très bien... Mets une virgule.

CLÉANTE

J'attends, Monsieur.

ARLEQUIN

Moi aussi.

CLÉANTE

Comment ?

ARLEQUIN

Sans doute, je n'ai fait que cela encore.

CLÉANTE

Vous n'êtes pas très avancé.

ARLEQUIN

J'ai toujours mon commencement... Tu devrais bien m'aider un peu.

Et la scène se poursuit, très spirituelle, entre Arlequin qui exprime en prose ses sentiments pour sa fille, et Cléante qui compose de son côté de tendres vers pour sa bien-aimée.

Après deux couplets faits de la sorte, Arlequin a un mot bien observé.

ARLEQUIN

Me conseilles-tu d'en faire encore un?

CLÉANTE

Il me semble que deux suffisent.

Il se fait alors chanter *ses* vers pour les corriger.

ARLEQUIN

C'est fort bien, fort bien ; je ne vois rien là à corriger. Sans me flatter, je conviens qu'ils ne sont pas mal.

La scène est jolie, bien filée, et si juste ! Labiche eût été flatté de l'avoir trouvée.

Mais ceci suffit à vous donner l'idée du théâtre florianesque, et je viendrai présentement au romancier.

Florian a écrit des romans et des nouvelles (1).

Les romans sont ou des récits chevaleresques, comme *Numa Pompilius*, *Gonzalve de Cordoue*, ou des pastorales comme *Galatée*, comme *Estelle*.

Numa Pompilius et *Estelle* sont les types les plus complets de l'un et l'autre genre.

« — Deux éléments, dit Saint-Marc de Girardin, constituent la pastorale : l'amour de la campagne et l'amour ingénu. » Florian a joliment exprimé l'un et l'autre sentiment, soit qu'il nous promène à travers les campagnes délicieuses que baigne la lumière d'or du soleil, soit qu'il nous fasse écouter les doux propos d'Estelle et de Némorin à l'ombre des oliviers, non loin de la rivière.

Florian parle en termes émus de son pays. On sait quelles descriptions pittoresques il nous a laissées des rives du Gardon, du vallon de Florian. Nous vivons avec lui dans ce pays enchanteur, le Midi, qu'il a vu non en psychologue, mais en artiste. Il n'en a senti que la poésie; il n'a pas voulu en décrire

(1) *Galatée* (1783) ; *Numa Pompilius* (1786) ; *Estelle* (1788) ; *Gonzalve de Cordoue* (1791) ; *Contes en vers* ; *Douze Nouvelles*, Traduction de *Don Quichotte*; *Guillaume Tell*, posthume.

les mœurs, il n'a pas étudié les habitants, leur caractère exubérant, leur exagération, leur verve débordante. Le Midi de la France participe, à tort ou à raison, à ce charme magique qu'exercent sur notre imagination les poétiques paysages de Naples. Pour le voyageur, la Provence, avec son beau ciel bleu dont la lumière poudroie sur les nappes sombres des oliviers en fleurs, semble annoncer et préparer l'Italie. Elle en est comme le vestibule ; elle en donne la première impression, une sorte d'avant-goût.

Le Midi de la France, c'est cette région heureuse et privilégiée où l'eau serpente, pure et bleue, reflétant le ciel, entre les oliviers mûrs et les figuiers aux branches tordues ; c'est la vallée profonde au creux de deux montagnes dont les sommets rocheux se couvrent, l'été, de gazons et de troupeaux ; c'est le torrent qui bondit et frappe de la mousse de ses eaux les rocailles brunes qui surplombent ; c'est les grands champs de mûriers où les jeunes filles en cotillon rouge font en chantant la cueillette pour l'élève des vers à soie ; c'est les larges arpents de vignes, où les vendangeurs font craquer sous le pressoir les grappes dorées, tandis que l'huile blonde coule à flots sous d'autres pressoirs, dans les moulins des olivettes.

Florian nous promène à travers ces délicieux paysages. Il nous conduit à son pays natal, il nous y guide, et c'est un délicieux voyage que ces excursions en compagnie d'un charmant poète.

Nous gravissons à l'aube avec Némorin la roche écartée, et le soleil se lève sous nos yeux à travers la campagne :

« L'aurore ne teignait point encore l'horizon, les étoiles parsemaient de feux brillants la vaste étendue des cieux ; la lune, sur son déclin, réfléchissait dans les ruisseaux sa lumière faible et tremblante ; l'écho lointain des rochers répondait aux cris monotones des habitantes des marais ; toute la contrée était couverte d'un voile sombre ; quelques vers luisants, errant çà et là, se distinguaient seuls dans l'obscurité. »

Là bas, un vallon enchanteur se creuse entre deux collines boisées.

Sans doute, il n'y a point là cette exactitude qui nous plaît aujourd'hui dans la description littéraire ; toute cette campagne est bien fraîche et bien rosée, tous ces bergers sont bien enrubannés, tout cela est bien propret : c'est un peu de la prairie d'opéra-comique : c'est la nature nettoyée à l'usage des gens du monde. Sans doute il y a loin de ces peintures rustiques à celles de cet autre troubadour, Frédéric Mistral. Sa Mireille ne porte pas la jupe de satin rouge, le chapeau de paille fine orné de fleurs, et la houlette parée de faveurs. Ses moutons ne sont pas blancs comme la neige des Alpes et ils n'ont pas au cou un nœud rose ou bleu. Dans le poème de Mistral, c'est la peinture exacte, vraie, saisissante de la réalité, la ferme et ses travaux grossiers, ses bœufs qui se vautrent dans le fumier; la sueur perle au front des travailleurs, qui se nourrissent non d'air pur, mais d'oignons, d'ail, d'aubergines frites et de piment; et Mireille, la gracieuse Mireille, lave la vaisselle. Avec Florian, nous sommes loin encore des moissonneurs de *Jocelyn*, des *Pauvres Gens* de Victor Hugo, de *La Mare au Diable* ou de *La Petite Fadette*. Et pourtant il s'étend sur tous ces paysages florianesques un charme particulier; les bouquets d'arbres et les vertes prairies y sont baignés d'une lumière un peu factice, mais agréable à l'œil. Même en estimant les bucoliques de George Sand, on peut encore trouver plaisir à celles de Florian.

Un des plus gracieux attraits de ces poèmes est dû aux romances dont Florian avait l'habitude d'orner ses romans, imitant en cela ses maîtres espagnols et les pastorales du siècle précédent. Ce n'est point par là que l'œuvre peut gagner en naturel et en vérité. Rien n'est plus faux que cette conception de bergers poètes sortant à tout moment de leur poche un couteau pour graver des vers sur l'écorce des arbres, ou un chalumeau pour les chanter. Mais qu'importe, si les romances sont agréables ?

Qui n'a chanté :

> Ce matin, dans une bruyère,
> J'allais dénicher ces oiseaux...

Ou bien :

> Que j'aime à voir les hirondelles
> A ma fenêtre tous les ans,
> Venir m'apporter des nouvelles
> De l'approche du doux printemps !

Tout le monde sait par cœur la tant jolie romance d'Estelle pleurant le départ de son berger; la musique de Benjamin Godard fait un délicieux écho à ces poétiques regrets.

> Ah ! s'il est dans notre village
> Un berger sensible et charmant,
> Qu'on chérisse au premier moment,
> Qu'on aime ensuite davantage,
> C'est mon ami ; rendez-le moi :
> J'ai son amour, il a ma foi.

Les romans chevaleresques participent de la complication enchevêtrée des romans espagnols et des épisodes guerriers de l'*Astrée*. Les images sont souvent forcées, disgracieuses ou ridicules.

C'est un milieu factice que celui où tous ces êtres enrubannés ou harnachés s'enlacent et versifient. Les rameaux « s'y pressent tendrement » ; les noyés reviennent à la vie sans effort et repartent le lendemain matin, sur leur fougueux cheval, pour faire une traite de plusieurs heures. Les écrasés n'ont pas plus de peine à revivre. Romulus reçoit en pleine poitrine des mains de Léo un gros quartier de roche, et il n'en marche pas moins fièrement quelques jours après à la tête de ses troupes. Quand vient l'heure du repas, et elle vient rarement, car il n'en est presque jamais question, on va « cueillir quelques fruits dans le vallon ». Les nymphes lisent couchées sur le gazon, dans un beau livre bien relié qu'on dirait sorti des ateliers de Prault, et l'on aurait envie de leur réciter les vers qu'on lit au bas de *La Liseuse* de Troy fils :

> Serait-ce l'art d'aimer ou bien celui de plaire,
> Que vous lisez présentement ?
> Méprisez ces leçons, croyez-moi, laissez faire
> Vos attraits et le sentiment.

Quand on voyage, peu importe la direction qu'on prend : on traverse des pays « pleins de gazons et de fleurs », et on ar-

rive toujours à l'endroit voulu, « après trois jours de marche ».

Les habitants de ces régions imaginaires vivent sans préoccupations ni soucis, dans une sorte d'Eden, dans des champs Elysées où chaque jour apporte ses joies et ses plaisirs. Leurs troupeaux blancs et proprets « vont tantôt réunis, tantôt dispersés, chercher le serpolet sur les collines » ; contre les loups, qu'on ne voit jamais, « des chiens terribles font là garde du côté de la montagne », et durant ce temps, « les pasteurs avec les bergères, assis ensemble près du fleuve, jouissent des doux plaisirs que donnent un beau ciel, un bon roi, l'innocence et l'égalité. »

Les sentiments de ces anges subissent peu de modifications dans le cours du récit. On les retrouve au bout ce qu'ils étaient au début. C'est toujours le même air qu'ils jouent. C'est la perfection à jet continu, la monotonie dans l'excellence, la ténacité dans la probité.

Le style est toujours correct, très soigné, trop soigné souvent. Florian surveille trop sa plume, et l'idée en pâtit. En cherchant l'ingénieux et le joli, il trouve la subtilité, l'esprit de mauvais aloi, la finesse alambiquée. Il est naturel de parti pris, il veut l'être.

Si l'on peut à bon droit revendiquer pour le théâtre de Florian une place plus large que celle qui lui est faite aujourd'hui, on serait moins fondé à réclamer pour ses romans une part plus ample de notre attention. Celle qui leur est faite est légitime, mais suffisante. On aurait mauvaise grâce à vouloir pallier ce que ces œuvres légères présentent aujourd'hui de démodé, de fané. Pourtant sur le feuillage jauni, quelques petites fleurs vivaces ont duré.

Lisez *Estelle*, et Némorin pourra vous attendrir encore.

Venons au fabuliste.

— Les fables de Florian, a dit Charles Nodier, sont un des chefs-d'œuvre du XVIIIe siècle, et un des meilleurs livres de tous les temps.

Les fables de Florian ont un charme à elles propre, une grâce à la fois naïve et malicieuse, une fraîcheur de ton, une pureté de forme qui les placent sans conteste au premier rang, non loin du fablier de La Fontaine.

Florian s'intéresse à ses bêtes, et il sait nous y intéresser. On nous le montre vivant à l'hôtel de Toulouse, ayant sa bibliothèque tout près d'une volière peuplée de volatiles qu'il contemplait de longues heures, comme pour en étudier les mœurs. Ces volatiles, il allait lui-même les acheter et les choisir au marché aux oiseaux, et il nous conte ses lentes promenades le long de la Seine, au quai de la Ferraille, quand il allait le sourire aux lèvres, tout pimpant dans son habit brodé, flâner devant les cages pour « travailler à ses fables » ; il s'accoudait à la fenêtre d'un oiselier de ses amis, tout près du cabaret où les racoleurs enrôlaient par ruse ou par force les naïfs provinciaux fraîchement débarqués, prêts à signer leur engagement pour une bourse d'or et un pichet de vin bleu.

> Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,
> Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs :
> A mes fables souvent c'est là que je travaille :
> J'y vois des animaux et j'observe leurs mœurs.

Leurs mœurs? Surtout celles des gens. Ses animaux sont beaucoup moins « bêtes » que ceux de La Fontaine. Le bout de l'oreille passe dans la fourrure. Ce sont des masques, et c'est le carnaval de la vie.

C'est la peinture exacte et intéressante de la société au siècle dernier. Toutes les classes sociales y ont leur place, toutes, depuis l'homme du peuple, les gens de lettres (*L'Auteur et les Souris*), les avocats (*Le Procès des deux Renards*); les critiques (*Le Perroquet qui siffle et ne chante pas*); les artistes (*Le Rossignol et le Paon*); les étudiants (*Les Deux Bacheliers*); le clergé, les ministres, les courtisans, et celui qui mène toute cette foule bigarrée, le roi. Je vous renvoie à ces petits factums d'une douce audace, *Le Lion et le Léopard*, *Le Roi Alphonse*, *Le Roi de Perse*, *Le Roi et les Bergers*, *L'éducation du Lion*, *Le Courtisan et Protée*, *Le Renard déguisé*, *Le Dromadaire*, satire indulgente du Roi qu'il semble plaindre et des grands qu'il est lent à blâmer.

Les fables qui nous représentent la misère et l'esclavage du peuple ont une belle et généreuse hardiesse (*Le Laboureur de Castille*, *Les Enfants et le Perdreau*, *Le Singe et le*

Léopard). Quels charmants chefs-d'œuvre que ces fables doucement satiriques, sagement conseillères, aimablement consolantes ! Quel style limpide, quels tableaux délicieux, et qui n'a gardé dans le meilleur de sa mémoire ces choses exquises, les fables de la jeune poulette, du pauvre petit grillon. *Le Lapin et la Sarcelle*, *La Carpe et les Carpillons*, *Le Singe qui montre la lanterne magique*, *Le Danseur de Corde*, *Le Chat et la Lunette*, ce gracieux drame au fond d'un parc?

Que de pages avisées et saines contre l'intérêt (*Le Bœuf, le Cheval et l'Ane*, *Le Vieux arbre et le Jardinier*, *Le Chien et le Chat*) contre l'égoïsme (*Les Deux Voyageurs*)! Voulez-vous de la bonne et franche sévérité ? Il y en a, et ce coup de férule n'est point si mal appliqué.

De grâce, apprenez-moi comment on fait fortune,
Demandait à son père une jeune ambitieux.
Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux:
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
Au service de la patrie.
— Oh ! trop pénible est cette vie,
Je veux des moyens moins brillants.
— Il en est de plus sûrs, l'intrigue. — Elle est trop vile ;
Sans vice et sans travail, je voudrais m'enrichir.
— Eh bien, sois un simple imbécile,
J'en ai vu beaucoup réussir. »

Des paysages sont pittoresques :

C'est ainsi que parlait une carpe de Seine
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs, descendaient des montagnes ;
Le fleuve, enflé par eux, s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.

Le ton y est malicieux, mais d'une malice presque attendrie :

Qu'arriva-t-il ? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent ;
Bientôt, ils furent pris
Et frits.

Les leçons y sont sages, la force a une souplesse, une ai-

sance, une liberté gracieuse et forte, un bonheur constant d'expression.

Voilà par quels traits délicats, par quels contes charmants, heureusement inventés ou imités, le poète a su faire vivre et se mouvoir ce monde imaginaire où la Fiction tenant la Vérité par la main, se promène en maîtresse au milieu de ses fantastiques sujets. Il y a là-dessus un apologue qui est gracieux :

La Vérité toute nue
Sortit un jour de son puits.
Ses attraits par le temps étaient un peu détruits ;
Jeunes et vieux fuyaient sa vue.
La pauvre Vérité restait là morfondue,
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.
A ses yeux vient se présenter
La Fable richement vêtue,
Portant plumes et diamants,
La plupart faux, mais très brillants.
« Eh ! vous voilà ! bonjour, dit-elle.
Que faites-vous ici, seule sur le chemin ? »
La Vérité répond : « Vous le voyez, je gèle.
Aux passants je demande en vain
De me donner une retraite,
Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien,
Vieille femme n'obtient plus rien.
— Vous êtes pourtant ma cadette,
Dit la Fable, et, sans vanité,
Partout je suis fort bien reçue.
Mais aussi, dame Vérité,
Pourquoi vous montrer toute nue ?
Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous,
Qu'un même intérêt nous rassemble :
Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.
Chez le sage, à cause de vous,
Je ne serai point rebutée.
A cause de moi chez les fous
Vous ne serez point maltraitée.
Servant par ce moyen chacun selon son goût,
Grâce à votre raison et grâce à ma folie,
Vous verrez, ma sœur, que partout
Nous passerons de compagnie.

En 1839, à Sceaux, on érigea auprès de l'église un monument qui porte le buste de Florian ; c'est là que chaque année une touchante cérémonie réunit les Félibres, qui viennent

saluer dans l'auteur d'*Estelle* un ancêtre, le premier et le poétique chantre du Midi. Une statue lui a été élevée à Alais en 1895.

Florian a enrichi d'un mot ou deux la langue française. Depuis lui, on dit florianesque, florianerie.

Florianesque ! le mot est devenu synonyme de candide, de pastoral, de champêtre et d'innocent. On a mis dans « florianesque » tout ce qu'il y a de blancheur sur la toison des brebis, de rosé sur le museau des agneaux, de mauve clair sur les bruyères des collines, et d'azur transparent dans les sources des bois, où Chloé étale ses blanches naïvetés devant le timide Daphnis.

Il est dommage que la réalité bouscule et défonce ce séduisant portrait, comme il est curieux qu'on ne se soit pas encore aperçu de l'erreur.

Que Florian, pour qui le connaît, est à mille lieues d'une pareille image ! Pour ses contemporains, Florian est resté « le capucin de l'Académie ». Chamfort le blâmait d'avoir oublié de mettre un loup dans sa bergerie, et une satire reprochait à l'auteur d'*Estelle* d'avoir fait ses bergères trop pomponnées, trop peu réalistes :

> Certaine bête à litière
> Faisant hihan, hihan,
> Peindrait mieux une bergère
> Que Monsieur de Florian.

C'est assez longtemps errer et méconnaître ce que fut en réalité l'auteur des arlequinades. Si on veut lui restituer sa physionomie véritable, il faut tout de bon renoncer à tant de blancheur rosée.

Florian présente ce cas bien curieux d'une nature que les circonstances et l'intérêt ont contrariée durant de longues années, et qui a accepté cette contrariété, du moins dans ses œuvres et dans la vie mondaine. Il a porté un masque pour complaire à son protecteur, l'austère duc de Penthièvre, le beau-père de la princesse de Lamballe, sorte de moine laïque qui pratiquait l'ascétisme dans son château de Sceaux, un homme d'une pureté d'ange et d'une charité rare, qui façonna

Florian à sa manière; mais celui-ci restait à ses heures, et loin de son patron, l'officier d'artillerie qu'il avait été.

Ce fut cet auguste personnage qui hébergea et entretint Florian, pour qui ce fut fini de rire. Il accommoda sa littérature aux goûts de son Mécène, et il émascula son talent. Le jeune dragon quitta son air superbe et vainqueur, défrisa sa moustache et prit des allures de petit abbé. Il fut le poète de *La Sarcelle*, le père de *La Bonne Mère*, le parrain d'Estelle, et le patron de toutes les bergeries.

Il est merveilleux que ce rôle lui ait si bien réussi, car il n'y a rien à redire; il est l'un de nos plus gracieux représentants du genre pastoral. Il fallait bien qu'il y eût quelques dispositions, et cette veine lui fut favorable.

L'erreur commence quand on étend à l'homme le caractère de l'œuvre. Il faut se rappeler que Robespierre rima des idylles, que Fabre d'Eglantine est l'auteur de *Il pleut bergère!* Le cas de Florian est presque le même.

Soulevons le masque : vous allez voir apparaître non plus le petit Florianet récitant des bergeries avec la Clairon chez son oncle Voltaire, mais un tout autre personnage, un artilleur bruyant, fier, dur, un soudard jovial, un féroce ambitieux. Que nous voilà loin du Florian de la légende, et que voilà donc Florian déflorianisé !

Sainte-Beuve avec raison voyait en lui un berger, mais un berger, comme il dit, « normand et finaud », sachant diriger sa barque, plier son esprit au mieux de ses intérêts, et célébrer en vers le génie de La Harpe, critique littéraire influent, la veille du jour où il va lui envoyer son volume à juger.

C'était soulever un coin de la barbe du loup. Enlevons le reste.

Vous croyez avec tout le monde qu'il fut bon, doux et sage comme les agneaux bêlants qui l'inspiraient.

Le vrai Florian n'est ni si compatissant ni si rangé. Un jour il écrasa un homme sous son cheval, et son journal constate le fait avec une indifférence voisine de la cruauté.

« Un homme se trouva vis-à-vis de moi, au tournant d'une rue. Je ne pus arrêter mon cheval et je lui marchai sur le corps ; il y eut des plaintes portées et l'on m'envoya en prison. »

Il n'a pas la moindre émotion ; pas un pli du visage ne bouge : Florian a le cœur plus dur que ses bergers, qui fondent en larmes en se regardant.

On l'eût bien étonné à vingt-cinq ans si on lui eût annoncé qu'il se spécialiserait plus tard dans le genre inoffensif et neigeux, dans la confiserie littéraire dont il est resté le plus parfait représentant. Dans une étude critique qu'il a faite du théâtre de Molière, il se moque de Mélicerte dont il n'aime pas « les bergers bien amoureux et bien naïfs », et il nomme toutes les comédies de Molière, sauf une. l'oubli est à noter, c'est la *Pastorale Comique*. Ce dédain est ironique de la part du futur chantre de Galatée, et prouve une fois de plus que Florian n'était pas pastoral *de naissance*.

Tout enfant, il était fier, orgueilleux, susceptible, et il n'a conservé de l'abbé Mignot, son précepteur, que le souvenir des humiliations qu'il a subies. Son orgueil en saignait encore à distance.

Son père le mit comme page chez le duc de Penthièvre. Cet état de domesticité l'écœure. Il étudie les mathématiques, faisant des figures à la craie sur le plancher des antichambres, et quitte l'état pagique pour retrouver son élément à l'école militaire de Bapaume. Il y eut là une révolte, et le doux Florian fut l'un des meneurs : il dut retourner à Ferney, en regrettant de tout son cœur son uniforme bleu, sa cocarde, sa dragonne et son air d'officier. Il a son épée en guise de houlette. Il se sent né pour l'état militaire. Tout enfant, il faisait la guerre blanche et saccageait les pavots de Voltaire à Ferney. Ayant quitté Bapaume — nous dirions aujourd'hui Saint-Cyr, — il voudrait entrer dans la marine. Le père de Némorin aurait pu aller conquérir les Indes et massacrer les noirs avec Dupleix ou Lally-Tollendal ! Il n'obtint pas la marine. Il fut sous-lieutenant d'artillerie, en garnison à Maubeuge. Qui sait si dans les archives de cette ville on ne trouverait pas trace de son passage, de ses fredaines et de ses bordées? Il combattit l'ennui de la province en menant la vie gaie, — si gaie qu'il dut quitter la garnison. Il se trouva sans ressources à la merci de son père, qui lui offrit d'en faire un gentilhomme à la chambre du duc de Penthièvre.

Écoutez la fière réponse de l'artilleur qui se rappelle encore ses années de page :

— Il y a trop longtemps, dit il, que je suis laquais pour devenir valet de chambre.

Il le fut cependant, et il sut s'accommoder à ce nouvel état : il comprima et refoula les élans de sa nature méridionale, emportée, bouillante, pour complaire au duc.

Quand celui-ci mourut, le naturel reprit tous ses droits. La Révolution venait d'éclater : Florian se fit révolutionnaire ; et ce n'est pas l'une des moindres surprises, de trouver le doux fabuliste juché sur une tribune dans un club populaire, et haranguant, à la lueur des falots, des sans-culottes débraillés qui agitent leurs bonnets rouges et acclament l'orateur.

Le temps n'était plus de souffler des sons grêles dans un chalumeau, tandis que tonnaient les canons. Florian se laissa aller à sa nature enthousiaste, à ses instincts démocratiques qui percent sous plusieurs de ses fables ; la Révolution le souleva, et il retrouva ses vingt ans. Il parla, il répandit les idées nouvelles à travers les clubs, et nous avons de lui le discours qu'il prononça dans la section de la Halle au Blé :

« — Les tyrans de l'Europe réunissent en vain leurs efforts pour détruire notre liberté ; tous ces efforts viennent se briser contre le faisceau de la République ! »

On nous a changé notre Florian, et on avait trop oublié d'inscrire son nom parmi les orateurs de la Révolution.

Il y a encore une lettre de lui où il félicite ses cousines d'avoir bien rempli leur rôle à la fête de l'Être Suprême. Estelle a mis la cocarde, et se promène dans les rues de Paris sur le char de la déesse Raison !

Quant à Florian, il suivait le mouvement. Il laissa la houlette et les rubans roses ; il prit le baudrier jaune et la pique, et fut pendant trois ans commandant de la garde nationale à Sceaux, qui s'appela *Sceaux-l'Unité* ; les rues, comme le constatent les adresses des témoins sur l'acte de décès de Florian, portaient des noms *ad hoc* : rue de Voltaire, rue de l'Unité, rue de Brutus. Cette dernière était celle qu'habitait le domestique de Florian, François-Germain Mercier ; il ne faut pas le confondre avec l'écrivain. M. Advielle a retrouvé

l'épitaphe qu'il grava pour son maître. Elle est à la mairie de Sceaux.

La Révolution dévorait ses enfants. Florian, comme tant d'autres, comme tous les Girondins, fut effrayé de ses audaces croissantes et de sa course folle. Il s'arrêta, fut dénoncé comme timide, partant comme suspect, et jeté en prison à Port-Libre. La guillotine le guettait. Thermidor le sauva. Il se retira à Sceaux où il mourut obscurément.

Florian est un faux berger cachant un sabre sous sa houlette, un bonnet phrygien sous son tricorne orné de feuillages, et dissimulant un juron d'artilleur provençal sous un madrigal à Chloris.

Il fut de l'Académie en 1788.

Florian en littérature, Greuze en peinture, sont plus que personne, les hommes de leur temps.

Florian enchanta par la satisfaction qu'il donnait à ce besoin général d'émotion sensible et mouillée, de probité bienfaisante, de peinture où l'on verrait le mariage réhabilité, où brilleraient les vertus de la *Bonne Mère* et les joies du *Bon Ménage*, et aussi où l'on verrait danser et s'aimer les enrubannées bergères de Trianon.

Tous ces charmes sont perdus pour nous. Aussi faut-il faire deux parts dans son œuvre. L'une n'a conservé que l'intérêt historique d'une évocation qui fait revivre une délicieuse et curieuse époque ; l'autre est plus durable, elle est faite de sentiments qui seront éternellement humains : une émotion saine et sincère, exprimée sous la forme la plus délicate, la plus poétique, la grâce, ce sourire des choses.



Ce sourire manqua à Fontanes (1).

Le nom de Fontanes semble être inséparable des honneurs officiels et des titres. Il ne reste plus de toute sa réputation, que le grade de grand maître de l'Université accolé à sa mémoire. Il valut mieux que cela, et l'on s'est trompé.

Venu de Niort à Paris pour être poète, pour se joindre au

(1) 1757-1821.

chœur de la poésie pastorale et sentimentale, il ne songeait pas à la vie officielle. Le Fontanes que l'on représente discourant à l'Assemblée, haranguant aux Tuileries, n'est pas le vrai. C'est à Courbevoie qu'il faut l'aller chercher, dans sa maison du bord de la Seine, à l'ombre de ses bosquets qu'ornait un buste de Vénus, dans cette retraite demi-champêtre, où il s'enfuyait dès qu'il était de loisir. Dans les quelques paisibles moments qu'il passa là, et qui furent le meilleur de sa vie, Fontanes faisait de jolis vers, doux et tristes, qui trahissent assez ses véritables penchants. Ce grand maître de l'Université, nous dit avec attendrissement, dans des strophes sentimentales, les charmes de son « humble domaine », les « six tilleuls au front arrondi » qui ombragent son jardin, la douceur des soirs d'été aux bords de la Seine, quand le jour tombe et qu'au loin pâlissent les clochers de Saint-Denis. Il imite aussi les vers de Théocrite sur les pêcheurs de Sicile, et les adresse aux « Pêcheurs qui, des flots de la Seine, vers Neuilly, remontent le cours ».

Ces quelques pièces d'un charme mélancolique et simple, le font aimer bien plus que son grand poème de la *Grèce sauvée*, et sont, ainsi que le souvenir de sa longue amitié avec Chateaubriand, ce qu'il a laissé de meilleur. En effet, à Londres, pendant l'émigration, Chateaubriand rencontra M. de Fontanes, exilé et poète comme lui. Cette belle âme un peu triste, éprise d'idéal, lui plut, et l'amitié qu'ils contractèrent dura sans un nuage jusqu'à la mort. De retour en France, Fontanes, distingué par Bonaparte, fut président du Corps Législatif, et grand Maître de l'Université. Mais ces honneurs qu'il n'avait pas cherchés — du moins il ne le semble pas, mais sait-on jamais ? — l'arrachaient douloureusement à la vie paisible et à la retraite qu'il préférait, dans laquelle il coiffait la muse d'un modeste chapeau de paille, pour lui faire oublier le bicorne à plumes des grandes cérémonies.

Encore n'a-t-il pas eu la même chance qu'Andrieux (1).

Vous connaissez la fable du Meunier de Sans-Souci. Elle

(1) 1759-1833.

est aussi classique que celles de La Fontaine, plus classique que celles de Florian, et elle méritait de l'être. Au demeurant, cette fable exceptée, le nom d'Andrieux n'évoque plus aucun autre souvenir. Pourtant Andrieux avait écrit plusieurs volumes de vers fugitifs, d'imitations d'Horace et de Tibulle, de madrigaux, d'épigrammes, de comédies, de tragédies, de pièces variées comme ses *Couplets pour rendre compte d'un petit voyage entrepris pour affaires de famille* ».

Mais tant d'autres, à cette époque, faisaient de même, rimaient des vers érotiques ou descriptifs, que Andrieux se perd dans la foule. Seul le conte du Meunier a vécu, car dans le chœur des poètes de l'Empire, voluptueux, sentimentaux, ou majestueux, la note railleuse et spirituelle manquait, et lui seul ou presque seul, l'a donnée. Il en a reçu le salaire dans le fidèle souvenir que la postérité lui garde.

Que ne peut-on en dire autant de Demoustier (1) ?

La coquette petite ville de Villers-Cotterets, dont le château possède, dans ses escaliers et sa grande salle, les plus délicates merveilles de la décoration Renaissance, dresse sur ses places publiques deux statues fort inégales d'importance : un énorme bloc de bronze immortalise la géante stature d'Alexandre Dumas père ; un petit bout de buste rieur rappelle à l'ombre du colosse, le nom de Demoustier, dont on cite encore quelquefois les *Lettres à Emilie sur la mythologie*. — Emilie, qui s'appela Amélie, et qui fut la mère d'Eugène Suë, le deuxième Titan du roman populaire.

Demoustier évoque les grâces polies d'antan. Il était apparenté aux familles de Racine et de La Fontaine. Un trait touchant marqua son enfance. Quand son père mourut, il assistait aux obsèques. Les gardes du corps, réunis autour de la tombe, s'apprêtaient, selon l'usage, à tirer sur le cercueil de leur camarade, lorsque le fils se jette aux pieds des militaires, et leur crie : « Ne tuez pas mon père ! »

Ce cri arraché par l'amour filial, fut recueilli alors et répété partout à l'éloge des sentiments de l'enfant. Aussi a-t-il figuré dans le *Plutarque du jeune âge*.

(1) 1760-1801.

Au collège, il eut pour camarades : Andrieux, Legouvé, Collin d'Harleville.

Avocat timide, il laissa le barreau et préféra la muse. Il était foncièrement sentimental. A quinze ans il rimait déjà : « A mon Amante ».

Ainsi je n'avais pas quinze ans
Lorsque je déclarais la guerre
Au petit prince de Cythère ;
Il en rit fort à mes dépens.

Après Lise, ce fut Eléonore, puis Emilie, Mlle Leroux Laville, élève distinguée de David, dont elle avait retenu ce conseil :

— Apprenez à faire un grec qui ne soit pas un romain.

C'est à cette amie que Demoustier disait au lit de mort :

— Je vous adore d'amitié.

Son biographe a dit :

« Quand Demoustier avait commencé à publier ses premières poésies, c'était avant la Révolution, au milieu de la société riante, insoucieuse et légère des premières années du règne de Louis XVI. On jouait des pastorales à Trianon ; les bergeries de Florian étaient à la mode ; Parny lançait ses poèmes érotiques, inspiration du plaisir et de la volupté ; il y avait dans le monde, et surtout dans la jeunesse, comme un frémissement de sensualité, une ivresse de bonheur, de gaieté et de folie. Voltaire et Jean-Jacques Rousseau n'étaient plus ; les encyclopédistes et les philosophes, trop vieux ou morts, laissaient la place à la jeunesse frivole qui, sans songer à l'avenir ni aux orages qui s'amoncelaient à l'horizon, sacrifiait à l'heure présente, n'écoutait que les rires éclatants, ne chantait que les amours. »

Ce fut l'époque de son *Voyage à Cythère*, auquel succédèrent les *Lettres* fameuses à Emilie, où la mythologie vulgarisée pour les dames à la faveur des madrigaux, délicat petit poème dont Sarcey disait :

« J'ai tressailli de plaisir en recevant l'ouvrage : les *Lettres à Emilie*. Tout le monde en parle, car elles sont restées pour tout le monde comme l'expression la plus caractéristique du genre de littérature que Dorat avait mis à la mode. Aimable,

eh bien, oui ! cela est aimable. J'ai passé mon dimanche à lire le premier volume. Mais après tout, si c'est là un genre faux et archifaux, cet ouvrage en est l'idéal, et c'est bien quelque chose d'être resté dans la mémoire des hommes comme le représentant d'un goût démodé. »

Il fit école, et il parut alors beaucoup de *Physique d'Emile*, *Arithmétique d'Emilie*. Demoustier rendit la science non seulement aimable, mais galante, et mit un éventail à la place de son compas.

Sa nature affable le désignait pour plaire comme conférencier dans ces lycées qui furent en vogue sous le Directoire que La Harpe a illustrés, et qui réunissaient dans le même local le bal, le concert, le café, l'Académie savante. Demoustier y fut fort goûté :

« Toutes ces belles rangées en cercle, habillées du plus beau neuf et du plus joli, souriant du plus frais, sont les muses inspiratrices de ce doux orateur, le plus aimable des pédagogues : Demoustier, le berquin de l'amour. C'est aux dames que Demoustier a consacré son cours préliminaire de morale : et que de miel autour de la coupe ! Que de fleurs autour du devoir ! Le doux grondeur que ce La Bruyère à genoux devant les sourires ! Et qui, parmi celles qui viennent l'écouter, n'est prévenue d'avance en faveur du disciple de Fontenelle et d'Algarotti, et ne lui est reconnaissante ? S'il n'a mis des mouches et des pompons à la philosophie de Newton, s'il n'a mis du galant dans la gravitation, il a enjolivé le Styx. Marivaux descendu aux enfers de Virgile, il a fait lécher à Cerbère les jolis petits pieds d'Emilie. Et pour le Lycée, les charmantes bluettes qu'il cueille aux champs, à Villers-Cotterets, dans les bois de Noue ! Le précieux génie que ce Demoustier pour un lycée du Directoire ! et trouvez concert mieux goûté par un public de femmes que la mélodie cadencée de ses petites phrases, de ses petits compliments et de ses petites malices. Le rare prédicateur de femmes, et ne semble-t-il pas un joli abbé de mythologie, « le mignon des Grâces » qui, en chaire, la voix perlée et flûtée, l'organe insinuant, peignait tout en miniature, jusqu'à l'Enfer et au péché ? »

Il fut reçu en 1799 à l'Académie française, et l'emporta sur Rouget de l'Isle.

Il habitait Villers-Cotterets. Dès 1800, il se sentit perdu. La grande forêt le voyait errer, appuyé sur sa canne, et graver sur les hêtres, comme Céladon, de petits vers galants.

Ce bois fut l'asile chéri
De l'amour autrefois fidèle,
Tout l'y rappelle encore et le cœur attendri
Soupire en se disant : — C'est ici que Henri
Soupirait près de Gabrielle.

Alexandre Dumas père consignait dans ses *Mémoires* ce souvenir sur son doux compatriote :

« Ma mère me disait souvent que jamais homme plus doux, plus sympathique, plus charmant n'avait existé. Il voyait à quarante ans, juste à l'âge où mon père est mort, venir la fin de toutes choses avec la pieuse tranquillité des bonnes natures. La veille de sa mort, ma mère était près de son lit et, sans en avoir, lui donnait des espérances. Il lui souriait doucement, et regardait un rayon de ce beau soleil de printemps qui n'est pas encore le soleil véritable, mais un premier sourire de la nature.

« Demoustier mit la main sur sa main, et la regardant :

« — Chère Madame Dumas, lui dit-il, il ne faut pas se faire illusion : le bouillon ne passe plus, l'eau ne passe plus, le lait ne passe plus, il faut bien que je passe. »

Il rima *le Jour de ma mort*, macabre drôlerie, et mourut.

L'auteur des *Lettres à Emilie* a laissé encore un poème sur La *Liberté du Cloître* pour la défense des Congrégations, *Alceste à la campagne*, comédie en vers, et nombre d'œuvres dramatiques, *La Jambe de Bois*, *Le Divorce*, *La Tolérance Morale et Religieuse*, un sujet en accord avec sa nature, *Appelle et Campaspe*, opéra, *Les Femmes*, dont il a écrit cette note assez jolie :

« Une jeune femme, très aimable, mais qui se trompe quelquefois, me disait un soir, en sortant de ma comédie : — Il faut que vous connaissiez bien les femmes ! — Au contraire. — Comment, au contraire ? — Oui, si je les connaissais, au-

rais je essayé de les peindre? — Vous les jugez donc indéfinissables? — En général. — Et vous les aimez? — En particulier. Savez-vous bien que vous n'êtes pas trop conséquent : vouloir peindre ce qu'on ne peut définir! Madame, un peintre amoureux d'une coquette, veut peindre jusqu'à ses caprices : son imagination court sans cesse après les traits fugitifs de celle qu'il adore, heureux d'en saisir deux ou trois entre mille, il les rapproche dans son ébauche ; le pinceau rapide brûle et anime la toile, le portrait est-il fini? la maîtresse est-elle ressemblante? Non, mais il s'est occupé d'elle. »

Il est là tout entier. C'était un doux, un tendre, un pacifique, un accommodant.

Pendant la représentation d'une de ses pièces *Les Trois Fils*, Demoustier était assis au parterre, écoutant avec calme les sifflets acharnés contre son œuvre. Un jeune homme qui était à côté de lui, lui dit tout à coup:

— Monsieur, n'auriez-vous pas une clef forée; je serais désespéré de ne pouvoir siffler ce pitoyable ouvrage.

Pour toute réponse, Demoustier sourit, tira une clef de sa poche, et la remit à son voisin qui se mit à siffler de toute sa force. Vers la fin de la pièce, Demoustier dit au jeune homme qu'il s'excusait de lui avoir donné tant de peine, car il était coupable de l'ouvrage qu'il avait sifflé.

Il reste de lui des œuvres inédites ; on ne s'est pas hâté de les publier : celles qu'on a de lui semblent nous suffire.



Avec tous ces poètes, on entend la Révolution gronder : ils nous mènent par delà 1789 jusqu'à l'Empire et au XIXe siècle. Voici l'un des plus célèbres de cette génération brillante et bruyante : c'en est assurément le plus populaire.

Rouget de l'Isle (1), de Montaigu (près de Lons-le-Saunier) sa ville natale, à Choisy-le-Roi, sa demeure dernière, promena sa bravoure de volontaire, son élégance d'officier et sa tristesse de proscrit, sa pauvreté finale et sa veine litté-

(1) 1760-1836.

raire, qui se répandit dans des œuvres multiples, romans, romances comme *Tom et Lucy*, chansons, *Chant du 9 Thermidor, Chant de Guerre de l'Armée d'Egypte, Chant du Combat, Roland à Roncevaux*, dont le refrain servit pour le *Chant des Girondins*. Une seule œuvre a vécu, c'est notre chant national, *La Marseillaise*, composée alors qu'il était capitaine en garnison à Strasbourg, en 1792. La guerre venait d'être déclarée à l'Autriche ; le maire de la ville, M. de Dietrich, donnait un dîner pendant lequel on fut d'avis que quelque inspiration poétique devrait traduire et éterniser l'enthousiasme qui soulevait alors la France. Rouget de l'Isle composa d'abondance l'hymne qui l'a immortalisé.

— Le lendemain, 25 avril, à sept heures du matin, écrit Marclet, officier d'état-major qui assistait à la réunion de Dietrich, Rouget de l'Isle était chez moi. « La proposition de Dietrich, me dit-il, m'a empêché de dormir ; j'ai employé la nuit à essayer une ébauche de son chant de guerre, même de le mettre en musique ; lis et dis-moi ce que tu en penses. » Je lus avec admiration et j'entendis avec enthousiasme le chant de guerre tel qu'il existe aujourd'hui.

Quelques heures après, Rouget se rendit chez Dietrich ; et là, accompagné sur le piano par une des nièces du maire (ce dernier n'avait point de filles comme on l'a répété à tort), il chanta son *Chant de guerre*. — « Ce fut, dit Michelet, comme un éclair du ciel ; tout le monde fut saisi, ravi, tous reconnurent ce chant entendu pour la première fois. Tous le savaient, tous le chantèrent, tout Strasbourg, toute la France. »

Rouget de l'Isle a écrit lui-même ce témoignage dans l'édition de ses *Cinquante Chants Français* :

— Je fis les paroles et l'air de ce chant à Strasbourg, dans la nuit qui suivit la proclamation de guerre, fin d'avril 1792. Intitulé d'abord *Chant de l'armée du Rhin*, il parvint à Marseille par la voie d'un journal constitutionnel rédigé sous les auspices de l'illustre et malheureux Dietrich, lorsqu'il fit son explosion, quelques mois après, j'étais errant en Alsace sous le poids d'une destitution encourue à Huningue pour avoir refusé d'adhérer à la catastrophe du 10 août, et poursuivi par la proscription immédiate qui, l'année suivante, dès le com-

mencement de la terreur, me jeta dans les prisons de Robespierre, d'où je ne sortis qu'après le 9 thermidor. »

Quant au récit de Lamartine, c'est un tissu d'erreurs.

La Marseillaise parut sous le titre *Chant de Guerre de l'armée du Rhin*, chez l'éditeur Dannebach de Strasbourg, et fut jouée pour la première fois le 29 avril 1792, sur la place d'Armes de cette ville. Elle devint successivement le *Chant de Guerre aux armées des Frontières, le Chant des Marseillais* qui la chantaient en entrant à Paris, le 30 juillet, et à l'attaque des Tuileries.

Un jour, conte M. Tiersot, un jour que dans les Vosges, étant proscrit, il avait pris pour guide un jeune garçon du pays, comme ils passaient dans une gorge étroite, rocheuse et très raide, dans les environs de Ribeauvillé, voilà que le montagnard, pour s'exciter à la marche, se prit à chanter :

Allons, enfants de la patrie !

Rouget de l'Isle dressa l'oreille : « Que chantes-tu là, mon garçon ? » lui dit-il.

— Comment donc, Monsieur, ce que je chante là ? Eh ! c'est la *Chanson des Marseillais !* Est-ce que vous ne la connaissez pas ? Tout le monde la sait par cœur.

— Oh ! si, je la connais bien, et je la sais par cœur comme toi. Mais cette chanson faite à Strasbourg, pourquoi l'appelles-tu *Marseillaise ?*

— Elle n'est pas de Strasbourg, monsieur, ce sont les Marseillais qui l'ont composée et qui l'ont portée à Paris où elle se chante tous les soirs sur les théâtres. J'ai vu ces Marseillais avec leurs bonnets rouges, et je les ai assez entendus chanter leurs couplets ! »

Ce fut ainsi que Rouget de l'Isle connut le nom populaire de son œuvre, et sa popularité même, qu'il n'avait pu soupçonner pouvoir être si universelle, si rapide.

Le septième couplet, ou strophe des Enfants, a été ajouté par Louis Dubois. Quant à l'air musical, on en a contesté la paternité à Rouget, et on y a successivement reconnu un ancien oratorio, un *Credo* de Missa Solemnis, un cantique al-

lemand. La question n'a plus d'intérêt : même s'il existait, cet air n'a existé que du jour où Rouget de l'Isle lui a donné le souffle du patriotisme et de la gloire.

Le soir de la *Marseillaise* fut une lueur intense dans une existence grise. Il ne fut décoré et pensionné qu'en 1830, grâce à Béranger. Il vieillit chez son ami le général Blin, dans deux petites pièces mansardées, au second étage, au numéro 8 de la rue des Vertus, à Choisy-le-Roi, où il a une statue et deux cénotaphes.



La génération d'alors fut féconde. Un autre bien plus grand poète encore lui naquit en même temps. Et ce fut André Chénier (1).

Les voyageurs qui visitent aujourd'hui Constantinople, peuvent remarquer dans le quartier de Galata, une petite maison blanche à deux étages, qu'une plaque commémorative récemment apposée signale à l'attention des passants. C'est là que le 20 octobre 1762, naquit André Chénier, l'un de nos trois ou quatre grands poètes, le plus grand à coup sûr, le seul même, de ce siècle prosaïque et raisonneur que fut le dix-huitième.

Son père, Louis de Chénier, languedocien d'origine, avait quitté la France depuis vingt ans; il faisait dans le Levant le trafic des draps, et remplissait à Constantinople des fonctions analogues à celles de nos consuls actuels. Il avait épousé une jeune grecque de Chypre, Elisabeth Santi-Lomaca. Lorsque la famille Chénier revint en France, André était âgé de deux ans à peine. Il avait donc très peu vu l'Orient, et n'était jamais allé en Grèce. Tandis que son père, nommé consul au Maroc, s'embarquait de nouveau, sa mère se fixait à Paris, et il entrait avec son frère Marie-Joseph, au collège de Navarre. A treize ans, André était déjà poète, et traduisait l'*Iliade* en vers français. D'où lui venait cette prédilection qu'il garda toujours pour les œuvres et les souvenirs de la Grèce antique ? Rêvait-il encore de ce ciel d'Orient, entrevu dans sa première en-

(1) 1762-1794.

faire ? Il l'avait si peu vu ! Peut-être tenait-il de sa mère, la Cypriote, l'amour de ce pays qu'il ignorait, le sentiment de sa beauté et de son art ? Au sortir du collège, il s'engagea comme son frère dans un régiment de Cadets, et fut dirigé sur Strasbourg. Lebrun, qui avait lu ses premiers vers, disait en le voyant partir : « J'aime à voir une lyre aux mains du jeune Achille ! » André n'était point de cet avis, le métier des armes lui déplut, et il y renonça au bout de six mois. Mais il avait connu à Strasbourg l'helléniste Brunck, et lu avec lui dans ses éditions, les poètes de la Grèce. Ce fut le plus clair profit qu'il retira de son passage à l'armée. Ses anciens condisciples, les frères Trudaine, lui offrirent alors de les accompagner dans un grand voyage en Orient. Il accepta avec enthousiasme. Il n'alla pas plus loin que Naples, et ne vit point la Grèce ; mais cette première vision des terres antiques l'enchanta.

Lorsqu'un peu plus tard, il fut envoyé comme secrétaire d'ambassade à Londres, dans cette île « farouche, nébuleuse », sous un ciel « toujours ceint de nuages », ce lui fut un exil insupportable. Ce Grec se déplut aux ombres de l'Océan Cimmérien.

La Révolution le ramena en France en 1790; il s'y jeta comme son frère Joseph, mais ne défendit point les mêmes idées. Monarchiste constitutionnel, il avait, en 1789, réclamé la liberté. En 1791 il la jugea conquise, et proclama, comme Mirabeau, que la Révolution était finie. Elle durait encore, et progressait irrésistiblement; il voulut lui résister : elle le brisa. Marie-Joseph, devenu Montagnard, se séparait de lui. Un événement fameux, l'amnistie accordée aux Suisses du Régiment de Château-Vieux fit éclater le dissentiment des deux frères. Marie-Joseph célébra en vers l'innocence des amnistiés; André leur décocha ses premiers ïambes, âpre et belle satire dont l'ironie et l'amertume font pressentir ceux dont plus tard il cinglera ses juges :

Salut ! divin triomphe, entre dans nos murailles,
Rends-nous ces guerriers illustrés
Par le sang de Belisle et par les funérailles
De tant de Français massacrés.

Découragé, convaincu de son impuissance, il se retira quelques mois à Versailles, et revint à la poésie, que la polémique lui avait fait délaisser. Sur un livre de sa bibliothèque, on a retrouvé cette signature, datée de 1792. « Écrit à Versailles, malade de corps et d'esprit, sombre, affligé. André Chénier de Byzance. »

Une imprudence attira sur lui l'attention du tribunal révolutionnaire : il fut arrêté comme suspect, condamné à mort, et exécuté le 7 thermidor 1794. La Révolution fit tomber « dans un vil panier cette tête pleine encore de chefs-d'œuvre », selon l'expression de José de Heredia. Deux jours plus tard, Robespierre trébuchait et les prisons étaient ouvertes. Marie-Joseph, suspect lui-même, menacé par le dictateur, et n'osant plus paraître à l'assemblée, ne pouvait rien tenter pour sauver son frère. Dans sa prison, André avait connu Roucher, le doux poète des « *Mois* », qui le suivit à l'échafaud, et aussi une jeune aventurière, Mlle de Coigny, qu'il a idéalisée dans ses derniers vers, et qui lui inspira la *Jeune Captive*.

Du vivant de Chénier, on ne connut guère de lui que son Ode pindarique sur le Serment du Jeu de Paume, pièce dans le goût de Lebrun, et ses vers aux Suisses de Château-Vieux. *La Jeune Captive*, puis la *Jeune Tarentine*, délicate élégie antique dans la manière des Alexandrins, parurent en 1795 dans la *Décade* et le *Mercure*.

Les œuvres complètes ne furent publiées qu'en 1819, et ce fut une révélation. La France ne savait pas quel poète elle avait perdu.

Les Romantiques, pour ses innovations rythmiques, pour la liberté de son vers et l'éclat de son imagination, l'ont adopté comme leur premier maître ; les derniers classiques l'ont réclamé comme un des leurs, pour la pureté de son style et son culte de l'antiquité.

M. Legouvé a marqué d'un trait juste le caractère complexe de la poésie et de la prosodie chez André Chénier.

— Il y a dans les *Deux Pigeons* un passage qui m'a toujours beaucoup frappé :

Un vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux qui, traînant la ficelle
Et les morceaux du lac qui l'avait attrapé,
Semblait un forçat échappé.

Eh bien, tout novateur est un forçat plus ou moins bien échappé. Il traîne toujours après lui un bout de ficelle, les morceaux du lac qui l'avait attrapé ; ces morceaux sont les restes du goût de son temps. Son œuvre en demeure toujours un peu empêtrée. Que faut-il donc faire en lisant ? Remarquer la ficelle ? Non. Penser au coup d'aile qui l'a brisée à moitié. Nous ne faisons jamais que de demi-progrès. Le progrès est un mot qui s'épelle lettre à lettre ; l'un dit A, l'autre B ; nul ne prononce le mot tout entier. En veut-on une preuve éclatante ? Prenons André Chénier. Certes, s'il est un nom qui soit synonyme d'innovation, de révolution, c'est le sien. L'école nouvelle a salué en lui un de ses précurseurs ! Eh bien, *ce premier des poètes du dix-neuvième siècle*, n'en reste pas moins, en maint endroit, un *versificateur du dix-huitième*. Un de ses chefs-d'œuvre, la *Jeune Captive*, en offre la démonstration évidente. L'idée est neuve, mais l'exécution en est vieille. Le sujet en est charmant, les traits de vérité et de sentiment exquis, comme :

Je ne veux pas mourir encore !
. . . .
Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
. . . .

ces traits y abondent, et sont autant de cris de nature qui dépassent de beaucoup la poétique de son époque. Mais en même temps, quel abus de périphrases ! Quel amas de ces élégances métaphoriques et mythologiques qui semblent le cachet du style de l'Empire !

L'épi naissant mûrit, de la faux respecté,
Sans crainte du pressoir le pampre, tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore ;
Et moi comme lui jeune, et belle comme lui...

Que dire de cette jeune fille qui se compare à un pampre,

à un épi, et qui compare l'échafaud au pressoir! Où trouver plus d'horreur du mot propre que dans ces trois vers :

Échappée au réseau de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel,
Philomèle chante et s'élance !

Philomèle ne s'est jamais élancée aux campagnes du ciel. C'est l'alouette. Mais l'alouette n'a pas paru à André Chénier un mot assez noble. Il n'a pas osé l'employer ! Il n'a même pas osé dire le rossignol. Il l'a déguisé mythologiquement en Philomèle.

La dernière strophe porte toute vive la marque de l'époque :

La grâce décorait son front et ses discours,
Et comme elle craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

Ne dirait-on pas un vers de Dorat ? Qu'en conclure ? Que la *Jeune Captive* n'est pas une œuvre délicieuse ? Non ! Qu'André Chénier n'est pas un novateur ? Nullement ! Mais que dans tout novateur, il y a l'homme du présent et l'homme de l'avenir. Que pour être juste, il faut lire les ouvrages du passé, tout ensemble avec l'esprit d'aujourd'hui et l'esprit d'autrefois ! Qu'il faut remettre l'œuvre et l'auteur dans leur cadre, et faire dans ce qui reste d'eux, la part de la mort et la part de la vie.

Par toute une partie de son œuvre, Chénier continue le XVIIIe siècle. Son ode sur le Serment du Jeu de Paume, pourrait être signée Lebrun. Il laissa inachevé en mourant un poème encyclopédique, l'*Hermès*, inspiré des théories scientifiques de Buffon et des idées de Condorcet. Dans d'autres poèmes didactiques du même genre, l'*Amérique*, l'*Astronomie*, *la Superstition*, il voulait exposer, en vers, un système de la terre et faire l'éloge de la civilisation. Par là, Chénier se rattache étroitement à la philosophie de son temps, il est le poète de l'Encyclopédie.

Les *Élégies*, sont aussi dans le pur goût du XVIIIe siècle, et ceci n'est pas nécessairement une critique. Il les traite à la manière de Bertin et de Parny, avec plus de sensualité que de

vraie passion ; il lui manque encore cette sincérité d'émotion, cette pureté de sentiment qui rendent la poésie touchante. Mais il comprend mieux les élégiaques anciens qu'il imite ; il sait en les traduisant rester lui-même, et trouve parfois des accents d'une mélancolie plus profonde qui annoncent un lyrisme nouveau.

Je meurs : avant le soir j'ai fini ma journée ;
A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée,
La vie eut bien pour moi de volages douceurs,
Je les goûtais à peine et voilà que je meurs.

Les Eglogues et les Idylles *(L'Aveugle, Le Mendiant,)* sont d'un tout autre genre et comptent quelques véritables chefs-d'œuvre, où Chénier est purement antique. Je sais bien que l'imitation de l'antiquité fut une mode à cette époque. David fonde en peinture l'école antiquisante; le style décoratif, qu'on appelle style Louis XVI, emprunte à l'art ancien ses motifs. Caylus et Barthélemy donnent aux gens du monde le goût de l'archéologie; Pompéi vient de sortir de terre, et l'on vend sur les boulevards, des éventails à la Pompéienne. Il n'en est pas moins vrai que Chénier a de l'antiquité une vision plus précise, plus lumineuse, plus concrète que tous les poètes, tous les savants et tous les artistes de son temps, que ses imitations ne sentent point le pastiche, que son idylle de l'Aveugle, par exemple, pour être une continuelle « mosaïque », est cependant une chose exquise, que des vers tels que ceux-ci, pour être textuellement traduits, n'en sont pas moins admirables :

Dieu dont l'arc est d'argent, Dieu de Claros, écoute,
O Sminthée Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant
. . . .
Oh ! Portez, portez-moi sur les bords d'Erymanthe,
Que je la voie encor cette nymphe dansante !
Oh ! que je voie au loin la fumée à longs flots
S'élever de ce toit au bord de cet enclos.

Cette supériorité d'André Chénier sur tous les poètes d'alors n'est guère explicable que par sa naissance, par le sentiment

inné, exceptionnel qu'il avait de la beauté grecque. Tandis que les autres traduisent péniblement, transposent et commentent les anciens, Chénier les lit, les sent avec passion et se retrouve en eux. De là vient que même dans ses derniers poèmes, et lorsqu'il songera le moins à imiter, dans ces strophes célèbres de la *Jeune Captive* écrites en prison, peu de jours avant sa mort, il restera si purement et si naturellement antique, et gardera encore la grâce inimitable des poètes grecs ses parents et ses modèles.

Mais il y a dans la vie et dans l'œuvre de Chénier un moment, un très court moment, où libre de toute influence, il est exclusivement lui-même, n'écoutant que sa haine, sa tristesse ou son désespoir. Ce sont les quelques jours passés à Saint-Lazare, dans l'attente de l'arrêt, trop facile à prévoir du tribunal révolutionnaire. C'est alors qu'il écrivit, qu'il griffonna sur quelques feuilles recueillies par un geôlier, les *Derniers Iambes*, son chef-d'œuvre, et celui de notre littérature satirique :

Comme un dernier rayon, comme un dernier soupir
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud, j'esssaye encore ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour !

La pièce entière n'est qu'un long cri de colère désespérée et finit par ce beau mouvement :

Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés,
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire,
Pour que ces brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,
Pour descendre jusqu'aux Enfers,
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur les pervers,
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice
... Allons, étouffe tes clameurs !
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice,
Toi, Vertu, pleure, si je meurs !

Dans toute la poésie du XVIII[e] siècle, il n'y a rien qui rappelle, même de loin, ces vers des derniers iambes, d'une

si humaine et si simple beauté. Par là, Chénier rompt avec ses prédécesseurs, annonce le lyrisme vrai, ardent des romantiques. Et c'est bien ainsi qu'il est le plus grand.

La publication des œuvres de Chénier ne fut pas une des causes déterminantes de la renaissance romantique; son influence pourtant s'est exercée profonde et durable, et s'exerce encore sur notre poésie. Par lui, d'abord, le vers est devenu plus souple, le rythme plus varié, le mot plus précis et l'image plus forte. Hugo dans ses *Châtiments* s'est souvenu des *Derniers Iambes*, qu'il a pu atteindre peut-être, mais non dépasser. Et surtout c'est de Chénier que procèdent le Vigny du *Livre Antique*, Leconte de Lisle, Louis Ménard, de Heredia, tous ces poètes imitateurs des anciens, plus éclairés et plus originaux que les pseudo-classiques, tous ceux qui se sont efforcés de retrouver par delà l'antiquité de convention, la vision précise, chaude et colorée de l'antiquité vivante.



J'ai nommé, à propos de la *Jeune Captive*, Legouvé. Il s'agit de notre contemporain. Distinguez-le de ses ancêtres, notamment du contemporain de Chénier, Gabriel Legouvé.

Legouvé, l'auteur du poème le *Mérite des Femmes*, est le père de notre Legouvé, l'auteur de l'*Art de la lecture* et de l'*Histoire Morale des Femmes*, et le fils de Legouvé, qui fut avocat distingué sous Louis XV. C'est une dynastie. On peut dire les trois Legouvé (1).

Le plus ancien, le premier Legouvé, eut de grands succès de paroles. Il est question de lui dans le journal de Barbier, à la date du 12 février 1757, lors de l'attentat de Damiens sur le roi :

« Du même jour 12. On dit qu'un jeune avocat, garçon d'esprit et nullement affecté des affaires du temps (il s'appelle Legouvé), reçu en 1750, avait eu l'imprudence, il y a quelque temps, dans une compagnie (c'était chez M. Lenoir,

(1) J.-B. Legouvé, 1730-1782 ; Gabriel Legouvé, 1764-1811 ; Ernest Legouvé, 1807-1903.

notaire, rue Saint-Honoré) où l'on parlait de l'assassinat du roi, de dire indécemment que ce n'avait été qu'une légère saignée. D'autres disent que les propos de ce jeune avocat ont été encore plus méchants que ci-dessus; ce qui avait été rapporté, peut-être même plus mal qu'il ne l'avait dit; que ce mauvais propos a été dénoncé au Parlement dans l'assemblée des princes et pairs; qu'il y a eu vingt-quatre voix pour le décréter de prise de corps; que M. le prince de Conti avait dit que, suivant l'ordinaire, le décret de prise de corps ne devait être décerné que dans le cas où il peut y avoir peine afflictive, et contre une personne non domiciliée; qu'il ne croyait pas qu'une pareille imprudence donnât lieu à une peine afflictive; qu'il avait fait revenir plusieurs pairs, et qu'il y a eu trente-deux voix pour ne pas décréter. On ajoute que MM. Pasquier et Titon, conseillers de Grand'Chambre, avaient fort insisté pour le décret. Cette affaire est malheureuse pour le corps des avocats. »

Le chancelier Maupeou rendait hommage à son brillant talent.

Cet avocat avait déjà la passion du théâtre, dont le goût devait se maintenir dans la famille durant trois générations. C'est à lui qu'arriva l'aventure que son petit-fils a ainsi racontée :

« Il possédait près de Paris une jolie maison de campagne, à Brévannes. Un jour, il imagina d'y faire représenter, devant une nombreuse et élégante compagnie, une *Athalie* de sa façon en cinq actes et en vers.

« Placé au parterre, confondu avec les spectateurs, il savourait avec grande satisfaction l'harmonie de ses hémistiches, quand son voisin, amené par une tierce personne et qui ne le connaissait pas, se pencha vers lui et lui dit tout bas, confidentiellement :

« Comprenez-vous, monsieur, qu'un homme de mérite rassemble tant d'honnêtes gens pour leur faire entendre une platitude pareille?

« — Pardon, Monsieur, répondit mon grand'père, je suis l'auteur. » L'autre, tombant en confusion, et balbutiant, lui dit : « Oh! monsieur, je me suis mal expliqué... je ne parlais

pas de la pièce... elle est pleine de talent... Mais que pourrait devenir un chef-d'œuvre même, avec de tels interprètes? Connaissez-vous rien de plus comique que ce beau rôle d'Attilie, joué par cette jolie petite poupée? » — « C'est ma femme, Monsieur. » — « Ah! ma foi, monsieur, reprit le voisin, c'est trop difficile à arranger, j'y renonce. » Sur quoi, mon grand père éclatant de rire et lui tendant la main : « Monsieur, vous êtes un homme d'esprit... » Et à partir de ce jour ils devinrent les meilleurs amis du monde. »

Le second Legouvé, ayant de qui tenir, fit du théâtre. Sa tragédie *La Mort d'Abel* fut représentée en mars 1792. Elle peignait le premier meurtre à la veille de la Terreur, et faisait tomber devant la foule, toute frémissante déjà des massacres prochains, la première goutte de sang qui a arrosé la terre. Son fils a noté cette coïncidence à propos de Caïn qui entrait en scène une bêche à la main :

« Caïn arrivait seul, au commencement du second acte, avec une bêche à la main. Cette bêche donna lieu, cinquante-trois ans plus tard, à un fait assez curieux. Je fis jouer, en 1845, au Théâtre-Français un drame en cinq actes et en vers intitulé *Guerrero*. Or, mon héros arrivait aussi seul, avec une bêche à la main, au commencement du troisième acte. A une répétition, M. Beauvallet, chargé du rôle de Guerrero, demanda une bêche à l'homme des accessoires. « Nous n'en avons pas au théâtre, répondit d'abord celui-ci ». Puis se reprenant : « Mais si! je crois qu'il y en a une », et il monta au magasin, d'où il redescendit avec un outil si lourd, si massif, si grossier, que Beauvallet dit de sa voix tonnante : « Qu'est-ce que ce diable d'instrument-là? » — Monsieur, c'est la bêche de la *Mort d'Abel.* » — Oh bien! dit Beauvallet en riant, nous avons dégénéré! Je ne suis pas de force à manier ce manche-là! Nos prédécesseurs auront voulu faire de la couleur locale. C'est une bêche du temps de Caïn, faites-m'en fabriquer une plus moderne. » C'est ainsi que les magasins du Théâtre-Français contiennent en tout et pour tout, deux bêches, et que l'une a servi pour mon père, et l'autre pour moi. »

Le succès de la tragédie *Epicharis et Néron* fut « immense », et faillit coûter la vie au poète.

« Quand elle fut donnée, la lutte entre Robespierre et Danton était à son moment le plus aigu. Les deux chefs de la Montagne assistèrent à la représentation. Robespierre occupait une première loge d'avant-scène : Danton était à l'orchestre et derrière lui s'échelonnaient tous ses amis. A peine le mot de *Mort au tyran !* fut il prononcé, que, sur un signal de Danton, ses amis, éclatant en bravos frénétiques, se tournèrent vers Robespierre, et debout, les poings tendus, lui renvoyèrent ce terrible cri de vengeance. Robespierre pâle, agité, avançait et retirait *sa petite mine d'hommes d'affaires* (je tiens le mot de M. Lemercier, témoin de la scène) comme un serpent allonge et rentre sa tête plate et irritée. La pièce finie, tous les amis de mon père coururent à lui, en lui disant : « Sauvez-vous ! cachez-vous ! Vous êtes perdu ! Robespierre ne vous pardonnera jamais cet effroyable anathème. » Mais on n'abandonne pas volontiers un succès pareil, on ne fuit pas devant un triomphe. Mon père resta, et son acte de courage lui réussit comme son cinquième acte. Robespierre pensait trop à Danton pour penser au poète. Il ne fut pas inquiété. »

Quant à la *Mort de Henri IV*, autre tragédie, ce fut un événement et littéraire et politique. On vit une insulte à l'Empereur dans cette glorification d'un Bourbon. Napoléon en eut vent, et fit venir l'auteur à Saint-Cloud, pour entendre la lecture de cette œuvre.

« Tout le temps que dura la lecture, Napoléon se levait à tous moments, marchait dans la chambre, donnait des signes de contentement, laissant échapper des signes de sympathie, répétant fréquemment : Le pauvre homme ! Le pauvre homme ! Un vers seulement amena une objection de sa part. Henri IV, dans une scène avec Sully, disait : « Je tremble ! »

« Ce mot est impossible, Monsieur Legouvé, dit vivement l'empereur, il faut le retrancher.

« — Sire, répondit le poète, les craintes de Henri IV sont historiques.

— Peu importe ! Il faut couper le mot. *Un souverain peut avoir peur, il ne doit jamais le dire.* »

Tel fut le seul changement demandé par l'empereur.

La censure fut blâmée, la pièce rendue aux comédiens.

Le succès fut en partie dû à l'interprète du rôle de Marie de Médicis, Mlle Duchesnois, celle qui balança le succès de Mlle Georges, qui fut pour la diction élève de Legouvé (l'affiche de ses débuts porta ce titre) et qui a laissé dans les Annales dramatiques de si plaisants souvenirs de sa naïveté.

C'est elle qui, entendant une de ses camarades parler de son voyage à Troyes, lui dit vivement :

« Troie ! Vous connaissez Troie. Que vous êtes heureuse ! Moi qui en parle dans tous mes rôles, je n'y ai jamais été ! »

Ajoutez cet autre trait relatif à la tragédie qui nous occupe :

« Monsieur Legouvé, ce pauvre Henri IV ! Quand je pense que si Ravaillac ne l'avait pas tué, il vivrait peut-être encore ! »

Mais c'est surtout au poème *Le Mérite des Femmes* que Legouvé père doit de s'être survécu. On se rappelle, et tout le monde connaît au moins le titre, et les deux derniers vers :

> Et si la voix du sang n'est pas une chimère,
> Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère !

Son fils a pieusement et justement marqué le mérite et l'intérêt de cette œuvre poétique, qui eut le grand avantage et la grande nouveauté, outre l'habileté de mettre les femmes de son côté, de rompre à la fois avec les vieilles épigrammes et les vieux madrigaux, de renier également Boileau et Dorat, substituer aux faveurs du XVIIIe siècle et aux satires du XVIIe l'éloge sérieux des mérites et des devoirs de la femme, de peindre en elle *l'épouse, la fille, la sœur, la mère*. Ces questions qui nous agitent si fortement aujourd'hui, l'éducation des femmes, l'amélioration du sort des femmes, les revendications des droits légitimes des femmes, ont eu pour premier point de départ le *Mérite des femmes*.

Ses autres doux et mélancoliques poèmes : les *Souvenirs*, la *Sépulture*, qui nous semblent fades, eurent une faveur qu'on n'imagine pas. Toute cette jeune génération qui

avait vu la Terreur, et qui gardait comme Obermann et René, du « vague dans l'âme », se délectait à ces gracieuses et pâles poésies.



Entre tous ces poètes de distinction élégante, le réalisme ne perd pas tous ses droits, et voici un joyeux vivant qui réveille Bacchus endormi au seuil du temple de Minerve.

Berchoux! (1) le nom déjà est gastronomique et semble évoquer la face large et rubiconde d'un bon convive dont le nez fleurit et la mine trognonne, et qui partage ses rêves entre le jardin où poussent ses choux et le fourneau sur lequel ils mijotent.

Quand vous saurez qu'il fut royaliste, presque noble, et qu'il se signala comme un précurseur du romantisme, — c'est lui qui, dès 1794, avait dit:

> Qui me délivrera des Grecs et des Romains!

qu'il chroniqua au journal *La Quotidienne*, vous connaîtrez quelques détails oubliés de la vie de ce luxuriant Mâconnais; mais le nom de Berchoux n'existerait plus, s'il n'était attaché au poème fameux *La Gastronomie*, une vraie gloire. C'est un poème simple, sain, copieux et ingénieux, orné d'épisodes heureux, inspiré par le badinage le plus gaiement bourguignon, semé de vers frappés comme des flacons clairs :

> Rien ne doit déranger l'honnête homme qui dîne...
> Un dîner sans façons est une perfidie.

Le succès fut considérable et fâcheux, en ce sens, qu'il incita l'auteur à récidiver. Il composa d'autres poèmes, *La Danse*, *L'Art Poétique*. A quoi bon ? Il fit des romans, s'attaqua à Voltaire, à Franklin, et mérita de figurer dans un recueil intitulé les *Encelades modernes*. Mais Ossa et Pélion lui retombèrent sur l'estomac et l'étouffèrent. Il ne les a pas encore digérés.

(1) 1765-1839.



Nous revenons aux gens graves, Esménard, Chênedollé, Baour-Lormian, Millevoye.

Huit chants de cinq cents vers sur la *Navigation*, ont fait d'Esménard (1), un des rois de la poésie didactique. Les contemporains disent que ce beau sujet lui avait été inspiré par la contemplation de l'Océan. D'aucuns cependant insinuaient que l'empereur y était pour quelque chose. Napoléon n'était pas fâché de faire servir ainsi des poètes à ses desseins. Lancival encourageait l'armée de terre, avec son Hector. Esménard glorifiait les marins de la France et exhortait les populations à « tenter le hasard des flots amers ». Au lendemain de Trafalgar, en 1805, c'était assez de circonstance. Il fit jouer un opéra, *Trajan*, où l'Empereur trouva quelques allusions fort à son goût. Il les récompensa largement. Esménard est aussi parfait qu'un poète peut être, mais sans inspiration. Ses vers sont harmonieux, corrects, souvent bien frappés, rien n'y manque, sinon la poésie.

Chênedollé (2) avait l'âme d'un élégiaque et d'un poète de la nature. *La Nouvelle Héloïse*, qu'il lisait tout enfant, l'avait rendu rêveur et lui avait donné l'amour des champs. A la veille de la Révolution, il errait dans sa lumineuse et riante Normandie, tout frémissant du bonheur champêtre, de la beauté du ciel et de l'odeur des prés. « Rien ne me plaît, dit-il, comme de voir un atelier de moissonneurs dans un champ ; j'aime à voir les jeunes garçons se hâter et défier les jeunes filles ; j'aime à entendre le joyeux babil des moissonneurs. Je jouis du blé vert et j'en jouis en moisson. En mars, je ne connais rien de beau, de riant, de magnifique, comme un beau champ de blé qui rit sous les premières haleines du printemps... » Il aurait voulu ne quitter jamais ses chères campagnes ; il en aurait été le poète. Mais la Révolution le saisit et il fit fausse route. Jeté brusquement dans le monde des lettres, puis dans le monde des émigrés, ce doux rêveur

(1) 1769-1811.
(2) 1769-1833.

normand erra de Hambourg à Berlin, de Coblentz à Coppet ; il rencontra pour son malheur Rivarol ; ce causeur étourdissant, cet ami despotique lui persuada qu'il manquait à la France un grand poème de la nature, et lui indiqua quelques belles idées. Chènedollé, prompt à l'enthousiasme, se mit à l'œuvre, et composa son *Génie de l'homme*. Malgré les éloges de Rivarol, qui s'applaudissait lui-même en lui, et de Mme de Staël qui s'écriait : « Vos vers sont hauts comme les cèdres du Liban », il comprenait sa faiblesse et avouait son erreur sans y renoncer. « Quand je lis des hommes comme Gœthe, écrivait-il, comme Schiller et Byron, je sens combien je suis mince et petit. » Ce vaste et ennuyeux ouvrage qui rattache Chènedollé aux poètes philosophes du siècle précédent, passa presque inaperçu, et dort maintenant dans la poussière. Mais parmi les pièces que lui inspira sa douce Normandie, quelques-unes, qui sont d'un vrai poète, *Le Clair de lune*, *Le Tombeau du Laboureur*, *Le Dernier Jour des Moissons*, annoncent déjà le romantisme et mériteraient d'être moins négligées.

Faut-il donner le nom de poète à ce consciencieux traducteur, à ce versificateur monotone que fut Baour-Lormian ? (1) Il n'est guère de genre auquel il n'ait touché. Ses premières œuvres sont des satires ; il continue par des tragédies, avec *Omasis* et *Mahomet II*, s'essaye dans l'opéra avec *Aminte* et *Alexandre*, sans oublier d'écrire une épopée, l'*Atlantide*. Mais ce ne sont là que des passe-temps, son grand dessein, l'œuvre de sa vie, c'est la traduction du Tasse, qu'il met en vers, et remanie plus de quatre fois. Épopée, tragédies, satires et traduction, tout est oublié jusqu'au dernier vers. Il ne nous reste plus du pauvre poète que ce surnom drôlatique, imaginé par ses ennemis, de « Balourd dormant », et qu'une méchante épigramme de Lebrun, faisant allusion aux remaniements successifs de sa *Jérusalem délivrée* :

> Ci-gît le Tasse de Toulouse
> Qui mourut in-quarto et remourut in-douze,
> Et qui ressuscité par un effort nouveau
> Vient de mourir in-octavo.

(1) 1770-1854.

De Baour-Lormian encore fut ce distique classique, où parut l'avantage de la périphrase sur le mot propre, puisqu'il lui permit de décocher galamment aux romantiques une épithète qui, toute nue, eût manqué d'atticisme :

> Il semble à les ouïr grogner sur mon chemin
> Qu'ils aient vu de Circé la baguette en ma main.

Nommons encore, bien qu'il appartienne au XIXe siècle, mais pour ajouter le nom d'un poète estimable à une liste médiocre, Millevoye (1), qui naquit en 1782.

Malgré Lamartine qui lui succéda si glorieusement dans l'élégie, Millevoye est lu encore. Il reste pour nous l'auteur de la *Chute des feuilles* et du *Poète mourant :* et ces deux pièces, le meilleur de son œuvre, nous le font bien imaginer tel qu'il fut en effet, doux et pâle poète, sans ambition, sans grandes passions, d'une mélancolie que varient seulement quelques visites au *Caveau*, et la lecture de L'Attaignant. Sa fin prématurée, en pleine jeunesse, ajoute encore un peu de tristesse à son souvenir. On dirait qu'il écrit comme Gilbert, à la veille de sa mort, ces vers du *Poète mourant :*

> Compagnons dispersés de mon triste voyage
> O mes amis, ô vous qui me fûtes si chers !
> De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
> Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.

Il n'en est rien, son volume d'élégies datant de 1812. Mais comme toute cette génération d'hommes et de poètes qui entre dans la vie au lendemain de la Révolution, Millevoye garde toujours dans l'âme une vague mélancolie, souvenir confus ou pressentiment de quelque douleur. Ce malaise et cette tristesse qui nous valent parmi toute une littérature de poitrinaires et de tisane, le *Poète mourant* et la *Chute des feuilles*, nous donneront bientôt les *Méditations* de Lamartine.

Et nous voici à Victor Hugo ; disons adieu au XVIIIe siècle si faiblement poétique, qui pour lyre eut une viole d'amour ou une cornemuse de satin enrubannée de clair,

(1) 1782-1816.

qui ne connut que les madrigaux, les bergères de comédie et de salons, les moutons qu'on parfumait pour les faire défiler au milieu du bal, les dépits sans amour, les abandons sans tendresse, les ennuis sans larmes qui eussent fait déteindre le rouge, les énervements sans passion, les fatigues sans remords, les convoitises sans énergie, les plaisirs sans frein, les appétits et les désirs sans noblesse ni pudeur: le siècle le plus frivole, le plus factice, et à la fois le plus cyniquement matériel et primitif, instinctif et raffiné. L'âme était anémiée, et la poésie le constate.

CHAPITRE III

Le Roman.

Caractères du roman au début du XVIIIe siècle. — J.-B. Née de la Rochelle. — Serviez. — Vignacourt. — *Séthos*. — Dufresny.

LESAGE. — L'homme. — Le dramaturge. — Le romancier.

L'abbé PREVOST. — Marivaux. — Voltaire. — J.-J. Rousseau. — **FLORIAN**. — Mlle de Lussan. — De la Morlière. — Dorvigny. — Fromaget. — Cazotte. — Restif de la Bretonne. — Choderlos de Laclos. — Plancher Valcour. — Divers. — Gorjy.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. — Le Sentiment de la Nature. — BERQUIN. — Xavier de Maistre.

Nous avons vu comment le rapprochement du roman précieux, métaphysique et galant d'une part, et de l'autre, du roman burlesque, avait abouti à l'apparition d'un genre nouveau, marqué par un souci plus impérieux de la vraisemblance, de la vérité, du réalisme. Cette exactitude se traduisit et par des romans pseudo-historiques, et par des ouvrages d'observation comme les *Caractères* de La Bruyère, le *Diable boiteux*, les *Lettres Siamoises*, les *Lettres Persanes*, où sous le couvert d'un étranger de passage à Paris, l'écrivain regarde, note, enregistre. Le roman fut dès lors tenu, pour être goûté, de se conformer au goût nouveau, et de paraître, comme on dit, *être arrivé*. Le fantastique et l'imaginaire déplurent. On voulut des récits possibles ou vécus. C'est la note dominante de toute la littérature romanesque du temps. *Fabulam impendere vero !* Les générations préparent la venue de Jean-Jacques.

Retrouvons les romanciers où nous les avons laissés, à la fin du XVIIe siècle, après Hamilton. Je vous en ai nommé quelques-uns : Mme Gomez, Mme Murat, Marguerite de Lussan, Mlle Durand, la comtesse d'Aulnoy, Mlle de la Force, Mme Petit-Dunoyer, Mlle Lhéritier, Mlle de la Rocheguilhen, Mme de Xaintonge, d'Ortigue de Vaumorière, de Mailly, de Lesconvel, Gatien Courtilz de Sandras, le grand-père litté-

raire d'Alexandre Dumas le vieux : Vignacourt, Serviez, Née de la Rochelle, Beaudot de Juilly, Vanel, Le Noble.

Lorsque, pour prendre un exemple dans cette quantité de noms, J.-B. Née de la Rochelle conta en 1714, sous forme de nouvelle, les aventures du maréchal de Boucicaut, ses amours avec Mlle de Beaufort, la jalousie de la reine Isabeau qui l'aima en pure perte, l'assassinat du connétable de Clisson, l'aventure de Charles VI arrêté dans la forêt du Mans par un homme débraillé qui lui prédit ses malheurs futurs, on est frappé de la distance qui nous sépare des aventures d'Ariane et de Polexandre. Il est bien vrai que le mendiant de la forêt du Mans est devenu, pour ajouter à l'horreur, « un spectre dont le visage était pâle et livide, les yeux étincelants d'un feu sombre, les cheveux hérissés, la barbe dégouttante d'écume et de sang ». Mais nous citons cette exagération précisément parce qu'elle est à peu près unique dans tout le cours de la nouvelle. Le reste rentre dans le cadre d'une donnée réelle. L'histoire est respectée dans le récit du bal à l'hôtel Saint-Pol, où le roi déguisé en sauvage dut à la duchesse de Berri de n'être pas brûlé vif dans son maillot résineux, comme ses infortunés compagnons ; elle l'est aussi dans l'expédition de Boucicaut entreprise pour défendre Sigismond de Hongrie contre Bajazet ; dans le récit de l'assassinat du duc de Bourgogne à Montereau-fault-Yonne ; et quant aux intrigues factices qui relient ces faits historiques, si elles sont remarquables, c'est par la simplicité et la vérité de l'invention, le naturel du dialogue, la sincérité de l'émotion. La scène où Isabeau de Bavière, poussée par l'amour et la jalousie, arrête Boucicaut dans une allée de cyprès, lui avoue sa passion, lui ordonne d'y répondre et s'aperçoit qu'elle n'est pas aimée, cette scène est vraie, émouvante, et ne saurait se comparer pour le ton qu'à certaines pages de la *Princesse de Clèves* :

« Vous m'avez entendue, Boucicaut, lui dit la reine ; je ne parle plus au sujet, je dis à celui que j'aime : M'aimes-tu ? je lui dis : Aime-moi. Je le répète, Isabeau prie, Isabeau cherche le bonheur qu'on veut lui refuser. Qu'as-tu à répondre ? — Madame...

— Je t'ai entendu, tu hésites ; Mlle de Beaufort l'emporte sur moi ; je ne lui pardonnerai point cette victoire ; je ne te pardonnerai point

ces refus. Oublie ces instants d'abaissement où tu m'as vue, jure de n'en jamais parler. — Je vous le jure, madame. — Eloigne-toi, et songe que tu m'as fait rougir. »

M. de Serviez écrivit en 1724 une histoire des *Hommes Illustres du Languedoc:* ce sont des monographies scrupuleuses, dans lesquelles il y aurait à prendre pour qui voudrait connaître les Languedociens et Languedociennes célèbres, voulût-il remonter jusqu'à Helvia, mère de Cicéron, née à Albi, ou jusqu'à Aurelius Carus, le père de Carin et de Numérien. Son *Histoire des femmes galantes de l'Antiquité* qui se prolonge jusqu'à la fin de la république romaine, et se continue par les *Impératrices romaines* jusqu'à Constantin, constitue une série intéressante de biographies qui parurent de 1725 à 1727, et dont la liste seule est instructive. On y trouve par exemple la nomenclature complète des empereurs romains avec leurs différentes épouses, depuis Livie Orestilla, Lollia Paulina et Césonie, les trois femmes de Caligula, jusqu'à Galeria Fundana, la femme de Vitellius, Marcia Furnilla, celle de Titus, Crispina, celle de Commode, en passant celles de Néron, Octavie, Poppée, etc..., c'est une histoire complète de l'empire romain par les femmes.

Le chevalier de Vignacourt reprit pour la conter à son tour, en 1723, dans *Adèle de Ponthieu*, l'aventure d'Eléonor de Guienne. Son livre est assez historique pour ne point dénaturer les faits, et assez romanesque aussi pour que M. de la Place en fît une tragédie et M. de Saint-Marc un opéra. Dans ses *Mémoires historiques ou anecdotes secrètes et galantes de la duchesse de Bar*, Mlle de la Force inventa une correspondance entre Henri IV et la comtesse de Guiche : et ces lettres apocryphes sont du moins si bien trouvées, qu'on les prit quelque temps pour authentiques.

Ce goût, non seulement de la vérité générale, mais encore d'érudition historique, d'exactitude minutieuse dans les recherches, trouve son expression assez complète dans un roman de l'abbé Terrasson, un essai de restauration archéologique qui précède d'un grand siècle *Salammbô* ou le *Roman de la Momie :* c'est le *Séthos*, où l'auteur, un savant et un curieux, essaie de revivre la vie de l'ancienne Egypte. Il con-

naissait l'antiquité ; il avait traduit en sept volumes la grosse histoire universelle de Diodore de Sicile. Il voulut, dans le *Séthos*, faire une œuvre de science et de morale, qui présentât un tableau de la civilisation antique, et celui d'une vie complète passée au milieu de voyages et d'aventures.

Séthos, histoire ou vie tirée des monuments, anecdotes de l'Ancienne Egypte traduites d'un manuscrit grec, fait voyager un jeune prince qui s'instruit dans la science des lois et des mœurs, est persécuté par une marâtre, est initié aux mystères d'Isis, repousse les ennemis, est blessé au combat, fait prisonnier, vendu à des Phéniciens qui l'emmènent. Cet esclave princier fait des prodiges de valeur, sauve la Phénicie, est nommé amiral d'une flotte qui entreprend le périple de l'Afrique. Il emplit l'univers du renom de sa sagesse et de ses exploits, revient en Egypte, s'y fait reconnaître, renonce au trône et à sa maîtresse, et vieillit dans la vertu.

Séthos est cousin de Télémaque, et d'Anacharsis, — un cousin pauvre.

L'influence de cette littérature nouvelle modifia profondément les œuvres de pure imagination. La fiction y fut plus sage, moins évaporée ; elle resta plus près de terre et de nous. La vie apparut comme assez romanesque par elle-même, sans qu'il fût utile d'aller quérir des sujets dans la plus folle fantaisie.

Je vous ai parlé de Grégoire de Challes (1). Dans le même genre, il faut nommer Dufresny, un type peu banal.

Lesage, dans le *Diable boiteux*, raconte l'histoire d'un « vieux garçon de bonne famille qui n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pouvant pas se passer d'espèces, est capable de tout faire pour s'en procurer.

« Il y a quinze jours, sa blanchisseuse, à qui il devait trente pistoles, vint les lui demander, en disant qu'elle en avait besoin pour se marier avec un valet de chambre qui la recherchait :

« — Tu as donc d'autre argent, lui dit Dufresny, car où diable est le valet de chambre qui voudrait devenir ton mari pour trente pistoles ?

(1) Tome II, 329.

« — Eh ! mais, répondit-elle, j'ai encore, outre cela, deux cents ducats.

« — Deux cents ducats ! répliqua-t-il avec émotion ; malpeste ! tu n'as qu'à me les donner, à moi, je t'épouse et nous serons quittes.

« Et la blanchisseuse est devenue la femme de Dufresny ».

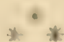
Ce Dufresny était petit-fils d'Henri IV par son arrière-grand'-mère, la Belle Jardinière d'Anet, poète, peintre, musicien, dessinateur de jardins, auteur dramatique, bohème et homme d'esprit, qui disait : « Pauvreté n'est pas vice, c'est bien pis ».

Il a composé des comédies, des chansons, et des œuvres en prose, parmi lesquelles, si nous pouvons négliger l'histoire gauloise, fantastique et satirique du *Puits de Vérité*, parue en 1698, nous devons au moins démêler les *Amusements sérieux et comiques*, imprimés pour la première fois en 1699, et plusieurs *Nouvelles* insérées dans le *Mercure*. Les *Amusements* sont le récit du voyage d'un Siamois en Europe ; il regarde, il observe, il note ses impressions : c'est comme un premier état des *Lettres Persanes*, qui sont de 1721. Le Siamois de Dufresny fait de la société qu'il traverse un tableau pittoresque et suffisamment exact, pour figurer au nombre des peintures vraies de l'époque. Nous voici à la Cour : « C'est un pays très amusant ; on y respire le bon air, les avenues en sont riantes, d'un abord agréable. Je ne sais si le terrain de la cour est bien solide ; j'ai vu de nouveaux débarqués y marcher avec confiance, et de vieux routiers n'y marcher qu'en tremblant. » Ailleurs, il note l'impression qu'il rapporte de l'animation qui règne à Paris : « En voyant votre Paris, je m'imagine voir un grand animal. Les rues sont autant de veines où le peuple circule. » L'Opéra le charme : « c'est un séjour enchanté, le pays des métamorphoses, un coup de sifflet vous fait trouver dans le pays des dieux, un autre coup de sifflet vous ramène dans celui des fées ; les fées de l'Opéra enchantent comme les autres, mais leurs enchantements sont plus naturels, au blanc et au rouge près ». Ce sont aussi des portraits qu'on dirait détachés de la galerie de La Bruyère : « Les femmes de Paris sont des oiseaux amusants qui changent de plumage trois ou quatre fois par

jour »; et cette répartition ingénieuse: « Les femmes de Paris, quoique habitantes de la même ville, sont divisées en plusieurs nations différentes: on y trouve la nation policée des femmes du monde, la nation sauvage des provinciales et des bourgeoises de mauvais ton, la nation libre des coquettes, la nation douce et tranquille des femmes qui trompent leur mari et ont pourtant intérêt à le ménager; la nation aguerrie des femmes d'intrigue, la nation timide (mais il n'y en a presque plus de celles-là), la nation barbare des belles-mères, la nation fière des bourgeoises qualifiées, la nation errante des visiteuses régulières, la nation indomptable des prudes et des médisantes. » Ce sont ainsi des réflexions, des anecdotes à la façon de celles des *Caractères*; des maximes où perce toujours l'observation pénétrante de la réalité, et parfois même un pessimisme étrange, à cette époque et chez un tel homme, comme dans cet étonnant jugement sur la vie : « Un enfant de quatre jours est déjà assez vieux pour mourir. »

Quant aux *Nouvelles* écrites de 1710 à 1712, le *Mariage par intérêt*, *l'Aventure du Carnaval*, etc., elles sont assez vraisemblables pour pouvoir toutes porter le titre que porte l'une d'entre elles : *Histoire toute véritable*.

Dans ce mouvement fiévreux de nouveauté qui fit éclore un nombre incalculable de romans, il est un nom qui domine comme celui de Regnard parmi les œuvres de théâtre, c'est celui de Lesage, l'auteur de *Gil Blas*, un nom considérable, qui vaut un peu plus d'attention.



Alain René Lesage, l'immortel auteur de *Gil Blas de Santillane*, était Breton. Il naquit le 8 mai 1668, à huit heures du soir, à Sarzeau, petit village du Morbihan, au fond du golfe où les vagues déferlent entre les rochers noirs d'Arz et de l'île aux Moines, au pied du vieux château fort de Sucinio et des ruines de l'Abbaye de Saint-Gildas de Rhuys, qu'habita Abélard.

Son père s'appelait Claude Lesage de Kerbistoul ; il était notaire, greffier de la cour, receveur de la seigneurie de

Rhuys. Sa mère était née Jeanne Brenugat. La maison natale existe encore à Sarzeau, rue Bécherel, proche le calvaire de la croix Pirio. Elle a été exhaussée et rajeunie, ornée d'une plaque commémorative.

La famille Lesage était aisée et considérée.

René avait quatorze ans quand il perdit son père et sa mère. Il fut confié à des tuteurs infidèles, qui mésusèrent de son bien, et l'écartèrent, en le mettant en classe au collège de Vannes.

Il y fit de bonnes études. Il y paraît à l'érudition de ses œuvres, dont les héros sont tous « ferrés sur les humanités », selon le mot de l'archevêque de Grenade.

Il alla ensuite à Paris pour y faire son droit. Il fut avocat, mais plaida peu. Dans ses romans, il ne fit jamais appel à ses connaissances juridiques ; il paraît beaucoup plus versé dans la médecine que dans le droit, comme s'il avait fait des études spéciales. Mais aucun renseignement n'autorise à dire qu'il a fait sa médecine.

A vingt-six ans, il se maria avec une Espagnole, qui lui donna sans doute le goût des romans castillans, dans lesquels il devait tant puiser.

L'année d'après, il débutait dans les lettres par une traduction des *Lettres d'Aristénète*, qui passa inaperçue. Vers ce temps-là, il se mit sous la protection de l'abbé de Lyonne, qui buvait tous les matins vingt-deux pintes d'eau de Seine, et à qui Lesage songea peut-être en crayonnant dans *Gil Blas* son type célèbre du docteur Sangrado.

Ce fut ce prieur de Lyonne qui conseilla à Lesage de lire les romans espagnols ; ceux-ci allaient fournir toute la carrière littéraire de l'auteur de *Gil Blas*.

Il habitait alors au cul-de-sac de la foire Saint-Germain, proche Saint-Sulpice, où il fut marié. En 1698, il avait deux enfants. Il se mit à l'œuvre pour gagner sa vie. Comme Scarron, comme Corneille, il traduisit des comédies espagnoles, dont l'une, le *Point d'Honneur*, de Francisco de Roxas, fut jouée à la Comédie-Française, et rapporta à son auteur deux cent soixante-trois francs. Ni *Le Traître puni*, ni *don César Ursin* ne furent plus heureux. Têtu comme un

Breton, il ne se découragea pas. En 1707, une comédie en un acte, *Crispin rival de son maître*, réussit. Le sujet est plaisant. Angélique, fille d'Oronte, est promise à Valère, qu'elle ne connaît pas. Crispin, valet de Valère, envoyé à l'avance, se fait passer pour son maître, et serait agréé comme gendre, si la ruse ne se découvrait à la fin. Lesage a repris ce sujet pour en faire un épisode du *Gil Blas*. Le soir de la première, la recette fut de 2.370 francs.

Enhardi par ce succès, Lesage écrivit son chef-d'œuvre dramatique, *Turcaret*, en 1709.

Pour en comprendre la valeur et la portée, il faut se rappeler ce qu'on appelait au siècle dernier *la Ferme*. C'était une organisation financière par laquelle le roi affermait les impôts à des banquiers appelés *Traitants* ou *Partisans*. Ceux-ci lui assuraient le payement des taxes, et se chargeaient de se payer eux-mêmes, en pressurant le peuple, en lui faisant rendre au double ou au triple ce qu'ils avaient déboursé. Ils étaient la terreur des pauvres gens, de vrais bourreaux d'argent, cupides et cruels. Saint-Simon dit de l'un d'eux : « Il tirait le sang des sujets du roi, il en exprimait jusqu'au pus, parmi les sanglots étouffés. » On les détestait, mais on avait besoin d'eux, à commencer par le roi, à qui ils prêtaient de l'argent, car ils avaient entre les mains presque toute la fortune de la France.

Ils la soutenaient, comme la corde soutient le pendu (1).

C'est en 1709 que Lesage lança entre les jambes des traitants, seuls riches, seuls à l'aise, cette fusée explosible qu'il appela *Turcaret*.

La finance s'alarma avant l'explosion. Elle offrit à Lesage 100.000 francs, s'il retirait sa pièce en répétition. Notre honnête Breton refusa, et *Turcaret* fut joué.

Ce fut un immense éclat de rire et de haine contre la Ferme. Lesage qui ne craignait rien, ne désarma pas.

La démarche propitiatoire des financiers avant la première représentation, piqua la curiosité publique et contribua au succès. La duchesse de Bouillon offrit dans son salon, à ses

(1) Cf. Léo Claretie, *Lesage romancier*, et dans *Lesage, l'homme et l'écrivain* pour l'étude des rapports qu'ont eus la finance et la littérature.

invités, une lecture anticipée de cette pièce à effet. Ce fut même pour Lesage l'occasion de faire une nouvelle preuve de sa fierté. Il arriva une heure en retard chez la duchesse, qui le lui fit durement observer. Lesage à peine entré, reprit son manuscrit et répondit :

« Madame, je vous ai fait perdre une heure, je vais vous en faire gagner deux. »

Et il sortit sans avoir lu.

La « première » fut bruyante. Il y eut des altercations. Lesage a conté tout cela lui-même dans un petit dialogue appelé *Critique de Turcaret.*

Turcaret vient de Turc. C'est un homme féroce en affaires. Marié, il a laissé sa femme à Valognes, et il lui paye une pension pour qu'elle ne vienne pas à Paris le troubler dans sa vie mondaine. Il est grugé par une baronne, bafoué par un marquis, surpris et gêné par sa famille qui le relance, et dont il n'est pas fier, dans tout ce beau monde, car sa sœur est revendeuse à la toilette, sa femme est une petite provinciale ridicule, et lui-même est fils d'un jardinier. Il dit et fait cent bévues, et n'a d'autorité que pour mener les affaires avec une rapacité impitoyable. Il nous apparaît sous deux jours différents : c'est un grotesque mal élevé, grossier, brutal, benêt dans le haut monde, où il fait l'effet d'un butor stupide. Il excelle en affaires. Il se défie de la bonté. « Trop bon ! trop bon ! » C'est le mot de Boileau conseillant par ironie au futur traitant : « Endurcis-toi le cœur, sois Arabe, corsaire ! ». C'est celui aussi de Le Tellier disant au roi, en parlant de Lepelletier proposé pour un haut poste dans les finances :

« Sire, il n'est pas propre à cet emploi.
— Pourquoi ?
— Il n'a pas l'âme assez dure. »

Si la pièce est d'une intrigue un peu lente, en revanche, elle est le chef-d'œuvre du style de théâtre, et rarement caractère fut tracé avec plus de relief, de force, de vérité et de vie, que ce Turcaret dont le nom est passé dans la langue courante, et a enrichi d'un type immortel la galerie des plus fiers originaux que le théâtre et le roman ont créés.

Lesage eut des difficultés avec les comédiens à propos de cette pièce. On sait la façon spirituelle et dure dont il assura sa vengeance dans *Gil Blas*. L'effet le plus regrettable de cette fâcherie, fut de priver le théâtre d'autres chefs-d'œuvre, car Lesage renonça pour jamais aux grandes scènes, et se consacra au métier d'écrire des livrets d'opéras-comiques pour le théâtre de la Foire, qui était alors dans tout son éclat et attirait une assistance brillante. Le roi et la cour y venaient. L'Opéra et la Comédie-Française s'inquiétèrent assez de son succès pour interdire aux forains de leur faire concurrence : l'Opéra leur défendit de chanter, les Français leur défendirent de dialoguer : à part ces réserves, ils pouvaient jouer tout ce qui leur plaisait. Ils eurent recours à tous les subterfuges, firent chanter les couplets par le public, écrivirent des dialogues où un des interlocuteurs s'exprimait en jargon, et éludèrent par ruse les interdictions. Les meilleurs auteurs du temps leur prêtèrent le concours de leur talent.

Lesage écrivit beaucoup pour ce théâtre qui lui rapportait des émoluments fixes et utiles.

Il plaçait assez haut ce genre nouveau qui devait avoir le plus bel avenir, — l'opéra-comique en est sorti, — et il en faisait ce plaidoyer dans cette lettre inédite à Fuzelier :

— Vos réflexions sur les auteurs qui prostituent leur plume académique à de comiques opéras seraient fort bonnes si, par un excès de modestie, vous ne ravaliez pas un genre dans lequel peu de nos bons esprits réussissent, faute d'en avoir le talent. Boileau, Corneille, Racine, ni même Rousseau n'ont pu réussir dans les drames lyriques, et le satirique B. s'est en vain déchaîné contre les opéras qu'il traitait de sornettes poétiques. Tous les gens de goût ont vengé Quinault, et l'académicien qui n'y entendait rien aurait mieux fait d'avouer son insuffisance dans cette partie, que de l'appeler une billevesée parce qu'il avait échoué dans ses essais. Le public connaisseur fera la même chose aujourd'hui en faveur des auteurs agréables qui vous ressemblent.

Après une interdiction, il fit même des livrets pour marionnettes. C'était sans doute une occupation un peu inférieure dans un genre populaire, et des couplets lui reprochèrent avec malice cette petite déchéance :

Lesage et Fuzelier ont quitté du haut style
La beauté,
Et pour Polichinelle ont abandonné Gille,
La rareté !
Il ne leur manque plus qu'à montrer par la ville
La curiosité !

Mais il fallait vivre ! Durant vingt-six ans, Lesage fut attaché aux forains qui payaient grassement. Il excella dans les scènes que comportait ce genre, actualités, lazzi, satires et drôleries.

L'une de ces parades du théâtre de la Foire, s'appelle *Arlequin Colonel*, et est l'adaptation pour les forains d'une comédie que Lesage fit jouer en 1732 aux Français sous le titre de la *Tontine*. Cette pièce était faite depuis 1708. C'est l'affaire de *Turcaret* qui la fit rentrer dans les cartons, pour vingt-quatre ans. Quand elle fut écrite, elle appartenait à l'actualité. C'était une invention et une importation du Napolitain Tonti, qui avait imaginé ce genre d'association entre particuliers mettant en commun des parts, dont la totalité sera partagée à telle date entre les survivants. Chacun a donc intérêt à vivre longtemps pour hériter de ses associés. Lesage imagine un docteur qui a placé 10.000 livres à la Tontine sur la tête de son jardinier, solide gas qui durera longtemps. Il le cultive, le soigne, l'inonde de clystères; on voit le thème des plaisanteries.

Et voilà tout pour l'œuvre dramatique de Lesage. Le théâtre l'a trop mal reçu pour qu'il l'ait voulu illustrer. Le roman a bénéficié de ses dédains pour les planches.

Je vous ai dit que ce genre s'orientait alors vers le naturel et la vérité.

Lesage suivit d'abord cet exemple en composant le *Diable boiteux* en 1707. Le Diable boiteux, Asmodée, récompense le cavalier Cléophas qui a brisé la bouteille dans laquelle un alchimiste l'avait enfermé; il lui fait voir tout ce qui se passe dans les maisons de Madrid, lisez : Paris.

La donnée est commode, souple, élastique. Pendant les deux volumes, nous regardons sous les toits des maisons, et le diable nous dévoile toutes les façons qu'a l'humanité d'être

ridicule. Le roman n'est pas composé, il finit sans raison, car on pourrait l'arrêter sans inconvénient plus tôt ou plus tard. C'est un cadre à coulisses. Lesage y mit tant et tant de vérité, qu'on peut dire que c'est le journal des petits scandales parisiens de l'époque. C'est la réponse la plus péremptoire qu'on puisse faire aux Espagnols, qui prétendent voir et reconnaître dans le *Diable boiteux*, une traduction du *Diable boiteux* (El Diablo Cojuelo) de Guevara, auquel Lesage a emprunté fort peu de chose. Encore eût-il pu ne lui rien emprunter, car ce qui plut surtout et seulement dans son livre, ce furent les anecdotes, indiscrétions et faits divers de la vie à Paris. Ce fut un succès étourdissant. Deux cavaliers mirent l'épée à la main pour se disputer le dernier exemplaire de la première édition, et Boileau se fâcha contre son petit laquais qui se cachait pour lire le *Diable boiteux*, au lieu d'épousseter les chaises. Chez le libraire Barbin, on emportait le roman en feuilles, s'il n'était pas encore broché, ce qui faisait dire : « Ce pauvre Asmodée ! on ne lui donnait même pas le temps de s'habiller ! »

C'est encore aujourd'hui un livre excellent, spirituel, amusant, et surtout écrit dans un style d'une pureté, d'une limpidité admirables. Le faible, c'est la composition. C'est une enfilade de récits, un chapelet d'historiettes reliées par un fil invisible. L'auteur trébuche d'une anecdote sur l'autre.

Le *Diable boiteux* est le premier roman de Lesage : on peut dire que c'est son unique roman. Il le refera, il le recommencera sous d'autres formes; mais les caractères qui distingueront ces romans futurs, ils sont déjà tous ici. C'est à la fois le début et le résumé de sa carrière de romancier.

Imitation libre de l'espagnol, allusions contemporaines, style limpide, esprit naturel, composition factice, c'est ce qui distingue le *Diable boiteux*, et c'est aussi ce qu'il faudra remarquer dans le reste de l'œuvre.

Six années se passèrent après *Turcaret* sans que Lesage fît rien paraître. Il était occupé et accaparé par le Théâtre de la Foire.

En 1715, il habitait au quai de l'Horloge, au Soleil d'Or. C'est là, en cette année, qu'il acheva et publia le premier

volume de son grand et immortel chef-d'œuvre, *Gil Blas de Santillane*, qui parut en trois fois : en 1715, du livre Ier au livre VI; en 1724, VII à IX ; en 1735, X à XII.

Avant de parler de l'œuvre, il faut dire un mot de ce qu'on appelle la *question de Gil Blas*. Cette question est celle de savoir si *Gil Blas* est bien un roman français. Car ce qui ne fait aucun doute pour nous, est jugé différemment à l'étranger, particulièrement en Espagne, où l'on a souvent prétendu que Lesage a simplement traduit un *Gil Blas* espagnol. Malheureusement pour les détracteurs de Lesage, jamais ils n'ont pu montrer ni publier ce prétendu original copié par le traducteur. Ils y auraient quelque peine, car il n'existe nulle part et n'a jamais existé. *Gil Blas* est bien trop farci d'anecdotes parisiennes et de types parisiens pour qu'il y ait la moindre hésitation à garder. Il y a bien une traduction du roman de Lesage en espagnol par le P. Isla, sous ce titre piquant : *Aventures de Gil Blas de Santillane volées à l'Espagne, appropriées à la France par M. Lesage, et restituées à leur langue et à leur patrie naturelles par un Espagnol jaloux qui ne souffre pas que l'on se moque de sa nation;* ce n'est nullement une preuve, car mieux aurait valu, que cette traduction, la publication pure et simple de l'original castillan, s'il existait.

Ce P. Isla a des procédés de discussion amusants. Il déclare prendre à l'égard de ceux qui ne sont pas de son avis « l'attitude du mâtin qui, quand des roquets jappent derrière lui, lève la patte, les inonde et suit son chemin ». (1797.) Il n'a rien démontré.

Au début de ce siècle, le romantisme ayant ramené l'attention sur l'Espagne, on parla de nouveau du *Gil Blas*. Victor Hugo a défendu Lesage dans un mémoire plus curieux que probant. Patin, Audiffret, Saint-Marc Girardin, ont écrit de bons *Eloges*, que l'Académie couronna. L'Espagnol Llorente riposta par un travail méticuleux qui constate une lecture minutieuse du *Gil Blas*, mais n'apporte pas d'arguments bien forts ; car ce n'est pas prouver les origines espagnoles de *Gil Blas* que de prétendre, comme il fait : il n'y a qu'un Espagnol pour avoir employé des noms et des mots espagnols

comme *senora, senorita, la posada de los representantes*, les hispanismes francisés comme *Dieu soit loué* ou : *Je vous rends de très humbles grâces*, ce qui n'est pas tant espagnol; pour avoir su qu'en Espagne on chevauche des mules, et que les employés des ministères à Madrid déjeunent à midi. Ce sont des arguments de ce genre sur lesquels Llorente prétend asseoir sa thèse, et montrer dans le *Gil Blas* de Lesage une traduction d'un certain roman espagnol de Solis, que nul n'a jamais vu. Nous ne reprendrons pas ici cette discussion que nous avons largement établie ailleurs, et dont la conclusion en faveur de la pleine originalité du *Gil Blas* n'a plus reçu de contradictions.

Le vrai est qu'il y a dans le roman de *Gil Blas* des réminiscences nombreuses d'aventures éparses dans les romans picaresques et les comédies de la littérature espagnole. Là même où Lesage a imité, et dans l'Histoire du garçon barbier, prise dans le *Marcos de Obregon* de Vincent Espinel, et l'épisode du mendiant à l'escopette, et celui du parasite, et dans bien d'autres, Lesage peut, comme Corneille, comme Molière, comme Scarron, comme La Fontaine, avouer ses dettes; son imitation n'est jamais un esclavage ; il embellit ce qu'il touche, et la saveur bien essentiellement française de son style assure sa parfaite originalité.

Ces endroits-là, du reste, sont rares, et il y en a beaucoup plus où il est évident que Lesage ne peut rien devoir aux auteurs espagnols du XVIIe siècle, par la raison qu'il fait une peinture de la société parisienne du XVIIIe siècle, que ni Abogado Constantin, ni Antonio de Solis, ni les autres prétendus modèles de notre écrivain n'ont pu connaître ni soupçonner. Or le *Gil Blas* est un roman à clefs. Que d'originaux parisiens dont les types de Lesage sont des copies : Triaquero, qui est Voltaire, Guyomar, que les contemporains reconnaissaient pour le recteur Dagoumer ; Sangrado, Oquetos et Andros, médecins fameux sous les faux noms desquels chacun mettait les véritables, ceux des docteurs Hecquet et Andry ; l'acteur Carlos Alonso de la Ventoleria, le seigneur de la Vantardise, en qui tout le monde reconnaissait l'acteur Baron ; la marquise de Chaves, qui est la marquise de Saint-Lambert,

et tant d'autres rôles dont les clefs sont assortissantes au secret mal gardé ! Voilà où l'Espagne n'est pour rien.

Elle est pour moins encore dans la forme et dans l'expression, très personnelles et spéciales à Lesage. Son style ne mérite que louanges, et celles que reçoit *Gil Blas* de tous les ministres qui lui donnent des mémoires à rédiger, vont directement et légitimement à son historien.

Le duc de Lerme déclare à Gil Blas : « Tu n'écris pas seulement avec toute la netteté et la précision que je désirais ; je trouve encore ton style léger et enjoué » ; et plus tard, le roi lui-même, « à qui le duc avait parlé fort avantageusement de mon style, fut curieux d'en voir un échantillon ». Le comte d'Olivarès ne pense pas autrement : « Sais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'Etat ? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçait ta plume. Ton style est concis, et même élégant ; mais je le trouve un peu trop naturel. »

Tant d'honneur est mérité.

Charles Nodier défiait, l'épée au poing, quiconque oserait dire que *Gil Blas* n'est pas le chef-d'œuvre de la langue française. En effet, c'est un style pur, ennemi de la préciosité et de l'emphase, avec la belle allure de la grande phrase du XVIIe siècle, et aussi la vivacité de la petite phrase agile du XVIIIe ; une aimable et spirituelle érudition qui a le sourire malicieux, des hispanismes adroits pour étaler un peu de couleur locale, des descriptions fort étendues, pour un temps où l'on en faisait peu, une part plus grande, laissée à la vie matérielle et végétative, aux repas, aux incidents vulgaires de la journée, comme si ces personnages voulaient affirmer leur existence en s'écriant, la bouche pleine : « Je mange, donc je suis » ; un art exquis de marquer le geste, l'attitude de celui qui parle, ou qui arrive, ou qui passe, un naturel très vif dans le dialogue, comme aussi dans le monologue, des pensées et des maximes pleines de sens et d'observation répandues à travers le récit : ce sont là quelques-unes des plus marquantes parmi les qualités de ce chef-d'œuvre.

Sans doute la composition en est factice, lâche ; c'est un

défilé d'aventures qui pourrait se continuer encore, quand l'auteur l'arrête, et dont l'unité et la cohésion sont dues à des artifices, reconnaissances, rappels, allusions ; il y a beaucoup de récits intercalaires qui interrompent le roman, et pendant lesquels Gil Blas s'asseoit, écoute et cesse d'agir.

Mais que de qualités compensent cette petite faiblesse! Quelle intensité de vie et de vérité dans les personnages : Fabrice, l'homme de lettres, orateur de café, littérateur décadent, héros de Murger, qui broie les couleurs chez un peintre, tient les écritures chez un administrateur d'hôpital, se fait siffler au théâtre, enfant sans souci, dédaigneux de la fortune qui lui rend ses dédains, raté de l'existence, qui rencontre son ami Gil Blas à chacune de ses étapes vers le succès, comme pour mieux marquer la distance progressivement agrandie qui sépare le malchanceux du privilégié ; Rafael, l'aventurier, ingénieux et hardi; Scipion, le valet fidèle, dévoué, adroit, jovial, qui avait dit, bien avant Figaro : « Je serais le fils d'un grand de première classe si cela eût dépendu de moi ; mais on ne choisit pas son père. » C'est quatre-vingts ans plus tard que Beaumarchais allait soulever le peuple en faisant jeter par Figaro, ce défi au préjugé nobiliaire : « Si le ciel l'eût voulu, je serais fils de prince. » Faut-il rappeler aussi le terrible capitaine des voleurs Rolando, l'excellent seigneur don Alphonse de Leyva et sa femme Séraphine, et toute cette foule bigarrée, remuante, animée, les grands seigneurs et leurs valets, les chanoines, l'archevêque de Grenade, les aubergistes, muletiers, alguazils, tripiers : c'est un monde.

En avant, au premier plan, jeune, preste, l'œil vif, le front intelligent, voici Gil Blas, que tant de fortunes et d'aventures attendent ; caractère aimable, habile, peu facile au découragement, philosophe, honnête au fond, mais cédant aux circonstances et peu disposé à se faire tuer pour le principe. Quand il raconte sa vie au duc de Lerme, celui-ci lui répond : « Va, mon enfant, tu es quitte à bon marché, je m'étonne que le mauvais exemple ne t'ait pas entièrement perdu. Combien y a-t-il d'honnêtes gens qui deviendraient de grands fripons, si la fortune les mettait aux mêmes épreuves ! »

Gil Blas n'est ni un héros ni un fripon. Au temps où il

parmi son histoire était celle de plus d'un grand, et n'avait pas de quoi étonner son époque. Il n'était pas rare de partir du fond de son village et d'arriver haut.

L'époque du paysan parvenu autorisait les romans de ce genre par des exemples fréquents. Pour Louis XIV, prendre ses acolytes, ses conseils et ses ministres dans le peuple était un principe, dont Colbert, dont Tellier furent les brillants exemples. Le peuple, mis en éveil et en goût, continua sous la Régence à parvenir, et parvint d'autant mieux, qu'il était moins délicat sur la nature des procédés à employer ou des occupations à accepter. La France eut, comme autrefois Rome, son règne des affranchis. La fortune, l'influence, le pouvoir, les hautes charges, la considération même étaient le prix qu'ils mettaient aux malpropretés auxquelles ils avaient consenti pour se tirer de l'ornière. Quand on lit les mémoires de Gourville, quand on voit la fortune que firent les Dubois, les Alberoni, les frères Pâris, des garçons d'auberge, l'histoire la plus invraisemblable est loin d'être celle de Gil Blas.

La lecture de *Gil Blas* est morale, — morale comme l'expérience. Attestons-en le censeur Danchet, écrivant dans son permis d'imprimer : « J'ai trouvé dans cet ouvrage des peintures agréables qui peuvent égayer l'esprit, et des traits propres à corriger les mœurs. » Attestons-en Lesage lui-même dans son prologue : « Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage. »

Mais cette morale est amusante, loin d'être grondeuse, et Lesage promène sur tous les vices et les ridicules son malicieux et imperturbable sourire, sa moquerie fine et doucement sévère.

Il a fait école : mais les Gil Blas qui l'ont suivi ont manqué de cette mesure, de cette délicate réserve qui maintient leur aimable ancêtre à la limite du vice coupable. C'est bien de *Gil Blas* que peuvent se réclamer les livres de Smolett, le *Tom Jones* de Fielding, le *Blas* de Thomas Holcroft, l'*Anastase* de Hope, le *Pierre Claus de Clausbach*, par Kniedgge, *le Gil Blas allemand* de Hertzberg, le héros russe de *Bulga-*

rine, et en France, le *Paysan parvenu* de Marivaux, le *Ruy Blas* de Victor Hugo, et *Julien Sorel*, et *Rastignac*, et *Frédéric*, de Flaubert, et *Bel Ami* : la lignée est longue; et c'est la gloire de Lesage d'avoir ainsi créé un type doué d'une vie si intense, qu'il a pu la répandre et comme prodiguer un peu de son âme à tant de descendants.

Tout en préparant *Gil Blas*, dont la publication commença en 1715, Lesage fut chargé par Ponchartrain de revoir pour la diction des manuscrits de Galland, un mémoire sur une aventurière, Marie Petit, la traduction des *Mille et Un Jours* de Petis de la Croix, et d'autres mémoires, auxquels fait allusion la même occupation attribuée à Gil Blas.

Neuf livres de *Gil Blas* avaient paru en 1724. Entre cette publication et celle des trois derniers livres, Lesage publia trois romans nouveaux, *Guzman d'Alfarache*, les *Mémoires du Chevalier Beauchêne* et *Estevanille Gonzalès*.

Guzman d'Alfarache est une imitation libre d'un roman espagnol écrit par Mateo Aleman en 1599, et souvent traduit en français avant Lesage, par Chappuy en 1600, par le grand Chapelain, en 1619, par Bremond en 1696 ; la traduction de Lesage est de 1732. C'est le type du roman picaresque, trivial, d'une gaieté un peu forte et grosse. Guzman est un aventurier errant, en quête de dupes, l'âme chargée d'espiègleries pendables, chenapan qui traverse les prisons et les galères, héros de l'odyssée de la gueuserie. Il quitte jeune sa famille pour aller chercher fortune sur les grands chemins, se fait voler par les aubergistes, s'engage dans une troupe de truands ; on le retrouve tantôt en service, tantôt dans les pages, où il invente mille grosses mystifications, comme d'écraser des œufs dans les poches d'autrui, ou de jeter dans les habits de la poudre infecte, ou d'attacher un convive à sa chaise, pour qu'en se levant il se casse le nez et la mâchoire, ou de lancer par la rue, un cochon furieux. C'est bien le picaro ladre, pouilleux et ignoble. Il sert à marquer par comparaison quelle prodigieuse distance sépare Gil Blas de ces héros traditionnels de la littérature espagnole picaresque. La lecture de ses aventures est encore un argument en faveur de la pleine originalité du héros de Santillane.

Dans *Estevanille Gonzalès*, autre histoire picaresque, Lesage a mis davantage du sien. Il s'inspire du texte espagnol, mais librement, sans se priver des additions ou des suppressions qui lui agréent. Il nettoie, décrasse, polit le picaro.

A quatorze ans, Estevanille est garçon chez son oncle le barbier, balaye la boutique, lave le linge à barbe : bientôt il saisit le rasoir, s'exerce sur les joues des clients qu'il écorche et balafre, frise les moustaches et brûle les lèvres, saigne à coups de lancette aussi profonds que des coups de lance, se met en pension pour faire quelques études, y renonce, prend du service de livrée, change souvent de maître et de souquenille, devient page, puis garçon apothicaire, puis marchand de pommade; tout son récit est émaillé de portraits amusants, de types cocasses, de satires contre les médecins, de scènes alertes, de tableaux vivants, un pensionnat minable, l'antre d'un nécromancien, et même une peinture d'histoire empruntée à l'époque de Gil Blas, au règne de Philippe III d'Espagne, d'où plusieurs analogies de récits historiques entre le roman de *Gil Blas* et celui *d'Estevanille*.

Les *Mémoires du Flibustier Beauchêne* datent de 1732, et nous en eussions parlé à leur place, avant *Estevanille*, s'il n'eût été utile de rapprocher l'un de l'autre deux types semblables, Estevanille et Guzman. Le *Flibustier Beauchêne* est un roman d'aventures sur mer, d'une espèce alors très neuve et curieuse, dans le genre de Fenimore Cooper, de Mayne Reid, de Gustave Aymard, de Jules Verne. Beauchêne a existé; il mourut à Tours en 1731. Il laissa des souvenirs dont Lesage a fait usage pour sa rédaction. Il était fils de Français établis au Canada ; il eut une enfance turbulente, tuant avec son arc les chats et les cochons ; en quête d'aventures, il s'engagea dans une tribu d'Iroquois, pilla, incendia, recruta des Algonquins, à la tête desquels il ravageait les forts, prit du service dans la flibuste ou association de corsaires, rançonna les navires, fut capturé par les Anglais, atrocement traité en prison, soumis à une captivité cruelle dont le récit est d'un pathétique douloureux ; il s'échappe, rembarque, poursuit les Anglais : c'est une suite d'aventures émouvantes, avec des descriptions d'un exotisme curieux, des essais de couleur

locale. C'est une note toute nouvelle qui rend un son inconnu jusqu'alors.

L'année où parut la fin de *Gil Blas*, en 1735, Lesage publia en même temps un dialogue entre les Trois Parques, intitulé la *Journée des Parques*. C'est le genre du *Diable boiteux*, une enfilade de types et d'historiettes. Les Parques passent en revue les existences qu'elles ont à couper ou à faire naître, et chacune de leur décision est accompagnée du récit de quelque aventure ou anecdote propre au sujet qui est en cause. Lesage aimait ce genre de cadre simple et étiré, qui lui permettait de loger ses allusions, anecdotes et souvenirs, dont il avait bonne provision.

L'année suivante parut un grand roman, le *Bachelier de Salamanque*, dont le nom est Don Chérubin de la Ronda, et qui ressemble beaucoup à Gil Blas. Comme son aîné, Chérubin fait de brillantes études, devient un signalé disputeur en philosophie, exerce le préceptorat, fait le tour de la société, sa grammaire sous le bras, entre au ministère, obtient des postes importants. Ce qu'il fait, et que ne fait pas Gil Blas, il voyage au loin, outre-mer, et va au Mexique, où il tâche à esquisser quelques croquis bien mexicains, lavés de couleur locale. Il y a aussi toute une partie de fantaisie, qui sert à introduire dans cette œuvre espagnole la satire de la société française, comme quand il imagine une académie d'Indiens où l'on parle le *proconchi*, nom sous lequel il attaque et raille le jargon des précieux, tout comme dans *Gil Blas*.

Il ne me reste plus à signaler que deux petits ouvrages. D'abord la *Valise trouvée*, parue en 1740. Le début ressemble à l'histoire du *Courrier de Lyon*. Un marquis de Normandie, se promenant en forêt avec quelques amis, trouve sous le branchage le cadavre d'un courrier qui a été assassiné. Sa valise est près de lui, bourrée de lettres. Nos gens les ouvrent, les lisent, et nous voilà encore avec le procédé cher à Lesage, qui lui permet de dévider une série d'aventures indépendantes entre elles, racontées par chacune des missives. Leurs signataires représentent toutes les classes de la société, un danseur de l'Opéra, une bonne normande, un garçon barbier, un gendarme, un académicien. C'est un livre de com-

position décousue, mais écrit d'un style charmant, et qui constate une fois de plus la quantité d'anecdotes dont Lesage avait fait collection.

Celles qui ne lui servirent dans aucun de ses précédents ouvrages, il les recueillit, dans un dernier volume, simple recueil de traits, de bons mots, de souvenirs et d'historiettes, intitulé *Mélange amusant*. C'est le fond du sac. On y trouve d'assez précieuses indications sur Lesage lui-même et sur ses contemporains.

Telle est l'œuvre de Lesage. Elle emplit sa vie, qui n'offre par ailleurs que peu d'incidents. Il habita à Paris successivement, rue du Vieux-Colombier, au cul-de-sac de la Foire Saint-Germain, au quai de l'Horloge, au faubourg Saint-Jacques, dans une maison ainsi décrite par un contemporain :

— Sa maison est à Paris, dans le faubourg Saint-Jacques, et se trouve ainsi bien exposée à l'air de la campagne. Le jardin se présente de la plus jolie manière que j'ai jamais vue pour un jardin de ville. Il est aussi joli qu'il est petit, et quand Lesage est dans le cabinet du fond, il se trouve tout à fait éloigné des bruits de la rue et des interruptions de sa propre famille. Le jardin est seulement de la largeur de la maison, laquelle donne d'abord sur une sorte de terrasse en parterre, plantée d'une variété de fleurs les plus choisies.

« On descend de là par un rang de degrés de chaque côté dans un berceau. Ce double berceau conduit à deux chambres ou cabinets d'été, tout au bout du jardin. Ils sont joints par une galerie couverte dont le toit est supporté par de petites colonnes, de sorte que notre auteur peut aller de l'une à l'autre, toujours à couvert, dans les moments où il n'écrit pas. Les berceaux sont couverts de vigne et de chèvrefeuille et l'intervalle qui les sépare est arrangé en manière de bosquet. »

Il fréquentait le soir un café voisin, rue Saint-Jacques, où il régalait ses amis les habitués, avec les anecdotes dont sa mémoire était riche.

En 1743, Lesage, vieilli, quitta Paris et alla vivre chez un de

ses fils, chanoine à Boulogne-sur-Mer, n° 3, rue du Château, Haute-Ville.

Le gouverneur du Boulonnais était le comte de Tressan, qui nous a laissé, dans une longue lettre fort connue, des détails sur les derniers jours de Lesage, alors atteint de surdité.

On y voit que Lesage était un sourd spirituel et philosophe.

Il allait souvent dîner chez un autre ami, l'abbé Voisenon, qui dit aussi de lui:

« C'est le premier sourd qu'on ait vu gai : sa gaieté même était caustique ; il semblait se réjouir de son incommodité : il ne pouvait entendre qu'avec un cornet. « Voilà mon bienfaiteur, me disait-il « en le tirant de sa poche. Je vais dans une maison, j'y trouve des « visages nouveaux, j'espère qu'il s'y rencontrera des gens d'esprit ; « je fais usage de mon cornet ; je vois que ce ne sont que des sots, « aussitôt je le resserre en disant : Je te défie de m'ennuyer. »

Lesage mourut le 17 novembre 1747, à 79 ans. Le comte de Tressan assista aux funérailles avec tout son état major. La tombe de l'immortel auteur de *Gil Blas* a disparu. Sa statue se dresse depuis 1892 sur la place de La Rabine, à Vannes.

Sa mémoire n'a pas aujourd'hui les honneurs qui lui seraient dus, si notre temps était celui de la justice. Une plaque commémorative devrait décorer l'une des maisons qu'il habita. Il n'a qu'un buste, à Paris, dans la collection des marbres de la Comédie-Française. Ses œuvres se rééditent rarement, après avoir eu un nombre considérable d'éditions.



Lesage, Marivaux, l'abbé Prevost, voilà le trio des romanciers fameux du temps.

Je vous ai parlé de Lesage.

De Marivaux, il sera question à propos de son théâtre, bien supérieur à ses romans.

Voici donc l'abbé Prevost.

L'abbé Prevost (1), que le nom de *Manon Lescaut* a immortalisé, fut un abbé assez étonnant, qui passa par tous les avatars, tantôt jésuite, tantôt artilleur, tantôt moine, puis

(1) 1697-1763.

journaliste, et toujours galantin. Né à Hesdin, en Picardie, oscillant d'abord entre le cloître et le corps de garde, bénédictin évadé, il fuit en Angleterre ; il y admire la liberté politique, et comprend Shakespeare, dont il a parfois lui-même le goût des aventures sombres et de l'horreur.

L'abbé Prévost pour le public, c'est la grâce fraîche et mutine, c'est Manon, l'accorte rusée, c'est l'amour libertin. Ce n'est pas cela. Il en va de même et du jugement que l'on a coutume de porter sur ses œuvres, et des légendes dont on agrémente sa vie. Il faut tout reviser. Ainsi, Prévost n'a pas tué son père, et il n'a pas été disséqué à l'état léthargique. Ceci ne fait plus de doute. Mais on le croira toujours. Les partisans de l'incinération continueront à citer l'abbé Prévost cru mort, et découpé au scalpel, qui le réveilla.

Ce qui frappe, à le lire, c'est le caractère romantique et effroyable des inventions de ce romancier dans des œuvres multiples : *Cleveland*, *le Doyen de Killerine*, *Histoire d'une Grecque moderne*, *Histoire des voyages*, toutes œuvres que les contemporains mettaient sur le même rang que *Manon*. C'est la postérité qui a tiré *Manon* hors cadre, sans doute, parce que c'est le plus petit et le plus portatif de ces romans. Mais nos ancêtres aimaient autant les autres.

Il goûta, le premier en France, ce Shakespeare dont il a l'instinct de l'horrible et des imaginations affreuses :

« Je vis, dit un de ses personnages, une foule de spectres qui m'environnaient. La terre sur laquelle je marchais était couverte de corps morts et demi-pourris. »

C'est souvent le tapis que foulent ses personnages.

Manon ne nous livre pas ce côté de son inspiration macabre, qui eût amusé Edgar Poe et Baudelaire. Observez Patrice, du *Doyen de Killerine*, rôdant autour d'une demeure où il voit se glisser plusieurs personnes vêtues de noir. Il les suit à travers la cour, le vestibule, jusque dans une vaste salle voûtée :

« La suite aurait pu m'effrayer si j'eusse été plus timide. Quatre hommes apportèrent un grand coffre qu'ils déposèrent au milieu de la salle ; on l'ouvrit pour en tirer un paquet informe, que je reconnus aussitôt pour un cadavre, couvert de la dernière parure des morts.

Le silence continuait de régner dans l'assemblée. Je vis paraître au même moment un cercueil de couleur noire, dans lequel le cadavre fut enfermé : on le mit sans cérémonie au fond d'une fosse qui était préparée dans un coin de la salle même, et que je n'avais point encore aperçue. Elle fut remplie de terre sur-le-champ. »

En revanche, ce que *Manon* nous a appris, c'est le caractère particulier de l'amour, tel que Prévost l'a senti et décrit, — non plus l'amour frivole et libertin, qui papillonne de belle en belle, sans se fixer, mais l'amour fort et profond, qui naît d'un éclair et qui dure toute la vie; et cela aussi est très shakespearien :

« Nourrice, dit Juliette, en montrant Roméo, va savoir quel est le nom de ce jeune homme ; si je ne puis être sa femme, le couvent sera ma chambre nuptiale. »

Cet amour subit, impérieux, sérieux, c'est le seul que l'abbé Prévost ait décrit; il a fait de ce sentiment une chose grave, pleine de douleur, et cette conception est bien particulière en son temps.

Quelle variété, quelle activité et quelle fécondité chez cet abbé dont la vie romanesque eut autant d'aventures qu'en racontent ses *Mémoires d'un homme de qualité !* Sa carrière de journaliste lui assure une place qui lui a été jusqu'à présent trop mesurée dans l'histoire de la Presse. Il dut même à deux reprises l'exil à son zèle de gazetier trop informé. Son journal *Le Pour et le Contre* contient des articles bien étonnants par leur nouveauté et leur similitude avec nos plus fraîches actualités : le droit des enfants naturels, l'émancipation des femmes, la suppression de l'enseignement du latin, l'introduction en France des littératures étrangères! Vit-on jamais un ancêtre plus moderne ?

Demêlez dans cette œuvre très vaste le rôle de l'amour, la part du romanesque et surtout le pessimisme qui influença J.-J. Rousseau, et prépara Senancour et Chateaubriand.

D'Angleterre, Prévost rapporta cette jolie page sur les villes d'eaux :

— Les eaux en Angleterre, sont peut-être les seuls endroits du monde où les plaisirs se rassemblent en plus grand nombre. On y trouve dans tous les temps des beautés de tous les âges qui vont

y étaler leurs charmes, des jeunes filles et des veuves qui cherchent des maris, des femmes mariées qui se consolent d'en avoir d'incommodes, des joueurs qui sont des dupes ou qui le deviennent, des musiciens, des danseurs, des comédiens que l'enrichissent du plaisir que les autres payent et qui ne laissent pas de le partager avec eux ; enfin des marchands de toutes sortes de bijoux, de délicatesses et de galanteries, qui profitent d'une espèce d'enchantement qui aveugle tout le monde dans ces lieux de délices, pour vendre au poids de l'or des bagatelles qu'on a honte d'avoir achetées lorsqu'on en est sorti. S'il s'y trouve des malades, on n'y voit point de ces maladies qui ôtent le goût de la joie. La pauvreté n'y paraît jamais non plus, parce qu'on n'y va que pour se faire honneur de sa dépense, et qu'on a grand soin de se retirer lorsqu'on n'est plus en état de la soutenir. »

Ce tableau ne semble-t-il pas avoir été croqué hier? Cet homme fut surprenant et déjoue l'attention par sa mobilité. C'est un Beaumarchais monastique. Il faisait la brocante avec la même astuce que les mots d'esprit; car, en ceci, il tenait de sa tante, dont il raconte :

— Je me souviens qu'étant dans les Congrégations de Saint-Maur, j'avais une vieille tante qui m'écrivait de lui ramasser toutes les parts de messe que je pourrais trouver et de lui faire de cela *un petit paquet spirituel* toutes les semaines. »

Et ceci à lire aussi, cet avis aux critiques :

« Il ne faut pas croire qu'en se bornant à rendre justice aux bons livres, on renonce absolument à la critique. Outre que la faiblesse humaine ne permet guère d'espérer des ouvrages sans défaut, la critique la plus difficile n'est pas celle qui fait distinguer le bien du mal, ou le bon écrivain du mauvais. Il y a un discernement plus délicat, qui consiste à déterminer les différents degrés du bien, et qui mesure moins le mérite par la distance où il est du mauvais et du médiocre, que par les heureux traits qui le font approcher plus ou moins de la perfection. »

Sage conseil et qui devrait guider aussi la conduite et la morale dans la vie. C'est une partie du bonheur de discerner plus vite le bien que le mal. Les chercheurs de tares sont malheureux, puisqu'ils sont mécontents.

* * *

Dans la période suivante, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre sont l'honneur du genre.

Les romans et contes de Voltaire, comme les romans de J.-J. Rousseau et ceux de Marivaux, et ceux de Florian, ont leur place dans les chapitres consacrés à ces grands noms.

Quant à Bernardin de Saint-Pierre, avant d'arriver à lui, passons en revue quelques *minores*.

Accordons un souvenir à Mlle de Lussan, pour ses *Anecdotes de la Cour de Philippe-Auguste* (1733) et ses romans historiques *Charles VIII* (1741), *François Ier* (1748), *Henri II* (1749), *Charles VI* (1753) ; *Louis XI* (1755) ; *Crillon* (1752) ; au chevalier de La Morlière, ce muguet de Grenoble, pamphlétaire qui s'attaqua à Voltaire, à Crébillon, à la Clairon, et fit un assez curieux tableau des mœurs parisiennes dans son roman *Angola ;* à Dorvigny (qu'on confondait avec son voisin de la rue Vieille-du-Temple, Dorvigny Dauphin, un bâtard de Louis XV). — Dorvigny l'auteur, qui jouait chez Nicolet ; il a créé un genre et un type, Janot et les Janoteries, balourdises plébéiennes qui eurent une vogue considérable ; en voici quelques échantillons. C'est toujours Janot qui parle :

Et de mon pèr', je suis le fils unique
Quoiqu' cependant nous étions douze enfants.
Un jour la nuit, j'entendis l'ver mon père,
Il vient à moi et m' dit comme ça : Janot
Va-t'en chercher du beurre pour ta mère
Qu'est bien malade, dedans un petit pot.
Mets ton chapeau sur la tête à trois cornes.
Le pauvr' cher homme est mort d'une migraine
En t'nant une cuiss', dans sa bouche, de poulet.

Ces calembredaines sont demeurées célèbres et attestent par leur persistance la vogue de Janot, type niais et glorieux, qu'on fit en plâtre, en cire, en porcelaine.

Après Janot, il créa Jocrisse, le type de la bêtise prétentieuse et riche.

Il a écrit beaucoup de romans, *Ma Tante Geneviève ou je l'ai échappé belle*, récit gai, vulgaire, avec des types très nets au milieu d'une nuée de personnages, dans le genre de Pigault-Lebrun ou de Paul de Kock ; *Le Nouveau Roman Comique*, *Madelon Friquet ou les Amants du Faubourg Saint-Martin*, *Madame Botte*, *Innocentin Poulot*, un autre type célèbre.

Cubières, son camarade de beuverie chez Ramponneau, lut un hommage en vers sur sa tombe.

Que d'autres encore! Et la *Promenade de Saint-Cloud* de Fromaget, charmant petit tableau de mœurs parisiennes, où l'on voit par exemple que dans la bourgeoisie, la galanterie était pour un jeune homme de s'asseoir, en fiacre, sur la banquette de fond à côté de la mère, et de prendre la jeune fille sur ses genoux. C'était l'usage ; y manquer eût été grossier. Nos pères n'étaient point sots.

Et Cazotte! La première fois qu'on entendit parler de Cazotte, ce fut à la Martinique, vers 1760. Les Anglais tentèrent un coup de main sur Saint-Pierre. Le gouverneur les laissa débarquer, et les rejeta à la mer. C'était Cazotte. Quand il revint des Antilles, déjà célèbre, mais fort malade, il rapportait dans ses bagages, nombre de nouvelles et de romans, dont l'un au moins le *Diable amoureux*, fit bientôt fureur. Car cet homme d'action était un conteur charmant. Il avait de l'imagination et du style, de la fécondité. Il rima en une nuit un septième chant au poème de Voltaire sur la *Guerre de Genève*, et cet effronté pastiche trompa toute la France. En une nuit aussi, il composa *les Sabots*, un opéra-comique qui réussit. Puis il se consacra entièrement aux sciences occultes, et s'insinua dans la société des mystiques, spirites et mesméristes, qui intriguaient si fort les Parisiens. De là vint à La Harpe l'idée de lui attribuer cette fameuse prophétie de la Révolution, qui n'est qu'un amusement littéraire.

Ami de la cour, et suspect, Cazotte fut jeté en prison. L'intervention de sa fille Elisabeth, qui sut fléchir les sans-culottes, le sauva d'abord. Mais à peine relâché, il fut repris, jugé et condamné à mort.

Non moins étrange fut Restif de la Bretonne, dont la vie, qui est un véritable roman, lui a servi. Dans les 200 volumes d'aventures scabreuses qu'il écrivit, il faut en compter une quarantaine qui sont sa propre histoire.

Disciple idolâtre de Rousseau, il rêva de montrer par son

exemple la vérité de sa théorie, sur la vertu de l'homme des champs et la corruption des grandes villes. Il était fils de cultivateur, sortait d'une famille honnête, mais vint à Paris et s'y perdit. On le destinait à l'église : il n'en voulut entendre parler. Son frère, curé de Courgis, le recueillit : mais le curé avait une gouvernante : il y eut scandale, et Restif fut chassé. Il apprit le métier d'imprimeur et fut embauché chez l'éditeur Knappen. C'est là qu'il lut pêle-mêle tous les bons et tous les mauvais livres du siècle, et que lui vint l'idée d'écrire. Il n'avait ni style, ni orthographe, mais sa fécondité était incroyable : il imprimait directement, sans les écrire, des chapitres entiers et qui ne sont pas les plus détestables. En quelques années, il publia une trentaine de volumes, d'aventures vraies ou fausses, scandaleuses, graveleuses, indigestes, mais qui le firent aussitôt remarquer. Il entra par la mauvaise porte sans doute, mais enfin il entra dans la société littéraire, fut même fêté par les gens du monde, en dépit de sa laideur et de sa malpropreté légendaires : il eut accès dans plusieurs salons, fut l'intime de Fontanes, de Mirabeau, de Chénier, et trouva dans ses bonnes fortunes une inépuisable matière de romans. Il se maria plusieurs fois par intérêt, réussit fort mal, s'en amusa tout le premier, et nous raconta, sans pudeur, ses malheurs conjugaux dans *La Femme infidèle*. Rousseau avait écrit ses *Confessions* ; Restif trouva l'idée géniale et digne de lui. Il se confessa lui-même dans *M. Nicolas ou le cœur humain dévoilé*, et confessa les autres, ses amis et ses amies, dans *Les Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, immense répertoire en quarante-deux volumes de ses aventures galantes et de celles d'autrui.

La Révolution le fit oublier un moment. On le retrouva bientôt terroriste sous la Terreur. Mais la chute des assignats le ruina et il finit policier sous l'empire.

Il se proclamait grand écrivain et allait partout célébrer son génie. On en a fort ri, trop peut-être. Restif est peu recommandable, mais il compte dans notre littérature. Des 200 volumes qu'il écrivit (ou imprima), on peut extraire un peu partout des pages vraiment fortes, dont le puissant réalisme, un siècle à l'avance, annonce Balzac. Son chef-d'œuvre, le

Paysan perverti, roman sous forme de lettres, est un tableau de mœurs intéressant et d'un bon relief. La thèse est de Rousseau ; les aventures sont les siennes, moins le dénouement tragique. Un jeune campagnard, débarqué dans Paris qu'il ignore, est intimidé d'abord par le grand air et la faconde des citadins, puis se scandalise de leur corruption, mais bientôt se civilise, se met à l'unisson et tombe de jour en jour au dernier degré du vice et du déshonneur. C'est l'histoire même de l'auteur. Condamné aux galères, il s'évade, devient l'assassin de sa propre sœur, et finit par se faire écraser sous une voiture. Malgré des longueurs, et, çà et là des détails trop libres, cette œuvre de vérité brutale, laisse une impression forte et devient morale par l'exemple.

Peut-on en dire autant de l'œuvre unique du romancier que voici ?

Officier sous la Révolution, secrétaire des commandements de Philippe-Égalité, agent suspect de divers partis, tantôt en exil, tantôt en prison, général sous l'Empire, Choderlos de Laclos ne serait pas connu, s'il n'eût publié, en 1782, ce roman osé et licencieux, qui s'appelle *Les Liaisons Dangereuses*, et on eût fait peu de compte de ses états de service comme de ses autres œuvres littéraires, *Lettre à l'Académie*, *Causes secrètes de la Révolution du 9 Thermidor*, *Poésies Fugitives*.

De savoir comment, dans *Les Liaisons Dangereuses*, Mme de Merteuil, une marquise dévergondée, et son complice, l'affreux comte de Valmont, font éclabousser autour d'eux la honte, l'abjection, le vice et le sang, salissent l'innocence d'une jeune fille, Cécile de Volanges, font sombrer la vertu de la présidente, Mme de Tourvel, souillent et dégradent tout ce qui les approche, et méritent les noms les plus sévères du vocabulaire galant : c'est ce qu'il importe moins que de se rappeler combien Laclos a fait là une peinture saisissante de sa société avilie, épuisée, énervée, et descendue aux derniers degrés, à la veille de la chute. Le style de ce détestable chef-d'œuvre est charmant, aimable, d'une perfide naïveté, et jamais peut-être l'amour ingénu n'inspira une aussi touchante peinture. Comme les lis sur le fumier, des pages

délicieuses ont fleuri sur cette pourriture, et il n'est rien de touchant comme les premières lettres de Cécile de Volanges, et celle où elle prend un cordonnier pour un fiancé, et celle de la harpe, qui mérite d'être lue pour sa candeur gracieuse. Cécile conte à son amie Sophie des nouvelles de M. Danceny :

« Je ne voulais plus en parler à personne : mais j'y pensais pourtant toujours. Depuis il était devenu si triste, mais si triste, si triste, que ça me faisait de la peine : et quand je lui demandais pourquoi, il me disait que non : mais je voyais bien que si.

Enfin hier il l'était encore plus que de coutume. Ça n'a pas empêché qu'il n'ait eu la complaisance de chanter avec moi comme à l'ordinaire ; mais toutes les fois qu'il me regardait, cela me serrait le cœur. Après que nous eûmes fini de chanter, il alla renfermer ma harpe dans son étui ; et, en m'en rapportant la clef, il me pria d'en jouer encore le soir, aussitôt que je serais seule.

Je ne me défiais de rien du tout je ne voulais même pas ; mais il m'en pria tant, que je lui dis qu'oui. Il avait bien ses raisons. Effectivement, quand je fus retirée chez moi, et que ma femme de chambre fut sortie, j'allai pour prendre ma harpe. Je trouvai dans les cordes une lettre, pliée seulement et point cachetée, et qui était de lui.

Ah ! si tu savais ce qu'il me mande !

Depuis que j'ai lu sa lettre, j'ai tant de plaisir, que je ne pense plus songer à autre chose. Je l'ai relue quatre fois tout de suite, et puis je l'ai serrée dans mon secrétaire. Je la savais par cœur : et, quand j'ai été couchée, je l'ai tant répétée que je ne songeais pas à dormir. Dès que je fermais les yeux, je le voyais là qui me disait lui-même tout ce que je venais de lire. Je ne me suis endormie que bien tard ; et aussitôt que je me suis réveillée (il était encore de bien bonne heure), j'ai été reprendre sa lettre pour la relire à mon aise. Je l'ai emportée dans mon lit, et puis je l'ai baisée comme si... C'est peut-être mal fait de baiser une lettre comme ça, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. »

L'intention de l'ouvrage est morale, l'auteur a voulu rendre le vice odieux en le montrant sans voiles. Le jeu est dangereux, car il est toujours à craindre que le regard s'arrête à la peinture sans que l'esprit creuse jusqu'à la leçon.

Mentionnons encore Plancher Valcour, acteur poète, directeur des Délassements-Comiques sous la Révolution, auteur de Sans Culottides sanguinaires, juge de paix, puis fournisseur de drames pour le théâtre de l'Impératrice vers 1808. Il a réuni 20 volumes de causes célèbres (Les Annales du Crime et de l'Innocence) et écrit le roman trop gai de *Colin Maillard*, du Scarron sans le style, du Paul de Kock sans la

petite fleurette bleue du sentiment. C'était un brutal. Il fut féroce. Il disait en 1793 :

— Les rois ont pris le masque populaire, et il s'était tellement incrusté dans la peau, qu'il n'est tombé qu'avec la tête.

Il est l'un des ancêtres du mélodrame et du roman populaire, qui constatent l'orientation de la littérature vers un réalisme de plus en plus bourgeois et prolétaire.

Suzanne Giroux, la Morency, l'amie de Hérault de Séchelles et de quelques autres, qui fut jetée en prison en 1790 par erreur, — on avait pris la liste de ses amants pour une liste de conspirateurs, — fit des romans sur le tard, et mit la galanterie en pages, après l'avoir mise en pratique, dans *Illyrine ou l'Ecueil de l'Inexpérience*, *Rosalina ou les Méprises de l'amour*, *Lise ou les Ermites du Mont-Blanc*, *Euphémie ou les Suites du siège de Lyon*, *Zéphira et Fidgella*, des titres et des noms qui fleurent leur 1805.

Et Gorjy, auteur de romans sensibles dont il dessinait lui-même les gravures, *Blançay*, *le Bon Pamphile*, et son meilleur, d'allure plus décidée, *Ann'quin Bredouille ou le Petit Cousin de Tristram Shandy*, qui fait penser à Hudibras ou à John Bull. C'est un commentaire sensé de la Révolution et un tableau instructif, vigoureux et coloré. Ann'quin Bredouille, avec ses amies Adule et Mme Jerniffle, arrive de son village et tombe dans la grande ville de Néomanie au milieu d'une tempête; le cuisinier Tamar (Marat) le nourrit de feu cuisant; il se désaltère à l'auberge des Actes des Apôtres; et le voici qui visite la ville, regarde les originaux, les marchands de modes, de chansons, de bonnets à l'Atlantide, d'attaches à la Fraternité Universelle, et le plancher qu'il foule est une marqueterie de vieilles armoiries hors d'usage. Il faut lire là, dans ce curieux récit, le tableau de la Fête de l'Autel de la Fraternité, la Prise de la Bastille, les parties de cartes où les valets priment les rois, et les merveilles de l'appareil du docteur Guillotin, orné de fleurs, d'ors et de diamants, avec une hache en corail et rubis pour que le sang ne se voie pas, et une serinette, sous le piédestal, joue des airs charmants. L'appariteur dit au condamné :

— Penchez-vous pour mieux entendre.

Et tout cela est si exquis que la tête doute elle-même si elle est coupée : il lui faut les applaudissements pour qu'elle en soit informée.

Reposons-nous de ces horreurs par le spectacle calme et gracieux que nous offre Bernardin de Saint-Pierre.

Le Havrais Bernardin de Saint-Pierre (1), fut l'ami le disciple, le continuateur de J.-J. Rousseau, dont il connut par sa propre expérience les épreuves, les mécomptes, les difficultés, la lutte contre le sort et les hommes, sinon les affronts. La résistance de son esprit, son imagination intrépide et souriante, le gardèrent contre l'amertume et le désenchantement. Du moins chercha-t-il une consolation et un réconfort dans les inspirations les plus élevées, dans l'amour de Dieu et dans l'admiration de la nature. Ses *Etudes de la Nature*, sous couleur de sciences naturelles, sont un hymne à la création, dont tout l'esprit tient dans les premières lignes :

— O mon Dieu, donnez à ces travaux d'un homme, je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages ! Que leurs grâces divines passent dans mes écrits, et ramènent mon siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même !

Pour J.-J. Rousseau, le spectacle de la nature fait le procès à la dépravation des hommes. Pour son disciple, la Nature est le modèle et le refuge. A la différence des froids poètes descriptifs, qui n'eurent d'autre recherche ni d'autre mérite qu'une habileté de facture, une certaine mignardise de forme, une coquetterie industrieuse et toute extérieure, — il anima la création du souffle divin, remercia le Créateur, et aima la présence de l'homme, qui rehausse le prix des scènes naturelles par le sentiment qu'elle y ajoute.

Il ne manquait pas de finesse, et s'il eut trop peu de vigueur pour pousser les rudes boutades d'un Jean-Jacques, il savait répondre.

Quand Geoffroy le malmena, il répliqua par une lettre un peu vive que le *Journal de l'Empire* refusa d'insérer à la place

(1) 1737-1814.

où avait paru la diatribe. Bernardin de Saint-Pierre alla trouver le ministre de la police et lui exposa ses plaintes, que ce fonctionnaire trouva parfaitement fondées, mais auxquelles il ne pouvait faire droit « parce que des considérations puissantes s'y opposaient ».

Puisque je ne puis obtenir satisfaction des injures d'un cuistre, dit Bernardin, permettez-moi de vous raconter ce qui m'est arrivé pendant mon dernier voyage en Russie : je rencontrai, en sortant de Moscou, un énorme dogue qui aboyait d'une manière effrayante et semblait vouloir s'élancer sur moi. N'ayant ni armes, ni canne, rien qui pût servir à ma défense, je me baissai pour ramasser une pierre, quelle fut ma surprise ! elle était gelée ; je ne pus parvenir à l'arracher de terre. Je m'écriai alors avec colère : Je ne resterai certainement pas dans un pays où l'on lâche les chiens et où l'on attache les pierres.

Rousseau trouble, enflamme, désole et attriste ; Bernardin de Saint-Pierre apaise, réconcilie le ciel et la terre, inspire le calme, la paix, la sérénité. L'un déchaîne l'ouragan des passions et la tempête de la guerre civile ; l'autre aplanit, purifie, console, nous élève vers un idéal de fraternité sociale, dans ses *Vœux d'un solitaire;* vers la beauté et l'admiration reconnaissante, dans ses *Harmonies;* vers l'amour chaste et les joies pures, dans *Paul et Virginie*, ce livre d'éternelle jeunesse. Je ne vous le raconterai pas : je vous plaindrais de ne l'avoir point lu.

Ad. Brisson a publié un curieux document, que rien n'autorise à croire apocryphe. Il appartenait à un riche Mauricien qui le tenait d'une arrière-grand'mère, et celle-ci a connu Bernardin de Saint-Pierre quand il vint à l'Ile de France, dix ans après les événements qu'il a contés. Car ces faits furent réels, et en voici la relation. *Virginie* se nommait Mlle Caillou ; *Paul* fut un enseigne de vaisseau du nom de Longchamp de Mantendre :

« Mlle Caillou, qui n'est connue que sous le nom de Virginie, passa très jeune à l'Isle de Bourbon où elle avait des parents. Dans l'année 1741, elle retourna en France avec M. de Belval, son oncle, qui avait été employé à l'Isle de France, en qualité d'ingénieur en chef ; elle avait alors à peu près douze ans, était bien faite, jolie, mais surtout intéressante par la sensibilité qui caractérisait toutes ses actions. On perfectionna son éducation en France. Son esprit et ses

charmes se développaient, lorsque M. de Belval fut réintégré dans ses fonctions d'ingénieur et résolut de repasser dans les isles. Il s'embarqua avec sa nièce sur le *Saint-Gérand*.

» Une jeune personne aussi intéressante, aussi spirituelle que Virginie, ne put être longtemps à bord d'un vaisseau, sans attirer les regards de tout ce qui l'environnait. M. de Longchamp de Montendre fut le premier à lui rendre hommage. C'était un jeune homme de vingt-six ans, enseigne de vaisseau, grand et bien fait, et d'un naturel doux et sensible ; il reconnut bientôt la vertu de Virginie, et lui jura un amour éternel. Leurs sentiments étaient réciproques. Fondés sur la vertu, ils devaient assurer leur bonheur. La conduite de Virginie dans une longue traversée ne démentit jamais l'opinion qu'en avait eue M. de Longchamp dès sa première entrevue. Il n'y a point d'épreuve comme le séjour d'un vaisseau. Tant de personnes peu faites l'une pour l'autre, embarquées ensemble sans s'être vues, contrariées par les éléments et se contrariant elles-mêmes, s'aigrissent et ne peuvent longtemps se contenir. Ces animosités ajoutent à l'horreur d'une situation déjà trop cruelle par les privations qu'on éprouve dans un long voyage. Virginie était toujours la même ; rien ne pouvait troubler la tranquillité de son âme.

» Le *Saint-Gérand* découvrit la terre le 17 août 1744. Ce moment ne peut être apprécié que par ceux qui longtemps privés d'un objet cher, le retrouvent enfin.

» La joie, la négligence et la trop grande sécurité des officiers furent la cause du plus malheureux des événements. M. de la Marre confia son vaisseau à ceux qui connaissaient cette côte mieux que lui. On diminua de voile pour attendre le jour, mais le vent et la mer portaient à terre. Vers deux heures du matin, M. de la Marre trouvant qu'il était trop près de terre ordonna de virer. Hélas ! il était trop tard ; à peine l'ordre était-il donné, le bâtiment toucha et perdit son gouvernail. Les vagues battaient le travers du bâtiment et le portaient avec force contre les ressifs. Les mâts tombèrent, rien ne put résister à leur choc ; ils enfonçaient le bâtiment, dont les bords cédaient à leur violence. M. de la Marre, après les prières usitées, embrassa son équipage et abandonna son bâtiment à la merci des flots.

» M. de Longchamp était avec Mlle Caillou ; et voyant que toutes les embarcations étaient brisées, résolut de gagner l'Isle d'Ambre, éloignée d'une lieue et lui jura qu'il reviendrait la chercher.

» Il arriva heureusement à terre. Ceci paraîtrait incroyable, si j'oubliais de dire que des hauts fonds et des récifs lui offraient un repos, même en augmentant les périls. L'équipage suivit l'exemple de M. de Longchamp. La nuit rendait leur situation plus affreuse ; la mer était couverte de débris. M. de la Marre, qui refusa constamment de se déshabiller, périt sur un radeau.

» Virginie restait presque seule sur ces débris. Jugez de l'horreur de cette affreuse position. L'image de la mort se présentait sous différentes formes plus terribles les unes que les autres ; elle se voyait entourée de morts et de mourants, noyés et tués par les débris qui flottaient autour d'elle. Il est cependant très vrai qu'on se lam-

liarise avec l'idée de la mort, soit que la Providence, toujours compatissante, adoucisse dans ces moments affreux l'horreur de l'anéantissement, soit qu'elle rende l'homme indifférent pour une mort qu'il regarde comme le terme de ses souffrances.

» M. de Longchamp chercha vainement des secours. Au lever du soleil, il promène inutilement ses tristes regards sur une côte inhabitée; alors, et au comble du désespoir, il fixe enfin ses yeux sur cet affreux débris. Il voit, ou son amour lui fait croire qu'il voit encore sur le pont son amante. En proie à tous les sentiments divers qui peuvent alors agiter une âme sensible, il fit taire le cri de la nature et n'écouta que l'amour ou l'amitié ; il se jeta à la mer, il écarta avec un courage et une adresse incroyables tous les débris, et parvint en vue de Mlle Caillou. Sa présence l'anima, il fut bientôt à bord. Il employa en vain toutes les ressources de son imagination pour l'engager à se déshabiller ; elle fut inexorable.

» Le temps ne permit pas de balancer, il respecta ses volontés et, se jetant à la mer, la prit sur son dos, nagea pendant quelque temps ; mais accablé par le poids d'un objet si cher, il ne put résister au flux et au reflux d'une mer orageuse qui se déployait sur eux, et gêné par les jupes de son amante, il perdit ses forces. Dans ce fatal moment, leur premier mouvement fut de se prendre à bras le corps et, dans cette position ils rendirent réciproquement leur tendre, mais dernier soupir. La mer respecta leur amour et les porta sur le rivage, où on les trouva étroitement serrés dans les bras l'un de l'autre. Ils y furent enterrés, et il n'existe pas une pierre qui puisse transmettre à la postérité le souvenir de leur malheur.

» Telle fut la fin de ce couple infortuné, victime de l'amour le plus généreux et de ces bienséances cruelles que Virginie dans un âge plus mûr, aurait sans doute sacrifiées au devoir de se sauver la vie, et de la conserver à un amant qui s'est perdu pour elle. »

L'exactitude de ces détails est confirmée par d'autres documents, notamment par le rapport du gouverneur Mylius rédigé en 1821, d'après les témoignages des survivants. On y lit que le *Saint-Géran*, bâtiment de la Compagnie des Indes, du port de 600 tonneaux, avait quitté Lorient le 24 mars 1744, à destination de l'Ile de France. Il portait à son bord comme passagers, MM. Villarmois, Guinée, de Belval, ingénieur, Gresle, de Brenhan, Dromar de Saumur, Mlles Caillou et Mallet, et, comme officiers, M. de la Mare, commandant, Malles, premier lieutenant, de Geramont, deuxième lieutenant, Longchamp de Mantendre, premier enseigne, Lair, deuxième enseigne et écrivain, et le chevalier Boëtte, enseigne surnuméraire. Après une traversée de cinq mois, il parvint, le 17 août, vers quatre heures de l'après-midi,

en vue de l'île. Le ciel était magnifique et rien ne faisait présager la catastrophe. M. de la Mare eut l'imprudence de confier la conduite du navire à ses jeunes lieutenants qui manœuvrèrent si mal, que le *Saint-Géran* toucha et se coucha sur le flanc. A cet instant, les lourdes lames d'un violent raz de marée l'assaillirent et la situation devint critique. La yole fut chavirée sur le pont et se brisa ; la chaloupe et le canot furent défoncés. Un radeau qu'on mit à la mer s'enfonça avec les soixante malheureux qui y avaient pris place. La nuit s'écoula dans ces angoisses. M. de la Mare manda l'aumônier qui prononça un vœu à Notre-Dame d'Auray et entonna l'*Ave Maris Stella* et le *Salve Regina*. Les hommes d'équipage, émus aux larmes, se jetèrent dans les bras les un des autres; Edme Carret, patron de la chaloupe, supplia le commandant d'enlever ses habits. Mais M. de la Mare s'y refusa, objectant « qu'il ne conviendrait pas à la décence de sa condition d'arriver à terre tout nud et qu'il avait des papiers dans sa poche dont il ne devait pas se séparer ». M. de Longchamp de Mantendre adressa-t-il la même prière à Mlle Caillou? On le présume. On l'aperçut qui embrassait les genoux de la jeune fille, l'implorait et s'efforçait de la dépouiller de ses vêtements en l'entraînant vers la mer, tandis que son camarade, M. de Géramont, tâchait de sauver pareillement Mlle Mallet. M. de Mantendre se précipita seul dans les flots, puis remonta et renouvela sa tentative. Ce fut la dernière scène que purent observer les survivants du *Saint-Géran*.

Tel est le drame qui a fourni à Bernardin de Saint-Pierre la catastrophe finale de son roman, dont tout le reste est d'invention.

Les jeunes filles du XVIIIe siècle, si elles ont été très ignorantes, ont été parfois bonnes, compatissantes, charmantes, par leur douceur, leur pureté. Elles semblent à ce point de vue revivre toutes dans ce type immortel que Bernardin de Saint Pierre a tracé d'elles, réunissant toutes leurs grâces et toutes les qualités exquises de leur bon cœur, dans cette jeune fille idéalement gentille et douce, vraie jeune fille du temps, ignorante peut-être, mais bonne et fière et moralement belle, cette Virginie qui emporta avec elle, dans le

naufrage de ses espérances, les traditions du siècle passé, faites de sentiments sans savoir, émanation touchante des cœurs, dont la voix dominait les faibles accents des intelligences féminines.

Dans les *Etudes*, les *Harmonies*, dans *Virginie*, Bernardin de Saint-Pierre a exprimé avec le plus de bonheur et d'intensité un sentiment relativement jeune dans l'histoire de l'expression artistique : le sentiment de la nature, c'est-à-dire l'impression que reçoit l'artiste devant le spectacle de l'univers sensible et pittoresque, la mer, les lacs, les forêts, les montagnes, les prés, les jardins, les coins rustiques, le ciel étoilé. Ce sentiment n'est pas naturel ; il est acquis, puisqu'on s'en est longtemps passé. Les sauvages, qui sont le mieux placés pour en recevoir les jouissances, ne paraissent pas le connaître. Homère, Hésiode, Théocrite et Virgile sont, dans toute l'antiquité, les seuls à l'avoir soupçonné. Les gens du moyen âge habitaient des castels merveilleusement situés au sommet des hauteurs, dominant les bois, les fleuves, les vallées ; ils ont fait les croisades, ils ont traversé les Alpes, l'Italie, la Méditerranée, la Grèce ; ils ont sillonné l'Orient, l'Egypte : ils n'en ont rapporté que quelques crocodiles demeurés suspendus à la Giralda de Séville où à Sainte-Waudru à Mons. Leur poésie descriptive est poncive, factice, d'école. Cette indifférence persista. Si Montaigne se rappelle la chute du Rhin à Schaffhouse, c'est pour regretter qu'elle gène la navigation. L'*Astrée* est à peine localisée. Descartes a parcouru l'Europe sans rien voir. Pascal a bien écouté « le silence de ces espaces infinis », mais ce fut tout. Il y a dans Racine une ode à Port-Royal qui est pittoresque, et un vers :

> Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

Molière a un vers aussi :

> La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie !

Boileau a plaint les noyers « du passant insultés ». La Fontaine seul a fait exception dans cette indifférence générale. Fénelon n'a décrit que des paysages de féerie, et Lesage,

même quand il conduit ses héros à Mexico, décrit peu. Ce sont tous gens de cabinet et d'intérieur, à qui François d'Assise n'a rien appris.

Voltaire, et surtout J.-J. Rousseau (lisez ses *Rêveries d'un Promeneur solitaire*) ont senti autrement ; et, d'une façon plus générale, le XVIII[e] siècle a connu et exprimé ce sentiment nouveau, l'admiration de la Nature. Il y a été conduit par l'esprit philosophique, critique, rationaliste : les premiers rapports de l'homme avec le monde extérieur se sont établis par l'observation scientifique. Buffon en trouva l'expression la plus noble. J.-J. Rousseau prit dans le paysage un des éléments de son émotion. Son aversion pour la société le rejeta vers la nature. Sa sensibilité, qui se refusa aux êtres, déborda sur les choses. Le réalisme est né de là. Mais s'il tarda à se produire, cette lenteur provint de la timidité des descriptifs, qui firent de la description un jeu littéraire et une gageure de distinction à outrance dans les plus humbles sujets. Et ils s'appelèrent Saint Lambert, Esménard, Chênedolle, Roucher, Le Mierre, Delille. Ils oublièrent d'être émus. Ils firent de la marqueterie, de l'ébénisterie. J.-J. Rousseau y ajouta le lyrisme.

Notez cette différence entre la qualité de ce sentiment d'autrefois, et ce qu'elle est aujourd'hui. Les *Rousseauistes*, à l'exemple de leur maître, reconnu ou non, projetèrent leur âme sur le monde, la lui prêtèrent, et mirent l'univers en conformité avec leur état. Dans les romans de la première moitié du XIX[e] siècle, les crimes se perpètrent par des nuits d'orage, et les fiançailles blanches veulent une fraîche matinée d'avril. Les étoiles, les fleurs, le corail, l'albâtre, la nacre, les lis, les roses, la neige, documentèrent tous les portraits de femmes dont ils symbolisent la grâce.

Aujourd'hui, ce n'est plus son âme que l'homme prête à la Nature. C'est l'âme de la Nature qu'il reconnaît et salue. Elle vit par elle-même. L'humanité est un accident dans la vie universelle, dans le Grand Tout que forment les mondes, et qu'il nous est donné de connaître pour prendre la notion de l'ordre, de l'harmonie, de la beauté. C'est comme un néo-panthéisme.

Bernardin de Saint-Pierre en eut l'intuition : mais cette harmonie de la nature, il en reportait la gloire plus haut qu'à la nature elle-même : il en remerciait le Créateur.



Passer de Bernardin à Berquin, c'est ne pas aller très loin. C'est quitter la vertu pour l'innocence.

Un jour de l'année 1784, une petite rue du quartier Montmartre, à Paris, offrait un curieux spectacle. Sous les fenêtres d'un hôtel garni, d'aspect tranquille, une épaisse litière de paille recouvrait le pavé, comme on fait pour les malades d'importance. C'étaient des enfants qui s'employaient à ce travail. Aux deux extrémités de la rue se tenaient d'autres enfants en sentinelles. Lorsqu'une voiture se présentait, ils se précipitaient au-devant et suppliaient le cocher de vouloir bien faire un détour. « Oh ! de grâce ! disaient-ils, ne faites pas de bruit ; notre ami est si malade, et nous sommes si inquiets ! »

Les conducteurs demandaient quel était ce grand personnage, dont la maladie causait tant d'anxiété. « Eh ! quoi, leur répondait-on, ne connaissez-vous pas l'Ami des Enfants, le bon M. Berquin ? »

L'Ami des Enfants : c'est bien sous ce nom qu'il faut honorer Arnaud Berquin. Il serait aujourd'hui oublié, s'il s'était tenu à son premier genre.

Né à Langoiran, dans le Bordelais, en 1749, d'une bonne famille bourgeoise dont divers membres figurèrent sans éclat au barreau et à l'armée, Berquin passa ses premières années à Bordeaux, où il se lia étroitement avec son compatriote et voisin Garat. Il quitta de bonne heure son ami et sa province, attiré, comme tant d'autres, par Paris. Ses débuts furent heureux. C'était le temps où la poésie pastorale de Gessner était dans tout son succès. Des poètes de très mince valeur, tels que Léonard, avaient su se faire un nom en imitant librement les poèmes du doux Allemand. Berquin fit paraître en 1774 (il n'avait pas encore vingt-cinq ans), un volume d'*Idylles*, que suivit bientôt, l'année d'après, un second recueil.

Sur les vingt-quatre pièces qui forment le recueil complet, treize sont imitées de Gessner, deux de Gerstemberg et de Wieland, et trois autres de l'Italien. Ce qui appartient en propre à Berquin dans ce premier livre, c'est la légèreté facile du vers, et la science du détail pittoresque. Au demeurant il a su conserver la naïveté artificielle de l'auteur allemand. Il a parfois des vers pleins et harmonieux, comme ceux qu'il prête au *Sénateur devenu berger* :

Mes ans vont s'écouler, aussi purs que tes ondes,
Dans le sein de l'éternité.

Il faut aussi noter, comme un présage, les deux pièces consacrées à l'enfance : *Le Petit Berger bienfaisant* et *Les Petits Enfants*. Il y a bien de la mignardise sans doute, mais parfois aussi un détail juste dans la peinture des deux enfants. Myrtil et Chloé, allant demander au dieu des bergers la guérison de leur père :

Il jouait avec moi,
Lorsque ce mal cruel vint attaquer sa vie.
J'étais sur ses genoux. D'une voix affaiblie :
« Ma fille, me dit-il, ma fille, lève-toi ;
Je me sens mal, très mal. » Une sueur soudaine
Couvrit son visage, il pâlit;
Il me remit à terre, et faible, sans haleine,
Malgré tous mes secours, il eut bien de la peine
A traîner ses pas vers son lit.

Le langage prend déjà un air enfantin par l'emploi alors à la mode, du marotisme.

Jà vieillissait l'automne...
L'air d'abord un petit, sommeille en paix profonde,
Si que ne trembloit feuille d'aucuns roseaux;
Puis brillent longs éclairs, bruyant tonnerre gronde,
Prolongé d'échos en échos.

Les *Idylles* rendirent célèbre le nom de Berquin, lorsqu'on représenta à l'Opéra la scène lyrique de J.-J. Rousseau, *Pygmalion*, ce fut lui que l'on chargea de mettre en vers la prose du philosophe genevois. Il en publia une édition de

luxe avec un frontispice et six vignettes de Moreau le jeune. Il y avait joint sa quinzième idylle : *l'Espérance*, qui fait un curieux panégyrique de Turgot.

« L'Ami du Laboureur est assis près du trône », s'écrie Berquin, et mêlant l'éloge du roi à celui du ministre :

> Grâce te soit rendue, ô notre jeune prince,
> Pour le choix bienfaisant qu'a su former ton cœur!
> Turgot faisait fleurir une vaste province,
> Tu veux que tout l'Etat lui doive son bonheur.

Mais déjà se coalisaient contre Turgot les intérêts lésés par la réforme des abus, et le poète adjure Louis XVI de soutenir contre ses ennemis le réformateur :

> Sourd aux clameurs de tes vils ennemis
> Soutiens de ton pouvoir son généreux courage...
> Donne, donne à Turgot ta pleine confiance:
> Vois comme les méchants en ont déjà pâli.

A une époque où les plus timides d'entre les littérateurs ne pouvaient se tenir de donner leur sentiment sur la politique, c'est la seule manifestation de Berquin dans ce genre.

Après un court séjour en Angleterre, d'où il rapporta les « Tableaux Anglais, choisis dans diverses galeries, traduits librement, des meilleures feuilles périodes, publiées en Angleterre depuis le *Spectateur*. » (l'ouvrage parut simultanément à Londres et à Paris en 1775). Berquin revint en France, pour continuer sa carrière poétique, et dès l'année suivante, il publia son joli volume de *Romances*.

Il nous est bien malaisé de comprendre aujourd'hui l'enthousiasme qu'excita à son apparition cette mince plaquette, ornée de six vignettes et d'un frontispice de Marillier. Des six romances qu'elle contient, les meilleures nous paraissent assez faibles.

> Condamnée à souffrir du jour de sa naissance,
> Orpheline en ses premiers ans,
> Isabelle veillait sur sa fleur d'innocence
> Chez un seigneur de ses parents.

Mais les *Plaintes d'une femme abandonnée par son amant auprès du berceau de son fils* eurent la vogue; l'*Almanach des Muses* de 1777 les reproduisit; et toute la France en répéta le refrain :

> Dors, mon enfant, clos ta paupière ;
> Tes cris me déchirent le cœur:
> Dors, mon enfant ; ta pauvre mère
> A bien assez de sa douleur.

L'*Innocence reconnue* n'émut pas moins les âmes sensibles, car elle retraçait les malheurs de Geneviève de Brabant, et le succès qu'elle obtint fut durable : on peut en lire des couplets, sous les estampes en couleurs, gravées pendant la Restauration, par Augustin Legrand.

Ainsi l'heureux Berquin avait su obtenir presque dès ses débuts une notoriété très honorable, et cependant il n'allait pas tarder à abandonner la romance pour le genre qui lui a valu une réputation meilleure. La douceur de son caractère le porta vers la littérature enfantine.

Le *Discours sur la Romance*, qu'il avait publié en tête de son volume de 1776, contient déjà à cet égard une phrase significative : « La romance, telle que je la conçois, entretenant dans les familles une douce correspondance entre les époux, et les pères, et les enfants, peut y conserver le goût de l'innocence et de la simplicité. C'est en portant cette vue d'utilité sur la Romance que j'ai songé à l'étendre un jour à deux classes de personnes trop négligées jusqu'ici par nos poètes : je veux dire les jeunes filles et les enfants ». A la vérité, le nouveau recueil de ses *Romances*, considérablement remanié et augmenté, qu'il fit paraître en 1788, ne réalise guère cette promesse, bien qu'un poème sur *Le Berceau* y soit consacré à l'enfant, et touche discrètement aux idées que reprendra Victor Hugo :

> Espoir naissant de la famille,
> Tu fais ton destin d'un souris :
> Que sur ton front la gaîté brille,
> Tous les fronts sont épanouis.

Ce fut grâce à la pratique des littératures étrangères qu'il trouva sa voie définitive.

Christian-Félix Weisse s'était fait connaître en Allemagne comme auteur dramatique, principalement par des adaptations de Shakespeare. Il se maria sur le tard, fut père, et les chansons de la nourrice de son fils lui donnèrent l'idée d'en composer pour l'enfance. Il en publia, en 1766, un recueil qui plut. Il se consacra dès lors tout entier à la littérature enfantine, et écrivit de petits contes fort goûtés pour l'*Abécédaire* illustré de Basedow. Un auteur du nom d'Adelung avait pendant quelques années publié une feuille hebdomadaire au profit des enfants indigents de la ville de Werdau. Elle cessa en 1774, et Weisse, à la sollicitation de l'éditeur, la continua sous le nom d'*Ami des Enfants*. Ce recueil se composait de petits drames variés et capables d'intéresser le jeune âge; les acteurs étaient des frères, des cousins, des amis. Le succès de l'ouvrage fut grand en Allemagne, et dix années de publication ne l'épuisèrent pas, car Weisse put encore faire paraître, de 1784 à 1792, une *Continuation de l'Ami des Enfants* qui eut de nombreux lecteurs et fut traduite en français par La Chaise. Ainsi Berquin trouvait à la fois le cadre, la forme, souvent même le fonds et jusqu'au titre de la publication qui allait faire sa gloire.

L'*Ami des Enfants* débuta à Paris en 1782, et continua à paraître régulièrement chaque mois par petits cahiers, pendant deux années. Ce fut un véritable journal ayant ses abonnés; Berquin en fut à la fois l'unique rédacteur et le propriétaire. Chaque numéro contenait des contes, des anecdotes, et au moins un petit drame ayant des enfants pour acteurs. Dès le début, on se passa les volumes de main en main, bientôt tous les enfants réclamèrent le journal; de Paris, la mode s'étendit à la province, et partout on connut le nom de Berquin et celui de l'Ami des Enfants : le titre de l'ouvrage parut convenir à l'auteur.

En 1784, Berquin réunit ce qu'il avait publié en un recueil dont la vente fut prospère, et qui fut aussitôt couronné par l'Académie. Bouilly, qui habitait le même hôtel que Berquin, et s'était attaché à lui avec tout l'enthousiasme de ses vingt

ans, nous a conservé ce souvenir : « Un jour que nous nous entretenions sous le feuillage, lui des nouvelles productions qu'il méditait encore, et moi du désir ardent que j'éprouvais de l'imiter, entre haletant et hors d'haleine, Ginguené, son ami, qui lui annonce que l'Académie française venait de lui décerner le prix d'*utilité*. Berquin, qui n'avait aucunement sollicité ce triomphe, ne put s'empêcher, malgré sa modestie, d'en être flatté. Son visage, d'une expression douce et pénétrante, se colora de cet incarnat que produit la vive émotion de l'âme ; il avoua sans détour que ce prix, librement décerné, lui devenait d'autant plus cher qu'il croyait l'avoir mérité. »

Berquin était alors au comble de sa réputation. La prospérité de l'*Ami des Enfants* lui avait assuré une honnête aisance, qui suffisait à ses goûts modestes. Dans le jardin du paisible hôtel qu'il habitait, et qu'un mur séparait du vaste hôtel d'un duc et pair de France, il aimait à se mêler en camarade aux jeux des enfants du quartier, qu'il pouvait ainsi observer. Lorsqu'il sortait, des acclamations juvéniles s'élevaient sur son passage, et le cri : « Voilà notre Ami ! » faisait accourir les gamins. Il n'était pas moins aimé et estimé de tous ses voisins. Il voulut alors faire venir auprès de lui sa mère ; il eut quelque peine à la décider. Il fit soigneusement préparer pour elle un appartement tout semblable à celui qu'elle occupait à Bordeaux. « Rien n'avait été négligé : la tapisserie de point de Hongrie, les vieux vases de porcelaine du Japon, le Christ d'ivoire sur un fond de velours noir encadré, la petite bibliothèque remplie de livres de dévotion et couronnée d'un buis benit, le lit en tombeau, la commode en gondole, et jusqu'aux écrans à manche d'ébène, représentant les Indes galantes et les fêtes d'Hébé, avec les airs notés de Rameau ». Tant de soins furent inutiles : au moment fixé pour son départ, sa vieille mère tomba malade, et elle mourut quelques jours après.

La douleur de Berquin fut telle qu'il fut à son tour atteint d'une fièvre maligne. Le célèbre Des Essarts, surnommé le Médecin des Enfants, n'osait répondre de rien. Ce fut une consternation dans le quartier Montmartre, parmi les jeunes-

amis de l'écrivain. Je vous ai dit quelle sollicitude les anima alors. Le septième jour fut celui de la crise, et Des Essarts dut passer la nuit au chevet de Berquin. « Le plus profond silence régnait dans l'hôtel ; tous les enfants du voisinage s'étaient distribué leurs postes et formaient trois différents groupes. Le premier se tenait à la porte de l'appartement du malade, l'oreille attentive, respirant à peine, attendant la moindre nouvelle, qu'il transmettait à l'instant même, et à voix basse, à un second groupe posté dans le jardin, au bas de l'escalier. Celui-ci la reportait de même à un troisième groupe établi à la porte de la rue, et qui courait à l'instant même répandre dans tous les environs, l'espérance ou la crainte, la joie ou la douleur. »

Berquin fut sauvé, mais il eut une convalescence longue et pénible. Ayant appris de Des Essarts que les fleurs et la musique étaient propres à combattre sa mélancolie, les enfants se cotisèrent aussitôt pour acheter des bouquets ; leur zèle alla même jusqu'à louer trois orgues de Barbarie qui vinrent jouer ensemble sous ses fenêtres. Berquin leur sut gré de l'intention qui le fit sourire pour la première fois depuis son deuil. Il eut heureusement de meilleure musique : les trois jeunes filles du duc son voisin, instruites par Des Essarts, firent porter près du mur une harpe et un piano, et la nuit, elles vinrent jouer et chanter les idylles et les romances de Berquin. Lorsque le poète, rétabli, put remercier ses trois jeunes bienfaitrices, il leur promit de « consacrer aussi ses veilles à l'aimable adolescence dont il était devenu le débiteur. » Telle fut l'occasion de l'*Ami de l'Adolescence*, qui vint bientôt continuer et compléter l'*Ami des Enfants*.

Il semble bien que l'invention n'ait pas été le vrai du talent de Berquin. Lorsqu'il eut clos la série de ses premières publications enfantines, pour lesquelles il s'était inspiré de Weisse, ce fut à la traduction libre et à l'adaptation pure des œuvres étrangères qu'il eut recours ; mais, il abandonna l'Allemagne pour l'Angleterre. Il fit d'abord passer dans notre langue l'*Introduction familière à l'étude de la Nature*, de Miss Trimmer. Cet ouvrage était trop aride, pour les enfants que Berquin avait habitués à l'agrément de ses contes et de ses

petits drames. Il le sentit lui-même et entreprit la traduction de *Sandford et Merton*, de Thomas Day.

C'était un singulier homme que ce Day. Esprit cultivé, ancien étudiant d'Oxford, il s'était fait recevoir avocat à Londres, mais il avait beaucoup plus étudié les œuvres de Rousseau, que la procédure anglaise. Un jour qu'un de ses amis lui disait : « Tiens, écrase cette araignée. — Non, fit-il, je ne crois pas en avoir le droit. Si quelque être supérieur disait à son semblable : Tue cet avocat; qu'en penserais-tu ? Et pourtant un homme de loi est bien plus nuisible pour beaucoup de gens qu'une araignée. » Il n'est pas surprenant qu'il se soit refusé à jamais plaider.

Il avait le cœur sensible, et s'éprenait successivement de toutes les jeunes filles qu'il venait à connaître. Il fut d'abord amoureux de la sœur de son ami Edgeworth, mais ils reconnurent tous deux au bout d'un an de cour qu'il y avait incompatibilité absolue entre une jeune femme du monde et un philosophe à qui ses principes défendaient de se peigner. Il résolut alors de se choisir une épouse digne d'un penseur, et il se rendit tout droit à une école de charité où il choisit deux orphelines, une brune et une blonde, qu'il fit élever à ses frais et selon ses idées. L'expérience ne fut pas heureuse : la première se montra si bornée qu'il fallut la placer chez une modiste, et la seconde, après avoir donné quelques espérances, se trouva décidément au-dessous de ce qu'on attendait d'elle ; il est vrai qu'elle avait été soumise à une dure discipline : les méchantes langues affirmaient que pour éprouver sa fermeté d'âme, Day tirait sur elle des coups de pistolet à blanc, et lui versait de la cire à cacheter brûlante sur les bras.

Ce double échec ne découragea pas notre homme, qui s'éprit d'Honora Sneyd; refusé par elle, il demanda aussitôt la main de sa cadette Elisabeth. Celle-ci, plus coquette, semblait hésiter. Pour la gagner, Thomas Day se résigna à enfreindre ses rigoureux principes : pendant tout un hiver, il apprit à Paris la danse et l'escrime ; dans son ardeur, il s'attachait les jambes entre deux planches pour les avoir plus droites. Hélas ! lorsqu'il revint à Londres, l'ingrate Elisabeth l'éconduisit. Le

pauvre Day, frappé cruellement, se jeta à corps perdu dans la littérature, et entama une campagne en faveur des colonies américaines soulevées contre l'Angleterre.

Il se trouva pourtant une jeune femme fort riche, qui s'éprit de lui et voulut l'épouser. Par un scrupule honorable, Day accepta à la condition que la fortune de sa femme restât à l'entière disposition de celle-ci, pour qu'elle fût libre de le quitter, si elle ne pouvait se soumettre à la vie de femme de philosophe. En revanche, il la traita sans ménagement et lui imposa une existence aussi rude que la sienne : il la faisait marcher dans la neige, en hiver, lui refusait une servante, et jusqu'à une harpe. « Nous n'avons pas droit au luxe, disait-il, quand les pauvres manquent de pain. » Son originalité se développait d'ailleurs chaque jour davantage. Lorsque, dégoûté de la politique, il résolut de se retirer à la campagne, il s'y construisit une maison dont il fit d'abord élever les murs sans aucune ouverture, se réservant d'y percer ensuite les portes et les fenêtres à sa fantaisie, par une excentricité semblable à celle qu'Hoffmann devait plus tard prêter au héros d'un de ses contes.

Day ne recueillit que des déboires dans ses tentatives d'exploitation agricole ; il fit beaucoup de bien autour de lui, et en fut payé par la méfiance et l'hostilité des paysans. Il se consola en écrivant l'*Histoire de Sandford et Merton*, où il formula son idéal d'éducation, opposant la simplicité honnête et courageuse du jeune Henri Sandford, fils de fermier, à la paresse égoïste de son condisciple, le petit *gentleman* Tommy Merton. La première partie, seule traduite par Berquin, fut publiée en 1786, la dernière en 1789, peu de temps avant la mort de l'auteur, et celle-ci fut en harmonie avec sa vie entière. Ayant pour principe que la douceur peut venir à bout de n'importe quel animal, il monta un jour un cheval non dressé, qui le jeta à terre et lui brisa le crâne.

Berquin avait promis à ses lecteurs la suite de *Sandford et Merton*, lorsque l'auteur anglais l'aurait publiée : promesse qui ne fut jamais tenue. En attendant, il traduisit encore un roman enfantin anglais : *le Petit Grandisson* (1787). Ce fut le dernier ouvrage de ce genre qu'il fit paraître : les événements

politiques allaient bientôt attirer violemment l'attention de tous, même des plus timides.

Nous avons vu Berquin saluer joyeusement, en 1775, le ministère réformateur de Turgot. Il accueillit avec autant de joie les débuts de la Révolution et les premiers actes de la Constituante, mais, devenu plus prudent avec les années, il évita soigneusement de mêler son nom à aucune manifestation publique. Il fut un des premiers rédacteurs du *Moniteur*, sous le voile de l'anonymat. En 1790, son ami Ginguené le poussa à collaborer à la *Famille villageoise*, journal d'instruction et d'éducation politique, destiné à répandre dans les campagnes les principes du parti constitutionnel. Avec Rabaut-Saint-Etienne (qui s'éloigna au bout d'un an), Cérutti et Grouvelle le dirigeaient, non sans succès tout d'abord. Par malheur, la fuite de Varennes, avec le retentissement terrible qu'elle eut dans l'opinion publique, abattit brusquement la popularité du parti, et ruina le libraire Desenne, dont la faillite fut sur le point d'entraîner la disparition du journal.

Cette fois, Berquin lui-même fut enveloppé dans l'impopularité de ses amis : le quartier Montmartre se refroidit à l'égard de ce complice des aristocrates, et plusieurs de ses jeunes amis, sur l'ordre de leurs parents, cessèrent de le saluer. L'âme tendre du conteur en souffrit cruellement. Il eut pourtant la joie d'un dernier témoignage de confiance : sur la proposition de la section Saint-Joseph, il fut proposé pour être nommé *instituteur* du jeune Dauphin, auprès de qui l'Assemblée voulait placer un homme chargé de l'élever dans les idées nouvelles. Berquin fut à la fois touché et effrayé de cette désignation : « Je suis perdu, dit-il à son fidèle Bouilly, car j'aimerai cet auguste enfant ! » Il s'abstint soigneusement de toute démarche, laissa la nomination officielle se porter sur un autre, mais une fois délivré de sa crainte, par une contradiction familière aux esprits timides, il laissa voir quelques regrets de n'avoir pas été choisi.

Il mourut doucement, le 21 décembre 1791, assez à temps pour ne pas voir recommencer, plus terrible et sanglante, cette Révolution qu'il avait crue terminée.

Berquin mérite de retenir un instant l'attention par son *Ami des Enfants* qui créa un genre neuf. Mais quelle est exactement la part qui lui revient en propre. Seule, une comparaison très approfondie avec les œuvres de Weisse pourrait donner les éléments d'une réponse, mais encore faudrait-il s'assurer des emprunts que l'auteur français a pu faire à la littérature enfantine anglaise : tâche immense, pour un bien mince résultat, et qui ne semble encore avoir tenté personne.

Rien de plus menu que le sujet d'un drame ou d'un conte de Berquin, et cela peut se résumer en quelques lignes. Prenez, par exemple, *le Petit joueur de violon :* un petit savoyard est loué pour faire danser quelques enfants riches ; il est bien reçu et comblé de gâteaux et de menue monnaie pour son vieux père ; le fils de la maison, un mauvais drôle, le dépouille, le bat et brise son violon ; sur quoi le père, survenant, comble de caresses les bons enfants et punit sévèrement le méchant. C'est d'une simplicité ingénue : aussi l'intérêt n'est-il pas dans l'intrigue, mais dans les détails : la paresse du jeune Charles, qui se fait faire par son petit cousin Saint-Firmin une version de six lignes, sa grossièreté envers les invitées de sa sœur, sa gourmandise, son égoïsme : et en opposition, la bonne humeur et la complaisance de Saint-Firmin, la politesse des jeunes demoiselles et leur bon cœur, et l'honnêteté, la candeur du petit Savoyard, voilà ce qui donne au drame l'intérêt et la vie.

Il en est de même des autres. Un méchant enfant a volé la levrette de ses amis, mais il vient à perdre une bague de grand prix que lui a confiée son père. Les amis trouvent la bague et la lui rendent, bien qu'ils aient des soupçons à son égard ; touché de leur générosité, il confesse sa faute, rend la levrette et deviendra meilleur : voilà la *Levrette et la bague*. — La petite Emilie, dont la mère est ruinée, veut aller glaner sur les terres du seigneur voisin : elle est grondée et malmenée par un garde-chasse brutal qui la traite de voleuse d'épis : les enfants du château s'intéressent à la *petite glaneuse*, que leur père reconnaît enfin pour la fille d'un de ses compagnons d'armes, et qu'il adopte en conséquence. — Ou encore, le petit Fabien, désolé de voir son père se remarier, et prévenu

d'avance contre sa belle-mère, est obligé de sentir qu'elle est très bonne et très digne d'être aimée : voilà l'*Ecole des Marâtres*. — Faut-il résumer la donnée de ce petit drame : les *Pères réconciliés par leurs enfants?* Le titre seul y suffit.

Ces sujets sont de tous les temps: il en est d'autres qui marquent l'époque, comme l'*Epée*, par exemple. Auguste d'Orval est un petit noble insolent et vaniteux ; le plaisir d'avoir reçu une épée lui tourne la tête, et il est prêt à dégainer contre tous les roturiers.

Heureusement son père se défie de ses emportements, et lorsque le petit gentilhomme veut tirer son épée pour en frapper ses camarades, il ne trouve en guise de lame qu'une longue plume de dinde, et fait rire à ses dépens. C'est que Berquin écrit pour une société où la noblesse joue toujours un grand rôle, mais où ses privilèges sont déjà discutés et condamnés par l'opinion publique. De là aussi, dans l'*Ami des Adolescents*, l'insistance avec laquelle il étudie la vie du jeune officier, les dangers de la vie oisive, de la paresse, du jeu. La vie militaire lui inspire successivement le *Congé*, l'*Ecole Militaire*, les *Jeunes officiers à la garnison*, le *Retour de croisière*. Mentionnons en passant, à la suite de ce dernier drame, un entretien sur *la guerre et la paix*, où Berquin prêche la paix universelle, et voudrait employer les armées permanentes aux travaux publics.

Quant aux contes, ils échappent à toute analyse par leur simplicité même et leur brièveté. Il faut signaler seulement de loin en loin, quelques vers qui y sont insérés, et en particulier le *Nid de Fauvettes*, si connu :

> Je le tiens, ce nid de fauvettes,
> Ils sont deux, trois, quatre petits. .

qui est peut être le chef-d'œuvre de Berquin poète. La douceur molle du vers et la mièvrerie du sentiment tournent ici en qualité, car c'est précisément ce que comprennent et goûtent d'instinct les enfants.

Le style a de singulières dissonances auxquelles ses modèles ne sont sans doute pas étrangers. Il sait à l'occasion

se montrer sobre et précis, pittoresque même dans le détail, ainsi dans ce petit tableau :

— La petite Louise était déjà allée à la campagne avec son père. Elle avait entendu les premières chansons des pinsons et des merles, et elle avait cueilli les premières violettes. Mais le temps changea encore une fois. Il s'éleva tout à coup un vent du nord violent, qui sifflait dans la forêt, et couvrait les chemins de neige. La petite Louise entra toute tremblotante dans son lit, en remerciant Dieu de lui avoir donné un gîte si doux, à l'abri des injures de l'air.

Le lendemain matin, lorsqu'elle se leva, ah ! tout, tout était blanchi. Il était tombé pendant la nuit une si grande quantité de neige, que les passants en avaient jusqu'aux genoux.

Comparez maintenant cet autre :

— Ils montèrent sur une colline du haut de laquelle s'étendait une perspective admirable. A droite, on découvrait une vaste forêt dont les extrémités se perdaient dans l'horizon. A gauche, on voyait s'entrecouper, dans un agréable mélange, de riants jardins, de vertes prairies, et des champs couverts de moissons dorées. Au pied de la colline serpentait un vallon, arrosé dans toute sa longueur par mille petits ruisseaux. Tout ce paysage était animé. Dans son immense étendue, on distinguait des pêcheurs qui jetaient leurs filets, des chasseurs qui poursuivaient des cerfs fugitifs avec leurs meutes aboyantes...

Quelle abondance d'épithètes banales, quelle mollesse générale d'expressions! Je crains bien que ce soit là le vrai style de Berquin.

Ce qu'il faut louer pleinement, en revanche, dans les petits drames, c'est la vivacité et le naturel même du dialogue. L'auteur a beaucoup écouté parler les enfants, — ceux de son époque, — et il a su retrouver leur langage.

Quant à ses idées, ce sont celles de son temps : l'homme est naturellement bon, et des enfants bien nés devront être portés à la vertu par leurs instincts, à moins qu'ils ne cèdent à de mauvaises influences. Berquin connaît pourtant à merveille tous les petits défauts des enfants, et les penchants qu'ils apportent avec eux dans le monde : paresse, étourderie, égoïsme, et il les exprime à merveille ; ce n'est peut-être pas très conséquent avec ses idées générales, mais c'est un illogisme fort heureux, car cela donne justement tout leur mérite à ses petites scènes. De toute son œuvre se dégage une impression de

doux optimisme. Il y a cependant des méchants et qui seront punis — les enfants sont de terribles justiciers — mais encore laisse-t-on espérer qu'ils se corrigeront.

Ne jugeons pas Berquin comme on fait des autres écrivains : il n'a pas écrit pour nous, mais pour les enfants : il faut l'avoir lu avant l'âge de dix ans, et faire effort pour retrouver ses impressions premières; il faut se souvenir qu'on a été attendri par les malheurs de la *Petite Glaneuse* ou du *Petit Joueur de violon*, et qu'on a ri de bon cœur lorsque le petit noble vaniteux tire contre ses amis son épée, dont la lame n'est qu'une plume de dinde!

Ne lui reprochons pas non plus ses fades imitateurs : c'est une injustice que le terme de *berquinades*, et ce n'est pas la faute de l'*Ami des Enfants*, si son disciple Bouilly a écrit tant de platitudes. Berquin a su amuser et instruire, conseiller, distraire, élever, intéresser les enfants. Les nôtres sont en droit d'envier leurs aînés, et de souhaiter pour eux-mêmes la venue d'un pareil Ami.



Enfin il est un nom qui nous retiendra un instant, parce que c'est celui d'un homme aimable et d'un conteur charmant, c'est Xavier de Maistre. Me direz-vous qu'il n'est pas français, parce que, quand il naquit à Chambéry, en 1764, Chambéry était ville de Savoie italienne? Lisez-le, écoutez-le, entendez cette langue si fluide, si pure, si spirituelle et si malicieuse, et osez dire que c'est un italien qui a écrit le *Voyage autour de ma chambre* : il est Français d'esprit et de cœur, et fût-il né à Chandernagor, il aurait droit à sa place chez nous, comme Grimm, de Ligne ou comme son frère Joseph de Maistre.

Le jeune Xavier, qui devait vivre quatre-vingt-neuf ans, était faible, lymphatique, indolent, et dans les premiers temps presque bête; ses camarades lui avaient donné le surnom de *Ban*, diminutif de baban qui veut dire lambin, musard.

Il alla d'abord à l'école communale; son grand frère Joseph, robuste, actif et énergique, avait pour lui une affection toute

particulière : les caractères opposés s'accordent, et Xavier avait besoin d'un protecteur.

A quatorze ans, il quitta l'école. C'était le temps de faire ses humanités. On le mit chez le curé de la Bauche, petit village du canton des Echelles ; il avait là, dans les environs, une tante, la comtesse Perrin d'Avressieux, qui le voyait souvent et rassurait sa mère sur sa santé.

Ce séjour fut pour lui décisif. Son esprit s'éveilla, les forces lui vinrent, et il se sentit enfin le digne frère de Joseph.

A dix-huit ans, il avait terminé ses études. Il entra comme cadet dans un régiment d'infanterie de marine qui tenait alors garnison à Chambéry et qui s'appelait le Réal Navi. Au bout de trois ans, en 1784, la garnison changea, et le régiment passa les Alpes pour aller prendre ses quartiers à Alexandrie, en Lombardie, à 65 kilomètres de Turin — cette Alexandrie *de la Paille* que les Italiens fortifièrent hâtivement au XIIe siècle, pour tenir en respect les partisans de Frédéric Barberousse établis dans Pavie.

Xavier suivit son régiment, mais avec deux jours de retard ; voici à quelle occasion.

Le 4 juin 1783, les frères Montgolfier lancèrent à Annonay, qui était leur pays natal, le premier aérostat. Ce fut partout une grande agitation des esprits à la nouvelle de ce vol humain dans les airs. A Chambéry comme ailleurs, on s'en occupa fort, et un groupe de jeunes gens, dont était Xavier, se mit en tête de construire un ballon et d'organiser une ascension. Les meneurs de l'entreprise étaient un jeune ingénieur, Louis Brun, Xavier de Maistre, et un ami qui avait plus de fonds que de surface, le chevalier de Chevelu, qui soutint l'entreprise, mais ne fit pas l'ascension, parce que sa mère le lui défendit.

Qui payerait le ballon et les frais de l'expérience ? C'est Xavier qui fut chargé de rédiger le prospectus pour la récolte des souscriptions. Ce fut là sa modeste entrée dans le domaine des lettres. Beaumarchais, avec qui Xavier de Maistre eut aussi en commun la passion des inventions, en eut une semblable.

Il est joli, d'ailleurs, ce prospectus qui sollicite spirituellement les poches, qui trace de vastes tableaux des progrès de l'esprit humain, à la Condorcet, et qui fait des grâces devant les dames, toujours chères à Xavier. C'est un chapitre de l'histoire des ballons. Xavier touche d'abord la fibre de l'admiration et de l'émotion, il chanta son *Illi robur et aes triplex*.

« Qu'on se transporte par la pensée au château de la Muette dans ce moment où deux hommes intrépides disaient pour la première fois: « coupez les cordes ! » et les premiers de leur espèce, suspendus à une frêle machine, planaient sur les têtes de cent mille spectateurs palpitants. »

Il y avait un savant chez cet écrivain qui fut aussi un chimiste, un poète et un peintre. Ses prédictions sur l'électricité sont à noter, et ce jeune homme avait un esprit de juste divination.

Il avait confiance dans la prompte solution du problème de la direction des ballons non par l'action *de l'air*, mais par l'action *sur l'air*, et il glorifia éloquemment le nom de Montgolfier « inconnu un instant avant d'être immortel ! »

On fit une relation de ce voyage, et c'est encore Xavier qui en fut chargé : c'est son second ouvrage. C'est un vivant tableau de la vie provinciale d'alors.

Devant la foule et les toilettes claires des dames installées sur l'estrade, le ballon s'enlève ; Xavier, qui s'était caché pour partir malgré ses parents, sort de sa toile, prend un porte voix et crie, selon la promesse du prospectus : « Honneur aux Dames ! »

Du haut de son ballon, Xavier avait aperçu son régiment qui partait pour Alexandrie, au son des fifres. Deux jours après, il quitta à son tour sa ville natale et rejoignit son bataillon. Il demeura à Alexandrie jusqu'en 1787, puis passa à Turin, où il était, quand éclata la Révolution Française. Elle surmonta les Alpes, se précipita sur l'Italie, Xavier fut entraîné par la première vague jusqu'à Bologne ; il revint l'année d'après à Turin, tandis que son frère Joseph s'enfuyait à Lausanne. En 1798, le Piémont fut envahi par les Français,

Charles-Emmanuel IV dut abandonner son royaume de Savoie et se réfugier en Sardaigne. Xavier alla à Aoste chez son beau-frère, M. de Saint-Réal. C'est là qu'il vit le Lépreux. C'est là aussi qu'il se perfectionna dans l'étude des lettres en travaillant avec les pères barnabites du collège.

Peu de temps après, il prenait du service dans l'armée russe commandée par Souvarow, le suivit et fit la bataille de Novi, le 15 août 1799. Souvarow voulut alors opérer sa jonction en Suisse avec Korsakow. Il fut repoussé par Masséna, vaincu à Zurich, disgracié par le gouvernement, et rappelé en Russie. Xavier s'était attaché à lui, il le suivit, peut-être pour sortir honorablement d'une guerre avec les Français qu'il ne détestait pas. Plus tard, à Saint-Pétersbourg, on appela cette retraite une désertion. Pour régulariser sa situation, n'étant pas sujet russe, il fit signer sa démission par le prince Dolgorouki, et se trouvant sans ressources, il se fixa à Moscou, où il peignit des tableaux pour vivre.

Il vécut ainsi jusqu'en 1805. Son frère Joseph avait été nommé ambassadeur du roi de Sardaigne à Saint-Pétersbourg, et son crédit auprès du ministre Tchitchagoff put assurer un poste dans l'administration de la marine à Xavier, qui devint même conservateur de la bibliothèque et du Musée de l'Amirauté à la suite d'une visite qu'il fit en course à son frère. Joseph a joliment conté ce déplacement dans une lettre à leur autre frère Nicolas.

Le 12 décembre 1807, il fut promu lieutenant-colonel, et colonel le 16 août 1809.

Quand la Russie fit la guerre de Perse en 1810, l'ancien officier de Chambéry reprit du service ; il prit part à la poursuite du chef Shah Aali dans l'expédition du Tabassaran. Il se distingua et paya de sa personne. Au siège de la forteresse Akhaltzich, il eut le bras droit traversé par un coup tiré à bout portant.

La nouvelle de sa blessure émut la Cour, où le jeune Savoyard s'était fait des amitiés par son charmant caractère. Au moment où elle fut annoncée, une demoiselle d'honneur pâlit, tomba à la renverse et s'évanouit. A son retour, Xavier fut touché par cette douleur dont il était l'objet, et il demanda

en mariage cette sensible personne, Mlle Zagriatski, sœur d'un chambellan.

A ce moment, en avril 1812, la guerre éclatait, déclarée par les alliés à la France, pour laquelle l'ère de l'expiation sonnait. Xavier fut incorporé dans le régiment de Bagration, et l'ordre de partir arriva avant que le mariage ait pu être célébré. Il fallut se contenter de fiançailles solennelles faites chez une tante de la future, la comtesse Chakaskoï.

Pendant ce temps, l'empereur Alexandre, sur le point de partir, formait son état-major. Quand passa le nom de l'officier Xavier de Maistre, le tzar dit :

— Celui-là part avec nous.

Il partit. Arrivé à Vilna, il écrivit à son frère Joseph, le 21 décembre 1812, cette lettre qui fait un tableau poignant de la Russie mise à feu et à sang.

« — Je ne puis te donner une idée de la route que j'ai faite. Les cadavres des Français obstruent le chemin, qui depuis Moscou jusqu'à la frontière (environ huit cents verstes) a l'air d'un champ de bataille continu. Lorsqu'on approche des villages, pour la plupart brûlés, le spectacle devient plus effrayant. Là les corps sont entassés, et, dans plusieurs endroits où les malheureux s'étaient rassemblés dans les maisons, ils y ont brûlé sans avoir la force d'en sortir. J'ai vu des maisons où plus de 50 cadavres étaient rassemblés, et parmi eux, trois ou quatre hommes encore vivants, dépouillés jusqu'à la chemise, par quinze degrés de froid. L'un d'eux me dit : « Monsieur, tirez moi d'ici ou tuez moi ; je m'appelle Normand de Flageac, je suis officier comme vous. » Il n'était pas en mon pouvoir de le secourir. On lui fit donner des habits, mais il n'y avait aucun moyen de le sauver ; il fallut le laisser dans cet horrible lieu. Un comte Berzetti de Turin s'est dit mon parent et m'a fait demander des secours. Je lui ai envoyé aussitôt et mon cheval et un cosaque pour l'amener, mais le dépôt des prisonniers était parti ; je ne sais ce qu'il est devenu. (Je le fais chercher de tous côtés.) De tous côtés et dans tous les chemins on rencontre de ces malheureux qui se traînent encore, mourant de faim et de froid ; leur grand nombre fait qu'on ne peut pas toujours les secourir à

temps, et ils meurent pour la plupart en se rendant aux dépôts. Je n'en voyais pas un, sans songer à cet homme infernal qui les a menés à cet excès de malheur. »

Après la guerre, il fut envoyé à Abo, en Finlande, comme inspecteur militaire des forts. En 1817, son frère Joseph quitta son ambassade ; en 1821 il mourait à Turin.

Ce fut une grande douleur pour Xavier ; il avait voué à son frère et parrain une grande affection qui touchait au culte.

Un malheur ne vient jamais seul. Ses enfants étaient chétifs et malades. Il quitta son habitation du quai de la Moïka, à Saint-Pétersbourg, et les conduisit dans le midi pour rétablir leur santé (1825). Il traversa l'Allemagne, la Suisse, et arriva à Bissy, chez son frère Nicolas, où il rencontra Lamartine devenu son parent par alliance. C'est alors que le poète fit la pittoresque description du domaine de Bissy, dans sa Correspondance, et en outre, composa la belle *Harmonie* qu'il dédiait à son ami et parent:

Salut au nom des cieux, des monts et des rivages, etc.

M. le comte de la Chavanne donna au château de Leysse, une fête en l'honneur de Xavier, qui continua ensuite sa route et descendit jusqu'à Naples. Il avait déjà perdu deux enfants ; les deux derniers moururent aussi, et le pauvre père revint en proie au désespoir. Il repassa par Chambéry, traversa Paris où il vit Sainte-Beuve, et où Dantan fit son buste.

Il y reçut un accueil des plus sympathiques. Il fut très surpris de s'y trouver célèbre. Il avait vécu assez étranger au mouvement littéraire, et il connaissait peu les ouvrages modernes. Quand il les parcourut, il fut très inquiet de trouver dans quelques-uns une langue nouvelle. — « Pourtant ce qui me tranquillise un peu, ajoutait-il, c'est que, si l'on écrit autrement, la plupart des personnages que je rencontre parlent encore la même langue que moi. » (*Magasin Pittoresque*, août 1853). Paris l'enchanta. Il écrivit ses impressions qui sont un piquant tableau de Paris.

Sa chère Sophie mourut le 30 septembre 1851. Il ne lui sur-

vécut guère. Mme de Maistre morte, il brûla tous ses papiers, comme si, sa vie terminée, il eût voulu anéantir jusqu'aux derniers confidents de ses joies et de ses deuils. Peu après, il s'éteignit à Saint-Pétersbourg, le 12 juin 1852, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Lamartine l'a vu quand il avait soixante-dix ans ; il a fait son portrait; c'est celui d'un vert vieillard, et il justifie le mot spirituel du poète des *Harmonies*, quand il disait un jour : « Il s'est conservé dans la glace de Russie. »

Il a peint lui-même ses traits sur une miniature qui appartient à son petit-neveu, le comte Amédée de Foras, et qui est au château de Thuyset, près de Thonon. Sur ce médaillon, Xavier a l'air avenant; les cheveux sont plutôt longs, négligemment ébouriffés; de petits favoris estompent le bas des joues ; le front est haut, droit, le nez régulier, un peu fort, la lèvre supérieure avance et donne à la physionomie un air de bonté ; le menton est petit, rond ; les sourcils sont légèrement contractés, et répandent sur la figure une expression complexe de timidité et de ténacité, avec un peu de tristesse marquée par le pli au coin des narines.

C'est bien l'homme qu'on se figure et que ses écrits révèlent, avec ses sentiments complexes et ses contrastes, rêveur et actif, galant et fidèle, et n'apportant de persistance que dans la modestie aimable de son commerce.

Petit Senn a conté sur lui une amusante anecdote qui peint au vif notre *circumvoyageur*, comme disait Joseph pour désigner l'auteur du *Voyage autour de ma chambre* ; il prétendait donner à ce néologisme droit de cité dans la langue française, à côté de *circumnavigateur*. Joseph avait dit à Xavier : « Il faut aller te confesser. » Il y alla ; les désirs du grand frère étaient pour lui des ordres. Il vint trouver le curé de la Saussaye avec un petit papier. « Qu'est-ce là ? dit le prêtre. — C'est la liste de mes péchés. — Oh ! comme elle est courte ! — Hélas ! ce sont des têtes de colonnes ! des têtes de colonnes ! » Le mot est drôle et constate autant de bonhomie naïve que de malice.

Ce soldat écrivain fut aussi un peintre. « Que la peinture est un art sublime ! » s'écriait-il. Il s'en mêlait, à vrai dire,

mais avec son ordinaire modestie qui lui faisait écrire : « le marquis de Lagna qui peint des croûtes comme moi. »

Et ce peintre était un savant, très épris de sciences. Il y a de lui un *Traité des couleurs* selon la chimie, qui est encore inédit. Nous avons vu comment dès vingt ans, l'invention des Montgolfier le passionna. Il garda ce goût toute sa vie. Quand il revint en Savoie, en 1825, il avait 62 ans ; un soir chez M. de Chavanne, la compagnie faisait un tour de parc après le dîner ; tout à coup on s'aperçut que Xavier n'était plus là ; il avait été laissé en route. On le cherche, on le trouve accroupi près de la margelle du bassin, occupé à jeter et à faire travailler sur l'eau de petits insectes, des puces d'eau, *disticus marginalis*, qu'il n'avait jamais vues que là et en Géorgie. Ce trait était digne de La Fontaine assis, sur le pavé de la Cour de Versailles pour observer les fourmis. Il y a du La Fontaine dans Xavier de Maistre. C'était son auteur préféré ; quand il est de loisir, il récite par cœur une des fables du bonhomme; et, comme Jean aussi, il avait composé son épitaphe :

— Ci-gît, sous cette pierre grise,
Xavier qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la bise,
Et pourquoi Jupiter tonnait.
Il fouilla maint et maint grimoire ;
Il lut du matin jusqu'au soir,
Et but à la fin l'onde noire,
Tout surpris de ne rien savoir.

Les recherches scientifiques occupèrent une part de son temps, et les mémoires de l'académie de Turin, comme la Bibliothèque Universelle de Genève, renferment bon nombre de ses travaux sur l'oxyde de l'or, sur les taches du crystallin, — voyage autour de la chambre de l'œil, dit Sainte-Beuve.

Tout en faisant sauter les puces d'eau du parc de Leysse « qu'il n'avait jamais vues ailleurs sinon en Géorgie », Xavier de Maistre devait se reporter par l'imagination à ces années de sa jeunesse, où il fit la campagne du Caucase, en 1810. Quel voyage enivrant, pour un peintre, un artiste, un

poète et un écrivain tout à la fois! Nous n'entreprendrons pas ici de dire le charme exotique, le pathétique, la vigueur de ce drame qui s'appelle *Les Prisonniers du Caucase*, avec ses paysages copiés d'après nature, ses costumes et ses coutumes rapportés de là-bas, la peinture très observée des mœurs, les caractères mis en saillie avec un relief puissant, Kascambo, qui passe par toutes les phases de l'espérance au découragement, âme sensible qui souffre du meurtre nécessaire de l'enfant d'Ibrahim, esprit droit que les Tchetchenges eux-mêmes prennent pour arbitre de leurs disputes ; ou encore le Tchetchenge défiant qui garde le fugitif sur son toit et ne le rend que contre monnaie échangée à distance ; mais surtout Ivan, cet Ivan Smirnoff, c'est-à-dire Jean le Doux, plaisante paraphrase pour désigner cet expéditif vengeur, qui abat si allègrement le geôlier en chantant son petit air *Hai luli, hai luli!* Et quel décor à toute cette action! Combien cela est plus net, plus profondément étudié et marqué que dans Bernardin de Saint-Pierre, dont Xavier de Maistre est plus éloigné, qu'il ne l'est de Mérimée.

Xavier de Maistre excelle dans ces récits de guerre qui reflètent sa vie de soldat, comme ses autres œuvres d'une note plus sensible sont le miroir de sa vie privée. L'officier avait un beau brin de plume au bout de son sabre, et il revenait de ses campagnes, la mémoire chargée de souvenirs, d'images, de scènes, dont il n'utilisait pas tout, mais qui lui fournissaient des sujets à la mode, en ce temps de guerres et de représailles. Tous les auteurs du temps et du pays en traitaient de semblables. Karamzine mettait toutes les vigueurs de sa palette dans la peinture des guerres tartares ; Joukovsky entonnait le clairon de l'épopée pour chanter l'invasion des Français en Russie, qui inspirait aussi de beaux accents au soldat poète Batiouchkov, et Xavier de Maistre, par ses œuvres françaises, semblait faire école dans la littérature russe, puisque sept ans après la publication de sa nouvelle, son neveu par alliance, l'illustre Pouchkine, allait, parmi les genres nombreux qu'il aborda, exceller avec le genre des *Prisonniers du Caucase*, dont il donna comme un reflet dans son poème : *Le Prisonnier du Caucase*.

Ces histoires de prisonniers de guerre étaient attachantes à une époque où le cas était si fréquent. La publication de quelques papiers inédits de Xavier de Maistre a montré quelle place les sujets de cette sorte occupaient dans ses travaux de plume. Il faut désormais placer parmi les plus saisissants et les plus frappants tableaux de la trop fameuse retraite de Russie *L'Histoire d'un Prisonnier Français*, de Xavier de Maistre, publiée il y a vingt ans. Jamais on ne donnera une sensation d'angoisse et de froid comparable à celle qu'on ressent en lisant les péripéties par lesquelles passe ce malheureux, dépouillé par les cosaques, et laissé à demi nu dans la neige, un pied gelé. Ce n'est qu'un fragment, mais il est achevé. Il y a un épisode près d'une isba où les prisonniers se partagent un vieux cheval, que leur a donné en pâture un officier compatissant : c'est un croquis vibrant, pris sur le vif, d'une émotion intense, et tout plein d'une grande sympathie pour les Français.

Xavier de Maistre s'était encore exercé aux récits d'évasion par l'histoire récemment publiée d'un jeune Kahn, prisonnier des Russes pendant l'expédition de Géorgie. Il décrit bien agréablement à son propos les manœuvres agiles des excellents cavaliers du pays et leurs fantasias.

Ces récits sentent leur cru, ce sont des pages d'Orient où la ruse est perspicace à proportion des dangers et des rigueurs de la servitude. *Les Prisonniers du Caucase* en sont une version nouvelle et plus achevée, d'un intérêt poignant ; il y passe le frisson tragique, et l'œil conserve longtemps le reflet de l'éclair de la hache.

Reber a mis en musique la douce complainte que chante Ivan pour saisir son arme. Elle est joliment versifiée. Xavier de Maistre a raillé les poètes, « ces gens qui ont quelque chose dans le poignet pour changer la prose en vers, à mesure qu'elle passe par là pour se rendre de la tête sur le papier ». Il avait tort de se plaindre, car il aurait pu s'y essayer avec moins de bonheur. Ses traductions des fables de Kriloff sont avenantes, sauf quand il ajoute des diatribes contre Voltaire, et l'on a souvent cité avec faveur les gracieuses strophes de sa ballade: *Le Prisonnier et le Papillon:*

Colon de la plaine éthérée,
Aimable et brillant papillon,
Comment de cet affreux donjon,
As-tu su découvrir l'entrée?
A peine entre ces noirs créneaux
Un faible rayon de lumière
Jusqu'à mon cachot solitaire
Pénètre à travers les barreaux.

Les sentiments les plus délicats, l'affection conjugale et paternelle, l'amour de la liberté et de la nature y revêtent une forme charmante, doucement mélancolique, sans éclat ni aigreur. Ce sentiment à demi voilé est le grand charme des romans de Xavier de Maistre, dont au demeurant la qualité maîtresse reste celle d'être un peintre, même quand il a la plume à la main. C'est un observateur, un voyant qui fait voir, un esprit foncièrement concret. Il semble qu'il copie ses descriptions, ses scènes, ses paysages d'après le modèle intérieur dont l'image apparaît, nette et déterminée, sur l'écran de son imagination. Sa correspondance abonde en peintures et en panneaux qui le placent, comme avaient déjà fait ses contes, au premier rang parmi nos descriptifs et nos intuitifs.

Au nombre de ses voyages, à lui qui parcourut l'Europe en tous sens, il faut mettre à part deux excursions d'un caractère original, qui ne furent pas au long cours, et dont l'itinéraire ne dépassa pas les quatre murs de sa chambre. C'est le *Voyage autour de ma chambre*, suivi de l'*Expédition nocturne autour de ma chambre*. Le premier parut en 1794, la suite fut éditée en 1825. On sait le sujet, dans toute sa mince ténuité. Pour occuper l'ennui de ses arrêts, il entreprend l'inspection de sa chambre, et en prend l'occasion de nous parler de tout à propos de rien, à propos de son lit, de son fauteuil, de sa robe de chambre, de son brosseur, des estampes sur les murailles, des livres de la bibliothèque, du buste de son père placé sur le bureau, des tiroirs qui sont dans la table, des lettres et des reliques qui sont dans les tiroirs. C'est un caquetage charmant.

L'Expédition Nocturne est une méditation au moment de quitter sa chambre pour fuir devant les progrès envahissants

de la Révolution. Ce petit livre, par le ton, le sujet, le gracieux bavardage et le décousu aimable, ne fait qu'un avec l'autre.

A eux deux, ils sont un babillage exquis, plein d'agrément, d'un style affable et sûr, de tons variés. Tantôt la note est enjouée, spirituelle, tantôt elle est grave, éloquente. C'est tour à tour Swift ou Charles Lamb, La Bruyère ou Marivaux, Montaigne et Pascal effrayé par l'infini. Les grands spectacles des cieux, les graves problèmes de la destinée, l'émeuvent et lui inspirent des pages de belle allure. Dans la cellule où il est retenu, sa vaste pensée fait entrer le monde. Il discute à la façon de Kant sur les lois de notre entendement. Sur la raison, sur les notions de temps, il a des vues larges et des expressions d'une belle poésie. Il agite toutes les questions mystérieuses que fait surgir la réflexion devant la vie et la mort: il n'explique rien, il ne résout rien, mais son doute est vaillant et fort, et il échappe au découragement par l'espoir et la confiance dans l'âme immortelle et la bonté divine.

Si la métaphysique tourmente parfois notre charmant conteur, la psychologie l'amuse et il y excelle. Il invente la théorie de l'*Autre* et de la *bête*, dans laquelle l'homme est fait de trois principes, le corps, l'âme et la *bête*, ou l'âme dans ses moments d'inconscience. Lisez à ce sujet le dialogue de la bête et de l'âme un matin, au réveil, quand le soleil dore déjà le mont Viso. Lisez la page émue sur la mort d'un ami; sa dissertation sur le patriotisme, apologie déguisée de son exil; et surtout ses madrigaux aux dames, ses chastes peintures de l'amour en époussetant le portrait de Mme de Haut-Castel, ou en pensant à Rosalie debout sur un tertre verdoyant. Tout y est aimable, mesuré, frais et délicat. C'est de l'excellente idylle. Amant rebuté, il ne dérange pas toutes les divinités de l'Olympe, il sourit, disserte sur l'optique des portraits de face, et écrit ce chef-d'œuvre, la *Page de la Rose* et cet autre, la *Voisine à la fenêtre*. Il ne se peut pas d'ouvrage plus accompli, plus poli, plus réservé. C'est d'un humour fin et affable, d'un esprit souriant, d'un marivaudage sans afféterie et d'une forme impeccable. C'est le livre des délicats.

CHAPITRE IV

Le Théâtre.

Différence entre le théâtre du XVIIIe siècle et celui du siècle précédent. — La Formule nouvelle du drame. — DIDEROT. — VOLTAIRE. — Divers. — CRÉBILLON, le père et le fils. — Théâtre de la terreur.
REGNARD. — MARIVAUX. — Piron. — Collé. — SEDAINE.
BEAUMARCHAIS. — Dancourt. — Campistron. — Danchet. — La Grange-Chancel. Destouches. — La Chaussée. — Alain. — Boissy. — Saint-Foix. — D'Allainval. — La Noue. — Saurin.
Gresset. — Carmontelle. — Desmahis. — Arnaud. — De La Touche. — De Belloy. — Rochon de Chabannes. — Palissot. — Ducis. — Les Poinsinet. — Fagan. — Desforges. — De Bievre. — Maillot. — O. de Gouges. — Fabre d'Églantine. — Collin d'Harleville. — Andrieux. — Hoffmann. — Laya. — Théâtre Révolutionnaire.
Raynouard. — Bouilly. — De Jouy. — Marie-Joseph Chénier. — Lanceval. — Arnault. — Etienne. — Duval. — Picard. — Nepomucene Lemercier. — Brifaut. — Pixérécourt.
La Comédie Italienne.
Le Théâtre de la Foire. — Favart et l'Opéra-Comique.
Le Théâtre de Société.
Le Théâtre au Collège et au Couvent.
Organisation matérielle du Théâtre. — Les Spectateurs sur la scène. — La Scène libre. — Costumes et Décors. — Acteurs et Actrices célèbres.

Le théâtre est l'image de la société. Il est plus rare de voir une œuvre dramatique influer sur les mœurs, que les mœurs inspirer les auteurs. L'évolution du genre théatral est une évolution sociale. Sous Louis XIV, nous l'avons vu, la population se divisait en trois parts, dont l'une, la plus considérable, était nulle et non avenue. En haut, quelques milliers de privilégiés, qui vivent dans le faste et le rayonnement d'or du Roi Soleil, qui logent dans de superbes hôtels ou châteaux, sauf le temps qu'ils passent à la cour, et durant lequel ils occupent de pauvres et incommodes soupentes à Versailles; ce sont les grands seigneurs, les nobles, les heureux de la terre. Au-dessous, l'épaisse bourgeoisie qui travaille, vend, afferme, juge, trafique et fait la besogne matérielle de la vie publique. Et tout au fond, dans l'éloignement, la tourbe anonyme du populaire grouille confuse et

diffuse, obscurément, sans importance et sans nom. Pour construire Versailles, à cause des marais et du surmenage, il mourait une centaine d'ouvriers par semaine ; on les emportait clandestinement dans des tombereaux. Cela ne comptait pas. Cette masse, qui remua souvent au moyen âge, aura ses émeutes et ses révoltes de plus en plus fréquentes et graves, durant tout le cours du XVIIIe siècle (voir Barbier, *Journal*) jusqu'à la secousse finale, qui, le 14 juillet 1789, fera tomber la Bastille depuis longtemps ébranlée.

Le XVIIIe siècle est un siècle à bascule.

Les grands descendent.

Les petits montent.

Quand le siècle finit, ce sont les petits qui sont au-dessus.

Le théâtre fait de même.

A l'ordre social, tel qu'il était sous Louis XIV, correspondait la division nette des nobles et des ignobles, des précieux et des bourgeois, des aristocratiques distinctions et des plates trivialités. Tel peuple, telle scène.

Au siècle suivant, les princes et les seigneurs se retirent, se font plus modestes, ôtent le casque à panache, découronnent la tragédie altière; parallèlement, les bourgeois haussent le ton, s'enrichissent, ont de belles vaisselles et des collections rares, raisonnent de tout, occupent les emplois importants dans l'Etat, et M. Jourdain n'est plus ridicule en s'habillant chez le premier faiseur. L'aristocratie de l'argent rivalise avec celle de la naissance, et le grand seigneur déplumé ou fatigué, consent à s'asseoir à la table du marchand ou du financier, à lui demander sa fille, et comme celle-ci est fort riche, et qu'il ne veut pas laisser passer l'occasion, il veut l'épouser tout de suite, bien qu'elle n'ait que trois ans, (mariage du marquis d'Oyse, etc.).

Et à l'horizon, les bataillons serrés du populaire apparaissent, masse encore confuse, en marche vers l'aube.

Le théâtre du XVIIIe siècle nous dit tout cela et raconte le bouleversement.

La tragédie s'humilie, s'abaisse.

La comédie se hausse.

Les deux genres jadis opposés, hostiles, irréductibles, voi-

sinent, fraternisent, fusionnent : Scapin prend Agamemnon sous le bras, et le cothurne prête ses talons au socque. Achille se permet de sourire, et Dorine a des chagrins touchants. Le siècle précédent jaugeait et cataloguait les espèces : tout le rire par ici, toutes les larmes là-bas. Le siècle suivant les réunit, les confond, admet que le même personnage peut avoir dans sa vie des successions de moments gris et moroses, ou souriants et roses, et les lui permet à la scène. Comme le roman, qui, de précieux ou burlesque devint véritable et vraisemblable, le théâtre, de précieux et tragique, ou de trivial et comique, devint l'image simple et fidèle de la réalité : à ces deux genres de convention succéda celui qui dure encore de nos jours, le *drame*, appelé d'abord, du nom de ses ascendants directs, *tragédie bourgeoise* ou bien *comédie larmoyante*.

« Molière, disait Destouches, ne nous a laissé que le désespoir de l'égaler. » Et il songea à des choses nouvelles. La Chaussée fit de la comédie sensible, mal écrite, mais intéressante par le souci de faire vrai, de renoncer à la peinture des ridicules d'exception, qui sont comme des maladies morales. C'est le genre de ses comédies *La Fausse Antipathie* (1733) et *Mélanide* (1741). Marivaux, sans étalage de réalisme, avec une émotion sans emphase, dans *La Mère Confidente* (1735) et la *Femme Fidèle* (1755), réalisa le mélange de la gaieté et du pathétique. Ils ne rédigeaient point de traité ni de théorie; ils imprégnaient la comédie de sensibilité, parce que c'était la mode. Ce fut Fontenelle qui le premier esquissa la poétique nouvelle, destinée à allier l'intérêt puissant de la tragédie à la grâce simple de la comédie. Il s'exerça dans ce genre, écrivit inutilement des pièces qui ne furent pas jouées, *Macate* (1722), *Le Testament* (1731), *Henriette* (1740), etc., et leur donna une préface qui est un manifeste. A son sens, ce sont les situations qui distinguent les genres dramatiques. Des actions sont particulières aux princes, d'autres sont celles des simples citoyens ; d'autres enfin sont communes aux citoyens et aux princes. Aussi il n'y a pas de frontière entre la tragédie et la comédie ; elles ont des contacts, des points de fusion. Au lieu de dire avec Fénelon : « Il

faut distinguer la tragédie et la comédie », il faut reconnaître la continuité des degrés intermédiaires qui les relient, comme des nuances dégradées d'un prisme. Fontenelle décompose et classe ces nuances : terrible, grand, pitoyable, tendre, plaisant, ridicule. Le point est de faire la fusion de tous ces ordres, comme dans la vie.

Je me crois dispensé de m'appliquer ce que font les Empereurs, ils sont trop haut pour moi ; je ne daigne pas m'appliquer ce que font les saltimbanques : ils sont trop bas. Les uns et les autres ne sont que des cas extraordinaires où je ne me trouve jamais.

Il voulait que l'on représentât la mort d'Auguste avec le double mélange des circonstances solennelles, et aussi des mesquineries triviales qui ont encadré cet événement.

Nous avons vu que Voltaire a favorisé l'avènement de cette nouveauté. Bien avant la préface de *Cromwell*, de Victor Hugo, qui fut une redite et une reprise, il avait observé à propos d'une comédie de la formule neuve :

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette pièce semble être assez de caractère. On y voit un mélange de sérieux et de plaisanterie, de comique et de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée ; souvent même une seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se moque des deux, et quelques parents prennent différemment part à la scène. On raille très souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine, et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart d'heure.

Une dame très respectable, étant un jour au chevet d'une de ses filles qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes: « Mon Dieu, rendez-la moi, et prenez tous mes autres enfants ! » Un homme qui avait épousé une de ses filles s'approcha d'elle, et, la tirant par la manche: « Madame, dit-il, les gendres en sont-ils? » Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles fit un tel effet sur cette dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire; tout le monde la suivit en riant; et la malade ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie et des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté, d'autres toutes sérieuses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre, et si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais: « celui qui est le mieux traité ».



De la comédie sérieuse, Diderot fut l'apôtre, et il étaya sa théorie sur les exemples variés d'Eschyle, de Térence, de Shakespeare, de Voltaire, de Landoïs, de Mme de Graffigny, de Ed. Moore et de Lessing. Il dénonça la faillite de la comédie, dénuée de sens moral, la banqueroute de la tragédie, dont les vieux rouages grinçaient, et dont l'art était devenu du procédé. Ce fut sa marotte. Il y revint dans les *Entretiens*, dans l'*Essai sur la poésie dramatique*, dans le *Paradoxe sur le Comédien*, dans les *Bijoux Indiscrets*, où la sultane Mirzoza se raille :

— « La ruine ou la conservation d'un Empire, le mariage d'une princesse, la perte d'un prince, tout cela s'exécute dans la tragédie en un tour de main. S'agit-il d'une conspiration? On l'ébauche au premier acte, elle est liée au second, toutes les mesures sont prises, tous les obstacles levés, les conspirateurs disposés au troisième : il y aura nécessairement une révolte, et vous appelez cela conduite, intérêt, chaleur, vraisemblance. »

Le déplacement des classes sociales, l'avènement de la caste bourgeoise, le goût de la nature, de la morale, de la philosophie, favorisèrent le nouveau genre, qui n'était pas inconnu en France, car il existait au XVe siècle, et ce fut la renaissance classique qui l'étouffa. Le drame bourgeois fut, par là, un retour à nos vieilles traditions.

Diderot prêcha pour la nouvelle comédie, mais il ne prêcha pas d'exemple. Ses deux comédies sont faibles et peu probantes. Son traité est oublié, et il n'eut que le mérite de résumer une situation qu'il ne créa pas.

Il rêva d'introduire, à côté de la tragédie, une tragédie domestique ou bourgeoise, comme aussi à côté de la comédie gaie, une comédie sérieuse.

Nous verrons à propos de Beaumarchais, de ses théories et de ses réformes, ce qu'il y eut de louable dans cet élan et cet essor. Mais retenez que cette apparition d'un genre littéraire marque le mouvement social de deux castes qui font

osciller et pencher le fléau de la balance. C'est l'avènement du tiers état.

Voltaire pour ses tragédies et ses comédies, Diderot pour sa théorie du drame nouveau, ont leur grande part dans l'histoire de ce théâtre: je vous renvoie à ce que j'en ai dit en vous parlant d'eux, pour moins de redites et pour éviter aussi de diviser artificiellement l'étude des auteurs, qu'il vaut mieux considérer d'ensemble à la place que leur assigne leur plus fameuse spécialité.

Dans ce siècle, où chacun a fait de tout, a tenté de tout, où l'activité fut fébrile, féconde et curieusement dispersée, il faudrait pour une histoire spéciale du théâtre, emprunter à tous, des morceaux de leurs œuvres complètes.

Lesage est avant tout romancier ; Florian est avant tout fabuliste ; le président Hénault est un historien ; Gresset est le poète de *Vert-Vert*, Mercier est un mémorialiste: il suffira ici de rappeler, en avertissant qu'il en est traité en son lieu : *Turcaret*, *Crispin rival*, les *Arlequins* de Florian, *François II*, *Le Méchant*, ou *Jenneval*, *Le Déserteur* et *La Brouette du Vinaigrier*.

Parmi ceux qui furent surtout et précisément auteurs dramatiques, il convient de nommer Crébillon, Regnard, Marivaux, Piron, Collé, Sedaine et Beaumarchais, pour les genres différents qu'ils représentent.

* * *

Crébillon père, Prosper Jolyot de Crébillon (1), l'auteur de *Idoménée*, *Atrée et Thyeste*, *Rhadamiste et Zénobie*, *Xerxès*, *Sémiramis*, *Catilina*, le *Triumvirat*, représente les droits persistants de la tragédie classique et de l'héritage de Racine; mais un Racine descendu de l'empyrée, familier de la Triple Hécate et des sataniques abominations.

Rhadamiste et Zénobie ! Electre ! Atrée et Thyeste! le frère versant au frère le sang de son fils dans la coupe horrible, qui fit se voiler le soleil!

Reconnais-tu ce sang?
Je reconnais mon frère !

(1) 1674-1762.

Toutes les horreurs tragiques accumulées, les meurtres, les incestes, les parricides, toutes les machines de terreur et d'effroi furent ses éléments favoris. Il disait que Corneille ayant pris le ciel, et Racine la terre, il lui restait l'enfer, et qu'il s'y était jeté à corps perdu.

C'était un homme bizarre. Mercier est allé le voir.

« Sur sa renommée, j'allai voir le vieux Crébillon. Il demeurait au Marais, rue des Douze-Portes. Je frappai: aussitôt les aboiements de quinze à vingt chiens se firent entendre: ils m'environnèrent, gueule béante, et m'accompagnèrent jusqu'à la chambre du poète. L'escalier était rempli des ordures de ces animaux. J'entrai, escorté et annoncé par eux. Je vis une chambre dont les murailles étaient nues: un grabat, deux tabourets, sept à huit fauteuils, déchirés et délabrés, composaient tout l'ameublement. J'aperçus en entrant une figure féminine, haute de quatre pieds et large de trois, qui s'enfonçait dans un cabinet voisin. Les chiens s'étaient emparés de tous les fauteuils et grognaient de concert.

Le vieillard, les jambes et la tête nues, la poitrine découverte, fumait une pipe. Il avait deux grands yeux bleus, des cheveux blancs et rares, une physionomie pleine d'expression. Il fit taire les chiens, non sans peine et me fit concéder, le fouet à la main, un des fauteuils. Il ôta la pipe de sa bouche, comme pour me saluer, la remit et continua à fumer, avec une délectation qui se peignait sur sa physionomie fortement caractérisée. Sa distraction fut assez longue. Son œil bleu était fixe et tourné vers le plancher. Il me parla brièvement. Les chiens grondaient sourdement. Le poète posa enfin sa pipe... »

Grand, les yeux bleus, les sourcils épais, la tête pleine de noblesse, l'air rude, il était bien l'homme de ses œuvres. Il avait une mémoire prodigieuse et savait ses tragédies par cœur. Il composait en marchant, en gesticulant. Un jardinier le prit un jour pour un fou et voulut le faire arrêter. Il était bourru, franc, bizarre. Il ne donnait jamais de billets pour ses pièces, ne voulant pas que personne se crût obligé de l'applaudir. Il refusa le manuscrit d'une de ses tragédies à son médecin, qui le lui demandait au cours d'une grave maladie, en lui récitant ce vers de lui:

Ah! doit-on hériter de ceux qu'on assassine!

C'était dur pour le médecin.

Il était prodigue, et pauvre, malgré un emploi dans la finance, de gros bénéfices réalisés avec le Law's System, et

une pension que lui accorda Mme de Pompadour, apprenant qu'il avait 80 ans et qu'il était dans la gêne.

Crébillon s'empressa d'aller remercier sa bienfaitrice qui, étant indisposée gardait le lit. La vue de ce beau vieillard l'attendrit : elle le reçut avec une grâce touchante. Il en fut ému, et comme il se penchait sur son lit pour lui baiser la main, le roi entra.

— Ah! madame, s'écria Crébillon, le roi nous a surpris, je suis perdu!

Il avait des mots.

Il dut un jour haranguer le roi. Celui-ci lui répondit:

— Crébillon, ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est la dignité avec laquelle vous m'avez parlé, vous n'avez pas tremblé.

— Sire, vous ne devez faire trembler que vos ennemis.

Cette parole de lui est belle. Un jeune auteur lui lisait une satire, et il lui dit:

— Jugez combien la satire est méprisable, puisque vous y réussissez même à votre âge!

Voltaire le détestait, ce qui était beaucoup d'honneur, et rivalisait avec lui, refaisant ses tragédies dont il donnait pour ainsi dire le corrigé.

Il fut de l'Académie Française en 1731 : il écrivit son discours en vers.

Crébillon avait un fils, Claude, qui a laissé une fâcheuse réputation d'écrivain licencieux, et à qui l'abbé Boudot disait :

— Tais-toi, tu n'es qu'un grand garçon, et ton père était un grand homme.

Mercier raconte :

Crébillon fils (1) était taillé comme un peuplier: haut, long, mince; il contrastait avec la taille forte et le poitrail de Crébillon le tragédiste. Jamais la nature ne fit deux êtres plus voisins et plus dissemblables. Crébillon fils était la politesse, l'aménité et la grâce fondues ensemble. Une légère teinte de causticité perçait dans ses discours, mais elle ne frappait que les pédants littéraires...

(1) 1707-1777.

Il avait vu le monde : il avait connu les femmes autant qu'il est possible de les connaître; il les aimait un peu plus qu'il ne les estimait...

Un jour, il me dit, en confidence qu'il n'avait pas encore achevé la lecture des tragédies de son père, mais que cela viendrait.

Ceci est intéressant comme une marque de l'état de l'opinion publique à l'égard du genre tragique, classique. Prenez que Crébillon fils est l'écho de nombre d'esprits de son temps :

« Il regardait la tragédie française comme la farce la plus complète qu'ait pu inventer l'esprit humain. Il riait, aux larmes, de certaines productions théâtrales, et du public qui ne voyait, dans tous les rois de la tragédie française, que le roi de Versailles. Le rôle du capitaine des gardes, tantôt traître, tantôt fidèle, selon la fantaisie du poète, le faisait surtout pâmer de joie. Il s'informait exactement de celui qui le jouait. C'était son acteur favori pour le plaisir qu'il lui causait. Aujourd'hui, janissaire; demain, déposant Tarquin le Superbe. Cheville ouvrière de tous les dénouements, il avait renversé plus de trônes, au bout de l'année, qu'il n'avait de gardes à sa suite. Il tuait les tyrans, trois fois la semaine, avec une précision admirable. Crébillon aimait tout en lui : sa démarche, son attitude, sa fierté obéissante; tantôt royaliste, tantôt républicain, il suivait tous les ordres avec une indifférence philosophique qui n'ôtait rien au tranchant de son sabre. »

Collé, peu tolérant, rabroua un jour ce fils irrévérent :

— En vérité, monsieur, c'est une chose honteuse, scandaleuse et ridicule qu'un petit griffonneur de prose comme vous, un rhabilleur de vieux contes de fées, ose comparer ses frivoles rapsodies aux productions immortelles d'un des premiers hommes de son siècle, qui a fait véritablement un mauvais ouvrage en votre personne, mais qui a fait *Atrée et Thyeste*, qui a fait *Electre* qui a fait *Rhadamiste et Zénobie*, qui a fait *Catilina*, qui l'a fait, qui le fait, et qui le fera toujours.

Collé alludait à un mot célèbre.

Un jour, au Caveau, on demandait à Crébillon père :

— Quel est votre meilleur ouvrage?

Il répondit :

— Le meilleur, je ne sais pas; mais voici le plus mauvais.

Et il montra son fils, qui eut cette repartie scandaleuse :

— Patience ! il faudrait d'abord prouver que tous vos ouvrages sont de vous.

Voilà un vilain homme, et c'est bien celui qui pouvait écrire tant de gravelures, qui n'ont même pas l'excuse de la grâce et de l'esprit : *Tanzaï et Néadarné*, *Le Sopha* ou *Ah ! quel conte* ou *La Nuit et le Moment* et les nombreuses *Lettres* que lui dictait sa morbide prédilection. Mme de Pompadour elle-même en fut suffoquée, et l'exila : c'est tout dire.



De Crébillon à Regnard, à Lesage, à Marivaux, il y a loin. C'est le sourire après la terreur, et c'est un repos mérité.

Crébillon voulait continuer Racine avec plus de vigueur sombre.

Regnard (1), continua Molière, avec plus de folle gaieté.

Vous avez certainement ri à la représentation du *Légataire Universel*, et pour peu que vous l'ayez vu jouer à la suite du *Malade Imaginaire*, vous avez constaté l'étroite filiation qui unit Regnard à Molière, son maître. Outre cette curieuse comédie, de gaieté un peu macabre, peut-être aurez-vous aussi assisté au *Distrait*, qui se joue peu, aux *Folies Amoureuses*, qui se jouent davantage, et au *Joueur* qui est un bon chef-d'œuvre. Dans ce cas, vous connaissez assez votre auteur, et l'on peut vous quitter de ses autres comédies, *Les Filles Errantes*, *La Coquette*, *Le Bourgeois de Falaise*, ou bien les *Ménechmes*, ainsi que des innombrables pièces qu'il donna à la Comédie-Italienne, *La Foire Saint-Germain* ou les *Vendanges*, *Le Carnaval de Venise* ou *Orphée aux Enfers*.

Le théâtre de Regnard nous reporte aux environs de 1700, à un moment que l'on est convenu d'appeler l'époque attristée et austère de la fin du règne de Louis XIV. Le roi, vieilli, le déclare : « A nos âges, on n'est plus heureux ». Et, en effet, du point de vue de la grande histoire, de l'histoire publique et diplomatique, l'aspect est sombre. Mais il en est de la société comme des gens : elle a comme eux sa vie extérieure, comme eux aussi, sa vie intime et privée, et ses deux façons de vivre sont loin parfois de se ressembler. Cette société de 1700 n'était pas aussi sévère. A regarder l'histoire d'un peu haut, il est vrai qu'il n'y a

(1) 1655-1709.

plus alors de grands noms ni de grands succès. Turenne, Condé, Vauban ont disparu et ont été remplacés par des gens comme Tallard ou Chamillard; c'est la défaite de Ramillies, l'invasion de la France par les étrangers qu'on voit apparaître jusqu'à Saint-Cloud. Ajoutez que le froid et la famine aggravent la misère publique, et que, dans Paris, on voit des gens courir derrière les carrosses des grands seigneurs en leur criant : « Du pain ! Du pain ! » Il fallut qu'on les employât à déblayer une grande butte de terre qui était entre les portes de Saint-Denis et Saint-Martin, et on les paya avec des morceaux de pain.

Quelque gris que soit le tableau de ce temps pieux,

> Quand Maintenon jetait sur la France ravie
> L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin,

cela n'empêchait point la littérature de sourire, et peut-être n'y eut-il jamais, chez nous, autant d'auteurs comiques : et Lesage et Dufresny, et Destouches et Regnard.

Regnard habitait au bout de la rue Richelieu, à l'intersection de la rue actuelle et du boulevard des Italiens, dont il eut déjà l'esprit avant la lettre.

C'était alors l'extrémité de Paris, le rempart; de sa maison, bel hôtel entre cour et jardin, il apercevait ce qui est aujourd'hui le faubourg Montmartre. C'étaient de belles plaines, plantées de vignobles, où l'on récoltait un petit vin de Montmartre qui avait une certaine réputation; par delà ces vignobles, il découvrait la grande butte Montmartre sur laquelle s'élevaient une trentaine de moulins, bien connus : le moulin de la Galette, le moulin du Paradis, le moulin de la Lanette, du But-à-Feu, de la Vieille Tour.

Il n'en reste plus aujourd'hui que deux ; encore leur destination a-t-elle été sensiblement détournée de l'intention première des fondateurs. Regnard avait encore sous les yeux le va-et-vient des meuniers et des ânes ; les ânes de la butte étaient légendaires, on disait des gens niais : c'est un gars de Montmartre.

Des malades venaient faire leur cure aux fontaines d'eaux thermales ; des pèlerins gagnaient la petite chapelle où l'on

conservait une image sacrée portant le mot hébreu *rabboni*. Les commères s'imaginaient que la propriété de cette image était de *rabonir*. Il y en eut une qui vint prier pour que son mari devint meilleur; un jour ou deux après, le mari mourut, et la bonne femme de s'écrier :

Que la bonté du saint est grande!
Il vous donne plus qu'on ne lui demande!

L'hôte de ce bel hôtel de la rue Richelieu était né avec une fortune d'environ cinq cent mille francs de rentes, gagnée par son père dans le commerce de l'épicerie, des comestibles, de toutes ces salaisons qu'on appelait alors des *éperons à boire;* et il semble que Regnard s'en soit toujours ressenti, car ce fut un très grand buveur devant l'Eternel. Il mena une vie de grand seigneur. Il avait à Grillon, près de Dourdan, une campagne dont il fit une véritable abbaye de Thélème.

Il donnait de copieux repas, organisait des chasses à courre au chevreuil et au cerf. On y menait la vie qu'il a décrite dans son divertissement des *Folies Amoureuses*. C'était d'ailleurs alors un très grand personnage : il réunissait les titres de trésorier des finances du roi, de conseiller du roi, de lieutenant des eaux et forêts, de capitaine du château de Dourdan, de grand bailli de la province de Hurepoix. Il avait comme hôtes assidus et comme amis les plus hauts seigneurs du temps : le petit-fils de Condé, le duc d'Enghien, le marquis d'Effiat, le prince de Conti, sans compter un certain nombre de jolies femmes, comme Mlle Loison, et des littérateurs, comme Palaprat, Dupré, et ce Dufresny, resté célèbre par la façon dont, faute d'argent, il paya sa blanchisseuse.

Regnard vivait en original, à l'écart de ses voisins. Il écrit à un ami qu'il invite à dîner :

Ne va pas t'aviser, pour trouver ma maison,
Aux gens des environs d'aller nommer mon nom.
Depuis trois ans et plus, dans tout le voisinage,
On ne sait, grâce au ciel, mon nom ni mon visage.
Mais demande d'abord où loge dans ces lieux
Un homme qui, poussé d'un désir curieux,
Dès ses plus jeunes ans sut percer où l'aurore
Voit de ses premiers feux les peuples du Bosphore ;

Qui parcourant le sein des infidèles mers,
Par le fier ottoman se vit charger de fers ;
Qui prit, rompant sa chaîne, une nouvelle course,
Vers les tristes Lapons que gèle et transit l'Ourse,
Et s'ouvrit un chemin jusqu'aux bords retirés
Où les feux du soleil sont dix mois ignorés.
Mes voisins ont appris l'histoire de ma vie,
Dont mon valet causeur souvent les désennuie.
Demande-leur encore où loge en ces marais
Un magistrat qu'on voit rarement au palais ;
Qui, revenant chez lui lorsque chacun sommeille,
Du bruit de ses chevaux bien souvent les réveille ;
Chez qui l'on voit entrer, pour orner les celliers,
Force quartauts de vin et point de créanciers.
Si tu veux, cher ami, leur parler de la sorte,
Aucun ne manquera de te montrer ma porte.

Les visiteurs de ce splendide *home* de Regnard pouvaient voir dans son cabinet de travail, derrière le fauteuil, et accrochée au mur, une chaîne garnie de deux boulets. C'était un souvenir de voyage très personnel ; car cette chaîne, Regnard l'avait portée lui-même pendant deux années. On voyageait, en ce temps-là, beaucoup plus que nous ne croyons ; tout le monde faisait son tour d'Europe ; Montaigne et Descartes avaient circulé. Mais on avait beaucoup moins qu'aujourd'hui, l'habitude d'éditer ses impressions de voyage : nous avons du moins en ce genre, les plus jolies lettres de La Fontaine, le voyage de Chapelle et de Bachaumont, et, sous forme de roman, ce charmant opuscule, trop peu lu, que Regnard a intitulé *La Provençale*.

Dès l'âge de vingt ans, orphelin en possession de son immense fortune, Regnard ne sachant que faire, partit en Italie.

Il alla au carnaval de Venise, joua, et rapporta cinquante mille francs de gain. Il rentra à Paris, puis à vingt deux ans, retourna en Italie ; mais le voyage cette fois fut différent. A Bologne, il fit la connaissance d'un ménage, M. et Mme de Prades. Mme de Prades était jeune et fort jolie. Regnard de son côté, était le plus brillant cavalier qu'on pût rêver, souriant, aimable et spirituel. L'intimité s'établit très vite. Cependant ils se quittèrent ; mais très peu de temps après, le hasard, ou une secrète connivence fit que le bateau qui partait de Civitá Vecchia pour rentrer à Toulon réunissait encore

M. et Mme de Prades et Regnard. Ils étaient en pleine mer, lorsqu'il leur arriva ce qui arrivait souvent : un flibot de corsaires les attaqua, s'empara d'eux et les emmena tous prisonniers en Alger. Ils furent exposés sur le marché aux esclaves et vendus : le mari, à un arabe nommé Omar, Mme de Prades à un autre qui s'appelait Baba-Hassan et qui la paya mille livres ; Regnard estimé le plus cher des trois (quinze cents francs), fut adjugé à un certain Achmet-Talem. Mme de Prades dut en être humiliée. Lisez dans *La Provençale*, le récit charmant de ces péripéties, de la vie qu'ils menèrent dans leur esclavage, de leurs tentatives d'évasion. Tout se termina par l'intervention tardive du consul qui paya la rançon : on remit en liberté Regnard et Mme de Prades ; quant au mari, on ne sut ce qu'il était devenu ; il avait été emmené dans le désert par Omar, et l'on n'en avait plus eu de nouvelles.

Regnard et Mme de Prades rentrèrent en France ; ils se préparaient à s'épouser, lorsqu'un jour deux religieux arrivèrent, soutenant sous les bras un pauvre vieillard qui revenait de très loin : c'était le mari, M. de Prades, que ces religieux avaient eu la mauvaise inspiration de sauver et de ramener. Mme de Prades fut obligée de l'accueillir, et, le ménage étant reconstitué, Regnard songea à autre chose, soit qu'il fût désespéré, soit qu'il fût débarrassé. Poursuivant ses aventures, il alla d'abord tout près en Normandie, puis plus loin, en Flandre, en Hollande ; de là, s'éloignant encore, en Danemark. En Danemark, on l'informe qu'il y avait de très jolies femmes en Suède : il part pour la Suède ; en Suède, on lui dit qu'elles sont plus jolies encore en Laponie, et le voilà parti en Laponie. Il revint ensuite par la Pologne et l'Allemagne.

Il avait poussé jusqu'au cap Nord. Là, sur le marbre, il grava que lui, et ses compagnons étaient arrivés à l'endroit où le monde finissait ; il crut qu'il avait touché le pôle Nord, et il laissa une inscription pour que les ours n'ignorassent pas sa venue. Il s'en fallait encore de quelques degrés jusqu'au pôle.

Les voyages sont un peu comme ces hôtelleries d'Espagne où il n'y a rien : l'on n'y trouve que ce que l'on y apporte. Regnard n'était ni un observateur pénétrant, ni un philosophe, mais il

aimait le pittoresque et savait s'amuser. Son récit, qui est à lire, nous le montre visitant indifféremment tout : les rois, les savants, les musées, où on lui fait voir un ongle de Nabuchodonosor ; il se divertit des Lapons, qui lui paraissent assez semblables à des singes, et qui sont d'une politesse aussi large que possible. Le Lapon dit à son hôte : « Tout ici est à vous : ma maison est à vous, mes meubles sont à vous, mes vêtements sont à vous, ma femme est à vous » ; ils sont vexés si l'on refuse ces avances. Regnard avoue qu'il y a des cas où l'on a du mérite à être poli. Il visita des forges, il descendit dans des mines de fer, et il y a là des descriptions industrielles assez curieuses, d'un caractère très neuf alors. Il note que ces gens s'abreuvent avec de grands verres d'huile de baleine, et surtout avec de l'alcool. Pendant le temps des fiançailles, c'est le fiancé qui fournit l'eau-de-vie. On en donne aux moribonds pour les aider à mourir, et aux assistants pour les aider à supporter le coup ; on en boit encore s'il meurt, et jusqu'à ce qu'on l'emporte en terre ; à la fin, fort peu sont capables de se tenir debout et de suivre le convoi au cimetière.

Regnard rapporta de ses voyages d'abord des notes détaillées sur les femmes des différents pays, puis cette idée que la morale est une convention, car ce qui est immoral ici, ne l'est pas de l'autre côté de la frontière. Il adopta pour lui-même une morale extrêmement aisée, qui apparaît dans son théâtre.

Un jour il s'assit, les jambes pendantes, sur un rocher, au fond du golfe de Bothnie, et là, il réfléchit ; il songea que, depuis qu'il était au monde, il n'avait rien fait d'utile, d'intéressant. Il résolut de rentrer chez lui, et de prendre un emploi. En effet, de retour à Paris, il acheta une charge de trésorier. Il rencontra là, comme collègues La Bruyère et Lesage ; mais il ne fit pas comme eux. Tandis qu'ils observaient le monde des finances pour écrire, l'un, le terrible chapitre des *Biens de fortune*, l'autre, la non moins cruelle comédie de *Turcaret*, Regnard se tint coi et garda la plus grande indulgence pour ses confrères. Mais les finances ne suffisaient pas à son besoin d'activité. Il se sentit attiré vers

la littérature, et, jetant un regard autour de lui, il aperçut le vieux Boileau, qui, tout en finissant ses jours, avait eu la mauvaise idée d'écrire une satire contre les femmes. Regnard, qui prétendait connaître les femmes beaucoup mieux que Boileau, répondit par une épître contre les maris, et pour les femmes, ce qui était galant et adroit. Sa satire des maris a de la vigueur et constate combien le goût public devenait réaliste. Rapprochez du portrait baveux de Gnaton par La Bruyère, ce tableau d'après nature de Regnard :

> Dieux ! que vois-je ? en dépit d'une épaisse fumée,
> Que répand dans les airs mainte pipe enflammée,
> Parmi des flots de vin en tous lieux répandu
> J'aperçois Trasimon sur le ventre étendu,
> Qui tout pâle et défait, rejette sous la table
> Les débris odieux d'un repas qui l'accable.
> Il fait pour se lever des efforts violents,
> La terre se dérobe à ses pas chancelants ;
> De mortelles vapeurs sa tête encore pleine
> Sous de honteux débris de nouveau le rentraîne ;
> Il retombe, et bientôt l'aurore en ce réduit
> Viendra nous découvrir les excès de la nuit.

Mais le genre de l'épître ne le contenta pas : il avait une certaine difficulté à rimer ; pour faire quatre vers, il se mangeait trois doigts. Il chercha quelque exercice plus aisé et fut attiré vers le théâtre. Il fournit d'abord la Comédie-Italienne. Puis son talent se haussa et il fit des pièces qui ne furent pas jugées indignes de la Comédie-Française. Alors commença cette série d'œuvres remarquables : *La Sérénade*, *Le Bal*, *Le Distrait*, *Les Ménechmes*, *Le Joueur*, *Les Folies amoureuses*, et celles où le souvenir de M. de Prades, revenant du fond de l'Afrique, semble le hanter: *Le Retour imprévu*, et *Démocrite*, où un mari et une femme se rencontrent après avoir été séparés longtemps et ne se reconnaissent pas : le mari est d'une amabilité charmante et fait la cour à sa femme, dans une scène célèbre ; mais lorsqu'ils découvrent qu'ils sont époux, ils n'ont pas assez d'injures l'un pour l'autre. Un tel sujet avait de quoi plaire à une époque où le mariage était assez mal en point, et où le célibat, au contraire, était

fort en honneur, où Sénecé, qui avait écrit lui aussi un *Orphée aux enfers*, faisait dire par Pluton au chantre de Thrace :

> Puisqu'une impertinente flamme
> Jusqu'aux Enfers l'a fait venir,
> Diables, qu'on lui rende sa femme ;
> On ne saurait mieux le punir.

Regnard mourut en 1709 de la façon la plus maladroite. Après avoir la veille, été à la chasse, il avait comme d'habitude bien bu et bien mangé. Il se sentit mal à l'aise et voulut prendre médecine. N'ayant pas confiance dans les médecins, il fit venir le vétérinaire de ses chevaux, et avala le remède que celui-ci donnait d'ordinaire à ses bêtes en pareil cas. Regnard ne résista pas à cette médecine de cheval et mourut aussitôt.

Son chef-d'œuvre est la comédie *Le Légataire Universel*. Prenons-la comme type de son talent pour le mieux caractériser.

La donnée est molièresque. Il s'agit d'un vieillard nommé Géronte, qui a une assez belle fortune. D'après les indications qui sont données au cours de la pièce et en tenant compte des variations dans la valeur de l'argent, Géronte peut avoir deux millions. Sa première idée est de se marier avec une jeune fille, Isabelle, et d'avoir d'elle un enfant, son médecin le lui a promis. Mais, bientôt, il change d'avis, et il est à peine besoin que M. Clistorel lui fasse peur pour le détourner du mariage. Ce M. Clistorel est un apothicaire de très courte taille : Géronte l'a pris tout exprès, afin qu'il lui coûtât moins cher, car il est fort avare. Il fut même longtemps de tradition au théâtre que l'acteur chargé du rôle le jouât à genoux, sous sa robe, pour paraître plus petit. Survient une complication : le vieillard se met en tête de penser à deux parents, un cousin bas normand et une cousine du Maine, à chacun desquels il veut laisser vingt mille écus. Cette générosité ne fait pas le compte du neveu Éraste, qui prétend avoir tout l'héritage, ni du valet Crispin, qui se promet bien de recueillir sa commission. Aussi Crispin se déguise-t-il successivement en Bas-Normand et en Comtesse du Maine, pour dégoûter Géronte

de ses collatéraux : il arrive en rustre de Normandie, brutal et violent, reproche au vieillard de durer trop longtemps, lui déclare qu'il ne lui laisse pas plus de dix jours à vivre; sinon, il mettra le feu à la maison.

Géronte a une telle émotion après ces bruyantes visites, qu'il tombe en léthargie; s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux. Et voilà notre neveu Eraste dans l'embarras, puisque Géronte est mort, ou à peu près, sans faire son testament. C'est alors que Regnard se rappelle une histoire qui lui avait été racontée à Bruxelles.

Un certain M. Dancier, de Besançon, fort riche, fit un voyage à Rome et tomba malade. Il était lié à Besançon avec deux pères jésuites, qui, aussitôt avertirent les jésuites de Rome que M. Dancier était intéressant. Le malade fut donc reçu, à Rome, dans la maison de la congrégation, et peu de temps après, il y mourut. Les Jésuites auraient désiré avoir tout l'héritage. Ils apprirent par leurs amis de Besançon qu'il y avait un des fermiers de M. Dancier, nommé Evrard, qui avait tout à fait la voix de son maître. Ils le firent venir, et lui persuadèrent que Dancier avait exprimé l'intention de lui laisser la ferme dont il était gérant, et de léguer le reste de sa fortune aux Jésuites de Besançon. Ils firent tant qu'Evrard consentit à se mettre dans un lit, avec un bonnet de coton sur les yeux et la face tournée vers le mur; on introduisit deux Francs-Comtois qui avaient connu M. Dancier, et qui étaient prêts à confirmer l'identité du moribond : on eut soin de faire des répétitions nombreuses de la comédie, pour qu'Evrard ne se trompât pas ; et, enfin, on appela les notaires. Evrard, en présence des deux Francs-Comtois dicta un testament au nom de M. Dancier. Cependant il changea quelques petites clauses à son rôle : il déclara bien qu'il léguait à Evrard la ferme, mais il y ajouta les dépendances. Les Jésuites se récrièrent disant que les dépendances étaient extrêmement importantes. Evrard répondit : « Je le sais, et je passe, et je lègue encore à M. Evrard dix mille écus et à sa nièce cinq cents écus, etc., etc. » Les Jésuites furent obligés d'en passer par où il voulut, sous peine de se découvrir. La congrégation eut d'ailleurs le reste de la fortune.

Comment l'affaire fut-elle sue ? Evrard, au moment de mourir, pris de remords, raconta toute l'histoire. Les héritiers firent un procès, les Jésuites le gagnèrent à Besançon ; on en appela, ils perdirent devant la Cour d'appel de Dôle ; la Franche-Comté étant alors espagnole, les Jésuites portèrent l'affaire devant la Cour de Cassation de Bruxelles ; ils gagnèrent enfin leur cause, et on lit encore aujourd'hui sur une église de Besançon : « Grâce à la munificence de M. Dancier, cette église a été élevée par les soins des pères Jésuites. »

Telle est l'histoire que Regnard introduisit dans sa comédie. Géronte est joué comme M. Dancier, mais il survit à la fourberie. Naturellement, à son réveil, il ne reconnaît point le testament qu'on lui présente ; c'est alors qu'on lui persuade que sa léthargie lui a fait perdre la mémoire, et il se résigne.

C'est un tissu d'invraisemblances : si ce testament gênait Géronte, il n'avait qu'à le déchirer. Quarante mille écus volés sont retenus par Isabelle. Le vieillard pouvait tout uniment les reprendre. Cet homme à peine sorti d'une léthargie va, vient et se promène, et raisonne comme si de rien n'était. Qu'est-ce à dire, sinon qu'avec Regnard nous sommes en pleine fantaisie, et qu'il nous ravit à la réalité, où tout est gêne, et qu'il nous enlève dans un monde de liberté et d'aisance? C'est un fantaisiste : il n'a eu d'autre but que de rire et de faire rire, même des vices. La société du règne de Louis XIV finissant ne fut pas austère, et Regnard personnifiait bien son temps lorsqu'il montrait le vice aimable et semblait l'approuver.

La Régence approchait ; on s'y préparait en s'amusant, dans des réunions frivoles comme celles du Temple, où se rencontraient La Fare, Chaulieu et le grand prieur de Vendôme. On faisait l'orgie à huis clos, avant de la faire ouvertement. Louis XIV lui-même le savait bien, et il disait, en songeant à toute cette folle jeunesse : « Il faut bien que l'on rie quelque part. » Lisez le petit acte de Regnard qui suit le *Légataire* et qui est intitulé : *La Critique du Légataire*. C'est ce que nous appellerions aujourd'hui une scène dans la salle. Vous savez qu'il y avait alors des spectateurs sur les planches mêmes du théâtre, et Regnard nous dit qui sont ceux

qu'on voit alors au spectacle : M. Bredouille, dont le mérite unique est d'avoir inventé des plats exquis, les poulets aux huîtres et les poulardes aux œufs ; une comtesse qu'on attend au Marais pour une partie de jeu ; de là elle doit souper aux Incurables et courir le bal toute la nuit ; puis, sur les huit heures du matin, il faut qu'elle soit à la porte Saint-Bernard pour un réveillon : cette comtesse avoue qu'elle aime assez le champagne : mais, le lendemain, il lui est fâcheux d'avoir le coloris obscur, les nuances brouillées et des erreurs au teint qui la vieillissent de dix années. Si elle était veuve, elle déclare qu'elle se remarierait tout de suite pour ne pas porter ces affreux vêtements noirs. Enfin elle sort du théâtre pour aller à sa leçon de danse, car il faut qu'elle danse le rigodon, la jalousie, la chasse, le cotillon, toutes les danses les plus nouvelles, où elle excelle.

Dans cette *Critique du Légataire*, Regnard s'explique. Il n'a voulu que divertir les spectateurs, leur donner l'occasion de faire agréablement la digestion ». Ce parti pris de gaieté nous fait comprendre que Regnard ait pu rire indifféremment des sujets les moins risibles. Prenez le jeu, par exemple : aujourd'hui quand on écrit une pièce sur le jeu, on fait *Trente Ans ou la Vie d'un joueur*, un drame où s'entassent la ruine, la misère et le déshonneur, le bagne, le suicide ; Regnard en a fait *Le Joueur*, qui est un long éclat de rire. Il rit également de la maladie et de la mort ; il n'est question dans le *Légataire Universel*, que de néphrite, de paralysie, de toutes les infirmités corporelles, ainsi, du reste, que dans les pièces de Molière, de Hauteroche et d'autres. Géronte peut dire comme l'autre : « Mais il n'est question que de ma mort là-dedans. »

Il faut tenir compte de la différence qui sépare à cet égard notre conception de celle des gens d'alors. On distinguait nettement l'âme, partie de notre être, supérieure, pure, éthérée, — et le corps. Pascal avait bien marqué cette distinction, et tout le monde l'acceptait. On n'en imaginait pas d'autres. Tous ceux qui touchaient à l'âme, confesseurs et directeurs, étaient respectés. Au contraire, tous ceux dont l'occupation était de se pencher vers les fonctions et les infirmités du corps, « cette guenille », les médecins, les

chirurgiens, les apothicaires, étaient grotesques et voués au ridicule. C'est beaucoup plus tard qu'est venue s'ajouter à la profession des médecins la notion de philanthropie, de bonté, de pitié et d'humanité. Il y a là un sens tout moderne, que les contemporains de Molière et de Regnard n'avaient non plus, du reste, qu'ils n'avaient le sens de ce que nous appellerions aujourd'hui le prix de la vie. Avec Voltaire seulement, et depuis les procès de Calas, Sirven, La Barre et Lally-Tollendal, on a commencé à croire que la vie humaine vaut quelque chose. Mais, auparavant, ils avaient la question, la torture, ces spectacles ne les rebutaient pas ; les dames venaient sur les balcons de la place de la Grève, voir écarteler. Quand les charretiers fouaillaient les bêtes, elles s'écriaient : « Oh ! les pauvres chevaux ! » Encore aujourd'hui, certaines races retardent, nous étonnent par leur cruauté. Tout ce qui touche à la mort, à la maladie, nous choque, nous attriste. Nous sommes un peu comme ce prince de Kaunitz, qui avait horreur de tout ce qui pouvait rappeler la mort : il avait défendu que ce mot fût jamais prononcé devant lui. Aussi son secrétaire fut-il très embarrassé quand il eut, un jour, à lui apprendre la fin de son ami, le baron de Binder, il chercha une périphrase, et vint dire : « Prince, on ne trouve plus nulle part le baron de Binder ».

Jadis, on plaisantait volontiers avec la mort. Les grandes dames commandaient pour leur toilette mortuaire des robes bleues ou roses. Elles voulaient qu'il y eût dans leurs chambres, pendant leur agonie, beaucoup de lumière et de fleurs, que l'on jouât au loto et qu'elles entendissent les conversations et les rires. Moncrif, l'historien des chats, qu'on appelait pour cette raison l'historiogriffe de Sa Majesté, fit venir des ballerines de l'Opéra pour charmer ses derniers moments. D'autres se commandaient des épitaphes, et promettaient cent écus à qui composerait la meilleure.

Ci-gît un très grand personnage
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage
Je n'en dirai pas davantage !
C'est trop mentir pour cent écus.

Les gens d'alors ne peuvent quitter la vie sans faire un mot, comme une pirouette ou une cabriole. C'est un Gassendi qui meurt en disant : « Je suis né, je ne sais pas pourquoi ; j'ai vécu, je ne sais pas comment, et je meurs, sans savoir ni pourquoi, ni comment. » C'est le grammairien Dumarsais, qui meurt sur un mot de philologue : « Je m'en vais ou je m'en vas, l'un ou l'autre se dit ou se disent. » C'est Piron, qui, apercevant le convoi de Fontenelle observe : « Voilà la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour aller dîner en ville. »

Ce dédain était général. Lisez le sermon de Massillon sur la mort ; vous serez frappé par le réalisme brutal des descriptions. La vue d'un cadavre lui inspire des tableaux épouvantables, et presque aussitôt, il s'écrie : « Qu'a la mort de si effrayant ? La mort est une chose douce et désirable. » Cette indifférence procède de la philosophie spiritualiste. On était persuadé qu'il y a en nous quelque chose sur quoi la mort n'a pas de prise, un principe immortel, l'âme, et que le corps n'a ni intérêt ni beauté. Et cette conception est réconfortante.

On s'explique ainsi que tant d'auteurs comiques aient plaisanté sur cette matière. Regnard l'a fait, pour son compte, avec la fantaisie la plus débridée; on ne saurait, à son propos, oublier le jugement de Voltaire : « Qui ne se plaît pas avec Regnard est indigne d'admirer Molière. » Le mot est juste, et les deux termes sont vrais. On se plaît avec l'un, on admire l'autre. N'allez pas faire un parallèle entre Regnard et Molière, il n'y a entre eux rien de commun. Vous croirez reconnaître, dans beaucoup de leurs pièces, les mêmes situations et les mêmes personnages : c'est toujours le vieillard qui a l'idée d'épouser une jeune fille aimée par le jeune neveu ; c'est la soubrette et le valet rusé, Scapin ou Crispin. Mais, si notre Regnard sait beaucoup mieux que Molière construire une comédie, faire un plan qui se tienne, par contre, il est incapable de créer des caractères et des types durables ; on dit aujourd'hui : un Tartuffe, un Harpagon ; aucun personnage de Regnard n'a ainsi laissé son nom. Il lui manque la pénétration, et aussi une certaine expérience des sentiments intenses et profonds. Cet homme, comme littérateur, a eu un défaut : il a

été trop heureux, il n'a jamais su ce qu'était la douleur, il n'a jamais vibré ni souffert. Vous ne trouvez pas chez lui de ces accents qui vont au cœur, parce qu'ils viennent du cœur. Regnard n'est que le clair de lune de Molière, et certainement, il n'en est pas le légataire universel.

Cependant, il y a chez lui des nouveautés intéressantes, un goût décidé du réalisme.

Il aime le feu clair qui flambe près de la table servie, la gaieté des repas, les rires des convives.

> Bonne chère ! bon feu ! Que la cave enfoncée
> Nous fournisse à pleins brocs une liqueur aisée !

On a attribué ce souci des descriptions d'intérieur, cette joie d'une table bien mise, aux voyages de Regnard à travers la Hollande. En réalité, c'était une tendance générale du temps vers l'observation plus exacte et la peinture plus complète; elle lui est commune avec La Bruyère et Lesage, fondateur du roman de mœurs.

La partie du talent de Regnard qui mérite le plus notre admiration, c'est encore son style, qui a, comme celui des écrivains du XVII[e] siècle, la justesse, l'abondance, et quelquefois une douceur qui a pu le faire comparer à celui de Racine et, de plus, des envolées, du panache, de la verve et de l'entrain; les vers se pressent les uns les autres, comme s'il allait en jaillir des étincelles pour brûler les planches; c'est le don essentiel de Regnard, une saine et luxuriante gaieté.



Après l'auteur des *Folies Amoureuses*, Marivaux nous fait passer de la fantaisie débridée à la fantaisie qui s'observe, se tient, et s'adonise.

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux (1) est un Parisien de Paris, né sur la paroisse de Saint-Gervais, d'un père Normand, dont il tint peut-être son goût pour les subtilités. Après

(1) 1688-1763.

des études ordinaires, il sentit de bonne heure naître la vocation, et fit une comédie à dix-huit ans. Il aima à dix-neuf. L'aventure est plaisante. La jeune fille l'avait séduit par sa naïve simplicité et sa grâce sans apprêt.

« Jamais je ne me séparais d'elle, dit-il, que ma tendre surprise n'augmentât de voir tant de grâces dans un objet qui ne s'en estimait pas davantage. Etait-elle assise ou debout, parlait-elle ou marchait-elle, il me semblait toujours qu'elle n'y entendait point finesse, et qu'elle ne songeait à rien moins qu'à paraître ce qu'elle était. »

Il la quitte un jour, à la campagne. Il s'aperçoit aussitôt qu'il a perdu un gant. Il revient sur ses pas, et que voit-il? Sa naïve enfant occupée à étudier devant un miroir ses mines et ses manières d'innocence et de candeur, son jeu pour le lendemain.

— Elle s'y représentait à elle-même dans tous les sens où, durant notre entretien, j'avais vu son visage, et il se trouvait que ces airs de physionomie, que j'avais crus si naïfs, n'étaient, à les bien nommer, que des tours de gibecière ; je jugeais de loin que sa naïveté en adoptait quelques-uns, qu'elle en réformait d'autres ; c'étaient de petites façons qu'on aurait pu noter, et qu'une femme aurait pu apprendre comme un air de musique.

Il fut émerveillé de ce manège et de cette friponnerie, ramassa son gant, et salua en disant à la fausse ingénue :

Je viens de voir, Mademoiselle, les machines de l'opéra ; il me divertira toujours, mais il me touchera moins.

Arsène Houssaye ajoutait :

— Il venait de voir l'image fidèle et vivante de sa muse.

Il fut du camp des Modernes contre les Anciens, connut La Motte, Fontenelle, fut présenté chez la marquise de Lambert, chez Mme de Tencin. Il composa des satires contre les précieuses trop renchéries, roucoula quelques romans et fit du journalisme avec esprit. Il travestit l'*Iliade*, puis le *Télémaque*, et répandit déjà sur ses premiers ouvrages, la belle humeur, la gaieté et la malice.

A trente-deux, le théâtre l'attirant, il donna aux Italiens sa

première comédie *L'Amour et la Vérité*, puis une tragédie *Annibal*, puis derechef une comédie, aux Italiens, *Arlequin poli par l'Amour*, sur cette scène dont Théodore de Banville fit ce gracieux croquis:

— Oh ! le merveilleux et divin théâtre que celui-là ! Dans le lointain rit parmi l'azur la luxuriante verdure des feuillages; autour de nous, sur les troncs élevés et lisses, retombent des frondaisons noires ; les vieilles fontaines de marbre ornées de figures de Diane et de fleurs, laissent couler leurs flots d'eau transparente dans les vasques sonores ; dans les allées ouvertes en arcades, où le gazon ensoleillé est coupé de grandes ombres, se promènent des amants jeunes, gais, pensifs, charmants, vêtus de satins aux couleurs de fleurs, qui n'ont d'autre occupation que d'écouter leurs cœurs battre, de subtiliser et de déraisonner sur la passion avec la logique la plus impérieuse, tandis que leurs valets, Colombine au petit manteau, et Arlequin à la casaque aux trois couleurs, à la barbe crépue, au poignard de bois, se baisent et s'injurient sous une treille de roses.

Une actrice exquise, la belle Sylvia, se trouva fort à point pour dire les rôles délicieux qu'écrivit Marivaux, depuis 1722 avec *La Surprise de l'Amour*, jusqu'en 1746, dans trente-deux ouvrages dramatiques, qui réussirent mieux aux Italiens qu'aux Français, parce qu'il y avait moins de raideur et plus d'enjouement.

Ruiné par l'affaire Law, marié, veuf après deux ans, il fonda et rédigea seul un nouveau journal, *Le Spectateur*, à l'exemple d'Addison. Cette feuille végéta deux ans, changea de titre et de format, s'appela *l'Indigent philosophe* (sept numéros), puis *Le Cabinet du Philosophe* ; Marivaux commença un roman *La Vie de Marianne*, y travailla durant 16 ans, puis le laissa finir par Mme Riccobini, en amorça un autre, *Le Paysan parvenu*, qu'il ne termina pas, soutint une querelle avec Voltaire à propos des *Lettres philosophiques*, et avec les encyclopédistes, dont il n'aima pas les doctrines athées ; il subit les railleries des critiques, comme l'abbé Desfontaines, ou Crébillon fils, ou Palissot, qui définissait son théâtre :

Une métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible à force d'être fine.

Très recherché dans le monde, apprécié pour son double

talent de causeur et de lecteur de ses propres œuvres, il avait un caractère sensible, dont donnera idée cet épisode. Il rencontre un ami, et ne le salue pas.

— Qu'avez-vous? demande celui-ci.

— Il y a un an, vous avez parlé de moi à une dame en ma présence ; je l'ai vu: et ce n'était pas pour dire du bien de moi, car vous ne l'auriez pas dit à l'oreille.

Collé avait observé ce trait de sa nature:

— Marivaux était honnête homme, mais d'un caractère ombrageux. Il entendait finesse à tout ; les mots les plus innocents le blessaient, et il supposait volontiers qu'on cherchait à le mortifier : ce qui l'a rendu malheureux, et son commerce épineux et insupportable.

Il en fallait peu pour l'aigrir. Mais il avait les qualités de ses défauts, la fierté, le culte de l'indépendance ; il aima mieux être pauvre et libre, que riche et pensionné. Il connut de bonnes amitiés, celle de Fontenelle, d'Helvétius, de Mme L. de Bez, de Mme de Tencin, qui lui ouvrit les portes de l'Académie en 1743 : le public jugea cet honneur excessif. L'influence de Mme de Tencin lui fit obtenir une pension de Mme de Pompadour. Il en avait besoin : sa fin fut triste, pauvre, éclaircie seulement par le sourire d'une excellente amie, Mlle de Saint-Jean. Il n'écrivait plus, ses derniers essais restaient sans succès. Il se tourna vers la dévotion. Vieilli, abandonné, oublié, il allait au jardin du Palais-Royal, et là, inconnu dans la foule, assis sur un coin de banc, il lisait Pascal.

Il mourut à 75 ans.

Le 11 février, écrit Collé, mourut M. de Marivaux qui laisse une place vacante à l'Académie Française. Il avait soixante-quinze ans, et n'en paraissait pas avoir cinquante-huit: c'était un homme de beaucoup d'esprit et de mœurs très pures : il était foncièrement un très galant homme, mais sa grande facilité et une excessive négligence dans ses affaires l'avaient conduit à recevoir des bienfaits de gens dont il n'eût dû jamais en accepter. On n'a découvert qu'à sa mort que Mme de Pompadour lui faisait une pension de mille écus.

Il ajoute :

— Marivaux était curieux en linge et en habits ; il était friand et aimait les bons morceaux, il était très difficile à nourrir.

C'était un délicat en tout, en lettres non moins qu'en linge. Ses romans, dont les deux principaux s'appellent *La Vie de Marianne* et *Le Paysan parvenu*, sont aujourd'hui oubliés, après avoir eu du succès. *Le Paysan Parvenu*, par exemple, qui parut l'année du dernier volume de *Gil Blas*, a une certaine analogie avec le héros de Lesage.

S'ils ne sont pas tous deux paysans, ils sont tous deux parvenus, et il y a bien du rapport entre leurs destinées. On pourrait reprocher à ce paysan ses airs maniérés, alors qu'il ne sait pas écrire et qu'il marivaude avec la soubrette de sa comtesse, au début ; blâmer sa conduite avec Geneviève, comme trop peu conforme aux coutumes de l'honneur et de la bonne compagnie. Nous le pourrions reprendre sur son esprit avec Catherine à la cuisine, ou on les croirait en train de jouer le Jeu de l'Amour : « Mes gages courent. — Courent-ils en bon nombre ? » Nous remarquerions chez Jacob des allures de don Juan ambitieux, des façons de nouer savamment des intrigues, d'arriver par les femmes, de faire de la galanterie un marchepied pour se hausser à une condition meilleure, d'exploiter son physique, de se mettre au service des opérations les plus malpropres, de louvoyer utilement à travers tout ce monde marécageux, les Fécourt, les Ferval, les Habert, Mme de Vambure, et ce bon M. Bono, toutes bagatelles qui ne permettent pas d'accepter sans réserve ce jugement de Larroumet : « Il y a plus d'élévation en dix pages du *Paysan Parvenu* que dans tout *Gil Blas*, et Jacob est une âme d'élite en comparaison de son émule. » Mais nous aimons mieux constater combien ces deux œuvres, dont *Gil Blas* est la première en date, se ressemblent par la vraisemblance, le naturel, le réalisme. Si l'on excepte tout le début du *Paysan*, le séjour de Jacob chez la comtesse, quel curieux tableau du Paris de 1735, et quel intéressant pendant à celui de Lesage ! Ces gens-là vivent aussi ; ils mangent « un morceau, des œufs frais, un pot de confiture » ; les allures gauches de Jacob introduit par Dorsan au chauffoir du théâtre ; les scènes dans la maison écartée et suspecte de Mme Remy, l'intérieur Habert, la vie étrange de ces deux dévotes, la propriétaire, Mme d'Alain, au quartier Saint-Gervais, les esca-

pades et escroqueries de Fécourt, tout cela fait un ensemble de types, de figures, de scènes se mouvant sur un fond pittoresque, et si la forme était toujours pure de préciosité, de négligences, ou de lenteurs, il demeurerait sans conteste que le *Paysan Parvenu* vaut *Gil Blas*.

Mais c'est surtout par ses comédies que Marivaux a vécu. Collé en disait :

— Il a eu un genre de comédie à lui, sans action et sans incidents ; il a trouvé le moyen de plaire, par la chaleur et le sentiment seul qu'il met dans ses pièces, où l'on aperçoit plus de délicatesse que de force, plus de choses finement senties que de passion.

Le Legs, *La Double Inconstance*, *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*, *Les Fausses Confidences*, *L'Epreuve*, les titres seuls sont des évocations charmantes de jolis minois et de jupes en satin rose, s'inclinant en révérences ironiques devant des marquis vêtus de velours bleu ou grenat broché d'or; de causeries subtiles et galantes, de sourires, de sous-entendus, d'œillades, de grâces apprêtées, de propos où le mot voltige comme une balle à la paume, où les partenaires ont l'aisance de l'entraînement à cet exercice élégant, où le XVIIIe siècle semble avoir déposé, comme en un fin coffret d'or ciselé en coquille, tout ce qu'il avait de précieux, de rare, de galant, de féminin, de poliment sensuel et de spirituellement sentimental. C'est tout ce monde-là que Watteau embarque pour Cythère; ce sont ces soubrettes distinguées comme des femmes du monde, ces femmes du monde fûtées comme des soubrettes, ces couples savants dans le flirt de haut style, ces amoureux délicieusement boudeurs, ces épouses délicatement perverses, ces marquises poudrées et madrées, ces galants respectueusement impertinents, c'est tout ce petit peuple de je ne sais quelle île féerique et du royaume de la Beauté, que vous retrouvez sur les délicieuses peintures d'alors, dans les entre-fenêtres, dans les dessus de portes et les trumeaux, où les paniers de soie rose et les chapeaux de fleurs, les lèvres rouges de fard et de désir, les yeux pétillants de malice et d'amour, les silhouettes des chevaliers à courte épée, s'harmonisent sur des fonds vaporeux de verdure, de lacs mys-

térieux, de solitudes boisées et de cieux langoureux à la chute bleuie du jour.

C'est toujours un grand charme d'entendre caqueter ces créatures si fines, si distinguées, si profondément marquées de toutes les délicatesses et mièvreries des salons. Ecoutez encore le sévère juge Collé:

— Ses acteurs, dans ses pièces ont tous de l'auteur : les valets, les suivantes, jusqu'aux paysans mêmes, ont l'empreinte du style *précieux* que l'on lui a reproché avec tant de raison et dans ses romans et dans ses comédies. Ce style précieux, et qui tient beaucoup à la finesse des idées de M. Marivaux et aux nuances délicates avec lesquelles il peignait le sentiment, n'est pas, à mon avis, un aussi grand défaut, surtout dans ses romans, que celui de ressasser trop la même idée, de l'épuiser, et de ne la point quitter qu'il ne l'eût quelquefois gâtée à force de la répéter et de la rabâcher

La phrase est courte, légère, brillante; c'est un vêtement drapé avec recherche sur des pensées distinguées et affectées, et cela n'a pas plu à tout le monde. La Harpe a fait le procès de ce genre, que Marivaux a créé, et qu'on a appelé le marivaudage. Ce n'est pourtant autre chose qu'un don particulier de penser beaucoup, d'aller loin dans l'observation, de faire des découvertes dans l'ordre moral, et d'approprier le style à ces nouveautés. Il lui fallait une expression neuve pour exprimer des remarques qui n'avaient pas été faites, et pour garder le degré de finesse qu'il avait dans l'esprit. Cette finesse l'a quelquefois mené trop loin, jusqu'au raffinement et à la quintessence, à la subtilité, à l'excès, à la satiété, à l'analyse outrée et trop poussée; il ne sait pas s'arrêter en chemin. Il alambique les phrases, il distille l'esprit, il traite chimiquement l'élégance du verbe : il eût ravi la Scudéry.

On dit manquer à son devoir? Il dit blesser son devoir.

On dit: le silence? Il dit : l'abstinence des paroles.

On dit : parler bas? Il dit : parler à rez de chaussée.

Il a beaucoup d'excellent esprit mais, il faut le redire après Fénelon, l'excès en tout est un défaut, sans en excepter l'esprit même.

Il a le sens du vrai dialogue, naturel et pétillant, sans

tirades, preste, souple, fait de grâce légère, jolie, aimable, pimpante, très XVIIIe siècle, accommodé à ce décor de la vie qui était un opéra aux lumières, au milieu d'arceaux, de berceaux, de charmilles que copiaient Watteau, Lancret ou Pater, ou dans des salons tendus de soie rose, sur laquelle se jouait toute la mythologie en broderie et en camaïeu. Il symbolise le joli, on sent que devant la beauté grecque, il penserait comme Chérubin devant sa marraine : « Qu'elle est belle! mais qu'elle est imposante ! » La Beauté n'a pas assez de vivacité et d'enjouement pour son humeur : et il en convenait :

« Si la Beauté entretenait un peu ceux-ci qui l'admirent, si son âme jouait un peu sur son visage, cela le rendrait moins uniforme et plus touchant ; il plairait au cœur autant qu'aux yeux ; mais on ne fait que le voir beau, et on ne sent pas qu'il l'est. Il faudrait que la Beauté prît la peine de parler elle-même, et de montrer l'esprit qu'elle a. »

Il manque au beau ce tour piquant, ce charme mobile et flottant, cet insaisissable attrait qu'il a si bien appelé le « Je ne sais quoi ».

Voltaire, dont Marivaux a dit :

« — Ce coquin-là a un vice de plus que les autres ; il a quelquefois des vertus. »

s'est vengé en répliquant :

« C'est un homme qui passe sa vie à peser des œufs de mouches dans une toile d'araignée. »

Il est vrai : il disserte, dissèque, ergote spirituellement et légèrement, chicane, subtilise, quintessencie.

C'est une « pelure d'oignon » (Diderot) brodée en paillettes d'or et d'argent.

Un esprit apparenté au sien, un Sénèque brillant et mondain, Paul de Saint-Victor, l'a finement dépeint et défendu :

« ... Elle n'est plus, cette société voluptueuse, dont il a fixé dans un style d'argent et de soie, l'éclat fugitif. Ses personnages nous sont devenus aussi étrangers que pourraient l'être les habitants de la planète de Vénus. Nous avons perdu la clef ciselée de leur fin

langage, nous ne comprenons qu'à demi leurs élégances et leurs quintessences. Cependant, que la scène ravive cet Eldorado de la galanterie, et le charme opère, et le sortilège s'accomplit ! Sous ces figures de camaïeu, court le frémissement de la vie. Nous nous reprenons à aimer ce monde précieux, ces mœurs langoureuses, cette métaphysique délicate, ces tendres amants et ces douces jeunes femmes, dont les amours subtils font penser aux mariages des fleurs et à leurs échanges de parfums. Ce qui nous séduit avant tout dans le théâtre de Marivaux, c'est sa poésie romanesque. On placerait volontiers la scène de ses comédies dans une des îles merveilleuses que Shakespeare choisit pour cadre de ses féeries. Au milieu des licences de la littérature de l'époque, son répertoire vous apparaît comme une oasis où un cercle d'honnêtes jeunes femmes et d'amants discrets s'est réfugié pour tenir un Décaméron. Les joies triviales et les rires bruyants sont bannis de ce calme asile. On y cause à demi voix, on y brûle à petit feu ; on s'y promène à pas lents, dans des labyrinthes aux riants dédales. Les plus imperceptibles battements de cœur y résonnent, comme dans ces paysages des contes bleus, où l'on entend germer l'herbe et pousser les feuilles. Une teinte d'âge d'or flotte sur ce théâtre poétique. Ses amoureux ressemblent à des Princes Charmants, ses mères et ses tantes grondent et radotent à la façon des vieilles fées ; ses jardiniers et ses paysans ont la riante bêtise des sylvains de trumeau ; les soubrettes reflètent, comme des miroirs, et répètent, comme des échos, l'esprit et la beauté de leurs jeunes maîtresses. Quant à ses femmes, on dirait les sœurs des héroïnes de Shakespeare. »

Et plus loin :

« Sa langue est celle d'un siècle d'analyse et de volupté. Il a découvert les infiniment petits du cœur ; il a fixé des nuances, des colorations, des reflets, qui sans lui se seraient à tout jamais dissipés. Il raffine sans doute et il subtilise ; il note le soupir, il distille une larme, il égrène le mot, il volatilise la pensée : on doit le respirer, et non s'en nourrir. Mais l'esprit français a donné, en lui, sa fleur des pois et son élixir ; le dessus de ses élégances est enfermé dans ce précieux répertoire. Le jour où il disparaîtrait, quelque chose s'en irait avec lui, quelque chose de frivole sans doute, mais d'exquis et d'irréparable.

» Héliogabale éleva un mausolée « aux Mânes d'un vase de cristal » voulant éterniser la mémoire des ivresses que ce vase avait versées. La comédie de Marivaux est fragile, comme le vase du César idolâtre ; comme lui aussi, elle charme et enivre. Mais prenons garde de la briser, n'altérons pas sa tradition délicate ; ses légers mânes ne reviendraient pas. »



Remplacez ce vase de cristal par un broc de grès où pétille

le Bourgogne, où fusent l'essence de malice et l'esprit du vin; et vous songerez aussitôt au Dijonnais Piron.

Alexis Piron (1) est bien l'une des plus amusantes figures de ce temps, et des plus curieuses. Sa vie offre peu d'intérêt, ses œuvres n'en ont guère. Mais ses bons mots ont traversé les âges, comme des flèches acérées et légères qui prendraient les siècles pour trajectoire. Il a tant éternué de mots drôles, qu'on lui en a prêté; on ne prête qu'aux riches.

Grimm en parla justement :

« En l'examinant, on voyait que les traits s'entrechoquaient dans sa tête, partaient involontairement, se poussaient pêle-mêle, sur ses lèvres, et qu'il ne lui était pas plus possible de ne pas dire de bons mots, de ne pas faire des épigrammes par douzaines que de ne pas respirer. Piron était donc un vrai spectacle, pour un philosophe, et un des plus singuliers que j'ai vus. Son air aveugle lui donnait la physionomie d'un inspiré, qui débite des oracles satiriques, non de son cru, mais par quelque suggestion étrangère. C'était, dans ce genre de combats à coups de langue, l'athlète le plus fort qui eût jamais existé nulle part. Il était sûr d'avoir les rieurs de son côté. Personne n'était en état de soutenir un assaut avec lui. Il avait la repartie terrassante, prompte comme l'éclair, et plus terrible que l'attaque... Les gens de lettres avaient peu de liaison avec Piron ; ils craignaient son mordant... Lorsqu'il était quelque part, tout était fini pour les autres ; il n'avait point de conversation, il n'avait que des traits. »

Il y avait du cru de bourgogne dans les veines de la famille. Piron eut un neveu, le chansonnier Bernard Piron (2), qui eut la même verve, le même tour d'esprit, la même malice, et qui s'est fait connaître à nous par son épitaphe :

Ci-gît un libertin folâtre
Qui du plaisir fut idolâtre,
Piron, le chef des étourdis,
Et qui ne songea guère à gagner paradis.
Pour le repos du bon apôtre
Passant, tu peux toujours dire un *De profundis.*
S'il ne lui sert à rien, ce sera pour un autre.

L'oncle Alexis, le grand Piron, par un retour imprévu, à la fin de sa vie, se fit dévot, écrivit des poésies sacrées et rima

(1) 1689-1773.
(2) 1718-1812.

un *De Profundis*, une traduction dont l'abbé de Voisenon (l'abbé si piquant qu'on l'appelait « une poignée d'aiguilles »), disait :

— Si on se connaît en vers au ciel, cette traduction est si mauvaise qu'elle l'empêchera d'y entrer, comme son *Ode à Priape* l'a empêché d'entrer à l'Académie.

C'était le diable qui se faisait ermite, car il a à son actif plus d'une sortie qui était alors bien hardie et sentait le fagot. A l'archevêque de Paris qui lui demande :

— M. Piron, avez-vous lu mon dernier mandement ?

Piron répond :

— Et vous, Monseigneur ?

Il avait l'esprit piquant et relevé ; il était bien de son pays, de Dijon, cité moutardière. Il chassait de race, car le père était déja un gai luron, chansonnier local, et cet apothicaire débitait autant de sel que de rhubarbe. Le fils commença tôt.

Un jour que son père le poursuivait, canne en main, pour le châtier, Alexis gravit l'escalier, s'arrête à la quatrième marche, et se retourne en disant :

— Halte-là, mon père, passé le quatrième degré, on n'est plus parents.

C'était une habitude de naissance.

Etant enfant de chœur, il portait la croix dans une procession, et la pluie survient, les assistants se dispersent.

Piron, se sauvant comme les autres, jette, pour mieux fuir, le crucifix dans le ruisseau, en disant :

— Tiens, puisque tu as fait la sauce, bois-la.

Plus tard, ivre un Vendredi Saint, il s'excusait :

— Le jour où la Divinité succombe, l'Humanité peut bien chanceler !

C'est surtout son *Ode à Priape*, une baliverne rimée après boire et indiscrètement répandue, qui pesa sur toute sa

vie de son poids obscène : utile leçon de prudence littéraire pour la jeunesse !

Il semait l'esprit sans compter ni mesurer, en s'ébrouant. Ce fut d'abord la province qui en profita. Il divertissait les Dijonnais.

Il vengea sa ville d'une défaite dans un concours d'arbalétriers où les champions de Beaune eurent l'avantage. Les traits qu'il lança aux vainqueurs furent plus redoutables que les carreaux de leurs arbalètes, et les Beaunois furent criblés. Un soir, au théâtre de Beaune, un spectateur ayant crié :

— On n'entend pas!

Piron repartit:

— Ce n'est pourtant pas faute d'oreilles !

Il dut s'enfuir précipitamment. Le lendemain, on le vit dans les champs décapiter des chardons avec sa canne :

— Que faites-vous ?

— Je coupe les vivres aux Beaunois.

Puis il songea à s'établir ailleurs, et vint à Paris tenter la fortune, qui lui prodigua ses faveurs avec parcimonie, dans une place de copiste à quarante sous par jour. Il se fit des amis, se poussa peu à peu, amusa les salons et s'amusa de même.

Avec Collé, Panard et Gallet, il égayait les soupers du Caveau, qu'il fonda en 1737, chez le traiteur Landelle, rue de Bussy, où il trouvait « la bafre et la torche ».

Il alla même à la Cour, où il ne fut pas peu étonné de se voir. Il écrivit de Fontainebleau, en 1732, à l'abbé Legendre:

« Les jours se suivent et se ressemblent. Tous les jours, la chasse ; plus de chenils que de maisons, des aboiements de chiens et des cors, de la pluie, du vent, de la boue, voilà le pain quotidien. Voici le pain hebdomadaire : le lundi, concert ; le mardi, tragédie ; le mercredi, concert ; le jeudi, comédie française ; le vendredi, salut ; le samedi, Comédie Italienne, le dimanche, grand'messe. Tout maudits que je tiens les plaisirs périodiques, cette semaine est encore plus riante que celle de l'Anglais dont on parle dans la *Gazette de Hollande*. Sa femme tomba malade le lundi, mourut le mardi, fut enterrée le mercredi ; il se remaria le jeudi, eut un enfant de sa seconde femme le vendredi et se pendit le samedi. Voilà de la variété et cela n'est pas

revenu à l'*Inglische* aussi régulièrement que nous reviennent les plaisirs que je viens de dire.

« Je m'ennuierais beaucoup à la Cour, sans une encoignure de fenêtre, dans la galerie, où je me poste quelques heures, la lorgnette à la main, et Dieu sait le plaisir que j'ai de voir les allants et venants. Ah! les masques! Si vous voyiez comme les gens de votre robe ont l'air édifiant ! comme les gens de Cour l'ont important ! comme les autres l'ont altéré de crainte ou d'espoir ! et surtout comme ces airs-là pour la plupart sont faux à des yeux clairvoyants ! C'est une merveille. Je n'y vois rien de vrai que la physionomie des Suisses ; ce sont les seuls philosophes de la Cour : avec leur hallebarde sur l'épaule, leurs grosses moustaches, leur air tranquille, on dirait qu'ils regardent tous ces affamés de fortune, comme des gens qui courent après ce qu'eux, pauvres Suisses qu'ils sont, ont attrapé depuis longtemps.

« J'avais, à cet égard, l'air assez Suisse, et je regardais encore hier fort à mon aise, Voltaire roulant, comme un petit pois vert à travers les flots de Jean-fesses qui m'amusaient, quand il m'aperçut. — Ah ! bonjour, mon cher Piron ! que venez-vous faire à la Cour ? J'y suis depuis trois semaines ; on y joua, l'autre jour, ma *Mariamne* ; on y jouera *Zaïre*. A quand *Gustave* ? Comment vous portez-vous ?... Ah ! monsieur le duc, un mot : Je vous cherchais... » Tout cela dit l'un sur l'autre, et moi, resté planté là pour reverdir, si bien que, ce matin, l'ayant rencontré, je l'ai abordé en lui disant : — Fort bien, Monsieur, et prêt à vous servir ! » Il ne savait ce que je voulais lui dire, et je l'ai fait ressouvenir qu'il m'avait quitté la veille en me demandant comment je me portais, et que je n'avais pas pu lui répondre plus tôt. »

Il ne pouvait sentir Voltaire, qui le lui rendait, et l'évitait, par peur de ses traits trop rapides pour lui. Piron se donna le ridicule de se comparer. Il osait dire de Voltaire :

— Il travaille en marqueterie, moi je jette en bronze.

Du bronze qui était du simili, du plâtre bronzé !

Contre Voltaire, il usa ses dents ; il enrageait trop, et Voltaire le prenait de trop haut : les flèches n'arrivaient pas.

Elles frappaient à plein en revanche, les cuistres, les grimauds. Contre eux, il fit un feu roulant, une pétarade de drôleries, les asticotant à coups de bec, les criblant, les roulant dans la saumure du ridicule. C'est Desfontaines, l'abbé littéraire, qui reçoit son paquet :

Cet écrivain, fameux par cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail...

Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il est planté comme un épouvantail.
Que fait le bouc, en si joli bercail ?
S'y plairait-il ? Penserait-il y plaire ?
Non. — C'est l'eunuque au milieu du sérail :
Il n'y fait rien et nuit à qui veut faire.

Ce mot encore est terrible, après avoir lu la *Poétique Française* de Marmontel :

— Ce Marmontel est comme le législateur des Juifs, qui montre à tout le monde la Terre promise, où il n'entrera jamais.

On sait son épigramme :

Ci-gît qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Il le fut à demi. Il fut élu, mais son élection fut invalidée par le roi, à cause de la fameuse Ode, péché de jeunesse qu'il paya toute sa vie, et qui fournit à Fontenelle le mot si joli que nous avons rapporté en son lieu. Il pensait beaucoup à l'Académie, qui occupe une large place dans ses préoccupations et ses bons mots. Son esprit vengeait son ambition, et souvent avec bonheur, comme quand il jetait ce simple trait :

— Ils sont là quarante, qui ont de l'esprit comme quatre.

Il prévoyait même le détail de sa réception, qu'il racontait d'avance :

— Je prétends que le récipiendaire doit dire : « Messieurs, grand merci », et le directeur lui répondre : « Il n'y a pas de quoi ».

Ses titres à l'Académie ? Ils étaient minces : une faible tragédie, *Gustave Wasa*, une excellente comédie, *la Métromanie*,

Un jeune Damis qui versifie avec talent et se fait appeler M. de l'Empyrée, un vieux Francaleu qui versifie avec faiblesse ; un oncle Baliveau qui daube sur les rimeurs, un Dorante qui lit à sa maîtresse des vers empruntés à Damis, un poète menacé de la Bastille, un valet et une soubrette qui s'amusent de tous ces originaux : tels sont les élé-

ments de cette célèbre comédie qui vaut surtout par les détails, la verve, le naturel, plutôt que par l'intrigue, fournie tout entière par un fait divers du temps.

Un Bas-Breton, M. des Forges Maillard, avait adressé au *Mercure* plusieurs pièces de vers, signées *Mlle de Malcrais*. Cette signature mit en émoi tous les beaux esprits du temps; on répondit par des madrigaux enflammés à la belle muse de province, et l'admiration ne tomba que du jour où les rédacteurs du *Mercure* virent entrer dans leur cabinet un homme vieux et laid. C'est le point de départ de la comédie.

Le vrai mérite de la *Métromanie* est dans la quantité de bons vers, nets, solides, frappés au coin du proverbe, faits pour rouler et pour circuler. On en citerait par douzaines :

Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres.
Dans ma tête un beau jour, ce talent se trouva,
Et j'avais cinquante ans, quand cela m'arriva.
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?
J'ai ri : me voilà désarmé.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût,
. . . .
Que peut contre le roc, une vague animée?
. . . .
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !
. . . .
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense;
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance ?
. . . .
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur
. . . .
La mère en prescrira la lecture à sa fille !

Ce sont là des vers maintenant un peu démonétisés par l'usage, mais dont la valeur intrinsèque n'a pas diminué, et qui, autrefois, servaient, comme d'argent de poche dans les conversations entre gens d'esprit.

Grâce à son amie, Mlle Quinault, il fit jouer quelques comédies aux Français, *Les Fils Ingrats*, *Gustave Wasa* (1730) dont Maupertuis disait :

— Ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événements en une heure.

Laissons *Les Courses de Tempé*, *L'Amant Mystérieux*, *Fer-*

nand Cortez. La Métromanie a fait oublier les autres. Piron le savait :

— C'est un monstre, disait-il, qui a dévoré mes autres enfants.

Il travailla beaucoup pour le *Théâtre de la Foire* en collaboration avec Lesage, Dorneval, Fuzelier. Il y donna de nombreux vaudevilles, dont quelques-uns, comme *Arlequin Deucalion* ont de la philosophie et du mérite. Je vous parlerai tout à l'heure de ce théâtre de la Foire, qui mérite un chapitre, et dont il est si souvent question.

Piron épousa à cinquante-trois ans une jeune personne qui le battit.

Il avait quelques amis.

Il fréquentait chez le marquis de Lassay, la marquise de Mimeure, le duc de La Vrillière, Maurepas, Mme Geoffrin.

Sa fin fut triste. Ce joyeux père eut peur de la mort, dont il prit un avant-goût dans la nuit de sa cécité complète. Il s'élève de ton et d'âme; l'âge et le malheur le rendent respectable.

Piron devient touchant, presque vénérable par son infirmité et son repentir. Qui reconnaîtrait l'auteur de l'*Ode* dans ces lignes si tristement résignées :

« J'écris, sans voir si j'écris; j'ouvre inutilement deux grands yeux qui, par cela même, achèvent de se crever. Ma nièce est là pour m'avertir, quand il n'y a plus d'encre à ma plume : sans cela, j'irais toujours. Quand votre lettre m'est arrivée, je me suis jeté avec ferveur aux pieds du fils de David, qui a mis de sa salive sur la visière du pauvre Quinze-Vingt, et je profite, aussi vite que je puis, du topique, avant qu'il se sèche. »

Anacréon finissait en Quinze-Vingt. Ses livres ont disparu . Son œuvre orale a seule vécu. Piron ? Des mots ! des mots !

* * *

Il eut, dans Collé (1), un collaborateur, un rival et un ami.

(1) 1709-1783.

Un jour, Mme de Tencin, dans son salon rempli de littérateurs et d'amis, chanta, sur l'air de *la Pupille*, la romance que voici :

Qu'il est heureux de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu !
Mais qu'il est fâcheux de se rendre
Quand le bonheur est suspendu !
Par un discours sans suite et tendre
Egarez un cœur éperdu :
Souvent par un malentendu
L'amant adroit se fait entendre !

Fontenelle, qui peut-être n'avait pas écouté, applaudit et approuva fort, avec cette amabilité empressée et commode qui est l'indifférence déguisée. Mme de Tencin l'interrompit familièrement : « Eh ! grosse bête, ne voyez-vous pas que c'est du galimatias ? » — « Ma foi, dit Fontenelle, cela ressemble tellement à tout ce que vos poètes nous lisent ici tous les jours, que je croyais qu'il fallût applaudir. »

C'était ce qu'on appelait un amphigouri, et l'auteur était le maître du genre, le chansonnier Charles Collé, un des plus féconds écrivains du XVIIIe siècle, qu'il a vécu presqu'en entier. Il a traversé trois règnes, né à Paris sous Louis XIV en 1709, l'année fatale de Malplaquet, mort sous Louis XVI en 1783, à la veille du dénouement qu'il avait prévu. Après avoir été pendant dix-neuf ans le secrétaire d'un receveur général des finances, M. de Meulan, il s'attacha à la personne de S. A. S. le duc d'Orléans, petit-fils du Régent, père de Louis-Philippe-Egalité, et grand-père de Louis-Philippe ; il tint beaucoup moins de Louis-Philippe, son petit-fils, que du Régent son grand-père. Collé fut son chansonnier, son amuseur, son grand ordonnateur des menus plaisirs. Au physique, c'était un homme de taille moyenne, avec un grand nez, une petite perruque, la mine étonnée, l'air grave, une imperturbable et sérieuse gaieté, se divertissant de tout et ne riant de rien, ce que nous appelons un pince-sans-rire. Bon homme d'ailleurs, dont on disait : ce bon Collé ! Homme pratique aussi, un tantinet intéressé, comme il y paraît aux conseils qu'il prodigue dans ses lettres à un petit cousin.

Quand le duc d'Orléans lui demanda de lui donner sa preste comédie : *la Vérité dans le vin*, il montra qu'il avait fréquenté pendant dix-neuf ans le monde de la finance ; il fit d'abord quelques façons, ne voulant pas livrer cette polissonnerie ; et il n'en fit plus quand le prince lui eut accordé dans les fermes une part, qui devait lui rapporter 100.000 livres par an. De mémoire d'auteur dramatique, il n'y a pas d'exemple d'une pièce qui ait été un si beau placement.

Il y a une fameuse biographie de Raphaël où la vie de ce peintre est divisée en trois parties : dans la première il se cherche ; dans la deuxième, il se trouve ; dans la troisième, il se perd. La carrière littéraire de Collé comporte une division analogue en trois parties : dans la première, il se cherche ; dans la deuxième, il continue à se chercher ; dans la troisième, il se trouve enfin ; et heureusement pour lui, il se trouva trop tard pour avoir le temps de se perdre.

Sa première manière, ce furent les chansons grivoises, ce qu'il appelait « chansons et autres breloques ».

Il avait l'esprit enjoué. Cousin de Regnard, il s'était apparenté par choix et par goût à ses auteurs favoris, Rabelais, Marot, La Fontaine, Chapelle. Il débuta par des amphigouris, dans le genre des *Fatrasies* de Rutebeuf et des *Coq-à-l'Ane*, de Marot. Il chantait, et il imitait les chansonniers d'alors, entre autres un certain Huguenez, dont Voltaire disait que ses chansons étaient si froides, que c'étaient des chansons à boire de l'eau.

Collé édita les siennes — que nous n'aurons ni le temps, ni l'audace d'évoquer ici, — avec un calembour digne du genre: *Chansons joyeuses mises au jour par un ane onime onissime*. C'était le temps où toute son esthétique tenait dans ce quatrain :

On rend la vie aimable
En passant tour à tour
Des plaisirs de la table
Aux plaisirs de l'Amour.

Il menait joyeuse vie avec ses amis, Piron, Panard; et leurs petites fêtes se terminèrent plus d'une fois au poste. Cepen-

dant quelque chose devait survivre à cette première période de folie. Gallet, Piron et Collé, Vadé, Panard, Laujon, ces noms sont inséparables de celui du *Caveau*, qu'ils fondèrent.

Je vous en ai parlé au chapitre des poetes. Encore aujourd'hui la sonnette présidentielle est le grelot de Collé emmanché d'ébène. Le grelot de Collé, c'est toute une évocation pimpante et bruyante de couplets égrillards et haut troussés, gais et grivois, polissons et gaulois, que Collé répandait à profusion, comme sonneries des grelots de Momus, sur les soupers de Bagnolet, entre les lambris discrets, éclairés par les appliques de bronze, et les glaces qui réfléchissaient les flacons généreux, les coupes de fruits, les visages allumés des princes en fête et des demoiselles joviales. De là ces petits lutins, qui étaient les couplets de Collé, s'esquivaient, allaient courir la ville.

La voix plus haute
Semble un grelot ;
D'un nain qui saute
C'est le galop.

C'est le galop de ces petits diablotins allant célébrer dans les châteaux et dans la mansarde *Marotte* ou *les Revenants*, la *Surprise nocturne*, et le *Goût du Jour*.

Comme chansonnier, Collé fut très goûté, et ce n'est pas son moindre honneur qu'on puisse citer, à son propos, ce refrain de Béranger, dans son pot-pourri d'*Ariane et Bacchus* :

Près de Silène gaillard
On voyait paraître
Maître Adam, Piron, Panard
Et Collé, mon maître.

Etre salué par Béranger comme son maître, est un titre qui est une gloire.

La seconde étape le conduisit vers l'art dramatique

Il conte que tout jeune, quand il allait au théâtre, il « sentait un petit frisson de plaisir, pareil à celui qu'il eut à son premier rendez-vous d'amour ». Il y débuta par une tragédie dans

sa note familière, une tragédie amphigourique, *Cocatrix*, dont il déclare ingénument : « Les spectateurs, les acteurs ni l'auteur n'y ont rien compris. » Il renouvela sa manière par des parades : *Razibus*, *Targiflasque*, *Alphonse l'Impuissant*, *Léandre étalon*, *le Mariage d'un curé*, *l'Evêque d'Avranches*, *la Vérité dans le vin*. Il constitua ainsi tout un répertoire de comédies de société, dont La Harpe disait avec gravité : « Ce qui compose le théâtre de société ne peut être joué que dans celles où l'on se met au-dessus de toute décence en faveur de la gaîté. »

Elles réussissaient pourtant, et auprès du public, et auprès de Collé lui-même, qui en était très fier. Dans sa préface en forme de parade et en jargon paysan, il raconte d'un ton satisfait :

« Feu M. Duclos, sequertaire de l'Académie des proscriptions et de la Française, m'a dit z'en face que Razibus était le cidre des parades et que j'en étais le grand Corneille, comme ça est vrai. »

Je tourne la page et je lis cette définition carastéristique :

« Ces scènes croustilleuses, la manière dont elles étaient rendues, la franche gaieté qu'ils y mettaient, les ordures gaillardes, enfin jusqu'à leur prononciation vicieuse zet pleine de cuirs, faisaient rire à gueule ouverte et à ventre déboutonné tous ces seigneurs de la Cour, d'autant plus, qui n'étaient pas tout à fait dans l'habitude d'être grossiers et de voir cheux le roi des joyeusetés aussi libres, quoiqu'ils fussent dans l'intimité de Louis XV. »

Et au bas de la page :

« Note d'érudition: z'on appelle cuirs parmi les comédiens de province, les mauvaises liaisons des mots que font les acteurs qui n'ont pas t'eu z'une certaine éducation soigneuse, qui z'ont été, z'avant de monter sur le théâtre d'aucuns garçons de billards, d'autres marchands d'chandelles: voici z'un exemple de cuirs pris d'un prologue de la tragédie de Didon:

Z'à qui de commencer ? Ce n'est point z'à Didon,
Pas t'à vous, pas t'à moi, pas t'à lui, z'à qui donc? »

Voilà le genre d'esprit. Quand il écrivait ces choses-là, Collé ne risquait pas de méningite. Ce sont des farces, des parodies, des grivoiseries : c'est ce qui plaisait. Le duc d'Or-

léans en raffolait, et Louis XVI lui-même en donna des commandes à l'auteur.

Collé finit pourtant par s'apercevoir, qu'il était trop bas, et il franchit une dernière étape ou plutôt ce fut sa femme qui s'en aperçut pour lui. Il s'était marié à quarante-huit ans, en 1757. Ce n'était pas trop tard, car il fut un mari modèle, et ils firent bon ménage. Sa femme l'aida et le conseilla, lut, corrigea et amenda ses œuvres. Nous ne dirons pas que ce fut Philémon et Baucis, car Baucis eût sans doute été scandalisée par l'*Evêque d'Avranches* ou *Razibus* ; mais ce furent M. et Mme Denis, car nul doute que Mme Denis eût volontiers donné son avis en pareille matière. Ce fut elle qui le sauva et il lui en eut un gré infini. — « Sans elle, écrivait-il, je n'aurais pas connu mes forces ; sans ses critiques judicieuses, fines et son goût délicat, mes ouvrages auraient été pleins de défauts, peut-être grossiers et rebutants. Je dois prodigieusement à ses conseils. Je suis peut-être l'unique auteur de comédies qui ait rencontré dans sa femme un conseil aussi sûr, des lumières aussi délicates. » Elle l'orienta mieux, et lui donna l'ambition d'un art moins grossier, pour lequel il ne soupçonnait pas même qu'il était fait.

Les femmes ont plus d'ambition pour l'homme qu'elles aiment, que l'homme n'en a lui-même pour elles. Elle s'aperçut que le genre grivois était devenu chez lui une habitude, une besogne alimentaire, qu'il eût pu rompre dès longtemps avec elle, dès le moment dont il disait : « quand les passions ont commencé à se ralentir chez moi, ce qui est arrivé de bonne heure, n'étant pas né très fort ». Il honnesta sa Muse, et retrouva au fond de lui tout un fonds perdu de morale. Il tenait de sa famille, — une famille de robe, — comme une tradition de causticité frondeuse et d'opposition parlementaire. Et dans sa famille aussi, il trouvait le contrepoids de cette gaillardise dans un certain penchant vers l'austérité, qui était représentée de son temps par sa sœur, Mlle Pétronille Collé, la forte tête de la famille, une janséniste rigoureuse et intransigeante. Tout ce côté de son caractère se fit jour, et il ne finit pas dans l'impénitence dernière. Il était capable de bons sentiments. Il eut sa fierté, il sut garder son indépendance

Le vrai Collé, le Collé intime, ce n'est pas celui des *Repues franches*, des chansons, des parades, le chansonnier grivois et graveleux : ce n'est pas non plus le compagnon des ducs et des princes, dont il fut l'amuseur. Dans aucun de ces deux postes il n'était à sa place. Il était dans l'un trop haut, dans l'autre trop bas. Dans l'un il s'encanaillait ; avec les ducs, il *s'enducaillait*. Il n'était lui que chez lui; il disait non sans noblesse : « Le vrai bourgeois gentilhomme, c'est le bourgeois indépendant ; c'est même mieux : les gentilshommes ont un maître. »

Ce fier langage l'honore. Il explique que Collé ait réussi dans la comédie honnête, dans l'expression des beaux sentiments, et qu'il ait écrit avec tant d'exquise délicatesse *Dupuis et Desronais*, un petit chef-d'œuvre, et *la Partie de chasse de Henri IV*.

En juin 1760, Collé était à la Celle-Saint-Cloud. Il lut une comédie anglaise qui avait du succès à Londres, et dont il venait de paraître une traduction française par Patu, le *Roi et le Meunier de Mansfield*, de Dosdley.

Cette comédie était en même temps tombée sous les yeux de Sedaine, le charmant librettiste, qui emprunta au recueil de Patu une pièce de Farquhar *le Diable à quatre ou les Femmes métamorphosées*, dont il fit le *Diable à quatre*, pour la Foire de Saint-Laurent, et aussi *le Roi et le Meunier*, traduit de Dosdley, avec musique de Monsigny, joué aux Italiens, le 22 mars 1762, qui rapporta 10.000 francs à Sedaine.

C'était un beau succès. Il fut éclipsé par celui de Collé. Celui-ci travailla à sa comédie, qu'il appela d'abord *le Roi et le Meunier*, dès 1760.

Dans la pièce anglaise, le roi d'Angleterre Henri VI s'égare à la chasse ; il est reçu chez un fermier, incognito. Il entend dire du bien de lui, et il rend à son amoureux, un jeune paysan, une pauvre fille qui a été séduite par un grand seigneur. Ce n'est même plus un très joli cadeau à faire à ce paysan. Les Français ont plus de délicatesse. Dans Sedaine comme dans Collé, la jeune fille a été enlevée ; mais elle est restée pure et sans tache. L'habileté de Collé, et ce qui lui a assuré la supériorité sur Sedaine, ce fut de déplacer la

scène et de la rapporter d'Angleterre en France, puis de choisir « une époque qui pût être agréable et piquante », la fin du règne de Henri IV. De là bien des différences. Dosdley a voulu fronder les vices et les ridicules de la cour. Collé n'a rien voulu faire de pareil, mais bien « le petit tableau des vertus domestiques de Henri IV en déshabillé ». L'acte Ier est documenté d'après les *Mémoires* de Sully. Mais ce ministre avait plus d'énergie : Collé l'a fait trop tendre, trop timide, trop avunculaire. Quant au fait en lui-même, Collé eut pu se passer de Dosdley pour l'inventer. Il s'était produit souvent, et bien des rois s'étaient égarés à la chasse. On contait cette aventure de Henri VI d'Angleterre, celui de Shakespeare. On la racontait aussi de François Ier qui se perdit également en forêt, et arriva chez un charbonnier : celui-ci le traita sans beaucoup d'égards, ignorant à qui il avait affaire, et répétant pour toute excuse : « Charbonnier est maître chez lui. »

Très peu de temps avant la comédie de Collé, Louis XV aussi s'était égaré à la chasse. Il avait été recueilli par le duc de Penthièvre, qu'il trouva le tablier ceint aux reins et la cuiller à pot à la main. Le charitable duc faisait bouillir lui-même la soupe de ses pauvres pour le lendemain matin.

Henri IV, dans la forêt de Sénart, est une aimable imagination qui rappelle les promenades de Germanicus, dont Tacite nous dit que ce général parcourait, inconnu, les quartiers populaires de Rome pour y jouir de sa gloire, *fruiturque fama sua*.

Les paysans chez lesquels Henri IV arrive, habitent une modeste chaumière. Le ménage se compose de Michaut, sa femme Margot, sa fille Catau et son fils Richard. Catau est fiancée à Lucas, un fin madré, type du paysan soupçonneux et incrédule. Richard aime une voisine, Agathe, fille de Jérôme ; mais un grand seigneur l'a enlevée et Richard la croit coupable. Il va se faire curé, « se précipiter dans l'église ». L'arrivée de Henri IV arrange tout. Il y a surtout, au troisième acte, qui est le meilleur, un repas de paysans qui plaisait fort par son réalisme aimable ; et, au dessert, on chante toute une *Henriade* en couplets, un lot de chants populaires sur

le Béarnais, peu faits, il est vrai, pour des fiancés; mais nous sommes à la campagne. Henri IV, dont le regard s'allume à vue de la jeunesse, de la fraîcheur et de la gentillesse de Catau, n'oublie pas qu'il est le Vert-Galant. Collé a l'habitude de bien plus d'audace. Ils sont donc tous de connivence, et la petite Catau est à bonne école pour entendre le récit en couplets des galanteries de Henri IV :

Vive Henri IV
Vive ce roi vaillant,
Ce diable à quatre!

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards...

Les vers sont de Henri IV.

Cela tourne au souper de Bagnolet. Richard dit la sienne, qui est celle d'Alceste:

Si le roi m'avait donné
Paris sa grand'ville,

vieille chanson qui vit le jour au château de Bonaventure, près le Gué du Loir, chez Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père de Henri IV.

Et l'on y chante aussi les amours de Henri IV et de la Belle Jardinière d'Anet. Le fils de cette union horticole et royale, fut le grand-père de Dufresny, l'auteur dramatique, confrère de Collé, — celui qui lava son linge sale en famille. Ajoutez le portrait d'un Henri IV légendaire, brave, familier, aimant, aimable : la silhouette de quelques grands seigneurs ; le duc de Bellegarde, confident des plaisirs du roi; Sully, raisonneur, loyal, intègre et attendri ; Concini, l'Italien tortueux, plein de réticences et de sous-entendus ; ajoutez aussi le charme neuf, spécial et pénétrant de cette paysannerie, le patois amusant des forestiers, et la scène dans la chaumière qui nous dévoile un coin de la vie des paysans ; l'atmosphère fumeuse de l'âtre, où voltigent les revenants, les esprits des légendes et du folklore ; et vous conviendrez qu'il n'y avait dans tout cela rien qui fût de nature à soulever des tempêtes. Il faillit pourtant y en avoir. Durant quatorze années, de 1760

à 1774, la pièce fut interdite à Paris (ou défense fut faite à la Comédie-Française de la représenter), interdite en province, et on la joua clandestinement avec une sorte de malicieuse fureur dans tous les théâtres de société et d'amateurs, dont il y avait alors bon nombre.

Pourquoi ? Quelles pouvaient être les raisons de cette sévérité? Collé a donné les siennes. Il prétendit que Mme de Pompadour lui en voulait personnellement. Mais la mort de cette adversaire ne changea rien à la situation. Il alléguait encore que ses ennemis ne voulaient point par là lui permettre de songer à se présenter à l'Académie Française. Il croyait avoir contre lui surtout Voisenon, ce petit abbé malin, tout hérissé de traits d'esprit, et qu'on avait surnommé « une poignée d'épingles ». Il se présentait à l'Académie, et Collé se persuada qu'il était jaloux de lui.

Collé se dit bien à lui-même que l'Académie n'est pas faite pour lui : « Il faut, dit-il, avoir un fonds de littérature qui me manque. »

En ce temps-là, c'était en effet, nécessaire. Collé conte pourtant qu'on l'avait tâté là-dessus. Mais il ne voulait pas qu'on dît : « Pourquoi est-il de l'Académie ? » Il aima mieux qu'on dît : « Pourquoi n'en est-il pas ? » On ne l'a même pas dit.

Collé était plus près de la vérité, quand il craignait « la comparaison avec le temps présent ». C'était la fin de la guerre de Sept ans ; la situation n'était pas brillante en France ; nos armes avaient été malheureuses à Rosbach, à Crevelt ; toute l'Europe chansonnait nos généraux, et le dévouement du chevalier d'Assas ne suffisait pas à réparer la honte de Soubise que la caricature représentait armé d'une lanterne et cherchant en vain ses armées perdues dans les plaines de Rosbach.

Et Collé disait à son duc : « On pourra faire des comparaisons du temps de Henri IV avec le temps présent, qui ne seront justement pas à l'avantage de notre siècle. » Et il ajoute ce mot terrible, faisant allusion au respect qu'on a même pour le roi peu glorieux qu'était alors Louis XV :

« Un Anglais qui lirait ma comédie et qui entendrait les raisons qui font différer de la jouer, dirait bien que nous sommes de vils esclaves, et il n'aurait pas tort. »

Il passe ainsi dans les *Mémoires* de Collé un souffle frondeur et révolutionnaire, qui marque l'état de l'opinion publique dans la bourgeoisie de ce temps-là, même et surtout quand elle était la familière des grands. Il semble qu'on entende comme le prélude en sourdine d'une lointaine *Marseillaise*.

Ce n'était pas seulement les époques, c'étaient les personnes que l'on comparait. On ne pouvait pas jouer Henri IV sans qu'on fît des applications et des allusions. A Bagnolet, ce roi si vaillant et si gai passait pour être le portrait de S. A. S. le duc d'Orléans. A Bruxelles, on saluait en lui le prince Charles de Lorraine, et on criait dans la salle : « Charles, c'est Charles ! Vive Charles ! » Mais pour Louis XV, sa conscience lui faisait craindre le parallèle. Il redoutait qu'on applaudît trop Henri IV ; il est des cas où les applaudissements prennent des airs de protestations.

A son gré, Henri IV dans *la Partie de Chasse* était trop bien traité ; et Louis pouvait prétendre qu'il l'était trop mal, comme nous l'allons voir, ce qui lui donnait la plus belle excuse. Mais il ne se souciait pas de se mettre en comparaison avec ce roi de théâtre trop idéalisé et trop embelli. La preuve que ce souci fut prédominant dans le fait de l'interdiction, c'est qu'à sa mort, ce scrupule s'en alla avec lui.

La mort de Louis XV fut un soulagement. On crut à une ère nouvelle de renaissance et de prospérité. Ce fut comme l'arrivée d'un nouveau ministère. Louis XVI, — tout beau, tout nouveau, — fut acclamé, adoré. Entre lui et son peuple ce sont des coquetteries, des mamours, des politesses. Henri IV pouvait venir, il n'avait même qu'à bien se tenir. On lisait au bas d'une gravure représentant le troisième acte de la *Partie de chasse :*

Aux pieds de ce bon Roi les Français prosternés
Offrent l'heureux tableau d'un maître qu'on adore.
Peuples, n'enviez point ces mortels fortunés.
Sous le nom de Louis, Henri gouverne encore.

C'était trop beau ; cela ne pouvait pas durer. Dix-neuf ans après ce peuple aima tant son roi, qu'il lui coupa la tête.

Si Louis XV pouvait redouter le parallèle avec un Henri IV trop sympathique, en même temps il pouvait donner cette autre raison de sa défense, que ce roi était, dans la pièce, traité avec trop de simplicité, et que le prestige du pouvoir s'en trouvait atteint. Le fait de faire de Henri IV un héros de comédie paraissait peu respectueux. La façon dont le roi y paraît, blessait un peu le décorum monarchique : il y est présenté avec une familiarité toute rustique. C'est le meunier Michaut qui lui dit, en le tapant sur l'épaule : « Morgué ! Ne me tutoyez pas ! Je n'aimons pas ça » ; qui lui offre le plus mauvais lit chez lui, qui l'emmène boire en lui criant : « Laissez faire, nous allons en taper ! » et qui le pousse en riant jusqu'à le faire trébucher ; et ce n'était pas un spectacle bien édifiant de voir le roi de France chanceler et rattraper son équilibre, en disant : « Qu'il m'eût poussé un peu plus fort, et il m'eût jeté à terre ! »

Dans tout le troisième acte, il y a quelque sans-gêne, et dans la façon dont Michaut présente le roi aux siens : « Je l'ai ramassé dans la forêt ! » — et quand on lui donne le couteau de la cuisine, parce qu'il n'y en a pas d'autre ; et quand on trinque en l'invitant sur le mode sans-façon : « Avalez-moi çà, père ! » et, quand Henri IV porte la table, les chaises, les assiettes. — Non, pour un roi de France, c'est trop. — Et ce ne serait rien encore que tout cela si dans une minute d'épanchement, Michaut, lui offrant une chaise, ne disait avec sa brusquerie rustique : « Oh ! je savons vivre ! Avez-vous fini vos façons ? Est ce que vous nous prenez pour des cochons ? »

Il est clair que ni le Louvre, ni Versailles n'avaient accoutumé les rois à cette simplicité de langage. Bachaumont notait dans ses *Mémoires* : « Quelques gens de mauvaise humeur jugent que c'est le dégrader. »

On peut le croire.

Cette humilité du sujet explique le premier acte qui n'existait pas d'abord. La pièce s'appelait *le Roi et le Meunier*, et n'avait que les deux derniers actes.

Pourquoi ce premier acte, qui fut ajouté après coup ? Otez-le, et vous comprendrez qu'il ne reste plus qu'un roi trop

familier, trop dépouillé de tout faste et de tout prestige. Il fallait le relever, l'ennoblir, le montrer un instant dans l'exercice de ses royales fonctions, sortant du Conseil, entouré de ses ministres. Ce premier acte, c'est une concession à la majesté, c'est un égard pour le trône, une politesse pour la royauté, une révérence au droit divin.

Et, aussi, il est l'occasion de nous montrer, à côté du roi, l'homme et le père, l'ami sensible de Sully, l'époux excellent que l'ambassadeur d'Espagne trouva un jour à quatre pattes, promenant ses enfants sur son dos, — le même qui, dans la pièce de Collé, quitte Sully en lui disant : « Je vais voir la reine ; je meurs d'envie d'aller embrasser mes enfants. »

Voilà les raisons pour lesquelles la pièce fut interdite jusqu'à la mort de Louis XV. Par contre, qu'y avait-il en elle qui expliquât l'engouement de tous et la fureur de la jouer quand même, au point que Collé pouvait constater avec orgueil : « Le roi est le seul homme en France qui ne veut pas que ma pièce soit jouée ! »

Entre les divers caractères que cette petite comédie peut présenter, il en est trois qui méritent une attention plus particulière. D'abord, il s'agissait de Henri IV. « Je sais, disait Collé, combien je dois au nom de Henri IV. » Cela était vrai. Henri IV était pour le peuple le type de la bravoure, de la vaillance, de la gaieté, de la galanterie ; il incarnait la race française. Il y paraissait au regain de popularité dont le Béarnais bénéficia au XVIIIe siècle.

Sous Louis XIV, on avait peu parlé de lui. Louis XIV n'aimait pas les comparaisons : il ne les admettait pas, s'estimant incomparable. Mais le XVIIIe siècle se prenait de regrets, à mesure que la royauté déclinait.

Voltaire fit *la Henriade*.

Les académies choisissaient Henri IV pour sujet de leurs concours. La Harpe remporta un prix à l'Académie de La Rochelle pour son discours sur Henri IV, discours singulièrement démocratique, qui contenait une véritable prosopopée du prolétaire.

La Henriade était répandue, apprise et même travestie par Montbrun dans sa parodie dont un vers est resté :

Un jour, non, c'était une nuit.

L'Académie Française, suivant l'exemple des provinces, mettait aussi au concours l'éloge de Henri IV en vers, et le prix allait à Gudin de la Brenellerie, dont on emprunta, pour épigraphe à la statue du roi, le vers fameux :

Seul Roi de qui le peuple ait gardé la mémoire !

La ville de Bordeaux fit frapper une médaille de Henri IV, qu'un avocat de cette ville envoya à Collé en échange des larmes délicieuses qu'il devait à *la Partie de Chasse*, dont il fait le plus bel éloge ; Collé conclut que ce correspondant est le meilleur de tous les citoyens.

La Partie de Chasse venait bien à son heure. Pour le peuple, Henri IV c'était la France regénérée, jeune et vaillante, telle que la souhaitait la nation, qui se sentait entraînée à l'abîme. Aimer Henri IV devint synonyme d'aimer la France. Sans doute, alors, le roi et le pays n'étaient pas deux notions bien distinctes, et un correspondant de Collé lui écrivait : « L'union du prince et de la patrie naît dans le berceau des Français. » Cela ne faisait qu'un ; mais Henri IV, ce roi vaillant, symbolisait davantage cette communion, et quand au troisième acte de *la Partie de Chasse*, le meunier Michaut trouve que son hôte n'a pas l'air trop chaud à célébrer le roi Henri, il le lui déclare net :

« Oh ! vous n'êtes pas un bon Français ! »

Collé était, c'est une justice à lui rendre, un bon Français, ennemi déclaré de l'invasion des étrangers dans notre littérature, ennemi de l'Anglomanie, de la musique italienne. Sa lyre célébrait avec orgueil nos victoires. La plus populaire de ses chansons fut *la Prise de Port-Mahon* qui courut les rues, et il disait : « Je suis chanté par les chanteurs des rues ; j'aime mieux cela que d'être chanté par le roi ; d'abord, il

chante faux. » Un détail emprunté à cette comédie même montrera à quel point Collé était patriote.

Dans *la Chasse*, il faut que le roi répare une injustice pour grandir encore dans notre estime. Il faut donc qu'il y ait une violence commise par un personnage odieux.

Collé chargea d'abord de ce crime le comte d'Auvergne, que Henri IV, dans l'histoire, condamna pour haute trahison. Collé le choisit, non sans peine, nous dit-il, car il voulait un nom d'une famille disparue, afin de n'offenser aucune des personnes présentes ; autrement le choix eût été des plus simples, et tous ses spectateurs avaient bien quelque gredin parmi leur ancêtres. Mais il finit par trouver mieux. Il restait encore des femmes de la famille d'Auvergne : c'était délicat. Et puis, d'Auvergne était un Français, et le patriotisme de Collé souffrait de présenter en scène un compatriote qui ne fût pas sympathique. Il trouva l'occasion de satisfaire sa xénophobie en chargeant de crime un étranger, un Italien, et ce fut « l'affreux Concini, le vorace étranger », le mari de la Galigaï, qui devint le ravisseur d'Agathe. L'enlèvement d'Agathe fut la revanche de la bataille de Pavie. On se venge comme on peut.

Un autre genre d'intérêt est marqué dans une lettre écrite au *Mercure*, en décembre 1766, au sujet de cette comédie : « Puisse son exemple engager nos auteurs dramatiques à prendre, dans leur propre pays, des sujets réels et fondés sur notre tradition. » C'était déjà ce qu'avait tenté et prêché le président Hénault dans son *Théâtre historique*, qu'il avait inauguré par le drame de *François II*, conçu dans la manière de Dumas père.

Un autre caractère de cette pièce est précisé dans une lettre d'un correspondant de province qui y goûtait « le charme divin de voir la majesté sourire agréablement à la vertu champêtre ».

C'était signaler, en somme, le rapprochement du roi et de son peuple. Cette œuvre est toute démocratique. Collé a vu les nobles de trop près pour ne pas incliner vers les petits.

De Molière à Collé, comme le paysan a grandi, et quelle rénovation sociale s'est opérée ! Voyez, dans *la Partie de*

Chasse, avec quelle fierté le meunier refuse l'argent qu'on lui offre ; son fils Richard a fait ses études, c'est un monsieur, et Agathe, se menaçant de son poignard pour sauver son honneur, et fuyant par son évasion les violences de son ravisseur, tout cela nous entraîne loin des paysannes timides et soumises, avec lesquelles batifolent les grands seigneurs de Louis XIV. On sent se soulever l'avènement prochain d'un peuple.

Enfin et surtout, une grande sensibilité est répandue sur toute la pièce. Elle est touchante, animée d'une émotion douce et charmante. C'est bien ce qu'il fallait à l'époque. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, une tendresse mouillée inonde les cœurs : une inquiétude tendue secoue cette société énervée, qui pleure devant toutes les fictions de l'Art — et qui oublie de regarder les tristesses de la réalité. C'est une émotion maladive qui se trahit dans toutes les œuvres d'alors, et dont Florian fut un des interprètes exacts. Ils ont tous les nerfs surexcités ; ils tombent en pâmoison, ils versent des pleurs, et la nature elle-même s'attendrit dans les descriptions de cette littérature humide. Il était bien porté d'être sensible. Il fallait des larmes à tout propos.

La société était dans cet état que Diderot a décrit, « cette disposition composée de la faiblesse des organes, de la vivacité de l'imagination, de la délicatesse des nerfs qui incline à compatir, à frissonner, à admirer, à craindre, à se troubler, à s'évanouir ».

Tel était l'état de la santé publique : des nerfs d'une raideur exaspérée par la fatigue et par l'abus du plaisir, et cette sensibilité, amollissant les âmes, les inclinant à la bonté compatissante et aux larmes attendries devant les toiles de Greuze ou les œuvres nouvelles de la comédie larmoyante. Collé l'a bien dit dans son journal : « La jeunesse actuelle ne connaît plus d'autre espèce de comédie que la comédie larmoyante. Les femmes veulent un spectacle qui les fasse pleurnicher. »

Toute cette fin du XVIIIe siècle, avec sa sensiblerie humanitaire, est triste, triste comme un lendemain de fête. Du moins, ces gens sensibles ont connu la bonté, la douceur, l'atten

drissement, la compassion. Ils ont été frivoles, légers; ils n'ont pas été méchants. Je vous parlais tout à l'heure de l'éducation du XVIII[e] siècle. Elle fut tout l'opposé de la nôtre. Aujourd'hui, nous sacrifions tout à l'instruction. Nous négligeons de former les cœurs. Si notre système d'éducation porte un effet moral, c'est par l'influence fatale et nécessaire que le maître, à son insu et comme malgré lui, exerce sur ses élèves par sa seule manière de penser, de commenter, d'expliquer les faits et les sujets de son enseignement : il se dégage de sa seule parole un je ne sais quoi qui traduit et décèle sa nature, et qui va s'imprimer en autant d'exemplaires qu'il a d'auditeurs. De là, le caractère si grave de la responsabilité morale du professorat.

Au XVIII[e] siècle, l'instruction était presque nulle. Tout était subordonné à l'éducation, et celle-ci n'était orientée que vers les sentiments. Elle mettait son idéal dans le don de plaire, et celui-ci était assimilé à une certaine perfection morale. Bernardin de Saint-Pierre résumait toute la pédagogie de son temps quand il disait : « Lire, écrire, chiffrer, n'est rien ; être bon, officieux, aimer et secourir les hommes, voilà la seule science digne des cœurs humains. » C'était là un système singulièrement incomplet. Il était incomplet de moitié. Mais cette moitié-là avait assez de mérite pour que nous puissions encore aujourd'hui nous en servir, ne fût-ce que pour un quart.

Voilà ce qu'était l'éducation de jadis. Elle formait des générations qui ont mis leur signature sur des comédies comme *la Partie de Chasse de Henri IV*, tout éclairée par un rayonnement de sentiments délicats, de sympathie, de tendresse et d'amour.



Collé eut dans le genre aimable un confrère qui lui fut très supérieur : ce fut Sedaine (1).

Sedaine ! que de gracieuses idées ce nom évoque : poésie tendre et facile, sensiblerie charmante, sentiments sains et familiaux, pure douceur! Quels délicieux chefs-d'œuvre que *le*

(1) 1719-1797.

Philosophe sans le savoir ou *Richard Cœur de Lion!* Et que dire de ces petits opéras-comiques, dont il faisait les livrets, et Monsigny la musique, *le Déserteur*, *le Roi et le Fermier*, *Rose et Colas!* Il passe dans tout cela un souffle de candeur et une saine brise de campagne bien propre, bien arrangée, où les paysans ont des naïvetés savantes.

Chardin a fait son portrait : il est aimable : c'est la simplicité dans la coquetterie, et le laisser-aller dans l'élégance. Le poète a un marteau à la main, pour rappeler qu'il signa ses premières œuvres : « Sedaine, maître maçon. » Le chapeau rabattu ombrage les yeux, pleins de malice spirituelle.

Il fut tailleur de pierre et maçon : et il eut le bon goût de ne pas s'en cacher, d'en tirer vanité même, et de faire sonner ses quartiers de roture. Il en plaisantait tout le premier.

— J'ai mis fort à leur aise ceux qui voudront me deviner ; non pas que j'aie placé au frontispice ni mes qualités, ni l'anagramme de mon nom; mais on lira quelques détails qui pourront au moins faire deviner ma profession; et je m'attends bien que quelque lecteur, qui y aura pris garde, pourra me dire par forme d'avis: *Soyez plutôt maçon.* Mais pourquoi ne serais-je pas maçon et poète? Apollon, mon seigneur et maître, a bien été l'un et l'autre; pourquoi ne tiendrais-je pas sur le Parnasse un petit coin, auprès du menuisier de Nevers? Pourquoi n'associerai-je pas ma truelle au vilebrequin de maître Adam? Je sais bien qu'on a lieu de se défier qu'un maçon poète ne maçonne mal, et qu'un poète maçon ne fasse de méchants vers. Là-dessus, j'ai fait mon choix; j'aime encore mieux passer pour mal versifier que pour mal bâtir. C'est pour vivre que je suis maçon, je ne suis poète que pour rire.

Écoutez-le aussi en vers :

Arraché chaque jour à l'humble matelas
Où souvent le sommeil me fuyait, quoique las,
J'allais, les reins ployés, ébaucher une pierre,
La tailler, l'aplanir, la retourner d'équerre.
Souvent le froid m'ôtait l'usage de la voix,
Et mon ciseau glacé s'échappait de mes doigts.

Invinciblement attiré vers les lettres, il prenait sur ses nuits le temps de travailler et d'écrire, ses journées étant occupées, comme dit Diderot, « à gâcher le plâtre et à couper la pierre ». C'est ainsi qu'il composa la piquante épître *A mon habit :*

Ah! mon habit, que je vous remercie!
Que je valus hier grâce à votre valeur!
Je me connais; et plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
Par une secrète magie,
Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur.

Dès lors sa carrière littéraire est ouverte.

Elle allait être illustrée par ces petits chefs-d'œuvre : *le Roi et le Fermier*, *Rose et Colas*, *le Philosophe sans le savoir*, *la Gageure imprévue*, *le Déserteur*, *Richard Cœur de Lion*, qui fut pour Grétry l'occasion d'un triomphe de plus. Voltaire estimait le talent de Sedaine, et lui disait :

— Je ne connais personne qui entende le théâtre mieux que vous, et qui fasse parler ses acteurs avec plus de naturel. C'est un grand art que de rendre les hommes heureux pendant deux heures. Car, n'en déplaise à MM. de Port-Royal, c'est être heureux, que d'avoir du plaisir, vous devez aussi en avoir beaucoup en faisant d'aussi jolies choses.

L'usage de jouer en province les pièces nouvelles qui ont du succès à Paris n'est pas nouveau. A vrai dire, le besoin de décentraliser se faisait beaucoup moins sentir autrefois ; l'accaparement de Paris était moindre. Le centre était la cour, qui se déplaçait. Paris, quand le roi n'y était pas, était une ville avec laquelle pouvaient rivaliser les cités provinciales comme Montpellier, Nancy, Dijon, centres d'une vie intellectuelle intense.

Le Philosophe sans le savoir fit son tour de France et commença, comme nous disons aujourd'hui, une tournée. A Lyon, en particulier, il plut fort : et voici la curieuse lettre, fort inconnue, qu'un Lyonnais écrivit à ce sujet au *Mercure :*

— Je sors du spectacle de Lyon; on vient d'y représenter pour la première fois *le Philosophe sans le savoir*. Cette pièce, qui mérite si bien les applaudissements continuels que Paris lui a prodigués, a été reçue dans cette ville avec les suffrages de tous les négociants. La distinction honorable que M. Sedaine a faite du commerce en le rapprochant des plus nobles états de la vie, et les ménagements qu'il a gardés avec la noblesse et le militaire, feront enfin connaître à la nation l'intérêt et la nécessité de l'union entre ces trois états, qui forment la base et le soutien des empires. Puissions-nous, à l'exemple de nos voisins, secouer entièrement l'indigne préjugé de l'orgueil et

ramener chez nous l'abondance, en révérant dans son comptoir le fils ou le frère d'un duc et pair du royaume! Une profession qui fait la grandeur d'un État mérite, ce me semble, que le citoyen qui s'y dévoue participe aux honneurs et aux dignités. Tel a été le sentiment de tous les peuples qui ont existé. Le Français seul, par une inconséquence sans exemple, a pu jusqu'à présent attacher au commerce une dégradation avilissante. L'orgueil enfanta ce système inouï; tous ceux qui nous entourent ont ri de nos sottises et en ont profité. Le siècle enfin plus éclairé, ramène aujourd'hui la raison; notre imagination s'épure, les préjugés disparaissent, et nous verrons bientôt les arts et l'état le plus essentiel de la vie civile ressortir du néant où l'erreur de nos pères les avait plongés.

On ne peut refuser aux principaux acteurs de cette ville les suffrages que méritent leurs talents distingués. La pièce a été portée à la perfection, tant pour le jeu que pour l'ensemble et la décoration du spectacle. Le rôle de Vanderk père a été rempli par M. Camelli; celui de Vanderk fils, par M. Dalainville. Les scènes touchantes entre ces deux acteurs ont été accueillies avec beaucoup d'attendrissement. La neuvième scène du quatrième acte, entre Vanderk père et Antoine, jouée par M. de la Ribardière, a fait une sensation très vive sur tous les spectateurs; mais nos plus grands éloges sont réservés pour l'excellente artiste qui a joué le rôle de Victorine. Mme Camelli joint à la figure la plus heureuse une ingénuité touchante et toutes les grâces de l'expression; un sourire enfantin, des modulations de voix, une flexibilité d'organe où l'art ne s'aperçoit point, un grand jeu de physionomie, beaucoup de naturel, un usage consommé et la science certaine de son art. Toutes ces qualités, réunies à la plus brillante jeunesse, en font, sans contredit, une des premières actrices de l'Europe, et peut-être la seule comparable à l'illustre Mlle Doligny, tant pour les talents que pour la sagesse et le caractère.

Je termine cette apologie en vous priant de me croire, etc.

Le commerce, qui est pour l'ordinaire peu littéraire, a rarement entendu un si brillant plaidoyer en sa faveur.

Le rogue chansonnier Collé a souvent parlé de Sedaine dans ses *Mémoires*. Il est dur pour lui. Un des moindres reproches qu'il lui adresse est de ne pas savoir écrire en français; c'est excessif. Il le met fort au-dessous de Favart. C'est à voir :

— Ils ont un défaut commun: ce sont des répétitions continuelles des mêmes mots, que la musique, dit-on, ou plutôt le musicien oblige de faire. Tout musicien est une bête; c'est une règle à laquelle je n'ai guère vu d'exception; et c'est Rameau, homme de génie dans son art, mais bête brute, d'ailleurs, qui le premier a amené en France la mode de sacrifier à la musique l'action d'un poème, le sens d'un rôle et même le sens commun.

Cette sortie contre les musiciens donne le ton ordinaire de la critique dans Collé : il mérite un peu l'épithète qu'il accole au nom de Rameau. Nous ne refermerons pas son compte rendu de *Blaise* sans y noter cette page encore ; c'est le rapport d'une pièce oubliée, qui paraît bien avoir été le premier spécimen de ce que nous appelons aujourd'hui la *Revue de fin d'année*. Ce n'en est encore que l'embryon, et l'on voit que ce genre a commencé par l'*Acte des Théâtres*, la revue des auteurs dramatiques. Ce passage est curieux pour l'histoire d'un genre qui devait avoir la fortune que l'on sait.

— *La Parodie du Parnasse*, pièce nouvelle qui a aussi été donnée ce mois-ci sur ce même théâtre, a eu quelques succès. C'est une revue critique de tous les ouvrages dramatiques donnés cette année aux Français et aux Italiens; il y a une scène vraiment neuve. On introduit dans cette scène un personnage en long habit de deuil, couvert de crèpe et qui pleure toujours; la *Parodie* lui demande son nom, il répond qu'il est le pleureur juré du *Parnasse*. Il gémit effectivement sur toutes les pièces tombées, sanglote et répand des larmes à proportion de leur chute plus ou moins grande; il tire à mesure des mouchoirs de ses poches, et ces mouchoirs sont plus ou moins grands, suivant le plus ou moins de succès qu'ont eu les ouvrages. C'est une espèce de nappe, par exemple, qu'il déplie lorsqu'il veut essuyer les pleurs qu'il verse sur la tragédie de *Titus*, qui n'a eu qu'une seule représentation, et c'est à ce sujet qu'il déclame en sanglotant ce vers-ci, qu'on m'a rapporté et que je trouve charmant:

Titus perdit un jour;... un jour perdit Titus.

Malgré sa revêche humeur, Collé a du sens et de la justesse. Une des meilleures critiques qui ait été faite du *Philosophe sans le savoir* est celle de Collé, qui le compare, non sans raison, à Goldoni.

A présent que ce genre du drame larmoyant, mêlé de circonstances ordinaires ou communes, a prospéré et est admis au point d'être le seul possible parmi nous, il est curieux d'assister aux étonnements des premiers spectateurs, comme il le sera peut-être de lire dans cent années nos indignations. Collé a eu le mérite de prévoir les chances du genre ; il s'étonne sans colère et concède qu'il y a peut-être un avenir.

— Cette pièce ne ressemble à aucune de nos pièces de théâtre, ni pour le fonds, ni pour la conduite, ni pour le dialogue. L'on ne peut

lui trouver de pièce de comparaison que dans celles de Goldoni, auxquelles elle ressemble parfaitement ; en observant cependant à l'avantage de l'auteur français, que dans l'auteur italien les incidents de ses drames sont en général fabuleux et romanesques, et que ceux du *Philosophe sans le savoir* sont naturels et de la plus grande vérité. En même temps il faut convenir que souvent c'est une nature trop commune que celle que M. Sedaine nous peint; mais, au bout du compte, c'est la nature; et la nature même la plus simple a toujours le droit de nous plaire et de nous amuser, quelque commune qu'elle soit.

Un reproche plus grave qu'il lui adresse et auquel nous pouvons nous associer, c'est que Sedaine ne sait pas peindre en grand ni donner de la force. Dans les occasions où il faudrait prendre le ton élevé, la voix lui manque ; il n'a pas le pathétique, l'ampleur, la dignité. Ses qualités sont autres et étaient celles de son genre, qui est le genre bourgeois :

— Le dialogue de cette comédie, qui, comme je l'ai déjà dit, a son coin de singularité, ressemble aussi un peu à la manière de dialoguer de Goldoni; il est court, vif et précis, plein de réticences, et peint mieux les petits objets que les grands. Dans les endroits de chaleur et de passion, cette sorte de dialogue laisse tout à désirer.

Il y avait là de quoi étonner des gens encore accoutumés à la grandiloquente tragédie. Aussi Collé n'est pas content.

— Le caractère de M. Desparville, dit-il, est pris dans le petit; il en fait un père qui ne se soucie nullement de son fils... *Mon père !... Eh bien, mon père... Eh ! va te promener !*... dit ce Desparville. Au lieu de cela, il fallait donner à ce vieux militaire le caractère d'un de ces guerriers intrépides et heureux, de ces hommes qui n'ont jamais été blessés et qui ne croient pas qu'on puisse l'être.

En disant à M. le duc d'Orléans mon idée sur ce caractère, il l'approuva et me confirma dans mon sentiment par le récit d'un fait qu'il me conta, qui est qu'à la première blessure que reçut M. de Broglie, feu son père, le maréchal de Broglie dit à son fils en lui voyant le bras cassé: « Tu ne seras jamais qu'un sot; te voilà déjà blessé, moi je n'ai jamais reçu une égratignure. »

Sa conclusion est parfaite de justesse : Sedaine ne sera jamais un peintre *en grand*, entendez un auteur de tragédies.

— Je le regarde comme le Greuze du dramatique.

Le compliment n'est pas mince.

Le succès du *Philosophe* ne s'établit pas sans peine.

— Le premier acte de cette comédie fut assez mal accueilli à la première représentation; le second et le troisième acte furent bien reçus, ainsi que le quatrième; au cinquième, il y eut deux ou trois bagatelles huées avec assez de dureté. Et le public de ce jour-là, se retira fort incertain s'il devait recevoir ou rejeter cette pièce; il balança encore pendant deux ou trois représentations; enfin le monde y revint avec plus d'affluence à la quatrième. On demanda l'auteur à la deuxième, troisième et quatrième, et M. Sedaine n'a pas voulu paraître, ce dont je lui sais très bon gré.

Diderot a gardé de ce jour-là ce souvenir :

— Je m'intéressais plus vivement que lui au succès de la pièce; la jalousie de talents est un vice qui m'est étranger, j'en ai assez d'autres sans celui-là; j'atteste tous mes confrères en littérature, lorsqu'ils ont daigné quelquefois me consulter sur leurs ouvrages, si je n'ai pas fait tout ce qui dépendait de moi pour répondre dignement à cette marque distinguée de leur estime. *Le Philosophe sans le savoir* chancelle à la première, à la seconde représentation et j'en suis bien affligé; à la troisième, il va aux nues, et j'en suis transporté de joie. Le lendemain matin, je me jette dans un fiacre, je cours après Sedaine; c'était en hiver, il faisait le froid le plus rigoureux; je vais partout où j'espère le trouver. J'apprends qu'il est au fond du faubourg Saint-Antoine, je m'y fais conduire. Je l'aborde, je jette mes bras autour de son cou; la voix me manque et les larmes me coulent le long des joues. Voilà l'homme sensible et médiocre. Sedaine, immobile et froid, me regarde et me dit: « Ah! Monsieur Diderot, que vous êtes beau! »

Non seulement l'étonnement du public devant un genre nouveau, mais la police même faisait obstacle au succès, en dénonçant dans cette comédie une apologie du duel. Collé fait cette remarque :

— On joue tous les jours le *Cid*; le père y ordonne le duel à son fils. Y a-t-il rien de plus fort que: *meurs ou tue?*

La pièce dut subir une interruption « à cause de l'agonie de M. le Dauphin et de la descente de châsse de Sainte-Geneviève, où, ajoute Collé, l'archevêque a été ce matin chanter une grand'messe avec tout son clergé, et demander à Dieu qu'il nous renvoie ce prince à la vie. On le regarde à Paris comme mort, et il est généralement regretté ».

Le Dauphin mourut peu après, en 1765.

La pièce, d'abord ralentie, partit pour une belle carrière. C'était souvent le cas de Sedaine. Grimm le constatait :

— Le sort de M. Sedaine est de tomber à la première représentation, et puis de se relever peu à peu aux suivantes, et puis de tourner les têtes à la sixième ou septième, et puis d'être joué vingt fois de suite avec un concours de monde prodigieux... L'hippocrène de ce poète n'est point de ces liqueurs fortes, impétueuses, qui enivrent du premier coup ; c'est un breuvage délicieux qui charme les sens peu à peu et finit par s'en emparer avec la plus douce volupté. Le langage de M. Sedaine est aussi fin et aussi délié que celui de la musique : pour en saisir toutes les beautés, il faut l'entendre plusieurs fois de suite. On ne sent tout le charme d'un excellent opéra qu'à la troisième ou quatrième représentation : il en est précisément de même des pièces de M. Sedaine.

Se peut-il encore rien de plus charmant, de plus fin, de plus ingénieux, que le badinage de *la Gageure imprévue*, une épouse qui cache un visiteur dans un cabinet, le mari qui rentre à l'improviste, la présence d'esprit de la marquise qui impose à l'époux une gageure propitiatoire.

LA MARQUISE

Je regardais cette porte, et je me disais : chaque petit morceau de fer qui sert à la construire a certainement son nom ; et, hors la serrure, je n'aurais pas dit le nom d'un seul.

LE MARQUIS

Eh bien ! moi madame, je les dirais tous.

LA MARQUISE

Tous ? cela ne se peut pas.

LE MARQUIS

Je le parierais.

LA MARQUISE

Ah ! cela est bientôt dit.

LE MARQUIS

Je le parie, Madame, je le parie.

Et le mari, fier de sa science, de débiter : vis, écrous, pomme, rosette, fiches, gâches, verrous, etc. Suit le récit de l'emploi de la journée de la dame : un chevalier est entré, l'a courtisée ; à la venue du marquis, elle l'a caché dans ce cabinet. L'époux, interdit, pâlit, serre les poings.

LA MARQUISE

N'en parlons plus, je vois que cela vous a fait quelque peine, et j'en suis mortifiée. Je... je... je souhaiterais être seule.

LE MARQUIS

Je le crois.

LA MARQUISE

Je désirerais...

LE MARQUIS

Et moi je désire entrer dans ce cabinet et voir l'homme qui a eu la témérité...

GOTTE

Ah ! quelle imprudence !...

LA MARQUISE

Si j'ai perdu le pari, donnez-m'en la revanche.

LE MARQUIS

Madame, il n'est pas question de plaisanter.

LA MARQUISE

Je ne plaisante point ; je vous demande ma revanche.

LE MARQUIS

Et moi, madame, je vous demande la clef de ce cabinet, et je vous prie de me la donner.

LA MARQUISE

La clef, monsieur?

LE MARQUIS

Oui, la clef, la clef!

La clef ! C'est le mot qu'il avait oublié dans la nomenclature des pièces de la serrure. Avec un don bien malicieux de persiflage, la marquise le lui fait observer :

— Arrêtez, monsieur, dans ce pari vous avez oublié de parler d'une clef, d'une clef, d'une clef! vous ne doutez pas qu'elle ne soit de fer. Vous l'avez bien nommée depuis avec une fureur et un emportement que je n'attendais pas ; mais il n'est plus temps. J'ai voulu faire un badinage de ceci, et vous faire demander à vous-même le morceau de fer que vous aviez oublié ; mais je vois, et trop tard, que je ne devais pas m'exposer à la singularité de vos procédés. Lisez, Monsieur. (Elle prend le papier, rompt le cachet, et le lui donne tout ouvert. Il le prend avec dépit, et lit d'un air indécis, distrait et confus.) Quant à cette clef que vous demandez, tenez, monsieur, la voici, cette clef. Ouvrez ce cabinet, ouvrez-le vous-même, regardez partout, justifiez vos soupçons, et accordez-moi assez d'esprit pour penser que, lorsque j'ai la prudence d'y faire cacher quelqu'un, je ne dois pas avoir la sottise de vous le dire.

Le mari berné et confus s'excuse et s'agenouille. C'est une des plus jolies scènes du répertoire.

Sedaine habitait une petite maison, rue de la Roquette. Elle existait encore au temps où Jal l'a visitée et écrivait : « Lorsque Régnier, le peintre de paysages, recueillit les éléments de l'ouvrage qu'il publia avec Champion le lithographe, sous ce titre : *Habitations des personnages les plus célèbres de la France*, la maison de Sedaine appartenait à Mme de La Sable, qui l'avait acquise des héritiers de notre auteur. Cette dame fit remarquer à Régnier, outre le plan général de la décoration de ce petit logis assez singulier, un cadran solaire porté sur un pied en pierre sculpté d'après un dessin de Sedaine, et dans le fond du jardin, au milieu d'un bosquet, une sorte de cabinet rustique, revêtu de troncs et de branches d'arbres. Au bas de cette maisonnette, était la chambre du dramaturge. C'est dans cette retraite que Sedaine composa son *Philosophe*. Mme de La Sable fit voir à Régnier une porte assez éloignée du kiosque, et lui dit : « Voici la porte à laquelle Sedaine fit frapper, pour en essayer l'effet, les trois coups qui produisent une si vive impression à la représentation du *Philosophe sans le Savoir*. »

Sedaine reste le modèle de ce genre réaliste qui ne cherche pas les cimes, qui calque et copie la nature, et par lequel on se reposait en pleine bourgeoisie des fantaisies métaphysiques de Gomberville et des horreurs tragiques de Crébillon. Avec lui se consolide et s'affirme l'école du vrai, de la vérité dans l'art, de l'exactitude dans l'imitation. Mais la dureté de la vie est assouplie, attendrie par une sensibilité aimable, un optimisme à l'épreuve, une bonté résistante, une douceur de parti pris, qui font de son théâtre le temple du sourire et de la consolation.



A présent, place au roi du genre : voici Beaumarchais (1).

La famille Caron habitait rue Saint-Denis, en face la rue de la Ferronnerie, et se composait du père, horloger, de la mère

(1) 1732-1799.

et de sept enfants. Augustin était adoré de ses sœurs, qui étaient fort gaies et spirituelles, comme le père était très lettré. Elles faisaient de la musique, composaient et chantaient de petits vers. L'une, Lisette, fut l'héroïne du drame de *Clavijo ;* l'autre, Julie, était gaie, espiègle, lettrée, artiste ; elle jouait la comédie, écrivait des lettres fort drôles aux jeunes gens, lisait Richardson. Elle eut une grande tendresse pour son frère, qu'elle éleva et qu'elle consola des sévérités paternelles. Avec elle, il jouait au tribunal, et Augustin faisait le juge : déjà la silhouette de Bridoison s'estompait devant lui. Il fut au collège d'Alfort jusqu'à treize ans, en sortit à l'état de petit Chérubin polisson, se fit chasser par son père, revint repentant, se mit à l'horlogerie, inventa un système d'échappement qui fut approuvé par l'Académie des sciences, offrit au roi Louis XV une montre munie de cet échappement nouveau, et le roi la porta un an ; il devint horloger de la cour, fit pour Mme de Pompadour une montre dans une bague, reçut des commandes à Versailles.

Une fois qu'il eut mis le pied sur ce terrain fertile, il s'y attarda. Il accepta, par l'entremise d'une dame complaisante, une charge de servant du roi, et il faut se figurer Augustin portant les plats dans le cortège des maîtres d'hôtel. Il épousa la dame, qui lui apporta en dot le fief de Beaumarchais. Il se pourvut « contre quittance », d'un titre de noblesse. Bientôt il fut veuf, et demeura sans bien.

Il avait étudié la harpe.

La harpe était un instrument nouveau en France : « Je ne connaissais pas cet instrument », déclare Diderot en 1760, après une soirée où il en entendit jouer.

Beaumarchais en perfectionna les pédales. Or, cet homme universel avait fait des pendules pour Mesdames, filles de Louis XV, que leur père appelait Chiffe, Loque et Braille. Il leur apprit la harpe et leur suggéra d'organiser des concerts ; il se rendait utile, choisissait les morceaux, distrayait la morose famille royale. Le roi voulut l'entendre jouer de la harpe, et comme il n'y avait pas de siège, lui céda son fauteuil, ce qui fit bien des jaloux. Un petit horloger ne s'assoit pas dans le fauteuil royal sans soulever l'envie.

Un jour, un courtisan l'aborda au moment où il sortait en habit de gala de l'appartement des princesses, et lui présentant une fort belle montre :

— Monsieur, lui dit-il, vous qui vous connaissez en horlogerie, veuillez je vous prie examiner ma montre qui est dérangée.
— Monsieur, depuis que j'ai cessé de m'occuper de cet art, je suis devenu très maladroit.

A ces mots, Beaumarchais prend la montre, l'ouvre, la lève en l'air et la laisse tomber à terre.

Ainsi Beaumarchais, comme dans les contes de fées, vit s'ouvrir aux sons de la musique, les portes du palais.

Et il se fit pardonner d'avoir, en 1763, tué son adversaire en duel, et « vu la garde de son épée sur la poitrine de son partenaire ».

Il était très en faveur auprès de Mesdames, auxquelles il présenta son père, et qui l'estimaient fort. La situation était plus glorieuse que fructueuse, car elle n'était pas rétribuée, et il fallait satisfaire les caprices des princesses, apporter tantôt de la musique, tantôt une harpe, un luth, un tambourin. Et il n'était toujours pas question de littérature.

A ce moment, un riche financier, un des frères Pâris, consacrait ses soins à la fondation de l'École Militaire, sous les auspices de Mme de Pompadour. Le crédit de celle-ci baissait. Pâris eût voulu que le roi vînt visiter son école ; et il ne pouvait l'obtenir. Il eut l'idée de s'adresser à Beaumarchais, de lui demander d'amener Mesdames. Mesdames vinrent, virent l'école, en parlèrent à leur père, qui y alla. Pâris fut ravi, et il fit la fortune de Beaumarchais. Il le mit dans diverses bonnes affaires de spéculation. Il devint successivement secrétaire du roi, contrôleur, juge des délits de chasse, mais souleva contre lui des tempêtes de haines en briguant une charge de grand maître des eaux et forêts. Il n'y en avait que dix-huit en France ; les autres repoussaient Beaumarchais comme n'étant pas assez noble, et celui-ci leur prouvait à tous qu'ils étaient d'anciens boutiquiers : ce furent des fureurs.

En 1764, il avait trente-quatre ans. Il alla en Espagne

exécuter et faire bannir un galantin peu scrupuleux, Clavijo (Gœthe l'a mis au théâtre) qui avait promis mariage à sa sœur, puis avait repris sa parole. Son séjour à Madrid fut brillant; il avait de l'argent, des recommandations : il fut reçu et fêté dans le monde officiel et diplomatique. Quand il revint, en 1765, l'image de Figaro hantait ses pensées indécises.

Cependant il fleuretait avec une jolie créole, qu'il n'épousa pas, parce qu'elle s'aperçut que ses charmes n'intéressaient pas son amant autant que ses grands biens. Les lettres d'amour de l'horloger sont plutôt des lettres d'affaires.

Tandis qu'Augustin était à Madrid, sa sœur lui reprochait d'oublier la jeune Pauline, et lui écrivait :

— Dis-lui donc quelque chose, à cette enfant !

Le roman avorta. Beaumarchais, veuf à ce moment, habitait dans sa famille, rue de Condé, avec quelques-unes de ses sœurs, qui toutes, obéissant aux lois du sang, avaient quelque amourette en cours. Julie disait de leur maison : « C'est une pétaudière d'amants. »

Et c'est alors qu'il tira, d'une des parades qu'il écrivait pour les invités de M. Le Normand d'Etioles, un opéra-comique, *le Barbier de Séville*, que les Italiens refusèrent, et dont il fit une comédie que les Français, mieux avisés, acceptèrent, et se félicitèrent de jouer.

Les procès contre La Blache, héritier de Pâris Duverney, contre Gœzman, un juge avide et tenace, la rédaction de ses fameux *Mémoires* si pétillants de verve maligne, un séjour au For-l'Evêque, l'émoi du Parlement quand ces *Mémoires* rendirent ridicules une jurisprudence jusqu'alors forte des ténèbres de ses arcanes ; l'entrée de notre agile homme dans les agents secrets, sa mission auprès du chevalier d'Eon, ses opérations commerciales en Amérique, son rôle dans les armements des Etats-Unis contre l'Angleterre, le soin d'armer 40 vaisseaux, la campagne pour l'indépendance des gens de lettres et des auteurs dramatiques, l'expédition de fournitures d'armes aux insurgents d'outre-mer, l'organisation de sa marine, l'édition des œuvres de Voltaire, la lutte contre Suard,

prête-nom du comte de Provence, la polémique avec Mirabeau, l'affaire du divorce Kornmann et de l'avocat Bergasse, la prise de la Bastille, en face de la superbe maison qu'il fit élever à grands frais et qu'on visitait le jeudi, comme un palais ; son exil, sa vie précaire à Hambourg : ce furent là quelques-uns des épisodes qui occupèrent cette existence agitée, jusqu'à la mort subite, le 18 mai 1799.

Ce diable d'homme entreprenait tout, essayait tout, réussissait tout. La littérature n'est qu'un petit incident heureux dans une vie remplie par mille autres objets. Il passait de l'un à l'autre sans effort. Il avait la faculté de changer d'occupation inopinément, et de porter une attention aussi forte, aussi entière sur le nouvel objet qui survenait, que sur celui qu'il quittait. C'est ce qu'il appelait « fermer le tiroir d'une affaire ». Et il passait ainsi d'un tiroir à l'autre, s'occupait des fusils de la Hollande, d'un opéra, de la coupe des bois, d'un pamphlet, d'un factum, d'une réponse, d'une défense, d'une attaque, de la concession du commerce de la Louisiane, de la fourniture des nègres, de la colonisation de la Sierra Morena, et des drames modernes.

Il excellait dans la guerre d'escarmouche à la pointe de la plume, et il y remportait de beaux succès. Mais avec l'âge, la verve et la chance se retiraient, et il se brisa un jour contre le colossal Mirabeau. Il faut conter cette querelle, qui montre aux prises le lion et le renard. Beaumarchais avait mis des fonds dans l'affaire de la Pompe à feu de Chaillot, qui distribuait l'eau dans Paris. En 1785, les actions étaient à la hausse. Des banquiers intéressés à la chute de cette entreprise la firent attaquer par le besoigneux Mirabeau. Celui-ci lança son factum contre la compagnie des eaux. Beaumarchais, administrateur, riposta avec esprit, et il rappela les attaque de Demosthène :

— Quand elles étaient bien amères, disait-il, on les nommait *philippiques* ; peut-être, un jour quelque mauvais plaisant coiffera-t-il celles-ci du joli nom de *mirabelles* venant du comte de Mirabeau, *qui mirabelia fecit.*

La riposte fut terrible. Beaumarchais ne savait pas à qui il

s'était adressé. Mirabeau le fustigea avec une redoutable violence, arracha le voile de désintéressement et de patriotisme qu'il jetait sur ses fructueuses spéculations, et il le démasqua d'un geste superbe, et il bafoua ce « siècle où tout se fait pour l'honneur, pour la gloire, et *rien pour l'argent;* où les chevaliers d'industrie, les charlatans, les baladins, les proxénètes n'eurent jamais d'autre ambition que la gloire, *sans la moindre considération de profit ;* où le trafic à la ville, l'agiotage à la cour, l'intrigue qui vit d'exactions et de prodigalités, n'ont d'autre but que l'honneur, sans *aucune vue d'intérêt ;* où l'on arme pour l'Amérique trente vaisseaux chargés de fournitures avariées, de munitions éventées, de vieux fusils que l'on revend pour neufs, le tout pour la gloire de contribuer à rendre libre un des mondes, et *nullements pour les retours de cette expédition désintéressée...* où l'on profane les chefs-d'œuvre d'un grand homme (allusion à l'édition de Voltaire par Beaumarchais), en leur associant tous les *Juvenilia*, tous les *Senilia*, toutes les rêveries qui, dans sa longue carrière, lui sont échappées ; le tout pour la gloire et *nullement pour le profit*, d'être l'éditeur de cette collection monstrueuse ; où, pour faire un peu de bruit et par conséquent par amour de la gloire et haine du profit, on change le Théâtre-Français en tréteaux et la scène comique *en école de mauvaises mœurs ;* on déchire, on insulte, on outrage tous les ordres de l'Etat, toutes les classes de citoyens, toutes les lois, toutes les règles, *toutes les* bienséances... »

Jamais mirabelles n'ont été si chèrement payées.

En littérature dramatique, Beaumarchais se rangea au premier rang de la jeune école du drame, l'invention du siècle.

Nous avons vu l'historique de ce genre humide, et l'action des premiers précurseurs.

Le rôle de Beaumarchais dans cet ordre d'idées est beaucoup plus intéressant, étant plus vivant et plus actif. Il discourut moins et il tenta davantage. Il étendit la réforme de Diderot ; on l'appela l'Enfant Terrible du Père de famille.

Il rompit des lances pour la comédie larmoyante et sérieuse et contre la tragédie classique, et il planta sur les ruines des Propylées, comme bannière, un mouchoir trempé de larmes.

Tandis que Diderot tenait encore aux trois unités, Beaumarchais les sacrifie. Il ne reconnaît d'autre éloquence que celle des situations, et celles-ci doivent être continuellement en opposition avec les désirs des personnages. De là une contrariété nécessaire et constante, une gêne pénible, une pitié touchante, faite de mélancolie et de sympathie : et voilà les larmes de Thalie. Poussez plus avant : vous aurez notre mélodrame qui est l'éternelle aventure de l'innocence persécutée. Et comme il arrive quelquefois dans la vie que l'innocence est malgré tout compagne du bonheur, cette outrance devient une entorse à la vraisemblance.

Plus de vers. Dans la vie, on ne parle pas en vers. Et il faut, — voyez combien ces théories sont celles de notre temps, — il faut que le théâtre donne l'illusion de la vie. En vain direz-vous : mais la convention est l'essence du théâtre ; il faut une rampe pour imiter le soleil, il faut un cadre pour fermer la scène. Beaumarchais est l'homme de la vie, et il précède de cent ans les efforts si curieux de notre théâtre réaliste. Il veut que la vie réelle entre à flots sur les planches :

— Transportez-moi loin des coulisses. Que le dialogue soit simple et rappelle la conversation de tous les jours !

Et ceci, qui est juste :

— Plus de ces dialogues qui ne sont que deux longs monologues qui se croisent : au lieu de cela, le dialogue vif, pressé, coupé, tumultueux où chacun ne parle que le temps qui lui est laissé par l'impatience de l'interlocuteur.

Son tort fut de prendre pour du naturel d'étranges boursouflures de style, car si « on ne parle pas en vers rue Saint-Denis », rue Saint-Denis non plus, un mari ne dit pas à sa femme :

— Mon but en vous épousant fut d'unir la douce sécurité des plaisirs honnêtes aux charmes d'une passion vive et toujours nouvelle.

Ce qu'il eut tort aussi de méconnaître et d'ignorer, ce sont les lois de ce qu'on appelle l'optique théâtrale. Les événements, les personnages, les sentiments doivent subir un gros-

sissement nécessaire derrière la rampe. Il y a des conventions inévitables, et celle-ci n'est point la moindre : quels que soient les traités et les réformes, des bourgeois en scène n'auront jamais le droit de parler comme à la ville, et voici pourquoi. A la ville, ils se connaissent ; il y a entre eux tout un passé de relations, tout un ensemble d'habitudes ; ils se comprennent d'un mot : une simple allusion en dit long pour chacun d'eux. Qu'un spectateur assiste à leur conversation : si les deux interlocuteurs ne cessent pas de converser de la même façon qu'ils faisaient, tous les dessous profonds de l'entretien demeureront pour lui invisibles, et il ne saisira qu'une moitié de ce qu'ils disent. Il faut donc que les personnages de théâtre parlent autrement que des gens ordinaires ; il faut que leur conversation soit plus explicite, plus savamment menée que dans la vie, afin d'intéresser et d'informer le spectateur qui ne sait rien et qui veut savoir.

Plus de sujets historiques. Les vivants seuls sont intéressants. « Que me font à moi, paisible sujet d'un état monarchique, les révolutions d'Athènes et de Rome ? » Le tremblement de terre de Lima l'émeut, parce que la catastrophe pouvait se produire à Paris. La Révolution d'Angleterre le laisse froid, parce qu'il sait bien, — il écrit cela en 1767, — qu'il ne peut pas y avoir de révolution à Paris.

Et plus de rois : parce que le prestige des rois commence à pâlir, et qu'il y a une petite satisfaction républicaine à chasser les monarques de la scène du théâtre, en attendant qu'on les raye de la scène du monde.

Ainsi la politique elle-même inclinait les esprits vers l'imitation plus servile de la vie dans l'art. La tragédie bourgeoise était un événement social, un avènement : la bourgeoisie s'installait.

Beaumarchais a poussé plus loin que personne le souci du réalisme au théâtre. Il voulut que le temps fictif de l'action fut égal au temps réel, et que les actes fussent reliés entre eux par des pantomimes, pour occuper l'entr'acte et ennuyer le tapis. Il souhaita que, dans le salon désert, on vît aller et venir des domestiques portant des flacons vides et des paquets de carton, époussetant, rangeant les meubles:

— L'action théâtrale ne se reposant jamais, j'ai pensé qu'on pourrait essayer de lier un acte à celui qui le suit par une active pantomime qui soutiendrait sans la fatiguer, l'attention des spectateurs et indiquerait ce qui se passe derrière la scène pendant l'entr'acte.

Il se préoccupa beaucoup des costumes, s'attardant aux plus infimes détails pour assurer la réalité dans l'imitation. Il habilla ses personnages à un bouton près, avec une telle conscience, que ses « listes des personnages » sont aujourd'hui des documents précieux pour l'histoire des modes. Il est dommage que l'habit ne fasse pas le drame.

Tout cela, qui est vieux, est bien moderne, et recule la véritable date de la préface de *Cromwell*.

Si les romantiques procèdent du romantisme allemand, celui-ci s'est inspiré du XVIIIe siècle français, de Diderot et des théories d'alors, qui étaient, à l'époque, tout ensemble sociales et littéraires, puisqu'elles revendiquaient les dignités et la prééminence pour une caste sacrifiée.

La tragédie faisait partie des carrières fermées aux bourgeois, qui restaient du gibier de comédies et de farces.

Beaumarchais servit cette cause avec sa fougue, son talent, et sa fécondité d'imagination et d'invention qui l'égale aux plus inventifs Espagnols.

Le Fils Naturel, de Diderot, est de 1757.

Le Philosophe sans le savoir, de Sedaine, est de 1765.

Le premier drame de Beaumarchais, *Eugénie*, est de 1767.

Les Deux Amis sont de 1770.

Eugénie est la fille d'un riche Anglais ; elle se croit la femme de lord Clarendon, qui n'est pas sans rapport avec Clavijo. Mais elle se trompe, et elle a été trompée. Le mariage est non avenu ; il a été célébré devant un faux chapelain. Le mari qui est libre, se dispose à quitter Eugénie pour épouser une riche héritière. La vérité éclate ; le père d'Eugénie tempête ; la tante gémit. Clarendon se repent, et épouse sa femme véritablement.

A cette intrigue s'en mêle une autre, tirée du *Comte de Belflor* : le frère d'Eugénie sauvé de la mort par le séducteur, qu'il est obligé ensuite de provoquer.

Pour un partisan du naturel, cette intrigue en manque un

peu. Elle eut cependant du succès, elle fut traduite et jouée à Drury Lane.

Les entr'actes étaient mimés par des domestiques, tandis que l'orchestre jouait des airs. Les indications scéniques sont curieuses par leur souci du réalisme et leur naïve précision.

— Le Baron sort de chez sa fille d'un air pénétré, tenant d'une main un bougeoir allumé, et de l'autre cherchant une clef dans son gousset. Il revient promptement avec un flacon de sels, ce qui annonce qu'Eugénie est dans une crise affreuse. (Entr'acte).

Et les indications de jeu ne sont pas moins étonnantes:

EUGÉNIE du ton du ressentiment que le respect réprime.
MADAME MURER, du ton de quelqu'un qui croit en dire assez.
LE BARON du ton d'un homme que ce mot de Mylord ramène à d'autres idées.

Le style est déclamatoire, emphatique, épileptique; ce ne sont qu'exclamations : *Vengeance ! soutenez mon courage ! Affreux événement ! Ah ! grands dieux ! quelle indignité !* Et la phrase se perd souvent en sons inarticulés : *Oh ! Ah ! ah !* Le ton demandé et indiqué, est tantôt *désespéré*, tantôt *mourant*, ou *pénétré*, ou *égaré*, ou *consterné*. C'est une cascade de larmes, un chant humide de sanglots. Mais à travers le brouillard sourit déjà le masque malin de Figaro. Un intendant mourant parle de rendre compte des actes de sa vie, et un laquais observe :

— Un intendant ! le compte sera long !

La note frondeuse chante entre les soupirs : « Quoique gentilhomme, je ne suis qu'un homme » ou : « Les lois ? la puissance et le crédit les étouffent. »

Le succès irrita l'envie, et Beaumarchais connut la satire, cet avatar de la gloire.

Sur tes montres on lit Caron,
Beaumarchais sur ton *Eugénie*.
Pourquoi ce changement de nom ?
Rougis-tu de ton drame ou de l'horlogerie ?

Il continua sans détourner la tête, et fit un second drame.

L'intérêt particulier de la comédie *les Deux Amis* est la tentative pour faire sortir le sujet et la passion du métier, de la profession des personnages. Au *Misanthrope*, à *l'Avare*, à *l'Etourdi*, au *Distrait*, à tous ces personnages de la vieille comédie qui représentent des traits de caractère généraux, Beaumarchais substitue des gens pris dans la vie, et vivant d'un métier particulier qui cause leurs déboires.

Aurelly est un riche négociant de Lyon. La mort subite de son banquier retarde l'arrivée des fonds qu'il attendait, et il va être obligé de suspendre ses paiements, ce qui ruinerait son crédit et sa maison. Il lui faut de l'argent tout de suite. Il va trouver son ami Melac, receveur général des fermes. Précisément, tout l'argent des impôts est rentré. Il est donc en fonds, ayant ce dépôt considérable. L'inspecteur est passé récemment et il n'est pas vraisemblable qu'il revienne en ce moment. Pour sauver son ami, Melac puise dans sa caisse, certain d'être remboursé dans peu de jours.

Le malheur veut que le banquier Aurelly ait une fille, laquelle est aimée par l'inspecteur des finances. Et celui-ci multiplie ses tournées à Lyon pour avoir prétexte à revoir celle qu'il aime. Il arrive pour recevoir le produit des impôts. Melac n'a pas la somme complète. Par grandeur d'âme, il refuse de dire l'emploi qu'il en a fait, afin qu'Aurelly ignore l'embarras qu'il lui cause. Les pires soupçons germent dans les cerveaux et de l'inspecteur, et d'Aurelly lui-même, et du fils Melac. On croit le receveur coupable d'un détournement de fonds, et tout l'accable. Melac se préparait à aller à Paris faire aussitôt des fonds chez un banquier, et ses malles sont prêtes. On l'accuse de fuir devant le déficit. Le brave homme se voit injurié, méprisé, ruiné par l'ami qu'il a sauvé. Il demeure muet cependant. Mais tout se découvre, et c'est alors une explosion d'enthousiasme et d'attendrissement chez tous, y compris l'inspecteur des finances, qui se retire, et laisse la fille Aurelly épouser celui qu'elle préfère, le fils Melac.

Ce drame est tout moderne dans son allure

Il échoua : il réussirait aujourd'hui ; on nous a habitués à ce genre prévu et inauguré par Beaumarchais. Il était trop

neuf de son temps. On fut étonné par cette poussière de grands livres remués et cette sonnaille de sacs d'écus. Un plaisant dit en s'en allant :

— Allons ! c'est une banqueroute ; j'y suis pour mes vingt sous.

Beaumarchais plaisantait Sophie Arnould sur le peu de succès de l'opéra *Zoroastre*, où elle dansait.

— Vous avez peu de monde ! lui dit-il.

Elle lui répondit :

— Vos *Amis* nous en enverront.

Et l'on chanta :

J'ai vu de Beaumarchais le drame ridicule,
Et je vais en un mot vous dire ce que c'est :
C'est un change où l'argent circule
Sans produire aucun intérêt.

A noter ce dialogue socialiste entre deux domestiques:

— Je voudrais que chacun ne fût pas plus égaux l'un que l'autre.
— Oui ! Et mes gages ? qui est-ce qui me les paierait ?

Les deux drames qui suivirent furent *le Barbier de Séville ou la Précaution inutile*, en 1775, et *le Mariage de Figaro ou la Folle Journée* en 1784.

Le Barbier et *le Mariage* sont des œuvres à part. Elles sont souriantes, gracieuses, gaies. Les types en ont une vie singulière : le comte Almaviva, le Roméo sévillan de la rusée Rosine, l'amant épris, qui deviendra le mari blasé ; et Rosine, la futée recluse, qui commencera par refuser à Figaro d'écrire une lettre qu'elle a toute prête dans son corsage, et qui deviendra plus tard l'épouse attristée, délaissée, troublée par la grâce à peine virile de Chérubin : Bartholo, le vieux grondeur, don Bazile, l'organiste aux longues manches noires, pareilles aux ailes du hibou, et Figaro, type merveilleux de vie, d'agilité, de prestesse ingénieuse, qui résume sa vie avec ce brio :

— Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ? fils de je ne sais pas qui, volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dé-

goûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé.

J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire. — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail ; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule : à l'instant un envoyé... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc ; et voilà une comédie flambée pour plaire aux princes Mahométans, dont pas un je crois ne sait lire et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : Chiens de Chrétiens.

Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient, mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fixée dans sa perruque ; en frémissant, je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent, et sur son produit net ; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté.

Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloges flatteurs, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. — Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et comme il faut dîner, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions qui s'étend même à celle de la Presse, et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal Inutile*. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi toute la foule des pauvres diables à la feuille ; on me supprime et me voilà derechef sans emploi ! — Le désespoir m'allait saisir ; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint.

Le Barbier de Séville donna l'idée d'une comédie nouvelle,

vive, vraie, spirituelle, écrite dans le style le mieux fait pour le théâtre et le dialogue : et faut-il rappeler ces scènes devenues classiques : Almaviva sous la fenêtre, Bartholo et le billet de logement, la scène du bachelier, la leçon de musique, la fièvre de Bazile, la scène de la lettre écrite et des explications fournies avec tant d'astuce par Rosine à son tuteur ; ce sont là des pages célèbres, charmantes, où l'intérêt va pleinement à la pauvre recluse et aux tours ingénieux de Figaro, où l'action se renouvelle et marche sans languir vers le dénouement prévu et souhaité.

Le Mariage de Figaro qui fait suite au *Barbier*, ne mérite pas de moindres éloges, et les nouveaux venus, Suzanne, Chérubin, Fanchette, Bridoison, sont des types accomplis que l'auteur lui-même caractérisait mieux que personne dans sa liste des personnages :

Suzanne, jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices.

Chérubin, timide à l'excès devant la comtesse, un désir inquiet et vague est le fond de son caractère, il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connaissances et tout entier à chaque événement ; enfin il est ce que toute mère, au fond du cœur, voudrait peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Brid'oison doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes, qui n'ont plus leur timidité. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère.

Le Mariage se rapporte plus que le *Barbier* au type de la comédie larmoyante. Toute l'aventure de Figaro reconnaissant sa mère dans Marceline tient de l'attendrissement à la mode ; le sémillant Figaro prend un air raisonneur et mélancolique ; le fameux monologue sous les grands marronniers ne va pas sans une tristesse qui correspond à la fois à la sensibilité innée de l'auteur, et aussi aux revendications frondeuses qui grondaient dans la bourgeoisie, et le parterre y applaudissait avec passion. Le mécontentement, le malaise en sont les signes les plus notables, à titre d'indice sur les dispositions de l'esprit public.

Le second acte est le meilleur par la peinture charmante de ce personnage demeuré typique, Chérubin, l'éphèbe qui

naît timidement à la vie et à l'amour, que trouble la beauté de sa belle marraine, et qui s'analyse si délicatement :

— Je ne sais plus ce que je suis; mais depuis quelque temps, je sens ma personne agitée ; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme ; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un: *je vous aime*, est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues.

La scène d'amour timide, réservé, discret, contenu de Chérubin chantant sa fameuse romance à sa marraine, puis fuyant par la fenêtre « léger comme une abeille », avec plus d'ingénuité que du Marivaux, avec plus de grâce que du Sedaine, est une des plus jolies qui soient.

Figaro attendri se préparait à jouer la comédie suivante, la troisième de la trilogie, *la Mère coupable* ou *l'Autre Tartufe*, donnée au Marais en 1792. Almaviva est devenu un vieux beau épuisé; Figaro est assagi, renté, honnête et calme ; la comtesse est devenue épouse coupable.

La scène est à Paris, où le comte est venu habiter avec sa femme, son fils Léon et sa filleule Florestine. Il a auprès de lui Figaro et sa femme Suzanne, et un intrigant hypocrite, Begearss, sous les traits duquel Beaumarchais a voulu stigmatiser son ennemi Bergasse, l'avocat du procès Kornmann, car il aima toujours introduire dans ses pièces des gens de sa connaissance, Pauline la créole dans les *Deux Amis*, ou Clavijo dans *Eugénie*.

Begearss, fort des secrets de famille qu'il a surpris, combine ses plans de façon à faire déshériter Léon, en rendant sa naissance suspecte, au profit de Florestine qu'il veut épouser, malgré qu'elle aime le fils du comte. Mais il établit que Léon et Florestine sont frère et sœur par leur commun père, et qu'ils ne sauraient s'aimer sans inceste. Heureusement Figaro veille, déjoue la fourbe, et fait chasser le vilain homme, en émettant de sages sentences et en refusant toute récompense, car « on gagne assez en chassant un méchant ». Le diable s'est converti.

Le dernier ouvrage dramatique de Beaumarchais date de 1787.

Ce fut un opéra, *Tarare*, dont Salieri écrivit la musique. Il y appliquait une formule nouvelle de sa façon, remplaçant la vieille mythologie par une mythologie moderne, scientifique, physique, métaphysique, avec tout un peuple d'Atomes, d'Eléments, de Lois personnifiées, qui récitent des maximes d'égalité et de morale. Il prenait cette nouvelle manière d'exprimer cette théorie égalitaire dont il ne perdait pas une occasion de faire applaudir l'audace, et dont Figaro donnait la formule définitive, après bien d'autres il est vrai:

— Si le ciel l'eût voulu, je serais le fils d'un prince. Noblesse, fortune, un rang, des places, qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître, rien de plus.

Car il souffrait, dans sa carrière d'arriviste, de l'inégalité sociale: il ne supportait pas d'être entouré de grands seigneurs fiers de leur naissance et qui le méprisaient, et qu'il maintenait à coups d'épée et en déployant « plus de science et de calcul qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner. » En 1787, à la veille de la Révolution, il dramatisait ces griefs dans *Tarare*, quand il montrait parmi le chaos primitif le Génie du Feu et la Nature, distribuant leurs sorts aux ombres toutes égales avant la naissance :

LE GÉNIE DU FEU

Un de vous deux est Roi? Lequel veut l'être?

L'OMBRE DU ROI ATAR

Roi?

L'OMBRE DU SOLDAT TARARE

Roi?

TOUTES DEUX.

Je ne m'y sens aucun empressement.

LA NATURE.

Enfans, il vous manque de naître
Pour penser bien différemment.

Et le génie du Feu, plus sage que le Hasard, balance :

> Mon œil entre eux cherche un roi préférable.
> Mais que je crains mon jugement !
> Nature, l'erreur d'un moment
> Peut rendre un siècle misérable !

Voilà le commentaire lyrique du mot de Figaro, et voilà aussi comment les rois se font !

Aussi ne faut il pas s'étonner de voir plus tard l'auteur invoquer le témoignage de *Tarare* dans sa requête aux Représentants de la Commune de Paris, pour prouver ses sympathies anticipées à l'égard de la Révolution.

Tout le livret développe les épisodes tragiques ou comiques qui surviennent au soldat et au roi.

Telles sont les œuvres. Que fut l'homme? Sa biographie et ses travaux vous l'ont déjà fait soupçonner.

En 1767, Grimm disait :

— Ce M. de Beaumarchais est à ce qu'on dit un homme de près de quarante ans, riche, petit maître, auteur. Je n'ai pas l'honneur de le connaître, mais on m'a assuré qu'il est d'une suffisance et d'une fatuité insignes.

Imaginez un être actif, pétulant, remuant, infatigable, qui semblait avoir une infinité de cases dans l'esprit, qui fut horloger, professeur de musique, négociant, diplomate, marchand de bois, avocat, auteur dramatique, affairé, pressé, mêlant sans les embrouiller mille affaires diverses, ardent, passionné, cassant les vitres avec sa canne pour ne pas perdre de temps à ouvrir la fenêtre, curieux de tout, brave, habile, souple, inventif, sans préjugés ni routine, prenant pour devise qu'un auteur est un oseur.

Beaumarchais fut surtout dans le négoce, et vécut d'industrie : il y avait même un grade, en étant chevalier. La littérature n'a occupé que quelques loisirs, avec des succès divers. Six œuvres ou essais dramatiques sont tout ce qu'il a accordé à Minerve, étant fort accaparé par Mercure. Sa biographie dégage un bruit d'écus et des nuages de poussières paperassières. Ses manuscrits après sa mort étaient dans des

caisses pêle-mêle, et il fallut dégager Figaro du milieu de liasses de factures ou de bordereaux.

M. de Loménie contait ainsi sa visite à la chambrette de la rue du Pas de la Mule, où il feuilleta les manuscrits de Beaumarchais :

— Conduit par un petit-fils de Beaumarchais, j'entrai un jour dans une maison de la rue du Pas de la Mule et nous montâmes dans une mansarde où personne n'avait pénétré depuis bien des années. En ouvrant, non sans difficulté, la porte de ce réduit, nous soulevâmes un tourbillon de poussière qui nous suffoqua. Je courus à la fenêtre pour avoir de l'air, mais de même que la porte, la fenêtre avait si bien perdu l'habitude de s'ouvrir qu'elle résista à tous mes efforts. Le bois gonflé et altéré par l'humidité menaçait de s'en aller par morceaux sous ma main, lorsque je pris le parti plus sage de briser deux carreaux.

La petite chambre était encombrée de caisses et de cartons remplis de papiers.

J'avais devant moi dans cette cellule inhabitée et silencieuse, sous cette couche épaisse de poussière, tout ce qui restait de Beaumarchais.

Une de ces caisses renfermait une liasse de manuscrits, les drames de Beaumarchais, et à côté un mouvement de pendule exécuté en cuivre sur un grand modèle avec cette inscription :

Caron filius ætatis
XXII annorum
Regulatorem invenit et fecit
1753

Ce manuscrit et cette horloge dans cette même boîte, le chef-d'œuvre de l'horloger à côté des chefs-d'œuvre de l'auteur dramatique, offrent un rapprochement assez piquant si l'on songe que l'horloge et les drames sont nés de la même tendance d'esprit, chez leur auteur ; tous deux sont le résultat de cette disposition naturelle qui portait Beaumarchais vers la nouveauté. La nouveauté ? elle l'attire invinciblement il s'enthousiasme avec la plus grande facilité pour les genres d'invention, industrielles et mécaniques. Il s'intéresse aux moindres spécifiques des charlatans. L'invention des Montgolfières le passionna. Il y a tout un dossier de ses papiers consacré à la recherche de la direction des ballons.

Il était enthousiaste, fiévreux, sensible, et en cela il était de son siècle. Sa sœur Julie, toute férue de Richardson, saluait en lui un autre Grandisson. Lui-même se faisait adresser (quatrième Mémoire) par le Père Eternel un discours où l'Etre Suprême lui disait :

— Tu sais avec quelle profusion je versai la sensibilité dans ton cœur, et la gaieté sur ton caractère.

Il aimait bien son père. Il le disait à son ennemie Mme Goezman:

— Vous me reprochez la profession de mes ancêtres. Hélas ! Madame, il est trop vrai : j'avoue avec douleur que rien ne peut me laver du juste reproche que vous me faites d'être le fils de mon père. Mais je m'arrête, car je le sens derrière moi qui regarde ce que j'écris, et rit en m'embrassant. En vérité, horlogerie à part, je n'en vois aucun contre qui je voulusse le troquer.

Il a des heures de bienfaisance sentimentale. Il donna aux pauvres mères nourrices la recette de la cinquantième représentation du *Mariage de Figaro*, ce qui fit dire :

Il paye du lait aux enfants
Et donne du poison aux mères.

Il avait raison quand il prétendait que le Père Eternel ne lui avait pas moins prodigué la gaieté que la sensibilité. « Il est trop drôle », disait Voltaire. Ses *Mémoires* et Figaro sont garants de cette joviale humeur, qu'on pouvait lire jusque sur le collier de sa chienne :

— Beaumarchais m'appartient ; je m'appelle Florette ; nous demeurons rue Vieille-du-Temple.

Il eut beaucoup de dons, un esprit pétillant, facile, riche, bon à tout et dans tout. Quel reproche mérite-t-il ? il en mérite un.

Il resta bourgeois, prosaïque, vulgaire. Il manque d'idéal et de beaux sentiments. Son plus grand génie fut celui des affaires. La beauté, l'héroïsme, l'art lui furent étrangers. Il ne regarda de la vie que le côté pratique.

L'argent prend une importance curieuse dans ses manières de voir et dans ses argumentations :

— Je paierai mille écus à qui prouvera que j'ai des souterrains chez moi.

— Je donnerai mille écus à qui prouvera que j'ai jamais eu chez moi d'autres fusils que ceux qui m'étaient utiles à la chasse.

— Je paierai deux mille écus à qui prouvera que j'ai jamais eu la moindre liaison avec ceux qu'on nomme aristocrates.

Sa lecture amuse, intéresse, elle ne nous élève pas.

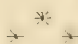
Sa vie et son œuvre portent pourtant avec elles leur enseignement, parce qu'elles furent le triomphe de la volonté, de la ténacité, du courage et de la persévérance. Il ne parut jamais abattu ni découragé. Il eut la bonne vaillance.

— Quand je me suis emporté une once de chair aux lèvres avec mes dents, sur le passé, je travaille sur le présent, et je ne puis m'empêcher de sourire sur l'avenir.

Quand il échoue, il recommence :

— Je secoue ma tête carrée, et je recommence gaiement l'ouvrage des Danaïdes.

Utile et grande leçon: vouloir bien et longtemps, c'est là une force, une supériorité, un exemple, une rare qualité morale, qui suffit à assurer le succès présent et la gloire à venir.



Nous avons vu les chefs de file, Crébillon, Voltaire, Diderot, Beaumarchais, Regnard, Lesage, Marivaux, Piron, Collé, Sedaine et Florian.

Il me faut à présent vous présenter bon nombre d'auteurs qui ont encore un nom aujourd'hui, qui ont eu leur heure de succès, et qui ont droit à leur place ici, parce que leur temps les a jugés avec moins d'ingratitude et de sévérité que n'a fait la postérité.

Vous distinguerez assez naturellement trois générations dans ces secondaires et ces dédaignés :

L'une chevauche sur le XVIIe siècle et sur le XVIIIe siècle, dont elle marque les débuts ; la seconde emplit le milieu du XVIIIe,

et la troisième, née après 1750, égaya ou attrista la Révolution et l'Empire.

Voici d'abord un premier groupe.



Le nom de Dancourt a plusieurs fois illustré le théâtre : avec Florent Carton Dancourt, le père, l'auteur acteur ; sa femme Thérèse Dancourt ; ses filles Manon Dancourt et Mimi, sans compter un cousin, un Dancourt (1) qui joua à l'étranger les Arlequins, écrivit des farces, et n'est guère connu que par une réponse à la lettre de Jean-Jacques Rousseau sur les spectacles.

Florent Carton Dancourt (2) est le seul qui ait place dans l'histoire littéraire, pour ses œuvres dramatiques, d'un caractère très spécial. Elles sont multiples ; un petit nombre d'entre elles sont jouées encore, *le Chevalier à la Mode*, *les Bourgeoises de qualité*, *la Maison de Campagne*, où la greffière dit cette curieuse prophétie :

— C'est la saison des révolutions que la fin des siècles.

Tout ce théâtre est charmant, mais vieillot ; il n'a plus qu'un intérêt de gracieux bibelot, parce qu'il porte profondément et spécialement la marque de l'époque. Parcourez les titres, ils ont une couleur pittoresque : *la Gazette de Hollande*, *l'Impromptu de garnison*, *la Foire de Bezons*, *les Vendanges de Suresnes*, *le Moulin de Javel*, *les Curieux de Compiègne*, *les Fêtes nocturnes du Cours*. Dans tout cela, Dancourt saisit et peint l'actualité avec légèreté et rapidité. Il n'a rien de commun avec Molière, et sa visée est beaucoup moins haute. Il ne connaît que les gens et les types de son temps. Son théâtre est un tableau de mœurs, qui a son intérêt historique. On y comprend que le faste des nobles sous Louis XIV les a ruinés, que tout l'argent est aux mains des fermiers et des financiers, des bourgeois cossus qui vont servir à redorer des

(1) 1725-1801.
(2) 1661-1725.

blasons et à refaire des fortunes ; que des aventuriers mettant à profit ces dispositions, ont pris des titres d'emprunt et ont berné des bourgeois ambitieux. Dancourt a peint tout ce ménage avec talent et vérité, donnant à chaque classe sociale son langage, ses mœurs, ses sentiments, et faisant parler notamment les paysans avec toute la finesse madrée qui les signale.

Son père avait rang d'écuyer. Il comptait dans ses ancêtres le fameux savant Guillaume Budé: mais il n'y paraissait pas. Sa jeunesse fut dissipée. Il connut la fille de l'acteur La Thorillière, l'enleva et l'épousa. Elle l'orienta vers le théâtre. Acteur, il plut beaucoup, et fut l'orateur de la troupe. C'est lui qui prenait la parole devant le roi, devant les administrateurs de l'Hôtel Dieu, pour leur remettre le produit du droit des pauvres, devant le public pour les annonces. On cite comme un trait extraordinaire de la bonté de Louis XIV l'attention qu'eut ce roi, tandis que Dancourt lui récitait une requête en marchant à reculons, de le prévenir qu'il allait culbuter dans un escalier, et de le retenir par le bras. En vérité, de quel nom de sauvage eût-il fallu appeler le Monarque, s'il n'eût rien dit!

Il avait pris au collège, chez les Jésuites, fort dramaturges, le goût du théâtre; et comme le P. La Rue lui reprochait un jour de s'être fait acteur, il lui répondit :

— Ma foi, mon père, je ne vois pas que vous deviez tant blâmer l'état que j'ai pris ; je suis comédien du roi, vous êtes comédien du pape ; il n'y a pas tant de différence de votre état au mien.

Quand il avait un insuccès, il allait s'enivrer au cabaret de La Cornemuse pour oublier: et quand il lisait à sa fille Mimi une œuvre dont celle-ci était mal satisfaite, elle le lui faisait comprendre en lui disant :

— Ah ! papa ! vous irez souper à La Cornemuse !

Il eut une vieillesse expiatoire, fit une tragédie pieuse, des traductions de psaumes, le plan de son tombeau, et mourut plus saintement qu'il n'avait vécu.

Son souvenir n'a pas persisté bien longtemps.

L'actualité toute chaude de ses comédies a refroidi. Il cou-

rait après l'historiette ou l'objet du moment pour en faire une *dancourade*, comme on disait. Il ne pouvait être l'homme des lendemains, parce qu'il était trop l'homme de son heure.

Si Dufresny (1) est mieux à sa place parmi les romanciers, où vous le trouverez, Campistron (2) fut véritablement homme de théâtre.

La vie et le caractère de Campistron nous plaisent plus que son œuvre. C'était un petit toulousain, très crâne, toujours digne avec les grands seigneurs, et refusant quelquefois leurs grâces pour la beauté du geste. Il aurait fait, s'il n'avait pas été poète, un excellent officier dans l'armée du roi, étant de famille noble. Il commença sa vie par un duel retentissant qu'il eut à Toulouse, à dix-sept ans, et qui força sa famille à l'éloigner. A la bataille de Steinkerque, quand Vendôme, qui l'avait pris pour secrétaire, en entendant siffler les balles, lui demande un peu ironique : « Restez-vous, Monsieur ? — Oui, Monseigneur, répond-il, à moins que vous ne vous en alliez. » Dans une autre affaire à Luzzara, il s'échauffa, mit l'épée à la main et chargea.

A vrai dire, ce ne fut pas ce jour-là que Campistron montra la plus grande audace, mais le jour où, Racine renonçant au théâtre, il accepta sa succession. Sa première tragédie, *Virginie*, se soutint assez bien, quoique médiocre, ayant pour repoussoir une pièce de Pradon, *Téléphonte*. — *Arminius*, *Andronic*, *Alcibiade*, grâce à de hautes protections et au talent de l'acteur Baron, eurent quelque succès. Campistron s'essaya dans la comédie, et donna l'*Amante amant*, pièce en prose, à déguisements et à quiproquos. Vendôme lui ayant demandé un opéra, il fit *Acis et Galatée*, et continua dans ce genre par *Achille* et *Hercule*. La dernière de ces trois œuvres, qu'un médiocre compositeur mit en musique, et qui n'eut qu'un mince succès, lui valut cette épigramme anonyme :

> A force de forger on devient forgeron.
> Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron.
> Au lieu d'avancer, il recule.
> Voyez *Hercule*.

(1) 1648-1724.
(2) 1656-1723.

Son dernier succès fut une comédie assez bien conduite, *Le Jaloux désabusé*. La vogue des tragédies de Racine l'obligeait à les prendre pour modèles, à s'essayer dans le même genre, à imiter l'inimitable. Il fut un de ses meilleurs disciples.

Il avait un maigre rival dans un autre classique arriéré, l'ami de Lesage, Danchet(1), inoffensif faiseur de livrets d'opéras, qui ne nous est plus guère connu que par deux épigrammes. La première, signée de J.-B. Rousseau, qui ne lui pardonnait pas ses succès, étant auteur d'opéras lui-même, nous le peint assez plaisamment :

Je te vois, innocent Danchet
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Comme un sot pris au trébuchet,
Ecouter les vers que je chante.

La seconde, signée de Voltaire, est inspirée par la réception du poète à l'Académie:

Danchet, si méprisé jadis,
Fait voir aux pauvres de génie
Qu'on peut gagner l'Académie
Comme on gagne le paradis.

Ces vers sont méchants, mais ils rendent malgré tout un service à l' « Innocent Danchet » dont les douze opéras et les quatre tragédies dorment aujourd'hui du dernier sommeil. Ce bon Auvergnat, élève des Jésuites, avait eu d'abord le don des vers latins, et s'était distingué en professant la rhétorique. Venu à Paris, et n'ayant guère comme ressource que son bagage mythologique, il en avait tiré parti en écrivant des opéras : *Hésione*, *Aréthuse*, *les Muses*, *Télémaque*, *Achille et Déidamie*. L'instruction classique était comme une préparation à ce métier. Danchet, grisé par le succès de ses livrets, se lança dans la tragédie avec les *Tyndarides* et *Cyrus* ; mais, sans musique, ses vers plats et monotones furent moins goûtés. Ils n'étaient d'ailleurs pas plus mauvais que les vers

(1) 1671-1748.

de Campistron. C'était, comme tous ceux de cette époque, selon l'expression de La Harpe « de la prose commune assez facilement rimée ».

Danchet devint censeur littéraire et fit un bon établissement.

Lagrange Chancel (1) est moins célèbre par ses œuvres que par ses aventures. A neuf ans, ce jeune prodige jouait avec ses camarades du collège de Bordeaux une comédie satirique de son invention qui mettait la ville en émoi. A quatorze ans, ses parents le conduisent à Paris; la princesse de Conti, Racine lui-même, sont frappés de sa précocité, et obtiennent que l'on monte une de ses pièces, *Jugurtha*, au théâtre des Fossés-Saint-Germain. Pendant quelques années, c'est un véritable triomphe ; acclamé au théâtre, fêté à la cour, le jeune Lagrange est le poète du jour ; mais en 1713, il fit la connaissance du duc de La Force, et contracta une amitié qui devint pour lui la cause de nombreux déboires. Le duc de La Force, lui vola sa tragédie d'*Ino et Mélicerte*, et la fit représenter sous son nom. Lagrange protesta contre cette trahison. Le duc usant de son influence le fit exiler en Périgord. Peu de temps après, c'est la fameuse conspiration de Cellamare, dirigée contre le Régent; Lagrange y est enrôlé par ses amis, et compose les *Philippiques*, trois pamphlets en vers qui contiennent contre le duc d'Orléans et tous les siens, les plus odieuses accusations. Le duc de La Force saisit cette nouvelle occasion de se venger, et fit emprisonner le poète aux Iles Sainte-Marguerite, d'où il ne s'évada que deux ans plus tard, pour gagner la Sardaigne, puis l'Espagne et la Hollande. Du fond de l'exil, il accabla ses ennemis de *Philippiques* nouvelles et ne désarma qu'à la mort du Régent, qui lui permit enfin de revoir la France. Lagrange Chancel gaspilla son talent comme sa vie. Ce précoce poète, sur lequel on avait fondé tant d'espérances, ne laissa en mourant que des œuvres médiocres, écrites à la hâte. Ses tragédies sentent encore le collège ; et l'indignation même ne l'a pas rendu poète.

(1) 1677-1758.

Mais voici deux noms plus importants.

Le marquis de Puysieux, ambassadeur de France en Suisse, remarqua un jour à Soleure, le jeune Destouches (1), qui jouait dans une troupe de comédiens. Il lui trouva des manières et de l'esprit ; sut qu'il était de bonne famille, et avait pris la condition d'acteur par coup de tête, pour ne pas être homme de robe. Puysieux en fit son secrétaire, et le ramena bientôt en France. A Soleure et lors de son retour à Paris, Destouches avait fait jouer quelques pièces, *l'Irrésolu*, *le Curieux Impertinent*, qu'on avait fort bien accueillies. Mais une carrière plus glorieuse que celle du théâtre s'ouvrait à lui : le Régent le nommait bientôt secrétaire d'ambassade à Londres, où il suivit le cardinal Dubois. Il s'acquitta fort bien de plusieurs missions délicates, et fut à son retour en France, nommé gouverneur de Melun.

D'Alembert, dans ses *Eloges*, écrivit à ce propos :

— M. Destouches marchait, au théâtre, de succès en succès, lorsqu'il se vit obligé de renoncer, du moins pour un temps, à ceux qu'il espérait encore. Le Régent, dont il avait obtenu l'amitié et l'estime non par des bassesses de courtisan, mais par son intelligence dans les affaires, l'envoya en Angleterre en 1717... Il fut six ans à Londres, où il resta seul chargé des affaires de France. Il s'en était si bien acquitté, qu'à son retour le Régent le combla d'éloges en présence de toute la cour... Ce prince, qui avec des mœurs et des principes peu sévères, avait dans l'esprit autant de justesse que d'élévation, était bien éloigné de souscrire à l'apophtegme, si souvent répété par la sottise puissante, que le talent des affaires est incompatible avec celui d'homme de lettres. Il avait la simplicité de croire que l'esprit était bon à tout... Il venait d'être témoin qu'un poète anglais, le célèbre Prior, avait, par les plus sages moyens, préparé cette paix d'Utrecht, si désirée des peuples et si longtemps retardée par les manœuvres ou l'ineptie des politiques.

C'est alors seulement qu'il se consacra tout entier au théâtre. Destouches avait rapporté d'Angleterre le goût de la littérature moralisante. Les pièces de sa seconde manière ne visent pas moins à l'instruction des spectateurs qu'à leur divertissement ; elles y gagnent peut-être en profondeur ; mais elles n'ont plus le charme et l'entrain de ses premiers essais. La plus célèbre de beaucoup, est *le Glorieux*, où il allie assez

(1) 1680-1754.

heureusement le comique et la prédication morale. Le comte de Tufière, parmi beaucoup de défauts et de ridicules, en possède un qui les prime tous : il est d'un immense orgueil et veut éblouir le monde de sa noblesse, de son esprit et de son luxe. Il s'indigne des familiarités de son futur beau-père, Lisimont, auquel il doit pourtant sa fortune. Son propre père, pauvre et mal mis, vient le trouver ; il le renie et le fait passer pour son domestique. Il souffre lui-même, plus que ses victimes : les moindres humiliations le mettent hors de lui. Le caractère est profondément observé, l'intrigue bien conduite. Le Glorieux n'est pas puni, il reconnaît son erreur lui-même, se corrige et répare le mal qu'il a fait. Autour de ce personnage assez sombre passent de plus riantes figures, d'amusants bourgeois, de joyeuses soubrettes que Molière ne désavouerait peut-être pas. *Le Glorieux* eut un immense succès, et fut maintes fois repris dans le cours du siècle. Mais Destouches n'eut pas toujours le même bonheur. En voulant être moral, il perdit sa gaieté et fit, comme La Chaussée, son rival, du drame bourgeois. *L'Ingrat, l'Irrésolu, le Médisant, le Dissipateur, le Philosophe marié*, furent les principales comédies par lesquelles il voulut témoigner que l'Académie Française avait eu quelque raison de l'appeler à elle.

Le nom de Nivelle de La Chaussée (1) s'associe naturellement à celui de la comédie larmoyante. Il s'avisa que la comédie elle-même pouvait faire verser des larmes ; il l'a voulu montrer par son exemple, et il a réussi au delà de tout espoir.

La vie de La Chaussée est sans incidents, presque obscure, malgré deux ou trois grands succès retentissants. Il débute dans les lettres par une « Épître à Clio », dirigée contre La Mothe : il y défend la cause des vers. A la vérité, la poésie trouvait en lui un assez mince champion. Il s'essaya dans le drame moralisant.

Nous avons vu comment c'était le goût de l'époque. Celui qu'on appelait le « Révérend Père La Chaussée » était dans l'intimité un fort bon vivant. Mais la mode était à l'atten-

(1) 1692-1754.

drissement : l'on parlait déjà d' « hommes sensibles » ; le parterre et les gens du monde ne demandaient qu'à larmoyer. La Chaussée le comprit et les contenta. Dans le *Préjugé à la mode*, la plus célèbre de ses comédies, il s'insurge contre le discrédit du mariage. D'autres attaquaient les ridicules par le rire. La Chaussée les combat par l'émotion. La femme d'un fort honnête homme, qui sacrifie sottement au fameux préjugé, se désole de ses dédains, nous fait part de sa peine et finit à force de tendresse, par reconquérir l'amour de son mari. La pièce se dénouait dans les larmes, larmes sur la scène, larmes dans la salle, « larmes vertueuses et douces », qui firent oublier la platitude du style et la faiblesse des vers.

Une autre comédie de La Chaussée, non moins morale et non moins humide, *la Gouvernante*, lui fut inspirée par un fait historique. Un conseiller au parlement de Bretagne, M. de la Faluère, ayant été la cause, malgré lui, d'un arrêt injuste qui portait préjudice à quelque plaideur, répara au détriment de sa fortune le tort involontaire qu'il avait fait. C'est ce trait de générosité que notre auteur mit en scène. Plusieurs fois La Chaussée, encouragé par la faveur de ses drames, avait fait jouer des tragédies, mais il avait éprouvé autant d'échecs. La Chaussée n'est pas un grand poète; son influence sur notre théâtre a néanmoins été considérable, par l'appoint qu'il a apporté à la théorie nouvelle du drame.

Placez ici *l'Epreuve réciproque* (1711), d'Alain, un cordonnier de la rue Dauphine dont on ne sait rien d'autre, sinon qu'il collabora pour cette comédie avec Legrand, le fameux Legrand, un acteur auteur laid, gros et court, qui écrivit la *Rue Mercière*, *le Roi de Cocagne*, *Cartouche*, et qui répondait au parterre égayé :

— Il vous est plus facile de vous accoutumer à mon visage qu'à moi d'en changer.

Alain s'appelait René. On a voulu de ce fait l'identifier avec Alain René Lesage. Il suffit de lire *l'Epreuve réciproque* pour se convaincre que cette hypothèse est inadmissible et qu'Alain ou Lesage ne doivent rien l'un à l'autre.

Nommons en passant le fécond Boissy (1), le très observateur et très mordant auteur du *Babillard* et de *l'Homme du jour*, l'académicien obscur, le versificateur pénible, le mélancolieux désespéré et révolté, et laissons passer un rayon de lumière, de joie et de fête mondaine : c'est le théâtre de Saint-Foix.

Rien de plus aimable que le théâtre étourdiment mythologique de Saint-Foix, où des formes blanches de déesses grecques glissent entre des bosquets de lauriers fleuris et d'orangers, *Pandore*, ou *l'Oracle*, ou *Deucalion* et *Pyrrha*, ou *les Grâces*. Ces déesses ont traversé les salons du temps, et s'y sont un peu perverties ; elles sont plus près de Mme Tallien que d'Eurydice ; mais elles sont charmantes, spirituelles, et Mme Récamier les a connues.

Ce Saint-Foix (2) fut un type fort original. Il a écrit beaucoup, avec facilité, et quelque observation. Son théâtre est abondant, et il y procède en général par l'allégorie et l'allusion, masquant les travers et la satire sous le couvert d'une antiquité de fantaisie, ou d'un orientalisme de féerie. La même turquerie lui sert à faire le tableau de Paris dans trois séries de *Lettres Turques*.

Prenez une idée de sa fécondité variée en notant encore parmi ses œuvres une *Histoire de Paris* (1754), une *Histoire de la Maison de France*, une *Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit*, des études sur l'Homme au Masque de Fer. Tant de livres sont tombés en poussière, et la postérité lui a fait le mauvais tour de se souvenir seulement qu'il portait non une plume, mais une épée. C'est comme bretteur qu'il est connu. En vain, selon le mot de Voisenon, « son encrier fit couler à flots l'eau de rose », on se rappelle seulement le sang qui rougit sa colichemarde, à la guerre et en paix.

Il était laid. Mlle Bryant disait, en le comparant avec le poète Bertin, à l'œil sombre :

— Le premier ressemble au crime, et Bertin au remords.

Mais il ne souffrait pas, nouveau Cyrano, qu'on le devi-

(1) 1694-1758.
(2) Rennes, 1698-1776.

sageât. Sa lame avait des fourmillements, et une semaine sans duel lui eût paru longue comme un jour sans pain.

Les anecdotes de ses colères sont amusantes.

Au café Procope, Saint-Foix avise un garde du roi qui demande une tasse de café au lait et un petit pain. « Voilà un fichu repas », répète-t-il à plusieurs reprises. Le garde finit par se fâcher de cette insolence réitérée. On met flamberge au vent et le railleur est blessé. « M'eussiez-vous tué, dit-il, vous n'en auriez pas moins fait un fichu repas. »

Une autre fois, il se prend de querelle avec un digne provincial au foyer de l'Opéra, et lui assigne un rendez-vous. Le provincial lui répond : « Quand on a affaire à moi, on vient me trouver, c'est ma coutume. » — « Soit ! » répond le ferrailleur. Et le lendemain il va trouver son homme, qui d'abord l'invite à déjeuner. « Il s'agit bien de cela ! Sortons. — Je ne sors jamais à jeun, c'est ma coutume. — En ce cas, déjeunons. » On déjeune donc, puis on se met en marche. L'étranger, suivi de Saint-Foix, entre dans un café et y fait tranquillement sa partie d'échecs. Enfin on va prendre l'air aux Tuileries, et l'inconnu, à tout ce qu'il fait, de répéter son refrain : « C'est ma coutume. » A la fin Saint-Foix impatienté lui propose de passer aux Champs-Elysées : « Pourquoi faire ? — Eh parbleu, pour nous battre ! — Nous battre? Y pensez-vous, monsieur?... Convient-il à un magistrat, à un trésorier de France de mettre l'épée à la main?... Me prenez-vous donc pour un fou ?... Adieu. »

L'aventure fit du bruit, et cette fois, les rieurs ne furent pas du côté du littérateur.

Se trouvant au parterre du Théâtre-Français, auprès d'un homme qui avait l'haleine forte :

— Monsieur, lui dit-il, est-ce vous qui puez ?

Le voisin s'offense.

— Monsieur, lui dit Saint-Foix, on peut être honnête homme et puer.

On sort pour se battre. Alors Saint-Foix :

— Monsieur, dit-il à son adversaire, si vous me tuez, vous n'en puerez pas moins : et si je vous tue, vous en puerez davantage.

Cette conclusion fit rire l'homme à l'haleine forte, et la querelle n'eut pas de suite.

Et ce flegme n'est-il pas épique ?

Voici le cas :

Il rencontre un militaire jeune et bien fait, à qui il dit brusquement :

— Monsieur, je vous en fais mon compliment, vous êtes un joli homme !

— Qu'est-ce à dire, monsieur ?

— Que vous êtes un *joli homme*, je dis franchement tout ce que je pense.

— Monsieur, si c'est une plaisanterie, je ne sais pas les souffrir.

— Je ne plaisante pas. Mais vous êtes si bien partagé de la nature que vous devez avoir quelque défaut qui compense vos avantages extérieurs, avouez-le.

L'homme s'impatienta, on se battit. Saint-Foix blessé, reprit :

— Mais dites-moi du moins quel est votre défaut essentiel.

Le militaire recommençait à se fâcher.

— Vous manquez peut-être de patience, lui dit froidement l'entêté Breton.

Comme il continuait ses sarcasmes, le jeune homme le pousse vivement, et le jette dans un fossé.

Avant de se relever, Saint Foix s'écria :

— Je savais bien que vous aviez quelque grand défaut : vous êtes brutal. Eh ! il fallait le dire !

Les seuls amis qu'il garda furent ceux qui, comme la Dixmerie, prirent le parti de ne jamais le contredire quand ils allaient le voir dans sa petite maison de la rue des Fossés-Saint Victor, où il mourut fort vieux et toujours agressif, après la vie la plus inutilement remplie par une incroyable quantité d'actes, de paroles et d'œuvres.

N'oublions pas d'Allainval, ce serait injuste. Une comédie de lui, *l'École des Bourgeois*, se jouait encore en 1848. L'Intrigue n'est pas neuve, mais les caractères sont finement détaillés, et l'on sourit de ce marquis de Moncade, grand seigneur aimable, insolent, spirituel, qui veut redorer son bla-

son, fait sa cour à la fille d'un bourgeois richissime, étourdit son futur beau-père de son air vainqueur et de ses élégances, fait l'éducation de sa trop naïve fiancée, et se moque le plus cavalièrement du monde de toute sa nouvelle famille, jusqu'au jour où, trahi par ses comparses, il est enfin remercié. Comme on le voit, c'est encore *le Bourgeois Gentilhomme* de Molière, et c'est déjà *le Gendre de M. Poirier*.

Avec Lanoue, nous perdons toute attache avec le XVIIe siècle. A sa naissance, le XVIIIe siècle avait déjà un an. Les auteurs suivants sont tous nés après 1700.

Lanoue (1) fut acteur et poète. On discuta fort son talent de comédien. « Il était, nous dit un contemporain, de figure ingrate, avait une voix rauque et sans timbre, un air ignoble, une chaleur presque nulle..., mais il possédait une intelligence supérieure » ; et puis Lekain était encore plus laid que lui. Son talent d'auteur dramatique eut moins de détracteurs. Lanoue fit jouer en 1739, un *Mahomet Second*, sombre tragédie, à dénouement horrible, qui eut le plus grand succès, et à laquelle Voltaire ne ménagea pas les éloges, lorsqu'il publia, à son tour, un autre *Mahomet*, cadet de celui-là. Mais le triomphe de Lanoue fut une comédie en vers, *la Coquette corrigée*, petit chef-d'œuvre d'inconscience morale, et de libertinage spirituel, qui resta au répertoire pendant plus de quatre-vingts ans, qui mérite de perpétuer le nom de son auteur, et qui serait reprise avec agrément.

Je vous ai précédemment nommé Destouches et La Chaussée. Vous attendiez Saurin, car ce sont les trois inséparables et leurs noms réunis ont fini par prendre l'aspect d'une formule.

Bernard Saurin (2), avocat au Parlement de Paris, abandonna le barreau à quarante ans pour écrire des tragédies. Son *Spartacus*, qui fut joué en 1760, eut un succès qui dura jusqu'à la fin du siècle. Saurin imaginait un Spartacus phi-

(1) 1701-1760.
(2) 1706-1781.

losophe, et avocat comme lui, qui se dévouait pour l'humanité et qui parlait d'affranchir le monde de la tyrannie et du fanatisme. A l'amour d'une tendre fiancée, au pouvoir et à la fortune que lui offrait Crassus, il préférait son idéal de liberté et de justice, et mourait en combattant pour lui; non sans avoir eu le temps de déclamer contre les despotes, et d'annoncer un avenir meilleur. On ne tint pas rancune à Saurin de son inexactitude historique, et l'on fut ravi de ces plaidoyers politiques pleins d'allusions non douteuses; ajoutons que la pièce méritait un peu sa réussite par la vigueur du style, et l'intensité tragique de quelques situations. Saurin donna encore une tragédie, mais celle-là de sujet plus moderne, *Blanche et Guiscard*, et une pièce en vers libres, *Beverley*, dont s'est inspiré de nos jours l'auteur du fameux drame *Trente ans ou la vie d'un joueur*. Saurin fut donc bien un des premiers appuis du drame naissant.

Voisenon (1), de son nom Henri de Fusée, abbé de Voisenon, fut bien nommé Fusée, car sa vie fut un feu d'artifice, un feu roulant de mots et de boutades, un crépitement de malices et de pointes.

Grimm l'appelait une « poignée d'épingles ». Polignac faisait la variante : « petite poignée de puces ».

Il naquit débile et à peine viable. « La nature, disait-il plus tard, m'a formé dans un moment de distraction. » Il corrigea l'erreur, car il vécut 67 ans. De bonne heure, il se sentit poète, et à onze ans, il adressait déjà une épître à Voltaire, qui devint son conseiller, son ami fidèle, et qui l'appela son « cher ami Greluchon. »

Le salon de Mme Doublet fut le théâtre de ses succès de causeur badin et brillant. Il se lia avec l'acteur-auteur Legrand, qui encouragea sa vocation dramatique. Il écrivit plusieurs comédies, *l'Ombre de Molière*, *l'École du Monde*, *le Retour de l'Ombre de Molière* ; il n'en reste rien.

L'insuccès ne l'accablait pas.

Le joyeux abbé ayant donné, au Théâtre Italien, un petit

(1) 1708-1775.

acte froid et terne, un de ses amis lui demanda pourquoi il l'avait fait représenter ; Voisenon lui répondit :

— Il y a si longtemps que tout Paris m'ennuie en détail, que j'ai saisi une occasion de prendre ma revanche.

Voilà prendre galamment son parti.

Il entra au séminaire à la suite d'un duel malheureux où il tua l'adversaire. Car cet abbé était bon bretteur.

La Place raconte qu'il portait une épée sous sa soutane ; il eut un duel avec un officier aux gardes, qui croyait ne « faire qu'une bouchée » de ce petit abbé; mais le petit abbé le souffleta galammant du bout de son épée, et le désarma avec une grâce parfaite.

Il était neveu de l'évêque de Boulogne-sur-Mer, Henriot, qui joua un rôle dans la vie de Lesage (1), et qui était un ambitieux habile, attaché aux De Lyonne. Il fit de son neveu un grand vicaire boulonnais, qui devint ensuite abbé de Jard sans résidence. L'abbé se rendit tout aux Muses, fut assidu chez Mme du Châtelet, chez Mlle Quinaut, à ses dîners du Bout du Banc, rédigea des contes et des petits vers pour les recueils mondains en vogue, revint au théâtre, y réussit avec *la Coquette fixée* (1746), *le Réveil de Thalie*, *les Mariages assortis*, des opéras: *l'Amour et Psyché*, *Hylas et Zélis*, intéressa le duc de Choiseul, qui le fit nommer historiographe, puis diplomate, académicien, malgré les licences de ses contes: *le Sultan Misapouf* ou *Tant Mieux pour elle.*

Il alla mourir à Voisenon. Voltaire mit sur sa tombe:

Ici gît ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu,
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends pas dire adieu,
Car je m'en vais au même lieu
Comme cadet de la famille.

Il fut contemporain de Gresset (2), né un an après lui, et dont *le Méchant* aurait ici sa place, si Gresset ne nous avait

(1) Cf. Léo Claretie, *Lesage Romancier*, p. 57-59.
(2) 1709-1777.

déjà occupés à titre de poète. Vous le retrouverez parmi ses pairs.

Carmontelle (1) a laissé un nom doublement célèbre, par ses peintures et par ses proverbes. Il mania le pinceau et la plume. « Poil et plume » eût pu être sa devise. Il était homme d'esprit. Il fut sinon le créateur, du moins le plus heureux représentant de ce genre aimable, frivole, léger, mousseux et inconsistant qu'on appelle la comédie de paravent, et plus particulièrement le *proverbe*, où l'action doit démontrer quelque vérité de la sagesse des nations.

Le duc d'Orléans, petit-fils du Régent, fort friand de ces divertissements galants, l'attacha à sa personne, et Carmontelle trouva chez lui le cadre, les éléments, le décor, le public dont eut besoin son talent.

Il fut l'homme utile et nécessaire. Le duc d'Orléans veut-il transformer la butte Monceaux en un parc délicieux ? C'est Carmontelle qui fera les dessins de ce jardin charmant, qu'orne aujourd'hui le pavillon de la Folie de Chartres.

Ses comédies-proverbes ont du naturel et une aimable familiarité. Il les écrivait vite et à la diable. Musset a repris et relevé ce genre, qu'il a traité avec plus d'art, de fini et de soin.

Parfois les acteurs étaient eux-mêmes les personnages, et parlaient selon le caractère qu'ils avaient dans la société.

Carmontelle peignait les décors, comme aussi il avait un album qu'il emplissait des portraits à la plume de ses plus illustres contemporains.

Il maniait joliment le pastel. Enfin il inventa les *transparents*, une sorte de lanterne d'ombres. C'étaient des sujets peints sur une bande diaphane qu'on deroulait devant une fenêtre, tandis qu'il expliquait le spectacle, qui durait deux heures. C'était déjà le théâtre d'ombres de nos modernes montmartrois.

Il réussit par cette alliance des arts. Il mettait ses proverbes en transparents et ses transparents en proverbes. Ceux ci emplissent huit volumes, sans compter quatre volumes de théâ-

(1) 1717-1807.

tre de campagne, des comédies posthumes publiées par Mme de Genlis, et des romans dont les titres très longs annoncent plus qu'ils ne donnent.

Poursuivons : voici Desmahis (1), déjà nommé comme poète, auteur d'une bonne comédie, *l'Impertinent;* voici Arnaud de Baculard, ami et rival de Voltaire et d'Helvétius, correspondant de Frédéric II, qui l'appela près de lui à Berlin, et le flatta pour agacer Voltaire ; auteur éminemment sensible, Arnaud (2), « le doux Arnaud, le lamentable Arnaud », l'auteur du drame triste et du triste drame *la Mort de Coligny*, qui est comme un premier état du *Charles IX* de Marie Chénier, partisan par nature du genre larmoyant, pauvre dans ses vieux jours, endetté, dont Chamfort disait qu'il devait « 300.000 francs en pièces de dix sous », quémandeur et pleureur, apôtre de sensiblerie et parrain du drame apitoyé.

Guimond de la Touche (3) avait peut-être en lui l'étoffe d'un grand poète tragique. Entré dans l'ordre des Jésuites à seize ans, il y resta quatorze années sans rien produire. A trente ans, il quitta le cloître, vint à Paris, et fit jouer une tragédie, *Iphigénie en Tauride*, qui fut un des grands succès du siècle. Il mourut presque aussitôt, emporté par une fluxion de poitrine, sans avoir écrit d'autre œuvre, et laissant le public déçu dans ses espérances. On édita de lui après sa mort une violente satire, *Les Soupirs du Cloître*, dirigée contre les ordres monastiques. Que serait-il devenu en se perfectionnant ? Son *Iphigénie*, avec quelques déclamations humanitaires, a des scènes excellentes, d'une rare intensité tragique et d'une touchante simplicité : c'était mieux qu'un début et plus qu'une promesse.

De Belloy (4) aussi a une manière de chef-d'œuvre attaché à son nom.

Pierre Buirette, qui se fit plus tard appeler De Belloy, eut

(1) 1722-1761.
(2) 1718-1805.
(3) 1725-1760.
(4) 1727-1775.

une existence assez romanesque. Ce basochien de Saint-Flour à peine débarqué dans Paris fut pris de la fureur du théâtre. On le voyait fort peu à la plaidoirie, mais au parterre tous les soirs. Un oncle assez grincheux, qui lui servait de tuteur, se permit quelques remontrances. Belloy les prit très mal, et subitement disparut. On apprit au bout de quelque temps qu'il venait de s'engager dans une troupe de comédiens ambulants et qu'il errait sur les grandes routes. Comme autrefois Molière, il alla de ville en ville, joua des rôles de matamores dans des théâtres de village, et sur des tréteaux de foire. Il poussa même, sur son chariot de Thespis, jusqu'à Pétersbourg, où la tsarine lui trouva de l'esprit et le garda quelque temps. Lorsqu'il revint en France, il rapportait une tragédie, son *Titus*. Il se croyait oublié et voulait faire jouer son œuvre. Mais son bon oncle était encore là ; n'ayant pu, comme il l'espérait, faire embastiller le mauvais garnement, il se contenta de monter une cabale et de faire tomber la pièce. L'insuccès de *Titus* fut éclatant. De Belloy ne se découragea pas : quatre ans plus tard, avec *Zelmire*, il eut presque des applaudissements. Enfin, en 1765, son *Siège de Calais* fut un véritable triomphe. La pièce était médiocre, mais le moment bien choisi. *Le Siège de Calais*, drame patriotique, exaltait les vertus de l'ancienne France, et humiliait l'orgueil anglais. On était au lendemain du Traité de Paris, l'enthousiasme fut général ; on ne s'aperçut qu'un peu plus tard, et lorsqu'il était à l'Académie, que Belloy écrivait fort mal en français. A propos de son discours, Grimm disait : « M. de Belloy a fait en entrant à l'Académie un acte de patriotisme en rétablissant par son exemple les discours de réception dans leur insipidité primitive, dont quelques novateurs avaient essayé de s'écarter... »

Prenez la boutade pour ce qu'elle vaut, et retenez que le *Siège de Calais* fut un triomphe.

Il y a peu à dire sur Marc-Antoine Rochon de Chabannes, attaché d'ambassade, jeune homme élégant et riche, que le théâtre attira comme une vocation, qui cultiva tous les genres, tragédie, comédie, opéra-comique, constatant une parfaite entente de la scène, en un style médiocre : *l'École des Tuteurs* (1754), *la Péruvienne*, *Heureusement*, *le Deuil anglais*,

l'Amour français, seraient de maigres titres auprès de nous, si Rochon n'avait été l'un des introducteurs de la littérature allemande en France, au moment où l'Allemagne comptait un Lessing parmi ses génies dramatiques, et s'il n'était le parrain du Second Théâtre Français (Odéon), dont il proposa l'institution dès 1780.

Mais, celui-ci est plus important. C'est le Nancéen Palissot. Docteur en théologie à treize ans, il se sentit porté vers le théâtre, y échoua avec des tragédies, dont l'une fut d'abord *Zarès*, puis la même sous un autre titre, *Ninus II;* il commença une histoire romaine, et trouva sa vraie voie dans la comédie avec *les Trois Tuteurs*.

Cette pièce a des défauts sans doute; mais si les principaux caractères semblent avoir été pris sur une nature de convention, si la fable, peu vraisemblable d'ailleurs, n'a point cette gradation d'intérêt, nécessaire dans toute composition dramatique, il faut du moins reconnaître qu'une versification pure et toujours soutenue, un dialogue rapide et souvent orné de traits piquants, expliquent encore aujourd'hui le succès qu'eut cette comédie en 1754.

Elle fit connaître avantageusement son auteur dans le monde littéraire; la haute société lui fut ouverte; celle du duc de Choiseul le fixa plus particulièrement.

Frontin et Marton, et une adaptation des *Ménechmes* précédèrent un grand succès, *le Cercle*, où il s'attaqua à J.-J. Rousseau, qui répliqua avec une compassion facile :

— Si tout le crime de M. Palissot est d'avoir exposé mes ridicules, c'est le droit du théâtre ; je ne vois rien là de répréhensible pour l'honnête homme, et j'y vois pour l'auteur le mérite d'avoir su choisir un sujet très riche.

Il écrivait encore :

— Je vous prie de ne pas écouter là-dessus le zèle que l'amitié et la générosité inspirent à M. d'Alembert, et de ne point chagriner, pour une bagatelle, un homme de mérite, qui ne m'a fait aucune peine, et qui porterait avec douleur la disgrâce du roi de Pologne.

Le Roi Stanislas avait offert à J.-J. Rousseau de retirer sa faveur à son détracteur. Palissot était assailli de toutes parts

sous les récriminations des Encyclopédistes qui se défendaient en bloc. Il riposta par la comédie fameuse, *les Philosophes*, assez vigoureuse et même prophétique :

> Ces abus (pardonnez à mes pressentiments),
> A la honte des mœurs tolérés trop longtemps,
> Semblent nous présager d'étranges catastrophes,
> Et franchement j'ai peur de tant de philosophes !

Le rôle de Cidalise, qui croit composer ce que ses amis lui dictent, qui maudit le mariage pour elle-même et l'impose à sa fille, les querelles des philosophes, sèment la pièce de traits plaisants. Les attaques redoublèrent contre lui. Il y répondit faiblement par la comédie *le Satirique*, qui le prépara à la satire : et ce fut la note qui domina son poème *la Dunciade*, assez amusant avec sa lunette magique, ses songes, son bûcher, son boudoir, son cortège et tout l'attirail d'une parodie burlesque, à l'imitation de Pope.

Il donna une édition complète de Corneille pour reviser les jugements du Commentaire de Voltaire, et réunit ses études de critique dans ses utiles *Mémoires Littéraires*.

Diderot, dans *le Neveu de Rameau*, a fait de lui un croquis plaisant :

— Il y a un pacte tacite qu'on nous fera du bien, fait-il dire au neveu de Rameau, et que, tôt ou tard, nous rendrons le mal pour le bien qu'on nous aura fait. Lebrun jette les hauts cris que Palissot, son convive et son ami, ait fait des couplets contre lui. Palissot a dû faire les couplets, et c'est Lebrun qui a tort. Poinsinet jette les hauts cris que Palissot ait mis sur son compte les couplets qu'il avait faits contre Lebrun, et c'est Poinsinet qui a tort. Le petit abbé Rey jette les hauts cris de ce que son ami Palissot lui a soufflé sa maîtresse. Palissot a fait son devoir et c'est l'abbé Rey qui a tort... Qu'Helvétius jette les hauts cris que Palissot le traduise sur la scène comme un malhonnête homme, lui à qui il doit encore l'argent qu'il lui prête pour se faire traiter de sa mauvaise santé, se nourrir et se vêtir ; a-t-il dû se promettre un autre procédé de la part d'un homme souillé de toutes sortes d'infamies, qui par passe-temps fait abjurer la religion à son ami ; qui s'empare du bien de ses associés ; qui n'a ni foi, ni loi, ni sentiment ; qui court à la fortune *per fas et nefas*, qui compte ses jours par ses scélératesses et qui s'est traduit lui-même sur la scène comme un des plus dangereux coquins ? Non. Ce n'est donc pas Palissot, c'est Helvétius qui a tort.

Pamphlétaire et polémiste, il déclara la guerre aux Encyclopédistes, contre l'armée desquels il soutint de rudes combats. La Révolution le convertit, et il en reçut même un poste d'administrateur de la Bibliothèque Mazarine. Il accepta un grade dans la secte des théophilanthropes. Il renonça à l'aigreur, et finit dans l'indulgence confite.

La princesse de Robecq avait dit ce joli mot sur son protégé :

— Il a l'esprit méchant et le cœur bête.

Pélissier de Labatut, qui le connut quand il avait quatre-vingts ans, a noté et retenu quelques-uns de ses propos, et vante son exquise bonté.

— Il répétait souvent : « Si vous vous sentez la démangeaison d'écrire, tâchez d'y résister ; il est probable que, si vous y cédez, elle vous nuira, sans utilité pour les autres. En tout cas, ne vous pressez pas de publier vos premiers essais, on se repent parfois d'un empressement qui devient un regret de toute la vie. »

Il disait aussi :

— Achevez, même après en avoir reconnu les défectuosités, ridicules, tout ce que vous aurez commencé, et surtout, contrairement à mon exemple, et pour votre repos, ne faites pas de poème ni de comédie satiriques. Quelque mérite qu'on ait voulu accorder à ma *Dunciade* et à mes *Philosophes*, quelque renommée qu'ils m'aient value, ils n'ont pas, à beaucoup près, compensé ces chagrins, ces injustices de toutes sortes dont ces ouvrages ont été, sinon la véritable cause, du moins l'inévitable prétexte. »

Cette page résume toute une vie et tout un caractère.

Ducis (1) non plus n'est pas négligeable. Il est généralement connu pour ses imitations de Shakespeare. Il fit successivement jouer *Hamlet* (1769), *Roméo* (1772), *le Roi Lear* (1783), *Macbeth* (1784), *Othello* (1792). Ces pièces qu'on ne lit plus firent fureur en leur temps, et Ducis pouvait se vanter d'avoir fait verser des larmes à toute la France. Le plus étrange, c'est que Ducis ne savait pas l'anglais : « Je n'entends point l'anglais, avoue-t-il naïvement, et j'ai osé faire pa-

(1) 1733-1816.

raître *Hamlet* sur la scène française. Tout le monde connaît le mérite du *Théâtre Anglais* de M. de la Place. C'est d'après cet ouvrage précieux à la littérature que j'ai entrepris de rendre une des plus singulières tragédies de Shakespeare. » Ce simple aveu suffit à condamner son entreprise.

Ducis n'est pas seulement un auteur dramatique, même d'*Œdipe* ou d'*Abufar* ou de *Féodor*. Le véritable Ducis n'est pas celui des tragédies, mais celui des lettres et des poésies lyriques. C'est là qu'il faut l'aller chercher ; et l'on trouve alors un homme au cœur d'or, avec infiniment de finesse et de bonté, un délicieux vieillard, un solitaire un peu triste, un poète qui fait pressentir Lamartine. Ce doux Savoyard, qui n'eut jamais d'ambition, et s'estima toujours heureux, mena la vie la plus droite et la plus simple, fut le meilleur des pères et des amis. Les excès de la Révolution vinrent un moment attrister sa belle vieillesse ; il eut plus d'une fois, dit-il, « l'envie de se réfugier dans la lune et de cracher de là sur tout le genre humain. » Alors il se retira dans sa solitude, ignora le monde et retrouva le bonheur. « Oui, mon ami, écrivait-il, j'ai épousé le désert, comme le doge de Venise épousait l'Adriatique. J'ai jeté mon anneau dans les forêts... J'ai fait une lieue ce matin dans des plaines et des bruyères, et quelquefois entre des buissons qui sont couverts de fleurs et qui chantent. » Le premier Consul vint le trouver dans sa retraite, lui fit des avances. « Général, répondit-il, vous êtes chasseur ; voyez-vous ces canards sauvages qui traversent la nue ? Il n'y en a pas un qui ne sente de loin l'odeur de la poudre et qui ne flaire le fusil du braconnier. Je suis un de ces oiseaux, je me suis fait canard sauvage. »

C'est dans son ermitage qu'il écrivit ses principales poésies lyriques. Quelques-unes sont charmantes, d'un sentiment délicat et d'une mélancolie toute nouvelle ; ce sont les chants de la solitude, des recueillements poétiques. Au ruisseau qui traversait son jardin, il adressait ces vers légers et doux :

Ruisseau peu connu dont l'eau coule
Dans un lit sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule ;
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée,
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots et tes fleurs.

Par contraste, voici une figure plus comique.

Un peu après la mort du grand Poinsinet, qu'on appelait communément le petit Poinsinet, Barthélemy Imbert dédiait à Piron un dialogue intitulé : *Poinsinet et Molière ;* et Grimm, qui a fort durement traité l'auteur du *Cercle*, demanda avec un haussement d'épaules : « Je ne sais quel polisson a encore remué les cendres mouillées (Poinsinet s'est noyé) du grand Poinsinet. »

Il dit ailleurs qu'avant le *Cercle*, « M. Poinsinet (1), auteur de cette petite pièce, n'était connu jusqu'à présent que pour *une espèce d'imbécile*, faiseur de mauvaises parades et autres drogues détestables ».

Ce M. Poinsinet est un type. Il faisait partie d'une joyeuse bande où l'on fréquentait la plus mauvaise compagnie, où l'on s'enivrait régulièrement deux ou trois fois par semaine. Palissot, Fréron, les acteurs Préville, Bellecour en étaient.

Ils bernaient Poinsinet par divertissement. Ils appelaient cela *mystifier*. Un jour son cousin Poinsinet de Sivry (2) et Palissot lui persuadent que le roi de Prusse a résolu de lui confier l'éducation du prince de Prusse. Mais l'article du catholicisme était embarrassant. En conséquence, ils lui firent faire abjuration de la religion catholique entre les mains d'un prétendu chapelain protestant, que ce monarque était supposé avoir envoyé clandestinement, pour enlever à la France un homme si précieux. « Il a signé, écrit Voltaire à l'abbé de Prades, qu'il serait de la religion que le roi voudrait. Il apprend actuellement à danser et à chanter pour donner une meilleure éducation au fils de Sa Majesté, et il n'attend que l'ordre du roi pour partir. »

Une autre fois, on lui fit accroire qu'il avait tué un homme en duel et qu'il était recherché par la justice. Il se fit couper

(1) 1735-1769.
(2) 1733-1804.

les cheveux et prit une perruque. Mais la plus jolie plaisanterie fut celle que lui joua Palissot chez leur ami commun Patu. Palissot arriva un matin à Passy, chez Patu, avec une chanson de sa composition, où il était dit pis que pendre de Patu : « Vois, ami Patu, lui dit-il, vois comment t'a traité notre meilleur camarade, l'indigne Poinsinet! Je t'apporte cette chanson, dont il est l'auteur. » Patu n'en peut croire ses yeux : il s'indigne, s'échauffe : Palissot l'excite, attise sa colère, et le quitte quand il le voit suffisamment furieux. « Que Poinsinet vienne ici, criait Patu, je le reçois à coups de trique ! » Son charitable ami lui serre la main avec compassion, s'esquive et ne fait qu'un bond chez Poinsinet :

« Pauvre ami, tu ne sais pas ce qui t'arrive ? On fait courir sous ton nom une méchante chanson contre Patu; Patu l'a vue, il est hors de lui ! »

« — Diantre ! répond Poinsinet, mais il faut l'apaiser, le détromper!

— Sans doute. Le mieux est encore que tu ailles le voir. Tu lui porterais une chanson qui serait bien de toi, celle-là, quelque chose de gai, de facétieux, pour le mettre en joyeuse humeur et lui faire oublier l'autre. »

L'idée plaît et voilà nos deux compères à l'œuvre. C'est Palissot qui dirige la besogne, et il la dirige si bien qu'il fait écrire à Poinsinet, d'un bout à l'autre, cette même chanson qu'il vient de remettre à Patu. On juge de quelle façon Poinsinet fut reçu quand il se présenta à Passy, avec sa chanson, qui répétait la première et ne la réparait pas.

Sa dernière mésaventure est touchante. Il voyageait en Espagne, et arrivé sur les bords du Guadalquivir, il ne put résister au plaisir d'y prendre un bain ; il venait de dîner. Il se noya. Grimm, le dur et égoïste Grimm, n'eut pas pitié de la pauvre victime, dont le malheureux sort avait cependant ému Louis XV lui même. Ses ricanements sur cette tombe sont impies. « Je savais bien, dit-il, que les noms de Seine ou de Loire lui paraîtraient trop communs pour leur faire l'honneur de s'y noyer, et qu'il lui fallait un fleuve d'un nom plus sonore et plus noble pour y laisser sa peau. Il s'est baigné pour la

dernière fois, très peu avancé en âge. Il s'était rendu ridicule et célèbre de très bonne heure. »

Plaisante oraison funèbre !

Comme écrivain dramatique, Poinsinet a peu d'originalité, et d'invention, point. Il ne peut voler de ses propres ailes. Il faut qu'il s'appuie pour marcher. Ses comédies sont à peu près toutes des parodies, où la donnée lui est fournie par son modèle. *Totinet, Gilles Garçon peintre z'amoureux et rival, les Tramaçonnes*, etc., reproduisent au burlesque les opéras en vogue, *Titon et l'Aurore, les Amazones*, etc. Il ne trouve pas, il emprunte ses sujets. *Alix et Alexis* est la mise en scène d'une romance de Moncrif. Et le *Cercle* lui-même, qu'est-ce autre chose que l'emploi ingénieux d'une aventure alors fort connue, l'aventure de l'acteur Baron ?

Le duc de Roquelaure avait prié Baron à souper pour lire devant quelques dames sa nouvelle comédie les *Adelphes ou l'Ecole des Pères* (1705). Mais ces dames soupèrent longtemps, et au dessert demandèrent des cartes à jouer. Baron, outré de se voir ainsi négligé, et profondément blessé dans son orgueil, reprit son manuscrit et sortit. C'est l'histoire du Damon de Poinsinet.

Et dans le *Cercle* encore, la scène du serin, où Araminte, que pourtant rien n'a pu émouvoir ni distraire, abandonne là tout, le jeu et ses hôtes, pour courir après son serin envolé? Elle est déjà dans *l'Engouement* et dans les *Fables nouvelles* parues en 1762 :

> Madame, savez-vous une triste nouvelle ?
> — Faites, madame. Quelle est-elle ?
> — Turenne est mort... Coupez. — C'est un très grand malheur.
> Si j'avais eu le roi de cœur,
> J'aurais compté soixante...

Le Cercle fut cependant pour son auteur un véritable succès.

Il existait déjà au répertoire une comédie de Rochon : *la Matinée à la mode*. Poinsinet fit à son tour *la Soirée à la mode* ou *le Cercle*. « C'est, dit Grimm, au lendemain de la première, c'est un tableau assez vrai du désœuvrement, de

l'ennui, de la frivolité des gens du monde et de la plupart des *cercles* de Paris. Ce *Cercle* a beaucoup réussi. Ce n'est point là une comédie ; il n'a point d'intrigue, point de scène, et surtout point de dialogue : mais, comme je l'ai déjà dit, c'est un tableau assez frappant des sociétés de Paris. »

C'est une comédie à tiroirs, un défilé de personnages dont l'auteur a fait des types, et qui se succèdent assez librement dans le salon de la précieuse Amarinte : Damon, l'auteur de tragédies, qu'on invite à lire ses œuvres et qui tente vainement d'obtenir l'attention de son auditoire ; le petit abbé qui se fait prier pour chanter, et qu'on ne peut plus faire taire quand il n'est plus prié ; le médecin des dames, galant, mielleux, vaniteux, et qui, en constatant le grand nombre des maladies régnantes, plaint, non les malades, mais ses chevaux ; le marquis, un jeune fat bouffi de sa qualité, amoureux de sa petite personne, habile à broder, à finir un bout de falbala, à dessiner sur le tambour de ces dames les contours de la fleur à peine commencée, et qui s'esquive en apprenant qu'il existe à côté une comtesse veuve et disponible, beaucoup plus riche que la jeune Lucile sa fiancée du moment ; Lisidor, l'homme estimable de la pièce, bien que sentant un peu son pédant ; l'aimable et naïve Lucile ; la prude et coquette Araminte, qui rougit de l'âge de sa fille, qui ne veut pas aller à l'Opéra dans la même loge que Céliante, parce que Céliante a l'impertinente manie de ne porter jamais que des ajustements jaunes, et qu'Araminte est blonde ; et le baron, ce bon gentilhomme campagnard rond et franc ; et les petites mijaurées, Cidalise, Ismène, deux illustres renchéries : voilà, certes, une galerie assez plaisante, dont les types sont passablement esquissés et très finement observés, et qui présente pour nous aujourd'hui, un intérêt réel. *Le Cercle* devrait occuper une place dans une *Histoire de la Préciosité* en France. Il servirait à montrer combien les précieuses avaient peu souffert des atteintes que leur avait portées Molière ; combien la préciosité était restée forte et vivace depuis cet autre *Cercle*, celui de Saint-Evremond, depuis les *Précieuses ridicules*, et depuis Arthénice. La tradition se continue sans interruption, de la Chambre Bleue aux salons du

XVIII[e] siècle, et aux nôtres, tant la préciosité est innée à l'esprit français moderne.

Le Cercle présente un intérêt de curiosité. Nous y revivons une après-midi au siècle dernier. Fréron, dans le compte rendu élogieux qu'il consacre à l'œuvre de son ami, lui en fait un reproche. « Le vrai défaut de cette pièce, c'est qu'elle ne peint que les mœurs du jour, du moment. Tous ces petits traits, si joliment nuancés, sont perdus pour la postérité. » Non, ils ne sont pas perdus.

Nous prenons place sur le pliant que nous approche Lisette, et nous assistons, visiteur muet, à la réception d'Araminte. Nous écoutons les échos du jour, les airs à la mode, les dernières nouvelles; nous sommes de la partie de *tri*, nous donnons *spadille*, nous cédons la *préférence*, nous jetons notre *médiateur*, nous aimons successivement la musique et les petits chiens, les magots, les mathématiques et les histoires de valets : nous discutons le prix des chevaux, le dessin de notre voiture ; nous parlons contre la tragédie : « un tintamarre d'incidents impossible, de reconnaissances que l'on devine, des princesses qui se passionnent pour des héros que l'on poignarde quand on n'en sait plus que faire », et nous crions comme tout le monde : « Eh ! vive l'opéra comique, Monsieur ! vive l'opéra comique ! » Nous nous mêlons à cette société, nous acceptons pour un instant ces mœurs frivoles ; puis, quand nous quittons avec Lisidor « ce cercle d'étourdis », nous nous demandons, comme l'avait prévu Grimm, « si ces mœurs ont été réellement les mœurs d'une grande et illustre nation ; si les femmes passaient leur vie dans ce désœuvrement, dans cet abandon de tout sentiment ; si enfin la jeunesse distinguée par la naissance et par les autres avantages de la fortune ressemblait par son oisiveté, son ignorance et sa dégradation à ce jeune marquis ». Grimm continuait ses mélancoliques réflexions : « Il faut espérer que les curieux d'alors pourront se répondre que ces mœurs ont été celles d'une génération aussi courte que frivole. » Il ne savait pas dire si vrai. Les « curieux d'alors », c'est nous, et l'avenir qu'entrevoyait Grimm est déjà bien loin. Cette société n'avait plus trente ans à vivre. Remercions Poinsinet

d'avoir recueilli pour nous les derniers fredons de son agonie.

Il avait un cousin, Louis Poinsinet de Sivry, traducteur d'Anacréon, Bion, Moschus, Tyrtée, qui fit non sans succès, une tragédie de *Briséis* avec *l'Iliade*, et deux autres, *Ajax*, *Caton*, dans le goût de Racine, une comédie, *les Philosophes de Bois*, sans compter des traités sur le *Rire*, sur les *Médailles*. A la représentation de *Briséis* d'après Homere, le public demanda l'auteur. Quelqu'un du parterre dit :

— Il est mort.

Poinsinet s'élança sur la scène en s'écriant :

— Eh ! non, je ne suis pas mort.

Aujourd'hui, il l'est tout à fait.

Après Barthe (1), l'auteur de la comédie *les Fausses Infidélités*, un autre original fait assez bien pendant à Poinsinet. C'est Fagan.

Fagan (2) fut une manière de bohème, rapé, à peine nippé, ivrogne, abruti de débauche et aux trois quarts fou. Voici un extrait de son oraison funèbre par Collé (avril 1755) : « Dans les derniers jours de ce mois, M. Fagan est mort d'hydropisie ; un mois avant sa mort, il était devenu imbécile. Ce garçon, qui avait un talent supérieur pour la comédie, s'était laissé abrutir par le vin, la crapule, la mauvaise compagnie et la misère. »

Il était fort pauvre : ses moyens d'existence étaient d'abord ses comédies représentées, soit à la Comédie-Française, soit aux Italiens, soit dans les Jeux de la Foire. Il travaillait en même temps dans un bureau.

Ce ne fut pas un employé modèle. Il buvait et passait ses heures de loisir au cabaret, en compagnie « de quatre ou cinq hommes crapuleux et sans esprit ». Il arriva bientôt à un degré rare d'abrutissement, surtout après la mort de son cousin germain, M. de Segonzac, qui le surveillait un peu.

Le prologue de sa comédie *l'Inquiet* se passe « chez l'auteur ». C'est une chambrette délabrée, à peine meublée. *Le Mercure* s'indigne de ce procédé mesquin « pour rendre le pu-

(1) 1734-1785.
(2) 1702-1755.

blic sensible à ses besoins ». Le moyen était pourtant ingénieux et on peut le recommander aux auteurs faméliques. Cette idée, d'étaler sa misère en public, n'est pas banale. C'est le « tableau d'aveugle » perfectionné.

On lui faisait l'aumône. Le chevalier d'Orléans lui repassait ses vieux habits: son cousin lui donnait de l'argent; Fagan n'était pas fier et prenait de toutes mains. Il demanda un jour quatre louis à Mlle Quinault, l'actrice de la Comédie-Française: elle les lui donna. Collé en lève les bras d'indignation.

Mlle Quinault était généreuse de sa nature. Un jour, elle va complimenter le nouveau ministre d'Argenson. Quand elle sortit, un vieux chevalier de Saint-Louis qui était là, croit qu'elle a tout le crédit et se recommande à elle.

— Ma foi, monsieur, lui dit-elle, je ne puis mieux faire que de vous rendre ce qu'il m'a donné.

Et elle l'embrassa.

Un baiser à celui-ci, quelques louis à celui-là, cette fille-là n'avait rien à elle.

Comme Jean-Jacques, Fagan eut le délire de la persécution. Il nous a laissé son portrait en pied dans une petite comédie, *l'Inquiet*, où Timante (Fagan) veut épouser Lucile, mais il est à chaque instant retardé par ses scrupules ou ses inquiétudes. Timante doute de l'amour de Lucile, parce qu'elle ne lui a pas encore dit : « Je vous adore ».

Damis lui représente qu'il n'est pas dans les habitudes des jeunes filles de jeter ainsi leurs aveux à la tête de leur amant: cette discrétion est, au contraire, d'un bon signe, et c'est preuve que Lucile aime, si elle rougit de le dire. C'est vrai, pense Timante. Mais Lucile pendant ce temps, a appris par Marton que Timante exige d'elle l'aveu de son amour. Elle accourt, elle lui dit en sanglotant : « Je vous aime. » Timante, que Damis a fait changer d'avis, tombe effaré sur un fauteuil en criant : « Je suis perdu ! puisqu'elle le dit, elle ne m'aime pas ! » Cet homme était difficile à contenter.

Tel est Timante l'Inquiet, et tel fut Fagan. Il croyait que tout le monde l'enviait ou le haïssait, qu'il était entouré d'ennemis et en butte à la cabale. Il était persuadé qu'il déplai-

sait partout où il allait, et qu'il avait dans le regard quelque chose d'insolent. Il cessa de fréquenter chez Mme de Villette parce qu'il pensait qu'elle s'en était aperçue.

Il était gauche, maladroit. Il devint amoureux d'une de ses interprètes, La Gaussin. Voici comme il le lui dit :

> Ecarte pour un temps la foule des Amours,
> Gaussin, dont ta grâce est suivie.
> Aime-moi seul pendant deux jours,
> Je t'aimerai toute ma vie.

Le madrigal devenait une impertinence, s'adressant à la Gaussin, dont l'abord était légendairement facile, au point qu'on avait ri quand elle dit ces vers de son rôle dans la *Force du naturel* :

> C'est un pauvre mouton ;
> Je crois que de sa vie elle ne dira non.

Il obtint quelque succès au théâtre. Il avait de l'esprit, de la facilité. Il manque d'observation. Comme il sortait peu, il a peu vu. Il connaît mal les hommes. Il ne connaît que lui-même. Ils sont tous un peu détraqués dans son théâtre. Ils tiennent de famille.

L'Inquiet fait partie d'un groupe de pièces.

Le 15 juillet 1737, la Comédie Française donna la première représentation d'une comédie qui s'appelait *les Caractères de Thalie*. Cette pièce en contient cinq : 1° un prologue ; 2° une comédie de caractère, *l'Inquiet* ; 3° une comédie d'intrigue, *l'Étourderie*; 4° une comédie à scènes épisodiques, une pièce à tiroirs, *les Originaux* ; 5° un divertissement, musique de Mouret, sans aucun rapport avec ce qui précède.

C'était un spectacle coupé et panaché, une macédoine dramatique. Ajoutez-y deux actes, *le Rendez-vous* (1733) et *la Pupille* (1734), et vous aurez le titre des principales comédies de Fagan.

Il a rempli quatre volumes de ses œuvres dramatiques. Il fut très goûté, et on lui reconnaissait une très habile entente du théâtre.

La Pupille et *les Originaux* sont deux charmants petits chefs-d'œuvre.

La Pupille est l'histoire d'une jeune fille qui aime son tuteur et qui s'en sait aimée, mais qui ne sait comment décider cet amoureux transi à s'expliquer. Elle est réduite à tous les stratagèmes que peut inventer une âme sensible, mais ingénue, pour se faire entendre. A tout moment, elle refoule, par pudeur et par dépit, l'aveu qui lui monte aux lèvres. Toute l'œuvre est exquise. Rien ne paraît ridicule dans ces scènes délicates à traiter, parce que dans un coin de tableaux de ce genre, il semble toujours qu'on aperçoive un pan du manteau de Joseph accroché à la chaise de Mme Putiphar.

Dans les *Originaux*, un père veut dégoûter son fils des vices et des travers, en lui présentant les types ridicules qu'ils font.

Le défilé des *Originaux* est du meilleur comique, et il faut lire ces scènes excellentes qui devraient être classiques, la leçon de danse de M. Petitpas, professeur qui vient de perdre sa femme, ou la leçon d'italien de M. Bambini, qui enseigne sa langue nationale et fait le commerce de macaroni. Le mélange habile et spirituel du rudiment et des contingences accessoires, produit les effets les plus gais.

Fagan n'a été encore nommé dans aucune histoire littéraire. C'est un oubli à réparer.

De Mercier (1), un des inventeurs du drame, l'auteur de l'*Essai sur l'art dramatique*, je ne vous dis rien ici, car sa place est mieux désignée parmi les historiens du temps, où le range son célèbre *Tableau de Paris*.

Et voici Desforges (2).

Les romanciers du XVIIIe siècle n'ont rien imaginé de plus surprenant que la vie de Desforges. Ce fils adultérin d'une marchande de faïences, écrit à neuf ans deux tragédies (ainsi du moins le veut la légende), s'instruit dans la médecine, y renonce pour être peintre dans l'atelier de Vien, lie connaissance avec de jeunes vauriens du grand monde, s'oublie un

(1) 1740-1814.
(2) 1746-1806.

moment dans la débauche, puis se réveille à vingt ans, orphelin de ses deux pères et sans un sou. Talonné par la misère, il se fait copiste de musique, essaye de plusieurs métiers, souffre de la faim et songe au suicide. Une troupe de comédiens passe, il s'engage, fait avec elle son tour de France, compose une trentaine de comédies, chemin faisant, épouse l'« Ingénue » de la bande, change de troupe avec sa femme, passe la frontière, va jouer en Russie devant Catherine II, y trouve la fortune et l'y laisse, revient en France, divorce et se remarie, se fait poète jacobin sous la Terreur, s'arrête enfin dans sa course, et se jugeant muni d'assez de souvenirs, rédige dans ses *Mémoires*, l'incroyable et grivois roman de ses aventures.

A chaque étape de sa tournée à travers la France et l'Europe, Desforges avait fait jouer quelque chose: drame, impromptu, opéra ou tragédie. Sous la Terreur, il écrivait des pièces républicaines. A Pétersbourg, il traitait des sujets russes. Entre temps, il traduisait la *Jérusalem délivrée* du Tasse, et composait d'interminables romans comme *Adelphine de Rostanges ou la mère qui ne fut point épouse*. Desforges n'écrivait point pour la postérité, et la postérité s'est peu souciée de lui. De toutes ses œuvres dramatiques, une comédie pleine de verve et d'entrain, *le Sourd ou l'Auberge pleine*, lui a seule survécu. Quant à ses romans, ils sont, quoique vivement écrits, d'un grand ennui, sauf pourtant celui de ses *Mémoires* qui est de tous le plus invraisemblable et le seul vrai.

Le Théâtre Français représenta en 1783 un drame en cinq actes et en vers, *Le Séducteur*, qui réussit, quand *Les Brahmes* de La Harpe échouaient. L'auteur déclara :

— Quand le *Séducteur* réussit, les *Brahmes* tombent,

ou les bras me tombent. Et comme l'acteur Molé lui disait:

— Je ne suis pas content de moi ; je crains d'avoir affaibli mon rôle, car j'étais enroué.

— Tant mieux, répondit l'écrivain, il est essentiel que le Séducteur soit joué *en roué*.

Lorsqu'il remit à l'imprimeur Prault le manuscrit du *Séducteur*, celui-ci s'avisa de trancher du magister :

— Monsieur le marquis, lui dit Prault, voici que vous prenez classe parmi nos meilleurs auteurs dramatiques ; mais plus de calembours, car...

— Ah ! pardi, c'est nous la donner belle, répliqua le marquis ; eh bien ! puisque tu le prends ainsi, mon cher Prault, j'en ferai sur toi et sur toute ta maison ; pour toi, tu es un problème (Prault blème) ta femme une profanée (Prault fanée) et ta fille une *pro nobis*.

Ce singulier auteur fut le marquis de Bièvre (1). Il n'eut pour rien perdu cette occasion de faire un calembour, car les calembours, calembredaines, coq-à-l'âne, niaiseries étaient sa principale fonction. Il fut le Tabarin aristocratique de son temps, le Gui Gorju des salons.

Il avait commencé en 1770 par publier une lettre folle de la comtesse Tation, où figuraient l'abbé Quille, Sainte-Ure, Saint-Onge, l'abbé Quée, l'abbé Trave, l'abbé Tise, l'ami Taine, l'ami Nute, l'ami Graine, l'ami Traille, le père Foreur, le père Igor, le père Sonnage, le père Nicieux, le père Clus et l'abbé Gueule.

Voilà la note. Il débuta par une pirouette, et ne descendit plus de son trapèze. Il érigea la perruque Louis XVI en toupet de clown, et changea la culotte de velours pour la culotte à pois du pitre.

Ses ouvrages suivants furent l'*Histoire de la Fée Lure et de l'Ange Lure*. Il voulut porter ce genre au théâtre, mais il échoua. La scène se refusa à devenir tréteau, ou ruisseau. Son *Vercingétorix* demeura une pauvreté dont il suffit, pour l'en punir, de le citer.

Une femme très peinte, lui disant un jour qu'elle l'aimait à l'adoration : « Madame, répondit-il, parlez-moi sans *fard*. »

Louis XVI dit un jour au facétieux marquis : « Monsieur de Bièvre, vous qui faites des calembours sur toutes sortes de sujets, faites-en donc un sur moi. — Oh ! sire, répondit le marquis en souriant et en s'inclinant, Votre Majesté n'est pas un sujet. »

Apercevant une jolie femme en amazone : « Parbleu ! s'écria-t-il, voilà une belle équipée ! »

(1) 1747-1789.

Turgot et Miromesnil étant fort incommodés de la goutte, il disait que ces ministres s'en allaient *goutte à goutte*.

Une de ses maîtresses lui ayant donné son portrait fait par un peintre maladroit, il s'écria : « Ah, quel est le sot qui a fait une *croûte* de *ma mie* ! »

Le soir où fut représenté *le Persifleur*, pièce de Sauvigny, qui éprouva une chute complète, M. de Bièvre dit « que le *père siffleur* avait, ce soir-là, tous ses enfants au parterre ».

Deux marmitons se battaient et avaient attroupé beaucoup de monde autour d'eux; comme on demandait à de Bièvre ce que c'était : « Ce n'est rien, c'est une batterie de cuisine. »

En 1785, le ciel de lit de M. de Calonne se détacha et lui tomba sur le corps. En apprenant cette nouvelle, le marquis de Bièvre s'écria : « *Juste ciel* ! »

Il promenait avec lui sa nocive manie, et sa vie fut la plus grande ineptie du siècle.

Il aperçoit trois dames de sa connaissance dans une voiture. Il s'empresse d'aller les saluer.

Elles l'invitèrent alors à monter.

— Pierre, dit l'une, ouvrez la portière à M. le marquis.

— Comment ! Mesdames, repartit M. le marquis, votre cocher se nomme Pierre ? son parrain s'est trompé : il devait le nommer *Benedicite*. Et comme les dames semblaient très étonnées, le marquis ajouta galamment :

— Le *benedicite* ne précède-t-il pas toujours les grâces ?

Il avait une cuisinière qui avait la main assez malheureuse ; aussi la nommait-il Inès de Castro (casse-trop).

Le *Bievriana* apporte ainsi dans les bibliothèques des bibliophiles le relent des recueils oléagineux de calembours forains et de bourdes dignes des carrefours.

Il fallait qu'il fût puni et que Minerve fût vengée.

Elle le fut une fois entre autres :

Surpris par une ondée, il vit passer le carrosse d'un ami et s'élança à la portière :

— Mon cher, je vous demande une place, je suis trempé.

L'ami feint de réfléchir :

— Décidément, dit-il, je ne trouve pas celui-là.

Et il fait signe au cocher, qui s'était arrêté, de continuer son chemin.

Mais il était incorrigible.

La Révolution força le marquis, ancien mousquetaire, à se

joindre à la foule des émigrés: il se rendit aux eaux de Spa en 1789, et c'est là qu'il mourut, conservant sa jovialité jusqu'à sa dernière heure, qu'il égaya par cette facétie : « Mes amis, je m'en vais de *ce pas* (de *Spa*). »

Il devait faire hausser les épaules à son contemporain Maillot, soldat, acteur et auteur, commissaire sous la Convention et persécuté sous l'Empire, que je cite ici rapidement parce qu'il est l'auteur du fameux vaudeville *la Nouvelle Parvenue*, qui devint plus tard *Mme Angot* et qui nous amuse encore. Et avec lui, à cette même date, se place encore la fameuse Olympe de Gouges, fille naturelle de Lefranc de Pompignan, épouse du restaurateur Aubry, auteur de *Zamor et Mirza*, un drame qui raconte la découverte de l'Amérique, du *Mariage Inattendu de Chérubin*, — un sourire à Beaumarchais, — de *Molière chez Ninon*, du *Prince Philosophe*, drame révolutionnaire (1791) ; candidate à la députation, actrice à Bruxelles ; bouillante Montalbanaise, intrépide, orgueilleuse, inconsidérée, qui égratigna Robespierre à pleines griffes, et paya cette audace de sa tête sur l'échafaud, où elle monta crânement en disant :

— Fatal désir de la renommée, j'ai voulu être quelque chose !

Elle y a à demi réussi, puisqu'enfin encore aujourd'hui son nom n'est pas tout à fait rien.

Nous approchons de la Révolution. A partir de Fabre d'Eglantine, nos auteurs naissent après 1750 ; ils ont tous vu 1793. Celui que je viens de nommer est un de ceux qui y laissèrent aussi leur tête.

Il faut compter parmi les poètes et les auteurs comiques de la période révolutionnaire Fabre d'Eglantine (1). Ce farouche conventionnel dont le nom reste associé au souvenir des guillotinades, faisait des vers et des comédies quand la Révolution vint le surprendre. On connaît son fameux calendrier jacobin d'où les saints étaient expulsés, et dans lequel les noms des mois, par des effets d'harmonie imitative, devaient être d'un son gai ou grave, selon le caractère des saisons.

(1) 1755-1794.

Il s'était fait acteur comme Belloy, par vocation. A force de jouer des comédies, l'idée lui vint d'en écrire. Il entreprit de remanier le *Misanthrope* de Molière, et de le mettre au courant des idées nouvelles. Rousseau avait dénoncé dans l'*Emile*, l'égoïsme de Philinte, à qui Molière semblait donner le beau rôle; Fabre d'Eglantine écrivit une *Suite du Misanthrope* où triomphait Alceste, où Philinte était confondu. L'idée de la pièce est ingénieuse et l'action est assez bien nouée. Philinte heureux, riche et plein de lui-même, professe ouvertement l'égoïsme et le mépris des infortunes d'autrui. Or il arrive qu'Alceste, son ancien ami, vient lui demander un service. Il s'agit de sauver un homme dont le nom doit rester secret, et qu'un danger pressant menace. Philinte s'excuse assez sèchement et trouve divers prétextes à refuser son secours. Alceste insiste, mais en vain. A bout d'arguments, il révélera donc le nom de l'inconnu, peut-être Philinte se décidera-t-il alors à agir. Cet inconnu, c'est Philinte lui-même, dont les affaires sans qu'il s'en doute, sont dans le plus triste état.

L'égoïste, à cette révélation, d'abord stupéfait, se lamente et se désespère. Mais Alceste, toujours généreux dans sa rudesse, et satisfait de voir que la leçon a porté, lui tend la main et s'offre à le tirer d'embarras. Le *Philinte ou la Suite du Misanthrope*, eut un réel succès, malgré les faiblesses du style et l'ennui de quelques déclamations.

Une autre pièce, *l'Aristocrate ou le Convalescent de qualité*, plut par l'actualité et le piquant d'une situation. Un vieux marquis convalescent, que la maladie a retenu plusieurs années au coin du feu, quand la Révolution s'achève, ignore encore la chute de l'ancien régime, l'apprend tout à coup, et marche d'étonnements en étonnements.

Fabre d'Eglantine fut condamné et exécuté avec les Dantonistes en 1794. De ses pièces, il ne reste guère aujourd'hui, mais quelques uns de ses vers légers survécurent, entre autres cette chanson, vive et gracieuse, qui est assurément de toute son œuvre ce qui vaut le mieux :

Il pleut, il pleut, bergère,
Presse tes blancs moutons.

Son nom appelle celui de Collin d'Harleville (1), le charmant auteur de ces jolies comédies qui s'appellent *l'Optimiste, les Châteaux en Espagne, le Vieux Célibataire*, qui sont saines, reconfortantes, vaillantes, souriantes, et qu'on lit toujours avec plaisir.

« Quel charmant homme », disait-on de Collin d'Harleville ; et aussitôt quelqu'un de répondre : « Quel homme charmant! » Rivarol rapporte sur son compte une anecdote, qui nous peint assez son caractère. Collin était malade chez lui ; Baculard d'Arnaud, son ami, celui qu'on appelait l' « homme aux petits écus », vient lui rendre visite. Or il y avait précisément sur la cheminée une pile de petits écus. Baculard, toujours à court et toujours sans gêne, les fait disparaître dans sa poche, abrège sa visite et s'en va. Collin, quelques secondes après, s'aperçoit du larcin, se précipite, et ne rejoint son visiteur que sur le quai, près du pont des Arts. « Mon bon ami, dit-il, c'est toi qui m'as pris mes six écus? — Oui, mon ami, — C'est que j'en ai justement besoin. — Et moi aussi, mon ami. — Je ne plaisante pas, reprend Collin, il faut que je paye aujourd'hui même 60 francs qu'on va venir chercher tout à l'heure. — Ah çà ! Collin, est-ce que tu me crois capable de te laisser dans l'embarras pour 60 francs ; tiens, les voilà. — Ah ! je te remercie, c'est qu'en vérité, je n'aurais su comment faire. » Là-dessus Collin rentre chez lui tout content, et plus tard, à tous ceux qui dénigraient Baculard, il disait : « Mais non, mais non, c'est un homme excellent, et qui m'a tiré d'un grand embarras. »

Collin d'Harleville était poète ; voici comment lui vint sa vocation. Au collège de Lisieux, tout enfant, étant monté sur une table, il fit une chute terrible et pensa se rompre le crâne. Les médecins prédirent qu'il en mourrait, ou qu'il resterait fou. « Ils n'avaient pas tort, ajoute-t-il, puisque je suis devenu poète. » Il voulut l'être à tout prix, malgré les objurgations d'une vieille tante qui poussait les hauts cris, et lui faisait signer des traités en bonne forme pour qu'il renonçât à ses projets. Il consentit un moment à se faire avocat, et « à

(1) 1755-1806.

endormir un auditoire ». Mais à ses moments perdus, il composait ses premières pièces, *l'Inconstant* et *le Poète de Province*. Quand il eut enfin jeté la robe aux orties, il vint à Paris, se mit copiste chez un libraire, à trente sous par jour, et finit par faire jouer ses œuvres. Molé disait avec quelque mépris de son *Inconstant* : « C'est du Regnard ». Molé, sans le savoir, faisait de Collin d'Harleville un fort bel éloge et qu'il méritait. Ses pièces, comme celles de Regnard, sont d'un observateur pénétrant et d'un délicat écrivain : il n'y manquait qu'un peu de vie et de comique.

La dernière, *la Querelle des deux frères*, qu'on ne joua qu'après sa mort, eut une étrange aventure. Se sentant malade, et voulant détruire quelques essais dont il était mécontent, Collin dit à sa gouvernante de vider ses tiroirs et de brûler ses vieux papiers. Celle-ci, pour en tirer quelques sous, les vendit à un épicier et ne les brûla point. Ce fut un client de l'épicier qui découvrit le manuscrit de *la Querelle*, dont on avait fait des sacs à pruneaux. On s'amusa de l'histoire ; la pièce fut jouée et réussit.

Il fut lié d'une bonne amitié avec Andrieux, à qui Ducis écrivait :

Cher Andrieux, tous deux simples et sans envie,
Les mêmes goûts charmaient votre paisible vie.
Je te vois près de lui, ton crayon rouge en main,
Notant un manuscrit qui te supplie en vain.
De la vocation je reconnais la marque ;
Exprès, Dieu pour Collin te fit un Aristarque.

Mais Andrieux (1) a déjà figuré parmi les poètes. Je n'y reviens pas et je passe à leur contemporain Hoffmann (2).

Ses tragédies, ses drames, ses comédies eurent un succès très éphémère ; mais l'un de ses opéras, *les Rendez-vous bourgeois*, a duré et nous amuse encore. Hoffmann s'est aussi signalé par sa collaboration au *Journal des Débats* ; ses articles de littérature et de politique sont d'un maître ironiste et d'un agréable écrivain. Journaliste pendant la Révolution,

(1) 1759-1833.
(2) 1760-1828.

sous l'Empire et sous Louis XVIII, il sut toujours conserver intactes, et c'était malaisé, son indépendance et sa dignité.

Du même temps, *l'Ami des Lois*, de Laya, ne se lit plus, mais est resté célèbre par la polémique et la véritable émeute dont il fut l'occasion. On était en pleine Révolution. La Convention jugeait Louis XVI, quand Laya fit jouer cette pièce, qui malgré ses protestations de jacobinisme, blâmait énergiquement le régicide. Le succès fut tel qu'à la seconde représentation, nombre de spectateurs passèrent une nuit et un jour dans la rue pour avoir des places. Dans la salle, le tumulte était indescriptible. Le drame de Laya contenait des allusions où tout le monde trouvait son compte. Les Jacobins applaudissaient les vers jacobins. Les modérés acclamaient ceux-ci :

> Patriotes ? eh ! qui ? ces poltrons intrépides,
> Du fond d'un cabinet prêchant les homicides?

Un conflit éclata bientôt entre la Convention et la Commune, l'une voulant autoriser la pièce, et l'autre l'interdire. Au milieu du procès de Louis XVI, il fallut à plusieurs reprises, arrêter les débats pour s'occuper de Laya et des théâtres : « Je l'avouerai, citoyens, s'écria Danton, je croyais qu'il était d'autres objets que la comédie qui dussent nous occuper... Il s'agit de la tragédie que vous devez donner aux nations. »

La pièce de Laya n'est ni bonne ni mauvaise, l'intrigue est assez bien nouée, mais le style plein de faiblesses. Les deux vers cités donnent une idée des autres. On se souvient aujourd'hui moins de l'œuvre que du tapage qu'elle fit.

C'est une période à part que celle de la Révolution, où aboutissent toutes les mines et galeries sapées durant des siècles sous les substructions de la société.

La littérature révolutionnaire a ses caractères : patriotisme, actualité, férocité. Au théâtre, ce sont des sans-culottides dédiées au peuple souverain: *la Journée du 10 août*, *la Destruction de l'Aristocratisme*, *les Crimes de la Féodalité*, *le Clergé dévoilé* : le passé honni et vilipendé, aboli ; comme sa sœur jumelle, la jeune République des Etats-Unis d'Amérique, la République Française rompt les entraves de la tradition, de

l'habitude, de la routine, et vogue toutes voiles dehors vers l'avenir grand ouvert. Le peuple est roi, est adulé, encensé, et s'admire lui-même sur les affiches des spectacles qu'éclairent les quinquets, à la lueur desquels il lit les titres des ouvrages que les Muses lui dédient : *les Salpêtriers républicains, l'Epoux Républicain, le Départ des Volontaires, Agricole Viala ou le jeune héros de la Durance, Au plus brave, la plus belle !* Quelques paisibles aspirent après la tranquillité, et c'est pour eux qu'on joue des comédies qui sont des vœux : *On respire !* ou encore *Nous respirons !* L'opéra s'appelle le *Théâtre de la République*, la Comédie-Française est le *Théâtre de la Nation*. Tous les acteurs, dans tous leurs rôles, y compris celui de Phèdre, ont la cocarde tricolore. Des sous-titres enrichissent les placards : *Guillaume Tell ou les Sans-Culottes Suisses;* le vieux répertoire est remanié, épluché, expurgé de tous les mots : duc, baron, marquis, comte, monsieur, madame. Dans Corneille, la Place Royale devient la Place des Piques. Dans le *Bourru*, le joueur d'échecs dit non pas Echec au Roi, mais Echec au tyran. Dans *Alexis*, on remplace 24 louis par une bourse.

Dans *Caïus Gracchus*, de Joseph Chénier, Gracchus dit :

> Des lois et non du sang !

Le parterre protesta :

> Du sang et non des lois !

La forme, en général faible, terne, comporte de pâles imitations classiques, et des timidités de langage qui contrastent avec la vigueur sauvage des sentiments.

> Dans un cylindre renfermé
> Déjà le salpêtre enflamme
> Des magistrats du peuple annonce la présence.

Ce qu'on aime ? Le drame noir d'horreur ou humide de larmes, *Fénélon, l'Abbé de l'Epée, le Menuisier de Livonie, le Chien de Montargis, Colas, la Nuit d'un proscrit*, ou populaire et niais, avec des types nés d'alors : *la Mère Angot, Nicodème, M. de Crac, Cadet Roussel* (par Aude).

De Raynouard, né la même année que Laya, on sait à peu près tout ce qu'il est utile de savoir, si l'on n'ignore pas le grand succès de sa tragédie *les Templiers*, de ses travaux sur la langue romane, et son beau caractère.

Il était du Var : il fut longtemps avocat à Draguignan. Elu député à la Législative en 1791, il vint à Paris, et y resta pour s'y livrer à ses travaux littéraires. Il a écrit beaucoup de tragédies : *les Etats de Blois*, *Débora*, *Charles Ier*, *Jeanne d'Arc à Orléans*, etc. Toutes n'ont pas été jouées. En 1805, Bonaparte sut par hasard qu'il y avait à la Comédie-Française, une tragédie sur *les Templiers*. Le sujet l'intéressait ; il voulut la lire, et appela l'auteur, avec lequel il s'entretint, faisant des critiques, demandant des changements.

« Pourquoi, lui dit-il, n'avoir pas montré ces moines guerriers, braves, mais ambitieux, riches, intrigants, voluptueux, comme les rivaux de la royauté, ennemis du trône et justement suspects à Philippe-le-Bel qui avait le droit de les frapper ? — Sire, répondit le poète je n'aurais eu pour moi ni l'autorité de l'histoire ni la sanction du public ; ou bien il aurait fallu que Votre Majesté me donnât un parterre de rois. »

Bonaparte lui conseilla de remplacer la réponse du grand maître à l'aveu de Marigny par ces simples mots : « Je le sais », ce que fit Raynouard, et il ajouta : « Prenez garde que Philippe le Bel, en menaçant les Templiers, ne parle d'échafaud. Un prince peut se servir de la chose, jamais il ne prononce le mot. »

Cette tragédie fut jouée en 1805, avec faveur. Il y eut des scènes qui firent beaucoup d'effet, et on a retenu le vers fameux :

Les chants avaient cessé.

La fortune de Raynouard data de ce jour. Il devint secrétaire perpétuel de l'Académie Française, membre de l'Académie des Inscriptions, membre du Corps Législatif, et s'il n'eut pas d'autres honneurs, c'est qu'il les refusa quand on les lui offrit. C'était un homme droit, intègre, brusque.

— Son abord rude, son air distrait, son débit entrecoupé, vif et que l'accent méridional n'adoucissait pas, dit Pongerville, ne prévenaient

guère en sa faveur ; les mouvements de toute sa personne décelaient une activité incessante. Petit de taille, robuste, pétulant, il ne restait jamais cinq minutes assis ou debout à la même place. Peut-être pourrait-on trouver dans cette mobilité nerveuse et intellectuelle la cause de ces brusques transitions, de ces phrases hachées qui font perdre au discours la liaison progressive qui donne de la puissance et du charme aux pensées.

Il avait des saillies amusantes :

— Un jour, à propos d'un travail qu'il n'osait entreprendre, on lui disait :

— Vous le feriez, si vous vouliez ; vous pouvez faire tout ce que vous voulez.

— Ah ! répondit-il, il y a pourtant une chose que je n'ai jamais pu faire, c'est de me marier. J'en ai bien eu envie une fois ; mais allant un jour chez ma future, j'entrai par la cuisine où la domestique venait de laisser fuir le lait qui était sur le feu, et elle la grondait, mais sur un tel ton que je me suis dit : « Ce ne sera pas pour cette fois encore. »

Et il s'en alla.

Bonaparte songea à lui pour la présidence du Corps Législatif. Il dit à Fontanes :

« Qu'est-ce donc que votre confrère Raynouard ? — C'est, répondit celui-ci, un homme de bien, d'un grand sens, provençal, brutal, original. »

Bonaparte avait besoin de plus de souplesse : il ne nomma par Raynouard, mais ce refus honore l'écrivain. Il déclina les postes qui lui furent offerts et qui eussent gêné son indépendance, et quand on voulut faire de lui un conseiller de l'Université, et quand Carnot lui proposa d'être ministre de la justice.

Il montra, en 1826, ouvertement, son hostilité à la loi sur la presse, et se fit estimer par sa franchise et sa netteté.

Il avait acquis un peu de bien, et il habitait une petite maison à Passy, — la rue porte son nom, — quand son frère fut ruiné. Raynouard vendit tout ce qu'il avait pour le sauver de la faillite et de la misère. Ce fut un beau caractère, qu'on estime encore à distance.

Ses travaux de linguistique méritent notre hommage, et s'il-

ont été depuis dépassés, s'ils sont arriérés, il convient néanmoins de se souvenir qu'il fut le grand promoteur des études romanes au temps où le retour au moyen âge annonçait et préparait le romantisme. Dans les *Recherches*, dans la *Grammaire des Troubadours*, dans ses nombreuses plaquettes sur la littérature médiévale, dans son *Lexique de la langue romane*, resté classique, il a défriché un terrain neuf, et tracé la voie aux romantiques pour la connaissance de nos vieux poèmes, aux médiévistes pour la philologie romane, qui est née avec lui. A voir les beaux travaux qui ont suivi son effort, on juge assez l'importance de son initiative.

Laya, dont il vient d'être question, avait un émule dans le drame révolutionnaire : Bouilly. Ce fut un personnage adroit.

Sa première pièce, *Pierre le Grand*, ménageait la monarchie ; la seconde, *J.-J. Rousseau*, qui l'a suivie d'une année à peine, fut d'un libéralisme attendri. Pendant la Terreur, notre poète, appelé à des fonctions publiques dans sa ville de Tours, se signala par quelques exécutions dans le goût de Carrier ; et comme on disait un jour de lui qu'il connaissait bien la scène, le comte de Ségur fit un sinistre calembour en ajoutant: « Encore mieux la Loire ». Il fit plus en organisant les écoles primaires.

Plus tard, Bouilly délaissa le drame et l'opéra, pour écrire des choses sentimentales: *les Contes aux enfants de France*, *les Contes à ma fille*, *les Causeries d'un Vieillard*, qui lui valurent le nom de « poète lacrymal ». Il disait de lui avec attendrissement: « Lorsque je serai pour toujours endormi, plus d'une jeune fille viendra laisser tomber sur ma tombe une fleur de sa couronne virginale en disant: « Il fut notre fidèle ami ». Mais je ne sais qui déclarait :

— Les œuvres de M. Bouilly ressemblent à son nom.

Son chef-d'œuvre est la comédie *l'Abbé de l'Epée*. Ajoutez-y *Berquin ou l'Ami des enfants*, et si l'on veut, *Fanchon la vielleuse*. Son théâtre est instructif ; il a mis l'histoire en scène : *Agnès Sorel*, *Mme de Sévigné*, *Florian*, *Piron*, *Valentine de Milan*, *Descartes*, *Turenne*, *Teniers*, etc. Il fut aimé,

estimé, et eut une belle vieillesse. Les enfants l'associent à Berquin dans leur reconnaissant souvenir.

Ils n'en accordent certainement pas autant à De Jouy, qui fit *Guillaume Tell* et la *Vestale :* les noms de Rossini et de Spontini ont seuls duré avec ces œuvres. De Jouy donna une tragédie, *Tippou Sahib*, dont il avait un peu vécu l'intrigue. A vingt ans, ce jeune aventurier, après avoir servi en Guyane, avait passé aux Indes, gagné les faveurs de Tippou Sahib, puis encouru sa colère à la suite d'une intrigue amoureuse assez romanesque. Il avait échappé à grand'peine, se sauvant seul dans une barque, faisant plusieurs fois naufrage, avant d'atteindre la France, où l'attendaient d'autres aventures. Le succès de *Tippou Sahib* fut brillant autant qu'éphémère. Mais l'œuvre capitale de De Jouy est la série des *Ermites*. En 1812, il écrivit, en signant l'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, une sorte de courrier amusant, une légère esquisse de mœurs parisiennes, satirique, sans aigreur et pleine d'esprit. Sous la Restauration, il continua par *l'Ermite en Province*, et les *Ermites en liberté* où il mit moins de gaieté et plus de politique.

S'il est question de politique, place à Marie Joseph Chénier, le frère d'André. Il fut le poète lyrique et dramatique de la Révolution. Il attacha, disait Desmoulins, la cocarde tricolore à Melpomène; le *Chant du Départ*, cette autre *Marseillaise*, est son œuvre. Longtemps on put croire que des deux Chénier, c'était lui le grand homme; mais son succès était d'actualité; il ne dura pas. Ses tragédies, qui mirent Paris en délire, *Charles IX*, *Henri VIII*, *Gracchus*, *Calas*, étaient pleines de harangues contre les ci-devant et pour la liberté. Quand il n'y eut plus de ci-devant, les tragédies tombèrent d'elles-mêmes. Au reste, les contemporains de Chénier, et jusqu'à ses amis, goûtaient peu son caractère. Tous nous le montrent violent, susceptible, d'esprit étroit et d'un immense orgueil, « qui, nous dit Mme Suard, l'empêchait de se perfectionner ». Il se perfectionna pourtant, et il eut vers la fin de sa vie un réveil de son talent. Les satires mordantes dont

il cingla alors Chateaubriand, sont d'excellents pamphlets, et c'est aussi de cette époque que date la fameuse *Epître sur la Calomnie*.

Morellet demandait à Chénier s'il n'avait pas rapporté d'Orient les mœurs des pachas sanguinaires, laissant entendre à demi-mots qu'il était pour quelque chose dans la mort de son frère André. Chénier répondit par cette épître, qui est son chef-d'œuvre, et se termine ainsi:

> Hélas ! pour arracher la victime aux supplices,
> De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
> J'ai courbé devant eux mon front humilié ;
> Mais il vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
>
> . . . .
>
> O mon frère, je veux relisant tes écrits,
> Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits ;
> Là souvent tu verras près de ton mausolée,
> Tes frères gémissants, ta mère désolée,
> Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs,
> Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Après le poète de la Révolution, celui de l'Empire : Lancival.

— Monsieur de Lancival, disait Napoléon, le lendemain du succès d'*Hector*, il faut nous faire beaucoup de tragédies comme cela. »

L'*Hector* de Lancival était en effet une œuvre guerrière, enthousiaste et vibrante. On voyait sur la scène des combats de héros, de tendres épouses qui disaient sans faiblir adieu à leurs époux. L'empereur était fort satisfait: « Une vraie pièce de quartier général, dit-il: quand on l'a vue, on marche mieux à l'ennemi. » Ajoutez à cela quelques allusions assez flatteuses auxquelles le maître n'était pas insensible. On l'appelait César depuis longtemps. Lancival le comparait à Hector.

Il avait toujours eu le don de plaire aux princes. Encore au collège Louis-le-Grand, il écrivait sur la mort de Marie-Thérèse de mauvais vers qui lui valaient une lettre flatteuse de Frédéric II. Il avait dès lors trouvé sa voie, et ne s'en était plus écarté. Il fut un causeur charmant, un heureux vivant qui abusa de la vie. En 1810, usé par le plaisir, amputé d'une jambe, et rongé par la gangrène, il agoni-

sait, quand on lui apporta sa dernière couronne, récompense de ses vers pour le mariage de l'Empereur. Il mourut satisfait.

Un autre poète de la pléiade impériale fut Arnault (1).

Au printemps de l'année 1797, Bonaparte, étant à Milan, rencontra par hasard Arnault qui voyageait avec le général Leclerc. Arnault était un causeur d'esprit et lui plut; après une heure de conversation, ils se séparèrent ravis l'un de l'autre. Bonaparte avait trouvé, non pas son faiseur de ballets, comme fut Étienne, mais son poète; il n'hésita pas, dans la suite, à lui donner les plus hautes missions, et le fit un moment gouverneur des Iles Ioniennes. Le jeune Arnault, entré dans la vie à la veille de la Révolution, avait acheté en 1788 une charge d'officier du comte de Provence, le futur Louis XVIII. « C'était, comme il a dit, se faire poissonnier à la veille de Pâques. » Le comte, son seigneur, émigra. Arnault resta, et fit jouer des tragédies à la romaine: *Marius*, *Lucrèce*, *Cincinnatus*. Sous le Directoire, il plut à Bonaparte, et le premier Consul lui aurait dit un jour : « Faisons une tragédie ensemble ». On sait comment Arnault s'en tira : « Volontiers, général, quand nous aurons fait ensemble un plan de campagne. » Pourtant, Bonaparte fut une fois son collaborateur, pour le 1er acte de ses *Vénitiens*, drame en vers dans la couleur d'Othello, dont le dénouement est une invention du Premier Consul. Ce fut le dernier succès d'Arnault au théâtre. Sous l'Empire, il y renonça et ne composa plus que des fables. Il ne les traitait point dans la manière de La Fontaine; il y mêlait plus de traits satiriques et leur donnait un tour d'épigrammes. Quelques-unes, comme celle du *Colimaçon*, sont d'une bonne brièveté :

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger,
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes :
De soi seul emplir sa maison ;
En sortir suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;

(1) 1766-1834.

Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures,
Outrager les plus tendres fleurs
Par ses baisers et ses morsures ;
Enfin, chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon.

Par un hasard assez étrange, ce ne sont ni les tragédies, ni les fables d'Arnault qui ont le plus duré; c'est une douce élégie de quelques vers: *la Feuille*. Cette note mélancolique est rare, unique peut-être dans toute son œuvre. Arnault n'est pas un rêveur triste comme Millevoye, mais un esprit vif et satirique comme Piron. L'épigramme improvisée, la réplique du tac au tac étaient son triomphe. Dès le collège, un de ses maîtres, moins spirituel que lui, connaissant son penchant pour la raillerie, voulut le corriger et s'en trouva fort mal. L'ayant vu qui se promenait seul pendant une récréation, il l'interpella: « Eh bien, vous cherchez un sujet d'épigramme? — Je l'ai rencontré, » dit Arnault en le regardant.

Il ne faut pas séparer Arnault et Etienne, bien qu'il y eût onze ans de différence entre eux, parce qu'on est dans l'habitude, quand on parle d'Étienne, de nommer aussitôt Arnault.

La Cour Impériale trouva dans Etienne (1) son poète dramatique, son faiseur d'impromptus. Comme jadis Molière à Versailles, Etienne au camp de Boulogne, au camp de Bruges, aux Tuileries rimait en quelques heures une opérette, que l'Empereur offrait en spectacle à ses maréchaux. Dans ce genre, assez modeste, il avait un véritable talent. On connaissait de lui quelques saynètes sans conséquence, *le Rêve*, *le Pacha de Suresnes*, *le Chaudronnier homme d'Etat*, quand Maret le découvrit au camp de Boulogne, et se l'attacha. Un jour que Davout, installé dans un château près d'Ostende, donnait une fête et ne savait que faire jouer, Maret lui offrit son poète : Etienne s'enferma deux heures dans sa chambre, et en sortit avec une opérette *Les Petits bateaux*, qui réussit

(1) 1777-1845.

fort. Quelque temps après, c'était au quartier général de l'Empereur; Napoléon se trouvait dans le même embarras que Davout. On manda Etienne, qui improvisa pour lui *La Journée au camp de Bruges*. En échange de ces précieux services, Etienne fut bientôt nommé censeur. Méprisant alors l'opérette, il s'essaya dans la comédie sérieuse, et donna *Les Deux Gendres*.

Le succès des *Deux Gendres* fut l'occasion d'une émotion. Le bruit courut après quelques représentations qu'il y avait à la bibliothèque impériale, un exemplaire d'une ancienne comédie d'un père jésuite du XVIIe siècle, qui s'appelait *Conaxa ou les Gendres dupés*, et qui ressemblait furieusement à la pièce de notre poète. Ce fut un scandale. Etienne avait en effet utilisé cette œuvre oubliée ; et c'était son droit ; il eut le tort de ne pas avouer son procédé ; il nia qu'il eût connu Conaxa. Un de ses amis, celui-là même qui lui avait désigné la pièce et conseillé d'en profiter, le trahit. Ses ennemis voulant savourer leur vengeance, firent jouer *Conaxa* exhumée, sur la scène de l'Odéon. La polémique fut interminable. Les pamphlets se succédaient. Il fallut la chute de l'Empire pour qu'on cessât d'y penser.

La nouvelle cour remercia le poète de l'ancienne ; il fut même rayé de l'Académie. Mais le titre de persécuté lui ouvrit d'autres portes. Il entra aux Chambres avec les députés de l'opposition.

Dans le même groupe, il faut ranger Duval (1), qui écrivit en courant plus de cinquante pièces, opéras, comédies, drames, levers de rideau. Ajoutez que Duval eut la vie la plus romanesque et la plus agitée et qu'on s'étonnerait déjà, s'il eût trouvé le temps d'en écrire une seule. A quinze ans, évadé du collège, après quelques jours d'école buissonnière, il part comme volontaire pour l'Amérique ; de retour en France, glorieux et sans un sou, il s'engage dans un théâtre, se fait ingénieur, puis architecte, puis peintre de portraits à deux écus, puis de nouveau devient acteur, et de nouveau volontaire. Il dissipe ainsi sa vie et son talent, quitte l'armée

(1) 1767-1842.

pour le théâtre, le théâtre pour l'armée, disparaît de Paris, fait son tour d'Europe, trouvant le temps d'écrire ou plutôt d'improviser quelque pièce à chaque étape. « Je ne me suis jamais dit, avoue-t-il, je veux faire une comédie, un drame : mais je me laissais dominer par la première pensée venue que faisait naître en moi le hasard des entretiens, des rencontres, des voyages. » Ses œuvres ne sont que des ébauches, mais révèlent une imagination singulière et une rare entente de la scène: l'intrigue se noue aisément; le dialogue surtout en prose, est vivant, familier avec esprit et naturel, sans vulgarité. Les caractères n'ont pas grande profondeur, mais Duval leur donne un peu de son entrain et de sa vie ardente. Il n'est ni larmoyant, ni terrible, mais dramatique, simplement. Son œuvre la plus célèbre est *La Nuit d'un Proscrit*, ou *Edouard en Ecosse* (1802) qui lui valut une année d'exil. Un autre drame, tiré des Mémoires de Richelieu, le *Lovelace Français* fit verser des torrents de larmes: le duc de Richelieu, nouveau Don Juan, séduit la femme de son tapissier, Mme Michelin, bourgeoise honnête et passionnée, l'abandonne et la laisse mourir de désespoir. L'action est rapide et bien menée.

S'il faut parler de dramaturge fécond, nommons Picard (1): il fit près de quatre-vingts pièces de théâtre, dont quelques-unes en vers. C'est dire qu'il ne lui faut pas demander des qualités de style. Picard n'est nullement poète, à peine écrivain, mais il possède à un rare degré l'art de composer, et d'ordonner les scènes. Il passa sa vie au théâtre, comme acteur, comme auteur, et comme directeur. De plus, sans être moraliste, il fut observateur; il saisit promptement, sinon les caractères, du moins les ridicules, les manies qui caractérisent une époque, et ses comédies sont comme de vieilles gravures du temps.

Il s'est essayé dans le genre sérieux, avec son drame *Médiocre et Rampant*. Il a peint fortement le désarroi de la société française sous le Directoire, le pêle-mêle des classes,

(1) 1769-1828.

les agissements des Turcaret de l'époque. Mais soit par goût, soit par ordre, il se borna à la petite comédie de mœurs, à la peinture des ridicules bourgeois, et ses succès ne se comptèrent plus. Ce Parisien gouailleur s'amusa surtout des niaiseries provinciales. Avec *Le Collatéral ou la Diligence de Joigny*, avec *La Petite Ville*, il nous mène en province, et Labiche plus tard dans *la Cagnotte* ne fera guère que l'imiter. Dans les *Provinciaux à Paris*, nous voyons quelques paisibles habitants d'une autre Ferté-sous-Jouarre, perdus dans le brouhaha parisien, bernés par les escrocs et passant par mille aventures. Quand Picard sait s'arrêter aux limites de la bouffonnerie, et rester simplement gai, il est un des maîtres du vaudeville. Ses amis l'ont appelé quelquefois le « Petit Molière ». C'était beaucoup dire, et Picard lui-même avait trop d'esprit pour ne pas décliner un tel titre. Mais il est l'honneur d'un genre où Duvert et Lauzanne, Labiche et nos nombreux contemporains devaient le suivre avec esprit pour notre ébattement.

Les temps marchent, et voici surgir les champions de la bataille des Classiques et des Romantiques, que nous retrouverons.

Népomucène Lemercier (1), passa pour un très grand poète et pour un novateur. Il représenta le parti littéraire avancé. Mais quand parut le romantisme, par un retour des choses, ce fut son tour d'être retardataire et ce fut lui qui radota. Lemercier, celui que la jeune école appelait « Népomucène » tout court, fulmina contre *Hernani*, et refusa toujours sa voix à Victor Hugo, candidat à l'Académie française. Le romantisme le fit mourir de chagrin. Il conserva quelques obstinés admirateurs. Il est plus célèbre aujourd'hui par sa résistance à la révolution romantique, que par ses propres œuvres.

Il est l'auteur d'un « Agamemnon » assez fidèlement imité d'Eschyle, où l'on retrouve les conventions et le langage de l'ancienne tragédie classique. Un drame historique, *Pinto*, dont le sujet est la révolution qui donna le trône de Portugal

(1) 1771-1840.

aux Bragance, contient quelques belles scènes de vive allure. Mais tout ce que fit Lemercier resta inégal. Son style passe de la trivialité au sublime; il manque de sûreté dans le goût. Il est bon ou très mauvais, sans s'en douter; il imagina dans un poème de l'Atlantiade, toute une mythologie nouvelle selon Newton, dont les dieux sont l'Oxygène, la Gravitation, le Calorique ! Une telle étrangeté fit passer Lemercier pour un précurseur du romantisme; à vrai dire, il n'est d'aucune école : il rompt sur plus d'un point avec les classiques eux-mêmes

Avant d'arrêter là notre revue, nommons encore Brifaut (1). Il est presque célèbre par l'histoire assez plaisante de l'une de ses tragédies, *Ninus II*. Brifaut avait présenté au Théâtre-Français en 1808, une tragédie espagnole, qui se passait à Madrid, et dont le héros s'appelait Alvarès; il avait fort mal choisi son moment ; Napoléon était en pleine guerre d'Espagne. La pièce fut interdite. Brifaut qui, sauf cette méprise, s'entendit toujours à plaire, et avait commencé de très bonne heure à encenser les princes, changea seulement les noms de son drame, et de Madrid le transporta à Babylone. Alvarès devint Arsace, et la pièce s'appela *Ninus II*. Elle n'était pas bonne avant, elle ne le devint pas; elle enrichit d'une tragédie le petit bagage poétique de Brifaut, composé d'élégies et de poèmes moraux.



Il est un de leurs contemporains que je m'en voudrais d'omettre, car il a eu le succès qui est le plus à l'image de la gloire: c'est le fameux Pixérécourt.

Guilbert de Pixérécourt (2), auteur dramatique, directeur de l'Opéra-Comique et du théâtre de la Gaîté, et simultanément Inspecteur de l'Enregistrement et des Domaines, était Nancéen. Sa famille était de noblesse. A la Révolution, il avait dix-sept ans. Il émigra.

Au mois de juin 1791, dit-il, les princes quittèrent la France, et l'émigration devint à la mode. Ce fut une rage. Tous les jeunes gens

(1) 1781-1857.
(2) 1773-1844.

de famille, sous peine d'être déshonorés, devaient abandonner leur pays pour aller à l'étranger faire la guerre.

Le vertige fut universel, et j'ose dire qu'il n'en était que plus insensé. Mon père ordonna : je dus obéir. Au mois de septembre, on me donna une bourse de quinze louis, avec défense de rentrer en France avant que la crise ne fût terminée.

Il mena joyeuse vie à Lintz, en compagnie « d'une quinzaine de nobles Angevins, braves gens fort inoffensifs, tous bons vivants et aimant peu la guerre ». La nostalgie le prend; il s'attendrit et s'attriste à la lecture des *Nuits* d'Young, et de Florian ; il rentre en France, déguisé en mendiant, et broche un premier drame, *Gelico ou le Nègre généreux*. Le directeur du Théâtre Molière lui acheta son manuscrit 25 louis. Barrère et Carnot s'intéressent à lui, lui donnent un emploi dans les bureaux; il se marie, écrit coup sur coup quinze drames, tous refusés, et parvient seulement en 1799 à faire jouer trois fois *Léonidas ou le Départ des Spartiates*.

Son premier succès est demeuré célèbre: c'était *Victor ou l'Enfant de la Forêt*, qui a eu depuis 900 représentations. Mais en ce temps-là, il était dans la gène, peignait des éventails comme Favart, et vendait ses drames pour deux louis. Il retrouva le succès avec la fameuse *Cœlina ou l'Enfant du Mystère*, qui a eu 1.600 représentations de son vivant. Mais soucieux d'un revenu plus fixe, il entra dans l'administration.

Indépendamment du théâtre, j'ai voulu, dit-il dans ses souvenirs du jeune âge, m'attacher à une administration financière, afin d'obtenir des appointements pendant trente ans, et une retraite sûre dans un avenir lointain.

Pour avoir un emploi dans l'administration des Domaines, j'ai dû rester surnuméraire pendant six ans, et ma persévérance a été récompensée par une faveur spéciale. Grâce à Monsieur le Comte Duchâtel directeur général, j'ai été pourvu d'une inspection à Paris, que j'ai gardée pendant vingt-deux ans, jusqu'à ce que l'événement arrivé à Contrexeville m'ait mis dans la nécessité de demander ma retraite après trente ans de service.

Cœlina le mit à l'aise, l'installa dans la fortune et la considération. Il connut le maréchal Oudinot, le duc Decaze, le duc de Choiseul, le comte Duchâtel, et il recevait dans son cottage de Fontenay-sous-Bois ses amis Bouilly, Charles No-

dier, Paul Lacroix, à qui il montrait ses beaux livres ornés de ses ex-libris, en leur récitant son célèbre distique:

> Tel est le triste sort de tout livre prêté;
> Souvent il est perdu, toujours il est gâté.

Il fut un bibliophile éminent.

Mon amour pour le théâtre et les fonctions de ma place ne suffirent pas encore à l'immense activité de ma vie. J'ai réussi à force de soins, de courses, de recherches et d'argent à former à mon usage une magnifique bibliothèque composée de livres rares et de gravures choisies dont la valeur s'est élevée à 100.000 francs, valeur qu'elle empruntait non moins à la rareté de la plupart des exemplaires qu'aux reliures sorties des mains des Dusseuille, des Pasdeloup, des Derome, des Simier, des Bozériau.

Cet homme vécut fort occupé. Il réalisa le comble du cumul. Fonctionnaire de l'Enregistrement, il dut très peu enregistrer, si l'on songe qu'il lui fallait en même temps écrire ses 120 drames, diriger l'Opéra-Comique, diriger aussi la Gaîté, et vaquer à sa bibliothèque. La troupe de l'Opéra-Comique protesta contre la direction d'un homme si occupé. Cette lettre inédite est curieuse.

15 août 1827.

Craignant, Monsieur le Vicomte, que toutes les calomnies et les sottises répandues dans le public par les acteurs révoltés du théâtre royal de l'Opéra-Comique, qui veulent se venger de la juste sévérité que l'on est forcé d'exercer contre eux, ne puissent à la fin vous faire prendre une prévention défavorable contre M. de Pixérécourt, je crois de mon devoir de vous assurer que sa conduite a été constamment parfaite. Trois ans et demi de rapports journaliers m'ont mis à même de le bien connaître et de le bien juger; il unit à de très grandes connaissances théâtrales une droiture sévère et une probité inattaquable.

M. le comte de Chabrol a bien voulu permettre il y a trois ans et demi, sur la demande du maréchal de Lauriston et sur la mienne, que M. de Pixérécourt partageât ses moments entre le théâtre soumis à ma surveillance et ses fonctions dans l'administration des domaines. C'était un double moyen d'utiliser sa vie au profit du gouvernement. Je peux bien affirmer qu'on lui doit la restauration de ce théâtre éminemment national, qui n'avait plus que quinze jours d'existence au moment où je l'appelai pour me seconder.

Chargé de réformer des abus enracinés, de froisser continuellement des amours-propres de comédiens, il devait s'attendre à se faire

des ennemis nombreux, s'il n'avait pas fait son devoir, il ne serait point tourmenté aujourd'hui, mais aussi le théâtre n'existerait plus et le genre de l'Opéra-Comique serait perdu à jamais.

Je vous prie, Monsieur le vicomte, de ne pas trouver mauvais que M. de Pixérécourt reste encore quelque temps à l'Opéra-Comique, sa coopération m'est absolument nécessaire jusqu'à l'installation du théâtre dans son nouvel emplacement, et je vous demande avec insistance de n'y mettre aucun obstacle et surtout de ne pas prendre contre lui une impression défavorable et si éloignée de la vérité.

Agréez, Monsieur le vicomte, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Duc d'Aumont.

L'incendie du théâtre de la Gaîté, en 1835, le ruina. La goutte le faisait beaucoup souffrir : il alla à Contrexéville, où il se brûla dans un bain trop chaud.

Ma pauvre tête, écrivait-il 22 janvier 1841, en a sauté : je devais rester fou et mourir ; mon heure n'était pas venue. J'ai perdu presqu'entièrement la mémoire des mots. Depuis cinq ans, seize médecins se sont exercés à qui mieux mieux sur mon triste individu sans réussir à me tuer. Je commence même à croire que je recouvrerai la santé, à la vue près.

Il vendit Fontenay, ses chers livres et autographes. Les vacations produisirent 80.000 francs. Une partie est à la Bibliothèque du Palais-Bourbon. Il mourut sans fortune, mais en laissant un lot énorme de drames, dont 94 ont eu 29.000 représentations.

C'est un ensemble formidable.

On avait conseillé à Meyerbeer, dans les premiers temps de son séjour à Paris, de choisir pour sujet de ses opéras des mélodrames de Pixérécourt, toujours riches en situations dramatiques.

Meyerbeer s'acquitta avec tant de conscience de sa tâche, qu'un jour, à un dîner, chez la comtesse de Bruce, il put citer de mémoire le titre de toutes les pièces de Pixérécourt, — plus d'une centaine.

Pixérécourt, qui était un des convives, s'écria :

— Comme ce gaillard-là, quoique Prussien, connaît la littérature française !

C'était peut-être se vanter, que de parler de littérature à

propos de *Cœlina* et de *Latude*, mais c'était à coup sûr être injuste, de ne pas, avant tout, rendre hommage à la prodigieuse mémoire de l'artiste.

Ses œuvres choisies ont été éditées par Ch. Nodier avec ses *Souvenirs*. Dans ces quatre volumes, vous lirez en frémissant : *Le Château des Apennins ou les Mystères d'Udolphe*, *L'Homme à trois visages ou le Proscrit de Venise*, *Robinson Crusoé* (Porte Saint-Martin, 1.000 représentations à Paris et en province), *Le Chien de Montargis*, *Le Monastère abandonné ou la Malédiction Paternelle*, et n'admirez-vous pas l'éloquence poignante de pareils titres ? Mais irions-nous oublier *La Fille de l'Exilé ou huit mois en deux heures*, ou bien encore et surtout *Latude ou trente-cinq ans de captivité ?* Cet oubli ferait injure à notre Shakespeare du Boulevard, beaucoup plus simple et plus moral que l'autre, car avec lui, le vice est toujours puni, et la vertu est toujours récompensée. C'est d'ailleurs tout ce qu'elle lui doit.

Je ne sais quel rang, déclare Ch. Nodier, la postérité réserve à M. de Pixérécourt parmi les écrivains de son siècle ; mais il y a bien des années que l'Académie française lui doit le prix Monthyon.



Ces derniers auteurs nous ont fait amorcer le XIXe siècle. Arrêtons-nous. Mais avant de quitter l'histoire du théâtre au XVIIIe siècle, j'ai encore quelques sujets à aborder, et j'y manquerai d'autant moins, que la place leur est ou parcimonieusement mesurée ou nettement refusée dans les histoires littéraires : la Comédie-Italienne, le Théâtre de la Foire, le Théâtre de Collège. C'est par là que je terminerai, après quelques vues sur les progrès du théâtre au point de vue de l'organisation matérielle, et sur quelques acteurs, dont le nom se rattache étroitement à l'histoire des auteurs.



Paris avait une troupe d'acteurs italiens, autorisés par le roi, et qui jouaient en français des pièces françaises.

Les annales du théâtre italien sont un chapitre important de notre histoire littéraire. Dès 1570, Catherine de Médicis appela à Paris des comédiens de son pays. Ils n'avaient point de pièces écrites, et jouaient cette « commedia dell'arte » où chaque acteur improvisait son rôle au gré de son imagination. Mais les comédiens de la reine faisaient payer dans leur théâtre cinq et six sous par personne ; et le parlement qui avait, par un édit, décrété le prix unique de « deux sols » les fit expulser. La troupe de Catherine de Médicis se dispersa. Henri III, quelques années plus tard, en appela une autre, celle des « Gelosi », fort célèbre alors. Elle atteignit Paris après maintes aventures. A Lyon, les Réformés les avaient retenus prisonniers, et le roi avait dû payer leur rançon. Les Gelosi, bien qu'ils ne parlassent qu'italien, firent merveille. Ils avaient, dit un chroniqueur, un plus nombreux auditoire que les trois plus célèbres prédicateurs de la ville réunis.

Depuis les derniers règnes, l'italien était assez répandu en France ; la mimique savante et perfectionnée des acteurs était compréhensible pour tous, et les plus ignorants en mouraient de rire. On s'aperçut assez vite que les Italiens étaient supérieurs aux acteurs français. Après les « Gelosi », d'autres troupes se succédèrent à Paris. Le règne de Marie de Médicis et le gouvernement de Mazarin n'étaient pas faits pour diminuer leur faveur. Alors parut la troupe du fameux Tiberio Fiorelli, le premier « Scaramouche », qui obtint du roi, en 1660, le théâtre du Palais-Royal, et amusa Paris pendant près d'un demi-siècle. Louis XIV ne cessa de lui témoigner son intérêt. On racontait, pour expliquer la faveur de Scaramouche, une anecdote assez acide. Un jour qu'il était venu rendre visite à la reine, au Palais-Royal, Fiorelli avait trouvé le jeune roi tout en larmes, dans un violent accès de fureur. Il se chargea de le calmer, le prit dans ses bras, et lui fit de si irrésistibles grimaces, que l'enfant cessa de pleurer, et, à force de rire, mordit la manche du comédien. Ce fut une risée bienfaisante.

Fiorelli « le Scaramouche » avait un illustre compagnon, Dominique, celui qui jouait l'Arlequin dans la troupe. Domi-

nique était aussi fort bien en cour, et ses bons mots amusaient le roi. C'était à Versailles, il avait l'honneur d'assister au déjeuner de sa Majesté. Louis XIV le voyant contempler d'un regard d'extase deux perdreaux qu'on lui servait sur un plat d'or, le montra à son écuyer, et dit: « Donnez ce plat à Dominique ». Et l'Italien aussitôt, feignant de mal comprendre les paroles du roi, s'écria : « Les perdreaux aussi? — Les perdreaux aussi! » répondit en riant Louis XIV.

La troupe de Fiorelli n'avait d'abord joué qu'en italien. En 1668, elle monta une pièce française; il s'y mêlait encore du jargon, et les parties inprovisées restaient italiennes, mais l'innovation était importante. A partir de cette date, des auteurs français, et non des moindres, Regnard, Dufresny, Nolant de Fatouville, écrivirent pour elle, et le théâtre italien devint le rival de la Comédie-Française.

Il s'en distinguait pourtant par certains caractères qui mirent longtemps à disparaître. Depuis sa plus ancienne origine, depuis l'atellane des paysans romains, la comédie italienne comportait un certain nombre de rôles traditionnels, qui reparaissent dans toutes les pièces, et dont les auteurs ne doivent pas modifier la formule: un Arlequin, un Scaramouche, un Pantalon, un Docteur; et, quant aux femmes, ce sont toujours Colombine, Isabelle et Marinette. L'intrigue varie à l'infini, mais les noms restent les mêmes; les costumes sont consacrés et traditionnels.

De temps en temps, à de rares intervalles, un type nouveau apparaît. Dominique modifia le caractère d'Arlequin, et, d'un valet lourdeau, en fit un hardi vaurien. Le type primitif devint le grotesque Pierrot. Les auteurs français qui fournirent de pièces la comédie italienne, se conformèrent tous à ces traditions; l'amoureuse fut toujours Colombine, le père grondeur et dupé demeura Pantalon, inséparable du Docteur. Dans ce cadre qui semble gênant et monotone, ils surent mettre pourtant de la nouveauté, de l'entrain, de la gaieté fantasque, et de la bonne satire. Ils parodient le *Cid* et *Bérénice*, et dénoncent certains abus avec une audace qui nous étonne. Avant Turcaret, ils mettent en scène les financiers et les trai-

tants, amusent le public aux dépens des notaires, et peignent le portrait terrible et vrai du procureur.

On osa même, suprême bravade, narguer la police et les commissaires. Dans une pièce de Nolant de Fatouville, Colombine déguisée en commissaire pour la circonstance, s'écriait : « Attendu que personne ne nous offre de l'argent pour arrêter le cours de la justice, nous commençons notre procédure. »

Le théâtre italien montrait la voie à la comédie satirique, et Lesage s'en souviendra. Par là aussi, il attira les foudres du pouvoir. Le lieutenant de police La Reynie le rappela à la prudence et au respect. Les Italiens s'en soucièrent peu, et mal leur en prit. C'était en 1697 ; une violente satire contre Mme de Maintenon, intitulée *La Fausse Prude*, venait de paraître en Hollande et faisait grand tapage. Les compagnons de Fiorelli montaient précisément une pièce de Nolant, qui s'appelait *La Fausse Belle-Mère*. Ils eurent l'incroyable hardiesse d'en changer le titre, et d'annoncer *La Fausse Prude*. Le lendemain même, d'Argenson, le successeur de La Reynie, fermait leur théâtre, et il leur était interdit de s'approcher à moins de 30 lieues de la capitale. Leur exil dura jusqu'en 1715. Mais le roi à peine enterré, le Régent les rappela et leur fit fête. Le chef de la troupe était alors ce fameux Riccoboni, qu'on appelait Lélio ; il avait avec lui Fiamma sa sœur, Mario son beau-frère, et cette charmante Sylvia, qui créa tous les rôles d'ingénues de Marivaux. Leur théâtre acheva de se franciser, et ne garda plus d'italien que son nom et ses traditions scéniques.

La mode était à la politique : Arlequin devint philosophe, et Lélio fit des plans de réformes.

Dans une des comédies de son nouveau répertoire, on entendit ce dialogue :

LÉLIO

« Il y a deux sortes de gens parmi nous, les riches et les pauvres. Les riches ont tout l'argent, et les pauvres n'en ont point. Aussi pour que les pauvres en puissent avoir, ils sont obligés de travailler pour les riches.

ARLEQUIN

Et que font les riches, tandis que les pauvres travaillent pour eux ?

LELIO

Ils dorment, ils se promènent, et passent leur vie à se divertir et à faire bonne chère.

ARLEQUIN

C'est bien commode pour les riches !

Marivaux, qui durant cette période fut le plus actif des auteurs de la comédie italienne, commença par des allégories politiques, et mit de la philosophie dans la farce. Il y renonça d'assez bonne heure, et donna au Théâtre de la Foire Saint-Laurent, ces délicieux chefs-d'œuvre: *Arlequin poli par l'amour*, *la Surprise de l'Amour*, *le Jeu de l'Amour et du Hasard*.

Ce fut le beau temps de la comédie italienne. Puis vint la décadence, ou du moins la transformation. Déjà, dans les pièces de Marivaux, les traditions s'effaçaient une à une, et faisaient place à la pure fantaisie. Arlequin paraissait encore, mais l'on ne voyait plus guère le manteau noir de Scaramouche et la casaque blanche de Pierrot.

La Comédie-Italienne et le Théâtre de la Foire, — nous allons voir ce que c'était, — entremêlèrent leurs pièces d'ariettes, de couplets et de morceaux d'ensemble ; un genre nouveau, l'opéra-comique, fut inventé. Le public en raffola, et les Italiens durent suivre la mode.

En 1762, menacés par la concurrence du Théâtre de la Foire, qui avait pris le nom d'Opéra-Comique, ils obtinrent par manœuvres qu'il leur fût annexé, lui prirent ses acteurs, et Favart son poète. Avec Favart et Sedaine, et pour musicien Monsigny, la Comédie-Italienne et l'Opéra-Comique réunis, firent merveille.

Le Grand Opéra ayant eu l'à-propos de brûler l'année suivante, en 1763, leur triomphe était assuré. Mais de plus en plus, les traditions de la vieille comédie italienne s'en allaient. Malgré l'arrivée de Goldoni, qui, avec sa fécondité et sa verve, bâcla et fit jouer à Paris une douzaine de pièces

italiennes, la vogue du genre allait décroissant. Lui-même le reconnut, et composa en français des œuvres dans le goût du nouveau répertoire. Les comédiens italiens avaient cru s'annexer l'Opéra-Comique, ce fut lui qui les absorba. Arlequin et Colombine passèrent aux théâtres de marionnettes et sur les scènes des boulevards, chez Nicolet (*La Gaîté*), chez Audinot (*L'Ambigu*), aux *Asssociés*, aux *Variétés*, qui égayèrent le boulevard du Temple et résistèrent aux tracasseries des Français. L'an 1789 abattit aussi la bastille des monopoles dramatiques. La liberté des théâtres fut proclamée en 1791.

Ainsi finit l'histoire de ce théâtre étranger qui s'implanta chez nous de si étrange façon. Son influence fut heureuse et durable. Tandis que la Comédie-Française restait solennelle et prude, férue de ses traditions, il permettait à nos auteurs, malgré ses conventions et son cadre arrêté, d'être ce qu'il leur plaisait d'être, et de laisser libre cours à leur imagination; il acclimata chez nous cette chose exquise, que les Anglais avaient connue avec Shakespeare, que les Italiens nous apprirent: la fantaisie.

Mais le complément indispensable de son histoire est celle du Théâtre de la Foire, son rival inséparable.



Il y avait à Paris, comme encore dans nos villes de province, de grandes foires annuelles qui étaient ce que sont aujourd'hui les Expositions. Sur l'emplacement actuel du marché Saint-Germain se tenait la foire Saint-Germain. La foire Saint-Ovide était aussi fort achalandée.

La foire Saint-Laurent eut lieu d'abord le jour de la Saint-Laurent ; elle était finie au coucher du soleil. Elle s'allongea peu à peu, et atteignit une durée de quatre mois, de juin à septembre.

Elle se tenait sur l'emplacement qu'occupe la gare de l'Est. Le terrain appartenait aux peres Lazaristes, dont il reste encore le bâtiment, qui est la prison Saint-Lazare.

Les Pères recevaient un droit pour location de leur terrain, payé par les forains. Ils eurent à étendre ce droit par de nom-

breux procès contre les prétentions élevées de toutes parts par le Chapitre de Notre-Dame de Paris, celui de Sainte-Opportune, et les abbés de Saint-Denis. Ils étaient tenus en tous cas de réserver à travers la foire un chemin fort large, pour le passage des gens de pied et de cheval.

Le jour de la Saint-Laurent, le Châtelet venait en corps prendre possession de toute la justice de la Foire, haute, moyenne et basse, et les délégués faisaient un copieux banquet chez les Lazaristes, qui les invitaient.

Une vieille gravure représente cette foire. Dans un grand carré clos de murs, des allées de baraquements étaient régulièrement dessinées, et formaient des halles parallèles. Chaque corporation de métier avait son coin et sa place : le client savait tout de suite où aller. Deytiers, patenostriers, merciers, ferronniers, tous étaient là, parqués et groupés.

Dans le fond, c'étaient les théâtres appelés *jeux* ou *loges*, et tous les divertissements, guinguettes, marionnettes, cabarets, baraques de phénomènes. La foule était toujours considérable. Les filous et les tire-laine opéraient parmi les dames élégantes, qui venaient là, comme la Marianne de Molière, dans l'*Avare*, admirer

Cent plaisantes diversités,
Quantité de bijoux fort beaux,
Qui brillent le soir aux flambeaux.
Outre mainte belle marchande,
Outre les toiles de Hollande,
De beaux rubans, de fins mouchoirs,
Des porcelaines, des miroirs,
Des tableaux et des antiquailles
Qui ne sont pas pour des canailles.

Il faut suivre Scarron dans sa visite à la foire, parmi ces souillons de gaufriers qui font sentir l'odeur du fromage, et les noirs chaudronniers qui font un fâcheux carillonnage, dans la foule des pages qui détroussent effrontément les acheteurs, des filles galantes, des souteneurs, des bonneteurs, des soldats ivres et des bons bourgeois. On allait beaucoup du côté des Portugais, qui étalaient des marchandises de Chine, ambre gris, vernis, porcelaine, et donnaient à boire

de l'aigre de cidre, liqueur fort goûtée, faite avec du jus de citron, du cédrat, du sucre, de l'eau glacée.

Et c'était partout une bousculade dans le bruit, les cris, les chants, les musiques : pages, laquais, militaires, ne payaient pas et faisaient mille esclandres par leur effronterie. Quant aux merveilles et phénomènes, il en était d'admirables. On voyait un nouveau-né âgé de trente et un ans ; la mère mourut à l'Hôtel-Dieu, âgée de 62 ans. L'entrée était de 24 sols. L'affiche portait : « On ira chez les gens de condition. »

La duchesse d'Orléans rit beaucoup de ce cas étonnant, et déclara que si pareille chose lui était arrivée, pour ne pas laisser son enfant sans éducation, elle aurait avalé un précepteur.

On voyait aussi un rhinocéros rapporté par un capitaine hollandais. Le boniment décrivait : « cet animal cru apocryphe jusqu'à présent », qui a sur le nez une corne pour se défendre contre « son ennemi antipathique », l'éléphant. Cet animal est « doux comme une tendre colombe » et il « court dans les appartements comme pourrait faire un chien ». Il faut jusqu'à vingt chevaux pour tirer le chariot « du monstre ».

Son succès fut si grand que la comédie de La Chaussée, l'*École de la Jeunesse*, jouée non loin de là, à la Comédie-Française, rue de l'Ancienne-Comédie, n'eut aucun succès, et La Chaussée en rima des vers de fureur :

Quoi ! mon *École* est délaissée,
Tandis qu'on voit, contre toute raison,
Deux monstres faits et bâtis Dieu sait comme,
Deux vilains riens attirer les badauds,
Sémiramis et le rhinocéros !

C'était la *Sémiramis* de Voltaire. On payait 24 sols aux premières pour voir le rhinocéros ; et les domestiques, qui entraient gratis à presque tous les spectacles de la foire, durent payer ici comme tout le monde.

On voyait ailleurs une vache sans pareille, venue d'Amérique, ayant deux têtes, cinq jambes ; lisez le prospectus. « L'une de ces têtes ressemble à un homme vivant dont les cheveux sont blancs comme neige et la barbe qu'on rase tous les huit jours comme un homme. »

Ajoutez une jambe de cerf, deux griffes d'aigle, le tout « vivant comme la vache ». Elle a fait douze veaux dont onze ordinaires et le douzième « ayant tête et queue de lièvre, trois pieds de veau et une patte de loup, avec le derrière d'une biche. »

Les étalages des lingères, des bijoutiers, des confiseurs, attiraient la foule; quelquefois le carrosse d'un grand seigneur survenait, et c'était une bousculade pour faire place à l'attelage bruyant.

Les théâtres étaient un fort attrait. Brioché et ses pantins faisaient fureur. On fit tant et de si belles marionnettes, qu'elles donnaient l'illusion.

Mme Vigée-Lebrun conte que sa fille ne pouvait croire qu'elles fussent en bois. Par contre, la première fois qu'elle alla à la Comédie-Française, elle demanda à sa mère:

— Et ces acteurs-là, est-ce qu'ils sont vivants ?

Puis parurent les Loges, théâtres véritables, où l'on joua des pièces qui furent d'abord des féeries, avec clowns et cabrioles.

A la foire Saint-Laurent de 1663, nous apprend Loret:

Trois enfants de même famille,
Deux fils, une fort jolie fille,
Donnèrent un plaisir, ma foi
Qu'on peut dire un plaisir de roi,
Par de charmantes mélodies,
Par de petites comédies,
Et par d'agréables ballets.

C'est donc vers cette époque qu'il faut placer l'origine du Théâtre de la Foire.

En 1700, il est passé à l'état d'institution.

Un divertissement représenté en 1678 nous donne une idée de ce que furent à l'origine les spectacles d'acteurs. Il est intitulé : *Les Forces de l'Amour et de la Magie*. C'est l'histoire en trois intermèdes, d'un magicien qui, ne pouvant se faire aimer d'une bergère, essaie de forcer son cœur par recours à la magie. Le canevas est faible et lâche ; la donnée de la pièce n'est qu'un prétexte à des tours de physique, des ballets de démons, des exercices de sauteurs experts.

« La décoration du théâtre représente une grande forêt, et « l'on voit dans les côtés des ailes du théâtre quantité de « sauteurs. » Après que les hautbois ont joué « une ouverture fort agréable », dit le livret, on voit paraître un acteur sous le nom de Merlin: c'est le valet de Zoroastre. Il est un peu magicien, il tient de son maître. A sa voix, un crapaud paraît ; — on voit un sauteur qui semble voler d'un bout à l'autre du théâtre: — un démon bondit « en tourbillon ». C'est lui qui termine la farce, par cette maxime: *Tout par amitié, et rien par force.* Il en prouve la vérité en exécutant une sarabande à neuf postures, dont on donne les noms: l'escalier, le berceau, la fontaine, la grand'route, etc.

Puis le caractère littéraire s'affirma. On joua de véritables comédies, pour remplacer, en 1697, les Italiens, que Mme de Maintenon avait fait supprimer à cause de leur *Fausse Prude*. Toute la clientèle de la Comédie Italienne vint à la Foire, et les Forains devinrent inquiétants pour les théâtres réguliers. La persécution commença.

La Comédie-Française leur fit défense de parler.

L'Opéra leur interdit de chanter.

A part ces deux détails, ils étaient libres de représenter tout ce qu'ils voulaient.

Ils furent réduits aux subterfuges. Ils eurent recours à divers moyens, entre autres celui des « pièces à la muette et par écriteaux ». Les acteurs ne parlaient pas. Ils avaient leur rôle écrit en gros caractères sur des rouleaux séparés, qu'ils mettaient dans une poche. Ils en sortaient chaque rouleau à son tour, le déroulaient, et le montraient au public, qui lisait ce qu'il lui était interdit d'entendre.

Quand les paroles étaient des couplets, l'orchestre attaquait la ritournelle d'un air connu ; des gens gagés l'entonnaient au parquet et à l'amphithéâtre ; la salle faisait chorus. C'est le public qui travaillait. L'état de comédien devenait une sinécure, et l'Opéra n'avait plus rien à dire, car nul privilège ne pouvait empêcher le public de chanter.

Pour que l'effet fût plus gracieux, les rouleaux, au lieu de sortir de la poche de l'interprète, descendirent du cintre, déployés par deux jeunes garçons volants vêtus en amours.

Une autre malice des forains fut d'imaginer les pièces à jargon.

Puisque la Comédie-Française interdisait le dialogue, on fit des pièces à monologues. Un seul personnage parlait intelligiblement. Son interlocuteur n'émettait que des sons inarticulés. Un seul parlait, il n'y avait pas dialogue, les *Romains*, (c'était le surnom des Français) ne pouvaient sévir. Dans une pièce chinoise de Lesage, on voit, par exemple, en scène Arlequin et Colao. Voici la manière:

COLAO

Oh! oh! oh!

ARLEQUIN

Plaît-il? Comment dites-vous cela? Ma charge m'oblige à regarder l'Empereur dîner? Pour prendre garde à ce qu'il a mangé? Pour qu'il ne mange pas trop?

COLAO

Oh! oh!

Le dialogue continue ainsi: nous n'entendons qu'une des deux parties, comme au téléphone.

Parfois encore, l'acteur, après avoir parlé, se retirait dans la coulisse, tandis que son interlocuteur venait en scène donner la réplique, puis se retirait à son tour.

Les directeurs forains ne se tirèrent de ce pas qu'en remplaçant le dialogue par des couplets, pour désintéresser les Romains, et en payant un tribut annuel à l'Opéra, pour l'indemniser de la concurrence.

Les principales loges étaient celles de Rochefort et Tiquet (1705-1708), celle de Pellegrin (1711-1718), et surtout celle des sieurs Bertrand, Dolet, Laplace et Selles et de la dame de Beaune, sœur de l'acteur Baron.

Les meilleurs auteurs ont travaillé pour le théâtre de la Foire: Lesage, Dorneval, Fuzelier, Piron, Anseaume, Panard, Sedaine, Favart. L'Opéra-Comique eut dès le berceau d'illustres parrains.

Il paraissait dans un cadre agréable; la décoration et la mise en scène étaient importantes, la figuration était nombreuse. Les opéras-comiques se terminaient par des divertissements qui faisaient prévoir les ballets de l'avenir.

Les Jeux de la Foire avaient sur la scène une espèce de chassis dont l'usage a disparu à tort.

C'étaient des décors en forme de prismes, dressés debout, sur pivot. Il suffisait de les tourner d'un cran pour que tous les plans changeassent en même temps. Il est étonnant qu'on n'ait pas songé à reprendre ce procédé, que les Grecs connaissaient sous le nom de « Périactes », et qui réalise le plus rapide moyen de changement à vue.

Tant d'efforts étaient rémunérés. La foule accourait aux Loges Foraines, fort brillamment fréquentées.

La Cour se dérangeait pour venir aux Forains; le Régent alla chez eux. Louis XV les manda chez lui.

Le public était souvent distingué, toujours difficile. Une pièce a-t-elle quelque succès, la cour fait venir la troupe au Palais-Royal. Le 24 septembre 1736, la reine étant allée au château de Meudon, le roi de Pologne son frère lui donna le divertissement de plusieurs pièces exécutées par l'Opéra-Comique. La reine qui parut très satisfaite, eut la bonté d'accorder à la troupe une prolongation de huit jours pour la continuation de la foire.

Le 23 août 1728, on avait vu M. le Duc, Mlle de Clermont sa sœur, accompagnés d'un grand nombre de seigneurs et de dames, honorer de leur présence la représentation d'*Achmet et Almanzine*. Le 26 du même mois, Mme la Duchesse douairière et Mme la Duchesse de Bourbon, sa bru, lui firent le même honneur. Le Régent, qui aimait à rire, allait bourgeoisement à la foire.

Les acteurs étaient des célébrités : Lalauze, Belloni, l'incomparable Dominique, Octave, Mlles Lambert, Babron, Legrand, Delisle, Maillard firent fureur.

La demoiselle Babron était ouvreuse aux Italiens avant de venir jouer à la Foire les Colombine et les rôles de femmes travesties en hommes. La demoiselle Lambert, la femme de Dolet, jouait les amoureuses avec intelligence; elle quitta le théâtre pour devenir marchande de modes aux foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent. Quand son mari se retira, elle lui fit prendre l'état de limonadier. Voyez la souplesse des aptitudes. Belloni nous en fournit un autre exem-

ple. Il était né dans l'île de Zante, en Grèce. Le prince Philippe de Soissons s'intéressa à lui, le prit pour valet de pied, et lui fit apprendre la guitare. La reconnaissance n'était pas la vertu de notre jeune Hellène. Un jour qu'il vit jouer la troupe italienne appelée à l'hôtel de Soissons, il s'amusa si fort qu'il quitta son bienfaiteur pour suivre les acteurs Francassani et Drouin le Bossu. Il colporta quelque temps ses talents en province, épousa, à Saint-Denis, la fille d'une faïencière, et se perfectionna par l'étude dans le rôle de *Pierrot*. Il se fit recevoir à Paris, d'abord chez Selles, puis chez la dame Baron. A l'exemple de Dolet, il rêva de devenir limonadier. Il ouvrit boutique à l'enseigne: « *Au Caffé Comique* ». Sa boutique était achalandée, quand un matin, un particulier trouva une tache de chandelle au fond de sa tasse à café. Ce coup fut mortel à Belloni. Il resta seul dans sa boutique déserte, et put méditer à loisir sur les avantages de la propreté.

C'est Mlle Maillard à qui arriva ce trait. Un seigneur demanda à son mari, sans connaître celui-ci, s'il savait le nom de cette jolie actrice. Maillard répondit:

Eh ! cadedis ! si je le connais ?

Au gré de mes désirs
J'ai goûté dans ses bras mille et mille plaisirs !

Touchez là, repart son interlocuteur imprévoyant, je puis vous en dire autant.

Tant ces artistes étaient répandues !

Lesage fut l'une des gloires du Théâtre de la Foire.

En 1709 il écrivait: « La plupart des dames courent avec fureur au spectacle de la Foire; je suis ravi de les voir dans le goût de leurs laquais et de leurs cochers. »

Trois ans après, Lesage jugeait la Foire moins sévèrement, puisqu'il travaillait pour elle.

La raison de cette palinodie fut l'affaire de *Turcaret*. Il avait fallu faire jouer la pièce de force, en dépit des traitants, en dépit des comédiens : il avait pris en haine la

troupe de la Comédie-Française, et toute sa vie il allait cribler de brocards la vanité de ces histrions qui avait mis à l'épreuve son orgueil de Breton.

Cependant il fallait vivre.

A cette époque, la querelle des théâtres souffrait une accalmie.

En 1708, la veuve Maurice, directrice foraine, eut l'idée de se constituer un privilège pour se protéger. Elle traita avec l'Opéra, à qui elle s'engagea de payer une redevance annuelle pour avoir le droit de représenter chez elle des pièces mêlées de couplets, qu'on appela opéras-comiques, avec faculté de changer les décors et d'avoir des chanteurs et des danseurs.

L'exemple fut suivi par les autres théâtres forains de Saint-Edme, de Pellegrin, d'Octave, et de la dame Baron. C'est celle-ci, une parente du fameux acteur Baron, que Lesage a si fort malmené, qui engagea Lesage à titre d'auteur gagé à l'année, à raison d'un traitement annuel de 4.000 livres. Son théâtre s'appelait le *Jeu du Bel air*. Pendant 26 ans, Lesage ne cessa de fournir le répertoire des forains de sa copie, de sa verve, de son esprit, qu'il prodigua dans des pièces de tous genres, prologues, opéras-comiques, pièces par écriteaux ou en jargon, pièces chinoises, satires de circonstance, vaudevilles sur des faits divers, parodies des récents succès : *la Jeune fille à tête noire*, *Arlequin Télémaque*, *la Querelle des Théâtres*, *les Funérailles de la Foire*, *le Rappel de la Foire à la vie*, *Arlequin partisan d'Homère*, et autres.

Le Théâtre de la Foire a été publié vers 1730. Il comprit dix volumes qui sont divertissants, intéressants, trop peu connus.

C'est le journal d'une époque : ce sont des Annales. Arlequin nous dit quelles pièces eurent la vogue. Il joue *Agnès de Chaillot* et *le Cheveu* quand *Inès de Castro* et *Scylla* ont réussi.

Arlequin prend parti pour les anciens contre les modernes dans *le Jugement de Pâris*, *le Ravissement d'Hélène* ; le système de Law l'émeut ; il flétrit les Turcarets dans *Arlequin traitant*, dans *Crédit est mort* ; il étudie les affaires coloniales d'Amérique dans *l'Isle des Amazones*. L'Orient est

à la mode? Il part pour l'Asie, et voici *Arlequin, roi de Serendib*, nous contant les *Amours des Indes*.

Au point de vue de l'histoire générale des mœurs, des idées et du goût public, le succès de ce théâtre forain n'est peut-être pas une heureuse constatation. Ce ne fut pas seulement une question d'intérêt commercial qui fit poursuivre les forains par la haine des pouvoirs. La faveur dont on les accueillait constatait une dégénérescence, une moins robuste faculté chez le public d'admettre, d'encourager et d'admirer les œuvres grandes, élevées, nobles et généreuses : tout comme aujourd'hui tant de petits théâtres, non classés, sans autre effet que de divertir brièvement et de faire rire sans scrupule, énervent sans profit l'esprit public.

Le théâtre de la Foire présentait un danger dont on se préoccupait.

Depuis, nous avons fait du chemin, et dépassé copieusement ces limites. Le rapporteur du projet de suppression de l'Opéra-Comique lui faisait un crime, et peut-être avec quelque apparence de raison, de gâter et d'abaisser le goût public qu'il convenait mieux de tourner vers les « bonnes pièces » de la Comédie-Française, et les grands ouvrages de l'Opéra. C'était au moins une école de bon goût et de bonnes mœurs.

En ce temps là, il y avait une censure de l'esprit public ; et elle était mal satisfaite de voir la foule se porter à des spectacles frivoles: « se ruer dans la boutique de *Blaise le savetier* pour applaudir au jargon et au ton dégoûtant de son état, tandis que nos plus belles pièces sont abandonnées. » Il s'agissait de l'Opéra-comique de Sedaine, musique de Philidor, joué à la Foire. Le jugement nous étonne à présent par sa sévérité. Ainsi va le monde. Aujourd'hui *Blaise* passe pour un petit chef-d'œuvre de délicatesse, auprès de nos spectacles libres. Mais alors, il n'y avait pas d'injure assez forte contre les forains, qui jouaient des opéras-comiques de Philidor et de Monsigny.

De bons esprits tonnèrent au nom du goût et de l'art. Ils ne souffrirent pas que le genre de l'Opéra, qui a grande et belle allure, reçût un dommage par l'innovation d'un opéra bas, populaire, accessible, ni que les grandes pièces fussent

désertées pour des œuvres plus capables d'amuser les spectateurs que de leur profiter.

En fait, la noblesse élevée, digne, majestueuse des grands chefs-d'œuvre du XVIIe siècle, qui demeurent incontestablement les plus purs et les plus grands de toute notre littérature, n'a jamais été retrouvée. Il s'est produit après le siècle de Louis XIV un déclin, et le théâtre de la Foire en porte toute sa part de responsabilité.

Le succès fut tel que la jalousie des grands théatres se réveilla. Les comédiens forains furent suspendus.

Lesage, réduit au silence, remplaça les acteurs par des marionnettes. Les forains, selon son expression, s'établirent dans une loge comme des assiégés dans leurs derniers retranchements, et ils rendirent encore leurs armes redoutables.

La Comédie-Française ne désarma pas devant la batte de Polichinelle, qui obtint un succès considérable avec une parodie de Romulus. Le Régent passant, une nuit, par la Foire, à deux heures du matin, se la fit jouer. C'était le triomphe et la gloire, par conséquent l'envie. On chansonna Lesage sur un air connu:

Lesage et Fuzelier dédaignant du haut style
La beauté,
Pour le Polichinelle ont abandonné Gille
La rareté !
Il ne leur manque plus qu'à montrer par la ville
La curiosité.

Peu de temps après, les Loges purent rouvrir, et Arlequin chanta de plus belle.

Le Régent disait:

— L'Opéra-Comique ressemble au cygne qui ne chante jamais mieux que lorsqu'il va mourir.

Il ne mourut pas tout à fait. Il devait même avoir la vie longue. Après avoir joué *les Funérailles de la Foire*, les forains purent représenter *le Rappel de la Foire à la vie*.

Elle allait encore fournir carrière.

Après la suppression de 1719, la troupe Baron Saint-Edme se reforma, dirigée par un impresario nommé Francisque, à

qui succédèrent, Pontau et Monnet. En 1762, l'Opéra-Comique fusionna avec les Italiens, et s'installa dans la salle de l'Hôtel de Bourgogne, sous la direction d'un ancien patron de loge foraine qui avait déjà fait de jolies choses et qui allait en faire de plus belles, Favart. Cette troupe se transporta, en 1783, au boulevard de la Chaussée d'Antin, entre la rue de Grammont et la rue de Richelieu. L'Opéra-Comique y habite depuis ce temps-là.



J'ai nommé Favart. Il fut à la fin du siècle aussi brillant que Lesage au début. Avec Sedaine, que je vous ai présenté déjà, il assura le triomphe du genre, qui s'éleva peu à peu vers l'art et la distinction.

Ce sont en effet d'aimables souvenirs qu'évoquent les noms de Favart et de sa femme, Mlle de Chantilly, la petite Bouffe, la jolie Pardine, célèbre par sa beauté et les dangers qu'elle lui créa. Favart! c'est l'Opéra comique moderne, élevé à la hauteur d'un premier genre, par le fils d'un pâtissier qui dut sa gloire à l'invention des échaudés ; et le fils continua la tradition en écrivant des œuvres qui, par leur légèreté mousseuse, ressemblent assez aux échaudés paternels. Pendant son enfance, ils chantaient tous deux à gorge déployée dans la boutique: et le fils n'a plus cessé de chanter. Tout jeune, il allait souvent avec son père à l'Opéra-Comique : et il n'en est plus sorti. Il donna d'abord une douzaine de ces petites œuvres, dont une seule réussit assez. C'était *les Deux Jumelles*.

Le soir de la première représentation, Favart en rentrant chez lui, apprend qu'il lui a été fait une forte commande de pâtisseries; il revêt le tablier blanc et met la main à la pâte. A peine était-il à l'œuvre, qu'un équipage s'arrête à sa porte; un gros fermier général en descend et demande à voir l'auteur des *Deux Jumelles*, dont l'esprit l'a charmé toute la soirée. Favart, honteux d'être surpris dans ce costume, joue alors le rôle d'un simple mitron, dit au visiteur qu'il va prévenir son maître, et passe dans un cabinet voisin faire une rapide toilette. Le malheureux avait compté sans la fatale disposition

d'une porte vitrée, à travers laquelle le financier aperçut tout le manège.

Il fut le premier à en rire de bon cœur, demanda à Favart des couplets pour la fête de sa femme, l'invita à souper, et devint son protecteur.

Une des plus jolies pages de ce prestigieux critique que fut Paul de Saint-Victor, lui fut inspirée par le spectacle des *Trois Sultanes* de Favart:

Avez-vous jamais entendu, dans quelque château de province, un clavecin du dernier siècle se réveiller, à l'appel d'une main curieuse et savante, et reprendre en sourdine une ariette de Rameau ou une sonate de Philidor ? Le son est fêlé, la touche engourdie; il manque des notes çà et là, à cette lyre surannée, comme il manque des dents à la bouche des vieillards; mais que sa faiblesse est vénérable et touchante ! Vous diriez qu'une âme d'aïeule, enfermée dans l'instrument centenaire, vous raconte, avec un doux radotage, les histoires, les amours, et les refrains d'autrefois. Je ne sais rien de pénétrant comme cette voix sonore et cassée des vieux clavecins.

Pour peu que vous l'entendiez dans des circonstances favorables d'illusion et de rêverie, — le soir, par exemple, avant qu'on ait allumé les bougies, à l'heure où le salon se décore et se revêt de brunes demi-teintes, — elle évoquera devant vous les ombres familières dont elle a jadis accompagné le chant, marqué la danse, bercé les rêves et encouragé les amours.

Une forme blanche et poudrée viendra devant l'instrument défunt et tournera par instants vers vous sa tête mollement fanée de rose antique et de fillette séculaire. Derrière elle, se dressera indécis, mais élégant encore, le fantôme du jeune virtuose qui accompagnait si tendrement sa voix mortelle, et vous distinguerez même, à l'autre angle du clavecin, la silhouette, penchée et pâmée, du petit abbé, qui tournait si galamment les feuillets du cahier de musique, en sifflant, de sa bouche en cœur, des bravos flûtés et discrets. Peu à peu, le sortilège opérera; la lyre morte appellera et groupera autour d'elle tous ceux qu'elle a émus et charmés pendant sa vie musicale. Le salon se remplira de personnages de tapisseries et de vieux portraits: douairières en robes feuille sèche, grands-parents vêtus de noir; frères au service du Roi, serrés dans leur habits d'officiers; jeunes sœurs croisant, sur leurs sveltes corsages, leurs petites mains gantées de mitaines; tout cela tremblant, vague, effacé, flottant à l'état d'ombres, dans un pâle clair-obscur, mais la douce vision, le calme tableau, l'innocente magie ! et que vous seriez charmé d'engager un dialogue des morts, à la manière de Fénelon et de Fontenelle, avec ces mânes de l'Élysée des vieilles familles et des vieux foyers d'autrefois.

Avec *la Chercheuse d'Esprit*, agréable et délicat badinage, le succès vint, et Crébillon rima:

Il est un auteur en crédit
Qui de tous les temps saura plaire;
Il fit la *Chercheuse d'Esprit*,
Et n'en chercha pas pour la faire.

Est-il rien de plus charmant que *les Trois Sultanes*, *la Fée Urgèle*, *Ninette à la Cour*, *l'Anglais à Bordeaux*, *la Rosière de Salency*, *Acajou*, *Bastien et Bastienne*, *Annette et Lubin?* Ces jolis riens faisaient sourire un auditoire frivole et léger, qui s'amusait de ces scènes gracieuses, images de sa vie et de ses mièvreries. Les incidents même semblaient faire corps avec l'œuvre et tenir au sujet par des faveurs de soie et des rubans de velours. Un jour, à l'entrée en scène d'une actrice, on chuchote, on regarde, on sourit. Celle-ci ne prend d'abord pas garde, puis, intriguée, s'examine. Elle voit, accrochée à la dentelle de sa robe à paniers, la perruque d'un soupirant qui était tout à l'heure à ses genoux, et qu'elle a brusquement quitté, un vrai marquis de Favart.

Le souvenir de Mme Favart est inséparable de son mari, et tendrement célèbre.

Pauvre petite Pardine! Il n'est pas dans toutes ces menues figures ou figurines de pâte tendre, que le XVIIIe siècle a animées de son sourire et de sa galanterie, d'évocation plus touchante, plus radieuse, plus séduisante que la gentille Mme Favart. Au demeurant, cette femme fut charmante par les qualités du cœur et de l'esprit; elle écrivait, conseillée par le très fidèle ami, l'abbé de Voisenon, et au théâtre, elle servit la cause de la vérité dans le costume, en paraissant sous le véritable accoutrement d'une paysanne, en cheveux plats, sans poudre, en habit de laine et en sabots. La littérature dramatique lui doit son plus gracieux salut.

La veine poétique et musicale n'était pas tarie dans la famille après les œuvres de M. et de Mme Favart: leur fils, Justin Favart, écrivit des comédies comme *le Diable Boiteux* et *le Déménagement d'Arlequin, marchand de tableaux*, et le petit-fils, Charles, qui fut secrétaire de M. de Polignac, peignit, grava et fit jouer des comédies encore et toujours,

dans lesquelles il s'abritait sous l'égide du grand-père, dont il racontait, en 1808, *la Jeunesse de Favart*, en vaudeville.

Voilà quelles furent les curieuses origines de l'opéra-comique, qui les oublie aujourd'hui, et qui se préoccupe beaucoup plus d'être opéra que comique. Il peut faire sonner fièrement ses quartiers de roture.



Nous n'en avons pas terminé avec le théâtre, car il se jouait des pièces intéressantes ailleurs que sur les scènes des entrepreneurs : je veux dire les théâtres de société en général, et en particulier les théâtres de couvents et de collèges.



Le XVIII[e] siècle vit le triomphe des théâtres de société, qui auparavant furent surtout théâtres de cour, avec un caractère officiel et un pompeux apparat. On ne songeait pas à se divertir loin du roi. Après Louis XIV, le goût public pour les réunions mondaines, les réceptions, les divertissements mixtes, la galanterie, mirent ce genre dans la plus folle vogue. C'était bien l'occupation qui convenait à cette société frivole et oisive, et elle devint la plus importante affaire de la vie. Les acteurs en renom se firent de gros gages en donnant des leçons. Les femmes raffolèrent de cet amusement qui leur permettait de se farder, de se prodiguer les ivresses du succès, le triomphe de la beauté, le mensonge des décors, l'excitation de l'exhibition, les gaietés des répétitions, la multiplicité des essayages, la variété des toilettes, le charme de la séduction. Ce fut une fureur. L'instruction de la jeunesse fut orientée vers ce côté, au détriment des autres connaissances.

Cette mode introduite dans tous les ordres de l'État, faisait de ce talent une partie essentielle dans l'éducation de nos petits maîtres et de nos agréables ; il n'était pas de noble fille, pas de femme de cour ou de haute finance, qui ne rencontrât dans la rue la Lisette ou la Célimène d'une troupe rivale. On entendait souvent les hommes les plus qualifiés, s'aborder par leur nom de théâtre le plus habituel : M. le

duc était Crispin; M. le marquis, Dorante; tel grave magistrat, Damis: tel mousquetaire, Purgon ou Sganarelle.

Ouvrez les *Mémoires Secrets* vers 1770:

« La fureur incroyable de jouer la comédie gagne journellement, et, malgré le ridicule dont l'immortel auteur de la *Métromanie* a couvert tous les histrions bourgeois, il n'est pas de procureur qui, dans sa bastide, ne veuille avoir des tréteaux et une troupe. »

Ce fut le plus délicat plaisir d'acquérir les manières des artistes, la grâce dans le maintien, le penché de la révérence, l'arrondi des bras, la science des fards, des mouches et des poudres. Le théâtre alors, dit Taine, prépare l'homme au monde, comme le monde prépare l'homme au théâtre ; dans l'un et dans l'autre, on est en spectacle, on compose son attitude et son ton de voix, on joue un rôle ; la scène et le salon sont de plain-pied.

A la Folie-Titon, au Temple, chez le baron d'Esclapon, chez M. de Morville, chez Mme de Rochefort, chez la comtesse d'Amblimont, sur les deux théâtres du comte d'Artois, chez M. de La Popelinière, chez Mme de Meulan, chez le baron de Thiers, chez M. de Magnanville, chez la marquise de Mauconseil, dans son château de Bagatelle, chez le marquis de Paulmy d'Argenson, chez M. de Maurepas où M. de Miromesnil excella dans les rôles d'ivrognes ; chez la comtesse de Provence, à Passy ; chez la duchesse de Villeroy ; chez Mlles de Castellane, chez le duc de Penthièvre, partout enfin où il y eut un château et des réunions mondaines, on dressa des tréteaux, des coulisses, et on donna le spectacle.

Dès Louis XV on jouait la comédie partout, à tous les étages de la société, dans tous les manoirs, dans tous les hôtels, chez les grandes dames, chez les magistrats, chez les demi-mondaines, sur une scène provisoire, et le plus souvent sur le théâtre permanent de la maison. Car chaque immeuble comportait un théâtre, devenu aussi nécessaire qu'un salon. Et c'est ainsi chez la duchesse de Bourgogne, chez le duc de Noailles, à Saint-Germain, chez le duc d'Ayen, dont la fille, la comtesse de Tessé, jouait dans un drame de Lessing, traduit par Trudaine; à Chilly,

chez la duchesse de Mazarin, qui offre à Mesdames la représentation de la pièce interdite de Collé, *la Partie de chasse de Henri IV*, chez M. de Montgeron, intendant du Berry, où l'on va applaudir *Pâris et Hélène*, tragédie mise en musique ; à Clichy, chez le duc de Grammont, où jouent les demoiselles Fauconnier, et où Durosoy fit un rôle dans sa tragédie *le Siège de Calais*, qu'il voulut opposer au triomphe bruyant du *Siège de Calais* de Du Belloy ; à Puteaux, où l'on entendait les œuvres du comte de Senectere, de Roy, de Laujon, sur la musique de Le Vasseur, de Leclerc, de Martin ; chez la duchesse de Bourbon, à Chantilly, où Laujon organisa en 1777, sa jolie *Fête villageoise donnée en un hameau*, avec ses divers tableaux si pittoresques : le Rocher et la petite Rivière, le Port aux gondoles, le Cabaret, le Moulin, le Salon, le Cabinet de lecture.

Mercier y a été et en rapporte cette bonne note :

« J'ai vu jouer la comédie à Chantilly, par le prince de Condé et par Mme la duchesse de Bourbon. Je leur ai trouvé une aisance, un goût, un naturel qui m'ont fait grand plaisir. Vraiment ils auraient pu être comédiens, s'ils ne fussent pas nés princes. »

Mme de Pompadour organisa, en 1747, dans la galerie de Versailles avec MM. de Nivernais, de Duras et de Richelieu, le fameux Théâtre des Petits Cabinets où elle parut à son avantage, avec trop de succès. La troupe était de grande noblesse et sévèrement réglementée ; la machinerie fort belle, les décors dignes d'un grand théâtre ; sept tailleurs costumiers, deux cents habits d'hommes, cent cinquante trois habits de femmes, donnent une idée de l'importance de cette institution, qui fit maugréer.

Moufle d'Angerville se fait l'écho des protestations dans sa *Vie privée de Louis XV* :

« Mme de Pompadour jouait très bien la comédie. Il y avait fréquemment des spectacles aux petits appartements pour amuser le roi. C'est à elle qu'on doit le goût scénique qui s'est emparé généralement de toute la France, des princes, des grands, des bourgeois, qui a pénétré jusque dans les couvents, et qui, empoisonnant les mœurs de l'enfance par cette foule d'élèves dont ont besoin tant de spectacles, a porté la corruption à son comble. »

On lisait dans l'*Ecole de l'homme ou parallèle des portraits du siècle et des tableaux de l'Ecriture Sainte:* « Lindor trop gêné dans sa grandeur pour prendre une fille de coulisses se satisfait en prince de son rang: sa maîtresse devient danseuse. Le dernier des Gygès n'est pas mort en Lydie. »

Lindor fut blessé de tant d'échos. Il supprima le théâtre des Petits Cabinets en 1750, d'autant plus aisément que la Pompadour venait de faire bâtir Bellevue, où elle eut son théâtre à elle et chez elle, de 1751 à 1753.

La petite-fille du Grand Condé, la duchesse du Maine, petite femme trépidante, nerveuse, remuante, frivole, occupa ses insomnies en instituant les fameuses fêtes dramatiques des Grandes Nuits de Sceaux. Le régisseur de ces spectacles fut M. de Malézieux, qui en organisa aussi à Châtenay, et introduisit à Sceaux les séances de marionnettes. Voltaire et Mme du Châtelet firent partie de la troupe du Maine. L'auteur de *Catalina* y vint jouer en 1750 sa tragédie, que la Comédie-Française avait ajournée.

« Il fait, disait La Chaussée, comme les pâtissiers qui mangent leurs pâtés, quand ils ne peuvent les vendre. »

Un des plus fameux amateurs fut le duc d'Orléans, petit-fils du Régent, gros homme sensible et naïf qui jouait la comédie avec « facilité et rondeur », dit Mercier. Il eut plusieurs théâtres : un au faubourg Saint-Martin, un autre rue Cadet, un autre à Bagnolet, et sa maîtresse, Marquise, y triompha. C'est là que fut produite d'abord la pièce interdite de Collé, *la Partie de chasse de Henri IV*. Marquise cessa de plaire : elle fit place à Mme de Montesson, la tante de Mme de Genlis : ce fut l'étoile du nouveau théâtre que le duc fit bâtir à Villers-Cotterets. Elle eut elle-même une scène dans son hôtel de la rue d'Antin. Mme de Montesson tenait les rôles d'amoureuses et de bergères, mais de bergères trop bien nourries. Elle était très forte, et son embonpoint gênait un peu son jeu et ses grâces. Le prince en badinait:

« Vous voyez que l'air de la campagne est excellent pour ma bergère. »

Quand se déclara la rivalité entre le théâtre de la Chaussée

d'Antin et celui de Trianon, dans la petite guerre d'épigrammes qui amusa Paris de ses fusées, les charmes opulents de la Montesson furent souvent visés. Le comte Adhémar l'appelait l'*in-folio Philis*.

Et Philis se vengeait comme elle le pouvait, en se rappelant que, dans le *Devin du village*, le comte d'Adhémar portait un habit de berger qui le faisait ressembler à un laquais. Et elle l'appelait *Tircis-Laflèche*.

Le théâtre Montesson fut le premier de Paris par son éclat, la noblesse et le mérite de ses interprètes, de 1770 à 1780.

La grosse dame jouait des rôles, écrivait des pièces. Un soir, elle fut sifflée, sans qu'on pût voir par quelle loge. Mais le lendemain, les laquais ramassèrent dans la salle un sifflet à soufflet, qu'il suffisait de presser avec le pied. Le duc le fit accrocher avec une faveur de soie dans le salon de la marquise, et chaque fois que celle-ci se laissait aller en paroles à trop de confiance ou de vanité, il appuyait sur l'instrument, dont le sifflement rappelait aussitôt la perfidie des amis, et la fausseté des applaudissements de parade.

Le comte de Clermont aussi eut un illustre théâtre à Berny, et un encore rue de la Roquette.

Je vous ai raconté en son lieu, la passion de Voltaire pour le théâtre, et quel régisseur judicieux, quel acteur passionné, quel redoutable metteur en scène il fut, soit rue Traversière, soit à Lausanne, ou à Tournay, ou à Ferney, ou à Châtelaine. Sa nièce Mme Denis, Lekain, Clairon, furent ses partenaires.

C'était un diable enragé; il galvanisait les acteurs, et les répétitions avec lui étaient d'une vie intense et bruyante. Il surveillait, contrôlait, conseillait, rectifiait, apercevait tout à la fois. Un jour, raconte Lekain, nous répétions chez lui, rue Traversière, la tragédie de *Mahomet*; je jouais *Séide*. Une jeune demoiselle, fille d'un procureur au parlement de Paris (Mlle Baton), jouait le rôle de Palmire. Elle n'avait tout au plus que quinze ans ; elle était très intéressante ; elle était aussi fort éloignée d'exhaler les imprécations qu'elle vomit contre Mahomet, avec la force et l'énergie que la situation de son rôle exigeait.

M. de Voltaire, pour lui montrer combien elle était éloignée du sens de ce rôle, lui dit avec douceur:

« Mademoiselle, figurez-vous que Mahomet est un imposteur, un fourbe, un scélérat qui a fait poignarder votre père, qui vient d'empoisonner votre frère, et qui, pour couronner ses bonnes œuvres, veut absolument coucher avec vous. Si tout ce petit manège vous fait un certain plaisir, vous avez raison de le ménager comme vous faites : mais si cela vous répugne à un certain point, voilà comment il faut vous y prendre. » Alors M. de Voltaire, joignant l'exemple au précepte, répète lui-même cette imprécation et parvient à faire de cette demoiselle une actrice intelligente et très agréable.

Gibbon a noté ses souvenirs de Voltaire acteur:

« Le plus grand agrément que je tirai du séjour de Voltaire à Lausanne fut la circonstance rare d'entendre un grand poète déclamer sur le théâtre ses propres ouvrages. Il avait formé une société d'hommes et de femmes, parmi lesquels il y en avait qui n'étaient pas dépourvus de talent. Un théâtre décent fut arrangé à *Mon-Repos*, maison de campagne à l'extrémité d'un faubourg; les habillements et les décorations faits aux dépens des acteurs, les répétitions soignées par l'auteur avec l'attention et le zèle de l'amour paternel. Deux hivers consécutifs, ses tragédies de *Zaïre*, d'*Alzire* et de *Zulime* et sa comédie sentimentale de l'*Enfant Prodigue* furent représentées sur le théâtre de *Mon-Repos*. Voltaire jouait les rôles convenables à son âge, de Lusignan, Alvarès, Benassar, Euphémon.

Sa déclamation était modelée d'après la pompe et la cadence de l'ancien théâtre, et respirait plus l'enthousiasme de la poésie qu'elle n'exprimait les sentiments de la nature.

L'Anglais John Moore, quand il passa à Ferney en 1776, à la fin de la vie de Voltaire, consigna dans son livre *A View of Society* ce court historique:

« Voltaire avait ci-devant un petit théâtre dans son château, où les gens de sa société jouaient des pièces de théâtre; lui-même se chargeait ordinairement d'un des principaux rôles; mais, suivant ce qu'on m'en a dit, ce n'était pas là son talent, la nature l'ayant doué de la faculté de peindre les sentiments des héros et non de celle de les exprimer.

M. Cramer de Genève était ordinairement acteur dans ces occasions. Je l'ai souvent vu jouer sur un théâtre de société de cette ville avec un succès mérité. Peu de ceux qui ont fait leur unique étude du théâtre, et qui paraissent tous les jours en public auraient été capables de jouer avec autant d'énergie et de vérité que lui. La

célèbre Clairon même n'a pas dédaigné de monter sur le théâtre de Voltaire, et d'y déployer à la fois le génie de cet auteur et ses talents d'actrice. »

Et Gui de Chabanon lui rendit cet hommage en 1767 :

« La première qualité du comédien, Voltaire l'avait; il sentait vivement: aussi faisait-il beaucoup d'effet. Il pensait qu'un grand volume de voix et des inflexions fortes sont nécessaires pour émouvoir la multitude, pour ébranler cette masse inactive du public. Il n'a point exercé d'acteur tragique à qui il n'ait dit en plus d'un endroit: « Criez, criez! — Point de grands effets sans cela. »

Il nous donne de Ferney ces détails utiles :

Rien de si solennel que nos représentations. On y accourait de Genève, de la Suisse et de la Savoie. Tous les lieux circonvoisins étaient garnis de régiments français dont les officiers affluaient à notre théâtre. Nos habits étaient propres, magnifiques, conformes aux costumes des pièces que nous représentions. La salle était jolie, le théâtre susceptible de changements, et digne de rendre la pompe du spectacle et des prodiges de Sémiramis. Un jour, des grenadiers du régiment de Conti avaient servi de gardes à la représentation. Voltaire ordonna qu'on les fît souper à l'office, et qu'on leur donnât le salaire qu'ils demanderaient. L'un d'eux répondit : « C'est là notre payement. » Voltaire entendit cette réponse; il fut dans le ravissement. « O mes braves grenadiers, s'écria-t-il avec transport, ô mes braves grenadiers. » Il leur dit de venir manger au château tant qu'ils voudraient.....

Chaque jour de représentation était au château jour de fête. Il restait soixante et quatre-vingts personnes à souper, et l'on dansait toute la nuit. Volaire ne faisait que paraître quelques moments au repas ou à la danse, et l'on se peint aisément l'effet que sa présence y produisait. Après avoir payé ce tribut à l'empressement de ceux qui le désiraient, il se retirait chez lui et travaillait ou s'endormait au son des violons, car sa chambre à coucher était voisine de l'antichambre où les domestiques dansaient. Ce bruit ne l'incommodait point, et il aimait à voir régner l'allégresse dans sa maison. »

Il se déplaçait; il alla jouer à Sceaux chez la duchesse du Maine. Ce fut un fervent amateur.

Florian, chez le duc de Penthièvre, organisa des arlequinades intéressantes, nous l'avons vu.

Marie-Antoinette a laissé un souvenir aimable dans l'histoire des théâtres de société.

A Versailles, n'étant encore que la femme du Dauphin, elle

s'ennuya d'abord. Elle se lia avec ses belles-sœurs, la comtesse de Provence et la comtesse d'Artois.

Les trois jeunes femmes ne se quittaient plus, faisaient servir leurs repas à la même table, bâillaient ensemble; de là à jouer la comédie il n'y avait que l'épaisseur d'un rideau. On chargea Campan de l'installer.

Le Dauphin fit, à lui seul, le public, mais il fallait jouer en catimini, avec un matériel volant qu'on pliait et cachait à la moindre alarme.

On riait, on s'amusait des costumes et des déguisements, du secret dans lequel on devait rester; car il ne fallait pas que le roi sût rien. Le théâtre pouvait tout entier disparaître à la moindre alerte dans une armoire; mais un jour M. Campan, qui jouait Crispin, fut aperçu dans un corridor par un valet, qui fut épouvanté et hurla. La troupe prit peur, et les amusements cessèrent. C'était dans l'hiver de 1773.

En mai 1774, Louis XV mourut. La dauphine fut reine. Elle hésita à reprendre un divertissement qui l'attirait. Elle commença par faire jouer des comédies ; une actrice sans emploi fut chargée de l'organisation de ces spectacles, pour lesquels fut construit en 1775, le théâtre des Réservoirs.

La Reine remonta sur les planches d'abord à Choisy, où on donnait deux représentations par jour, du classique à quatre heures, et des folies à minuit. A Trianon, ce fut un théâtre complet. La salle, blanc et or, fut décorée de colonnes ioniennes, d'amours à lyres, de nuages ouatés.

Le public, d'abord constitué par le roi seul, devint plus nombreux ; il y eut quarante places, puis cent ; les officiers des gardes du corps, les écuyers, des grands, des dames, furent admis.

Les représentations à Trianon durèrent de 1780 à 1785. Le dernier rôle de la reine y fut Rosine, du *Barbier de Séville*. Ce fut la soirée la plus éclatante, celle du mois d'août 1785. On vit une reine, des princes du sang, des grands seigneurs, jouer la pièce incendiaire et révolutionnaire de Beaumarchais, et l'auteur fut invité.

Figaro allait bien mal payer tant d'amabilité.

De la noblesse, ce goût passa dans la magistrature, comme

chez la présidente Lejay, chez le président Hénault, chez l'avocat Legouvé ; dans la bourgeoisie, dans le demi-monde : les jolies demoiselles Verrières produisaient chez elles devant des salles brillantes les œuvres de leurs amis Colardeau et La Harpe; la Guimard avait à Paris, à la Chaussée d'Antin, et à Pantin, des théâtres célèbres et recherchés. Elle jouait elle-même, elle avait la voix rauque, mais beaucoup de grâce. Ses camarades de l'Opéra et de la Comédie-Française la secondaient. Elle fut divine dans le joli personnage de Victorine du *Philosophe sans le savoir*.

Elle était plutôt laide, noiraude, grêlée ; mais elle était endiablée et séduisante, intelligente et vibrante. Joseph II l'ayant entendue disait :

« Il est étonnant qu'on puisse tirer un si grand parti d'un asthme. »

On fréquentait fort aussi chez Mlle Contat, chez Mme de Meaux, fille du comédien Dufresne et de l'actrice Mlle Seine, chez Mlle Dangeville, chez le danseur d'Auberval, chez les filles galantes ; car la fureur du théâtre avait gagné toutes les classes de la société. Les acteurs se plaignirent du dommage que leur causait la concurrence des gens du monde.

Sous la Révolution, les émigrés menèrent une existence souvent précaire ; mais ils n'avaient pas renoncé à la plus chère de leurs habitudes parisiennes, et ils jouaient la comédie en exil.

Les comédies pour salons furent une part importante de la littérature dramatique au XVIIIe siècle. Elles n'ont pas assez de valeur pour avoir survécu en grand nombre. Celles qui furent les meilleures appartiennent à l'histoire du théâtre en général, et je vous les ai nommées déjà en vous présentant leurs auteurs, comme Carmontelle, Collé, ou Florian. Les autres furent des improvisations rapides, dont les actualités et les allusions n'ont plus ni sens ni sel.

Collé, Laujon, Carmontelle, Mme de Genlis, de Moissy, se consacrèrent exclusivement au théâtre privé. Les talents de leurs interprètes ne les satisfaisaient pas toujours. Ceux-ci manquaient le plus souvent de mémoire. Le plus remarqua-

ble paraît avoir été un avocat, Coquely de Chaussepierre, « un des meilleurs comédiens que j'ai connus, affirme Collé. Il a un masque excellent, une intelligence supérieure, un comique et un naturel que je n'ai vus qu'à lui. Je ne crains point de dire qu'il est au-dessus de Préville ». Certains avaient de l'esprit.

Chez Mme d'Epinay, à la Chevrette, un soir, Bacquencourt, dans une tragédie s'arrêta court :

« Mais, Seigneur, si Louis.......

Il répétait éperdument cet hémistiche en attendant le secours tardif du souffleur. Son partenaire, La Lire, riposta :

— Eh bien, Seigneur, six louis font 140 livres. »

On rit, et l'incident passa.

Quant aux auteurs, c'était une profession — et une profession lucrative — d'écrire pour les théâtres d'amateurs. On y gagnait le logement, la nourriture, une pension, des égards, tout comme pour les dédicaces. On devenait l'ami de la maison, parfois l'amant de la dame, comme La Harpe et Colardeau, souvent l'associé du mari dans ses fermes et ses revenus. Il faut lire avec quel souci pratique et commercial, Collé combine son affaire, à l'affût des théâtres privés qui s'ouvrent dans les grandes maisons, prêt à s'y immiscer, (car il y a toujours gros à gagner), et à disputer la place à son concurrent perpétuel Laujon. C'est la lutte pour la vie, une entreprise, une affaire, un rapport.

Collé a consigné, dans son *Journal*, ses espoirs, ses rancœurs, ses joies, son mépris pour ces seigneurs dont il est l'amuseur, l'homme obligé, et au milieu desquels il vient « s'encanailler ».

Le besoin docile des auteurs, le goût persistant des amateurs, la fidélité du public, expliquent la vogue persévérante d'un genre qui a changé de caractère, qui s'est embourgeoisé et répandu, mais qui est loin d'avoir disparu ou diminué de nos jours.

* * *

Déjà du temps d'Abailard, les collèges donnaient des représentations latines. Les drames d'Hilarius étaient fort goûtés.

Au moyen âge, à la Saint-Nicolas, on jouait des *Miracles Notre-Dame* au collège. Le *Miracle Saint Nicolas* de Jean Bodel (XIIIe siècle) a vraisemblablement été joué par des écoliers.

Dès le XVe siècle, on représenta des pièces en français, et elles étaient en général frondeuses, satiriques, insolentes. Il fallut un édit en 1462 pour y interdire « tout jeu qui touche l'état des princes et des seigneurs ». Les Universitaires riaient sous cape de ces hardiesses. Ravisius Textor, professeur de rhétorique au collège de Navarre, puis recteur de l'Université de Paris, faisait jouer des comédies satiriques d'une grande virulence. François Ier dut châtier les écoliers qui avaient raillé sa sœur, Marguerite de Navarre, sous les traits d'une furie incendiant le royaume. L'auteur, Noël Béda, docteur en Sorbonne, fut enfermé au mont Saint-Michel.

La répression rendit cet art plus littéraire. Les premières tragédies imitées de l'antiquité furent d'abord jouées dans des collèges : la *Cléopâtre* de Jodelle, en 1552, au collège de Boncour, la *Mort de César*, de Grevin, en 1560, au collège de Beauvais.

Au XVIIe siècle, c'était un événement parisien qu'une représentation au collège. Le roi y venait. La foule s'y pressait, les plus hautes notabilités de la société tenaient à honneur d'y être.

On invitait la critique et la presse ; les places se payaient cher. Quel bizarre aspect d'un des côtés de la vie studieuse d'antan! Les régents se faisant régisseurs et les élèves partageant avec les artistes des théâtres, la récolte des louanges, dans les feuilletons dramatiques !

Le collège des Jésuites avait son service de billets de faveur ; il faisait commerce des autres, et les Jansénistes ne manquaient pas de dauber sur eux à ce propos. Il y a une vieille estampe de 1750 où l'on voit deux jésuites à genoux, vis-à-vis d'un théâtre ; l'un disait : *Ad majorem Dei gloriam*, et l'autre : *Ad utilitatem quoque nostram*, par une allusion aux recettes des représentations. Les *Nouvelles ecclésiastiques*, journal rédigé par les Jansénistes, sont remplies de railleries en ce genre. Les Jésuites se vengèrent, et l'on vit, dans un

de leurs ballets, Jansenius emprisonné par la Grâce Suffisante !

Le plus beau théâtre jésuite fut celui du collège de Clermont, aujourd'hui le lycée Louis-le-Grand. Il était installé dans la cour d'honneur qui existe encore aujourd'hui, — cette cour où l'on montre aux nouveaux, dans une des tours carrées, la chambre de Robespierre et la cellule de Gresset.

La scène était adossée à la classe de rhétorique, et s'avançait jusqu'au milieu de la cour. Les spectateurs occupaient trois amphithéâtres qui étaient installés au devant, et toutes les fenêtres d'où l'on pouvait voir quelque chose. On payait sa place. Les dames étaient admises.

Tous les collèges de province donnaient aussi de ces représentations. L'importance de ces divertissements était telle, que d'Aubignac prend, pour le former, le futur poète dramatique, dès le collège, où il a dû gagner par les représentations théâtrales qui s'y donnent, le goût de son art, « l'estime du théâtre qui lui reste après avoir achevé le cours de ses premières études le portant aussitôt à la Comédie. »

C'était un beau spectacle que celui du défilé à son entrée : le corps universitaire tout couvert d'hermine, M. le recteur suivi des quatre Facultés, M. le premier président,

Aussi, monsieur le gouverneur,
Dont l'âme généreuse et franche
Plus que sa barbe encore est blanche.
Pour des abbés venus exprès,
Tant effectifs qu'*ad honores*,
Tant maigrets que gens à bedaines
On en compta quatre douzaines.
Pour ces autres petits messieurs
Qu'on appelle des gens de ville,
Ils étaient environ trois mille,
Y compris cent jeunes museaux
Qui faisaient fort les damoiseaux,
Et plus de quarante femelles,
Dont vingt seulement étaient belles.

Le répertoire des Jésuites est très riche. Il y a une contradiction étrange entre la haine du clergé contre les comédiens et sa passion pour la comédie. Il excommunie les uns, il pratique l'autre.

On donnait des représentations même dans les couvents de femmes. Dans *Orithye*, jouée par les sœurs de Saint-François, une sœur travestie fait le rôle d'Hercule.

Parmi les pièces du répertoire collégiaque, il y en a de toutes formes, tragédies, comédies, des grecques, des latines, des françaises, les inepties du P. Le Jay et la *Mort de César*, de Voltaire.

On peut abandonner à la poussière des rayons, les grecques et les latines, pastiches laborieux, traductions d'œuvres connues et démarquées. Voici *Polyeucte* dans l'*Agapitus* du P. Porée. Voici *Le Joueur* dans le *Philedonus*. Voici Valère et son valet Hector dans Paezophilus, conversant avec son esclave Parmeno, qui répond, quand on lui demande l'heure : *Manuale horologium inspice !*

Quelques pères Jésuites se sont fait au XVIIIe siècle une façon de réputation dramatique par les œuvres qu'ils écrivirent pour leurs éphèbes, et l'on n'a pas tout à fait oublié les noms des pères Porée, Le Jay, Tournemine, Thouzier, du Cerceau.

Mais, bien que le P. Tournemine ait écrit en tête de *Sylla* du P. La Rue, qu'il recopiait, une *tragédie digne de Corneille*, nous n'avons plus cette indulgente bienveillance. En vain voudrait-on feuilleter ce répertoire spécial, ni *Annibal*, ni *Hermenigilde*, ni *l'Empereur Maurice*, ni *Regulus*, ni *Sennacherib*, ni *Jonathas Macchabée*, ni *Isaac*, ni *Telegone*, ni *Philochrysus*, ni cent autres ne donnent l'idée d'un nouveau *Cinna*.

Les pièces françaises sont plus abordables. Tous les genres y sont, y compris le genre ennuyeux. C'est déjà la famille de ces drames qui égayaient Musset :

> Où l'intrigue enlacée et roulée en feston
> Tourne comme un rébus autour d'un mirliton.

Des vers de mirlitons, en voici à la douzaine :

> Par mille maux,
> Mille travaux,
> Dans la paix, dans la guerre,
> Sur la mer, sur la terre,
> On cherche le repos.
> Pour le trouver l'effort est inutile,
> On perd ses pas,
> Quand on le cherche on ne le trouve pas

Dans *Joseph vendu*, Ruben endormi récite quarante-deux vers qui ne le réveillent pas, au risque, l'imprudent! d'endormir tout le monde avec lui.

Il était des sujets plus classiques, par exemple, la *Défaite du Solécisme*, où l'*Infinitif* terrasse le *Que retranché*. Quels costumes avaient-ils? Qu'est-ce que s'habiller en *Subjonctif* ou se costumer en *Gérondif*? Mais il n'était pas besoin d'aller au collège pour trouver de ces allégories savantes. On n'avait pas encore oublié l'*Amour logicien ou Logique des amants* imaginée, en 1668, par François de Callière, où l'auteur annonce que son but a été « de rendre l'étude de la logique plus agréable », où les catégories d'Aristote s'appellent Beauté, Jeunesse, Galanterie, etc. ; où l'on distingue les *Antécédents*, tels que bals, spectacles, soupirs ; les *Concomitants*, soupirs, plaintes, langueurs; les *Subséquents*, satisfaction ou satiété.

Et qu'était ce jeu mi-mondain et mi-scolastique, sinon un souvenir de la *grammaire* faite cinquante ans auparavant pour Gaston d'Orléans. On avait eu raison de son aversion pour la syntaxe, en imaginant un rudiment par figures coloriées sur vélin: la particule *On* est un régiment; le *Que retranché*, une citadelle ; le *Nom*, une brigade; le capitaine *Volo*, commande les verbes irréguliers.

Passons à la comédie.

Les régents du temps jadis faisaient de la comédie dans des conditions toutes spéciales. D'abord, ce n'était pas leur métier. De ce qu'on a traduit *les Guèpes*, il ne s'ensuit pas qu'on soit en état d'écrire les *Plaideurs*. Et puis, combien de sources d'excellent comique leur étaient fermées! Si l'on serre sous une triple clef les sujets dont la galanterie, l'amour, la jalousie, les infortunes conjugales font les frais, on ne laisse plus guère le choix à qui voudrait choisir. Il en résulte que tout le comique de ces pièces tient en deux ou trois travers amplement exploités, surtout la gourmandise et l'ivrognerie. Ils ne sont pas rares, ces types d'ivrognes et de débauchés, comme le Néophile ou l'Acaste de l'*Ecole des Pères*, petits jeunes gens batailleurs, la terreur du bourgeois, qui vont la veste ouverte et débraillée, qui sont l'effroi des patrons de café, cassent tasses et verres, rossent la patronne et les garçons, dégainent

devant le guet qui accourt, et s'évadent par une porte de derrière,

En laissant leur chapeau sur le champ de bataille.

Toutes les pièces ne sont pas aussi bachiques.

L'une des plus pardonnables est assurément celle du P. Du Cerceau, les *Incommodités de la grandeur ou le Faux duc de Bourgogne*. C'est, à part l'amour de Néméa et la jalousie de Cadour, le livret que MM. d'Ennery et Brésil ont écrit en 1852, pour la musique d'Adam, sous le titre : *Si j'étais Roi*.

L'auteur, le P. du Cerceau est un digne homme. Dans ses œuvres on trouve, outre des vers sur les dégâts causés par un chat ou les stances de la bienheureuse chienne Popette, une épître à l'abbesse de Préaux sur un plancher dont on lui avait fait présent le jour de sa fête. On y entend un chêne qui malmène et humilie les bouquets de fleurs :

Canailles, taisez-vous, leur dit-il en colère;
C'est bien à vous de vous offrir ici!
Votre beauté fragile est courte et passagère;
Un gratecu sur pied vaut mieux, sans vous déplaire,
Que tous autant que vous voici.

Puis, il s'immole galamment à l'abbesse :

Qu'elle me foule aux pieds dans son appartement!

Elle est de lui, la fameuse Épître au duc de Bouillon *Sur la Ravigote :*

Sur cette sauce verte avec de l'échalote
Dont l'acide bénin picote.

Sa petite comédie des *Incommodités de la Grandeur* est assez gaie. Grégoire a été rencontré par des racoleurs. Il a signé son engagement : c'est donc qu'il avait bien bu. Il est tombé ivre mort sur le pavé. On l'y laisse cuver son vin. Le duc de Bourgogne vient à passer. Il voit le dormeur : il lui prend une fantaisie. Qu'on l'emporte tout endormi au palais, qu'on lui mette les plus beaux habits de la garde-robe ducale, et qu'à son réveil, Grégoire soit traité en duc de Bourgogne. On devine la suite. Les courtisans s'amusent des balourdises de

ce nigaud. Il reçoit les ministres, les officiers, son « chambrelan », comme il l'appelle. Un ambassadeur de la Chine vient lui déclarer la guerre ; il le bourre à coups de poings et le met dehors. Le conseil s'assemble. Mais Grégoire commence à avoir faim. Il aperçoit la table du Conseil ; il veut qu'on mette la nappe dessus. On a toutes les peines de lui faire comprendre que :

Ce n'est pas pour dîner que cette table est mise.

Les délibérations lui paraissent bien sèches. Cela manque de rafraîchissements. Pour apaiser son estomac qui chante, on lui donne une fête en musique. Puis commencent les embarras du pouvoir : c'est une invasion bien inopinée des Chinois en Bourgogne ; c'est un astrologue qui prédit au duc toutes sortes d'infortunes, des émeutes, la prison, la corde. Enfin le voilà à table. Mais le médecin de la Cour y est aussi, qui, par intérêt pour la santé ducale, fait enlever tous les plats avant que Sa Grandeur affamée y ait touché.

GRÉGOIRE.

Çà, Çà ! donnons d'abord dessus cette salade !

LE MÉDECIN *la fait enlever.*

Les herbes, monseigneur, causent des crudités.

GRÉGOIRE.

Ces canards que je vois ont assez bonne mine,
Et me feront grand bien, gîtés dans ma poitrine.

Enlevés, les canards ! Mais le ragoût ? Non pas ! Mais les fruits ? Oh ! que non ! C'est un suc flatueux, fluxionnaire ! Le supplice de Tantale continue. Grégoire est dégoûté des grandeurs. Le duc enfin, jugeant l'épreuve suffisante, le fait reporter endormi sur le trottoir où on l'a pris, et où il se réveille Grégoire comme devant. Tout cela se déroule en vers faciles et prosaïques, dans un milieu un peu embourgeoisé; mais l'on riait, et le public ne regrettait pas ses quinze sols. Le succès fut tel que la pièce fut jouée aux Tuileries devant Louis XV enfant.

Pour une comédie passable, que d'insanités ! Dans le *Damoclès* du P. Le Jay, Denys, le tyran, condamne le philosophe,

non au banal supplice de l'épée suspendue, mais à avoir la barbe coupée. On le barbifie sur la scène. Ailleurs le P. Gilles de la Santé fait dire par un fils à son père aveugle :

> O mon père, prenez, prenez l'un de mes yeux !
> Borgne, je verrai moins lorsque vous verrez mieux ;

plate parodie de l'épigramme sur deux beaux enfants, frère et sœur, tous deux borgnes, où l'on dit au garçon : « Aimable enfant, cédez à votre sœur l'œil que vous avez, vous serez aveugle comme l'Amour, elle sera belle comme Vénus ! »

Voulez-vous un autre exemple de ces jeux d'esprit? Je le trouve dans la comédie des *Cousins*, en 1725; c'est une énigme :

> Sans que je sois ni roi ni roc
> Partout où je veux je me plaque :
> Avant que de donner le choc
> Je fais sonner un fouet qui clique.
>
> J'attire avec un petit croc
> De quoi pouvoir garnir ma caque,
> Et quand j'ai bien sucé le broc
> Je m'épouffe et ma place vaque.
>
> J'attaque l'oiseau de saint-Luc (le bœuf);
> Et sans craindre prince ni duc
> De les faire fuir je me pique.
>
> Je ne crains qu'un maudit coup sec.
> Tel, hélas ! qui me fait la nique
> Périt comme moi par le bec.

C'est un cousin, « insecte volatile ». Quel passe-temps pour des régents de collège !

Ces pauvretés faisaient bondir Geoffroy. Le piquant est qu'il avait lui-même autrefois commis une tragédie de collège où on peut cueillir cette perle :

> Toi, ministre sacré, non d'un dieu, mais d'un homme !

Des tragédies, des comédies, c'était bien ; c'était trop peu. Il fallait corser le spectacle par le ragoût de quelque cantate de M. Campra, et surtout d'un ballet. Le ballet est la grande attraction. Il est souvent splendide.

Le Père Ménestrier a composé un traité des ballets, et c'était

Dupré, de l'Opéra, « le dieu de la danse », qui venait lui-même régler les pas des collégiens.

On demeure confondu quand on songe aux frais et aux embarras d'installation qu'il fallait à ces théâtres éphémères, décors multiples, costumes, machines. Ici, c'est la Vérité qui sort de son puits ; Loret l'a vue :

Et vrai comme rimeur je suis
La Vérité sortant du puits
Par ses pas et ses pirouettes
Ravit et prudes et coquettes.

Là, c'est le char de la Folie entraînant toutes les nations, tandis que les nuages s'entr'ouvrent, et que Minerve s'élance des cieux pour mettre en fuite la Folie et ses pâles adorateurs. Ailleurs Ulysse offre aux dieux un sacrifice qui est une restauration archéologique et minutieuse du rite antique. Le reporter du *Mercure* fait un compte rendu enthousiaste de la mise en scène : « Le spectacle de ce sacrifice a fait plaisir, et nous remarquerons à ce sujet qu'il serait à souhaiter que nos tragédies françaises employassent plus souvent ce moyen des grands spectacles pour faire des impressions vives et durables. Le Théâtre-Français est trop timide ou trop réservé en ce genre. » Cette comparaison n'est pas un mince éloge.

Le P. Menestrier avait su justifier ces goûts chorégraphiques au collège. Quand Virgile dans l'*Enéide* décrit le bonheur des Champs-Elysées, ne nous dit-il pas :

Pars plaudunt choreas ?

Et qu'est-ce à dire, sinon qu'Achille, Anchise et tous les bienheureux, pour passer le temps, organisaient des ballets ? Comment récuser de pareils précédents ? Elèves et régents pouvaient danser la conscience tranquille.

Ce n'était pas une mince affaire que d'inventer, combiner, monter ces ballets avec leurs entrées, parties et subdivisions qui les font ressembler à quelque démonstration algébrique.

Ce ballet s'appelait « ballet d'attache », parce qu'il était comme l'expansion, le prolongement, l'épanouissement de la tragédie représentée.

Comme il devait servir d'intermède dans la tragédie, il se divisait naturellement en quatre parties, dont chacune s'intercalait dans un entr'acte.

L'art consistait à trouver pour chaque sujet les quatre divisions les plus naturelles. Chacune des parties comportait alors quatre ou cinq entrées et subdivisions.

Ballet des Arts : Les Arts nécessaires, les Arts utiles, les Arts agréables, les Arts pour l'art.

Ballet du Temps : La Nature du Temps, les Changements du Temps, les Ennemis du Temps, les Victoires du Temps.

Ainsi pour tous : Ballet du Destin, de la Curiosité, de la Vérité, de l'Illusion, de l'Idolâtrie. Voici le libretto de l'un d'eux, non l'un des moins bizarres. Je n'en donne que la carcasse, car il est fort prolixe :

LES NOUVELLES

Ballet

DU PÈRE LEJAY

1703

PARTIE I. — *La Source des nouvelles.*

1° Les Armes : Mars et Janus ;
2° Les Lettres : Cadmus invente l'alphabet ;
3° La Vie civile : Les dieux artisans ;
4° Le Commerce : Les dieux voyageurs.

PARTIE II. — *Les Auteurs des nouvelles.*

1° Les hommes politiques ;
2° Les curieux ;
3° Les gazetiers métamorphosés en grenouilles.

PARTIE III. — *Les Impressions que font les nouvelles*

1° La Surprise : Ballet de la boîte de Pandore ;
2° La Douleur : Achille aprend la mort de Patrocle ;
3° La Joie : Les Romains apprennent la ruine de Carthage

PARTIE IV. — *Le Sort des nouvelles.*

1° On croit les fausses nouvelles : exemple du cheval de Troie ;
2° On ne croit pas les vraies : Cassandre ;
3° On les croit quand il n'est plus temps : Prise de Troie

Ballet général.

Mercure annonce la paix générale à l'Europe.
Ballet des Nations en liesse.

Voilà un spécimen de ces récréations scolaires par accolades,

Le *Ballet de l'Ambition* est envisagé, dit le programme, sous quatre rapports différents, qui renferment ce qu'il y a d'essentiel en cette passion : 1° ses déguisements; 2° ses attentats; 3° ses succès ; 4° ses désastres. Voilà le sommaire. D'abord la Fortune paraît sur un globe terrestre prodiguant ses faveurs. Le globe s'ouvre. On en voit sortir les quatre parties du monde, qui se prosternent devant l'ambition. Puis c'est le cortège des ambitieux heureux ou malheureux : Mahomet exécute un entrechat, la figure masquée, signe d'hypocrisie ; Antonin Caracalla « feint, dit le livret, d'épouser la fille du roi des Parthes » ; la Politique enseigne aux jeunes gens à prendre deux visages ». Et ce n'est là qu'un extrait de la première entrée de la première partie, et il y a quatre parties avec quatre entrées chacune, pour les ambitieux heureux, Sylla, Alexandre, un tyran de l'Inde qui faisait piler dans un mortier ses prisonniers ; — le rôle des prisonniers pilés devait manquer de charmes ; — sans compter les ambitieux déçus ou criminels, Egisthe, César, Capanée, Bajazet, etc.; jusqu'au ballet final où les Ambitieux louables dansent le quadrille de la Gloire devant le palais de l'Honneur.

Ailleurs, c'est *l'Art militaire*, les racoleurs, les préparatifs, dangers et horreurs de la guerre, l'exercice de la pique et du mousquet.

Dans un ballet du P. Porée, les Plaisirs conduisent l'Amour aveugle vers la Mer infidèle, escortés par Momus, le Carnaval et d'improbables personnages dénommés par le livret : les Songes Agréables. Que de grâces, d'agréments on exigeait de ces grands dégingandés de collégiens ! Faut-il croire à la lettre le témoignage de Loret, qui rentre chez lui ravi d'une de ces princesses mâles :

> Cyané, fort jeune princesse,
> Par son esprit et son adresse
> Bonne grâce et naïveté,
> Charma des cœurs en quantité.

Nous le voulons bien, mais nous continuons de penser avec Rollin que ces travestissements « ne sont pas fort honnêtes. »

Par quel prodige d'inventions didactiques, les Pères rendaient-ils visibles et tangibles ces abstractions aussi froides

que creuses ? Leur ingéniosité ne s'y épargnait pas, même au prix des plus grosses dépenses.

Décors et costumes étaient richement apprêtés. Le *Mercure* décrit la toile de fond qui servit en 1748 : elle était peinte par Franklin et Labbé, sous la direction de l'architecte Blondel ; elle avait cent deux pieds de longueur sur quarante huit de hauteur. La description en est fastueuse : pilastres, balustres, coupole, niches, statues de grands hommes peints en bronze antique, rehaussé d'or, effets saisissants de perspective, rien n'y laisse à désirer. On en fit la gravure.

Les jésuites ne reculaient devant aucune tentative pour assurer l'éclat de leur mise en scène. Ils montraient, par un truc ingénieux, Nabuchodonosor changé en bête fauve ; des chars ailés promenaient les dieux à travers les airs, on voyait le globe terrestre s'ouvrir et des personnages en sortaient pour danser le ballet ; on voyait encore les arbres et les rochers danser aux accents d'Orphée, et des ballets de singes et d'Indiens ou de démons.

Les costumes allégoriques étaient minutieusement réglés. Nous eussions voulu savoir quelle était la tenue des choristes dans le ballet du *Triomphe de l'Infinité*. Nous en connaissons d'autres, que le P. Menestrier a décrits :

« On habille les villes en habit d'amazone de la couleur des émaux de leurs armoiries, et on leur donne pour coiffure une couronne de tours. Quelques-uns sèment leurs vestes des pièces de leurs blasons, comme celle de Paris qui serait couverte de petits vaisseaux ; celle de Lyon, de lions.

« Les vents s'habillent de plumes à cause de leur légèreté ; le soleil de toile d'or avec une chevelure dorée ; la lune, de toile d'argent, et l'un avec un masque d'or à rayons, l'autre d'argent.

« J'ai vu une fois le monde agréablement vêtu. Il avait pour coiffure le mont Olympe, et son habit était fait en table géographique ; il avait écrit sur le sein, à l'endroit du cœur *Gallia*, sur le ventre *Germania*, sur la jambe *Italia*, parce que l'Italie a cette figure sur la carte ; sur le derrière *Terra Australia incognita*, sur un bras *Hispania*. Le sujet de la pièce était le *Monde Malade*. Il était porté par Atlas et Hercule. Apollon et Esculape qui sont les dieux médecins lui tâtaient le pouls ; Bacchus et Cérès lui donnaient sa nourriture ; Mars le devait soigner. »

Et ce dernier, bien imprévu dans ce milieu d'éducateurs et d'élèves :

« L'Amour doit paraître vêtu de couleurs roses, semé de cœurs enflammés, les yeux voilés, l'arc en main, la trousse sur le dos. »

Quand ces petits écoliers ont dansé, ils ont si chaud, ils soufflent tant, et ils sont si rouges, que les dames s'apitoyent et leur envoient des rafraîchissements (1).

Le spectacle n'était pas toujours sur la scène, mais quelquefois dans la salle.

Les mémoires de Collé content une plaisante aventure.

C'était le jour de la grande tragédie des Jésuites.

« Mlle du Luc, sœur du comte du Luc, et nièce de l'ancien archevêque de Paris (M. de Vintimille), leur fit une malice qu'on ne peut pas appeler une malice noire, comme on va le voir, mais une polissonnerie fort puérile et peu convenable à son âge ; elle a au moins trente ans et beaucoup d'esprit, dit-on ; ce n'est point ce trait-ci qui pourra en faire preuve. Elle était placée chez MM. de Nicolaï, ses neveux, dont les fenêtres donnent sur la grande cour au-dessus d'un grand amphithéâtre réservé pour tous les religieux qui veulent venir à ce spectacle. On en voit toujours dans cet endroit deux ou trois cents, tant jacobins, carmes, capucins que théatins, cordeliers, récollets, barnabites.

« Mlle du Luc trouva dans la chambre de ses neveux quelques livres de poudre à poudrer, qu'elle fit voler le plus loin et le mieux qu'elle put sur ces bons Pères. L'air en fut un instant obscurci, et un moment après les saints personnages se trouvèrent tout poudrés à blanc, exposés à la risée et aux huées des écoliers et du reste du public.

« Le Père de la Tour eut grand'peine à apaiser toutes ces orgueilleuses révérences qui se trouvaient insultées et il n'en vint à bout qu'en leur promettant satisfaction, et de faire donner le fouet à l'écolier auteur de cette espièglerie. Mais il ne put leur tenir parole, quand il eut reconnu que c'était Mlle du Luc seule qui avait fait cette niche, qui est demeurée impunie, un Jésuite ne pouvant naturellement mettre la main sur une femme. »

Se représente-t-on ce que devaient être les classes des deux derniers mois de l'année scolaire ? Le régent aux prises avec la tragédie qu'on attend pour la répéter ; les élèves émancipés

(1) Collé, Déc. 1748.

jetant aux quatre coins de l'étude livres et dictionnaires; le collège transformé en foyer de théâtre, et le vestiaire des professeurs en « salle de comité », où l'on discute s'il serait plus dramatique que Syrbophile tuât Eurythanes, ou que Cariathès fût exilé par le roi des Parthes? Il nous semble surprendre à distance des colloques étranges au cours des classes, entre le régent, dont tout le temps a été pris par la scène de son *Jonathas Macchabée*, et l'écolier, qui n'a pas fait son thème, parce qu'il a dû apprendre son rôle de Rhombopoulos, mais qui n'apprendra pas son rôle, si on le force à faire son thème.

Voilà le malheureux régent à la merci de ses interprètes, aux prises avec les pénibles angoisses d'un directeur obligé de ménager son premier rôle.

Les longs corridors sombres du collège s'égayent et prennent de vagues aspects de coulisses. On y sent la poudre de riz, et les pots de fard roulent dans les coins. A la porte du réfectoire, au-dessous du menu de la semaine, est affiché le tableau des amendes avec le nom des *délinquants*: *un tel*, pour n'être pas venu à la répétition ; *un tel* pour avoir fait une tache à son maillot rose de Folie ; *un tel*, pour avoir manqué sa rentrée à la *troisième du second ; un tel* pour avoir dérobé le casque à plumes de Pyrrhus ; *un tel* pour avoir fait un trou avec son coude dans le globe terrestre du ballet ; *un tel* pour s'être fait promener par les corridors sur le char de la Fortune sans permission. Et l'*Avis* final : ce soir, à huit heures, on répète généralement le ballet. En vérité, sommes-nous au collège?

On a renoncé à ces sornettes. Et l'on a bien fait. Le P. Porée, l'un des apôtres de la dramaturgie scolaire, défend sa manie par des arguments de ce genre : « Il faut habituer à jouer un rôle sur la scène des jeunes gens destinés à jouer, plus tard, un rôle dans le monde ». Voilà la condamnation de ces divertissements d'ancien régime ! Ils convenaient merveilleusement à la jeunesse studieuse d'alors, jeunesse dorée, « les fils des héros et des dieux », comme Gresset appelait ses élèves, dont la grande affaire sera de faire figure dans le monde, de mirer leurs talons rouges dans les parquets cirés

de Fontainebleau ou de Bagatelle. Les temps sont changés. L'éducation s'est répandue, démocratisée. Il ne s'agit plus de former des comédiens de cour dont se moquait Saint-Simon. C'est l'honneur de notre époque et de la pédagogie moderne que maintenant, au collège, on ait autre chose à faire que jouer *Philedonus* ou danser le ballet de l'Infinitif.



Les filles aussi eurent leur beau temps ; il fut plus court que pour les garçons. On sait avec quel éclat, quelle pompe, quel faste de décor, quelle noblesse dans les noms des interprètes, furent jouées à Saint-Cyr les tragédies de Racine : *Andromaque, Esther, Athalie.*

C'étaient pour ces tranquilles jeunes filles des joies malsaines, qui amenèrent des complications et des incidents.

Elles ne voulaient plus chanter à la messe pour ne pas gâter leur voix ; elles devenaient mondaines, discoureuses, mutines ; elles refusaient de balayer ; et il y a des lettres de Mme de Maintenon qui sont d'une dureté étonnante, et par lesquelles elle s'appliqua à les faire rentrer dans le devoir. Il y eut même des intrigues. Trois des pensionnaires voulurent empoisonner une de leurs maîtresses qui surveillait de trop près leur correspondance. Mlle de Marcilly eut une aventure avec M. de Villette ; et le scandale se termina par un mariage. Mlle de Saint-Osmane fut punie de sa légèreté et enfermée au couvent où elle dut porter une vocation bien douteuse. Ce sont ces épisodes qui ont fourni à Alexandre Dumas père l'idée première de sa comédie : *Les Demoiselles de Saint-Cyr*. Ils sont racontés tout au long dans un petit vaudeville très gai, aujourd'hui bien oublié, de Deforge, Leuven et Roche, joué au Palais-Royal, en 1835. On y assiste à la répétition d'*Esther* dans le dortoir de Saint-Cyr. Ces demoiselles chantaient, sur l'air de l'*Ecu de six francs*, en parlant de Racine et de Mme de Maintenon :

Du succès il a l'habitude
Pour elle s'il n'avait pas fait
Un chef-d'œuvre, alors il faudrait
Qu'il eût bien de l'ingratitude.

Et on reprenait en chœur sur l'air du *Galop de Gustave :*

Devant la cour
En ce beau jour
Nous jouons une tragédie.
D'être applaudis, ah ! quel bonheur !
Et par la cour ! c'est très flatteur.

Des mousquetaires s'introduisaient sous le déguisement de jardiniers et de coiffeurs, et une mutinerie finale se terminait par plusieurs mariages.

Esther ne disparut jamais du répertoire de Saint-Cyr. Elle fut jouée en 1731, devant la reine Marie Leczinska qui y bâilla ; en 1756, devant et pour les dauphines, qui demandèrent à Racine le fils de tenir le role de surveillant et de directeur qui avait appartenu au père.

La pièce ne fit son apparition au théâtre qu'en 1721

Après les brillantes et mondaines journées d'*Esther* et d'*Athalie*, Mme de Maintenon prit ombrage de tant de succès et les représentations se bornèrent à des entretiens, à des a-propos, des proverbes édifiants, des actes intructifs, des comédies morales, œuvres de dames, de religieuses ou d'élèves. Saint-Cyr représenta encore le *Jonathas* de Duché, et quelques *conversations* écrites par Mme de Maintenon, reproduisant ses entretiens vrais ou supposés avec les demoiselles, et destinées à répandre d'utiles vérités sur l'ordre, le courage, les vertus cardinales, les proverbes les plus utiles : *En forgeant on devient forgeron* ; sur la nécessité pour une fille d'apprendre à tenir sa maison, dans *Les femmes font et défont les maisons*, où deux servantes, Justine et Suzanne, se rencontrent au marché, et font un tableau comparatif des ménages où elles sont en service. Mme du Chateau est une excellente femme d'intérieur ; Mme de Remont est une gaspilleuse ; leurs amies communes, Mme Duvernois, Mme Clairfayt, admirent l'une, plaignent l'autre ; l'économie domestique de l'une est récompensée, le gaspillage de l'autre est puni, et ce sont les deux servantes qui résument la morale de l'affaire.

Et ainsi de même pour la *Droiture*, pour les *Réprimandes*. C'est le théâtre enfantin et moral, sur lequel prendront modèle Mme de Genlis et Berquin.

Ces représentations eurent lieu à huis clos, et dans l'intimité du couvent : on réservait pour les fils, le gala des grandes séances présidées par le roi au collège; les filles ne valaient ni tant d'honneur, ni tant d'embarras, tout étant assez bon pour elles dans l'esprit de nos sévères aïeux.

Elles avaient pourtant des représentations brillantes et de belles toilettes. Malgré cette intimité fermée, écoutez la princesse Massalska raconter ces fameuses journées:

« Nous résolûmes en ce temps de donner un spectacle à Mme de Rochechouart, pour sa fête qui arrivait le 15 août, car elle se nommait Marie. Nous voulions mettre plus de soins que jamais pour que cette fête eût du succès. Nous donnâmes donc *Esther*. Je jouai ce rôle. Mlle de Choiseul fut Mardochée: Mlle de Châtillon, Assuérus, et Mlle de Chauvignie, Aman. On nous dessina nos costumes d'après ceux de la Comédie-Française. J'avais un habit blanc et argent, dont la jupe était tout agrafée en diamants du haut en bas, car j'en avais pour plus de cent mille écus, ayant tous ceux de Mmes de Mortemart, de Grammont et de Mme la duchesse de Choiseul. Ce fut la vicomtesse de Laval qui m'habilla. J'avais un manteau de velours bleu pâle et une couronne d'or. Toutes les pensionnaires des chœurs avaient des robes de mousseline blanches et des voiles. »

C'était La Harpe, fort goûté alors, qui avait composé les vers du prologue.

Il y avait d'autres réjouissances.

A ces fêtes du couvent, d'anciennes pensionnaires, demeurées en relations de lettres avec leurs amies, étaient admises. Ces anciennes, par permission de l'archevêque, rentraient pour un jour, en l'honneur de la fête de la supérieure.

Tout est en mouvement; les élèves ont mis l'uniforme des grands galas, la salle commune est ornée de fleurs, le réfectoire sent bon les friandises. Sur une scène, on joue une petite pièce de théâtre avec chœurs de jeunes filles, puis on danse, on rit, on cause : ces fillettes s'enivrent de gaieté, de liberté, de changement d'habitudes.

« Le docteur ! le docteur. »

C'est l'heure du médecin qui vient pour visiter ses petites

malades à l'infirmerie. Les plus osées vont le chercher, l'invitent à la partie et voilà cet homme noir mêlé à la fête virginale, entraîné sous un cloître décoré de guirlandes de verdure, où est établie une sorte de foire; là de jeunes professes vendent des chansons, distribuent des gâteaux, tirent une loterie, disent la bonne aventure ; à côté, c'est un chaste concert avec clavecin et guitare. A l'arrivée de la perruque du docteur, les novices baissent leur voile, les grandes pensionnaires regardent si leur parure n'est pas dérangée, chacune s'examine et se compose, l'entrain se fige; le médecin part, la joie renaît, et si chacune est satisfaite de le voir s'éloigner, chacune aussi eût été fâchée qu'il ne fût pas venu.

A Notre-Dame-aux-Bois, pendant le carnaval, il y avait bal au couvent. Ce jour-là, on quittait l'uniforme et les élèves revêtaient la robe de soirée. Il venait du dehors des jeunes femmes du monde, qui faisaient parfois la partie de demeurer au couvent jusqu'au lendemain matin.

Le ballet et la tragédie n'étaient pas négligés; on répétait les rôles à toutes les récréations.

Le théâtre était au fond du jardin « près de l'ancienne infirmerie des pestiférées », la salle était « très jolie et il y a beaucoup de décors ».

Le public se composait des mères des élèves et de leurs amies. C'était un événement. La petite Hélène de Massalska nous conte ces brillants événements :

« Nous étions en tout cinquante-cinq qui dansions ; Mlle de Choiseul, dansait Orphée; Mlle de Damas, Eurydice, moi l'Amour, Mlles de Chauvigny et de Montsauge, deux suivantes. Il y en avait dix pour l'entrée funèbre ; dix pour les Furies, dix pour les suivants d'Orphée, dix pour ceux d'Eurydice et dix pour la cour d'amour.

« Cet hiver-là, nous jouâmes aussi *Polyeucte*. Mlle de Choiseul fit Sévère; cela réussit fort bien. Aussi, bientôt après on nous fit étudier le *Cid*; je jouai Rodrigue, et enfin Cornélie dans *la Mort de Pompée*. »

Pour les jours de pluie, on montait quelques scènes empruntées au *Magasin des enfants* de Mme Leprince de Beaumont, modèle d'histoires enfantines, leçons de choses qui

réalisent l'idéal des *instructions indirectes* préconisées par Fénelon.

Nous pouvons en citer cette page qui n'est pas sans intérêt. Mlle Bonne vient de narrer le conte *Les Trois souhaits* que le paysan et sa femme ont si mal utilisés.

LADY MARY, *cinq ans*.

Si j'avais la liberté de souhaiter quelque chose, je souhaiterais d'être tout d'un coup la plus savante du monde.

Mlle BONNE

Mais, ma chère, cela ne serait pas assez : il faudrait encore souhaiter de faire un bon usage de votre science, car sans cela elle pourrait servir à vous rendre plus sotte, plus orgueilleuse et plus méchante.

LADY CHARLOTTE, *sept ans*.

Et moi, je souhaiterais de devenir la meilleure de toutes les filles, car j'ai beaucoup de peine à n'être plus méchante.

Mlle BONNE

Il n'y a rien à dire à ce souhait ; il est parfaitement bon. Mais, ma chère, il y a encore un autre avantage que vous ne connaissez pas. Je suppose que vous souhaitiez d'être belle, d'être riche, ou quelque autre avantage : vous aurez beau souhaiter toute votre vie, vous ne serez jamais ni plus riche ni plus belle. Les souhaits que nous faisons ne nous avancent de rien. Mais sitôt qu'on souhaite véritablement d'être bonne et vertueuse, on commence à le devenir, et on prend toute la peine nécessaire pour cela : car ils n'y a personne, même parmi les plus méchantes, qui ne souhaitât de devenir vertueuse tout d'un coup, pourvu que cela ne donnât aucune peine ; mais si l'on souhaite véritablement de devenir bonne, on en prend les moyens. Dites-moi, Lady Charlotte, n'est-il pas vrai que vous souhaiteriez d'être bonne tout d'un coup, pour être débarrassée de la peine de corriger vos défauts.

LADY CHARLOTTE

Tout justement, ma Bonne, je crois que vous devinez. Quand je pense à la peine que j'aurai à devenir douce, cela m'effraye. Je vous assure que je prends beaucoup de peine, et malgré cela, à tous moments je fais des fautes, j'ai peur de ne me corriger jamais.

Mlle BONNE

C'est la paresse qui vous donne cette peur, ma bonne amie. Retenez bien qu'on se corrige toujours quand on répare ses fautes. Si vous vouliez aller d'ici à Kensington et que vous tombassiez à chaque pas,

vous seriez sans doute bien longtemps à faire le chemin ; mais enfin vous arriveriez, pourvu que vous eussiez soin de vous relever. Si, au contraire, vous disiez : Je tombe trop souvent, et cela me donne trop de peine à me relever, ainsi je veux rester à terre, certainement vous n'arriveriez jamais. Il en est ainsi du voyage que nous faisons pour acquérir la vertu : nous arriverons un jour, pourvu que nous ne restions pas à terre par paresse.

LADY CHARLOTTE

Je ne croyais pas être paresseuse, ma Bonne, j'aime à travailler, à apprendre par cœur et je sais une grande leçon de géographie

Mlle BONNE

On peut être paresseuse, quoiqu'on aime à travailler et à apprendre, mais d'une paresse d'esprit qui est dangereuse, car elle vous ôte le courage. Voyons donc cette leçon de géographie ?

Comme tous ces entretiens moraux entre petits enfants bien sages devaient ennuyer leurs jeunes actrices, qui hésitaient entre l'étonnement d'entendre ces jeunes personnages exprimer si bien des sentiments si louables, et le désespoir d'arriver jamais à leur ressembler.



Tallemant écrivait en 1657 :

« Il y a à cette heure une incommodité épouvantable à la comédie, c'est que les deux côtés du théâtre sont tout pleins de jeunes gens assis sur des chaises de paille ; — cela gâte tout, et il ne faut quelquefois qu'un insolent pour tout troubler. »

Cet insolent, nous le connaissons ; c'est ce fâcheux si joliment mis en scène par Molière, et dont Éraste maudit la tenace importunité :

J'étais sur le théâtre en humeur d'écouter
La pièce qu'à plusieurs j'avais ouï vanter...
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas ;
Et, traversant encor le théâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.

C'est un cousin du marquis de Regnard, qui vient au spectacle pour qu'on le voie peigner sa perruque, prendre son

tabac et faire son carrousel sur le théâtre : « Moi, dans les loges ! oh ! je vous baise les mains. Je n'entends pas la comédie dans une loge, comme un sansonnet. Je veux, mordi ! qu'on me voie de la tête aux pieds ; et je ne donne mon écu que pour cela. »

Il était incommode pour les acteurs, de jouer, et, pour les spectateurs, d'entendre au milieu d'une galerie aussi bruyante; la pièce était souvent interrompue par les éclats, les rires, les extravagances, les caquetages, les embrassades frivoles de ces petits marquis, « familiers jusqu'à se tutoyer » même sans se connaître, comme celui qui rencontre un jour sur la scène le comte Louis de Narbonne, et lui dit à brûle-pourpoint : « Bonjour, mon ami, comment te portes-tu ? » Le comte ne s'étonna point et repartit sur-le-champ : « A merveille, mon ami, et toi, comment t'appelles-tu ? »

Tantôt c'est un petit maître qui trouve plaisant d'amener sur la scène son chien avec lui, un chien savant ; tantôt c'est quelque puissant duc donnant tout haut à l'acteur des conseils sur son art, ou récitant un madrigal à Rodogune ou à Lisette qui sort de scène. On avait peine à obtenir le silence. Baron, quand il était en scène, avait imaginé, pour faire taire ses bruyants voisins, de se tourner vers eux et de leur réciter dans le visage les vers de son rôle.

C'est pis encore les jours de représentation extraordinaire, où les femmes elles-mêmes veulent prendre place près des coulisses pour mieux voir et pleurer de plus près. On vit ce spectacle à la *Judith* de Boyer. Lesage s'en souvient:

« Imaginez-vous deux cents dames assises sur des banquettes où l'on ne voit généralement que des hommes, et tenant des mouchoirs étalés sur leurs genoux, pour essuyer leurs yeux dans les endroits touchants ! Je me souviens surtout qu'il y avait au quatrième acte une scène où elles fondaient en pleurs, et qui, à cause de cela, fut appelée la *scène des mouchoirs*. Le parterre, où il y a toujours des rieurs, au lieu de pleurer avec elles, s'égayait à leurs dépens. »

Le mal était grave. On chercha le remède. Une barrière fixe fut installée au-devant des banquettes de la scène, pour assurer aux acteurs un espace libre, qui cessât d'être exposé aux empiétements des chaises et des spectateurs. Défense fut faite de franchir la barre. Des exempts prenaient les noms des gens

à qui une curiosité trop indiscrète faisait dépasser les limites. Cette mesure fut insuffisante. Le voisinage des acteurs et du public derrière la rampe, les conversations, les allées et venues, nuisaient à l'effet et distrayaient le public.

L'hilarité s'empara un soir de la salle tout entière : un gros traitant, qui s'était assoupi sur sa chaise, son chien sur ses genoux, avait posé sur la tête de l'innocente bête, sa perruque, qui lui tenait trop chaud. Il n'en fallait pas plus pour ruiner une tragédie.

L'abbé de Pure proposa un moyen décisif. Il fut d'avis « de tenir le théâtre vide et de n'y souffrir que les acteurs. Le monde qui s'y trouve ou qui survient, tandis qu'on joue, y fait des désordres et des confusions insupportables. Combien de fois, sur ces morceaux de vers : *Mais le voici*, ou *Mais je le vois*, a-t-on pris pour un comédien et pour le personnage qu'on attendait, des hommes bien faits et bien mis qui entraient alors sur le théâtre, et qui cherchaient des places après même plusieurs scènes déjà exécutées ? »

L'obstacle était d'ordre financier : frais d'installation, de travaux dans la salle et sur la scène, et surtout diminution forcée de la recette par la suppression d'un grand nombre de places. Or, à une époque où le théâtre rapportait peu, où la littérature ne suffisait pas pour faire vivre, où les gens de lettres ne subsistaient que de pensions, fruits de leurs flatteries et de leurs dédicaces, des raisons aussi graves étaient faites pour retarder indéfiniment un projet qui portait atteinte à la caisse. Aussi n'est-on pas étonné de retrouver en 1730 le même état de choses. Rien n'a été fait, et Voltaire déplore encore, dans son discours à Bolingbroke sur le *Brutus*, l'encombrement de la scène.

« Les bancs qui sont sur le théâtre, destinés au spectateur, rétrécissent la scène et rendent toute action presque impraticable. Ce défaut est cause que les décorations, tant recommandées par les anciens, sont rarement convenables à la pièce. Il empêche surtout que les acteurs ne passent d'un appartement dans un autre aux yeux des spectateurs, comme les Grecs et les Romains le pratiquaient sagement, pour consacrer à la fois l'unité de lieu et la vraisemblance. »

Ce triste inconvénient menaçait de s'éterniser. Le théâtre

ne pouvait plus compter pour en être délivré que sur sa bonne fortune. Celle-ci le servit enfin, en 1759.

Un jeune seigneur se rencontra, qui leva les difficultés avec une générosité qui lui fait honneur. Le comte de Lauraguais, homme intelligent et dévoué aux lettres, ému des instances de Voltaire et de Lekain, se déclara prêt à couvrir les frais que devait entraîner la suppression des balcons.

La campagne fut vivement menée.

Lekain rédigea un *Mémoire qui tend à prouver la nécessité de supprimer les banquettes de dessus le théâtre de la Comédie-Française, en séparant ainsi les acteurs des spectateurs* (29 janvier 1759).

Il y disait : « Ne nous paraît-il pas à nous-mêmes de la dernière absurdité de voir figurer sur notre théâtre les pères de la Grèce et de Rome avec nos jeunes colonels, nos élégants sénateurs, nos opulents financiers, et leurs plus riches intendants ? »

Et plus loin : « Les acteurs étant aujourd'hui coudoyés, déchirés et distraits par le tourbillon des spectateurs qui les environnent, il n'est pas possible qu'ils ne perdent le fruit de leur travail. Ce vice est encore bien plus dangereux pour les jeunes actrices ; car leur ajustement, leurs pompons, leurs grâces, ou naturelles ou forcées, sont les moindres objets des satires qu'elles sont contraintes d'essuyer. »

Voltaire s'employa avec chaleur dans cette affaire qui servait d'ailleurs ses desseins, et son désir de replacer les personnages dramatiques dans leur milieu, de faire entrer le décor et le costume pour une part dans l'art du théâtre, de ne plus voir jouer l'empereur Auguste en pourpoint et en canons, portant l'ample perruque bordée de feuilles de laurier.

Cette cause avait pour elle l'opinion publique. Ce que Voltaire pensait, bien d'autres le pensaient aussi, et cette question eut l'heureux privilège de réunir dans une même conformité d'idées deux hommes qui jugeaient rarement de même, Voltaire et Fréron. Ce dernier écrivait vers le même temps :

« La Comédie-Française donna le samedi 31 mars pour sa clôture, la touchante tragédie des *Troyennes*, de M. de Chateaubrun. M. Bri-

zard, acteur qui se fait goûter de plus en plus, prononça entre les deux pièces, le compliment d'usage qui fut applaudi à l'ordinaire. Ce que ce compliment avait de particulier, c'est qu'on annonça un grand changement dans ce spectacle par la suppression des banquettes qui rétrécissaient la scène, incommodaient les acteurs et détruisaient l'illusion. On a travaillé jour et nuit pendant les trois semaines de vacances, et le lendemain de Quasimodo, jour de la rentrée, tout Paris a vu, avec une satisfaction que je ne puis vous exprimer, le premier de nos théâtres, notre théâtre par excellence, tel qu'on le désirait depuis si longtemps, c'est-à-dire délivré de cette portion brillante et légère du public, qui en faisait l'ornement et l'embarras, de ces gens du bon ton, de ces jeunes officiers, de ces magistrats oisifs, de ces petits-maîtres charmants qui savent tout sans rien apprendre, qui regardent tout sans rien voir, qui jugent de tout sans rien écouter ; de ces appréciateurs du mérite qu'ils méprisent, de ces protecteurs des talents qui leur manquent, de ces amateurs de l'art qu'ils ignorent. La frivolité française ne contrastera plus ridiculement avec la gravité romaine. Le marquis de *** ne donnera plus des coups de coude à *Caton*, et le chevalier de *** sera placé dans l'éloignement où il convient qu'il soit d'*Achille*, de *Nérestan*, de *Châtillon*. »

On se mit à l'œuvre aussitôt. Les vacances de Pâques furent employées à opérer cette transformation.

« Les comédiens français, dit Collé, font travailler à changer la forme de leur salle, pour qu'il n'y ait plus de monde sur le théâtre. Les ouvriers s'en sont emparés samedi 31 courant ; ils y travaillent jour et nuit. M. le comte de Lauraguais est la cause de cet heureux changement. Il y a quelques mois qu'un architecte ou un artiste quelconque, lui fit voir un plan pour arranger la salle des Français de façon qu'il n'y ait plus de spectateurs sur le théâtre ; il le fit communiquer aux comédiens qui l'approuvèrent et lui firent dire que quoiqu'ils perdissent et diminuassent très fort leur recette par le nouvel arrangement, ils l'adopteraient pourtant s'ils avaient de quoi faire la dépense nécessaire. M. de Lauraguais a offert la somme de 12.000 livres, à laquelle l'entrepreneur a assuré que cela monterait tout au plus. On prétend aujourd'hui que cette dépense passera 40.000 et on imagine que cela fera contestation entre M. de Lauraguais et les comédiens, qui diront qu'ils n'ont consenti à ce changement que sous la condition qu'il ne leur en coûterait rien, et cela me paraît assez juste. Quoi qu'il en soit, c'est le plus grand service que l'on puisse rendre au théâtre, que de débarrasser la scène de nos insipides spectateurs, qui nous ôtaient toute l'illusion des poèmes dramatiques. »

Un mois après, il constatait l'effet produit par cette innovation :

« Le lundi 30 du courant, nous dit-il, je fus voir la salle de la Comédie-Française sur le théâtre de laquelle on ne souffrira plus per-

sonne : Dieu veuille que cela dure ! Cela fait le meilleur effet du monde : je crus même m'apercevoir que l'on entendait infiniment mieux la voix des acteurs. L'illusion théâtrale est actuellement entière. on ne voit plus César prêt à dépoudrer un fat assis sur le premier rang du théâtre, et Mithridate expirer au milieu de tous gens de notre connaissance ; l'ombre de Ninus heurter et coudoyer un fermier général, et Camille tomber morte dans la coulisse sur Marivaux et sur Saint-Foix, qui s'avancent ou se reculent pour se prêter à l'assassinat de cette Romaine par la main d'Horace, son frère, qui fait rejaillir son sang sur ces deux auteurs comiques. Cette nouvelle forme de théâtre ouvre aux tragiques une nouvelle carrière pour jeter du spectacle, de la pompe et plus d'action dans le poème. Le costume dans les habillements, que Clairon a établi depuis quelques années, ne contribue pas peu encore à rendre l'illusion complète. A présent nous avons les habits tragiques dans le costume et point de comédiens ; au lieu que dans le temps nous avions d'excellents comédiens et point ces habits. »

Retirons ce dernier trait, cette flèche de Parthe décochée par habitude. L'approbation fut générale.

Grimm est enchanté :

« On a enfin réussi à bannir tous les spectateurs du théâtre de la Comédie-Française, et à les reléguer dans la salle où ils doivent être. Ce changement s'est fait pendant la clôture, et c'est M. le comte de Lauraguais qui en a fait la dépense. Cette opération non seulement obligera les acteurs de décorer leur théâtre plus convenablement, mais elle entraînera une révolution dans le jeu théâtral. Lorsque les acteurs ne seront plus resserrés par les spectateurs, ils n'oseront plus se ranger en rond comme des marionnettes. »

Voltaire dans l'Épître dédicatoire de l'*Ecossaise*, entonne un hymne à la louange du comte de Lauraguais, dont le tort fut de vouloir s'essayer sur les planches qu'il avait déblayées. Il se crut un homme de théâtre pour avoir arpenté la scène, la toise en main. Près de la pile des mémoires d'entrepreneurs entassés sur sa table. il déposa un jour le manuscrit d'une *Iphigénie en Tauride*. Il fut injouable.

Il ne faut pas s'exagérer la portée de cette réforme. Elle exposait le théâtre à un danger dont l'imminence inquiète déjà les critiques du XVIIIe siècle.

Fréron l'a énoncée dès le premier jour :

« J'applaudis sincèrement à cette innovation. Mais je ne puis vous dissimuler les alarmes qu'elle me donne. J'ai peur que nos poètes dramatiques ne s'écartent des anciennes règles ; qu'ils ne perdent de vue la route noble et simple des Corneille et des Racine ; qu'ils

n'abusent de cet agrandissement de la scène pour multiplier les événements tragiques, les coups de théâtre, les situations pittoresques, les poignards, les tombeaux, les spectres, les flambeaux, les combats, etc... ; qu'ils ne se souviennent plus que tout cela n'est pas la vraie tragédie, que ce n'en est que le dehors, l'extérieur, le masque. »

Débarrassée du public ambiant, l'action dramatique, allegée de cette convention, secoua les autres, et s'orienta vers la vérité. Les acteurs n'eurent plus l'air de jouer dans un salon des comédies de paravent ; le souci du décor et du costume s'imposa. Apollon en chausses et Hercule en pourpoint, Andromaque poudrée, en gants blancs et maniant l'éventail, les bergers en habits brodés, les fleuves en bas rouges, Ulysse sortant des roseaux où la tempête l'a jeté, tout frisotté et pomponné, la perruque farcie de lauriers; pour les Romains, les tonnelets aux hanches, les Troyennes en hauts panaches blancs, Mérope en « petite mère », cessèrent de paraître le dernier fin du vrai.

Le plus grand obstacle à la reforme était l'économie. Acteurs et comédiennes portaient pour leurs rôles, les habits somptueux et les robes magnifiques que grands seigneurs et grandes dames, après les avoir exhibés une fois aux fêtes royales, leur donnaient pour leur garde-robe. Les acteurs paraissaient en scène avec des habits de 8.000, ou 10.000 livres, ou 15.000 livres même. La Raucourt, Adrienne Lecouvreur revêtaient ces riches défroques en scène. A la mort de celle-ci, sa garde-robe fut achetée 300.000 francs.

La Clairon et Lekain reagirent dans le sens de la verite, de la vraisemblance, du rapport plus direct entre le rôle et l'habit. L'exemple fut bien accueilli. Mme Favart osa representer la paysanne Bastienne, sans diamants, ni gants, ni poudre, mais en serge et en sabots. Lekain se fit faire un manteau d'Oreste, devant lequel Dauberval s'ecria, dans sa naive confusion qui est un trait de leur ignorance à tous :

— Le premier habit romain qu'il me faudra, je le ferai faire à la grecque.

La Clairon joua Electre en robe d'esclave, chaîne aux poignets, et Roxane en costume mi-turc.

Les perruques, les chapeaux à plumes, furent reduits de

volume, sans disparaître encore tout à fait. Lekain dans Oreste avait un petit toquet à mèche. Le grand manteau drapa les dames romaines ; le mantelet pendu aux épaules, désigna les gens du moyen âge.

Le costume antique ne fut retrouvé et adopté qu'à partir de Talma ; il l'étudia avec David au moment de la renaissance latine qui suivit la Révolution éprise des Gracques. Il fit couper ses cheveux, se coiffa à la Titus pour *Bérénice*, se drapa dans la toge, et Mlle Contat s'écria en le voyant :

— Mais il n'a pas de pantalon ! Oh ! le c..... !

Les exclamations les plus diverses se croisaient :

— Il a les bras nus comme un boucher !

— Qu'a-t-il sur le dos ? Un drap mouillé !

La Révolution gâta ce progrès vers la documentation et l'exactitude, en épinglant sur le péplum de tous les Romains et grecs de la tragédie, une cocarde tricolore.

Lekain et la Clairon ont bien mérité du costume au théâtre ; ils ont battu en brèche des erreurs qui n'ont peut-être paru ridicules qu'après leur disparition.

Le théâtre du XVIIIe siècle a ainsi été servi par la concordance de tous les éléments et de toutes les réformes : avènement du drame bourgeois, qui est devenu notre grande comédie ; réforme de la mise en scène et du costume ; ajoutez qu'il y eut alors une pléiade d'artistes excellents pour défendre, présenter et faire valoir les œuvres.



Lekain, un beau talent découvert par Voltaire, un « laid et rauque » comédien, comme l'appelle Collé, doué d'une intelligence vaste et rempli du feu sacré, fut l'interprète attitré et approprié des tragédies voltairiennes ; il joua souvent à Ferney ; il a laissé dans ses *Mémoires* le récit de sa carrière glorieuse, et des études intéressantes sur ses rôles. Il fut l'honneur de l'art du comédien.

Combien d'autres furent illustres : Préville, qui protesta contre l'interdiction du sifflet ; Larive, le rival de Ponteuil ; Vanhove, qui n'aimait pas la mode nouvelle de la toge

pour les rôles de Romains, — parce qu'il n'y avait plus de poche pour mettre la clef de sa loge ; Molé, le demi-dieu d'*Antinoüs*, le concurrent de Fleury, l'idole du public ; Auger, comique par sa verve et ses lapsus, qui ne put jamais jouer les *Plaideurs* sans dire :

Et si dans la province
Il se donnait en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon père pour sa part en empochait dix-neuf.

Grandval, avec son visage violet et ses yeux de *chat fâché* ; Dauberval, Bouret, La Noue, Poisson, Armand et Deschamps, valets ; Rozelly qui fut tué en duel par son camarade Ribou ; Desessarts, le gros Desessarts, qui faisait rire dans *le Siège de Calais*, sous les traits d'un assiégé exténué par les privations ; Desessarts qui ne pouvait entrer par la porte trop étroite au restaurant où ses amis l'invitaient malicieusement, Desessarts qui eut un duel avec Dugazon, et son adversaire lui fit un rond à la craie sur le ventre en lui disant :

— Tu es trop gros ; les coups qui porteront hors du rond ne compteront pas.

Et tant d'autres : Dazincourt, auteur d'intéressants *Mémoires*, valet excellent, rival, sur ce chapitre de la *Grande casaque*, de Dugazon, avec qui il eut un duel, — et de trois. Les acteurs avaient la lame prompte : — Beaubourg, si laid que quand Adrienne Lecouvreur, dans *Mithridate*, lui dit :

— Seigneur, vous changez de visage !

On lui cria :

— Laissez-le faire !

Brizard, un homme d'un sang-froid admirable, dont les cheveux avaient blanchi dans une noyade sur le Rhône, et qui jouait avec un flegme imperturbable Achille, bien que le feu fût à ses chausses, et Danaüs, bien qu'un figurant lui eût véritablement percé la main d'un fer de lance.

La pléiade féminine n'est pas moins fournie ; elles sont un

essaim gracieux, ces figures charmantes qui ne se distinguent pas des portraits des femmes du monde, car le rouge, la poudre et les mouches n'étaient pas moins de rigueur au salon qu'en scène, et les minauderies des dames fardées sous les lustres des fêtes ne le cédaient en rien aux manières des comédiennes devant la rampe.

C'étaient Mlle Contat, Mlle Lamotte, si maltraitée par Saint-Foix; la fameuse Adrienne Lecouvreur, initiatrice de la réforme du costume des actrices en scène, et du débit naturel dans la tragédie. « On ne voyait, dit un de ses spectateurs, que le personnage qu'elle représentait ; elle excellait dans les endroits où il fallait de la finesse, plus que dans ceux où il fallait de la force. On n'a jamais rendu comme elle le premier acte de *Phèdre* et le rôle de Monime ; il s'en fallait bien qu'elle fût aussi bonne dans le comique. Elle rendait ses rôles avec esprit, intelligence et noblesse. »

Mlle Raucourt, tragédienne au jeu réaliste et intéressant, femme ardente qu'on applaudissait à ce vers de Phèdre :

> De l'austère pudeur les bornes sont passées ;

Mme Drouin, Mlle Doligny, toute gracieuse, la jolie Victorine de Sedaine, Mlle Gaussin dont le jeu naturel et pathétique causait de flatteuses illusions dans la foule, où une sentinelle pensa tirer sur elle pour sauver Egisthe;

Mlle Dumesnil qui demandait à Bacchus le secret de son feu et de sa force, et qu'un officier frappa du poing dans le dos, en lui criant : « Va-t'en, chienne, à tous les diables ! » tant elle fut terrible dans le rôle de Cléopâtre. Elle le remercia; — Mlle Dangeville, l'inimitable soubrette, Mlle Lamotte qui faisait les paysannes, Mlle Gauthier, Mlle Lavoye, dans les rôles de *mère* et de *ridicule*, Mlle de Beauménars, Mlles Vestris et Sainval, les deux rivales; Mlle Beaumesnil, et au-dessus d'elles toutes, la grande image de la Clairon.

La Clairon, ainsi qu'on appelait familièrement la grande tragédienne Claire-Hippolyte-Josèphe Legris de Latude, née en 1723, morte en 1802, élève, puis rivale de la Dumesnil, professeur de la terrible Sophie Arnould, maîtresse de beaucoup de grands personnages, le maréchal de Richelieu, Marmon-

tel, le marquis de Ximénès, le margrave d'Anspach; interprète divine de Corneille, de Racine, de Voltaire, à ce point que Bachaumont écrivait : « Elle n'est point annoncée qu'il n'y ait chambrée complète ; dès qu'elle paraît, elle est applaudie à tout rompre ; c'est l'ouvrage le plus fini de l'art, c'est Melpomène arrangée par Phidias » ; amie de toute la haute et belle société ; visitée chez elle par les comtesses, les princesses, par Louis XV lui-même ; enivrée de triomphes, au point d'avoir dit de Mme de Pompadour : « Elle doit sa royauté au hasard, je dois la mienne au génie » ; honorée même, pour sa mutinerie, d'un emprisonnement au Fort-l'Evêque, tout comme un homme d'Etat, et adulée dans sa prison, où elle donnait des « soupers divins », et devant laquelle il y avait affluence de carrosses ; montée au plus haut degré de gloire triomphale où une femme se soit jamais élevée ; puis précipitée de ce pinacle par la disgrâce et la gêne, ruinée, oubliée, réduite à balayer elle-même son unique chambre, en robe passée, de ses mains ridées et maigries ; telle fut la Clairon, qui a parcouru la plus surprenante carrière, qui a connu les plus somptueux honneurs comme les pires misères, et qui a traversé toutes les étapes, de la plus splendide royauté à l'adversité la plus éprouvée. Partie de rien, elle revint à rien, ayant suivi le grand cercle qui passe par les sommets de la gloire.

Mais elle n'est pas morte tout entière. Son nom a résisté à l'oubli, et demeure parmi les plus précieux de ceux qui illustrent les annales du théâtre.

Il marque une révolution heureuse dans l'art dramatique, une orientation nouvelle vers la vérité, vers l'étude critique des rôles, vers le souci du vêtement, de la vraisemblance et du naturel. Avec Lekain, avec Voltaire, elle a inventé le costume vrai et le jeu exact. Elle a pris soin de marquer sa place dans l'histoire, et d'assurer la durée de son nom par des pages toujours bonnes à relire, dans lesquelles elle a étudié quelques rôles importants du répertoire.

Ainsi, il ne faut pas lire ou jouer *Bajazet* sans savoir ce qu'elle a écrit de *Roxane*, dont le rôle fut un de ses triomphes.

Ce sont d'excellents morceaux de critique littéraire, par les-

quels elle échappe à la loi de l'oubli qui pèse sur les talents de théâtre :

> Une croix ! et l'oubli, la nuit et le silence !
> Et de tant de beauté, de gloire et d'espérance,
> De tant d'accords si doux d'un instrument divin,
> Pas un faible soupir, pas un écho lointain !

Si ! l'écho de la Clairon est parvenu jusqu'à nous non seulement par la gloire de son nom, mais aussi par ses livres, ses très curieux *Mémoires*, ses lettres, ses réflexions et ses aperçus.

Elle était agréable à voir. Voici son portrait à vingt-deux ans, par un contemporain :

Mlle Clairon est âgée de vingt-deux ans ou vingt-trois. Elle est extrêmement blanche, sa tête est belle, ses yeux sont grands, pleins de feu. Sa bouche est ornée de belles dents, sa gorge est bien placée, elle s'élève sans affectation.

Sa taille est aisée, elle se présente avec beaucoup de décence. Un air modeste et prévenant intéresse en sa faveur. Sans être une beauté accomplie, il faut lui ressembler pour être charmante.

C'est à elle-même qu'il faut laisser le soin de nous raconter, avec sa vivacité amusante, la façon peu banale dont elle vint au monde :

— L'usage de la petite ville dans laquelle je suis née était de se rassembler, en temps de carnaval, chez les plus riches bourgeois, pour y passer tout le jour en danses et festins. Loin de désapprouver ce plaisir, le curé le doublait en le partageant et se travestissait comme les autres. Un de ces jours de fête, ma mère, grosse seulement de sept mois, me mit au monde entre deux et trois heures après-midi.

J'étais si chétive, qu'on crut que très peu de moments achèveraient ma carrière. Ma grand'mère, femme d'une piété vraiment respectable, voulut qu'on me portât sur-le-champ même à l'église, recevoir au moins mon passe-port pour le ciel.

Mon grand-père et la sage-femme me conduisirent à la paroisse : elle était fermée : le bedeau n'y était même pas et ce fut inutilement qu'on fut aussi au presbytère. Une voisine dit que tout le monde était à l'assemblée, ainsi que M. le curé, chez M...; on m'y porta.

Le curé, habillé en arlequin et son vicaire en gille, trouvèrent mon danger si pressant, qu'ils jugèrent n'avoir pas un moment à perdre. On prit promptement sur le buffet tout ce qui pouvait être nécessaire : on fit taire un moment le violon, on dit les paroles requises, et l'on me ramena à la maison.

Sa mère fut une marâtre, qui l'enfermait seule, en pénitence, dans une chambre isolée, dont la fenêtre donnait vers la fenêtre de Mlle Dangeville, qui devait devenir une des meilleures soubrettes. Elle la voyait prendre ses leçons de chant, de danse, recevoir les félicitations et les embrassements de sa famille, et cette différence de sort lui était pénible. Mais déjà sa vocation se déclarait, à regarder la jolie actrice. Que dire du premier soir où elle alla au théâtre :

— Il n'est point en mon pouvoir de rendre aujourd'hui ce qui se passait alors en moi : je sais seulement que, pendant le spectacle et le reste de la soirée, on ne put ni me faire manger, ni me faire articuler une parole.

Toute concentrée en moi-même, je ne voyais, n'entendais rien autour de moi. Allez vous coucher, grosse bête, furent les seuls mots qui me frappèrent et j'y courus ; mais au lieu de chercher à dormir, je ne m'occupais que du soin de retrouver, de dire, de faire tout ce que j'avais vu : et l'on fut confondu le lendemain de m'entendre répéter plus de cent vers de la tragédie, et les deux tiers de la petite pièce.

Elle imitait le ton et le geste de tous les acteurs, et les amis riaient. Mais la mère déclara qu'elle aimerait mieux qu'elle sût faire une robe ou une chemise que toutes ces sottises là. C'était une vocation contrariée à coups de taloches et de soufflets, qui sont l'engrais de la volonté.

— On me déclara qu'on me laisserait mourir de faim, ou qu'on me casserait bras et jambes si je ne travaillais pas.

Les traits de caractère ne s'oublient jamais et je me vois encore à ce moment : j'eus la fierté de retenir mes larmes, et de prononcer, avec toute la fermeté que mon âge pouvait permettre : « Eh bien ! tuez-moi donc tout de suite, car sans cela je jouerai la comédie. »

Elle fut mal élevée ; on ne lui contait que des histoires de revenants et de sorciers. Il y parut par la suite. Elle fut superstitieuse et crédule, et il y a dans le récit de sa vie une étonnante histoire qu'elle donne pour vraie.

Elle avait éconduit un soupirant, de S...., qui se ruina pour elle, et mourut en lui faisant demander de le venir voir à son lit de mort. Elle n'y alla pas. C'était le soir. Quand onze heures sonnèrent, tous ceux qui étaient à souper chez elle,

entendirent un cri aigu, dont la sombre modulation et la longueur étonnèrent tout le monde.

La Clairon s'évanouit, pleura, pâlit. On mit des espions dans la rue, la police veilla ; et cependant, tous les soirs, à onze heures, sous ses fenêtres, ce même cri retentissait.

Une fois que le président de B. ramenait la Clairon à sa porte, le cri partit sur le trottoir entre elle et lui. Elle alla jouer à Versailles; le soir, le cri éclata. On ne causait plus d'autre chose dans Paris, que du revenant de la Clairon, et ses amis avaient peur de rester chez elle le soir.

Quelques semaines après, le cri cessa; mais un coup de feu résonna dans la fenêtre (à la même heure), tous virent le feu ; la fenêtre n'avait nul dommage.

On mit partout tous les espions possibles de peur que ce ne fût quelque valet. Mais toujours le même coup frappait dans le même carreau, sans qu'on pût voir d'où il venait.

Un soir que la Clairon prenait le frais sur son balcon, le coup partit, et elle sentit comme un fort soufflet sur sa joue. Une autre fois, comme elle passait devant la maison où était mort de S..., trois coups de feu éclatèrent dans les vitres du carrosse, et le cocher fouetta, croyant avoir affaire à des voleurs.

Aux coups de fusil succédèrent des claquements de mains, puis ce fut une voix céleste qui donnait le canevas d'un air noble et touchant.

Un jour, une dame âgée, en noir, demanda à voir la grande artiste. C'était une amie du pauvre de S... Elle avait assisté à ses derniers moments, et de S... avait dit en apprenant le refus de la Clairon de venir : « Je la poursuivrai mort, comme je l'ai fait vivant. »

La grande tragédienne avait enfin l'explication logique de ces phénomènes étranges. C'était la vengeance du mort.

Si elle eut des aventures, faut-il le demander, au cours de son existence vagabonde et lâchée ? Il lui en arriva une assez plaisante, quand elle n'était encore que petite cabotine de province :

Un pauvre diable, faisant des vers en cherchant partout à souper, obtint de ces dames de les venir amuser quelquefois. J'avais

tous les jours, ou mon petit couplet de chanson, ou mon quatrain, dans lesquels Vénus et Vesta n'étaient rien en comparaison de moi : mais tout en louant mes charmes et ma vertu, il lui passa dans la tête de jouir des uns et de chasser l'autre.

Connaissant tous les aîtres de la maison, sachant un jour que ma mère devait sortir pour affaires, il obtint d'une vieille servante que nous avions, de le laisser pénétrer jusqu'à ma chambre. Il n'était que neuf heures du matin ; j'étais encore couchée, j'étudiais. Il faisait chaud, nul bruit ne m'avertit de réparer mon désordre ; je n'avais pas encore quinze ans, et ma chemise et mes cheveux étaient ma seule couverture.

Cette vue ne lui permit pas de rester plus longtemps maître de lui-même, il accourut, voulut me prendre dans ses bras : j'eus le bonheur de m'échapper. Mes cris firent entrer la servante et une voisine qui logeait sur le même carré que moi. Nous prîmes alors les balais, les pelles, et nous chassâmes ce malheureux.

Les Réflexions sur la Déclamation théâtrale, sont un précieux manuel du comédien. La première, elle eut l'idée de fonder un conservatoire où les comédiens recevraient tous les enseignements nécessaires à leur art, dont elle eut la fierté et l'orgueil. La première, elle eut l'intuition de la puissance d'effets que permettait le réalisme du théâtre anglais, au scandale de la scène française, sur laquelle on n'eût pas osé représenter Richard III avec sa bosse.

Elle détermina une révolution dans le costume, et déclara ridicule de jouer Roxane avec des robes à la française. On lui doit beaucoup en ce sens.

Elle ne voulait pas qu'une actrice mît du blanc, qui est un masque bon pour gêner et cacher la mobilité de l'expression.

A travers toutes ces pages, on sent un esprit alerte, délié, délicat et fin, qui se traduit par une foule de réflexions jolies, comme celle ci sur le blanc qu'on met :

— On ne peut s'approprier le compliment qu'on reçoit sur sa figure.

Elle fut un esprit supérieur et un beau talent.

Avec tant d'éléments, de vitalité, de progrès, de renouvellements, avec tant de causes de rajeunissement, il n'est pas étonnant que le théâtre ait été un des genres les plus considérables et les mieux aimés du temps. Ce fut le creuset où

les idées neuves bouillonnèrent : la scène devint la tribune des philosophes, et tous philosophèrent, même inconsciemment. Le théâtre fut l'image de la vie, et la vie était si imprégnée de théories, de problèmes, d'espoirs, de revendications, de craintes, d'ambitions, que cette agitation a galvanisé le drame, et en fit le premier interprète de l'âme moderne.

CHAPITRE V

Les Salons littéraires.

La Marquise de Lambert. — Mme Doublet. — Mme de Tencin. — Mme Geoffrin. — Mme du Deffant. — Mlle de Lespinasse. — Mme de Staal de Launay. — Mme de Graffigny. — Mme du Chatelet. — Mme d'Épinay. — Mme d'Houdetot. — Suard. — Autres. — Le Temple. — Les Sociétés Littéraires. — La Duchesse du Maine. — Mlle Quinault. — Le Prince de Ligne. — Grimm. — L'abbé Galiani.

Une étude des salons ressortit plutôt à l'histoire des mœurs qu'à celle des lettres. Mais les salons du XVIIIe siècle furent peuplés de tant d'écrivains, de philosophes, de femmes auteurs, que c'est rester dans la littérature de parler d'eux, et les passer sous silence serait creuser une lacune et créer une erreur d'optique. Là sont nés les meilleurs livres; là furent agitées les idées les plus généreuses et les plus neuves; là travaillèrent les pensées les plus solides et les plus fécondes, animées et stimulées par ce milieu sans lequel elles eussent plus paresseusement agi. Là enfin triomphe cette préciosité calomniée par les bourgeois du siècle précédent; elle ne se ressentit pas de leurs coups, et inspira plus généreusement et plus fortement que jamais l'esprit français.

D'autre part, cette étude a été assez souvent faite, et excellemment, entre autres par les frères de Goncourt, pour que je puisse ne pas trop longtemps vous attarder. Nous n'ouvrirons que quelques portes à divers étages, pour saluer les plus intéressantes parmi ces maîtresses de maison.

Allons d'abord chez la marquise de Lambert (1), leur doyenne.

On aime assez connaître la figure des personnes dont le souvenir ou les œuvres ont gagné notre sympathie. La célèbre marquise de Lambert, qui présida chez elle, rue de Richelieu, de 1710 à 1733, le salon le plus recherché de tout Paris, n'a pas laissé beaucoup d'exemplaires de son image. Sainte-Beuve

(1) 1647-1733.

déclarait : « Je ne sais rien de son visage, et ceux qui ont écrit d'elle ont oublié de nous en parler. » Ce silence donne à penser qu'elle pouvait se dire à elle-même ce qu'elle disait à sa fille : « Vous n'êtes pas sans agréments, mais vous n'êtes pas une beauté. »

J'ai sous les yeux un portrait d'elle : c'est l'impression qu'il donne. Les vers qui sont au bas du médaillon vantent son esprit, ses vertus, son savoir ; on y a oublié ses traits. A vrai dire, c'est une méchante gravure de Desrochers. J'en ai retrouvé une autre, parue chez Daumont, après la mort de la marquise : elle est plutôt agréable que belle : le front est haut, la coiffure relevée avec deux boucles tombant au-dessus des tempes : le nez est régulier, les sourcils peu arqués, les yeux noirs, le regard vif, caressant, soutenu par un léger bourrelet de la paupière inférieure, qui donne un air bon et gai ; les lèvres sont un peu grosses : elle semble les mordre pendant la pose pour les diminuer. La bouche est entourée de fossettes sympathiques. Les joues sont remplies, la figure est plus ronde qu'ovale ; le menton est dodu, les épaules belles, la toilette somptueuse ; un ample manteau de velours garni de broderies est rattaché par une boucle de diamants ornée d'une très grosse perle, au-dessus d'un corsage de dentelle blanche échancré jusqu'aux seins. La physionomie est avenante, pétillante, mobile, éveillée. Je l'aurais crue plus sérieuse, mieux en conformité avec le décor de fond, une colonne d'ordre dorique et des rangées de livres.

En 1700, elle avait la cinquantaine. Elle était veuve du général Henri de Lambert, marquis de Saint-Bris, qui lui avait fait passer sa vie dans la ville de Luxembourg, dont il était gouverneur. Elle s'installa en son hôtel Lambert, au coin de la rue de Richelieu et de la rue Colbert, et elle ouvrit chez elle un salon académique, sérieux, fermé, d'où le jeu était proscrit, où l'on admettait les grands écrivains et les grands seigneurs, où l'on faisait les élections à l'Académie, et à la porte duquel la duchesse du Maine, propre petite-fille du grand Condé, dut faire un stage. D'Argenson disait vrai : « Les savants et les honnêtes gens se souviendront longtemps d'elle. Sa maison faisait honneur à tous ceux qui y étaient

admis. » Le grand jour était le Mardi. Écoutez la duchesse du Maine frappant à la porte :

— O mardi respectable ! Mardi imposant ! Mardi plus redoutable pour moi que tous les autres jours de la semaine ! Mardi qui avez servi tant de fois au triomphe des Fontenelle, des Lamotte, des Marrau, des Mongault ! Mardi auquel est introduit l'aimable abbé de Bragelonne; et, pour dire encore plus, Mardi où préside Mme de Lambert ! je reçois avec une extrême reconnaissance la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Vous changez ma crainte en amour, et je vous trouve plus aimable que les Mardis Gras les plus charmants. Mais il manque encore quelque chose à ma gloire, c'est d'être reçu à votre auguste sénat.

Toute sa correspondance à ce sujet avec le président du Mardi, le fin, spirituel et galant Lamotte-Houdart est exquise et devrait être dans tous les recueils de morceaux choisis. Lamotte-Houdart est injustement délaissé et Mme de Lambert, qui s'y connaissait, pouvait dire de lui : « Avec quelle grâce ne nous présente-t-il pas le vrai et le nouveau ! N'augmente-t-il pas le droit qu'ils ont de nous plaire ?

Entre-bâillons la porte du Mardi. On a dîné à midi. La réception est l'après-midi, car chez Mme de Lambert, il n'y a jamais nuit blanche. Chacun paye son écot esprit comptant. Dans les salons lambrissés et bossués d'or, se presse une foule brillante et parée où vous reconnaissez tout d'abord les habitués, le marquis de Saint-Aulaire et Bachaumont, qui sont chez eux ; Fontenelle l'aimable, qui susurre : « De mémoire de rose, on n'a vu mourir un jardinier », en se penchant vers Mlle de Launay qui arrive de la cour de Sceaux. Lamotte-Houdart fait briller son esprit auprès de Mmes Vatry et Dreuillet, et s'excuse de l'âpreté de son vers en déclarant : « Un poète n'est pas une flûte. »

On voyait là encore le fougueux prédicateur P. Buffier, le léger abbé de Choisy, le spirituel président Henault, père du drame historique ; le marquis d'Argenson, dit *d'Argenson la Bête*; l'abbé de Bragelonne, l'abbé Mongault, de Sacy, traducteur de Pline ; Trublet le compilateur, Terrasson, Fénelon, Mme Dacier, l'érudite ; Mme d'Aulnoy, qui revenait d'Espagne

et préparait ses *Contes ;* Catherine Bernard, descendante de Corneille : Mmes Murat, de la Force, de Xaintonge, toutes romancières dans la manière de Mme de Villedieu. Animant de son esprit et de sa vivacité cette chambrée éblouissante, la maîtresse de maison avait un mot pour chacun, dirigeait l'entretien, apportait de la lecture, mettait à l'ordre du jour des questions d'art, de littérature, de science ou de mœurs, et méritait qu'on dît d'elle :

Sous le nom de Lambert, Minerve tient sa cour.

La littérature occupait chez elle la première place ; elle s'en piquait elle-même, tout en se défendant d'écrire, et en redoutant autant le public que la publicité. « Nous autres femmes, disait-elle, nous ne sommes faites que pour être ignorées. » Ses familiers seuls étaient les confidents de sa plume.

Les œuvres complètes de Mme de Lambert tiennent en deux jolis petits tomes in-18, datés de 1761, vingt-huit ans après sa mort. Elle ne voulut pas que ses écrits fussent livrés au public de son vivant : quelques-uns le furent par surprise, par l'indélicatesse de quelques amis. Elle racheta tous les exemplaires qu'elle put retrouver.

Ce fut tant pis pour le public. Le marquis d'Argenson avait inscrit cette note parmi ses *Remarques en lisant :* « Mme de Lambert, élevée par Bachaumont, nourrie de lecture, des anciens dans les traductions seulement, n'ayant fréquenté que des gens de mérite, ayant cultivé son esprit, son cœur, sa vertu, n'eut de passion qu'une tendresse constante et assez platonique (marquis de Saint-Aulaire); elle était riche, faisait bon et honorable usage de ses richesses, et fit du bien à ses amis et aux malheureux autant qu'elle put. Ses œuvres se ressentent de tant de bonnes sources ; on y trouve quelque affectation de précieux dans les termes ; ils sont cependant justes et expressifs, quoique parfois néologiques et trop figurés. Mais que de belles choses dans tout cela sur les femmes, l'amitié et la vieillesse principalement. Livre à lire continuellement. »

L'éloge final compense amplement la petite réserve qui la précède, relativement au précieux. Elle en fut un peu enti-

chée, il est vrai, et l'on s'en douterait, à recueillir, en la lisant, plus d'une expression qui eût fâché Molière, qu'elle déteste : « Il avait pour moi un de ces goûts d'étoile », dit Éléonore pour peindre la passion du comte. La même a « personnalisé une idée, et nous avons nos querelles et nos raccommodements », c'est le fin du fin. Elle dit « commettre » pour compromettre, « faire ma charge », pour m'accuser, ou encore : « de quelle main le perds-je ! » Mais on ne pense plus à ces bizarreries quand on rencontre une de ces jolies pensées dont elle a le secret : « Il n'appartient qu'à l'amour de donner des tristesses, dont on le remercie. »

Elle a laissé, outre les célèbres *Avis* et quelques lettres, plusieurs opuscules, dialogues, dissertations, et tout cela est marqué au sceau d'un esprit fin et supérieur.

Psyché est une amplification en cinq pages sur une comparaison, à la Scudéry, entre la curiosité de Psyché et notre âme qui veut connaître l'Inconnu, et qui appelle aussi ses deux sœurs, Curiosité et Vanité. Cela fleure le précieux et n'est que piquant. Vient ensuite une série de portraits de quelques habitués de son salon : elle y excelle ; il y a notamment un portrait de Lamotte-Houdart, qui est achevé. Ce genre est intéressant, il vit toujours, mais il a glissé dans les fâcheuses mains des journalistes qui massacrent les figures sous le nom « d'instantanés ». Il faut lui souhaiter de retomber en quenouille. Les femmes savent peindre à la plume.

Notons encore de courtes œuvres dont les seuls titres marquent les tendances et les prédilections de l'auteur : *Réflexions sur les Richesses*, ou bien : *Dialogue entre Alexandre et Diogène sur l'égalité des biens*, où Alexandre n'en mène pas large, ou bien : *Discours sur le sentiment d'une dame qui croyait que l'amour convenait aux femmes lors même qu'elles n'étaient plus jeunes*, ou encore : *Discours sur la délicatesse d'esprit et de sentiment*, ou *Discours sur la différence qu'il y a de la réputation à la considération*. Ce sont de petits morceaux achevés, taillés à facettes, qui obtenaient de grands succès de lecture au Mardi.

Il faut mettre à part les *Lettres*, les Traités de la *Vieillesse*, de l'*Amitié*, des *Femmes*, et les *Avis*.

Les *Réflexions sur les femmes* sont un petit chef-d'œuvre. Il n'est pas d'auteur ni de penseur à qui il ne fît honneur. Dans une lettre à l'abbé de Choisy, elle lui envoie le manuscrit en lui disant : « Vous êtes le seul confident de mes débauches d'esprit. » Il y a dans ce livre plus d'esprit que de débauche. L'apologie de la culture intellectuelle de la femme y est encadrée par une floraison touffue de pensées justes et fines, qui sont d'un moraliste. Elle dit tout de suite son chagrin : « Si on passe aux hommes l'amour des lettres, on ne le passe pas aux femmes. » Et c'est là que vient la charge contre Molière et ses *Femmes Savantes :* « Depuis ce temps-là, on a attaché presqu'autant de honte au savoir des femmes, qu'aux vices qui leur sont le plus défendus. Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des amusements innocents, elles ont compris que honte pour honte, il fallait choisir celle qui leur rendait davantage, et elles se sont livrées au plaisir. » Il y a peut-être quelque excès à faire Molière responsable des désordres de la Régence. Mais que de bonnes et belles maximes dans le reste :

Le règne de la Beauté est peu durable. Le règne de la Vertu est pour toute la vie.

Il y a peu de temps à être belle et beaucoup à ne l'être plus.

Le mérite n'est pas brouillé avec les grâces.

La vertu n'a jamais enlaidi personne.

Il est dangereux de croire que ce qui est ignoré est innocent.

Il y a là encore des pages définitives sur l'Imagination, et surtout sur le Goût, dont elle parlait en connaissance de cause. La dissertation peut soutenir le parallèle avec Voltaire ou Marmontel.

Le *Traité de l'Amitié* est une œuvre d'expérience remarquable par la finesse de l'analyse, la sagesse des conseils, l'appel à l'indulgence; Cicéron et La Fontaine n'ont pas mieux dit. Tout au plus, la jeunesse pourrait-elle reprendre la marquise, d'avoir trop fait de l'amitié l'apanage de la vieillesse.

Elle plaidait un peu pour elle-même. Elle eut une vieillesse trop aimable pour ne pas l'aimer. Son *Traité de la Vieillesse* devrait être le *vade mecum* des gens d'âge. Ils n'y puiseraient

que d'utiles préceptes, qui peuvent tous se résumer dans cette pensée si belle par sa simplicité :

> Dans la jeunesse, on songe à vous ; dans la vieillesse, il faut songer aux autres.

Et quelle variété de ton ! Tantôt ce sont des remarques piquantes :

> Le grand inconvénient des femmes qui ont été aimables est d'oublier qu'elles ne le sont plus.
>
> Une vieillesse avouée est moins vieille.

Tantôt le ton s'élève, comme dans cette page éloquente sur notre indifférence à l'égard de notre mort certaine :

> Qui croirait que ces mêmes hommes qui sont si ardents sur ce qui regarde leur gloire et leur fortune quand ils la croient en péril, sont tranquilles et indolents sur la connaissance de leur être, qu'ils se laissent mollement conduire à la mort sans s'instruire si ce qu'on leur dit sont des chimères ou des réalités ; qu'ils s'acheminent et voient venir vers eux la mort, l'éternité, les peines et les récompenses éternelles sans penser que ces grandes vérités les regardent et les intéressent? Peut-on sans prévoyance et sans crainte aller tenter un si grand événement?

Dans sa ferme sobriété, ce lieu commun ne fait-il pas penser à Bossuet : « Les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes » ; ou à Massillon : « Vous qui êtes si épineux, si difficile, si plein de précautions quand il s'agit de vos intérêts terrestres, dans cette grande affaire toute seule, vous vous conduisez par opinion ! » Xavier de Maistre aussi a fortement exprimé la même idée : « Personne ne songe qu'il doit mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effrayerait plus que nous. » Mais avec son indulgence coutumière, il donnait de cette insouciance cette ingénieuse excuse :

> Comment se fait-il que les hommes, sans cesse agités par l'espérance et par les chimères de l'avenir, s'inquiètent si peu de ce que cet avenir leur offre de certain et d'inévitable? Ne serait-ce point la nature bienfaisante elle-même qui nous aurait donné cette heureuse insouciance, afin que nous puissions remplir en paix notre destinée?

C'est à l'honneur de Mme de Lambert qu'il faille à son propos évoquer de si grands esprits. Mais n'était-ce pas un esprit supérieur, la femme qui, dans ce même traité, écrivait cette remarque si profonde :

> Le monde nous dérobe à nous-même, et la solitude nous y rend. Le monde n'est qu'une troupe de fugitifs d'eux-mêmes.

Un des mérites les moins connus du salon de Mme de Lambert est d'avoir favorisé l'évolution du roman, et achevé la défaite du genre intronisé par Mlle de Scudéry. Aux fantaisies métaphysiques et galantes se substituaient peu à peu des contes plus vraisemblables, des pseudo-mémoires : les dimensions aussi changeaient : le roman en six volumes faisait place à la nouvelle de trente et quarante pages. La marquise approuva cette nouveauté. Elle a même sur la conscience un court roman, où il y a de jolies choses, bien que l'ensemble ne soit pas un chef-d'œuvre. Il a pour titre *la Femme Ermite*. Il donne assez bien le ton du jour, le goût naissant pour la nouvelle espagnole, avec ses jalousies d'amour, et ses cascades de récits intercalaires qui s'emboîtent l'un dans l'autre, telles les tables gigognes. Comme vous ne le lirez de votre vie, je le résumerai brièvement. Il a un petit air vieillot qui est délicieux.

Adélaïde était avec ses amies chez Bellamirte, à la campagne. On proposa une promenade à l'Ermitage, et le carrosse fut attelé. Le pays était agréable : d'un côté du bois est un rocher assez escarpé sur lequel il y a un ermitage, et le rocher est bordé d'un ruisseau assez large qui semble en défendre l'entrée. Ce ruisseau se forme d'un torrent qui tombe de la montagne sur les rochers. « Il y fait un bruit et forme une cascade naturelle qui, dans le sombre du bois, offre aux yeux le même agrément que les lieux les plus cultivés par l'art. » Voilà à quoi se bornent les descriptions. Ce n'est pas encore très poussé. Quant aux personnages, on ne nous les présente qu'au moral, ils semblent n'avoir ni gestes, ni costumes. Mais suivons Bellamirte et ses amies. Elles pénètrent dans l'ermitage. Elles voient une femme belle et bien faite qui rentre et qui referme la porte. Elles frappent. On n'ouvre point.

Étonnées de voir cette femme chez l'ermite, elles insistent avec quelque indiscrète curiosité. Enfin l'inconnue ouvre. Elle est seule. C'est elle qui est l'ermite. Elle ne se fait pas prier pour raconter quelle suite d'aventures l'a amenée là.

Fille d'un personnage considérable de l'État qui, un jour de mécontentement, passa à l'ennemi, elle fut recueillie par la princesse Zélie, dont le fils, le prince Camille, devint très épris d'elle, ce qui fâcha fort Valérie, éprise du prince.

La mère de Camille favorisait Valérie, de plus haute naissance. Elle envoya son fils à la guerre avec plusieurs régiments qu'elle lui acheta, pour faire diversion à son fâcheux amour par la gloire. Durant la bataille, le prince Camille sauva la vie à un officier ennemi : c'était le transfuge, père de son amie que nous appelons Alcine. Celle-ci remercia fort le prince qui obtint pour le traître le pardon et la restitution de ses biens. C'était un lien de plus entre Alcine et Camille, et la rivale Valérie se désola.

Elle va être vengée. L'amour du prince Camille a mis Alcine en vue. La reine la fait venir à la cour, où sa vue embrase aussitôt le cœur du duc de Praxède. Le prince devient jaloux et malheureux. Il lui semble que le regard d'Alcine est plus vif quand elle danse avec le duc que quand elle est avec lui. Il dépérit. Le père de la jeune fille, qui doit au prince la vie et les biens, entre en fureur de voir son bienfaiteur souffrir à cause de sa fille, et il exile celle-ci à la campagne. L'exilée reçoit un jour la visite de la comtesse Émilie, dont la fille demande à rester là quelques jours. Tandis qu'elle tient compagnie à Alcine, elles voient arriver le duc qui prend le prétexte de présenter ses hommages à la jeune Émilie. Le prince ayant connu cette démarche, fait de même. Les deux rivaux se rencontrent, tirent l'épée, le prince est tué. Alcine s'enfuit, et elle a choisi cet ermitage pour y cacher sa douleur durant le restant de sa vie.

L'histoire finit là. Je vous ai fait grâce des épisodes, des récits secondaires que plusieurs personnages font de leurs aventures, comme c'était alors le goût du jour, le *Gil Blas* de Le Sage en est le meilleur modèle. Ce récit de Mme de Lambert n'est pas sans finesse. L'héroïne demeure, tout le long, inno-

cente, calomniée par de fausses et frêles apparences, et la peinture en est touchée avec grâce et légèreté. On sent l'imitation de Mme de La Fayette et l'influence de cette école que mena Mme de Villedieu, et dont les ferventes, Mmes de Xaintonge, de la Roche Guilhem, Gomez, Murat, de Lussan d'Aulnoy, de la Force et bien d'autres fréquentaient assidûment chez l'auteur de la *Femme Ermite*. Alors pullulèrent les nouvelles qui réjouissaient Bayle par leur nouveauté, « parce qu'on peut les lire d'un bout à l'autre en moins de deux heures ».

Le Sage a vraisemblablement pris Mme de Lambert pour modèle de sa marquise de Chaves, dans *Gil Blas de Santillane*. Mais la ressemblance n'est pas absolue; elle ne pouvait pas l'être. Il manque un trait important à la peinture, car Mme de Chaves « n'avait point d'enfants ». La marquise de Lambert sans ses deux enfants, c'est, comme on eût dit chez elle, l'ormeau dépouillé de ses pampres. Elle eut un fils qui devint gouverneur d'Auxerre, et une fille qui fut comtesse de Sainte-Aulaire, par son mariage avec le fils du marquis au quatrain.

Mme de Lambert a laissé deux excellents petits livres, des *Avis* à ses enfants. Les *Avis* à son fils prêchent un peu trop l'ambition. Fénelon le lui reprocha. C'est le manuel du parfait officier qui veut se tirer de pair. Mme la marquise se souvient qu'elle est aussi Mme la générale. De nos jours, elle eût de bonne heure dirigé son fils sur Saint-Cyr. Elle lui acheta des régiments pour hochets. Il y a un esprit pratique dans ces pages utilitaires, où l'on vous apprend qu'il faut négliger l'intérêt pour la gloire, *parce que* la gloire a toujours la fortune à sa suite.

Il serait injuste pourtant de ne tenir compte que des récits guerriers et des conseils ambitieux; ce serait, sans raison, négliger les autres, qui sont sages et bons:

Peu de gens savent être amis des morts.

Les petites âmes sont cruelles, les grands hommes ont de la clémence.

— Rien de plus faible que de faire tout le mal qu'on peut faire.

— Les règles pour plaire sont de s'oublier soi-même, de ramener les autres à ce qui les intéresse, de les rendre contents d'eux-mêmes,

de les faire valoir et de leur passer les qualités qui leur sont contestées.

C'est là parler d'expérience, et ce sont choses toujours bonnes à redire. Les *Avis* au fils ne semblent pas avoir porté de fort beaux résultats. Sa mère lui avait pourtant dit : « Fidèle au sang dont vous sortez, songez qu'il ne vous est pas permis d'être un homme médiocre ». Il le fut pourtant, et finit par épouser une veuve équivoque.

Les *Avis* à sa fille sont plus tendres, plus délicats, plus précieux. Que d'excellentes vérités, que d'utiles préceptes, que de sages observations, le tout présenté dans un style qui est exquis de netteté et de pensée forte.

On devrait toujours faire suivre la publication des *Avis* à sa fille, d'une fort belle lettre peu connue qui en fait le complément, *Lettre à madame la Supérieure de la Madeleine de Tresnel*, sur l'éducation d'une jeune demoiselle.

Ces deux ouvrages sont indispensables l'un à l'autre. La *Lettre* prend la jeune fille en bas âge, et les prescriptions en sont sages dans leur sévérité :

— Il faut être en garde contre les grâces de l'enfance, dont elle sait se servir très avantageusement pour arracher ce qu'elle veut de nous.

On reconnaît là une lectrice de La Rochefoucauld, qui cherche le mobile et l'intérêt derrière la grâce même. Il faut se défendre des compliments ; ils donnent aux enfants la vanité :

— Il faut leur inspirer qu'il n'y a rien de si grand que de dire franchement : j'ai tort, et se garder de les punir des fautes avouées.

— Qu'ils regardent l'estime comme le premier des biens et le mépris comme le plus grand des maux.

Toute cette lettre est admirable. C'est comme un beau préambule aux *Avis*.

Elle a dit toute sa pensée sur le rôle de la femme, dans une autre lettre à Fénelon, dont le *Traité de l'Éducation des filles* fut son modèle.

— On n'attend rien de nous, on ne nous demande que des agréments, et on nous tient quitte du reste.

Elle le répète dans les *Avis*, et elle déclare que « rien n'est

si mal entendu ». Pour y parer, que de belles réflexions elle prodigue à sa fille. *Avis* aux laides :

— Les belles personnes portent sur le front des lettres de recommandation.

Mais si vous n'êtes pas belle, c'est une autre affaire. « On ne vous fera grâce de rien; c'est une grosse affaire quand il faut que le mérite se fasse jour à travers la laideur. » Elle n'est pas encourageante. Elle exagère. Chapitre des modes :

— Il faut donner à la mode ce qu'on ne peut lui refuser.

Elle ne veut pas des spectacles pour sa fille : il n'y avait pas alors de théâtre blanc ni bleu, et ce n'était peut-être pas une grande perte. Elle tient qu'il n'y a point de dignité à se montrer toujours. Mais c'est surtout sur le chapitre de l'instruction qu'elle est instructive. Il faut l'écouter :

— Il est bon que les jeunes personnes s'ccupent de sciences solides. L'histoire grecque et romaine élève l'âme, nourrit le courage par les grandes actions qu'on y voit. Il faut savoir l'histoire de France ; il n'est pas permis d'ignorer l'histoire de son pays. Je ne blâmerais pas même un peu de philosophie, surtout de la nouvelle, si on en est capable : elle vous met de la précision dans l'esprit, démêle vos idées, et vous apprend à penser juste. Je voudrais aussi de la morale. A force de lire Cicéron, Pline et les autres, on prend du goût pour la vertu, il se fait une impression insensible qui tourne au profit des mœurs. La pente aux vices se corrige par l'exemple de tant de vertus ; et rarement trouverez-vous un mauvais naturel avoir du goût pour ces sortes de lectures. On n'aime point à voir ce qui nous accuse, et ce qui nous condamne toujours.

Pour les langues, quoique une femme doive se contenter de parler celle de son pays, je ne m'opposerais pas à l'inclination que l'on pourrait avoir pour le latin : c'est la langue de l'Eglise. Elle vous ouvre la porte de toutes les sciences ; elle vous met en société avec ce qu'il y a de meilleur dans tous les siècles.

La poésie peut avoir des inconvénients. J'aurais pourtant peine à interdire la lecture des belles tragédies de Corneille ; mais souvent les meilleures en vous donnant des leçons de vertu, vous laissent l'impression du vice.

La lecture des romans est plus dangereuse : je ne voudrais pas que l'on en fît usage. Le roman n'étant jamais pris sur le vrai, allume l'imagination, affaiblit la pudeur, met le désordre dans le cœur, et, pour peu qu'une jeune personne ait de la disposition à la tendresse, hâte et précipite son penchant. Il ne faut point augmenter le charme ni l'illusion de l'amour : plus il est adouci, plus il est modeste, et plus il est

dangereux. Je ne voudrais point les défendre : toute défense blesse la liberté, et augmente le désir : mais il faut, autant qu'on peut, s'accoutumer à des lectures solides, qui ornent l'esprit et fortifient le cœur ; on ne peut trop éviter celles qui laissent des impressions difficiles à effacer.

Modérez votre goût pour les sciences extraordinaires ; elles sont dangereuses, et elles ne donnent ordinairement que beaucoup d'orgueil ; elles démontent les ressorts de l'âme. Si vous avez une imagination vaste, vive et agissante, et une curiosité que rien ne puisse arrêter, il vaut mieux occuper ces dispositions aux sciences, que de hasarder qu'elles se tournent au profit des passions ; mais songez que les filles doivent avoir sur les sciences une pudeur presqu'aussi tendre que sur les vices.

Soyez donc en garde contre le goût du bel esprit : ne vous amusez point à courir après des sciences vaines, et après celles qui sont au-dessus de votre portée. Notre âme a bien plus de quoi jouir, qu'elle n'a de quoi connaître : nous avons les lumières propres et nécessaires à notre bien-être : mais nous ne voulons pas nous en tenir là : nous courons après des vérités qui ne sont pas faites pour nous.

Si la page de cette femme savante est remarquable, n'est-ce pas par la modération et la mesure ?

Ce livre est ainsi plein d'excellentes choses dont les jeunes filles ne sont pas seules à profiter ou à avoir besoin. Un trait particulier, qui reparaît souvent, c'est la sympathie pour les humbles, avec son corollaire ordinaire, le mépris des grands qui ne sont que des grands. Elle disait à son fils : « Vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui », du même ton dont M. Poirier dit à son noble gendre : « Mais vous, vous n'êtes pas mort à la croisade ! » Avant Figaro, elle avait dit :

— Sommes-nous en droit de vouloir nos domestiques sans défauts, nous qui leur en montrons tous les jours ?

Nos ministres eux-mêmes pourraient y lire avec fruit par-dessus l'épaule des jeunes filles l'exemple de ce favori qui disait :

— Quand la fortune me renverra à mon premier état, je suis tout prêt.

Mme de Lambert fut une femme de lettres honteuse, en ce sens qu'elle rougissait de l'être. On la raillait de restaurer la Chambre Bleue, et elle était sensible à ce reproche. Fontenelle nous dit qu'elle avait soin de se rassurer en protestant

que dans sa maison, accusée d'esprit, il se faisait une noble dépense, et il venait plus de grands seigneurs que d'écrivains. Elle avait la pudeur de ses livres. Ceux-ci méritaient un sort plus doux. C'est par les livres que son nom lui a survécu. Les lustres de son salon sont depuis longtemps éteints sous les lustres des années ; mais ses écrits nous ont conservé ses héroïques campagnes en faveur d'un féminisme éclairé et distingué. Quant à elle-même, si elle revit, c'est dans les mémoires du temps, c'est dans les romans, dont elle favorisa l'évolution vers le roman de mœurs, c'est dans la marquise de Chaves, de Le Sage, c'est dans la Madame de Miran, de la *Vie de Marianne* par Marivaux, et ce ne sont pas de médiocres titres à notre intérêt d'avoir été choisie par son temps comme le modèle de la femme d'esprit, en même temps qu'on la louait d'être femme de cœur ; d'avoir su concilier la littérature et la maternité, séduire le bel esprit Lamotte et l'évêque Fénelon, d'avoir, au total, été le plus louable représentant de cette préciosité si excellente quand elle est bonne, si méconnue et si calomniée, qui est l'une des faces de l'esprit français, et qui signifie : atticisme et distinction.

Toute proche d'elle, habitait une autre grande dame de lettres. Mme Doublet de Persan (1) aimait les nouvelles mondaines et littéraires. Restée veuve, sans fortune, après la mort de M. Doublet, elle se retira dans un des appartements extérieurs du couvent des Filles-Saint-Thomas. Elle y demeura quarante ans sans sortir. On venait la voir, lui raconter les incidents de la vie parisienne. Il y avait là l'abbé Legendre, Bachaumont, son commensal, Alexis Piron, l'abbé Chauvelin, les frères La Curne de Sainte-Palaye, fondateurs des études médiévales ; Foncemagne l'antiquaire, d'Argental, Voisenon. C'était la *Paroisse*. On tenait registre des conversations : ce furent les *Nouvelles à la main*, comme aussi ce fut le berceau des *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres en France depuis 1762 jusqu'en 1787*, par Bachaumont et par Pidanzat de Mairobert, qui se tua, compromis dans les affaires du marquis de Brunoy, puis par

(1) 1677-1771.

Mouffle d'Angerville. Un gai souper suivit la séance des entretiens. Mme Doublet mourut à 94 ans : son dernier mot fut de gourmander le prêtre qui en l'administrant, avait dérangé le rouge de ses joues. Il reste de ce salon, les 36 volumes des *Mémoires*, chaos de renseignements amusants et utiles, indiscrets et pervers comme le sénile Bachaumont lui-même, document indispensable à la connaissance de la société de cette époque triste, babillarde, frivole et déshabillée, si fidèlement personnifiée encore par Claudine de Tencin.

Claudine-Alexandrine Guérin de Tencin (1), ex-religieuse dominicaine du monastère de Montfleury, chanoinesse du noble chapitre de Veuville-les-Dames en Bresse, dame de la baronnie de Saint-Martin en l'île de Ré, est célèbre par ses amours, ses intrigues et son salon littéraire.

Elle était fille cadette de la famille Guérin. Elle avait un frère abbé qui disait toujours oui. On l'appelait l'abbé Oui-Da! Par contre, sa sœur était Mlle Nenni. Sa mère lui dit : « Si dans un an, tu n'es pas mariée, le voile ! » Elle le fit comme elle le dit.

Claudine démoralisa le couvent de Montfleury. Elle fut chassée, vint à Paris, fit des amis, trafiqua avec Law, lassa le Régent, se contenta de Dubois, fut accusée de la mort du conseiller Lafresnaye qui s'était seulement suicidé pour elle, s'aboucha avec Richelieu dont on disait que c'était un honneur d'être déshonoré par lui, fit avec lui de l'amour et de la politique, eut un salon de lettres, envoya tous les ans à ses amis écrivains en détresse, une culotte de velours noir, et mourut en disant : « Les gens d'esprit font beaucoup de fautes de conduite, parce qu'ils ne croient jamais le monde aussi bête qu'il est. » Fontenelle lui fit cette oraison funèbre :

— Elle connaissait mes goûts et m'offrait toujours le mets que je préférais. Je ne trouverai pas cela aux dîners de Mme Geoffrin.

Comme on connaît les femmes, on les honore.

L'histoire de ses amours, si incomplète qu'elle soit encore,

(1) 1682-1749.

demanderait un volume. Une liste exacte de ses amis serait une belle nomenclature : le Régent, le cardinal Dubois, d'Argenson, le financier Law, l'abbé de Louvois, le duc de Richelieu, Brolingbroke, Dillon, son médecin Astruc, de Lamotte-Houdart, le vieux Fontenelle, d'Argental, le chevalier Destouches (dont elle eut un fils, d'Alembert), le banquier de la Fresnaye. Nous en passons. Elle fut vraiment, selon l'expression de Richelieu, « la maîtresse de tout le monde ».

Elle était capable d'autres fautes : on la soupçonnait de n'être pas restée étrangère à plusieurs affaires d'empoisonnement. On louait, devant l'abbé Trublet, ses bonnes manières et sa douceur : « Oui, dit l'abbé, si elle avait intérêt à vous empoisonner, elle choisirait le poison le plus doux. » Les intrigues d'amour ne lui suffisaient point ; depuis le jour où elle s'évada du couvent de Montfleury, elle tâcha « de concilier, dit-elle, le plaisir et l'intérêt » et de jouer par ses amants un rôle politique. Elle y réussit. Grâce à Dubois, elle devint une puissance dans l'Etat, et fit nommer son frère cardinal. Grâce à son excellent ami Law, elle fit sa fortune ; grâce à Fontenelle, elle s'entoura d'écrivains et de beaux esprits, ce qui était sa dernière ambition. La gloire littéraire la tenta ; elle écrivit des romans de sentiment et d'aventures, dont le plus célèbre, *le Comte de Comminges*, est encore d'une agréable lecture ; elle fut théologienne et entretint une correspondance avec le pape Benoît XIV. Son esprit était vif et pénétrant ; plusieurs de ses jugements littéraires sont d'une singulière profondeur ; l'on cite d'elle ce mot, qu'elle aurait dit en 1747, et qui prouve la sûreté de son coup d'œil : « A moins que Dieu n'y mette visiblement la main, il est physiquement impossible que l'Etat ne culbute. »

A la mort de Mme de Lambert, « le Mardi, dit l'abbé Trublet, fut chez Mme de Tencin ». Elle eut le salon à la mode. Les invités lui reconnaissaient beaucoup d'esprit et s'inquiétaient fort peu du reste. Il fallait une grande dame, riche et instruite pour héberger les gens de lettres ; elle seule était capable d'exercer cette mission. Quelques années plus tard, à son déclin, Mme Geoffrin viendra guetter son héritage, et prendre des leçons à son école. « Savez-vous ce que la Geof-

frin vient faire ici, dira-t-elle, elle veut voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire. »

Ainsi, pendant le XVIIIe siècle, se succédèrent les « bureaux d'esprit ».

On rencontrait aux Mardis de Mme de Tencin, Marivaux, Montesquieu, Duclos, La Mothe, Piron, Helvetius, Fontenelle qui était de fondation. Selon l'usage, quelques étrangers, Bolingbroke, Chesterfield, Tronchin, venaient se joindre à ceux qu'elle appelait ses « bêtes », et sa « ménagerie ».

Elle gouvernait son monde d'assez haut, faisant des cadeaux, mais disant à plus d'un ses vérités. La conversation était moins sérieuse que chez Mme de Lambert, mais tout aussi philosophique. Si nous en croyons Marmontel, il y manquait parfois, malgré la gaieté que la maîtresse de maison savait ramener, un peu de naturel et de laisser aller. Il y avait là plusieurs « faiseurs de phrases ». Marivaux était « fort attentif à se bien exprimer », et le vieux Fontenelle, horriblement sourd, ne pouvant plus écouter, se consolait en discourant sans fin.

Le règne de Mme de Tencin dura jusqu'à sa mort, en 1749 ; son salon était devenu illustre ; nul ne se souvenait plus de son orageuse jeunesse, des tragiques aventures auxquelles son nom était mêlé, et des jours qu'elle avait passés à la Bastille.

Mme de Tencin avait bien désigné sa légataire : ce fut Mme Geoffrin.

Il y avait deux dîners de fondation, rue Saint-Honoré, celui du lundi pour les artistes, où l'on voyait Boucher, Van Loo, Vernet, Lagrenée, Latour; celui du mercredi pour les gens de lettres, dont d'Alembert, Morellet, Raynal, Grimm, d'Holbach, Marivaux, Marmontel étaient les habitués. Pour faire la liaison des deux mondes, quelques littérateurs étaient invités au souper des artistes, et réciproquement. Le mercredi comme le lundi, l'on ne rencontrait pas d'autres femmes que Mlle de Lespinasse.

Mme Geoffrin (1) était jolie; son portrait peint par Nattier,

(1) 1699-1777.

a grand air et donne l'impression d'une grande, belle et jolie femme avec des traits réguliers, un visage en ovale parfait, les cheveux rebroussés droit au-dessus du front, le nez grec, les yeux beaux et grands, la poitrine plastique.

Ne songez plus à la vieille Mme Geoffrin, gravée par Miger, l'air pensif, la figure allongée par les joues autrefois si fraîches, aujourd'hui tombantes ; c'est la vieille femme, gravée aussi par Chardin (musée de Montpellier), peinte par Hubert Robert dans une série de panneaux qu'elle commanda elle-même et qui figurent des scènes de son existence intime : Mme Geoffrin dans sa chambre à coucher, dégustant une tasse de chocolat ; Mme Geoffrin, déjeunant avec les religieuses de l'abbaye de Saint-Antoine de Paris. Elle soignait sa postérité.

Il y eut une Mme Geoffrin, jeune orpheline, élevée singulièrement par une singulière grand'mère, grand'maman Chemineau.

Ses derniers historiens, de Ségur et Tornezy, ont dépouillé les sept grands cahiers reliés en maroquin vert, écrits de la main de Mme Geoffrin et qui sont actuellement chez la marquise d'Etampes; et aussi les papiers manuscrits de la fille de Mme Geoffrin, Mme de La Ferté-Imbault, et encore une collection de lettres adressées à Mme Geoffrin par l'impératrice Catherine, et également les lettres de Mme Geoffrin à Hume, qui sont à la société royale d'Edimbourg. Ce sont là de précieux et nouveaux documents pour mener un supplément d'enquête.

Mme Geoffrin est l'une des plus brillantes parmi ces charmantes figures de femmes du XVIIIe siècle, Mmes de Lambert, de Tencin, d'Epinay, de La Fayette, du Deffant, du Chatelet, de Staal-Launay, du Maine, de Staël, etc.

Regardez ce joli portrait que fit Horace Walpole de cette illustre bourgeoise « d'une roture infinie ». Il dit d'elle :

« Mme Geoffrin est une femme extraordinaire qui possède plus de sens commun que je n'en ai jamais rencontré pour découvrir les caractères et les pénétrer jusqu'aux derniers replis, et un crayon qui n'a jamais manqué un portrait, ordinairement peu flatté : elle exige et elle conserve en dépit de

sa naissance et des préjugés absurdes d'ici sur la noblesse, une véritable cour et beaucoup d'attentions. Elle y réussit par mille petites manœuvres et par une franchise et une sévérité qui semblent être son seul moyen pour attirer chez elle un concours de monde; car elle ne cesse de gronder ceux qu'elle veut s'attacher. Elle a peu de goût et encore moins de savoir, mais elle protège les artistes et les auteurs, et elle courtise un petit nombre de personnes pour avoir le crédit nécessaire à ses protégés. Elle a fait son éducation sous la fameuse Mme de Tencin qui lui a conseillé de ne jamais rebuter aucun homme, parce que, disait son institutrice, quand même neuf sur dix ne se soucieraient pas plus de vous que d'un sol, le dixième peut devenir un ami utile. »

Ah ! la délicieuse femme ! On ne la connait, on ne la voit que vieille et célèbre, parce que sa jeunesse fut obscure. Il fallait éclairer cette jeunesse.

Mlle Rodet habitait rue des Prouvaires, chez son père, un commissaire contrôleur juré, mouleur de bois de la ville de Paris. Devenue orpheline, elle habita chez la grand'mère Chemineau, rue Saint-Honoré, — une femme qui prisait plus le jugement que le savoir. Elle disait : « Si ma petite-fille est une bête, le savoir la rendrait confiante et insupportable ; si elle a de l'esprit et de la sensibilité, elle suppléera par son adresse à ce qu'elle ne saura pas. »

Il est curieux de voir que Mme Geoffrin, qui devait plus tard tenir un salon littéraire et obtenir un grade élevé dans le corps des bas-bleus, n'a pas reçu d'instruction dans sa jeunesse. Même le maître à danser fut congédié. « Quand cette enfant, disait la grand'mère, voudra sauter, elle sautera ; elle n'a que faire d'être une danseuse. » C'est un type, cette grand'mère Chemineau, d'esprit droit, solide, résolu et simple. Elle fit apprendre à Thérèse (Mme Geoffrin, jeune fille, s'appelait Thérèse Rodet) le chant, mais sans accompagnement d'instruments ; elle n'en voulait à aucun prix : « Cela fait trop de bruit. »

Thérèse se jeta d'abord dans la dévotion et le mysticisme. A quatorze ans, on parlait d'elle dans le quartier, et Diderot lui-même avait remarqué cette fillette « en cornette plate, en

mince et légère siamoise ». Elle pensait aux ordres. L'an d'après, elle épousait un vieux veuf riche, M. Geoffrin, fabricant de glaces et miroirs. Il avait cinquante ans ; elle en avait quinze.

Ce ménage bizarrement assorti, logea dans cet hôtel de la rue Saint-Honoré, dont la façade existe encore au nº 372, et qui allait devenir le royaume du bel esprit.

Les premiers temps furent calmes. M. Geoffrin avait tout lieu de s'estimer heureux d'avoir trouvé une jeune femme modeste, rangée, économe. Il comptait sans la littérature. Sa femme connut cette gredine intelligente qui fut la marquise de Tencin, femme supérieure en tout, en esprit et en vice, qui déposa un soir son enfant sur les marches de Saint-Roch, sans se douter qu'il était d'Alembert.

Ce fut pourtant elle qui servit de marraine à Mme Geoffrin dans le monde des lettres. Elle l'attira dans son salon.

Mme Geoffrin y fit ses orges. Elle plut à tous les habitués, et elle les entraîna tous dans ses salons à elle, qu'elle ouvrit en son hôtel de la rue Saint-Honoré.

Ce fut grand émoi : M. Geoffrin, qui s'était arrangé une petite vie si tranquille, poussa les hauts cris devant cette invasion de beaux esprits et de gros appétits.- Ce furent des querelles, des disputes à l'occasion de chaque dîner. Il finit par céder en maugréant, et se résigna à se rencoigner dans son fauteuil, dans un coin du salon rempli de célébrités, silencieux, solennel, ennuyé. Un jour sa place demeura vide. On ne le remarqua pas. Plus tard, lorsqu'un habitué s'avisa de réclamer ce vieux monsieur qu'on voyait toujours là et qui ne disait mot, la maîtresse de la maison répondit : « C'était mon mari. Il est mort. » Et ce fut tout. On ne parla plus de M. Geoffrin, et personne n'en a plus parlé.

Mme Suard admirait Mme Geoffrin « avec sa taille élevée, ses cheveux d'argent couverts d'une coiffe, sa mise si noble et si décente, et son air de raison mêlée à la bonté. » Raison et bonté, raison surtout, tels sont bien les traits dominants de son caractère : ajoutons-y une pointe d'orgueil bourgeois, une intime satisfaction de se savoir regardée, presque illustre, de se dire qu'on a le plus beau salon littéraire de Paris. Mais

sa saine raison la préserva presque toujours du ridicule, et lui tint lieu d'esprit.

Walpole écrivait :

« La prochaine fois que je la verrai, je compte bien lui dire : « O Sens commun, assieds-toi là ! »

A défaut d'autres talents, elle eut du moins celui de rendre son salon le plus célèbre de la ville, et le plus important du siècle. Les étrangers de marque, étant de passage à Paris, se croyaient trop heureux d'être admis une seule fois chez elle. L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre étaient représentées rue Saint-Honoré par Creutz, Galiani, Hume et Walpole.

Ce bon M. Geoffrin avait, en fabriquant des glaces, gagné une fort belle fortune, et Mme Geoffrin faisait bien les choses. Est-ce uniquement aux qualités de son esprit, au charme de sa causerie dont ses amis nous parlent, que Mme Geoffrin dut son succès ? Est-ce aux petits cadeaux dont elle comblait son monde ? Nous n'osons le dire. Elle avait, il faut le reconnaître, un certain art de conduire la conversation, de l'arrêter au bon moment sur le bord de la plaisanterie illicite. Burigny, le vieil académicien, lui servait de majordome, et c'est à lui qu'elle s'en prenait de tous les faux pas que faisait la causerie. Sa familiarité voulue, ses façons de maman grondeuse, étaient au fond assez habiles, et lui permettaient de gouverner un peu son salon. Tous les sujets n'étaient pas permis, rue Saint-Honoré ; il ne fallait ni trop de gaieté ni trop de philosophie : surtout pas d'opinions avancées. Mme Geoffrin aimait fort l'Encyclopédie, mais elle avait sa tribune à l'église des Capucins, et voulait rester l'amie de tout le monde. C'était pour les habitués de l'hôtel une très mauvaise note que d'avoir été embastillé, même peu de jours ; Marmontel en sut quelque chose.

En 1766 un grand événement marqua un beau jour dans la vie de Mme Geoffrin. Stanislas Poniatowski, celui qu'elle avait connu et reçu chez elle tout enfant, lui avait écrit un jour : « Maman, votre fils est roi », et l'avait invitée à venir le visiter dans sa cour. Mme Geoffrin accepta l'invitation. Cette bourgeoise de Paris, qui n'avait jamais dépassé Poissy à l'ouest et Saint-Denis au nord, se mit en route pour la Po-

logne. Ce voyage fut une sorte de triomphe. Mme Geoffrin était illustre ; tout le long du chemin, des princes, ses anciens invités, vinrent la saluer comme une souveraine. A Vienne, on lui rendit les plus grands honneurs. En Pologne enfin, l'attendrissement atteignit à son comble. Un moment même, la gloire tourna la tête à Mme Geoffrin ; malgré son grand bon sens, elle perdit un peu le sentiment du ridicule, et ne s'en aperçut que plus tard, lorsqu'elle fut revenue parmi les siens, dans son paisible royaume de la rue Saint-Honoré.

L'originalité, ce fut de voir cette femme sans naissance, sans titre, vivant avec quarante mille livres de rentes, prendre le haut pas sur la société mondaine et lettrée : ce salon bourgeois brillait devant les plus aristocratiques maisons de Paris, et devenait le centre, le foyer des lettres françaises, sans noblesse et sans richesse, car Marmontel nous confie qu'on y dînait le plus souvent d'une omelette, d'un poulet et d'un plat d'épinards.

Elle était secondée par sa fille, d'une gaieté intarissable, d'une gaieté immortelle, disait Maupertuis, rieuse et folle, la future Mme La Ferté-Imbault, qui devait plus tard succéder au salon académique de sa mère les réunions, sur sa terrasse, de l'ordre dont elle avait la grande maîtrise, l'ordre des Lanturelus et des Lampons. Sa mère se fût voilé la face, si elle les eût entendus chanter. Les salons se suivent et ne se ressemblent pas.

Mme Geoffrin avait une rivale, la marquise du Deffand (1), celle qui l'appelait « la Geoffrin » tout court, et qui fit à sa mort ce mot méchant, quand Morellet, Thomas et d'Alembert lui composaient des oraisons funèbres: « Voilà bien du bruit pour une omelette au lard ».

Dans son appartement du couvent de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique, Mme du Deffand recevait une société moins nombreuse et plus choisie. Elle excluait les médiocrités, ne faisait pas grand cas des artistes, et n'aimait pas beaucoup les « philosophes in-folio ». Par exception, elle accueillit

(1) 1697-1780.

d'Alembert avec quelques-uns des encyclopédistes, et n'eut pas lieu de s'en féliciter. Elle marchandait ses bonnes grâces même à ceux qui passaient pour ses amis, et se livrait peu : « Des imbéciles, disait-elle, qui ne débitent que des lieux communs, qui ne savent rien et ne sentent rien ; quelques gens d'esprit pleins d'eux-mêmes, jaloux, envieux, méchants, qu'il faut haïr ou mépriser... » C'est de ses invités qu'elle parlait. Elle les supportait néanmoins, car eux seuls pouvaient la distraire de son incurable lassitude. Et pourtant, malgré son éternelle froideur, et le mordant de son esprit, elle avait un grand charme et on le subissait. Elle était impitoyable dans ses moqueries, vous prenait les gens sur le vif, en faisait d'un mot la caricature, et s'amusait méchamment de tout le monde, mais avec tant d'esprit, qu'on était toujours de son avis.

Un mot revient sans cesse dans ses *Lettres*, et nous donne le secret de son caractère : l'ennui. La marquise du Deffant s'ennuyait, et c'était chez elle une souffrance continue, une maladie sans remède. De sa jeunesse et de ses romanesques débuts dans le monde au temps de la Régence, elle gardait un fonds d'amertume, une méfiance générale à l'égard des hommes, une froideur souveraine. Son cœur s'était desséché de bonne heure ; elle était toute intelligence et toute esprit, incapable de sentiment et navrée de se savoir telle. Sans foi religieuse, et sans foi philosophique, se sentant l'âme déchirée, elle chercha dans l'amitié un refuge qu'elle ne trouva pas. Le Président Hénault, Voltaire, Pont de Veyle, furent pour elle, d'excellents amis, discutèrent son scepticisme, lui firent passer quelques heures en l'écoutant analyser son malaise, en s'entretenant par lettres avec elle, de morale, de littérature, et d'elle-même à propos de tout cela. Mais ils souffraient un peu de la même détresse, et leurs ennuis ne se consolaient pas l'un par l'autre. Les *Lettres* de Mme du Deffant, qui sont peut-être, après celles de Mme de Sévigné, le chef-d'œuvre de notre littérature épistolaire, nous racontent par le menu l'histoire de cette âme en peine, les progrès de son pessimisme et ses stériles discussions. Son salon, sa domination littéraire, qui fit triompher d'Alembert à l'Académie, semblèrent un moment l'arracher à son éternel désenchantement. Une autre infirmité alors la frappa.

Elle devint aveugle. Ses amis ne furent pas moins empressés autour d'elle, mais la « nuit de mort » qui l'entourait, et l'inaction et la méditation continue à laquelle elle se trouvait contrainte, n'étaient pas faites pour soulager le malaise de son âme

Enfin, vers 1766, ayant déjà usé sa vie et touchant à ses soixante-dix ans, elle connut Horace Walpole, le reçut chez elle, devint sa correspondante et, un peu sur le tard, s'éprit de lui.

Walpole craignant le ridicule, voulut en vain la décourager. Ses rudesses et ses rebuffades, loin de calmer cette affection, l'exaspérèrent. Ce fut une amitié ardente, disons le mot, un amour véritable, et sans exemple. Ce besoin de tendresses et de larmes, qu'elle avait au fond du cœur et dont elle souffrait depuis si longtemps, put enfin se satisfaire. Elle pleura et se trouva heureuse. Ces dernières années furent les plus douces de sa vie.

Mais avant de connaître Walpole, Mme du Deffant avait été douloureusement atteinte dans son amour-propre. En 1752, elle avait ramené, d'un voyage en Bourgogne, une demoiselle de compagnie, qui lui était un peu parente et qui s'appelait Mlle de Lespinasse (1). La nouvelle venue, sans être jolie, se trouvait avoir par l'esprit et le charme de ses manières, autant de séduction que sa maîtresse.

Elle causait délicieusement. On sut bientôt qu'elle écrivait de même. Dès le premier jour, on la remarqua, et d'Alembert lui fut conquis. Bientôt les invités de Mme du Deffant prirent la fâcheuse habitude d'arriver rue Saint-Dominique une heure avant que la marquise fût visible, pour causer avec Mlle de Lespinasse. Marmontel, d'Alembert, Turgot, Condorcet avait ourdi cette conspiration. Mme du Deffant ne tarda pas à la découvrir ; son orgueil en souffrit profondément, elle cria à la trahison, et Mlle de Lespinasse fut chassée comme une domestique. Mais tous ses amis la suivirent, et avec l'aide de Mme Geoffrin (qui n'était pas fâchée de l'aventure), l'installèrent rue de Belle-Chasse, à quelques pas du couvent de Saint-Joseph. C'est là qu'elle eut à son tour son salon littéraire : c'est là qu'émigrèrent beaucoup des anciens amis de sa maî-

(1) 1732-1776.

tresse. Il régnait chez elle plus de liberté et d'abandon. Il y avait moins de grands seigneurs et plus de philosophes : d'Alembert, Turgot, Condillac, Mably, Suard, Thomas, Marmontel. Mlle de Lespinasse avait appris de sa maîtresse l'art de diriger l'entretien : « Nulle part, écrit Marmontel, la conversation n'était plus vive, plus brillante, ni mieux réglée que chez elle. C'était un rare phénomène que ce degré de chaleur tempérée et toujours égale où elle savait l'entretenir, soit en la modérant, soit en l'animant tour à tour. La continuelle activité de son être se communiquait à son esprit, mais avec mesure : son imagination en était le mobile, sa raison, le régulateur. » Ce mot « la raison » revient souvent dans les jugements des contemporains sur Mlle de Lespinasse : elle passa pour une personne très raisonnable, ayant comme sa protectrice un peu plus d'esprit que de cœur. Sa correspondance, publiée par la suite, nous l'a montrée sous un tout autre jour, en nous livrant le secret d'un drame poignant qui se passait dans son âme et que le monde ignorait.

Du vivant de Mlle de Lespinasse, on la supposait à tort la maîtresse de d'Alembert, parce que celui-ci était venu habiter sous son toit ; personne ne lui connaissait d'autre amour. On apprit plus tard, quand furent publiées les lettres à M. de Guibert, que ce clair regard, et ce si calme visage avaient pendant des années caché l'âme la plus orageuse, la plus tourmentée d'amour et de remords. « Quelque jour, écrivait-elle à d'Alembert, je vous conterai des choses qu'on ne trouve point dans les romans de Prévost, ni dans ceux de Richardson. » Mais il n'avait jamais reçu d'autres confidences. Il ignora son roman. Le gendre du comte d'Arandes, le célèbre ministre espagnol, M. de Mora, gentilhomme qui fut un moment « l'espoir de l'Espagne », et qui mourut très jeune, avait séjourné à Paris en 1766. Mlle de Lespinasse le rencontra, et ils s'aimèrent.

Mais bientôt M. de Mora dut regagner l'Espagne, malade de la poitrine et déjà condamné. Deux ans plus tard, se sentant à bout de forces, et voulant revoir celle qu'il aimait, il partit de Madrid pour la France. Il n'eut pas le temps d'arriver, et mourut en chemin à Bordeaux. Mlle de Lespinasse ne

l'avait pas oublié ; mais elle avait rencontré depuis son départ, un autre homme, illustre lui aussi, ou prêt à l'être, croyait-on, M. de Guibert : et malgré ses remords, malgré le souvenir de son ami qui se mourait, elle n'avait pu s'empêcher de l'aimer éperdument. Alors commença dans son âme une lutte affreuse, un tourment de tous les jours, que la mort de M. de Mora rendit plus douloureux encore. Véritable victime de l'amour, Mlle de Lespinasse resta à jamais déchirée entre sa nouvelle passion et ses remords. Elle goûta l'âpre joie de se sentir anéantie, vaincue, par un sentiment fatal, se méprisa, se maudit elle-même, et ne put s'empêcher d'aimer. Ses lettres à M. de Guibert, sont le plus frémissant livre d'amour qu'il y ait dans toute notre littérature, et jamais le hasard n'avait mis un tel talent au service d'une telle passion.

Ce drame intérieur ne dura pas longtemps. En 1776, trois ans après le jour où elle avait rencontré M. de Guibert, à bout de forces, épuisée de souffrances et de larmes contenues (car elle avait su rester la même aux yeux du monde), Mlle de Lespinasse vit venir la mort qu'elle avait ardemment souhaitée.

Si Mlle de Lespinasse fut la rivale de sa maîtresse, Mlle de Launay (1) faillit avoir le même sort.

La turbulente duchesse du Maine, voulant un jour se moquer par lettre de son ami Fontenelle, se souvint d'une de ses femmes de chambre, qui venait comme lui de Normandie, et qui le connaissait assez bien. C'était Mlle de Launay. Elle la prit pour secrétaire, et fut tout étonnée qu'elle eût de l'esprit. Fontenelle de son côté, ayant reçu la missive, s'extasia et voulut en connaître l'auteur. La soubrette fut tirée de son obscurité ; les habitués de Sceaux, frappés de son intelligence, l'admirent aussitôt à leurs réunions, aux fameuses Nuits Blanches. Tous devinrent ses amis ; elle eut même un soupirant, le vieux Chaulieu.

Mais elle était pauvre, de naissance à peine honorable (elle portait le nom de sa mère), et condamnée à subir la protec-

(1) 1684-1750.

tion autoritaire de la duchesse, qui malgré ses succès d'esprit la maintenait toujours dans une sorte de domesticité. Lorsque fut ourdie cette fameuse et plaisante conspiration de Cellamare, dirigée contre le Régent, Mlle de Launay se trouva compromise par les folies de sa maîtresse, et fut embastillée. Ce fut le meilleur moment de son existence. « En prison, dit-elle, on ne fait pas sa volonté, mais on ne fait pas non plus celle d'autrui. » Elle y resta près de deux années, crut un moment aimer son compagnon de captivité, le chevalier de Mesnil, qui se hâta de l'oublier dès qu'il fut sorti de prison ; quand après tous ces événements, elle retrouva cette petite égoïste que fut la duchesse du Maine, elle fut accueillie par ces simples paroles : « Ah ! voilà Mlle de Launay, je suis bien aise de vous revoir », ce fut tout. Quelques années plus tard, elle épousait un gentilhomme du régiment des Gardes Suisses, M. de Staal ; pauvre comme elle, il ne put la soustraire à cette éternelle domesticité, dont elle avait déjà tant souffert.

Mme de Staal de Launay n'était pas seulement spirituelle causeuse. Ses *Mémoires*, dans lesquels elle raconte en détail, avec une gaieté un peu désabusée, sa vie pleine de déceptions et d'aventures, tiennent, par l'intérêt et les qualités du style, une bonne place dans notre histoire littéraire.

Plus encore, Mme de Graffigny fut avide de gloire littéraire (1). Elle ne se contenta pas d'être la reine d'un salon, de passer pour une femme d'esprit ; elle rêva d'autres lauriers, et fut auteur. Mariée à un vieux chambellan du duc de Lorraine, quinteux et brutal, elle dut s'en séparer, et vint à Paris, comme un jeune poète de province, chercher fortune. Elle essaya du théâtre ; son premier drame, *Cénie* fut presque un succès ; son second, *la Fille d'Aristide*, une éclatante défaite. Mais un roman qu'elle publia en 1746, les *Lettres d'une Péruvienne*, fut bientôt dans toutes les mains. A vrai dire, il le méritait assez peu, mais la mode était à l'exotisme, et Mme de Graffigny nous menait au pays des Incas. Son héroïne Zeila était une vierge consacrée au soleil, et cela plut autant

(1) 1695-1758.

que le Troglodyte de Montesquieu. Les seuls noms de Pachamacac et de Mancocapac lui gagnèrent des admirateurs. Le style du roman était faible, mais la forme épistolaire, que Mme de Graffigny empruntait à Richardson, eut un succès de nouveauté et fit fortune. Restif de la Bretonne et Rousseau, dans la *Nouvelle Héloïse*, usèrent du même procédé. Les déclamations attendries de l'adoratrice de Pachamacac ne nous font plus verser de larmes ; les *Lettres Péruviennes* sont oubliées. Mais Mme de Graffigny ne nous a pas seulement laissé ce médiocre roman et ces mauvaises tragédies. S'étant arrêtée à Cirey en 1738, lorsqu'elle se rendait de Lorraine à Paris, elle eut l'occasion d'y voir Voltaire et la marquise du Chatelet. Dans une série de lettres, écrites à la diable, et qui n'étaient pas faites pour le public, elle nous a raconté en détail les journées des amants illustres. Les lettres n'ont qu'un mérite littéraire assez mince, mais leur intérêt historique est capital. Nous trouvons là Voltaire intime, ni chargé, ni flatté, ressemblant, irritable, maniaque, sans gène, grondeur et boudeur ; nous assistons aux séances du soir, où il montre les marionnettes et la lanterne magique ; et nous voyons la Belle Emilie s'enfermer dans son laboratoire, entre ses in-folio et ses cornues. Mme de Graffigny nous raconte tout cela, d'ailleurs, sans malice, simplement et utilement.

C'est la marquise du Chatelet (1), dont Voltaire écrivait : « Une femme qui a traduit et éclairci Newton, et qui avait fait une traduction de Virgile, sans laisser soupçonner dans sa conversation qu'elle avait fait ces prodiges ; une femme qui n'a jamais proféré un mensonge ; une amie attentive et courageuse dans l'amitié, en un mot un très grand homme. » Ce portrait, comme une oraison funèbre qu'il est en effet, contient quelques inexactitudes ; il n'en est pas moins vrai que Mme du Chatelet était un grand savant, qu'elle avait des qualités d'esprit et de caractère toutes masculines. Mais écoutons un autre son : « Représentez-vous une femme grande et sèche, le teint échauffé, le visage aigu, le nez pointu, voilà

(1) 1706-1749.

le visage de la Belle Emilie : figure dont elle est si contente qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisures, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion ; mais comme elle veut paraître belle, en dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est obligée pour se donner du superflu de se passer du nécessaire, comme chemises et autres bagatelles... Elle travaille avec tant de soin à paraître ce qu'elle n'est pas, qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet : ses défauts même ne lui sont peut-être pas naturels; ils pourraient tenir à ses prétentions. » C'est Mme du Deffant qui parle, ne nous y fions pas trop non plus ; mais dans toutes les caricatures, il y a pourtant quelques traits véritables. En corrigeant l'un par l'autre ces deux portraits, nous aurons peut-être la marquise au naturel.

Le trait le plus singulier était, à coup sûr, un mélange presque incompréhensible de futilité et de sérieux. Il est très vrai, comme l'a dit Voltaire, qu'elle fut dans le bon sens du mot, une femme savante. Il est très vrai, comme le montre Mme du Deffant, qu'elle fut une grande coquette, entre toutes les femmes de son temps, qui, sous ce rapport pourtant en valaient bien d'autres. Elle savait le latin, l'anglais, l'italien, se délassait à lire Cicéron, discutait Leibniz, et par ainsi évitait plus d'un défaut féminin, comme la médisance. Mais elle était aussi, ou voulait passer pour une grande amoureuse; elle afficha plusieurs liaisons, et finit par enlever Voltaire.

En 1734, poursuivi pour ses *Lettres Anglaises*, menacé de la Bastille dont il avait déjà tâté, Voltaire trouva chez elle un refuge, à Cirey ; il y avait déjà près d'une année qu'elle était son amie. A partir de cette date, il fit tous les ans de longs séjours à Cirey, et ne parut dans Paris que par intervalle. Ce fut grâce à la Belle Emilie, à son esprit sérieux, et à son amour de la science, une des périodes les plus fécondes de sa vie.

Mme du Châtelet lui donna le goût des études austères, le détourna des vaines polémiques où il gaspillait son talent. Elle avait pris des leçons de Maupertuis, de Bernoulli, de Clairaut et étudiait Newton ; Voltaire, de concert avec elle, fit un laboratoire du château de Cirey.

Quand ils allèrent à Sceaux, Mlle de Launay fit des gorges chaudes de ce couple savant, dont l'homme était le moins ridicule, tandis que la femme réquisitionnait pour sa chambre, toutes les tables de la maison, afin d'y étaler ses travaux, et elle écrivait à Mme du Deffant :

— Mme du Chatelet est d'hier à son troisième logement : elle ne pouvait plus supporter celui qu'elle avait choisi : il y avait du bruit, de la fumée sans feu (il me semble que c'est son emblème). Le bruit, ce n'est pas la nuit qu'il l'incommode, à ce qu'elle m'a dit, mais le jour, au fort de son travail : cela dérange ses idées. Elle fait actuellement la revue de ses *principes :* c'est un exercice qui réitère chaque année, sans quoi ils pourraient s'échapper et peut-être s'en aller si loin, qu'elle n'en retrouverait pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance : c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde.

Voltaire et Emilie préparèrent à eux deux concurremment, pour l'Académie des Sciences, un Mémoire sur la Propagation du Feu. Ce qui n'empêchait pas la marquise de redevenir femme et coquette tous les soirs, et de jouer la comédie avec Voltaire sur un théâtre de salon.

Cette idylle newtonienne dura jusqu'à la mort de Mme du Chatelet, en 1749. Il y eut cependant un nuage avant la fin. La Belle Emilie aima Saint-Lambert et fut infidèle à son illustre ami. Mais Voltaire prit assez bien son parti et pardonna à son jeune rival. Quelques jours après la mort de la dame, il faisait rechercher par un domestique une bague où la marquise avait mis son portrait sous le chaton. On lui répondit que la bague était en effet retrouvée, mais qu'elle contenait, au lieu du sien, le portrait de Saint-Lambert. « Voilà bien les femmes, murmura philosophiquement Voltaire ; j'avais moi-même enlevé celui de Richelieu, et Saint-Lambert a pris ma place. Un clou chasse l'autre ! »

Si Voltaire eut ses amours, Jean-Jacques Rousseau eut ses intrigues, et à son sujet, les noms de Mme d'Epinay et de Mme d'Houdetot se présentent aussitôt. Ce furent aussi d'aimables mondaines.

De charmants souvenirs se rattachent au nom de Mme d'Epinay de La Live (1), née d'Esclavelles, femme d'un fermier général qui la délaissa pour des danseuses dont il lui apportait naïvement des nouvelles, maîtresse de l'aimable Francueil, puis de Grimm, aimée de J.-J. Rousseau, qu'elle logea à l'Ermitage de Montmorency, qu'elle accepta comme hôte et comme *ours*, et qu'elle éconduisit comme amoureux ; correspondante vive et spirituelle de l'abbé Galiani, mère romanesque, qui par malheur, se mêla à l'éducation de ses enfants ; auteur facile et prolixe qui a romancé sa biographie, écrit des traités d'éducation, et tracé d'elle ce portrait :

« Je ne suis point jolie, dit-elle, je ne suis cependant pas laide. Je suis petite, maigre, très bien faite ; j'ai l'air jeune, sans fraîcheur, noble, doux, vif, spirituel et intéressant. Mon imagination est tranquille. Mon esprit est lent, juste, réfléchi et sans suite. J'ai dans l'âme de la vivacité, du courage, de la fermeté, de l'élévation et une excessive timidité. Je suis née tendre et sensible, constante et point coquette. »

Sa liaison avec Grimm eut un début romanesque. La belle-sœur de Mme d'Epinay, qui était Mme de Jully, lui confia en mourant une clef d'un secrétaire, où se trouvaient des lettres d'amour à détruire. Elle les brûla, mais un papier de créance ayant disparu, on l'accusa de l'avoir compris sciemment et habilement dans cet autodafé. Cette histoire ayant filtré dans le monde, Grimm releva vertement un propos désobligeant pour Mme d'Epinay qu'il connaissait à peine, et se battit pour elle : elle n'eut plus rien à lui refuser.

Ses *Mémoires* sont un des plus agréables livres que le XVIIIe siècle nous ait laissés. Écrits d'un style facile et alerte, ils marquent de l'observation, de la pénétration, de l'esprit et une sensibilité touchante. Les scènes y sont conduites avec un art naturel, et ce sont des évocations vives et expressives des mœurs et de la société d'alors. Les discussions avec le mari, avec les amants, les querelles ou les conseils aux enfants et au précepteur, les prétentions philosophiques apportées en tout et partout, les vétilles et les menus racontars de cette société oisive qui clabaude avec fureur, les jalou-

(1) 1725-1783.

sies, les adorations, les exécrations, tous les sentiments portés à l'extrême et pour peu de temps, les larmes, les regrets, les morbides mélancolies, les riens qui prennent une importance, les rivalités, les propos de Paris, les petits triomphes mondains, le néant bruyant de ces pauvres cœurs et de ces pauvres têtes, font de ces *Mémoires* une lecture à la fois édifiante, agréable et utile, par le charme de la plume, et l'effet sensible de ses leçons.

Son amie inséparable fut Mme d'Houdetot (1).

Bien qu'elle ne fût pas belle, elle fut très aimée. Sur son portrait le plus authentique, un dessin au crayon noir appartenant à la famille de Crèvecœur, elle se présente de profil : l'aspect général manque de douceur; l'expression est un peu masculine ; les traits sont fortement accusés. Les cheveux sont rebroussés au-dessus du front, qui est bas, et retombent en boucles sur les épaules, sans raie ni frisure, ni coiffure d'aucune sorte, ce qui contribue encore à donner à la tête un air mâle. Le nez est fort, un peu busqué. Dans la cinquième des *Lettres de la Montagne*, J.-J. Rousseau parle de la femme pour laquelle il écrivit l'*Emile*. Il dit d'elle, entre autres choses : « Elle est par la figure un ornement de son sexe, et par le génie une exception. » On disputa pour savoir de qui il s'agissait, et comme on avait nommé Mme d'Houdetot, Mme de Verdelin écrivait : « Cela va bien à ses talents, mais pas à son nez. »

Il faut que le dessinateur ait embelli la nature, car le nez du portrait ne mérite pas cet outrage. Le menton est fuyant, avec un gros pli sous le cou, qui rejoint la commissure des lèvres. Elle porte sur les épaules un châle à la Charlotte Corday.

La comtesse préférait naturellement poser de profil, et parce qu'elle avait les traits nettement et purement marqués, et parce qu'elle louchait un peu.

Dans son portrait, le regard n'a pas la vivacité qu'on s'attend à trouver dans les yeux d'une femme si pétillante et si gaie.

(1) 1730-1813.

L'âge a éteint les flammes, qui se rallument sans doute à la conversation. Les lèvres sont un peu pincées, et donnent un air sérieux.

A défaut de la beauté physique, c'est par d'autres mérites qu'elle a laissé à ses amis des souvenirs impérissables, tous conformes entre eux, quelques-uns très passionnés ; c'est par ce que Mme d'Epinay appelle fort gracieusement sa « jolie âme ».

Elisabeth-Sophie-Françoise de la Live de Bellegarde, femme du comte d'Houdetot, lieutenant général des armées du roi, naquit en 1730 et mourut à Paris, le 28 janvier 1813, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Son nom usuel était Elisabeth. Colardeau lui a souhaité sa fête en vers le jour de la sainte Elisabeth. Dans l'intimité elle s'appelait Mimi. Rousseau choisit le nom de Sophie pour son usage, et la comtesse l'adoptait souvent, dans ses vers à ses enfants, dans ses lettres (19 novembre 1785). Elle était la belle-sœur de Mme d'Epinay. Ce fut une femme des plus distinguées par les qualités de l'esprit et du cœur.

« Elle avait, dit Jean-Jacques, l'esprit très naturel et très agréable ; la gaieté, l'étourderie et la naïveté s'y mariaient heureusement ; elle abondait en saillies charmantes qu'elle ne recherchait point, et qui partaient quelquefois malgré elle. »

Elle avait plusieurs talents agréables, jouait du clavecin, dansait bien, faisait d'assez jolis vers. Pour son caractère, il était angélique ; la douceur d'âme en faisait le fond ; mais hors la prudence et la force, il rassemblait toutes les vertus.

Elle appartenait au plus grand monde et à la plus brillante société. Elle était fort riche, et Jean-Jacques le lui reproche à plusieurs reprises jusqu'à l'indiscrétion, dans les *Lettres à Sophie* :

« Une grande fortune sans adversités a dû vous endurcir l'âme ; vous avez trop peu connu de maux pour être sensible à ceux des autres. Ainsi les douceurs de la commisération vous sont encore inconnues. » Et plus loin : « Vous n'ignorez pas que la fortune même ne garantit pas toujours des peines ? »

Rousseau a mauvaise grâce à faire le censeur ; il a profité de ce luxe qui l'a fait vivre, qui l'a logé et entretenu, qui lui

a procuré les distractions d'une société spirituelle et attrayante. Son amie était très femme du monde, musicienne, éprise de tous les plaisirs mondains, réunions, parties, danse et poésie. Quand elle ne dansa plus, elle écrivait :

« J'aime encore la danse, qui est un exercice qui tient à la gaieté, mais je n'ai plus le courage de l'aller chercher. »

Elle avait tout ce qu'il fallait pour tenir son rang, pour être une brillante maîtresse de maison, pour animer ses réceptions, et être dans son salon comme on disait au siècle précédent, « l'âme du rond ». Dans un article qu'il donna au *Journal des Débats*, quelques jours après la mort de Mme d'Houdetot, Suard disait :

« Mme d'Houdetot avait un esprit plus piquant, un talent plus naturel, un goût plus exercé que la plupart des femmes qui se sont fait un nom dans les lettres : elle eût aisément obtenu ce genre de gloire, si elle avait pu l'ambitionner ; et elle était bien loin de désirer la célébrité qu'elle a acquise malgré elle. »

Ses habitués ont conservé de ses réceptions le plus reconnaissant souvenir : témoin Guizot, qui fut introduit à vingt-deux ans dans le salon de Mme d'Houdetot, et qui écrivait en 1841, dans sa Notice sur Mme de Rennefort :

« Les mercredis, Mme d'Houdetot donnait à dîner à un certain nombre de personnes invitées une fois pour toutes, et qui pouvaient y aller quand il leur plaisait. Elles s'y trouvaient en général, huit, dix, quelquefois davantage. Point de recherche, point de bonne chère ; le dîner n'était qu'un moyen, nullement un but de réunion. Après le dîner, assise au coin du feu, dans son grand fauteuil, le dos voûté, la tête inclinée sur la poitrine, parlant peu, bas, remuant à peine, Mme d'Houdetot assistait en quelque sorte à la conversation sans la diriger, sans l'exciter, point gênante, point maîtresse de maison, bonne, facile, mais prenant à tout ce qui se disait, aux discussions littéraires, aux nouvelles de société ou de spectacle, au moindre incident, au moindre mot spirituel, un intérêt vif et curieux ; mélange piquant et original de vieillesse et de jeunesse, de tranquillité et de mouvement. »

C'est là une comtesse vieillie. Mais ce qu'il faut s'imaginer, c'est cette pétillante et souriante créature au temps de sa splendeur, telle qu'elle apparut à Jean-Jacques, gaie, étour-

die, vive et rieuse, faite pour amuser et séduire le cercle de ses amis.

C'était une aimable société que celle de ses intimes, gens galants et d'esprit alerte, dont les réunions étaient les assises des grâces et des délicats plaisirs, comme le rendez-vous des noms les plus distingués. Rousseau, Grimm, Buffon, Florian, Diderot, Saurin et les La Rochefoucauld-Liancourt, d'Estissac, Breteuil, Rohan-Chabot, Beauveau, Necker, les académiciens d'Alembert, Delille, Marmontel, Suard, Grimm, Rulhière, le maréchal de Beauveau, le financier de Laborde, le propre frère de la comtesse, La Live de la Briche, le grand Franklin, la comtesse de Damas, Saint-Lambert, et la belle-sœur de Mme d'Houdetot, « sa grosse Mme de Blainville », comme l'appelle Mme d'Epinay, « femme d'une bonté pesante et insupportable », et Mme d'Epinay elle-même, dont le jugement et la modération apportaient aux entretiens une sagesse sans pruderie et sans gravité morose, comme en fait foi le ton si souvent plaisant de ses *Mémoires* :

« Nous vîmes hier le vieux secrétaire de l'Académie française chez le bon M. *** ; c'est comme qui dirait le Temps chez l'Eternité. Il y avait encore là une demoiselle ; je n'en ai jamais vu qui ait mérité autant de le demeurer ; aussi je la crois intacte comme l'enfant qui vient de naître. »

Il y avait là encore le fin Duclos, — ce Duclos dont on voit encore aujourd'hui à Dinan, en Bretagne, la modeste maison natale, sur les hauteurs de la Rance, et qui eut à son lit de mort, ce plaisant dialogue avec son curé :

« Comment vous appelez-vous, monsieur le curé ?

— Chapeau. — Eh bien ! je suis venu au monde sans culotte, je puis fort bien en sortir sans chapeau. »

Diderot nous a laissé quelques curieux crayons de ces séances. Il nous fait pénétrer dans l'intérieur de ces châteaux élégants, ce sont des tableaux intimes, amusants comme des indiscrétions :

« A midi, M. de Villeneuve arriva. Nous étions dans le magnifique salon vers la fenêtre qui donne sur le jardin. M. Grimm se faisait

peindre et Mme d'Epinay était appuyée sur le dos de la chaise de la personne qui le peignait. Il est charmant, ce profil ; il n'y a point de femme qui ne fût tentée de voir s'il ressemble.

« M. de Saint-Lambert lisait dans un coin la dernière brochure que je lui ai envoyée.

« Je jouais aux échecs avec Mme d'Houdetot. La vieille et bonne Mme d'Esclavelles, avait autour d'elle tous ses enfants, et causait avec eux et avec le gouverneur. »

C'est là un coup d'œil jeté dans le salon par la fente de la porte à l'heure de la pleine intimité. Les fêtes y étaient brillantes. Chez Mme d'Houdetot venait le plus beau monde, qu'elle prenait soin de recruter elle-même. Bien qu'en dise Mme d'Epinay quand elle la loue « d'être loin de l'intrigue », elle s'entendait à attirer les célébrités chez elle, et ne dédaignait pas de faire les plus séduisantes avances quand sa vanité de maîtresse de maison y trouvait son compte.

Elle déploya toute son habileté diplomatique pour avoir Diderot chez elle, et elle y réussit.

A une extrême bonté, elle unissait un esprit des plus positifs, des plus pratiques, ne dédaignant point le souci des intérêts matériels, sachant ce qu'il en coûte pour vivre, et toujours préoccupée du côté matériel de la vie. Elle savait que Rousseau n'était point riche, et elle apporte à le payer une régularité, une exactitude qui sont de la charité. Elle note et tout ce qu'il dépense pour elle, et tout ce qui lui est dû : elle met une ingéniosité des plus savantes à lui faire accepter ses dons, ses rétributions, ses restitutions ou ses aumônes, tout en ménageant l'amour-propre si pointilleux de cet ours qui s'offensait de chaque libéralité comme d'une insulte à sa dignité. Le prix des courriers, des affranchissements, des copies qu'elle lui commande est scrupuleusement noté, et cette comptabilité sévère donne parfois un faux air de bordereau à leur correspondance amoureuse. A travers les déclarations et les protestations de tendresse s'échappent des appels de comptable revisant son inventaire: les poulets sentent la quittance et l'amour tend sa facture.

Ce fut une âme et une intelligence d'élite, et la délicatesse de ses pensées n'eut d'égale que celle de ses sentiments. L'éloge de Suard n'est ni suspect ni excessif :

« Egalement passionnée pour les beautés de la nature et pour celles des arts, elle passait constamment la belle saison dans une maison de campagne qu'elle avait ornée sans luxe et uniquement pour ses goûts ; elle s'entourait de fleurs et de verdure, son jardin offrait à chaque pas les bustes des grands hommes, avec des inscriptions en vers composées par elle, où le bon esprit et le bon goût se faisaient remarquer. Des comédies et des proverbes, de la musique, une conversation spirituelle et animée, y offraient une succession d'amusements variés à une réunion choisie de personnes distinguées dans toutes les classes de la société. »

Celle dont d'Alembert déclarait : « Elle aurait dû être nommée académicienne », aimait et pratiquait les lettres. Malgré sa détestable écriture dont elle plaisante elle-même, et qui l'obligeait à employer son secrétaire Girard, elle écrivait beaucoup : « Vous savez, dit-elle, dans une lettre à Jean-Jacques, quelle est ma vie : je la passe presque à écrire, et cette occupation, ma seule consolation, est tout ce qui me rend ce que l'absence me fait perdre. » A quinze ans, elle avait traduit *le Pastor Fido*. Elle eut l'esprit cultivé et le goût sûr.

Crèvecœur qui l'a bien connue, l'atteste avec raison dans ses *Souvenirs:* « Elle avait une connaissance parfaite de sa langue, un jugement et surtout un goût qui approchait souvent de l'infaillibilité. Voilà pourquoi elle était souvent consultée par de jeunes auteurs. Florian, l'aimable Florian, l'un des intimes de sa société, n'a pas publié un ouvrage, pas une fable qu'il n'ait préalablement soumis à la sage et lumineuse critique de Mme d'Houdetot, qui cependant a été toute sa vie bien éloignée de se croire savante et n'a jamais désiré d'être considérée comme telle ». Elle se mêlait de tout, et savait discourir même de politique.

On tenait compte de ses jugements, et souvent Mme d'Epinay les transcrit, comme cette appréciation sur l'*Iphigénie en Aulide* de Guimond de La Touche : « La comtesse vient d'arriver. Elle nous a parlé d'une tragédie qui a parfaitement réussi : le sujet est grec et fort intéressant ; mais, dit-elle, ces Grecs-là pensent et parlent à la française ; les vers sont parfaitement beaux, et dans le goût de Racine. »

Elle se connaissait en vers, et pouvait en raisonner, à titre de bonne faiseuse ; Diderot l'affirme :

« Mme d'Houdetot, dit-il, fait de très jolis vers : elle m'en a récité quelques-uns qui m'ont fait le plus grand plaisir. Il y a tout plein de simplicité, de délicatesse. »

Elle avait un culte pour les bonnes gens. Au milieu des statues de grands hommes qui décoraient son parc de Sannois, elle avait placé Fénelon avec cette inscription dont l'emphase ne détruit pas l'excellente intention : « Fuis, méchant : Fénelon te voit ! » Elle était d'une famille où la bonté et la bienfaisance sont de tradition. C'est son petit-fils qui a inventé pour le salut des marins en détresse le canon porte-amarre d'Houdetot, toujours en usage.

Elle eut deux liaisons célèbres, l'une durable avec Saint-Lambert, l'autre à peine esquissée avec J.-J. Rousseau.

Saint-Lambert avait alors quarante ans, était fort répandu et fort recherché, et promenait avec orgueil par le monde sa réputation de soldat-poète (1). Il n'avait pas encore à cette époque publié son chef-d'œuvre, *les Saisons*, qui devaient précéder d'un an et annoncer les *Géorgiques* de Delille, et dont Boufflers disait : « Ce sont autant de myrtes dont une feuille ne passe pas l'autre. »

Ce poète rustique, parle de la nature sans la connaître ni la regarder. Quand il va à la campagne, il emporte « Montaigne et *la Pucelle* », pour s'occuper, au lieu de courir les champs.

Sa conception de la nature, est toute dans son petit conte, joliment fait d'ailleurs, intitulé *Sarah Th*... où la fermière a des livres de philosophie dans sa bibliothèque, et répand des fleurs sur la table et sur le sol, au moment où l'on sert la viande, pour mêler leur parfum au fumet du rôti.

Combien il y a plus de vérité, d'émotion et de sentiment dans *Ziméo*, qui est un bien éloquent plaidoyer en faveur de l'égalité et de l'abolition de l'esclavage. Il y a là des pages fortes et belles qui viennent du cœur. Saint-Lambert eut de la sensibilité, à défaut d'yeux pour regarder la campagne avant de la décrire. Il est plus heureux dans la peinture des sentiments touchants, que dans celle des *Saisons*.

(1) 1716-1803.

Mme du Deffant jugeait sévèrement l'œuvre et l'homme. Elle trouvait le poète fastidieux, et elle disait de l'auteur :

« Ce Saint-Lambert est un esprit froid, fade et faux : il croit regorger d'idées et c'est la stérilité même. Sans les roseaux, les ormeaux, les ruisseaux, il aurait bien peu de choses à dire. »

Mme d'Houdetot fut moins sévère.

Ils furent liés jusqu'à leurs derniers jours.

Quant à J.-J. Rousseau, son roman fut celui d'un homme qui, vivant près d'un brasier, espère en recueillir quelques étincelles ; son espoir avorta, et son passage ne laissa pas de marque dans la fidèle union du poète des *Saisons* qui mourut en 1803, à 87 ans, et de la comtesse qui s'éteignit en 1813, à 83 ans, veuve depuis sept années. Car il y avait un mari, le comte d'Houdetot, qui, selon l'usage du temps, s'accommodait avec indifférence et des galanteries de J.-J. Rousseau pour sa femme, et de l'assiduité de Saint-Lambert. Il les en remercia peut-être. Militaire et homme d'affaires, il se sentait déplacé dans le milieu trop littéraire que sa femme avait créé autour d'elle. La mode n'était pas aux ménages unis, à cette époque, où un mari disait tendrement à sa femme qu'il n'avait vue depuis longtemps :

— Veux-tu me tutoyer ?
— Oui ! va-t'en !

Le temps qui dissout quelquefois les ménages d'abord unis, lui dévoila plus tard qu'il eût aimé sa femme, et le rapprocha d'elle. La place était prise, et il y consentit ; il y eut trois places à son foyer, qui réunissait le soir la femme, le mari et l'amant ; mais l'amant était si grondeur et le mari si prévenant, qu'un étranger s'y fût trompé, et les aurait pris l'un pour l'autre.

En 1793, Mme d'Houdetot avait soixante-cinq ans. Elle avait encore de fort beaux cheveux ; un jour d'émeute et de disette, son mari parcourut toutes les boutiques de Paris afin de rapporter de la poudre pour la chevelure de sa femme.

Il disparut en 1806.

La comtesse vieillit auprès de son caduc ami.

En 1801, M. et Mme d'Houdetot célébraient la cinquan-

taine dans leur jolie maison de Sannois. Les amis de la famille se réunirent pour dîner. Au dessert, l'un des convives remit à Mme d'Houdetot de très jolis couplets de circonstance. Mme d'Houdetot, après avoir beaucoup loué les vers, se mit à les chanter d'une voix tremblante. M. de Saint-Lambert, tout troublé, se lève et sort de table. Mme d'Houdetot s'inquiète, l'appelle et parvient à le rejoindre, en se soutenant sur sa canne, avant qu'il n'ait gagné l'escalier. Elle lui criait:

— Monsieur de Saint-Lambert, qu'avez-vous? Etes-vous incommodé?

— Non, Madame, je ne suis point incommodé, lui dit-il en frappant sa canne sur les planches, mais puisque je ne puis plus vous faire des vers, vous ne devriez en accepter de personne.

Après ces mots, il tourna le dos à l'infidèle, et disparut pour toute la soirée.

Des sorties de ce genre étaient de nature à chatouiller le cœur de la trop aimante comtesse. Saint-Lambert lui fit jusqu'au bout l'honneur d'être jaloux, même rétrospectivement, jaloux de ce Rousseau qui avait étalé sa passion dans ses livres, et dont le souvenir lui semblait encore un rapt posthume.

Sophie mourut le 2 janvier 1813. Saint-John de Crèvecœur a raconté sa fin. Vers la fin du 28 janvier, elle avait paru plus fatiguée que malade ; elle se plaignit d'un resserrement subit qu'elle éprouvait dans la gorge. Une heure après, ce resserrement ayant reparu, elle envoya chercher M. de Somma-Riva: « Je vous demande pardon, lui dit-elle, de la peine que je viens de vous donner, et probablement aussi de celle d'être témoin d'une scène lugubre, quoique instructive, la mort de votre amie. J'ai fait un testament dont je vous prie d'être l'exécuteur. Je désire que mon cœur soit porté à Epinay, pour être déposé dans l'église de ce village, à côté de la tombe de mon père... Vous direz à mon petit-fils Frédéric, combien je regrette de n'avoir pas pu le voir avant de mourir. Je recommande ma mémoire à son souvenir et au vôtre. »

Au moment où elle venait de cesser de s'entretenir avec M. de Somma-Riva, on la prévint à l'oreille, que le curé de la Madeleine, homme dont la sagesse et la modération sont bien

connues, faisait demander si Mme d'Houdetot voudrait lui permettre de la voir. — « Qu'il entre, dit-elle, je le verrai avec plaisir. Mon ami, ne sortez pas de ma chambre ! »

Après quelques instants de conversation que personne n'entendit (son ouïe était encore parfaite), M. le curé lui demanda à haute voix, si elle consentait à recevoir les seuls secours de l'Église qu'il pouvait lui administrer dans ce moment pressant, les saintes huiles : « Avec plaisir, répondit-elle, d'une voix ferme, avec plaisir. » Sitôt que cette cérémonie religieuse fut terminée en présence de toute la famille réunie, le pasteur s'approcha de la cheminée, s'entretint pendant un quart d'heure avec la vicomtesse d'Houdetot et disparut. Il était dix heures du soir. « Notre chère comtesse, dont l'une des mains reposait dans celle de son ami, n'éprouvait aucune douleur, causait doucement avec lui, et, de temps en temps, adressait aussi quelques paroles à Girard... Tout ce qu'elle dit jusqu'à près de onze heures, distinctement prononcé, correctement exprimé, portait un caractère de douceur, de calme, et de sang-froid extrêmement touchant ; elle parlait encore, mais d'une voix considérablement affaiblie, quoique *audible*, lorsque sa tête s'étant lentement inclinée sur son oreiller, elle parut s'endormir, et deux minutes après, elle rendit doucement, sans la moindre apparence de mouvement, le dernier souffle de sa belle et longue existence : le sommeil d'un voyageur fatigué n'aurait pas été plus tranquille. »

Cette fin paisible, n'est-ce pas la seule qui convenait à cette femme exquise, qui conquiert encore nos sympathies par delà la tombe et les années, qui fut si bonne, si supérieure en tout, si finement aimable, et qui semble avoir voulu se peindre elle-même dans cette bien jolie définition qu'elle a donnée de la femme.

« Sans les femmes, la vie de l'homme serait sans assistance au commencement, sans plaisir au milieu, et sans consolation à la fin. »

* * *

Aux beaux causeurs, que nous avons croisés dans les salons de ces femmes de lettres, il convient d'adjoindre Suard (1),

(1) 1732-1817.

le bel esprit qui se piqua de philosophie, de poésie et d'érudition. Il dit son mot sur toutes les questions à la mode, non sans justesse et presque toujours avec esprit. Il fut brillant causeur, écrivit des lettres charmantes, et se tint au courant des littératures étrangères. Anglomane comme l'abbé Prévost, il rédigea avec lui le *Journal étranger* puis fonda une autre revue internationale : *la Gazette littéraire de l'Europe*. Il traduisit en enjoliva les *Voyages* de Cook et l'*Histoire de Charles-Quint*, par Roberston. Entre temps, il se jeta dans la querelle des Gluckistes et des Piccinistes, et railla finement ces derniers dans ses *Lettres de l'Anonyme de Vaugirard.*

D'autres salons encore méritent un souvenir ; je ne vous ai pas nommé le Palais-Royal, dont une amie du duc d'Orléans, Mme de Blot, faisait les honneurs, et les salons de la maréchale de Villars, de la maréchale de Luxembourg, de la princesse de Talmont, de la marquise de Livry, de la duchesse de Mirepoix, de la maréchale de Beauveau, de la comtesse de Noisy, de Mme de Brienne, de Mme de Mazarin, de la princesse de Bouillon, qui donnait des soupers de femmes ; de la comtesse de Sassenage, cette épouse demeurée célèbre par sa lettre à son mari.

Ajoutez tant d'autres maisons encore, et si brillamment fréquentées, chez la duchesse de Villeroy, la duchesse de Choiseul, la duchesse de Brancas, la comtesse de Tessé, la comtesse de Valbelle à Courbevoie, on y jouait; belles réunions aussi chez la comtesse de Custine, chez Mme de Rochefort, « cette bégueule spirituelle », qui donnait la comédie à ses hôtes, moins brillamment que chez Mme de Montesson; chez la duchesse de Chaulnes, « échappée des mains de la nature quand l'air et le feu existaient seulement »; chez Mme de Sagonne, fille de Samuel Bernard ; chez Law lui-même, chez Mme de Pléneuf, chez Mme de Prie sa fille, chez Grimod de La Reynière, chez Mme Trudaine, dans tous les mondes, noblesse, finance et galanterie.

Et le Temple! Il y a au musée de Versailles un tableau d'Olivier : *le Thé à l'anglaise dans le salon des Quatre-Glaces au Temple*. On y voit toute la société des familiers du Temple,

sous la présidence des princes de Vendôme, le duc et le grand prieur. Il y a là, le président Hénault, Pont de Veyle, le chevalier de Lorenzy, la maréchale de Mirepoix, la comtesse d'Egmont, Mozart enfant et Jelyotte. Ces réunions du vieux palais du Temple furent surtout brillantes jusqu'en 1712, quand le duc de Vendôme, le grand prieur Chaulieu, La Fare, J.-B. Rousseau étaient encore là.

Voltaire y fut, et plaisanta le gros Courtin à la croupe rebondie. Le prince de Conti, à la fin du règne de Louis XV, et la comtesse de Boufflers lui rendirent son éclat d'antan.

Là, fréquentait le chevalier d'Aydie, qui fut l'ami de la ravissante Aïssé, cette jolie Circassienne achetée par de Ferréol, ambassadeur à Constantinople, beau-frère de la Tencin. (Lire abbé Prévost, *Histoire d'une Grecque moderne*.) Mlle Aïssé, devenue parisienne, a écrit de nombreuses lettres d'un style agréable qui sont, notamment les lettres à Mme Calandrini, d'intéressantes chroniques du temps.

On a pu bourrer deux gros in-octavo (1) avec la seule nomenclature des sociétés littéraires de ce temps :

L'Académie Galante, où les hôtes devaient répondre à des questions galantes, raconter des histoires galantes, et celles-ci devaient avoir un certain charme quand c'étaient Fontenelle ou Saint-Aulaire qui les faisaient ; l'ordre de la Guêpe d'Or, société littéraire, dont Danchet, Voltaire, le président Hénault faisaient les beaux jours ; on y tirait au sort des lettres qui indiquaient l'initiale du genre que l'on exigeait sur le champ de chacun, A pour une ariette, ou une apothéose, O pour une ode, F pour une fable, P pour un portrait ou un parallèle.

La confrérie de la Fontange, fondée par la duchesse du Maine qui avait remis à Sceaux l'usage des fontanges à la mode. Elle aimait les jeux d'esprit. Un jour elle proposa ces bouts rimés : fontanges, collier, oranges, soulier. Fontenelle répondit :

Que vous montrez d'appas depuis vos deux fontanges
Jusqu'à votre collier !
Mais que vous en cachez depuis vos deux oranges
Jusqu'à votre soulier.

(1) A. Dinaux. *Sociétés*.

Aux dîners du Bout du Banc, de Mlle Quinault, un encrier faisait milieu de table. L'Académie de ces Dames et de ces Messieurs, l'ordre de l'Aimable Commerce, l'ordre de la Félicité, dont le vocabulaire a donné naissance à nombre d'expressions et de métaphores qui durent encore, et qui sont empruntées au langage des marins, constatent assez que ce siècle fut éminemment sociable.

Ajoutez accueillant, car les étrangers tenaient à figurer et étaient les bienvenus dans ces cénacles aimables et savants, où l'on fêtait les œuvres et la personne de Grimm, de Galiani, du prince de Ligne.

Le prince de Ligne (1), lieutenant général des armées autrichiennes, ambassadeur des Polonais auprès de la tsarine, général d'artillerie dans l'armée russe, nous appartient par son œuvre littéraire et son tour d'esprit. Né à Bruxelles, il eut pour patrie toute l'Europe. Il entra de bonne heure au service de l'Autriche, commanda les armées de l'Empereur, puis celles de la tsarine, et comme un condottiere du XVe siècle, il fit toute sa vie la guerre pour l'art. Aussi brillant courtisan que bon stratégiste, causeur incomparable, flatteur délicat, il fit merveille à la cour de Vienne, à Berlin, à Pétersbourg, à Paris et à Versailles où il revenait entre deux campagnes, et les Français ne pouvaient s'empêcher de reconnaître que ce Belge au service de l'Autriche avait autant d'esprit qu'eux, et le même. Il était reçu, fêté partout. Le comte d'Artois l'appelait son meilleur ami ; il était invité chez Voltaire et s'en allait dans le taudis de la rue Plâtrière, rendre visite à Jean-Jacques Rousseau. Catherine II, celle qu'il appelait Catherine le Grand, lui fit don d'un territoire en Crimée. Un jour, qu'il voyageait du côté de la mer Noire, l'idée lui vint d'aller visiter ses États. Il y court, et s'extasie, ravi de posséder un si joli pays. Un moment apaisé par la beauté du paysage, par la vue de cette « rive argentée », par la douceur des soirs d'Orient, il se met à rêver aux inconséquences de son caractère, s'attendrit jusqu'aux larmes, se persuade qu'il a manqué sa vie, songe à se faire pacha et

(1) 1735-1814.

à vivre en épicurien solitaire dans son féerique domaine. Mais le même soir, il remontait en selle et rejoignait la cour au galop.

Entre temps, il trouve moyen d'écrire plus de trente volumes, dont quatorze d'art militaire, les autres de romans, de poésies, de correspondance philosophique ou mondaine, de dissertations sur les jardins, de contes immoraux, de souvenirs et de pensées. Dans cette œuvre considérable, l'oubli a fait sa part, mais quelques excellentes pages ont vécu. Les lettres surtout, méritent encore d'être lues. Le prince de Ligne se répète quelquefois, et nous informe trop souvent qu'il est au mieux avec le grand Frédéric, qu'il fait des bouts-rimés avec Catherine II, que Joseph II est presque son élève et que le comte d'Artois raffole de lui. Mais cela est dit d'un style si alerte, et si spirituel, qu'on l'excuse. Il a toujours quelque piquante anecdote, en post-scriptum, quelque horrible récit de ses guerres chez les Turcs, qu'il file en souriant, quelque apologue vif ou pittoresque, dans le goût de l'abbé Galiani.

On connaît sa fable du *Lapin de La Fontaine*.

Étant un jour à l'affût et s'ennuyant à mourir, le prince de Ligne voit venir à lui, parmi de tout jeunes lapereaux, un vieux lapin de poil gris et d'allure posée. Après avoir fait sa toilette tout à son aise, voyant que le prince le tenait au bout de son fusil : « Tire donc, me dit-il, qu'attends-tu ? » Et quand le chasseur fut revenu de son légitime étonnement, le lapin, qui se présente lui-même : « Je suis un vieux lapin de La Fontaine », se lamente sur la décadence du siècle, et explique son dégoût de l'existence. « Ce ne sont plus les bêtes de mon temps. Ce sont de petits lapins musqués qui cherchent des fleurs ; ce sont des lapins géomètres, politiques, philosophes, que sais-je ? D'autres qui ne parlent qu'allemand ; d'autres qui parlent un français que je n'entends pas davantage. » Et le chasseur alors de dire, que les hommes aussi, depuis La Fontaine ont changé comme les lapins ! C'est moins que rien, mais c'est un exquis et charmant badinage.

Grimm (1) était Allemand de naissance, mais comme le

(1) 1723-1807.

prince de Ligne, la France se l'annexa. Nul ne se fût douté que ce critique, si excellent écrivain, avait autrefois composé pour un théâtre de Saxe, des tragédies en allemand. « De quoi s'avise donc ce Bohémien, disait Voltaire, d'avoir plus d'esprit que nous ? » Il y avait pourtant dans sa personne, dans sa nonchalance, dans sa naïveté timide, quelque chose qui rappelait l'Allemagne. « Ses gestes, dit Mme d'Epinay, son maintien et sa démarche, annoncent la bonté, la modestie, la paresse, l'embarras... Il aime la solitude... il est aisé de voir que le goût pour la société ne lui est pas naturel. »

La douce gravité de Grimm, contraste assez singulièrement avec les qualités et les défauts du monde qu'il fréquente. En face de l'abbé Galiani, toujours gesticulant, minaudant, se trémoussant, en face de Rousseau qui tempête, et de Diderot qui s'attendrit, Grimm garde toujours son grand calme et ne s'émeut presque jamais. Sauf Rousseau, qui dans sa folie de la persécution, rompit avec lui bruyamment, il n'eut pas d'ennemis. Mme d'Epinay, mal mariée, diffamée par Jean-Jacques, trahie par Duclos, et tenue à l'écart de la société parisienne, le reçut un jour à la Chevrette, et depuis lors ils ne se quittèrent plus. Il était, comme elle, sentimental, fait pour aimer, avec un grand fonds de droiture. Leur amour sérieux comme une amitié fut respecté de tous, et la sauva.

Grimm appartient à notre histoire littéraire surtout par sa « Correspondance avec les cours du Nord ». Dans ce siècle où Paris pensait et écrivait pour toute l'Europe, il rédigeait et envoyait aux princes étrangers une sorte de gazette, une revue des écrivains et des livres. Pendant trente-sept ans, il composa deux fois par mois cette correspondance, que s'arrachaient Stanislas de Pologne, Catherine II et tous les princes allemands. Il fut, selon le mot de Sainte-Beuve, « le secrétaire de l'esprit français auprès des puissances ». Il eut ainsi l'occasion de juger à leur apparition et avant l'arrêt du public, toutes les œuvres qui parurent pendant près d'un demi-siècle, et il le fit avec une sûreté de goût singulière.

La Révolution ne le surprit point. Il était moins optimiste que les philosophes et prévoyait la tempête. Un jour de l'année 1757, Diderot lui exposait ses rêves, lui montrait le pro-

grès en marche, son siècle, plus glorieux que tous les autres, et l'humanité régénérée par les philosophes. « Il me semble, dit Grimm, que ce siècle-ci a surpassé tous les autres dans les éloges qu'il s'est prodigués à lui-même... mais je suis bien éloigné de croire que nous touchons au siècle de la Raison, et peu s'en faut que je ne croie l'Europe menacée de quelque révolution sinistre. » Diderot protestait, toujours enthousiaste, et attestait que la concorde était née des idées nouvelles. A ce moment la porte s'ouvrit, un valet entra et dit : « Le roi est assassiné ! » C'était le jour de l'attentat de Damiens. Les deux amis se regardèrent et Diderot ne répliqua plus.

Quant à l'abbé Galiani (1), il était Napolitain et ne s'en consola jamais.

Comme Grimm et le prince de Ligne, il avait adopté la France pour patrie et ne la quittait que les larmes aux yeux.

Dans les dix années qu'il passa à Paris comme secrétaire d'ambassade, il se fit rechercher de tout le monde, amusa tout le monde, et s'amusa lui-même plus encore. C'était un grand économiste ; il écrivit en se jouant un dialogue sur le commerce des blés, où il y a parmi beaucoup d'esprit, bien des vues profondes ; mais ce qu'on estimait surtout en lui, c'était le charmant causeur, le délicieux faiseur de contes, mieux que le philosophe. En écrivant à Mme Geoffrin, il se peint lui-même, d'assez piquante façon : « Me voilà donc tel que toujours, l'abbé, le petit abbé, votre *petit chose*. Je suis assis sur le bon fauteuil, remuant des pieds et des mains comme un énergumène, ma perruque de travers, parlant beaucoup et disant des choses qu'on trouvait sublimes... » Quand on lui demandait son avis sur quelque point d'histoire, de morale, ou de littérature, il répondait par un apologue de sa façon, qu'il mimait à merveille en véritable italien.

Diderot et Morellet nous l'ont montré débitant ses contes, ses « historiettes à mourir de rire, assis dans son fauteuil, les jambes croisées, en tailleur, tenant sa perruque d'une main et gesticulant de l'autre. » Et sous ces contes d'une irrésistible gaieté, il se cachait de bons avis et de fins jugements.

(1) 1728-1787.

Quand il fallut quitter Paris pour toujours, le pauvre abbé pensa mourir de tristesse. Longtemps, il fut en correspondance avec Mme d'Epinay; ces lettres sont tout ce qui nous reste de son esprit. Quand son amie mourut, et qu'il n'eut plus personne avec qui échanger ses chers souvenirs, il sentit que son cœur se brisait, il s'écria : « J'ai tout perdu, » et il quitta cette vie où il n'avait plus que faire.

Dans ce lot de noms étrangers qui ont honoré la littérature française, il faut mettre en bonne place les de Maistre; je vous ai parlé d'eux déjà.

Enfin, nous aurons fait le tour de la littérature de ce siècle quand nous aurons passé en revue les historiens et les orateurs.

C'est ce qu'il nous reste à faire.

CHAPITRE VI

Histoire et Critique.

L'abbé Fleury. — Vertot. — Boulainvilliers. — Le Président Hénault. — Le Théâtre Historique. — Duclos. — Mably. — Le Président de Brosses. — Dupaty. — Raynal. — Rulhière.
Le Journal de Barbier. — Mme Roland. — Mercier.
Les Critiques. — Marmontel. — La Harpe.
Les Savants. — L'abbé Terrasson. — Le Comte de Caylus. — L'abbé Barthélemy. — La Bibliographie. — Le P. Niceron. — L'abbé Goujet.

C'est Voltaire qui a renouvelé et fondé la science historique, la philosophie des faits et la documentation sûre. Je ne reviendrai pas sur ce que je vous ai dit plus haut à son sujet. Quelques autres historiens ont porté leurs études vers le passé avec plus d'exactitude qu'on n'avait fait encore.

L'abbé Fleury (1), l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*, étonna son temps non par cet excellent ouvrage, qui lui coûta trente années d'études, et que Voltaire lui-même, admirait, mais par un trait d'honnêteté et de désintéressement. Il avait reçu depuis assez longtemps l'abbaye de Loc Dieu, près de Rodez, lorsque le roi lui donna le prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, pour ne pas cumuler les bénéfices rendit son abbaye; c'était neuf. Du coup l'abbé fut célèbre. Aussi humain et aussi habile que Fénelon, il le seconda, lors de la révocation de l'Edit de Nantes, dans ces missions de Saintonge, qui gagnèrent au roi plus de convertis que ne firent les dragonnades.

Vertot (2) a conté dans un bon style les Révolutions du Portugal (1689), celles de la Suède (1696), et surtout celles de la République Romaine (1719).

Cet abbé avait été d'abord capucin, il passa ensuite dans d'autres ordres et changea souvent de bénéfices, on appelait cela les *Révolutions de l'abbé Vertot*.

(1) 1640-1723.
(2) 1655-1735.

Son souci de l'exactitude était modéré ; on en prendra idée par le mot célèbre, à propos de son *Histoire de l'Ordre de Malte* (1719). Il écrivit le fameux siège de Rhodes sans attendre les documents qu'il avait demandés et qui tardaient à arriver. Quand on lui remit enfin le paquet, il s'écria:

— Tant pis, mon siège est fait.

Et il ne le retoucha pas.

Le comte de Boulainvilliers (1) fut un politicien philosophe, un faiseur de systèmes, un propagateur d'idées médiocrement généreuses. Ses ouvrages qui furent tous publiés après sa mort, l'*Histoire du Gouvernement de l'ancienne France*, l'*Histoire du Parlement et de la Pairie*, font l'apologie paradoxale du système féodal.

Plus jeune que lui, le président Hénault fit dans Paris assez bonne figure. Sa conception du drame historique mérite l'intérêt.

François Hénault (2), était né avec un tempérament qui devait à la fois le porter vers les fortes études et vers la vie mondaine. Il sut user de celles-ci sans négliger celle-là. Le goût du travail, il l'avait contracté durant son séjour à l'Oratoire, où il demeura deux années, au temps où il pensait entrer dans les ordres. Il a conservé un aimable souvenir de cette retraite qu'il a chantée :

Où le désir est calme et la chaîne légère.

Il sut se faire une place et un nom parmi les érudits de son temps. Son *Abrégé chronologique* n'est pas encore démodé. Voltaire lui envoya son *Siècle de Louis XIV* en lui demandant ses critiques. Le travail le consola pendant sa vieillesse maladive, le jour où les plaisirs mondains lui furent refusés, où il dut vivre tranquille, retiré, « seul comme l'as de pique ». Il n'avait jamais été seul pendant sa vie fort répandue. Son père, pour le détourner de ses goûts de prêtrise, l'avait de bonne heure introduit dans les salons; il lui avait acheté la

(1) 1658-1722.
(2) 1685-1770.

chasse de Corbeil: il lui avait donné dès sa jeunesse le goût du monde, et en avait fait un parfait « honnête homme ».

Il fut l'un des habitués les plus recherchés des cercles et des sociétés, l'Hôtel Sully, la Cour de Sceaux, les salons de Mme de Lambert, de la maréchale de Luxembourg, du duc de Nivernais. C'est dans son hôtel, dont il louait une partie à l'abbé Alary, que se tenait le Club de l'Entresol. Son salon, dont sa sœur, Mme de Jonzac, faisait les honneurs, était très fréquenté. Il avait succédé à Bernard de Coubert auprès de Marie Leczinska en qualité de surintendant de sa maison, et lui traduisait les psaumes en petit vers d'opéra-comique. La reine lui écrivait un jour ce billet anonyme: « Devinez quelle est la main qui vous souhaite ce petit bonjour » : et le président répondait galamment :

Ces mots tracés par une main divine
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras :
C'est trop oser si mon cœur le devine,
C'est être ingrat que ne deviner pas.

Mme du Deffant, puis Mme de Castelmoron retinrent tour à tour ce sémillant causeur, le Pasquin du *Méchant*, qui savait joindre à un labeur persévérant l'art délicat de présider d'aimables soupers, et mériter que Voltaire chantât :

Hénault, fameux par vos soupés
Et par votre *Chronologie*.

Le Président avait un goût très vif pour le théâtre, — plus de goût que de génie. Il a plusieurs drames dans son œuvre: *Marius à Cyrthe* (1716), tragédie signée Caux de Montlebert, qui avait fait quelques corrections ; *le Temple de la Chimère*, divertissement joué à l'Hôtel de Belle Isle, et dont Voltaire le félicita en vers ; *Cornélie Vestale*, à qui Horace Walpole fit l'honneur de l'imprimer avec les presses de son imprimerie privée, à Strawberry-Hill. Trois comédies : *le Jaloux de lui-même*, *le Réveil d'Epiménide*, *la Petite Maison*, complètent son répertoire.

Ses pièces n'obtenaient pas mieux qu'un succès d'estime. Collé nous confie :

« J'ai fait relier le *Fils naturel* avec les œuvres dramatiques du

président Hénault et la tragédie du *Tremblement de terre de Lisbonne*, par André, perruquier, et j'ai fait mettre au dos de ce livre :

RECUEIL DE MONSTRES DRAMATIQUES. »

Or un jour, en lisant Shakespeare dans le *Nouveau Théâtre Anglais* de M. de la Place, l'idée vint à Hénault d'un genre neuf : et il écrivit la première pièce — ce devait être aussi la dernière, — d'un *Nouveau Théâtre français*. Il nous explique comment il fut amené à en concevoir l'idée. « Comme tout rappelle à notre esprit les objets où il se plaît davantage, et comme je m'occupe assez volontiers de l'histoire, je n'ai presque vu que cela dans Shakespeare ». Il se félicita d'avoir su éviter « ses grossièretés et ses extravagances » et l'excusa à sa manière : « Comme les monstres mêmes sont utiles dans l'anatomie, les tragédies de Shakespeare m'ont fait apercevoir un genre d'utilité auquel je n'aurais jamais pensé sans lui. »

Le Président fut surpris de trouver dans *Henri VI* le récit net et exact de la guerre de la Rose Rouge et de la Rose Blanche. Il fut frappé de la clarté lumineuse que jette sur les faits la mise en scène. La mémoire et l'imagination sont autrement saisies par le drame que par la narration. Il rêva de substituer l'un à l'autre, de créer un genre entre le théâtre et l'histoire. Il emprunta à l'art dramatique ses ressources matérielles, le décor, le dialogue, les monologues passionnés ; il demanda aux annales les personnages, les faits, l'action, tous les événements garantis par une longue et patiente érudition. « En lisant *Henri VI*, j'ai vu les principaux personnages de ce temps-là mis en action ; ils ont joué devant moi ; j'ai reconnu leurs mœurs, leurs intérêts, leurs passions qu'ils m'ont apprises eux-mêmes : et tout à coup, oubliant que je lisais une tragédie, je me suis cru avec un historien et je me suis dit : « Pourquoi notre histoire n'est-elle pas écrite ainsi ? L'histoire instruit froidement parce qu'elle ne fait que nous raconter. Elle ne séjourne pas assez sur les événements, un fait chasse l'autre, un personnage fuit presque aussitôt qu'il a été aperçu. D'autre part, la tragédie a le tort de ne peindre qu'une seule action ; elle recueille sur une intrigue unique tout notre intérêt, qui se refroidit quand l'imagination se pro-

mène sur plusieurs actions différentes. Ainsi l'histoire peint froidement une suite longue et exacte d'événements. La tragédie, vide de faits par rapport à l'histoire, peint fortement le seul événement qu'elle a entrepris de nous représenter. Ne pourrait-il résulter de leur union quelque chose d'utile et d'agréable ? »

L'inventeur est rarement le praticien de son idée. Hénault passa de la théorie à l'effet. L'exécution fut l'écueil. Mais l'idée semée allait germer.

Hénault écrivit le drame de ses rêves.

Le sujet de la pièce ? C'est le règne de François II. Le sommaire. Ouvrez l'*Abrégé chronologique* à l'année 1559. *François II* n'est qu'un extrait dialogué. Les morceaux sont intercalés dans le tissu très lâche de la pièce. Telle réplique de la duchesse de Montpensier reproduit le début d'un chapitre de la *Chronologie*.

Ces pages de manuel sont insérées sans éclat :

« Je suis bien aise, dit la reine au connétable de Montmorency, pour la gloire de mon fils, de vous exposer quelles sont les premières opérations de son règne ; je vais vous en lire le précis. »

Au quatrième acte, la scène est à Fontainebleau. Après une sérieuse conférence entre le cardinal de Lorraine et la duchesse de Guise, le duc de Nemours tombe aux pieds de la duchesse et lui déclare son amour, à notre grand étonnement que cette machine à réciter de l'histoire puisse ressentir un mouvement du cœur. Ce duo n'a pas d'écho dans le reste de la pièce et l'auteur écrit au bas : « Il n'est prouvé nulle part que la duchesse de Guise ait aimé le duc de Nemours du vivant de son mari. » Tout cela est encore gauche et timide. L'intérêt dramatique est entravé dans le document. L'auteur se flatte de « n'avoir rien omis d'essentiel de ce qui s'est passé tant qu'a vécu François II, de ne s'être pas permis la moindre altération dans les faits, ni le moindre anachronisme. J'ai lu tous les historiens qui en ont écrit, tous les *Mémoires* du temps ; j'en ai fait une espèce de concordance. »

Il résout naïvement des difficultés inutiles. Il s'inquiète de l'unité des vingt-quatre heures, et il observe qu'il la viole

moins en contant le règne de François II, qui a duré dix-sept mois, qu'en contant celui de François Ier qui a duré trente-deux ans. Ces personnages ont l'air de se parler sans se regarder, de réciter une leçon d'histoire par devoir, pour instruire le tapis. On se croirait au musée des souverains. Ils ne luttent pas contre leur chrysalide. Mme du Deffant raconte à Horace Walpole — le successeur du Président dans son cœur — qu'elle a ouvert le *François II*. La préface lui en avait paru très intéressante, mais, quand elle voulut lire la pièce, le livre lui tomba des mains. D'Argenson accordait à *François II* son véritable mérite. « Sur le petit théâtre que je fais construire à ma maison de campagne, disait-il, je voudrais qu'on jouât des pièces de ce genre, cela vaudrait mieux que de retenir des rôles insipides. » C'est du théâtre scolaire, et c'est ainsi qu'on le prit.

« Ce genre d'ouvrage eût été très convenable pour les maisons d'éducation où l'on avait l'habitude de donner des représentations dramatiques. On eût fait tourner ces jeux au profit de l'instruction. La plupart des jeunes gens, rebutés de l'étude de l'histoire par la sécheresse avec laquelle nos annales sont écrites, en auraient contracté le goût, et cette étude si nécessaire n'eût été pour eux qu'un amusement. »

En réalité, c'était avoir la vue trop courte ; cette idée était plus féconde. Elle marque l'origine d'un nouveau théâtre, un théâtre historique français. C'était, en 1746, une innovation d'écrire :

« Pourquoi ne trouverait-on pas dans notre histoire d'aussi grands intérêts à traiter et d'aussi grandes passions à peindre ? Est-ce que le cardinal de Lorraine et le duc de Guise méditant la perte du duc de Condé, ne sont pas aussi intéressants que les confidences de Ptolémée délibérant sur la mort de Pompée ? Est-ce que Catherine de Médicis ne vaut pas bien la Cléopâtre de Rodogune ou l'Agrippine de Néron ? Est-ce que Charles-Quint, François Ier, Henri IV, ne sont pas des héros à mettre à côté de Nicomède, de Sertorius et de Mithridate ? Est-ce que la France ne vaut pas le Pont ou la Bithynie ? »

Ces vérités, à cette époque, avaient besoin d'être dites. Elles pouvaient même passer pour des audaces, soixante ans après que Racine s'excusait de produire un Sultan turc sur la scène française.

Un seul critique, qu'il ne faut pas juger d'après les invectives de Voltaire, Fréron, signala le drame historique en prose du Président « comme une pièce de théâtre d'une espèce singulière qui ne rentre pas dans l'idée des tragédies en prose de Lamotte, qui, sans offrir le langage propre de Melpomène et en s'affranchissant de la règle des unités, ne laisse pas d'avoir un intérêt général ». Il ajoute que cet ouvrage lui semblait propre à créer un nouveau genre, ce qui était voir juste.

Depuis le moyen âge, qui eut quelques essais de drame historique, tels que *la Moralité de l'Empereur*, une pièce bien curieuse; — si l'on excepte *la Prise de Grenade*, où Charles Verardi mit en scène cet événement contemporain, on chercherait en vain quelque ouvrage digne de mention, qui pût constater l'existence de ce système. L'œuvre qui passe ordinairement pour être la première en date de nos drames historiques, *le Siège de Calais*, de du Belloy, n'est que de 1765. Hénault l'avait devancé de dix-neuf ans.

Les débuts du genre furent humbles. Il risquait de demeurer bien obscur, s'il n'eût eu pour l'illustrer que le *Cromwell* (1764), l'*Henri IV* de Collé, le *Charles IX* ou l'*Henri VIII*, de Chénier, la *Brunehaut* (1810) de M. Aignan, le *Jean sans Peur* (1821) ou le *Conradin et Frédéric* de M. Liadières, le *Clovis* de Viennet, le théâtre de Raynouard, de du Belloy, de Lafosse, de La Chaussée, de Lemercier, d'Ancelot, d'Alex. Duval, ou encore *les Soirées de Neuilly*, de M. Fongeray.

Mais vienne le romantisme mettre en œuvre ces matériaux que le Président accumula le premier à la porte du théâtre : et la scène va s'éclairer, le décor prendre sa couleur locale, le vestibule grisâtre de la tragédie classique s'effondrera, et sur ses ruines, ressuscitera le passé, avec toute sa vérité, ses teintes, sa vie, toute la splendeur de ses évocations, toute la douleur, la haine ou l'amour de son âme à nouveau vivifiée par la magie du souvenir, le talent du dramaturge et l'imagination du public.

* * *

Henault amenait l'histoire aux confins du drame ; Duclos la conduisit aux confins du roman.

Dinan est une des cités pittoresques de Bretagne, avec ses remparts qui dominent le cours sinueux de la Rance et les vestiges imposants de son vieux château. Une des rues s'appelle rue Duclos. Celui qui la baptisa fut maire de la ville, historiographe de Louis XV, romancier charmant, causeur inlassable, écrivain estimé ; ce fut Duclos, né à Dinan (1), envoyé tout jeune à Paris, confié au cocher de la diligence comme un colis, oublié au bureau du coche, emporté dans un hospice de Charonne, élevé à la diable, lié avec des vauriens, rossant le guet au pont Saint-Michel, pilier de café, au Procope ou chez Gradot, collaborateur des petits recueils licencieux : *Recueil de ces Messieurs* ou les *Œufs de Pâques*, auteur des scandaleuses *Confessions du comte de* *** et du joli conte *Histoire de la baronne de Luz*, épisode du temps de Henri IV (1741), un modèle du roman historique, bien supérieur à son autre conte, *Acajou et Zirphile*. Si son *Histoire de Louis XI* a quelque mérite encore, il faut en accorder davantage à ses *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, tableau de mœurs intéressant, et parce que cet historiographe a tout vu, tout lu, tout noté, tout fouillé, et parce qu'il peignait un temps dont la licence convenait à son talent et à sa nature débraillée de garçon mal élevé. Du moins, dut-il à son genre de vie et à sa brusquerie, des qualités de franchise, de courage, l'horreur de l'hypocrisie et le franc-parler.

A l'Académie française, dont il fut, il s'opposa aux propositions qui furent faites pour permettre au prince de Clermont de siéger avec une marque distinctive, et au maréchal de Belle-Isle d'être dispensé des visites académiques. Il défendit noblement la dignité des lettres et l'égalité des deux aristocraties de naissance et d'intelligence, et il osa déclarer :

— Ce ne sont pas les tyrans qui font les esclaves, ce sont les esclaves qui font les tyrans.

Il disait encore des grands seigneurs qui affectaient de dédaigner les gens de lettres :

— Ils nous craignent comme les voleurs craignent les lanternes.

(1) 1704-1772.

Il avait les manières rudes, sans souplesse ni compromis. Vous vous rappelez Le Sage, cet autre Breton, venu chez la duchesse de Bouillon, pour lire *Turcaret*, arrivant en retard, mécontent qu'on le lui fît sentir, et s'en allant avec son manuscrit sous le bras sans l'ouvrir. Duclos avait les mêmes aménités. Invité à dîner, il entend annoncer M. de Calonne, se lève, et dit, en se retirant, au maître de maison :

— Ignorez-vous donc que cet homme et moi, nous ne pouvons nous asseoir à la même table ?

Historiographe de cour mêlé à la vie des courtisans, dont il entendait les conversations remplies des détails futiles de la vie du roi, du lever, du coucher, du débotter, il faisait cette réflexion qui le peint tout entier :

— Quand je dîne à Versailles, il me semble que je dîne à l'office : on croit voir des valets qui ne s'entretiennent que de ce que font leurs maîtres.

Duclos est une figure intéressante et trop oubliée ; il conviendrait de repasser sur ces traits effacés, de faire revivre l'agréable romancier historique, et l'homme d'esprit qui lança ce mot d'allure si moderne :

— Sans les bêtises du gouvernement, on ne rirait plus en France.



Mably (1) composa en 1767 un ouvrage, l'*Étude de l'Histoire*, qu'on croirait écrit au lendemain de la Révolution, tant il renferme de vues prophétiques et de sages avertissements. On l'avait chargé d'instruire le jeune duc de Parme, et c'est à lui qu'était destiné ce livre ; il débute par ces mots qui semblent s'adresser au roi de France : « Vous ne connaissez pas le malheur, je dirais presque la misère de votre condition. » Et plus loin il ajoute : « Ne croyez pas, Monseigneur, ce qu'on dit de l'amour des nations pour leurs rois ! » Louis XVI trouva l'ouvrage incendiaire et l'interdit en France ; il eût mieux fait d'en méditer les leçons. « Pour une réforme

(1) 1709-1785.

disait Mably, gardez-vous d'employer la ruse et l'adresse, vous ne calmeriez les esprits que pour un instant : après avoir été la dupe d'un mensonge, on refuserait de croire à la vérité. » L'avenir ne devait pas tarder à lui donner raison.

Son contemporain, le président De Brosses (1), tient à la fois de Montesquieu et de l'abbé Galiani. Conseiller, puis président au parlement de Bourgogne, il passa sa vie à écrire un vaste et aride ouvrage d'érudition, l'*Histoire romaine*, selon Salluste, inspiré de *Grandeur et décadence des Romains*. Il collationna des manuscrits, réunit des médailles, sonda des bibliothèques pour cet austère travail qui ne parut qu'à la veille de sa mort. Mais ce n'est là qu'un des côtés de son esprit et de son caractère, et l'auteur de l'*Histoire romaine* est tout autre qu'on l'imaginerait d'après son livre. Il était remarquablement petit, plus petit que Galiani lui-même ; il fallut le hisser sur un escabeau quand il soutint ses thèses. Il avait, nous dit Diderot, « une petite tête gaie, ironique et satyresque ». Sorti de son Parlement, c'était le plus sémillant petit homme qu'on ait jamais vu en Bourgogne, où la tristesse n'est pas de tradition. A vingt ans, avec un sien cousin, et deux amis, tous Bourguignons et gens fort gais, l'idée lui vint d'aller visiter l'Italie. Ses compagnons le prirent pour secrétaire, et il fut chargé d'écrire pour toute la joyeuse coterie dijonnaise, pour les amis qu'on laissait, le « gros Blancey », le « bon Quantin » et pour les belles dames de la ville, la relation de ce voyage. De là viennent ses *Lettres d'Italie*, si pleines de descriptions spirituelles et de récits amusants. De Brosses visita Gênes, Milan, Florence, Rome, Naples et Venise. Il s'intéressait aux tableaux, aux statues, aux paysages, et aux mœurs de la société. Il avait l'esprit curieux et il était bourré de notes. Son goût en fait d'art est celui de son siècle. Michel-Ange lui semble trop « féroce », mais Raphaël lui plaît et le Corrège l'enthousiasme. Il écrivit à l'aventure ses impressions, mais il savait trouver le mot amusant et souvent le mot pittoresque. Il voit les choses en gai : le lac Majeur est un « petit faquin », qui singe l'Océan ; la Durance a l'air

(1) 1709-1777.

d'une « décoction d'ardoise ». Même aujourd'hui, après tant d'autres « Impressions d'Italie », les *Lettres* du président De Brosses sont une agréable lecture.

Il quitta peu Dijon par la suite. Un mauvais hectare de bois, qu'il avait vendu à Voltaire, lui valut des tracasseries sans fin. Sa partie adverse se vengea en lui fermant l'Académie.

Le président De Brosses eut vers la fin du siècle un imitateur. Dupaty (1), magistrat comme lui et président à mortier au parlement de Bordeaux, publia en 1788, des *Lettres sur l'Italie*. Mais Dupaty est philosophe, il se mêle à ses impressions beaucoup de déclamations sur la politique; son livre, écrit pour le grand public, et non comme celui de De Brosses pour le plaisir de quelques amis, n'a plus autant de charme. Dupaty, dont le goût n'est pas très sûr en matière d'art, exprime son admiration en termes prétentieux. Il s'attendrit jusqu'aux larmes et loue magnifiquement le génie de l'homme. On sent que Rousseau a passé là. Les réflexions philosophiques dont est semé l'ouvrage, et une mise à l'index retentissante, firent surtout son succès.

Parmi les livres qui préparèrent les voies à la Révolution et signalèrent quelques-unes des réformes nécessaires, il faut faire une place à celui de Raynal (2), *Histoire philosophique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Cet ouvrage, interminable comme son titre, contient les éléments les plus divers; des récits de colonisation, des statistiques commerciales, des renseignements sur les différentes cultures, des réflexions philosophiques, des digressions sur les mœurs des blancs à propos de celles des noirs, de violentes déclamations contre la cupidité et le fanatisme. L'abbé Raynal, ami de Diderot, de d'Alembert et de Holbach, ne parle des sauvages que pour montrer la méchanceté des hommes civilisés. L'ouvrage était inégal, indigeste et mal composé; il plut cependant par le piquant

(1) 1744-1788.
(2) 1711-1796.

des anecdotes et la hardiesse des opinions; de plus, il y avait çà et là des pages admirables, et l'on ne savait pas encore qu'elles n'étaient pas de Raynal, mais de Diderot. Dans la seconde édition, l'auteur qui, pour le grand public, restait anonyme, devenait plus audacieux, signalait de nouveaux abus et indiquait tout un plan de réformes. Enfin, en 1780, il se nomma. L'effet fut immédiat, un arrêt du Parlement l'exila du royaume et confisqua ses biens. La convocation des Etats et l'ouverture de la Constituante ramenèrent Raynal à Paris, mais cette Révolution qu'il avait si ardemment souhaitée, soudain l'effraya. Dans une lettre qu'il écrivit à l'Assemblée et dont il ne fut d'ailleurs tenu aucun compte, il désavoua publiquement l'ouvrage qui l'avait rendu si célèbre et adjura ses anciens amis d'oublier cette erreur. Il n'y pouvait plus rien, et il regarda flamber l'incendie sur lequel il avait soufflé.

Rulhière (1), encore, a fait de l'histoire, un peu par occasion.

Quand il revint de Pétersbourg, où il avait suivi comme secrétaire d'ambassade le baron de Breteuil, il rapportait sur la cour de Russie de piquantes histoires. Dans les salons, on ne se lassait pas de lui demander des détails sur cette étrange révolution de Palais qui venait de mettre Catherine II sur le trône, en supprimant si cavalièrement Pierre III. Et Rulhière, qui avait eu la chance d'assister à tous ces événements, les racontait fort bien. On lui conseilla d'en écrire une relation. Il le fit pour ses amis, et le livre eut dans son cercle un grand succès. Si bien que Rulhière fut chargé peu après d'écrire pour le dauphin une histoire des troubles de Pologne.

Ces deux livres ne l'égalent pas à Thucydide, comme le voudrait André Chénier, mais ils sont d'une lecture agréable et pleins de renseignements précieux.



Le XVIIIe siècle s'est beaucoup raconté et nous a laissé nombre de mémoires. Il se notait, s'observait, s'analysait, se

(1) 1735-1791.

consignait lui-même ; il a usé beaucoup de cahiers et de carnets, il s'est complaisamment décrit et narré : il était déjà travaillé par les approches du lyrisme et du romantisme.

Que de noms à lire au dos de ces volumes neufs qui ont été publiés depuis, après avoir été retrouvés dans les vieux meubles à papiers d'héritages : Collé, Bachaumont, Buvat, Marais, d'Argenson, de Luynes, de Staal de Launay, Marmontel, Mme Roland, Mme du Hausset, Mme d'Epinay, J.-J. Rousseau, Bezenval, Genlis. De beaucoup, je vous ai parlé quand les noms des auteurs se sont produits. Dans le reste, je prendrai quelques exemples typiques du genre. L'un des plus complets pour le XVIIIe siècle, avant la Révolution, est l'avocat Barbier, que je veux vous présenter.

On cite souvent l'avocat Barbier (1), pour lui comparer nos chroniqueurs modernes qui font l'histoire de notre temps par les menus faits de chaque jour, qui sont les historiographes de la vie à Paris, qui recueillent pour l'avenir les échos, les indiscrétions, les anecdotes, les racontars, qui regardent le cours des événements par le petit bout de la lorgnette, qui sont les mémorialistes du journalisme. Quand on parle d'eux, il est de règle de nommer leurs aïeux : Saint-Simon, Buvat, Metra, Grimm, Collé, et l'on n'oublie jamais Barbier, l'auteur d'une intéressante chronique de la Régence et du règne de Louis XV.

Journal, a-t-il écrit en tête de ses volumes manuscrits. Aucun mot n'est plus juste, car ces mémoires renferment exactement les matières qui constituent nos journaux : bulletin politique, échos, faits divers, chronique des tribunaux, sports, nouvelles du monde savant et littéraire, nouvelles des théâtres et des coulisses, des cabarets et de la rue. Les dimensions respectives qu'il accorde à chacune de ces rubriques, enlacées et enchevêtrées, mais qu'il est facile de démêler, constatent suffisamment ses prédilections coutumières et nous renseignent sur son compte.

La vie parlementaire et judiciaire y occupe une large place.

Les tribunaux, les assassinats, crimes, accidents, incendies,

(1) 1689-1771.

inondations, vols et viols, y sont aussi l'objet de chroniques amples et scrupuleuses.

C'est surtout la vie de la ville, les rues, les événements publics qui fournissent la matière, ce que nous appelons les échos et les faits divers. On sait que ce n'est pas la partie la moins vivante ni la moins intéressante d'un journal, et que bien des lectrices commencent toujours par là la lecture des feuilles publiques. Le recueil de Barbier est animé, varié et plaît à lire.

C'est le calepin d'un excellent bourgeois d'esprit net et juste, qui a entendu causer de tout, et qui a consigné durant cinquante ans ses impressions et ses souvenirs, sans grande philosophie, sans beaucoup d'idées générales ni géniales, mais avec agrément, justesse et esprit.

Son parent, l'abbé d'Intreville, a écrit : « Ce n'était pas un homme de parti! » C'était un agréable vivant.

Le mérite de ses *Mémoires* est complexe.

D'abord, tout autre document fait défaut sur cette période.

Le *Journal* commence en 1718, et les *Mémoires* de Saint-Simon s'arrêtent en 1723.

Le *Journal* finit en 1763, et les *Mémoires* de Bachaumont commencent le 1er janvier 1762.

Ainsi, entre Saint-Simon et Bachaumont, il y avait une lacune, sauf pour cinq années, de 1721 à 1726, que Mathieu Marais a racontées aussi, mais tout autrement.

Cette grosse lacune est comblée par Barbier, dont la chronique fait le pont de l'un à l'autre.

Un second mérite est son indépendance. Comme elle n'était pas destinée à être publiée, du moins immédiatement, Barbier ne garde aucun ménagement. Il écrit sa pensée. Il n'est pas, comme les gazettes, soumis à l'approbation et au privilège du roi; aussi est-il plus libre, plus personnel. Il aborde des sujets que le *Mercure de France*, à la même date, passe sous silence. En parlant du Parlement « *la Gazette de France* ne parle jamais des affaires de cette cour souveraine », dit Barbier. On peut ajouter que les autres publications périodiques, c'est-à-dire le *Journal de Verdun* et le *Mercure de France*, n'en parlent pas davantage. Du moins, ce qu'ils en

rapportent est tellement succinct et tronqué, qu'ils n'offrent aucun intérêt. Barbier tomberait peut-être dans un autre excès. Il enregistre minutieusement, jour par jour, les démarches du Parlement, les résolutions prises dans les assemblées particulières, les phases variables de la lutte que soutient ce grand corps de magistrature contre la cour de Versailles et le clergé.

Il n'a rien à craindre, et il peut étaler à loisir ses déclamations parfois très libérales et libertines, en tous sens, car on sait que le mot, autrefois, entraînait surtout une idée d'esprit fort. C'est bien quelque chose d'avoir le fond de la pensée d'un riche bourgeois du siècle dernier sur les faits de son temps. A le lire, il prend des envies de cacher le livre sous le manteau, comme si nous bravions Versailles. Qu'eût fait le roi, s'il eût su que Barbier se permettait chez lui, à huis clos, des entrefilets de ce genre :

« On commence à craindre que le caractère du roi ne soit mauvais et féroce; il a, par devers lui, l'air très sérieux et morose, mais il lui est arrivé une vilaine aventure, il y a trois semaines.

« Il avoit une biche blanche qu'il avoit nourrie et élevée, laquelle ne mangeoit que de sa main, et qui aimoit fort le Roi; il l'a fait mener à la Muette, et il a dit qu'il vouloit tuer sa biche. Il l'a fait éloigner, il l'a tirée et l'a blessée. La biche est accourue sur le Roi et l'a caressé, il l'a fait remettre au loin et l'a tirée une seconde fois et tuée. On a trouvé cela bien dur. On conte quelque histoire pareille sur des oiseaux qu'il a. »

Il use ainsi partout de cette licence, et l'on peut dire que le dépôt de ses papiers chez son parent d'Increville, qui fut son légataire, était aussi compromettant que la cassette confiée par Orgon à Tartufe :

Cette cassette est donc un important mystère !

A cette utilité incontestable, à ce rare caractère d'indépendance, joignez encore deux nouveaux titres, celui d'informateur curieux, consciencieux, de reporter ingénieux, comme nous disons, de fureteur avisé et amusé, et en outre,

celui d'écrivain disert, facile, clair, pittoresque, tenant le milieu, comme il convient dans un pareil genre, entre l'historien, le journaliste et le romancier : et vous conviendrez que voilà un talent bien moderne, un précurseur bien curieux et très littéraire du reportage, un mémorialiste précieux, un conteur amusant, dont le livre ne saurait manquer d'intérêt.

Quand Barbier mourut, il légua ses papiers à un parent, qui était curé, Barbier d'Increville. Celui-ci les garda, les lut par plaisir, les annota par passe-temps, et les ratura souvent par pruderie.

Dans ces papiers il y avait sept volumes manuscrits d'une belle écriture, agrémentés de documents, lettres rapportées, figures, gravures; c'était le journal que Barbier avait tenu au courant chaque soir, et auquel il doit un petit rayon de gloire.

Le premier feuillet date du mercredi 27 avril 1718 ; le dernier est du samedi 31 décembre 1763. Durant ces 45 années, notre avocat consigna chaque soir ses impressions et ses observations ; ce sont des mémoires au jour le jour.

Il n'y manqua pas une seule fois, sauf en 1736 où il n'écrivit que quelques pages sur les probabilités de la paix, et en 1739 où il s'oublia.

La monographie de Barbier est encore à faire. Personne ne s'est occupé de lui. Il est étonnant que Sainte-Beuve ait pu assister à la première édition de 1847, à la seconde plus complète de 1866, et parcourir ces curieux feuillets inédits sans que l'idée, ni le désir lui soient venus de consacrer un article à ce précieux mémorialiste, dont la mémoire a bien pâti. Cet homme, qui n'a pas d'histoire, a curieusement regardé l'histoire des autres et de son pays.

En quelle posture était la majesté royale dans ce milieu parlementaire, bourgeois, qui vivait à l'écart de la cour, et que les grands seigneurs dédaignaient, qui constituait le foyer du libéralisme, de l'opposition sourde et à peine consciente encore, d'où jailliront en 1789 les flammes de la fournaise?

Il y a un prestige, et ce grand nom de Royauté impose. Le peuple en est toujours ébloui. Ce nom magique, grandi par des siècles de gloire et de puissance, exerce une fascination.

Barbier, sans être républicain, — on ne se doutait pas de ce que ce pût être, — n'a pas d'attache avec la royauté à qui il dit sévèrement son fait, quand elle le mérite, et cela d'autant plus à l'aise que la royauté ne le saura jamais.

Mais il aime Louis XV, et il en est fier, et il le voudrait sans reproche ; aimer le roi, c'était le patriotisme de nos aïeux. Mais derrière le contentement de ses visites à Versailles, entendez déjà gronder l'opinion publique, écoutez grincer la satire et bruire le quolibet dans cet ajouté fâcheux :

« Il n'a point la physionomie de tout ce qu'on dit de lui. Morne, indifférent et bête. »

On dit de lui de jolies choses, et vous avez là l'écho des refrains gouailleurs qui devaient courir sous cape.

L'année d'après, cela ne va guère mieux.

« On se plaint fort de la taciturnité du roi, on ne sait de quel caractère cela provient. » De fait, ce jeune prince est plutôt fermé. Le duc d'Orléans vient en grande pompe lui faire compliment de sa majorité, le mardi 16 février 1723 ; c'est un événement capital, dont tout Paris s'entretient. Le roi « ne répondit rien ». De très hauts personnages vinrent lui faire signer le contrat de mariage. « Il ne leur dit pas un mot ». L'Infante au contraire, qui n'a pas cinq ans, mais qui est très jolie, dit au président : « Monsieur, je vous souhaite toutes sortes de bonheurs ! » Du moins, cela contente.

Voilà qui n'est guère bien, et l'exemple de la petite Infante ferait croire que les filles ont plus d'esprit que les garçons.

Elle le prouva un jour, l'année d'après ; elle avait six ans. On avait présenté la nouvelle duchesse d'Orléans au roi. « Le roi étoit dans son cabinet ; le roi l'embrassa, mais ne lui dit pas un mot, car elle ne fit qu'entrer et sortir. »

Et Barbier ajoute :

« On dit aussi au sujet du silence du roi, un bon mot de l'Infante, qui, quoique enfant, a beaucoup d'esprit. Elle dit au maréchal de Villeroi : « Il faut que le roi vous aime bien, lui dit-elle, car il ne vous a rien dit. » Cela vient de ce que le roi ne lui dit pas un mot à elle, et on lui fait accroire néanmoins que le roi l'aime bien. »

Ce serait peu si c'eût été là le plus gros péché du roi, qui en eut beaucoup d'autres, et l'on ne peut pas parler de tous, bien que Barbier ne se gêne pas. Il en est un au moins qui revient bien souvent, c'est la dureté. Il ne ménage pas son entourage.

« Jamais le service n'a été moins ménagé et plus dur qu'à présent, il se plaît à les faire souffrir. »

Le roi occupe une large place dans ces notes journalières, qui nous tiennent au courant de ses faits et gestes, ses chasses, ses maladies, ses galanteries, ses promenades, ses bals, ses déguisements en chauve-souris, ses deuils, ses oreillons, ses rêves, ses campagnes, ses jeux, ses indigestions, ses dartres, ses infamies, ses cadeaux à sa fiancée, la petite Infante, entre autres une poupée de vingt mille livres, et surtout ses luttes de plus en plus molles contre le Parlement : et il sort de tous les détails qui s'accumulent en petites touches superposées une figure sans grandeur, peinte par les petits côtés, un personnage assez triste, dissimulé, taciturne, entêté, sans résistance aux séductions dont on l'enlace, incapable de travailler par lui-même, ignorant de tout, indifférent à tout, frivole et peu digne de son sang. Il n'a pas réalisé les espérances que Barbier avait conçues de l'enfant aperçu dans les jardins de Versailles.

La chronique du palais est largement contée par cet avocat. Elle offrait parfois des cas intéressants, comme celui de M. de la Bedoyère. C'était un fils de famille à qui son père n'avait pas payé régulièrement sa pension, qui fit des dettes, et assez de scandale pour être révoqué comme avocat général de la cour des Aides. Réduit à la misère, il fut sauvé de la famine par une actrice des Italiens, Agathe Sticotti, à qui il promit le mariage. Ce n'était pas un personnage bien intéressant, et sa jeunesse roula dans plus d'une ignominie. Pourtant il tint promesse et épousa Agathe. Celle-ci étant mineure, la famille attaqua le mariage en nullité. Le prévenu plaida lui-même : et voilà un procès bien parisien.

Il y eut foule. Sa cause était belle et prêtait au pathétique. Il la plaida de manière à faire pleurer les femmes, ce qui est une manière de les conquérir. Le bruit de la pre-

mière séance se répandit dans Paris : la seconde ne put avoir lieu, tant l'affluence fut considérable ; les femmes du monde emplissaient tout, et le président ne trouvait plus où s'asseoir. La séance fut levée avant d'être commencée, à huit heures du matin.

Cela n'est-il pas d'hier ? Cette foule, ces grandes dames s'empilant pour voir l'intéressant visage d'un jeune mari d'actrice ? Ajoutez l'attrait si rare alors d'un mari attaché à sa femme.

Ce sont des faits, des anecdotes de ce genre qui détraient la plus grande part de ses mémoires. Il en est de bien plaisantes, et il les conte dans un style agréable.

C'est la vie à Paris. C'est ce que Nadar le père appelait la « Petite Histoire ». Avec Barbier pour guide, nous pénétrons partout, chez les grands et les humbles, au Louvre, à Versailles, à Compiègne, au Parc aux Cerfs, à l'Académie, au théâtre, à la Foire, chez les actrices, nous flânons sur les boulevards, qui commencent déjà à être la promenade à la mode, au Bois de Boulogne, au Parlement, au Châtelet, à la Chambre de Torture ou aux maisons de plaisirs, dans les petites rues borgnes et dans les hôtels somptueux, et nos excursions sont éclairées tantôt par les lustres des palais, tantôt par le pâle réverbère qui pend à une potence au-dessus du noir carrefour : nous voici à l'église, puis à la Morgue, à la Sorbonne, chez un marchand de faïences, à la tontine, aux illuminations, et c'est le plus curieux, le plus varié des cinématographes, comme nous disons aujourd'hui, avec ses vues de Paris par tous les temps et par tous les effets, le soir, la nuit, au soleil, sous la pluie.

Ce sont des drames de magie noire, avec les racontars (dont Barbier est friand), sur les convulsionnaires de Saint-Médard, les Elisiens, les Secouristes. Il doit y avoir dans tout cela « du manège et de la supercherie » ; mais il se passionne pour ces séances occultes où l'on n'entre qu'avec les « amis de la clique ».

Il sait narrer avec agrément et vivacité. Lisez le récit de la fuite de Stanislas, roi de Pologne, s'évadant de Dantzick ; ou encore tout ce drame si curieux, l'émeute du peuple de

Paris contre la police qui vole les enfants dans la rue, pour les envoyer aux magnaneries de la Louisiane, où il faut des petits doigts pour dévider les cocons de soie ; ce sont des pages d'un véritable romancier qui n'est ni historien ni prophète. Il ne voit pas que la populace prend, dès 1750, une vitalité et une audace inconnues, qu'elle s'exerce pour 1789. Il croit qu'on aurait raison de tout en mettant seulement quelques exempts « au carcan pendant plusieurs jours de marché ». Il n'a pas compris l'état de surexcitation populaire de son époque ; il n'a pas senti le souffle de révolte qui soulève déjà les premières ondes sur cette marée humaine. La bourgeoisie du XVIIIe siècle n'a rien prévu, rien pressenti. Beaumarchais disait : « Le tremblement de terre de Lisbonne nous émeut parce que nous ne savons pas si ce cataclysme ne se produira pas chez nous, mais la révolution de Lima nous laisse indifférents, parce que nous ne craignons rien de pareil. » Barbier non plus n'a pas deviné la Révolution ; il n'a pas vu la nature explosible de l'*Encyclopédie*, dont il parle comme d'une ordinaire entreprise de librairie.

Les récits d'émeutes, les mouvements de la police pour cerner ou refouler les masses, les épisodes dramatiques, tout cela est vivant, et pourrait dater d'hier, tant la physionomie de Paris garde le souvenir de son passé.

Il n'est pas jusqu'au bal de l'Hôtel de Ville qui ne fît déjà sourire : « D'ailleurs tout étoit un peu gris, comme cela est toujours à la Ville. Le tumulte est arrivé après la sortie du roi : les pages du roi et des princes et d'autres jeunes gens ont ballotté des femmes, les ont décoiffées, jetoient des perruques sur les lustres, et ont fait le tapage. »

Ce journal est animé comme la vie même. Peu de nouvelles littéraires ou artistiques : mais beaucoup de ces menus racontars qui donnent comme un écho de la trépidation du vieux Paris vivant : le prix du bois, de la bougie, du café, une épidémie de rhume, le système de Law, les tontines, les illuminations, les foires, les brouillards, les exploits de Cartouche, les galanteries de la Camargo, les courses de chevaux, les mauvais procédés d'un bâtonnier qui s'appelle *Tar-*

tarin envers un avocat qui s'appelle *Cadet* ; le refus d'un prêtre appelé *Coquelin*, d'administrer la duchesse de Perth ; le cas de l'avocat Legouvé, qui faillit payer de sa vie l'imprudence de n'avoir pas pris assez au sérieux la tentative d'assassinat de Damiens sur la personne du roi Louis XV le Bien-Aimé.

Cette affaire Damiens, puisque nous y voici, est capitale dans ce journal, où elle occupe une place fort étendue. La relation en est célèbre.

On sait comment Pierre Damiens, marchand de pierres à dégraisser, au Pont-Neuf, frappa le roi Louis XV d'un coup de couteau qui ne fut pas mortel. Barbier relate avec une curiosité complaisante tous les détails du châtiment terrible : Damiens écroué, on lui a ferré les mollets nus avec des fers rouges, et tandis que l'opinion publique s'alarmait, accusait les Anglais et les Jésuites, on préparait en place de Grève l'enceinte d'écartèlement. On ne peut, sans frissonner, lire le détail de ces précautions horribles : la table basse et épaisse, en gros chêne, étayée de larges pieux, sur laquelle le corps nu sera étendu, retenu par des barres de fer scellées dans le bois au-dessus de la poitrine, du ventre et des cuisses, de façon que les chevaux en tirant ne puissent arracher que les quatre membres. Et voici la victime, un gars solide, terrassé par les bourreaux qui le rivent au bois de douleur ; avec des barres rougies au feu, ils lui brûlent et tenaillent les mamelles, les biceps, les mollets ; sa main droite, tenant le couteau du parricide, est maintenue au-dessus d'un brasier de soufre incandescent ; sur les plaies, on verse du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la cire et du soufre en fusion, et rien n'est épouvantable comme cette cruauté tout orientale qui a des ménagements terribles et prolonge la vie et le sens pour plus de souffrance.

« Après l'amende honorable, Damiens a été conduit à la Grève, toutes les boutiques et fenêtres garnies de monde pour le voir passer. Arrivé à la Grève, dans l'enceinte garnie tout autour d'archers à pied et à cheval, il a monté à l'Hôtel de Ville, où étoient les quatre commissaires et autres ; mais point de princes ni de ducs. Il y est resté près d'une heure,

d'où on l'a redescendu comme on l'avait monté, dans une couverture, pour le mettre sur l'échafaud c'est-à-dire sur la table de bois où on l'a attaché. Il est resté près d'une demi-heure assis vis-à-vis de l'échafaud, tandis que l'on préparoit tout pour son supplice, et qu'il regardoit tranquillement. Il auroit eu le temps de déclarer ce qu'il auroit voulu au peuple, s'il avoit eu des complices. Le supplice a commencé vers les cinq heures : la main brûlée, le tenaillement avec le plomb fondu lors duquel il a fait des cris terribles; ensuite il a été écartelé, ce qui a été long parce qu'il étoit fort. On a été même obligé d'ajouter deux chevaux de plus, quoique les quatre fussent vigoureux. Comme on ne pouvoit pas parvenir à l'écarteler, on a monté à l'Hôtel de Ville demander aux commissaires la permission de donner un coup de tranchoir aux jointures, ce qui a été refusé d'abord, pour le faire souffrir davantage, mais à la fin il a fallu le permettre. Il n'y avoit personne monté sur les chevaux, ni bourreau, ni huissiers comme on avoit dit. Il a fait des cris, mais il n'a proféré aucuns jurements soit à la question, soit au supplice. Les deux cuisses ont été démembrées les premières, ensuite une épaule, et alors le patient est expiré à six heures un quart, après quoi les quatre membres et le corps ont été brûlés sur un bûcher. Le criminel a souffert les plus grands tourments, pendant plus de cinq grands quarts d'heure, avec assez de fermeté. On dit que les confesseurs n'ont pas été trop contents de lui pour la religion. Les toits de toutes les maisons dans la Grève, et les cheminées même, étoient couverts de monde. Il y a eu même un homme et une femme qui en sont tombés dans la place et qui en ont blessé d'autres. On a remarqué qu'il y avoit beaucoup de femmes, et même de distinction ; qu'elles n'ont point quitté les fenêtres, et qu'elles ont mieux soutenu l'horreur de ce supplice que les hommes, ce qui ne leur a pas fait honneur. »

C'est apparemment ce jour-là que l'une d'elles s'écria : « Les pauvres chevaux ! »

C'est bien là un des plus saisissants chapitres de l'histoire de la procédure sous l'ancien régime.

On ne résume pas un journal ; on le parcourt. Celui-ci est

rédigé par un homme curieux, à l'affût, de sens généralement rassis et assuré, d'information bien avertie, de jugement vrai, sauf quand il appelle Bossuet janséniste. Le palais, la cour, la rue n'ont pas de secrets pour lui: c'est un babillard qui entend beaucoup babiller et qui a bonne mémoire.

Ce qui manque, comme à toute cette époque, c'est le paysage, la toile de fond, le costume, la couleur locale ; mais l'action est vive, alerte et tient déjà un peu du roman-feuilleton.

Tel il apparaît à travers ces notes. Elles sont bien personnelles ; sa figure s'y reflète, une figure de bourgeois heureux et placide, reporter scrupuleux et raisonneur.

Il y a chez lui un peu d'égoïsme, de sécheresse ; point d'émotion, point d'attendrissements. Il chante assidûment le *Suave mari magno*, et il aime voir pleuvoir sur les autres.

« Les pluies continuent toujours abondamment dans ce pays-ci, et les processions du jubilé ne laissent pas que de marcher, en sorte que les prêtres et le peuple y assistent en grand nombre sont mouillés jusqu'aux os. Ce qui est divertissant à voir promener par les rues. »

Un innocent a été torturé, tordu, déchiré, exprimé, abîmé par erreur : il le raconte avec un calme un peu bien détaché, et s'en tire en disant : « Ah ! que tout cela est délicat ! »

Le prix sacré de la vie humaine est une notion toute récente dans l'histoire de l'humanité.

C'est une question de savoir si Barbier en écrivant, songeait au public et à des lecteurs éventuels. Il y a de l'un et de l'autre.

Certains passages sont dénués de tout commentaire et ne constatent pas le souci de communiquer des impressions à un tiers. Des pages portent la preuve qu'il ne se relisait pas toujours, et laissait des répétitions et des redites de conséquence.

Mais il y a d'autre part tant de développements, d'explications, de raisonnement, que ces parties là étaient évidemment destinées au lecteur invisible et souhaité, car on ne se parle pas à soi-même avec une telle faconde.

Quel qu'ait été son but, qu'il ait écrit pour lui ou pour

nous, il paraît s'être fort diverti, et par surcroît, il nous a fort servis, car sans lui nous serions démunis de documents précieux pour une époque de notre histoire qui n'est pas négligeable, puisqu'elle commence l'année de la quadruple alliance de 1718, et se termine l'année où la France, délivrée de la Pompadour, allait confier à Choiseul ses destinées compromises et diminuées par les cotillons. Au total, le journal de Barbier ne fait pas aimer son temps, trop méprisable. C'est le journal d'une longue débauche, et d'une lente déchéance ; le tableau est d'autant plus sombre qu'il est éclairé par les bougies des orgies ou les torches des émeutes, sans que Barbier ait jamais songé à promener devant sa toile le flambeau de l'art, de la poésie et de l'idéal.



Parmi les mémoires de femmes, Mme Roland (1) mérite une place à part, car elle nous donne autre chose que des informations utiles à la chronique ; elle traduit l'état d'âme d'un temps.

Son nom est populaire, et sa mort admirable émeut encore à distance. L'écho de son dernier cri vers la Liberté vibre toujours.

Quelle physionomie extraordinaire que cette femme intelligente et supérieure. Dumont de Genève, dans ses *Souvenirs sur la Révolution*, raconte qu'il assista, chez son mari, à plusieurs comités de ministres et de girondistes, et que Mme Roland ne se mêlait point des discussions ; elle se tenait à son bureau, écrivait des lettres et semblait occupée d'autre chose. Elle était trop avisée pour ne pas entendre.

Mme Roland était jolie. Elle nous a laissé son portrait, écrit par elle dans la prison, la veille de l'échafaud. Elle s'y montre avec des traits agréables, le teint frais, l'œil gris et doux, le sourcil brun, comme les cheveux, et bien dessiné, le nez un peu gros au bout, le menton retroussé, des dents saines et

(1) 1754-1793.

bien rangées, l'embonpoint d'une santé parfaite, une physionomie mobile et vive, le front large, au milieu duquel des veines en Y s'épanouissaient à l'émotion la plus légère, la peau douce, le bras arrondi. Cette image ne comporte aucune exagération, quelque invraisemblable que cette modestie puisse paraître chez une femme qui pose pour la postérité. Ses amis l'ont dépeinte avec infiniment plus de charmes qu'elle ne dit.

Cette seconde Cornélie, qu'on appela « l'homme de la Gironde », et qui joua à la raideur romaine, a été gracieuse, fine, très féminine, sans rien de masculin, très distinguée même, malgré ses origines populaires, avec un certain dédain du peuple, commun aux parvenus, au point que Louis Blanc a pu l'accuser d'aristocratie.

Cette femme admirable, épousa un mari qui lui fut inférieur, quoique deux fois ministre. Ces choses-là se voyaient déjà. C'est une aventure amère pour un mari d'avoir une femme supérieure et, qui pis est, une femme qui, prenant conscience de sa supériorité, fait effort pour repêcher l'autre, soit par bonté d'âme, soit par une petite vanité qui veut ennoblir et rehausser le compagnon de tous les jours.

« Il y a telle femme, dit La Bruyère, qui anéantit son mari au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention. »

Mme Roland ne fut pas de celles-là. Elle tâchait de hausser son mari à elle. Roland a été victime de cette alliance, et il a passé jusqu'à nous avec un tantinet, une légère nuance de ridicule. Comme il arrive toujours, on exagère ; mais Mme Roland fait tellement ombre sur son mari, que celui-ci s'efface dans les plis de sa jupe.

Et puis il y a Buzot.

Quelle plaisante histoire, s'il n'y avait pas au bout l'échafaud et la mort!

Mme Roland, née Manon Philipon tout court, élevée dans la boutique de son père, qui fut graveur, rue de la Lanterne, a des origines humbles. Il faut lire ses *Mémoires* si attachants, pleins d'une sincérité un peu nerveuse et morbide. On l'y voit toute petite, dans le réduit qu'elle occupe chez son père, aidant celui-ci dans ses travaux d'armoiries, lisant au hasard

et en liberté les livres qu'elle trouve sous une poutre de soupente, trottant chez les boutiquiers de la rue voisine pour faire les commissions avec tant de grâce que le fruitier la servait la première; maltraitée par un père bourru qui la bat pour lui faire prendre médecine, rêvant au couvent dans ses méditations extatiques de névrosée ou s'enivrant d'air et de poésie romantique sous les ombrages de Meudon.

« Où irons-nous demain, s'il fait beau? » demande le père le soir des samedis d'été.

Et, regardant sa fille en souriant:

« A Saint-Cloud? les eaux doivent jouer, il y aura du monde.

— Ah! papa, si vous vouliez aller à Meudon, je serais bien plus contente. »

A cinq heures du matin, le dimanche, chacun est debout; un habit léger, frais, très simple, quelques fleurs, un voile de gaze, et c'est tout l'ajustement. Les voilà partis, le père, la mère, la fille; on prend le bateau au Pont-Royal, un batelet qui dans le silence d'une navigation douce les conduit aux rivages de Bellevue, en face de la verrerie dont les panaches de fumée noire s'accrochent et se déchirent aux branches des coteaux boisés. Par des sentiers escarpés, on gagne les hauteurs de Meudon: on aperçoit une maisonnette dans les bois; c'est le logis d'une laitière: une veuve vit là avec quelques poules et deux vaches. Ah! les délicieux goûters, chez la bonne vieille, avec un peu de pain bis et beaucoup d'appétit. En route, pour courir ou rêver sous les hautes futaies, qui mettent un peu de leur fraîcheur ou de leur ombre sur le terrain brun du chemin. On soupe gaiement chez le suisse du parc; au soir, on rentre à Paris, et l'on recommence le dimanche suivant.

Un jour, les promeneurs arrivent à une vaste clairière à laquelle aboutissent de larges avenues dont le sol est couvert d'herbe et dont les arbres élevés forment un dôme immense de tendre verdure. L'endroit est écarté; les promeneurs viennent rarement. Voici deux tout jeunes enfants qui jouent sur le pas de la porte d'une modeste maison blanche

encadrée de glycines et de chèvrefeuille. Les arbres dissimulent un coquet jardinet orné d'un bosquet d'ifs sous lesquels il y a un banc de pierre. Dans les carrés du potager, un digne vieillard, dont les cheveux blancs tombent en boucles sur sa veste brune, bêche, penché sur ses jambes grêles habillées d'une courte culotte et de bas bruns. Dans ce silence et cette solitude, l'imagination de notre jeune fille s'ébranle et s'attendrit; les nerfs se distendent, et des pleurs de tendresse mouillent ses yeux.

« Qui êtes-vous, digne vieillard ? demande le père.

— Mon excellent monsieur, je suis fontainier du Moulin-Rouge, qui alimente une partie des bassins du parc de notre roi, à Versailles.

— Et ces enfants ? demande la jeune fille.

— Ce sont mes petits-enfants; voici le père et la mère. »

A ce moment arrive un jeune couple de paysans, d'air propre et convenable, sans rien qui sente la misère.

C'est le fils du vieillard et sa compagne. Ils cultivent leur petit terrain et vont en vendre les produits au marché de Versailles pour augmenter leurs ressources.

« Qu'on est bien ici ! s'écrie la romanesque jeune fille ; on voudrait y rester toujours ! »

C'est là pour elle le tableau de cette rustique innocence dont elle a lu les contes charmants dans Gessner, dans Saint-Lambert, dans Florian. Ce couple, n'est-ce pas Estelle et Némorin ?

« Donnez-vous à manger ?

— Non, mon excellent monsieur. »

Mais Némorin n'est pas d'une nature si éthérée que celui de Florian, car il se hâte d'ajouter :

« Cependant, bien qu'il passe peu de monde par ce côté-ci, quand il se présente des visiteurs, nous ne leur refusons point les produits de notre jardin et de notre basse-cour. »

Et il leur sert un frugal repas sous les arbres, dans ce décor rustique où les fleurs émaillent les carrés de légumes.

La jeune fille enthousiasmée et pleine de ses réminiscences de lectures, sent son cœur se fondre dans un attendrissement général.

« Oh ! qu'on est bien dans ce séjour de la paix et de l'innocence ! » s'écrie-t-elle en battant des mains.

Et. le soir elle écrira sur son cahier d'impressions journalières, ces notes d'un lyrisme ému et presque morbide :

« Aimable Meudon ! combien de fois j'ai respiré sous tes ombrages, en bénissant l'auteur de mon existence, en désirant ce qui pourrait la compléter un jour ; mais avec ce charme d'un désir sans impatience qui ne fait que colorer les nuages de l'avenir des rayons de l'espoir ! Combien de fois, j'ai cueilli, dans tes fraîches retraites, des palmes de la fougère marquetée, des fleurs de brillants orchis ! Comme j'aimais à me reposer sous ces grands arbres, non loin des clairières, où je voyais quelquefois passer la biche timide et légère. Je me rappelle ces lieux plus sombres où nous passions les moments de la chaleur; là, tandis que mon père couché sur l'herbe et ma mère doucement appuyée sur un amas de feuilles que j'avais préparé, se livraient au sommeil de l'après-dîner, je contemplais la majesté de tes bois silencieux, j'admirais la nature, j'adorais la Providence dont je sentais les bienfaits ; le feu du sentiment colorait mes joues humides, et les charmes du paradis terrestre existaient pour mon cœur dans tes asiles champêtres ! »

Quand deux jours de fête se suivent, on ne rentre pas à Paris, on couche à l'auberge de la *Reine de France*, et ce sont quelquefois des aventures plaisantes qui font égrener par la chambre les rires de la joyeuse jeune fille, mise en gaieté par le grand air. Car ils n'occupent qu'une chambre à eux trois : la fille couche avec sa mère, le père occupe l'autre lit ; il veut tirer les rideaux, le ciel de lit se détache et tombe si exactement qu'il lui fait une couverture. Après le premier moment de frayeur, les rires sonores fusent et partent, et redoublent quand l'hôtelière accourue, stupéfaite de voir son lit ainsi décoiffé, s'écrie en levant les bras :

« Ah ! mon Dieu ! comment est-il possible que ce ciel de lit soit tombé ! Il y a dix-sept ans qu'il est posé, et il n'a jamais bougé ! »

Manon était douée d'une intelligence hors ligne, vive, curieuse, éveillée, inquiète. Toute jeune elle étudiait avec pas-

sion, avec furie. Elle dévorait tous les livres avec une incohérence ingénue, le *Roman Comique*, le *Traité des Contrats*, ou les *Guerres civiles* d'Appien. Elle se fit religieuse, ne prononça pas ses vœux, quitta le couvent, lut Montesquieu, Diderot et Jean-Jacques-Rousseau, et vit qu'il fallait se marier.

Elle avait fait son programme :

« Depuis quatorze ans jusqu'à seize, je voulais un homme poli; depuis seize ans jusqu'à dix-huit, un homme d'esprit; depuis dix-huit, un vrai philosophe. »

Elle trouva ce dernier dans la personne de Roland, de vingt ans plus âgé qu'elle, et vrai philosophe. Il fit sa cour en devisant de Cicéron et de Montesquieu.

Manon fut ravie.

La première année de son mariage, elle eut un enfant, l'allaita, et collabora au livre en cours de son mari, *l'Art du tourbier*.

C'était peu. Manon se contenta de ce peu. Les consolateurs affluaient, elle traînait après soi une foule d'adorateurs alanguis, Lanthenas, Bosc, Bancal des Issarts, Barbaroux, qu'elle compare pour la beauté à Antinoüs, et Buzot. Tous, même le plus heureux, qui fut ce dernier, en furent pour leurs frais. Elle resta pure et fidèle.

Une seule fois son cœur fut pris. C'était en faveur de Buzot. Celui-ci n'obtint rien, d'ailleurs, que des lettres enflammées où il était tutoyé. L'honnête Mme Roland poussa le scrupule jusqu'à des limites ignorées avant elle. Sentant qu'elle aimait Buzot, de six ans plus jeune qu'elle, elle se mit en règle avec sa conscience, en le déclarant à son mari.

Celui-ci manifesta quelque mécontentement, et sa femme lui en voulut de ne pas se montrer plus ravi.

Elle gémit de sentir qu'il lui faisait le pénible sacrifice de son acquiescement, de son pardon, de sa jalousie.

« Mon mari n'a pu supporter l'idée de la moindre altération dans son empire... la connaissance acquise que je fais un sacrifice pour lui, renverse sa félicité. »

Il y avait un peu de quoi.

Pourtant Roland n'a pas été fort éprouvé, il ne fut trompé que de cœur et sans fraude, puisqu'il était averti.

Elle fut foncièrement honnête femme. C'est elle qui a écrit cette jolie pensée:

« Dans les âmes honnêtes et délicates, l'amour ne se présente jamais que sous le voile de l'estime. »

On lui a reproché des peintures trop libres de ses *Mémoires*. Elles sont un peu excusables. Il faut n'y voir que l'instinct d'imitation, si fort chez la femme, après la lecture des *Confessions*, dont elle s'était pénétrée et qui l'ont souillée; elle imitait le cynisme de son maître pour inspirer l'horreur du vice par sa peinture; chez elle, ces pages sont l'impudeur de la vertu militante, pour que les mères considèrent avec effroi l'étendue de la vigilance qui leur est imposée

Elle a en tous cas héroïquement payé sa dette au devoir conjugal. Tandis que son mari fuyait à Rouen, elle fut arrêtée un peu pour lui, et jetée à la Conciergerie. Le récit de sa fin demeurera éternellement une des plus touchantes et des plus belles pages d'histoire.

Mais sous l'héroïne, il est intéressant de chercher et de retrouver la femme. Le secret de sa constance et de son courage fut assurément pour une part son amour pour Buzot. Elle avait son portrait dans son sein, elle lui écrivait, et elle était si pleine de cet amour qu'elle bénissait sa prison ; c'était pour elle, pour une femme aussi enamourée, un genre de vie dont elle ne souffrait pas autant qu'une autre, c'était l'isolement, le silence, la retraite, l'état qui convient à une âme éprise, avide de se recueillir, de vivre en secret avec l'image, la pensée, le souvenir de son ami.

Et, voyez comme tout s'arrange.

Par cet amour, elle sent qu'elle manque à son devoir envers son mari : mais elle écarte par sa captivité, la mort prochaine et certaine de son époux.

Je n'invente pas. Elle le déclare elle-même, en parlant de son mari:

« Par ma prison, je m'acquitte envers lui d'une indemnité due à ses chagrins. »

Voilà un mari bien indemnisé. Les drames ont leurs mots drôles.

Elle rêvait d'amour dans cet isolement précieux qu'elle ne maudit pas, et elle s'en explique avec une finesse qui rappelle Sénèque, *tecum erras:*

« Les méchants croient m'accabler en me donnant des fers ; les insensés ! Que m'importe d'habiter ici ou là ! Ne vais-je pas partout avec mon cœur, et, me resserrer dans une prison, n'est-ce pas me livrer à lui sans partage ? »

C'est par ce raisonnement dialectique que Manon se persuadait à elle-même du bonheur de son infortune, en ajoutant : « Je dois à mes bourreaux de concilier le devoir et l'amour; je ne me plains pas. »

Certes, il y aurait injustice à borner là le secret de son courage. Elle fut une femme supérieure. Mais il y aurait une inexactitude historique à oublier cet élément dans les ressorts de sa résistance aux derniers jours.

Quelle noblesse, quelle fierté, quelle vaillance devant les Montagnards qu'elle brave, devant ses amis de prison qu'elle encourage et qui pleurent sur elle, devant l'échafaud qu'elle regarde sans peur !

On lui fournit les moyens de s'évader. Avec tout l'héroïsme vaillant et intègre de Socrate dans *le Criton*, elle refusa ; et si l'on allègue ici son espoir d'être acquittée, sa tenue devant la mort a prouvé qu'elle ne la craignait pas.

Un compagnon de captivité s'était attaché à elle, dans les dernières heures, avec cette force décuplée d'affection que fait naître la terreur. En descendant de la charrette, elle le fit passer devant, bien que son tour fût le second, en lui disant

— Passez le premier, vous n'auriez pas le courage de me voir mourir.

Le bourreau protestait ; il fallait défiler sous le couperet dans l'ordre indiqué.

— Ne refusez pas la dernière prière d'une femme, lui dit doucement Manon.

Combien je trouve ce mot et ce fait plus touchants que la fameuse apostrophe, trop répétée

— O liberté, que de crimes on commet en ton nom !

J'aimerais qu'on oubliât moins l'autre, son « Passez le

premier! » Mais il y avait chez elle un instinct déclamatoire, et cette belle phrase finale, cette prosopopée de la liberté correspond à un goût un peu théâtral qu'elle porta partout.

L'échafaud est un théâtre aussi, un théâtre lugubre et très en vue. Je veux seulement marquer une tendance de Manon à cultiver la phrase. Ses contemporains nous disent tellement qu'elle parlait bien, que nous la prendrions volontiers pour une phraseuse, si ce terme n'était trop dur pour n'être pas injuste.

Dans ses épanchements même elle vise à l'effet, et à imiter Tacite. Elle compare Buzot, réfugié en Calvados, à Brutus près des champs de Philippes, deux lignes après lui avoir dit qu'elle couvre ses lettres de baisers. Son amour s'exhale en couplets à la Thompson.

Elle cultive les apostrophes à la Caton, elle excelle dans des pastiches sincères. Car ils sont sincères. L'éducation a gâté chez elle un fonds natif de spontanéité, qui reparaît quand elle se laisse aller et se détend, s'occupe des soins du ménage, vaque aux travaux de la campagne en petite Parisienne de la rue de la Lanterne qui s'amuse aux champs, prend les habitudes de la bête dont le lait « me restaure », se plaît à « asiner ».

Elle fut excellente mère de famille, et c'est tout un côté de sa physionomie que ses futurs historiens devront mettre en lumière, ce rôle d'éducatrice qu'elle prit et dont on a trop peu parlé. A vingt-trois ans, elle donna un mémoire à l'Académie de Besançon sur l'éducation des femmes et leur instruction, qu'elle voulait étendre.

Instruite, distinguée, aimable, éloquente, remarquablement intelligente, elle était faite pour personnifier le parti des Girondins, ces élégants artistes égarés dans la politique. Sa mort est le plus atroce des crimes, et les regrets qu'elle laissa ont trouvé un écho par delà les frontières.

Gœthe écrivit dans ses *Annales* une profonde vérité, quand il dit de Manon Roland :

« L'apparition de pareils talents et de pareils caractères sera peut-être le principal avantage que des temps malheureux auront procuré à la postérité. Ce sont ces caractères qui

donnent une si haute valeur aux jours les plus abominables de l'histoire du monde. »



A la même époque, Mercier réclame de nous un souvenir.

Sébastien Mercier (1) est à présent connu pour deux raisons : parce qu'il fut un peu fou, et parce qu'il a écrit un ouvrage important, *Tableau de Paris* (1781-1789).

Excentrique, il l'était avec joie : professeur d'École centrale, qui fit de tout et toucha à tout, théâtre, arts, sciences, journalisme, histoire, et qui dans le fatras de ses idées entre-choquées, touffues, innombrables, a parcouru tous les degrés de l'utopie rêveuse à la prédiction vraie. Il disait :

— Je suis le véritable prophète de la Révolution.

Et ce n'était pas totalement faux, car dans son ouvrage *Rêve s'il en fût jamais ou l'An 2440*, il a prévu des réformes qui n'ont pas mis tout ce temps à s'accomplir. Il fut romantique, il fut réaliste. Il honnit la tragédie et traita les classiques, Racine et Boileau, de « pestiférés de la littérature », bien avant que Théophile Gautier ait hurlé :

— Ce Racine, quel porc !

Mercier, qui appelait Chamfort : *Champsec*, a fait des drames, des théories dramatiques, que Rivarol traitait, nous l'avons vu, avec autant de désinvolture que son *Tableau de Paris*, « la cave et le grenier en sautant le salon ». C'était entre eux une guerre d'épigrammes, et Mercier n'y laissait pas sa part. Il a eu des mots heureux, comme ceci :

— L'honneur d'une fille est à elle, elle y regarde à deux fois : l'honneur d'une femme est à son mari, elle y regarde moins !

Son *Essai sur l'art dramatique* a prévu l'évolution du drame, et y a plus contribué que ses œuvres théâtrales. *Olinde*

(1) 1740-1814.

et Sophronie, *la Maison de Molière*, ou cette *Brouette du vinaigrier*, qui lui valut la protection de Marie-Antoinette et cette boutade de Rivarol :

— Ma vie est un drame si ennuyeux, que je soutiens que c'est Mercier qui l'a fait.

Réformateur insatiable, il eût tout changé si on l'eût laissé faire. Il voulait que les artistes fussent soumis à une patente comme des commerçants, et cette idée, reprise par les députés de nos jours, n'est pas plus neuve qu'heureuse ; il contestait le système de Copernic et affirmait que la terre est plate et immobile ; il prétendait connaître le caractère des gens par l'inspection, non pas encore des mains, mais des pieds ; il avait fabriqué 3.000 néologismes pour enrichir la langue. Il joua un rôle politique, assez flottant, parfois plein d'audace, appela Napoléon « un sabre organisé », et écrivit assez d'ouvrages pour remplir cinq ou six rayons de bibliothèque. Un seul a résisté au temps.

Rivarol disait du *Tableau de Paris :*

— C'est un livre pensé dans la rue et écrit sur une borne.

Grimm ajoutait:

— C'est un excellent bréviaire pour un agent de police.

C'est déjà à moitié caractériser ce livre curieux et utile, parfois encombré de déclamations inutiles, mais plein d'observation, de vérité et très documenté. Avec un style souvent trop ambitieux et trop déclamatoire, dans un désordre qui n'a aucun souci ni aucun soupçon de la composition, Mercier décrit et enregistre pour nous les aspects des quartiers, les tableaux de mœurs, les paysages de Paris. Ce sont des profils d'album, le bourgeois, l'écrivain, la femme auteur, le bourreau ; ce sont des catégories : le clergé, la police, la basoche ; des monuments : la Bastille, Notre-Dame, Bicêtre, la Sainte-Chapelle. Aucune science du passé, aucune vraie philosophie et beaucoup de fausse, pas de rapports tirés de l'histoire ; pas de vues élevées et générales. C'est du reportage comme l'entend le journalisme moderne, des coins de

Paris, des physionomies de la rue, des moments de la vie publique, les dimanches, les fêtes, la foire Saint-Germain, les modes, coutumes, costumes, chapeaux, le cabaret, le pavé de Paris, les dessous, les substructions de la ville, les bouges, l'enfer parisien, les maisons borgnes et les ténèbres des bas-fonds. Ce sont des promenades, le carnet à la main, faites par un raisonneur parfois prolixe, mais par un observateur attentif qui sait raconter. Sans ce livre, qui emplit douze volumes in-octavo, et qui fut fini dans l'exil à cause de ses hardiesses, il manquerait l'élément le plus considérable pour la connaissance des mœurs parisiennes, vers 1785 (1).



Voici un autre nom qui nous ramène en plein XVIIIe siècle, et qui nous donne la transition entre les faiseurs de mémoires et les critiques littéraires. C'est Marmontel.

Il faut faire dans l'œuvre de Marmontel (2), la part de l'oubli. Ses tragédies : *Denys le Tyran*, *Cléopâtre*, *Sésostris*, dont les premières furent de brillants succès, et la dernière une vraie déroute, ne méritent même plus d'être citées. Son *Bélisaire*, vaste roman social, dut sa vogue aux poursuites dont il fut l'objet. Ses *Incas*, poème en prose, sont un plaidoyer pour la tolérance. Le Marmontel philosophe et le Marmontel poète, ne s'élèvent pas au-dessus d'une honnête aisance. Mais il reste le Marmontel des *Mémoires*, conteur charmant et séduisant.

En 1789, ce mondain, cet habitué des soupers d'Helvetius et des fêtes de M. de Marigny, se retira avec sa femme et ses enfants dans une « chaumière » à Abloville, près de Gaillon, en Normandie. C'est là qu'il rédigea ses *Mémoires*. « C'est pour mes enfants, dit-il que j'écris l'histoire de ma vie ; leur mère l'a voulu. » Son récit commence par ses plus lointains souvenirs, et nous reporte vers ce joli village de Bort, en Limousin, enfoui dans une vallée volcanique, qui fut le berceau de son jeune âge. Il y a dans ces premières pages,

(1) A lire *Sébastien Mercier*, 2 vol., par L. Béclard.
(2) 1723-1799.

quelques délicieux tableaux d'intérieur, à la Chardin, des scènes demi-bourgeoises, demi-campagnardes, peintes avec un profond sentiment des joies du coin du feu, des souvenirs attendris pour les « galettes de sarrazin, humectées, toutes brûlantes, de ce bon beurre du Mont-d'Or »; pour les « grosses châtaignes si savoureuses et si douces, qu'à les entendre cuire dans la marmite, le cœur vous palpitait de joie ». Puis viennent les années de jeunesse, l'entrée au collège d'Aurillac, la terreur du premier jour, la présentation au préfet des études, enfin le succès et les aventures d'écoliers. Un jour, menacé du fouet, tout rhétoricien qu'il était, Marmontel se révolte, harangue ses camarades et leur propose de se retirer sur l'Aventin. Son discours, ses marques de désespoir, entraînèrent la foule, et comme on était à la veille des vacances, la classe tout entière sortit du collège en bon ordre et prit la clef des champs. Le préfet les regarda passer, stupéfait, et prédit à Marmontel qu'il serait « un chef de faction ».

Après la sortie du collège, viennent les débuts littéraires, la première lettre à Voltaire, les premiers succès dramatiques, l'étrange histoire de cette Mlle Navarre, qui s'éprend du jeune poète, l'enlève et, nouvelle Calypso, le retient plusieurs mois dans une villa qu'elle avait près d'Avenay. Après Mlle Navarre, nous faisons la connaissance de Mlle Clairon, la célèbre actrice, et d'autres encore. « C'est pour mes enfants que j'écris... » Espérons qu'ils ont sauté des pages.

Le tableau de la société littéraire est moins piquant, peut-être, mais plus instructif. Marmontel nous conduit dans tous les salons : chez Mme Geoffrin, chez d'Holbach, aux soupers d'Helvétius, à la Bastille même, où tout homme de lettres avait son logis prêt.

Ses badinages de salons, ses livrets d'opéras-comiques, dont Rameau faisait la douce musique, sont charmants de mièvrerie et de sentiments délicats. *La Guirlande* est un modèle du genre et veut, pour être jouée, des berceaux de verdure, piqués par les notes blanches des statues en marbre de l'Amour et des Dryades.

Ainsi, nous arrivons jusqu'à la veille de 1789, jusqu'au moment où prévoyant la tempête, et se demandant s'il n'avait

pas gaspillé sa vie. Marmontel épousa à 54 ans, une jeune et jolie nièce de l'abbé Morellet, devint le plus amoureux des époux, le meilleur des pères, et se retira du monde pour vivre aux champs. Tout cela est agréablement raconté, sans trop de philosophie et de sentimentalité. Marmontel n'est pas un grand caractère ; c'est un honnête homme doublé d'un bon conteur ; à lire ses *Mémoires*, on devient son ami.



L'*Essai sur les Romans ou les Eléments de Littérature*, de Marmontel, font pendant à l'œuvre plus considérable de La Harpe (1).

Celui-ci s'est fait de son vivant et même après sa mort, beaucoup d'ennemis. Les auteurs, ses contemporains, qu'il critiquait d'assez mordante façon, ne l'aimaient pas. La jeunesse du siècle, excédée de sa domination littéraire, ne lui a pas ménagé les sarcasmes. De nos jours, on ne le lit plus.

Il faut distinguer en lui deux hommes : un poète dramatique, l'auteur de *Warwick* et de *Philoctète*, qui est assez médiocre ; et un critique littéraire, l'auteur du *Lycée*, qui n'est nullement méprisable.

Pour l'auteur dramatique, retenez le mot de Grimm, le jour du mariage de La Harpe, un peu après la tragédie de *Timoléon* :

« Une mauvaise tragédie et un mauvais mariage, c'est deux sottises coup sur coup. »

La Harpe s'était trompé le jour où il avait abordé le théâtre ; il eut le mérite de reconnaître son erreur, et retrouva sa véritable vocation, qui était celle de la critique. Tout jeune homme, à Ferney, chez Voltaire qu'il appelait son « papa », quand on jouait une œuvre du maître, il relevait les faiblesses dans son rôle et les corrigeait audacieusement. Et Voltaire, s'en apercevant, criait : « Le petit a raison, c'est mieux comme cela ». A Dorat qui se plaignait un jour de ses critiques, il répondait naïvement : « Je ne puis m'empêcher, cela est plus fort que moi ». Cette impérieuse vocation lui valut dès le

(1) 1739-1803.

collège des haines robustes, et ce fut pis quand le *Mercure* (dont il prit la direction) lui mit une arme dans la main. Il fut criblé d'épigrammes, de pamphlets, de mots méchants.

Un jeune rimailleur qui croyait que le suffrage de La Harpe était un titre qui lui donnerait de la réputation, se vantait devant la femme du critique, d'être un de ses plus intimes amis. La dame protesta en disant :

— Apprenez, monsieur, que mon mari n'est l'ami de personne.

La Harpe écrivait à Voltaire :

« Il est également triste et inconcevable d'être haï par une foule de personnes qu'on n'a jamais vues. »

Et pour le consoler, Voltaire lui répondait:

« Il y a eu de tout temps des Frérons dans la littérature : mais on dit qu'il faut qu'il y ait des chenilles, pour que les rossignols les mangent afin de mieux chanter. »

Sa personne prêtait au persiflage. On ne l'épargna pas ; il avait une assez jolie tête avec un air d'impertinence, mais la taille trop courte et l'épaule un peu déviée ; on l'appela Bébé, du nom d'un nain qu'avait le roi Stanislas. On s'en prit à sa famille qui était pauvre, mais honorable. On allait jusqu'à prétendre, dit Sainte-Beuve, que le jour de son baptême et pendant la cérémonie, il avait annoncé par ses cris son caractère irascible et présagé son goût pour les futurs vacarmes littéraires. Il eut des disputes sans nombre, et s'y compromit plus d'une fois.

Son confrère à l'Académie, l'abbé de Boismont, disait : « Nous aimons tous infiniment M. de La Harpe, mais on souffre en vérité de le voir arriver toujours l'oreille déchirée ».

Lors de sa réception, Marmontel, chargé de lui répondre, fit, selon l'usage, l'éloge de son prédécesseur, qui était Colardeau. Mais il se plut à montrer Colardeau modeste et charitable, modéré dans ses critiques, ne se faisant jamais d'ennemis, et il ajouta : « Voilà, Monsieur, dans un homme de lettres, un caractère intéressant... l'homme de lettres que

vous remplacez, pacifique, indulgent, modeste, ou du moins attentif à ne pas rendre pénible aux autres l'opinion qu'il avait de lui-même, s'était annoncé par des talents heureux. » Tout le monde comprit l'allusion méchante, et l'auditoire fit des applaudissements hostiles.

A force d'obstination et de talent, La Harpe triompha de cette impopularité. L'élégance de sa parole et de son style, la sûreté de son goût, lui gagnèrent le vrai public. Dans sa chaire du Lycée, sorte d'institut littéraire à l'usage des gens du monde, qui venait d'être fondé rue Saint-Honoré, il fit avec le plus grand succès, devant un auditoire de beaux esprits, le premier cours public de littérature. Il sut trouver le moyen terme entre la pédanterie et la frivolité. Ses leçons, qu'il publia par la suite, sont injustement oubliées. On y trouve de fines études et de solides jugements.

Avec Boileau, La Harpe est, de tous les critiques, celui qui sut le mieux prévoir les arrêts de la postérité.

Après la Terreur, La Harpe, jadis l'enfant gâté de Voltaire, abjura la philosophie et se convertit solennellement. De là, dans son cours de littérature, une brisure, un défaut d'unité. Mais son nom reste considérable dans les annales de la critique.



Non seulement la critique littéraire, mais l'érudition, l'archéologie eurent leurs estimables représentants.

L'abbé Terrasson (1), qui appartint aux deux Académies, et guerroya glorieusement dans la querelle des Anciens et des Modernes, fut surtout un charmant causeur. Tous ceux qui l'approchèrent devinrent ses amis. Son apparente fatuité n'était que naïveté et franchise. Il disait un jour d'une harangue qu'il allait bientôt prononcer : « Elle est bonne, je dis très bonne, tout le monde ne la jugera pas ainsi, mais je m'en inquiète peu. » Mme de Lassay écrivait en parlant de lui, « qu'il n'y avait qu'un homme de beaucoup d'esprit qui pût être d'une pareille imbécillité ».

(1) 1670-1750.

Il fit preuve de philosophie. Il était riche, aussi disait-il quelquefois :

— Je réponds de moi... jusqu'à un million.

Quand des revers de fortune lui firent perdre son opulence et le réduisirent au strict nécessaire, il se consolait en disant :

— Me voilà tiré d'affaire ; je revivrai de peu, cela m'est plus commode.

Il était distrait. Il lui arrivait des mésaventures, mais il s'en consolait avec bonhomie.

Un jour il sortit à moitié habillé ; son accoutrement attroupa et fit rire la foule. Ayant découvert à la fin de quoi il était question, il rentra chez lui.

— Je viens de donner, dit-il à sa gouvernante, à la populace du quartier un petit amusement qui ne lui a rien coûté... ni à moi non plus.

Il conserva son caractère jusqu'à la fin de sa vie.

Son confesseur vint le voir à son lit de mort.

En le voyant entrer, Terrasson lui dit avec sa naïveté ordinaire :

— Monsieur, voici ma gouvernante, Mme Lucquet, qui vit avec moi depuis vingt ans. Je ne saurais parler ; j'ai perdu la mémoire ; je suis exténué. Mais confessez Mme Lucquet ; elle répondra pour son maître : c'est absolument la même chose.

Le confesseur, voyant que le malade parlait avec une grande légèreté de la confession, voulut qu'il fît cet acte lui-même.

L'abbé Terrasson se résigna.

— Voyons, commença le confesseur, avez-vous été luxurieux ?

— Madame Lucquet, cria le malade, ai-je été luxurieux ?

— Un peu, monsieur l'abbé, répondit la dame.

Le confesseur n'en voulut pas entendre davantage ; il se retira indigné, et l'abbé Terrasson mourut dans l'impénitence finale.

Son *Séthos* (1) fait de lui un des initiateurs des temps modernes à l'étude des mœurs antiques.

(1) Cf., page 265.

Il eut un illustre confrère dans la personne du comte de Caylus (1), qui fut d'abord officier dans l'armée du roi ; mais il avait la vocation de l'archéologie, et bientôt il abandonna tout pour la suivre. Il voyagea en Italie et en Angleterre pour étudier les œuvres d'art, poussa jusqu'en Grèce et en Asie Mineure, chercha, sans le trouver, l'emplacement de la Troie homérique, traita avec les brigands turcs pour visiter sous leur escorte les ruines d'Ephèse et de Colophon. De ses voyages, il rapporta des notes précieuses et de nombreux croquis, étant peintre et graveur de talent. Le comte de Caylus était, si l'on en croit Diderot, acariâtre et grincheux, quoiqu'il aimât de temps en temps à rimer quelques vers légers. On lui doit, non pas seulement, d'avoir dans les quarante-cinq Mémoires qu'il lut à l'Académie, éclairci sur quelques points l'antiquité, mais surtout d'avoir intéressé les gens du monde à l'archéologie, et attiré l'attention de son siècle vers des études qu'on ignorait.

Quand il mourut, Bachaumont nota :

M. de Caylus, en mourant, avait souhaité qu'on mît sur son tombeau à Saint-Germain-l'Auxerrois, sa paroisse, un vase antique de porphyre très cher et très précieux. On lui fit, à cette occasion, cette épitaphe satirique :

> Ci-gît un gentilhomme, acariâtre et brusque.
> Oh ! qu'il est bien logé sous cette cruche étrusque.

Le curé de la paroisse a fait des difficultés ; il a témoigné des scrupules de faire entrer dans son église cet ornement profane. La chose n'est point encore décidée. M. de Caylus voulait qu'on y joignît pour épitaphe : Ci-gît Caylus.

Il corrigea l'ironie de ce témoignage par d'autres meilleures paroles :

— La république des lettres et les arts regrettent un savant illustre et un Mécène peu commun en la personne de M. le comte de Caylus. Il est mort hier, âgé de soixante-treize ans, de la suite de ses infirmités qui le tourmentaient depuis longtemps. Il a conservé sa philosophie jusqu'au bout. On ne saurait croire de combien de livres rares et de choses curieuses il a enrichi la Bibliothèque du Roi et le cabinet des médailles. On lui doit une bonne partie de nos découvertes sur les antiquités égyptiennes ; il a fondé à l'Académie des Inscrip-

(1) 1692-1765.

tions et Belles-Lettres, dont il était membre, un prix pour ces recherches, et lui-même est l'auteur de divers ouvrages où les peintres et les sculpteurs trouvent beaucoup à profiter. Nous lui devons aussi l'invention de la peinture encaustique, ou en cire, dont M. Bachelier et d'autres artistes ont fait depuis un usage avantageux.

Les conjectures hardies des Pouilly et des Beaufort constataient que l'érudition ne restait ni inactive ni stérile. Les savants travaux de Dom Calmet, les patientes recherches des auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, ont honoré la science, mais n'ont pas contribué à la vulgariser en dehors des monastères et des académies, comme firent les ouvrages d'un écrivain élégant et averti, l'abbé Barthélemy (1), l'auteur du *Jeune Anacharsis*. Peu de livres firent, dans leur temps, autant de bruit. Barthélemy y avait consacré vingt ans de sa vie; adjoint par Boze, au Cabinet des Médailles, tout en faisant la chasse aux bibelots antiques, en parcourant l'Italie où l'avait emmené Choiseul, en étiquetant sa collection, il avait recueilli les matériaux de ce volumineux ouvrage. A 70 ans, après bien des hésitations, il se décida à le publier, en l'année 1788, à la veille des Etats Généraux, comptant que le public, occupé ailleurs, n'y ferait pas trop attention. Le succès fut prodigieux. Le *Voyage du jeune Anacharsis* fut immédiatement traduit en plusieurs langues; savants et mondains, tous le lurent. Barthélemy, qui n'était auparavant qu'un excellent conservateur de musée, eut aussitôt la réputation d'un grand érudit, d'un grand écrivain.

Son livre avait le mérite d'être à la fois très scientifique et très attrayant. Il réconciliait l'archéologie avec les gens du monde. Barthélemy imagine un jeune Scythe qui voyage en Grèce un peu avant le règne d'Alexandre. Il nous conduit avec lui de ville en ville, nous montre l'état des lieux, des mœurs et des arts à cette époque, nous instruit sans pédanterie, par des conversations ou des anecdotes ingénieusement amenées, de tout ce qui touche à la Grèce antique. On lut ce livre comme un roman. De plus, on sut quelque gré à l'auteur d'avoir pensé aux Français en peignant les Athéniens, et ce fut un chœur de louanges.

(1) 1716-1795.

Aujourd'hui, nous laissons dormir les dix volumes d'*Anacharsis*. Le temps a marché, l'archéologie, alors dans l'enfance, a fait de grands pas; elle sait beaucoup de choses nouvelles et renie ses premiers essais. Friedlaender et Mommsen sont plus savants que Barthélemy. Que ne sont-ils aussi agréables !



La Bibliographie elle-même devenait une science raisonnée, méthodique, et constatait l'avènement de l'esprit scientifique.

Paris possédait alors de belles bibliothèques. Dans l'introduction *Ad Historiam litterariam de Præcipuis Bibliothecis Parisiensibus*, Daniel Mouchel, un jeune théologien de Wurtemberg, passait en revue les principales bibliothèques de Paris, en 1720. On y voit qu'elles étaient nombreuses et riches.

D'abord, c'était la superbe Bibliothèque du Roi. Elle venait d'être singulièrement enrichie par les acquisitions de Louis XV, à qui elle devait entre autres livres rares, un exemplaire du livre *Gallia Christiana* de M. de Sainte-Marthe, avec des observations de la main de M. Bayle.

On y trouvait mainte curiosité : « Les évangiles en langue copte, un exemplaire grec de la *Lettre du pape Léon à l'impératrice Pulchérie*, la Bible de Mayence de 1462 » et bien d'autres richesses commises à la garde de l'abbé Bignon et de M. Boivin.

La bibliothèque *Colbertine* était la plus considérable après celle du Roi. Elle n'était pas la moins utile, car M. de Seignelay, son propriétaire, d'après les témoignages du temps, en permettait l'entrée aux savants. Ils pouvaient y consulter un très grand nombre de manuscrits grecs, et dix-huit mille volumes imprimés. Un des manuscrits les plus estimés était celui de *la Mort des persécuteurs*, retrouvé en 1678 par Foucaut à l'abbaye de Moissac, et unique non seulement en France, mais en Europe.

La bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, commencée par le père Du Breuil, s'était considérablement augmentée

par les dons du médecin Vaillant, du célèbre géographe Baudrand et de l'abbé d'Estrée ; elle renfermait quarante-deux mille volumes.

Ajoutez que dans cette même abbaye se trouvait la bibliothèque de Coislin, fondée par Séguier.

L'érudition obligeante des bibliothécaires, dom Antoine de la Prade et dom Martin Bouquet, facilitait singulièrement les recherches dans cette accumulation énorme de volumes.

Il faudrait encore rappeler les dépôts de la Sorbonne, de Sainte-Geneviève, la bibliothèque Mazarine, sans compter les riches collections que possédaient les jésuites au collège de Clermont, à la maison professe de la rue Saint-Antoine et au noviciat fondé en 1610, par Mme Luillier, veuve de Claude Le Roux, seigneur de Sainte-Beuve. Et comment ne pas mentionner encore la bibliothèque de Saint-Victor, celle des P.P. de l'Oratoire, celle des Jacobins de la rue Saint-Honoré, celle des Augustins déchaussés, des Minimes, des Célestins, etc.

Les grandes bibliothèques ne manquaient pas. Le clergé avait les plus belles.

De plus, combien ne compte-t-on pas, au siècle dernier, de ces riches collections particulières, encore célèbres aujourd'hui dans le souvenir des bibliophiles ? Pour peu qu'il eût accès dans la société élevée, le bibliographe pouvait s'adresser à quelqu'un de ces riches amateurs, au vicomte de Fonspertuis, à Caylus, à La Roque, à Crozat de Tugny, à Desmarets, à Huxelles, à Blanchard de Changy, à Moulin et des Thuilleries. La liste est très longue de ces aimables lettrés dont plus d'un, sans doute, dut suivre l'exemple de M. de Miron.

Ce savant docteur mettait ses livres à la disposition du public, les mardis et les vendredis, dans les salles de sa maison de Saint-Charles.

Voilà pour les bibliothèques.

Quant aux ouvrages de bibliographie générale, on en avait composé de considérables avant le XVIIIe siècle.

Pour ne parler que des plus récents, une vingtaine d'années avant que le P. Niceron se mît à l'œuvre, le P. Menes-

trier avait déjà publié à Trévoux, en deux volumes, une *Bibliothèque curieuse et instructive de divers ouvrages anciens et modernes de littérature et des arts*. Vers la même époque, paraissait à Magdebourg, en trois volumes in-octavo, une *Bibliotheca nova librorum rariorum*.

Déjà à la fin du XVIIe siècle, beaucoup de bibliographies avaient paru, mais, comme le remarque avec tristesse le P. Niceron, ce sont les Anglais, les Allemands, les Italiens qui composent ces recueils et pour les ouvrages de leur nation ; en 1699, à Trèves, paraît, en six volumes in-octavo, la *Bibliotheca novorum librorum collecta* de L. Neocorus et Henricus Sichius ; la même année, à Leipzig, le traité curieux de Rod-Martin consacré à la bibliographie des ouvrages restés inédits. Antonius Teisserius, en 1686, Martinus Lipenius en 1685, Rud. Capellus, en 1682, Math. Barthels la même année, Jo. Hallervordt, en 1676, composent des bibliothèques théologico-philosophiques ou politico-géographiques ; mais elles paraissent à Francfort, à Hombourg, à Venise.

En France, ce genre d'études était délaissé. Au milieu du XVIIe siècle, il y avait bien eu une renaissance bibliographique ; son éclat fut de courte durée. Il en resta quelques bons recueils qui ne furent pas inutiles au siècle suivant.

Il s'était fondé une sorte de catalogue de la librairie française pendant les années 1643, 1644 et 1645. Ce fut la *Bibliographia Parisina* du R. P. Ludovicus Jacob. Elle parut encore en 1646, puis ne fut plus éditée que pour les années 1650, 1652, 1653. La *Bibliographia Parisina* était alors devenue la *Bibliographia Gallica Universalis, hoc est catalogus omnium librorum per universum Galliæ regnum excussorum*.

Ajoutons la *Bibliothèque universelle* de Paul Boyer, qui est de la même époque (Paris, 1649, deux volumes in-8°), et nous aurons les principaux ouvrages qu'il était facile de consulter au XVIIe siècle. Je ne parle pas des anciens recueils antérieurs à 1643 ; la grande *Bibliothèque universelle* de Francfort (1625), contenant le *Catalogue de tous les livres qui ont été imprimés ce siècle passé aux langues française, italienne, espagnole et autres qui sont aujourd'hui plus communes, depuis l'an 1500 jusqu'à l'an MDCXXIV* ; ou le

catalogue de Johannes Molanus, à Cologne, 1618. Nous ne remonterons pas jusqu'au XVIe siècle et jusqu'à Conrad Gesner : ce serait faire l'histoire de la Bibliographie.

Au XVIIIe siècle, les études bibliographiques attirèrent les savants. C'était une occupation intellectuelle qui devait convenir à cette époque plutôt critique que créatrice.

Burette en 1748, Le Boucher en 1749, Formey en 1756, traitent la question du classement et de la composition des bibliothèques. En 1750, David Clément commence sa *Bibliothèque curieuse, historique et critique*, ou *Catalogue raisonné des livres difficiles à trouver*. A la même époque, deux savants religieux entreprenaient de donner le catalogue analytique, l'un d'une bibliothèque universelle, l'autre d'une bibliothèque exclusivement française. Ce furent le P. Niceron, et, après lui, l'abbé Goujet.

L'idée d'une bibliothèque, universelle ou française, avait déjà provoqué des travaux bibliographiques avant le XVIIIe siècle. Dès le XVIe siècle, Alexo Vanegas de Busto, Conrad Gesner, Florian Triffer, La Croix du Maine, Mutio Pansa, Arias Montanus et le sieur de La Roche s'étaient occupés de réunir dans un ensemble harmonieusement et clairement composé, les principaux livres imprimés depuis le siècle précédent. A ce moment, il était encore possible de dresser un état général de toutes les richesses bibliographiques de l'époque. Ces études ne furent pas abandonnées au siècle suivant : elles occupèrent Henry Dupuy, Naudé, le savant bibliothécaire de Mazarin, le P. Pierre Blanchot, Daniel Heinsius, Le Gallois, le P. Garnier, l'illustre Baillet. Au XVIIIe siècle, Gabriel Martin, aussi savant libraire qu'ingénieux classificateur, venait de donner un beau système de bibliothèque (1725) et Lenglet Dufresnoy avait rédigé, en 1736, le prospectus d'un grand ouvrage qui ne fut pas publié et qui devait porter pour titre : *De l'usage et du choix des livres pour l'étude des belles-lettres avec des catalogues raisonnés des auteurs utiles et nécessaires pour se former dans les diverses parties de la littérature.*

Le P. Niceron, qui est le premier en date, trouvait donc le terrain déjà préparé.

Né à Paris, le 11 mars 1685, il entra de bonne heure dans la Congrégation des Barnabites, dont son oncle faisait partie. Il professa la rhétorique, les humanités, et, le fait est à noter, les langues vivantes. Il a traduit plusieurs ouvrages anglais. Il possédait la clef de presque toutes les littératures connues, anciennes et modernes.

Jusqu'en 1716, il avait professé en province à Loches, à Montargis où il resta six ans. De retour à Paris, il obtint quelques brillants succès de prédication ; mais il s'adonna surtout à l'étude des lettres. Le travail abrégea sa vie : il mourut le 8 juillet 1738, âgé de cinquante-trois ans, après une carrière qui l'honore.

Il avait amassé des matériaux considérables sur la vie et les ouvrages d'un grand nombre d'écrivains.

En 1729, parut le premier volume de ses *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*. Son but fut de faire connaître dans la mesure du possible tous les ouvrages de quelque valeur composés depuis la Renaissance. Quant aux anciens, ils sont assez mal représentés dans cette galerie. Quelques mots sur Tacite, sur Pline, sur Tite-Live ne constituent qu'un bien maigre inventaire des richesses littéraires de l'antiquité.

Par contre, bon nombre d'ouvrages étrangers emplissent son recueil. « Je n'ai pas cru, dit il, devoir m'attacher seulement aux Français ; tous les savants de quelque nation qu'ils soient trouveront place dans ces *Mémoires*. » Ce n'est pas une bibliothèque nationale ; c'est une bibliothèque universelle.

Il est facile de s'assurer *a priori* que ce projet était trop vaste pour n'être pas insuffisamment réalisé : les quarante-trois volumes qui composent ces mémoires ne contiennent que 1.600 articles. Seize cents ouvrages à citer depuis le XIIᵉ siècle (il remonte jusque là) dans toutes les langues, chez toutes les nations ! C'est peu, en vérité ; surtout si l'on songe que l'auteur omet à dessein les auteurs connus, ceux « qui portent des noms si respectables, que tout détail et tout éloge est inutile à leur égard ». Il se tient dans la sphère des talents moyens ou des médiocrités, c'est-à-dire là où la quantité remplace la qualité.

La méthode de l'auteur a été de n'en avoir aucune, et cela, de parti pris. « Il aurait été fort inutile d'observer quelque ordre dans un ouvrage qui comme celui-ci est composé de parties qui n'ont aucun rapport entre elles : la quantité suffisante de matériaux que je me trouve sur un auteur est la seule raison qui fait paraître l'un devant l'autre. » On ne saurait se mettre plus à son aise.

Il fit d'abord trente volumes. A ce moment le P. Niceron s'aperçut que son œuvre manquait de limpidité. Il prit alors un parti qu'il eût pu prendre trente volumes avant : il classa ses auteurs par ordre alphabétique. Pour le reste, il s'ingénia à réparer sa faute. Tables nécrologiques, tables de matières, tables alphabétiques augmentant à chaque nouvelle publication encombrent les douze ou treize derniers volumes, sans jeter une lumière bien vive dans cet amas.

Sous ces apparences un peu informes, cet ouvrage est un trésor pour le bibliophile.

Le P. Niceron a connu ou feuilleté beaucoup d'éditions, et il les cite toutes. Comme il parle surtout de gens assez mal connus, on conçoit l'intérêt que prennent pour nous les indications qu'il a laissées. Niceron a collectionné les infiniment petits : ils lui doivent beaucoup.

Interrogez-le sur Molière, il vous dira peu de chose : il vous apprendra ce que vous savez, que sur les trente comédies, il n'y en a eu que vingt-trois qui furent imprimées de son vivant, que les sept autres parurent en 1683, que Denys Thierry publia toutes les œuvres de Molière en 8 volumes in-12, que le poème du Val-de-Grâce fut imprimé d'abord à Paris, 1669, in-4°, que l'édition en 6 volumes in-4° de 1734 est plus complète ; que Grimarest et M. de la Serre ont écrit la vie de Molière. Et voilà tout, pas un mot de plus sur la bibliographie moliéresque; tout juste une petite page sur ce sujet, qui a fourni la matière d'un gros in-8° à Paul Lacroix.

Ne le consultez pas non plus sur Bossuet, sur Fénelon : il ne les honore que de quelques lignes; mais choisissez un écrivain moins célèbre, Symphorien Champier, occupe à lui seul près de quarante pages : et tous ses confrères en modestie, à l'avenant.

Ne craignez pas de descendre à des personnalités encore plus ignorées : Niceron ne faillira pas, vous le trouverez toujours prêt, quelque obscure que soit la région où vous vous engagez. Qu'on se figure une bibliothèque dont les Mémoires de Niceron seraient le catalogue. Les raretés, les in-quarto poudreux, rarement ouverts, oubliés, en constitueraient le plus grand fonds. Niceron a pris la tâche, par le petit côté, par le détail minuscule et minutieux : c'était son droit. A ce titre, il mérite la reconnaissance des bibliographes qui l'ont suivi. On ne saurait trop louer l'idée du P. Niceron. Elle était grande, trop vaste même, étant donnés les moyens d'exécution. Niceron a fléchi sous le fardeau. Il a entassé les livres, il s'est encombré, et pourtant ses quarante-trois volumes sont insuffisants et incomplets. Il faut du moins lui tenir compte des articles qu'il nous a légués ; c'était autant d'arraché à l'oubli.

Le P. Niceron mourut pendant l'impression du trente-neuvième volume de ses *Mémoires*. Les quatre derniers tomes ne restèrent pas manuscrits. Ils furent publiés par les soins de plusieurs amis, le P. Oudin, qui a composé sept cents notices dans sa vie, J.-B Michault, enfin l'abbé Goujet, qui fit l'éloge de Niceron et lui donna une place dans sa *Bibliothèque française*.

Avant de parler de ce nouveau recueil, quelques mots sur la vie de son auteur. Il l'a racontée lui-même dans ses *Mémoires*, que son ami, l'abbé Barral, a publiés en 1767, chez du Sauvet, à La Haye.

Né à Paris, le 19 octobre 1697, sur la paroisse de Saint-Jacques-de-la Boucherie, il fut souvent malade dans sa jeunesse. A cinq ans, il fut mis à la pension Davesne, rue Gist-le-Cœur.

Son père le détournait de l'étude, lui refusant les livres. Claude Pierre se cachait pour travailler, souvent contraint « de chercher quelque coin ignoré, souvent désagréable et malsain ». C'est un trait de sa vie commun avec celle de Pascal, cette enfance maladive et studieuse.

Il garda toute sa vie cette passion de l'étude, qui le faisait vivre à part, plongé dans ses livres, loin du monde, où il

faisait triste figure, si l'on en juge par ce galant madrigal d'une demoiselle qu'il venait d'inviter à danser : « Hélas, monsieur, vous jouez ici un personnage forcé; vous n'êtes pas fait pour lui. J'espère que vous le déposerez bientôt. » Ce compliment eût décontenancé quelque autre. Claude-Pierre, lui, s'aperçut que la demoiselle avait raison; il se recommanda à ses prières, ne dansa plus, abandonna un roman dont il avait déjà écrit quatre cents pages, ne fit plus pour le *Mercure* ni énigmes ni épigrammes, et se lança dans la philosophie. Il en sortit janséniste. Il a eu de beaux traits dans sa vie. En 1724, on le sollicita de continuer l'*Histoire ecclésiastique*, de Fleury. D'abord effrayé de l'entreprise, il s'y détermina cependant. Il avait déjà achevé pour cet ouvrage l'*Histoire du Concile de Constance*, lorsqu'il apprit que le P. Fabre, prêtre de l'Oratoire, faisait le même travail. Goujet s'arrêta : il fit mieux, il aida le P. Fabre et corrigea ses épreuves.

Il eut des heures moins chevaleresques. Ainsi, il fut trop peu désintéressé le jour où, invité chez Coignard, — l'imprimeur du *Moreri*, que Goujet continuait, — il vola dans un tiroir une lettre, — l'ordre donné à Coignard de supprimer dans le manuscrit de Goujet, les passages où il exaltait les Jansénistes aux dépens des Jésuites.

Ajoutons, à sa décharge, qu'il raconte lui-même avec franchise ce qu'il appelle « cette espèce de larcin ». A ses yeux, contre les Jésuites, le larcin était de bonne guerre.

Il avait composé un nombre respectable de *Vies* et d'*Eloges*. Les loisirs de sa vie retirée lui permettaient de beaucoup travailler. Le catalogue de ses œuvres, donné par lui-même dans ses *Mémoires*, ne tient pas moins de cent pages. Le labeur lui faisait oublier et mépriser les attaques de ses ennemis, quelque puissants qu'ils fussent.

Il faisait diversion aux sévérités de l'abbé Fleury, qui lui fermait obstinément l'Académie et le *Journal des Savants*. Mais bientôt le travail lui-même lui devint impossible, il perdit la vue. Ne pouvant plus écrire, il fut réduit à la pénible extrémité de vendre sa bibliothèque. Béthune-Charost la lui acheta, sans avoir, comme autrefois Boileau pour Patru, la

délicatesse de lui en laisser la jouissance jusqu'à la mort. En perdant ses livres, il perdait ses plus chers, ses plus vrais amis. Cette séparation cruelle l'acheva. Il mourut, le dimanche suivant, 1er février 1767.

Parmi ses œuvres nombreuses, ouvrages historiques, éloges, Mémoires de la Ligue, etc., sa *Bibliothèque Française* a seule droit de vie. D'Argenson l'avait engagé à faire une histoire littéraire sur un plan conçu par Chauvelin. Goujet recula. Plus tard, il remania ce plan et, à force d'y songer, il se familiarisa avec ce projet grandiose. Il l'a exécuté en seize années. La patience et la persévérance ne l'abandonnèrent jamais. Son ouvrage se compose de vingt volumes dont les deux derniers n'ont pas paru. Il les publiait par séries de deux tomes, à des intervalles assez rapprochés. Chaque série est précédée d'un nouvel avertissement et suivie d'une table. Les articles sont de simples notices sur la vie et les œuvres de chaque écrivain. L'ouvrage est incomplet. Il n'y figure que des grammairiens, des orateurs, et surtout des poètes. Ils sont classés chronologiquement. Le plan de Goujet était beaucoup plus vaste :

« J'entreprends de parler des ouvrages qui concernent toutes les sciences et tous les arts ; mon dessein est de nommer tous ceux qui méritent d'être connus. »

Goujet n'a réalisé qu'une partie de ce plan gigantesque. Elle est intéressante. Les premiers volumes furent goûtés du public. Goujet dit au tome III : « L'accueil qu'on leur a fait et qui a passé mes espérances, m'invitait à ne pas faire attendre trop longtemps la suite de mon travail. »

Ouvrons ce volumineux recueil. Dès le premier coup d'œil, il nous paraît intéressant. On reconnaît dès l'abord l'amateur curieux et érudit, qui possédait cette belle bibliothèque sur laquelle Béthune-Charost a laissé une bonne notice.

Les premières galeries de cette bibliothèque sont affectées aux traductions. Dante n'est représenté que par les *Rimes Françaises* de Balthazar Grangier, trois volumes in-12, qui dataient déjà de deux cents ans ; ils furent publiés à Paris, chez Georges Drobet, au XVIe siècle. Pétrarque, Boccace, et surtout le Tasse sont mieux partagés. Dans le nombre, on découvre

quelques éditions rares : *Quatre chants de la Hiérusalem de Torquato Tasso*, traduits en vers français, par Pierre de Brach, sieur de la Motte Montusson « à toujours victorieux et debonnaire Henri IV, roi de France et de Navarre », à Paris, chez Abel l'Angelier, 1569 ; ou encore l'*Aminte*, fable bocagère du seigneur Torquato Tasso, italien, mise en prose française, par G. Belliard ; Paris, in-12, 1596.

Quant aux poètes anglais, la connaissance de cette littérature en France était trop récente pour que Goujet ait pu mentionner autre chose que des publications presque toutes contemporaines, les commentaires de M. de Crousaz sur Pope, ou les traductions de M. Provost d'Exiles.

Les huit premiers volumes sont consacrés aux traductions. La revue des poètes français commence avec le tome II.

Comment Goujet se comporte-t-il à l'égard des poètes illustres ? A ce point de vue, il laisse autant à désirer que Niceron. Ce dernier donnait au moins une courte bibliographie de Molière. Chez Goujet, on la cherche en vain.

Remerciement au roi, par J.-B. Poquelin Molière ; puis *la Gloire du Val-de-Grâce*, poème par le même; voilà tout ce qui est dit sur ce sujet. Sur dix-huit volumes, deux lignes pour Molière. Je veux bien que Molière ait été négligé et méconnu pendant la première moitié du XVIIIe siècle. Mais ici l'éclipse est trop complète. Le théâtre sortait-il du cadre qu'il a choisi ? Mais avait-il la même excuse pour La Fontaine, par exemple, qu'il nomme à peine, ou pour le malheureux Boileau Nicolas, qui n'a même pas, comme son frère Gilles, les honneurs d'un paragraphe ? pour Corneille, traité en six lignes ?

Les bibliographies des auteurs moins connus sont plus complètes.

On trouve des indications bonnes à retenir sur les différentes éditions des *Lunettes des princes composées par noble homme Meschinot Escuier*, chez Nicolas Higman, par Nicole Vostre, à Paris 1522, in-octavo gothique, par Pierre Caron, chez Alain Lotriau, 1534, ou chez Olivier Arnoullet, à Lyon, etc. ; sur le *Livre de la chasse du grand seneschal de Normandie et les Ditz du bon chien Souilliart qui fut au*

roy Loys de France, onziesme de ce nom, petit in-quarto de douze feuillets sans date ni marque du lieu de l'impression et sans chiffres aux pages; sur les *Œuvres de Jehan le Maire de Belges, indiciaire et hystoriographe de la royne*, à Paris, 1535, chez Denys et Simon Janot, in-16, etc.

Cette nomenclature donne une idée du genre d'utilité que présente ce recueil. Est-il aussi complet que le Niceron? En général, sur un point déterminé, Goujet est plus pauvre que son devancier. Mais il a entraîné la science bibliographique plus loin et dans une voie plus sûre que le P. Niceron. Moins prolixe sur chaque auteur dont il parle, il a procédé avec méthode et il adopte l'ordre chronologique, qui est un ordre logique. A l'abondance touffue et embrouillée de son devancier, il substitue des aperçus clairs et méthodiques. Il a jeté un peu de jour dans les broussailles. Niceron avait produit une œuvre forte, nourrie, vigoureuse, mais encore informe. Il l'emporte sur Goujet par la richesse des informations : plus complet que son successeur, il nous est d'un plus grand secours. Il est plus utile au savant : mais Goujet a été plus utile à la science. C'est à Goujet que doit aller la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à la bibliographie, à son histoire, à ses progrès.

Son exemple ne fut pas perdu pour ses successeurs, qui perfectionnant sans cesse leur méthode préparèrent le terrain aux bibliographes de notre siècle. Depuis le *Museum Typographicum* de Guill. François Rebude Junior, paru en 1755, depuis la *Bibliothèque Instructive* de Debure, les travaux de J.-B. Losmont, en 1768, ou de Desessarts, en 1799, jusqu'aux premières années du XIXe siècle, jusqu'au Manuel de Peignot (1800), jusqu'aux fortes études du savant Laire, et plus tard jusqu'à Petit-Pradel ou Bailly, on suit le contrecoup de cette forte impulsion qui ne fut jamais perdue, et dont nos savants ont tiré profit.

CHAPITRE VII

L'Éloquence.

Éloquence Religieuse. — *Massillon.* — L'abbé Poulle.
Éloquence Académique. — Thomas.
Orateurs de la Révolution. — A la Constituante : Mirabeau. — Barnave. — Sieyès. — Menou. — Les frères Lameth. — L'abbé Maury. — A la Législative : Vergniaud. — Camille Desmoulins. — A la Convention : Danton. — Robespierre. — Saint-Just. — Marat. — *Napoléon Ier.*

L'Eloquence, au XVIIIe siècle, a suivi le mouvement social. Jusqu'en 1789, ses plus brillantes manifestations furent à l'église, ensuite elles furent à la tribune. Entre l'éloquence religieuse et l'éloquence politique, une petite place peut être faite à l'éloquence académique.

L'éloquence religieuse eut un très grand orateur, Massillon.

On sait vaguement que Massillon (1) a prononcé devant Louis XV enfant, des sermons réunis sous le nom de *Petit Carême :* ils ne sont pas ses meilleurs, et ils ne furent pas ses plus efficaces, à en juger par la vie de son royal auditeur.

Mais les grands sermons ? Qui donc a le courage d'aller quelquefois, mettons une fois dans sa vie, prendre Massillon dans sa bibliothèque, — à supposer qu'il y soit, — pour lire ses discours ? Il y a là des chefs-d'œuvre qui devraient être immortels, et qui dorment profondément sous l'épaisse poussière de deux siècles d'oubli ! Parfois un curieux ouvre et feuillette les volumes, et il se trouve alors en pays aussi neuf que s'il explorait une île inconnue. Quelques candidats au baccalauréat ont lu avec dégoût, dans les morceaux choisis, une page ou deux du grand orateur parmi les *excerpta.* Pour le reste, très peu en parlent.

Il serait à souhaiter que l'Eglise, qui admet les chanteurs et les chants des maîtres au jubé, reprît de temps en temps des

(1) 1663-1742.

pages de ses grands sermonnaires, et ne laissât pas en friche cette merveilleuse moisson qu'elle pourrait faire parmi ses orateurs sacrés. Massillon triompherait dans ces résurrections.

C'est une grande et séduisante figure que cet Oratorien provençal. Né en 1663, à Hyères, mort à Clermont-Ferrand en 1742, il fut appelé par hasard dans ce Paris, dont il allait devenir le premier conseiller et directeur. Quand il y fut, de toutes parts on accourait l'entendre, et les voitures arrêtaient la circulation aux abords de Saint-Eustache.

Si Louis XIV, gêné par ses attaches avec les Jésuites, se montra un peu froid envers cet Oratorien, il l'eut cependant en assez haute estime pour lui avoir décerné des compliments qui sont demeurés parmi les mots historiques de son règne.

L'admiration était générale, on venait de loin pour l'ouïr, et quand il prêchait, les chaises étaient à cinq et six francs.

C'était être à la mode, s'il en faut croire une petite brochure, *les Bagatelles morales*, qui recommande à la femme à la mode de n'aller qu'aux sermons chers :

« Une jolie femme est faite pour les jolis sermons ; ils s'annoncent assez par l'affluence des équipages, et le prix des chaises. Il est ignoble de s'édifier pour deux sols. »

Il recevait des hommages plus imprévus. Un jour, dans un sermon sur le luxe, il reprocha aux dames de la cour le décolletage excessif et impudent. Il ajoutait : « Il ne manque plus que d'attirer l'attention par d'impertinentes mouches. » C'était la grande affaire, dans la toilette, de bien choisir et de bien placer les mouches, qu'on faisait en toutes formes, en étoiles, en comètes, en lunes, en rondelles entourées de diamants, et qu'on mettait sur les tempes, le front, le coin des lèvres. On n'en collait pas encore sur la poitrine. Le lendemain du sermon de Massillon, au bal, les dames se mirent toutes une mouche sur les seins, et comme c'est Massillon qui en avait parlé le premier, on baptisa ces mouches du nom de *Massillonnes*. C'était un triste résultat pour un prédicateur.

Il connut les plus rares succès de parole. Quand il prononça la péroraison de son sermon sur le « Petit nombre des Élus », tout l'auditoire se leva, transporté d'enthousiasme ; un long murmure courut, et Massillon lui-même lui

si ému par ses propres paroles, dont la chaleur lui était pour ainsi dire renvoyée, toute décuplée par l'assemblée, qu'il mit les mains sur son front, et demeura quelques instants muet devant ses ouailles troublées.

La mort de Louis XIV, dont il prononça l'oraison funèbre, lui apporta les honneurs jusqu'alors refusés. Il fut nommé presque en même temps académicien et évêque de Clermont.

Sa vieillesse s'est passée parmi ses diocésains auvergnats, qui étaient de rudes sauvages à gouverner.

Il leur fit beaucoup de bien et se fit aimer d'eux.

Il se consacra surtout à l'édification de son clergé, qu'il eut de la peine à tenir en bon accord.

Massillon eut un génie simple, marqué par deux qualités maîtresses. Il fut un perspicace moraliste et un inimitable rhéteur.

La morale de Massillon présente ce caractère particulier d'être mondaine, on dirait volontiers laïque.

Elle ne pose pas sur le dogme.

Elle put se concilier les sympathies mêmes des Encyclopédistes. Voltaire se faisait lire en mangeant les sermons de Massillon; d'Alembert, la Harpe le mettaient au-dessus de Bossuet. Cet oratorien avait sécularisé la morale.

Que d'enseignements, que de conseils à lui emprunter, qui ne vieilliront jamais! Comme il les traite, ces mondains qui viennent au sermon par genre ou pour le flirt. « Vous êtes conduits ici par des vues criminelles dont je n'ose parler de peur d'avilir la gravité de mon ministère! » Aux grands, il recommande l'affabilité envers les gens du peuple, la modestie, malgré l'antiquité du nom, et si vous lisiez le sermon sur l'Humanité des Grands envers les Pauvres, vous ne seriez pas peu surpris que Massillon ait dit bien avant Beaumarchais : « Si le sort l'eût voulu, je serais fils d'un prince ».

Quelle science du cœur humain dans l'admirable sermon des Afflictions, dans la peinture de l'amour et de ses égarements! Quand on lui demandait où il avait appris tout cela, il répondait : « Dans mon cœur ».

A-t-il connu ou imaginé les tourments du cœur? C'est un

petit problème dont la discussion seule prend l'air d'un sacrilège.

Le fait certain est que Massillon, sermonnaire fort goûté des dames, a été fort calomnié, raillé, même chansonné. Sa réponse fut éloquente, et ce fut ce beau sermon sur la Médisance, où, avant Beaumarchais, il fit un joli crayon de la Calomnie : « Ce rien qui prend une réalité en passant de bouche en bouche. »

Affable, jeune, ardent, méridional, il apportait à Paris dans son regard de flamme les rayons du soleil de la Côte d'Azur. Les dames en raffolèrent, plusieurs ne s'en cachèrent pas, et le prirent pour directeur, l'invitèrent dans leurs châteaux, et on nommait en souriant la belle Mme de Simiane, petite-fille de Mme de Sévigné, la belle marquise de L'Hôpital, femme du géomètre, très éclairée elle-même sur les mathématiques, et aussi la duchesse de Berry.

La Cabale est méchante, et le succès mondain du bel oratorien avait suscité des jalousies, des railleries ; quand il fut nommé évêque de Clermont, on alla jusqu'à le chansonner dans ce refrain du Recueil Maurepas :

Massillon s'en va à Clermont
Pour prendre aux dames le *menton*,
Ainsi qu'il faisait à Paris.

La faveur et le respect des grands le consolèrent, surtout la sympathie du roi, qui lui disait :

J'ai entendu plusieurs prédicateurs et j'ai été très satisfait. Mais en vous écoutant, mon Père, j'ai été très mécontent de moi-même.

Ces triomphes n'entamaient pas sa modestie spirituelle.

On le complimentait un jour sur son sermon.

— Ah ! que vous avez bien prêché !

Et il répondit avec finesse, avec une humilité qui voulait expier en le commettant le péché de fatuité :

— Je le sais bien, le Diable me l'a dit avant vous. »

C'était un conciliant, un apaisé, un médiateur.

Un comte de Rosemberg, blessé à la bataille de la Mar-

saille, promit s'il réchappait, d'entrer à la Trappe. Guéri, il oublia son vœu. « Dieu se servit d'une douleur d'entrailles pour le lui rappeler », dit le P. Bourgerel. Le malade consulta Massillon, qui arrangea cette affaire avec Dieu.

Les rapprochements avec les écrivains qui le suivirent immédiatement naissent sous la plume, parce qu'il fut vraiment et pleinement un homme du dix-huitième siècle. Il n'a rien de commun avec Bossuet, ni avec Bourdaloue, qui ne parlaient déjà plus, quand il monta en chaire.

Bossuet combat pour le dogme avec une éloquence forte, animée par la flamme intérieure et jaillissant en images grandioses, saisissantes.

Bourdaloue, c'est le redoutable avocat de l'autel, accumulant les preuves, lançant au pas de charge les escadrons d'arguments, faisant feu de toutes les pièces de sa puissante dialectique, et, selon le mot de Mme de Sévigné : « frappant comme un sourd. »

Il faudrait dire de Massillon qu'il fut un grand rhéteur, si le mot de rhétorique n'entraînait une idée défavorable. Mais n'est pas rhéteur qui veut. La rhétorique est une puissante qualité quand elle est l'art défini et conseillé par Quintilien, d'amplifier l'idée en l'ornant, et surtout, comme le disait Buffon en songeant évidemment à Massillon, quand elle est l'ordre et la clarté qu'on met dans son discours.

Massillon excelle par un charme d'élocution continuel, une harmonie enchanteresse, une intarissable fécondité de moyens, des images grandioses, gracieuses ou effrayantes, un pathétique entraînant, une science rare du plan et de l'ordre, et surtout la richesse magnifique de ses amples périodes qu'il jette sur l'idée « comme un pan déployé du rideau du Temple. »

C'est à la fois doux et fort : les temps de vigueur nous parviennent à travers une musique qui séduit. On a dit de son éloquence que c'était un torrent de lait et de miel, et Mme de Maintenon ne faisait pas de lui un petit éloge en disant : « Il a la même diction dans la prose que Racine dans la poésie. »

Il faut se le représenter en chaire, tel que les contempo-

rains nous l'ont montré, avec l'air simple, les yeux baissés, le ton affectueux. Il ne tonnait pas dans le sermon, mais sa douce persuasion versait dans ses auditeurs les sentiments qui se manifestent par les larmes et le silence. Un jour, devant le roi, il demeura court.

Le roi lui dit : « Remettez-vous, mon Père, il est bien juste de nous laisser goûter les belles et utiles choses que vous nous dites. »

Jamais on n'a approché dans l'éloquence de cette période, large, pleine, musicale, admirablement disposée, moelleuse pourtant et charmeuse ; c'est un enchantement, et l'esprit demeure confondu devant un si beau génie oratoire, une des plus grandes gloires de la chaire, la plus éclatante après Bossuet.

Sainte-Beuve a écrit des couplets célèbres : « Aimer Molière. » Il l'a fait aussi pour Massillon, qu'il caractérise joliment en usant du même procédé. « Aimer Massillon, c'est une qualité de certains esprits qui peut servir à les définir. Celui-là aimera Massillon qui aime le juste et le noble, la riche fertilité, qui a dans l'oreille un vague instinct d'harmonie... Il plaira à ceux qui aiment à naviguer sur de larges fleuves unis, qui préfèrent au Rhône impétueux, à l'Eridan tel que l'a peint le poète, ou même au Rhin, dans ses âpres majestés, le cours du fleuve français, de la royale Seine baignant les rives de plus en plus élargies d'une Normandie florissante. »

Le trait est juste, et il le serait davantage, si Sainte-Beuve n'avait pas été conduit à simplifier pour la symétrie et à négliger dans Massillon la part de la terreur et de l'épouvante.

C'est un préjugé de faire de sa parole un verbe de miel pur : il a, quand il veut, la force, l'image saisissante de réalité, l'imagination puissamment créatrice, et je vous renvoie aux pages où Massillon convoque son auditeur sur le lit de la mort, ou procède, séance tenante, au partage entre le froment et la paille destinée au feu, dont nous sommes, hélas ! à peu près tous.

Il trouve alors la force, la vigueur, les valeurs chaudes et crues, qui contrastent avec sa mielleuse réputation.

« Descendez vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place ; représentez-vous vous-même, dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort, vos membres engourdis, et déjà saisis d'un froid mortel ; votre langue déjà liée des chaînes de la mort ; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus devant qui tout commence à disparaître ; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes ; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut, alors votre ressource, entre ses mains, des paroles de foi, de miséricorde et de confiance à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant : vous-même alors, dans les tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convulsions qui annoncent votre mort ; tout le monde anéanti pour vous; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres ; accompagné de vos seules œuvres, et près de paraître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction ; c'est l'histoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappelez ce moment terrible ; vous y viendrez, et le jour peut-être n'est pas loin, et peut-être y touchez-vous déjà. »

Mais la terreur n'était pas son moyen d'action ; il ne nous épouvante que pour mieux nous consoler et nous rassurer. Plus il nous plonge dans l'abîme, plus il semble nous promettre au sortir de cette nuit une clarté vive et vivifiante. Il nous abat pour nous relever; l'encouragement suit la réprimande.

Ecoutez son *Sermon sur la Mort*, et voyez comme les teintes sombres du début servent de repoussoir aux espérances et aux consolations de la péroraison.

Il apporta dans la chaire une science extraordinaire de l'agencement, de la progression dans le développement, de la structure artistique et solide.

C'est comme un monument dont les charpentes seraient apparentes, mais si harmonieusement enlacées, si artiste-

ment disposées et décorées, que loin d'enlaidir la façade, elles lui sont une décoration et un charme de plus. Jamais on n'entendit plus belle harmonie que ces amples périodes qui se déroulent dans un glissement moelleux, et étalent avec aisance la prodigalité de leurs nuances et de leurs couleurs.

Il faut entendre lire à haute voix, comme on l'a fait de nos jours, ces belles pages, dont Sainte-Beuve disait justement :

« N'oublions jamais que dans cette éloquence si copieuse et si redoublée, chacun des auditeurs trouvait sur chaque point la nuance de parole qui lui convenait, l'écho qui répondait à son cœur; que ce qui dans le livre nous paraît aujourd'hui prévu, parce que notre œil, comme dans une grande allée, dans une longue avenue, court en un instant d'un bout de la page à l'autre, était alors d'un effet croissant et plus sûr par la continuité même, lorsque tout cela, du haut de la chaire, s'amassait, se suspendait avec lenteur, grossissait en se déroulant, et tombait enfin comme des neiges. »

Il voulait gagner les *cœurs* par *l'oreille*, séduire avant de convaincre.

C'est le prodige de l'éloquence suave et musicale.

Les progrès du rationalisme étouffèrent la voix de la prédication, qui n'a plus eu d'illustres représentants après Massillon. On peut cependant nommer encore l'abbé Poulle (1), qui passa dans son temps pour une manière de très grand homme.

Son plus célèbre discours est un panégyrique de saint Louis, qu'il prononça en présence de l'Académie française. Ce détail est caractéristique de l'époque. L'éloquence de la chaire, oubliant son véritable rôle, rejoint l'éloquence académique, et ne dédaigne pas les ornements de la rhétorique à la mode.

L'abbé Poulle se contentait de sa renommée de prédicateur, quand son neveu, en 1778, le supplia d'écrire ses sermons pour n'en pas priver la postérité. L'abbé se fit la vio-

(1) 1702-1781.

lence d'obéir. Il n'en avait pas conservé le texte, mais il les avait ciselés avec tant de soin, qu'il les possédait tout entiers, de mémoire, et qu'il put les dicter.

Il n'en est pas aujourd'hui plus avancé.



L'Académie fut le refuge qui recueillît un instant l'éloquence aux abois.

Dans ce genre de l'éloquence académique, Thomas fut le grand parleur d'une époque sans éclat.

Ses contemporains le comparaient de bonne foi à Cicéron, son modèle. Quand vint la Révolution, quand il y eut une tribune en France et de véritables orateurs, on s'aperçut que Thomas n'en était pas un. Pendant un demi-siècle, il avait personnifié l'Eloge académique, il en avait donné la théorie dans son « Essai sur l'Eloge », et l'exemple dans ses Eloges de Marc-Aurèle, du maréchal de Saxe, de d'Aguesseau, de Duguay-Trouin, de Sully, de Descartes et de bien d'autres. Thomas avait l'âme belle et le style ampoulé. Il avait la passion des grandes choses et des héroïsmes. Il n'estimait que deux genres : l'éloquence et la poésie épique.

Son œuvre épique comprenait deux poèmes : *Jumonville*, récit d'un épisode de la guerre américaine et la *Pétréide*, en l'honneur de Pierre le Grand. Thomas que les applaudissements de son siècle grisaient, voulut se risquer hors de la littérature majestueuse. Il écrivit un *Essai sur les femmes*, et se travailla pour être enjoué. On lui fit comprendre son erreur ; Caton n'était pas né pour marivauder. Il revint à ses éloges et à sa grandiloquence. Critique écouté, arbitre du goût, il eut quelques jugements malheureux et célèbres, entre autres sur *Paul et Virginie*, dont il prédit solennellement la chute à brève échéance; mais le billet a été protesté.



La Révolution ranima un genre qui se vidait et se mourait. Elle lui communiqua le souffle ardent de la vie, des fureurs,

(1) 1732-1785.

des enthousiasmes, des explosions fiévreuses, et la grandeur majestueuse des graves problèmes sociaux et moraux qu'elle avait jetés sur l'arène de la discussion publique. Elle fut essentiellement une superbe période oratoire : Guadet, Gensonné, Buzot, Lanjuinais, Brissot, si éloquents, sont des tribuns ordinaires, auprès de ceux que j'ai à vous énumérer.

A la Constituante et même dès les premières séances des Etats, un nom, celui de Mirabeau (1), domina tous les autres. On le vit bien, à la première rencontre, au 20 juin, lorsque le marquis de Brézé vint au nom du roi inviter les députés du Tiers à se retirer. L'Assemblée hésitait. Son président Bailly gardait le silence. Mirabeau sortit alors de la foule, vint au devant de l'élégant marquis, et le congédia par la rude réplique que l'on connaît : « Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes ». Bailly, qui seul alors avait droit de prendre la parole au nom de l'Assemblée, fut plus mortifié de cette audace que Brézé lui-même. Mais il fallut bien s'y résigner; et depuis ce jour, l'Assemblée fut dirigée par Mirabeau.

Au reste, cet avènement ne surprit pas : il était déjà célèbre avant d'être envoyé aux Etats ; les Riquetti, famille florentine exilée et établie en Provence, avait, depuis un demi-siècle, rempli la France de leurs scandales. Ils avaient gardé quelque chose de leur origine, l'esprit de révolte, le besoin de dominer, le cynisme des mœurs et la violence des instincts. Mirabeau l'orateur, portait à l'extrême les qualités et les vices de sa race. Sa jeunesse n'avait été qu'un roman et des plus scabreux.

Révolté dès son enfance contre l'autorité d'un père despote et brutal, emprisonné pour dettes, chassé de l'armée pour intrigues, dépossédé de son nom, interdit, frappé, sur la demande de son père, de trois lettres de cachet, il avait passé par bien des prisons en France, depuis le Château d'If jusqu'à Vincennes, trouvant moyen entre temps de s'instruire à la diable, de lire tout ce qui s'écrivait, et d'écrire à

(1) 1749-1791.

son tour une douzaine de volumes, d'intenter des procès à son frère, de se marier et de plaider contre sa propre femme. Son frère, le vicomte, était célèbre aussi par ses désordres, mais pouvait passer pour honnête auprès de lui. « Dans une autre famille, disait-il, mon frère serait l'homme d'esprit et le mauvais sujet ; dans la nôtre, c'est le sot et l'homme de bien. »

Le vicomte, celui qu'on appelait Mirabeau-Tonneau, n'était qu'ivrogne, c'était peu pour un Riquetti: « Que voulez-vous, disait-il, à son frère, vous ne m'avez laissé que ce défaut-là. »

Un des plus jolis mots de l'abbé Maury fut dit à l'Assemblée Nationale.

L'abbé descendait de la tribune, très applaudi par les royalistes.

Mirabeau s'y élance, et débute en disant:

— Je vais enfermer l'abbé Maury dans un cercle vicieux.

L'orateur royaliste se retourne, et lui réplique avec sang-froid :

— Vous voulez donc m'embrasser ?

Mirabeau était connu lorsqu'il fut envoyé aux Etats. Mais quand on le vit face à face, il parut plus horrible encore que sa réputation. Sa laideur était indicible. Il était né avec un pied tordu, la langue enchaînée, et ayant déjà perdu plusieurs molaires. A trois ans, une petite vérole l'avait défiguré.

Mis en cause pour rapt et séduction, il disait au tribunal :

— Messieurs, je suis accusé de séduction; pour toute réponse et pour toute défense, je demande que mon portrait soit mis au greffe.

Le commissaire ne comprenant pas :

— Bête, dit le juge, regarde donc sa figure.

Il faut voir, pour se le représenter, non pas les portraits trop idéalisés, mais le masque en plâtre qu'on moula sur son visage après sa mort. La bouche, large et tordue, garde encore une expression d'ironie méprisante; la face a des plis et grimace, le cou est énorme, les yeux sont cachés derrière de lourdes paupières. « La nature, dit Chateaubriand, semblait avoir modelé sa tête pour l'empire ou pour le gibet, taillé ses bras pour étreindre une nation ou pour enlever

une femme. Quand il secouait sa crinière, en regardant le peuple, il l'arrêtait; quand il levait sa patte et montrait ses ongles, la plèbe courait furieuse. Au milieu de l'effroyable désordre d'une séance, je l'ai vu à la tribune, sombre, laid, immobile ; il rappelait le chaos de Milton impassible et sans forme au centre de sa confusion. » Il riait lui-même de sa laideur et disait : « Quand je secoue ma hure, il n'est personne qui ose m'interrompre. »

Cette laideur devenait sublime, lorsqu'il s'animait en parlant, « lorsqu'il mettait en branle son soufflet de forge ».

Ses grands discours sont d'une inégalité surprenante. Il y avait dans son style, comme dans son caractère, une incompréhensible confusion de défauts et de qualités rares. A côté de mouvements admirables, ce sont des passages de mauvais goût et d'effrontés plagiats. Il prend son bien où il le trouve, et déclame comme étant de lui des pages entières, qu'il a pillées. Pour suffire au torrent de son éloquence, il lui faut quatre ou cinq secrétaires, sans cesse occupés à préparer, à écrire pour lui des discours qu'il déclame à l'Assemblée, mais en les remaniant, en y mettant ses mots à lui, ses tours, ses images, et l'allure entraînante de sa phrase.

Reybaz, l'un de ses secrétaires, lui prépare une harangue contre la traite des nègres, amasse les documents et rédige ; mais Mirabeau la traduit à sa manière, y ajoute des trouvailles. « Suivons-le sur l'Atlantique, ce vaisseau chargé de captifs, ou plutôt cette longue bière ! »

C'est qu'il est un improvisateur de génie ; témoin cet admirable discours contre la banqueroute qu'il n'avait pas préparé, et dont la péroraison est à coup sûr son chef-d'œuvre : « Mes amis, écoutez un mot, un seul mot. Deux siècles de déprédations et de brigandage ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable. Eh bien, voici la liste des propriétaires français ; choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens, mais choisissez, car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple ? Allons, les deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le

royaume. Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes ; précipitez-les dans l'abîme : il va se refermer... Vous ne reculez d'horreur ! »

Quand vint la discussion des prérogatives royales, il prit la défense de la royauté ; il fut dès lors impopulaire et son rival Barnave triompha. On vendit dans les rues un pamphlet violent qui l'accusait de trahison et de vénalité. « Et moi aussi, dit-il, on voulait, il y a peu de jours me porter en triomphe et maintenant on crie dans les rues : « la grande trahison du comte de Mirabeau ». Je n'avais pas besoin de cette leçon pour savoir qu'il y a peu de distance du Capitole à la roche Tarpéienne ; mais l'homme qui combat pour la patrie ne se tient pas pour vaincu. »

A partir de ce moment, il essaya d'enrayer les progrès de la Révolution, et se rapprocha résolument de la Cour. « Si vous faites une loi sur les émigrants, dit-il un jour, je jure de ne lui obéir jamais. » La gauche montagnarde, qui n'était encore qu'une très faible minorité, protestait par des murmures. Il se retourna vers elle, menaçant, et cria : « Silence aux trente voix ! »

La royauté forte de son appui se relevait, et tenait tête, quand il mourut. Orateur jusqu'au bout, il dit en expirant, ces dernières paroles éloquentes et prophétiques : « J'emporte avec moi le deuil de la Monarchie, les factieux s'en disputeront les lambeaux. »



Auprès de Mirabeau, les autres orateurs de la Constituante pâlissent.

Barnave (1) eût pu passer sans lui pour très grand ; mais ce voisinage l'écrase. Barnave était encore jeune lorsqu'il parut aux Etats ; on remarqua qu'il parlait sans notes, chose assez rare, et sa réputation d'orateur fut assez vite établie ; d'autant plus, que sa jeunesse ne lui permettait pas encore de diriger l'Assemblée et qu'il n'inspirait pas de jalousie. Nous possédons quelques-uns de ses discours ; ils sont d'un style

(1) 1761-1793.

correct, élevé et fort. On y voudrait plus de passion. Il y manque, disait Mirabeau, « la divinité ». Maury eut sur Barnave un mot cruel qui fit fortune : il l'avait appelé un jour « le Robinet d'eau tiède ». Ce nom lui resta, il lui convenait. En juriste et en protestant qu'il était, il méprisait de parti pris l'éclat du style. Dans son plus fameux discours, celui qu'il prononça pour défendre l'inviolabilité royale au retour de Varennes, tout est net et fortement pensé, sans éclat ni ressort. Barnave ne trouve pas le trait frappant, qui devient historique. Il eut des mots, mais malheureux. Le soir de la Bastille, quand le peuple promenait sur des piques les têtes de Foulon et de Berthier, il avait dit : « Le sang qui coule était-il donc si pur ? » Même ses amis s'en indignèrent. On l'appela « bourreau » et « Néron. »

Sa popularité sombra après le retour de Varennes, quand il eut pitié de la famille royale et voulut la défendre. L'ouverture de la fameuse armoire de fer au 10 août, fit connaître une correspondance qu'il avait quelque temps entretenue avec la Cour. On l'arrêta. Devant ses juges, il se défendit nettement, froidement, en juriste, comme s'il se fût agi d'un autre. Ce fut l'un de ses meilleurs discours et l'un des moins passionnés. Cette belle défense resta vaine; il fut exécuté en 1793, à trente-deux ans.

A côté de Mirabeau et de Barnave, défendant également la cause de la Monarchie constitutionnelle, louvoyait Sieyès (1). L'impassible Sieyès est, à tous égards, l'opposé de Mirabeau. Ce petit abbé au profil de loup, aux lèvres pincées, aux yeux gris et perçants, n'était pas fait pour la tribune; il prononça peu de discours, et pourtant, il fut un de ceux qui dirigèrent l'Assemblée. Il avait, ce qui manquait à Barnave, l'art de trouver le mot juste et frappant qui fait fortune. Il sut, aux divers moments de la période révolutionnaire, envisager la situation d'un seul coup d'œil et la caractériser d'un seul mot. Avant la convocation des États Généraux, dans son libelle intitulé : *Qu'est-ce que le Tiers État*, il débute ainsi : « Qu'est-ce que le Tiers État ? Tout. Qu'a-t-il été jusqu'à présent ? Rien.

(1) 1748-1836.

Que demande-t-il ? A devenir quelque chose ». Quand la rupture éclata entre le roi et l'Assemblée, quand les Etats furent proclamés dissous, quand les plus audacieux hésitèrent et crurent tout compromis, Sieyès, d'un seul mot, sauva la situation et leur rendit courage. « Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier, délibérons. »

Quelques jours plus tard, ce fut encore lui qui trouva pour le Tiers « le nom d'Assemblée Nationale » et qui cria le premier : « Vive la Nation ! » Avant la fin de la Constituante, Sieyès se vit dépassé, et en vain essaya de ralentir les progrès de la Révolution. Sous la Convention, il resta dans l'ombre; presque seul de son parti; les Montagnards l'épargnèrent et, plus tard, quand on lui demandait ce qu'il avait fait pendant la Terreur, on sait ce qu'il répondit : « J'ai vécu ». Lorsqu'il revint aux affaires, sous le Directoire, il eut encore un mot prophétique : « Il me faut une épée ». Quelques mois plus tard, Bonaparte revenait d'Egypte, et faisait son coup d'Etat militaire.

Mirabeau, Barnave et Sieyès sont les trois grands noms de la Constituante. Citons encore dans leur parti, celui des réformes et de la royauté constitutionnelle, Menou et les frères Lameth. Le baron de Menou (1), député de la noblesse de Touraine, qui siéga aux côtés de Mirabeau, n'était autre que ce Menou qui commandera l'armée d'Egypte, et se fera appeler Abdalla Menou, celui aussi qui gouvernera le Piémont, sous l'Empire, dont Napoléon aura cinq ou six fois à payer les dettes, et qui amusera longtemps la France par ses étranges aventures.

Les deux frères, Charles et Alexandre de Lameth, avaient servi en Amérique sous Rochambeau. La noblesse les envoya siéger aux Etats, mais ils embrassèrent dès le début le parti des réformes. Charles de Lameth (2), l'aîné, est le plus célèbre; une histoire fit beaucoup parler de lui. Il était, en 1790, membre du comité des recherches, et fut chargé par l'Assemblée d'une perquisition nocturne au couvent des Annonciades, pour y découvrir la trace de M. de Barentin, l'un des

(1) 1750-1810.
(2) 1757-1832.

ministres décrétés d'accusation. Lameth, qui voulait laisser à Barentin le temps de s'échapper, simula un siège en règle, resta toute la nuit autour du couvent et ne trouva rien. On s'en amusa fort. Le marquis de Bonay écrivit un poème épique, *la Prise des Annonciades*, qui célébrait ce fait d'armes.

Alexandre Lameth (1), son frère, qui, l'un des premiers, dans la nuit du 4 août, abandonna ses privilèges, soutint quelques joutes oratoires avec Mirabeau au club des Jacobins, et eut plusieurs fois l'avantage. Camille Desmoulins put dire un jour : « Hercule Mirabeau a perdu sa massue, Alexandre Lameth la lui a arrachée. »

Le parti de la cour et de la contre-révolution eut aussi ses orateurs : Cazalès (2), Desmoutiers (3), l'abbé Maury (4).

Cazalès, ancien capitaine de cavalerie, est le plus éloquent des trois ; Desmoutiers le plus grave ; et Maury le plus spirituel. On aurait pris Maury, dit un journal du temps pour « un grenadier qui s'habille en abbé, un spadassin en culotte ». Taillé en hercule, il tançait dans la rue les camelots qui vendaient des pamphlets contre lui, et jetait à terre un député qui lui disputait la tribune.

Il avait une mémoire prodigieuse. Lorsqu'il était au séminaire Saint-Charles, à Avignon, l'abbé Poulle vint y prêcher.

Désirant entendre ce prédicateur, il demanda une permission à son supérieur, qui la lui accorda. Ce supérieur s'était rendu de son côté à l'église Saint-Agricole et n'y avait point aperçu Maury.

— Où étiez vous donc allé courir ? lui dit-il le soir ; vous n'assistiez donc point au sermon ?

— Pardonnez-moi, répondit Maury, j'y étais fort bien.

— C'est faux, je suis sûr que vous seriez très embarrassé, si je vous demandais sur quel sujet a prêché l'abbé Poulle.

— Voilà qui tombe admirablement, à telles enseignes que j'ai transcrit de mémoire la première partie du discours et que j'allais achever la seconde quand vous m'avez fait appeler.

(1) 1760-1829.
(2) 1752-1805.
(3) 1732-1829.
(4) 1746-1817.

Et c'était vrai.

Prêchant un jour à Versailles devant la cour, il n'avait pas ménagé son auguste auditoire. S'apercevant de signes non douteux de mécontentement, il ajouta :

— Ainsi parlait saint Jean Chrysostome, devant la cour de Constantinople.

Ce mot raccommoda tout.

— Leur en ai-je... donné du saint Jean Chrysostome, disait-il, en style de grenadier, quand ses amis vinrent le complimenter à l'issue de ce sermon — qui lui valut un bénéfice et sa nomination à l'Académie française.

Il avait des traits et de la présence d'esprit.

A propos de la question des assignats qu'il avait combattue avec beaucoup d'éloquence, comme il était assailli par des clameurs, il s'écria :

— Le tumulte de cette Assemblée pourra bien étouffer ma voix, il n'étouffera point la vérité.

Son impopularité était très grande, mais il y faisait face en homme d'esprit.

Un jour, en sortant de l'Assemblée, un groupe menaçant, criait sur son passage:

— L'abbé Maury, à la lanterne !

— Et quand j'y serai, répliqua-t-il d'un ton goguenard, y verrez-vous plus clair ?

Une autre fois, un forcené, brandissant un couperet, le menaçait de l'envoyer dire « la messe à tous les diables ».

— Soit, dit Maury, mais tu viendras me la servir : voici mes burettes.

Et il lui présenta deux pistolets.

L'orateur royaliste étant à la tribune, des dames causaient assez haut pour couvrir sa voix ; il s'écria d'un air moqueur :

— Monsieur le président, faites donc taire ces sans-culottes.

François Arnault a tracé ce croquis du célèbre prélat:

C'est à dîner surtout qu'il se révélait tout entier, mangeant beaucoup, buvant à l'avenant et plaçant dans les trêves qu'il accordait à sa mâchoire, plutôt qu'à son appétit, soit une anecdote philosophique, soit une bribe de sermon, soit un passage du discours qu'il

venait de prononcer, soit enfin une histoire bien graveleuse, un conte de nature à déconcerter même une femme de la cour.

Ceci s'accorde bien avec le personnage que le même auteur nous peint, avec son regard effronté, ses larges épaules, ses mollets carrés et sa corpulence athlétique.

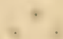
Lorsqu'il fut rallié à Napoléon, Regnault de Saint-Jean-d'Angély, voulant l'humilier, lui disait :

— Vous vous estimez donc beaucoup, Monsieur ?

Le cardinal Maury lui répondit avec son flegme :

— Très peu, quand je me considère, beaucoup quand je me compare.

Cet abbé pittoresque se croyait un grand orateur ; mais, en fait, il réussissait bien moins dans ses discours que dans ses interruptions.



A la Législative, les Girondins dominèrent, et leur grand orateur fut Vergniaud (1). Dans leur langage du temps, on disait que la foudre de Mirabeau s'était rallumée entre ses mains. Et de fait, il y a plus d'un rapport entre l'éloquence de Mirabeau et la sienne : l'art de manier la période, les souvenirs de l'antiquité, les brillantes métaphores. C'est Vergniaud qui dans un de ses discours a comparé la Révolution à Saturne « dévorant successivement tous ses enfants ».

Ce Bordelais indolent ne s'animait qu'à la tribune. Ses amis essayaient en vain de le pousser à l'action, le secouaient de sa torpeur : Vergniaud se faisait prier, se résignait à prendre la parole, faisait un discours, et retombait aussitôt dans son incorrigible paresse. Ses convictions étaient indécises comme son caractère ; il étudiait peu la question ; sa pensée ne s'exprime pas toujours avec précision ; mais un grand souffle de patriotisme anime ses harangues, et dans le feu de la discussion une force se réveillait en lui, le rendait entraînant et énergique. Son discours le plus célèbre est cet appel aux armes, qu'il prononça à la veille de l'invasion étrangère pour réclamer la formation sous Paris d'un camp de 20.000 hommes, discours plein de passion et d'art, où re-

(1) 1753-1793.

vient à chaque instant, comme un refrain, cette vibrante apostrophe : « Au camp, citoyens, au camp ! »

Au même moment, voici une figure bien vivante. C'est Camille Desmoulins (1). Le 12 juillet 1789, on l'ignorait ; le 13, on le vit monter sur une table au Palais-Royal et, dans une vibrante allocution, appeler aux armes les patriotes. Son nom fut aussitôt dans toutes les bouches ; et depuis ce jour jusqu'à sa mort, véritable enfant gâté de la Révolution, il amusa ou enflamma Paris de ses articles. Dans les deux journaux qu'il dirigea successivement, *les Révolutions de France et de Brabant* et *le Vieux Cordelier*, il se montre bien tel que nous le connaissons par ses amis, ses propres lettres et ses portraits, gouailleur et passionné, ardent dans ses amours et dans ses haines, plein d'une éternelle et enfantine gaieté. C'est un joli contraste que Desmoulins et sa charmante femme Lucile, en face de ces « bonnets de nuit » (le mot lui appartient) qu'étaient Saint-Just ou Robespierre. Danton souriait de le voir si jeune, si content même aux plus mauvais jours, et l'appelait « gamin », en passant son énorme patte dans ses jolis cheveux blonds.

Desmoulins est le type du journaliste révolutionnaire. Sa verve infatigable ne tarit pas; il s'amuse de cette polémique endiablée : « C'est mon élément », dit-il. Son style est joyeux. Il mêle les plaisanteries des clubs à ses souvenirs de rhétoricien ; il parle du « jacobin Gracchus » et du « feuillant Drusus ». Il trouve le mot cruel, qui peint un homme et le tue. C'est lui qui appelle le duc d'Orléans, complice silencieux de la Montagne, « un Robespierre par assis et levé ». Mais il est surtout inimitable lorsqu'il prend à parti son adversaire, s'en amuse, le retourne, comme il fit plus d'un jour du pauvre Marat. « Marat, tu as raison de m'appeler jeune homme, puisqu'il y a vingt-quatre ans que Voltaire s'est moqué de toi ; de m'appeler malveillant, puisque je suis le seul écrivain qui ai osé te louer. Tu auras beau me dire des injures, tant que je te verrai extravaguer dans le sens de la Révolution, je persisterai à te louer parce que je pense que nous devons défendre la li-

(1) 1760-1794.

berté comme la ville de Saint-Malo, non seulement avec des hommes, mais avec des chiens. »

Ce ton devait lui coûter cher ; il l'a payé de sa vie.



Avec la Convention commence le règne de la Montagne. C'est à gauche maintenant que nous trouvons les plus célèbres orateurs : Danton, Robespierre, Marat, Saint-Just.

Pour imaginer ce que devait être l'éloquence de Danton (1), il faut se rappeler ses portraits, sa face aussi ravagée que celle de Mirabeau, ses traits vulgaires et puissants, sa bouche effrayante, son regard insolent et clair. Comme Robespierre et tous les autres, il avait étudié ses auteurs et fait au collège des discours en trois points; mais il ne préparait pas ses harangues et, une fois à la tribune, oubliant la rhétorique, il avait des mots familiers et vigoureux, des métaphores populaires, des plaisanteries qui déconcertaient les puristes. Il n'apostrophait guère comme les autres orateurs, Brutus ou Horatius Coclès, mais souvent il prenait à parti son homme dans l'auditoire, le plaisantait d'un ton bonhomme ou l'étourdissait de sa voix terrible. Il passait pour peu instruit, parce qu'il ne citait pas les anciens, parce qu'il était débraillé, et ne savait que faire, en parlant, de son énorme personne. Mais son éloquence est singulièrement plus forte et plus vivante que celle des laconiques comme Saint-Just ou des prêcheurs comme Robespierre. Il trouvait naturellement la métaphore familière, l'expression colorée, poétique, qui séduit les foules et se grave dans les mémoires. On se rappelle son fameux discours de la Convention, lors de la levée en masse : « Le tocsin qu'on va sonner, s'écrie-t-il, n'est point un signal d'alarme, c'est la charge sur les ennemis de la patrie. » La dernière fois qu'il prit la parole, ce fut au Tribunal révolutionnaire, pour se défendre. Le géant, qui depuis quelque temps s'était assoupi, se réveilla. On ne le laissa pas finir. Son énorme voix remplissait la salle et foudroyait les juges. De la rue, la foule entendait et lui répondait par des cla-

(1) 1759-1794.

meurs. Un ami lui conseilla de se sauver en quittant la France; il haussa les épaules et murmura : « Est-ce qu'on emporte la patrie à la semelle de ses souliers ? »

Devant la guillotine, quand le bourreau s'approcha de lui : « Tu montreras ma tête au peuple, lui dit-il, elle en vaut la peine. »

Par sa mort, Robespierre (1), l'homme à la perruque poudrée, l'énigmatique, que nul ne vit jamais sourire, triompha. Ce dictateur jacobin avait été dans sa jeunesse un fort en thème. Au collège Louis-le-Grand, ses maîtres l'appelaient « le Romain ». Il avait le don du discours et des vers latins; aussi le chargeait-on de haranguer le roi quand il visitait le collège. De retour à Arras, sa patrie, il concourait encore pour des prix d'éloquence. Quand il vint comme député du Tiers siéger à la Convention, on ne le prit pas d'abord au sérieux. Son habit bleu, ses jabots, ses cheveux poudrés, ses élégances vieillottes, prêtèrent à rire; son éloquence pompeuse et provinciale pâlissait étrangement en face des argumentations pressantes de Sieyès et de la fougue de Mirabeau. C'est seulement dans les derniers mois de l'Assemblée, qu'il réussit à jouer un rôle et à faire passer quelques motions.

Ses discours sont ennuyeux. Rentré chez lui, dans sa chambre blanchie à la chaux, sur la table de bois blanc où sa vieille servante lui servait ses repas « à la spartiate », l'incorruptible écrivait, brouillonnait, polissait longuement ses harangues, y semait les fleurs de rhétorique et les citations anciennes. On a retrouvé de lui des brouillons couverts de ratures. La veille de sa mort, se sentant déjà perdu, il trouve encore le temps d'écrire et de ciseler, pour en donner lecture à l'Assemblée, un interminable discours, monotone et pompeux comme une prédication. De la philosophie de Rousseau, il tirait une sorte de catéchisme, qu'il enseignait à la tribune. Il parlait comme on parle au prêche, avec une élégance verbeuse, avec de longs et vagues développements sur la vertu.

Robespierre avait un second, Saint-Just (2), qui lui ressemblait. Impassible comme lui, mais d'un visage agréable et

(1) 1758-1794.
(2) 1768-1794.

d'une parfaite distinction. Saint-Just fut une assez belle figure. Quand il montait à la tribune, lentement, avec son éternel pli de dédain aux lèvres, un frisson passait, car ce pâle jeune homme, silencieux et triste, n'ouvrait la bouche que pour demander qu'on coupât quelques têtes. Il imitait le laconisme antique, parlait peu et par sentences. Collot d'Herbois le surnommait « la boîte aux apophtegmes ». Il méprisait les faiseurs de discours. Pour les fuir, il se faisait envoyer comme représentant aux armées, là où l'on agissait plus, en parlant moins ; et quand on lui amenait un parlementaire : « La République, répondait-il, ne donne à ses ennemis et ne reçoit d'eux que du plomb. »

Saint-Just était le plus beau des terroristes; Marat (1) fut le plus laid. Danton le plaisantait sur son air renfrogné et son bonnet de vieille femme. Bilieux et maussade, il voulait être célèbre. Ses travaux de médecine ne l'ayant pas assez fait connaître, en 1789, il renonça à la science, se fit journaliste et se jeta furieusement dans la Révolution. Un premier journal qu'il fonda mourut presque aussitôt. Marat ne se découragea pas et parvint à en faire vivre un second, *l'Ami du peuple*, qu'il publia jusqu'en 1793. Là, du moins, il put épancher sa bile et réclamer justice. Mais la clémence des autres terroristes le désespérait. A la Convention, on lui refusait les 270.000 têtes qu'il demandait. Il tempête, se lamente ; on veut donc le faire mourir. Et de fait, il était épuisé, presque mourant quand Charlotte Corday l'acheva.

L'éloquence politique, que la Révolution avait fait naître, mourut avec la liberté, le 18 Brumaire. Un seul orateur prit alors la parole, et la garda, c'est Napoléon. Homme d'action, il ne fut pas un faiseur de discours, mais il sut le pouvoir de l'éloquence, et il s'en servit pour gouverner. Ses proclamations à l'armée sont les chefs-d'œuvre du genre. L'idée est simple, accessible à tous, la phrase courte et nerveuse ; les mots frappent, les chutes sont habilement ménagées. Cette éloquence pratique n'est pas sans beauté.

(1) 1744-1793

La première de ses proclamations, aux troupes d'Italie, est restée célèbre. « Soldats, vous êtes mal nourris et presque nus, le gouvernement vous doit beaucoup et ne peut rien pour vous. Votre patience, votre courage, vous honorent, mais ne vous procurent ni gloire, ni avantage. Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde: vous y trouverez honneur, gloire et richesse. Soldats d'Italie, manqueriez-vous de courage? »

Le « Mémorial », ce journal de Sainte-Hélène, tenu pendant dix-huit mois par Las Cases, et qui relate fidèlement les actes et entretiens de l'Empereur, contient quelques fortes pages d'un genre analogue: même pendant les soirs d'exil, même dans ses conversations et dans ses lettres, Napoléon reste orateur, et plus d'une fois, sous le style impersonnel et froid du secrétaire, nous retrouvons la concise et impériale éloquence des proclamations. Rappelez-vous la protestation du vaincu contre la trahison de l'Angleterre, page inoubliable et brûlante, où frémissent la colère et l'orgueil blessé. « J'en appelle à l'histoire : elle dira qu'un ennemi, qui fit vingt ans la guerre au peuple anglais, vint librement dans son infortune chercher un asile sous ses lois. Mais comment répondit l'Angleterre à une telle magnanimité? Elle feignit de tendre une main hospitalière à son ennemi, et quand il se fut livré elle l'immola. »

Mais alors Napoléon a crevé le masque de Bonaparte. Les cloches de 1804 ont sonné l'avènement des temps nouveaux, le couronnement de l'Empereur, et l'adieu au XVIIIe siècle. Le XIXe siècle commence. Nous l'étudierons dans le prochain volume.

FIN DU TROISIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Les Penseurs.

CHAPITRE II

Les Poètes.

CHAPITRE III

Le Roman.

CHAPITRE IV

Le Théâtre.

CHAPITRE V

Les Salons littéraires.

CHAPITRE VI

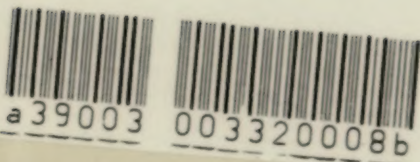
Histoire et Critique.

CHAPITRE VII

L'Éloquence.

Paris. — Imp. P. Mouillot, 13, quai Voltaire. — 23059.




a39003 003320008b